



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

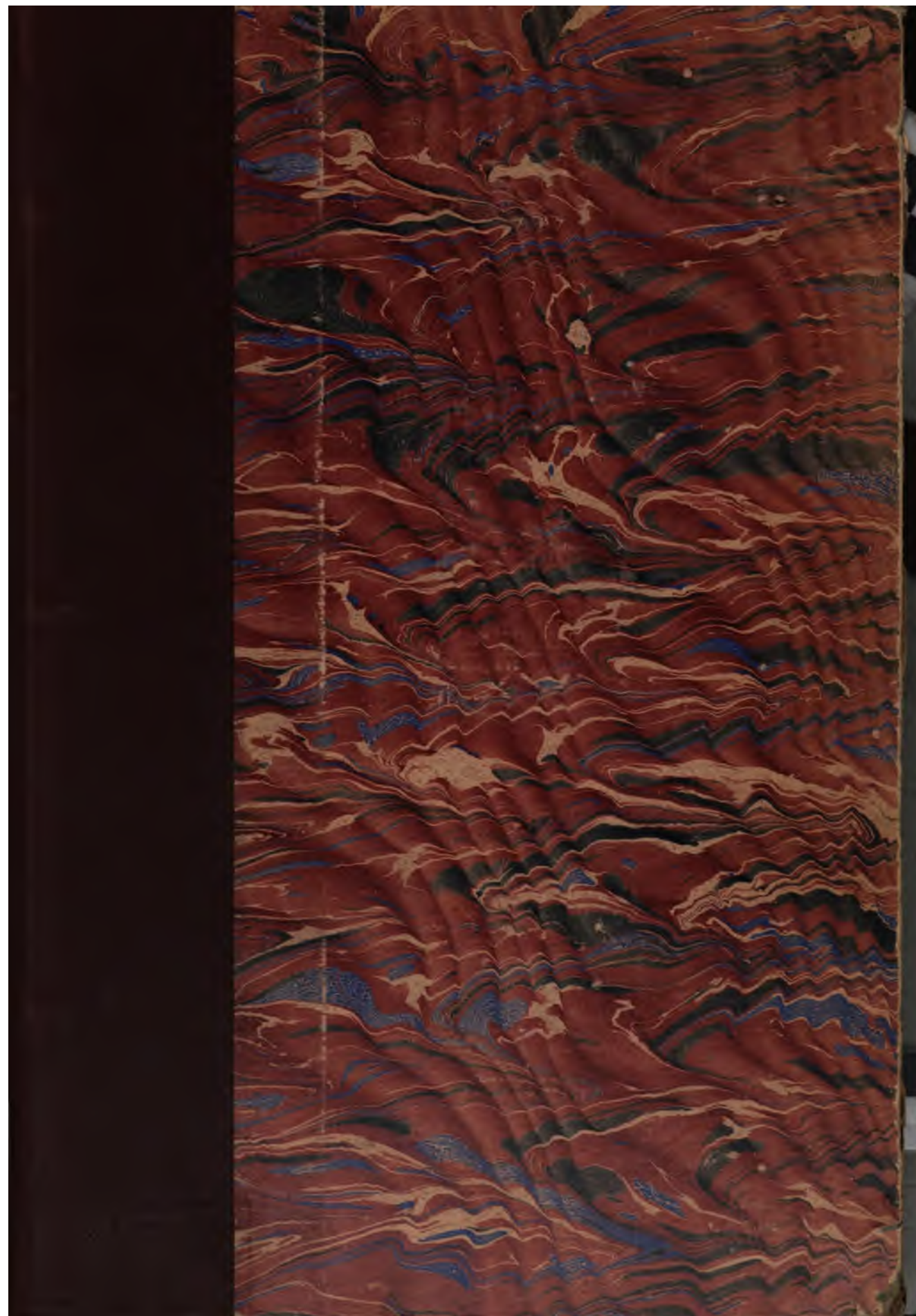
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY







通報

T'oung pao

ARCHIVES

POUR SERVIR À

L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE, DES LANGUES, DE LA GÉOGRAPHIE ET
DE L'ETHNOGRAPHIE DE L'ASIE ORIENTALE

(CHINE, JAPON, CORÉE, INDO-CHINE, ASIE
CENTRALE et MALAISIE).

RÉDIGÉES PAR MM.

GUSTAVE SCHLEGEL

Professeur de Chinois à l'Université de Leide

ET

HENRI CORDIER

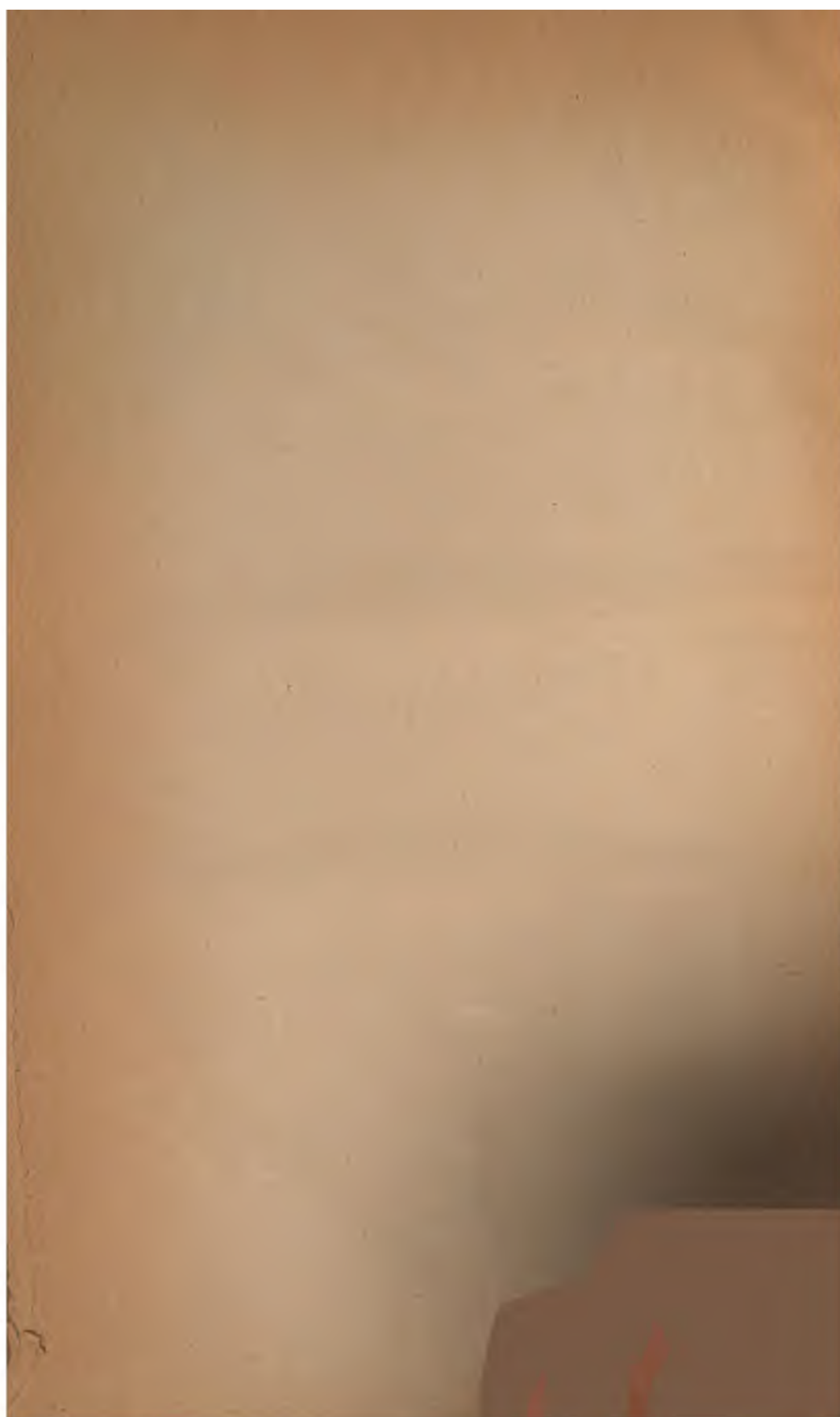
Professeur à l'Ecole spéciale des Langues orientales vivantes et à l'Ecole libre des
Sciences politiques à Paris.

Vol. VI.

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY



LEIDE, E. J. BRILL, 1895.



290286

Y&AHL: 08074A70

SOMMAIRE.

Articles de Fonds.

	Pages
G. SCHLEGEL, Problèmes Géographiques. XVIII. San sien chan; XIX. Lieou-kieou-kouo; XX. Niu-jin-kouo	1, 165, 247
F. HIRTH, Das Reich Malabar nach Chao Ju-kua	149
K. HIMLY, Die Abteilung der Spiele im «Spiegel der Mandschu-Sprache»	258, 345
GEO. PHILLIPS, Two mediæval Fuh-kien trading ports, Chüan-chow and Chang-chow. Part I. Chang-chow	449
Dr. ALBRECHT GRAF VON DER SCHULENBURG, Fürstin Kiang und ihre beiden Söhne.	464

Mélanges.

F. W. K. MÜLLER, Aus dem <i>Wakan Sansai Dzuje</i> . I. Eine japanische Lokalsage. II. To no Yoshika.	65
W. BANG, Zum auslautenden N im Altaischen	216
V ^{ts} DE CHAVANNES, Voyage au pays des Kas (sauvages du Laos).	268
FRIEDRICH HIRTH, Ueber sinologische Studien	364
C. DE HARLEZ, Le nom des premiers Chinois et les prétendues tribus Bak	369
Despatch from Her Majesty's Minister at Tôkiô, forwarding copy of the TREATY OF PEACE concluded between China and Japan, April 17, 1895	381
G. SCHLEGEL, On the extended use of »The Peking system of orthography» for the Chinese language	499

Variétés.

G. LABADIE-LAGRAVE, Le Comte Yamagata	296
HENRI CHEVALIER, Note sur les 12 Sin-tjyang	509

Chronique.

Allemagne et Autriche, Amérique, Belgique, Grande Bretagne et Irlande, Chine, Corée, États Unis, Formose, France, Japon, Pays-Bas et Colonies Néerlandaises, Russie, Siam, Straits-Settlements, Tonkin 74, 222, 299, 393, 511

Nécrologie.

John O'Neill	77
Yadrintzeff.	78
T. C. L. Wijnmalen	78
W. K. van Dedem	233
F. de Casembroot	234
Motoyosi Saizau	403
Thomas Francis Wade.	407

Bulletin critique.

	Pages
Bailly, Dictionnaire Chinois-Français	79
Dennys, A descriptive dictionary of British Malaya.	82
Errington de la Croix, Vocabulaire français-malais et malais-français.	84
F. A. Swettenham, Vocabulary of the English and Malay languages	84
A. Dirr, Theoretisch-praktische Grammatik der Annamitischen Sprache.	84
Réponse à l'article de M. Nocentini dans l'Oriente	85
R. von Erckert, Die Sprachen des Kaukasischen Stammes	93
Von Wenckstern, A Bibliography of the Japanese Empire	95
Jos. Grunzel, Entwurf einer vergleichenden Grammatik der altaischen Sprachen etc.	235
H. Cordier, Bibliotheca Sinica	305
G. E. Gerini, Chulakantamangula or the tonsure-ceremony as performed in Siam	307
Buckley, Phallicism in Japan	310
Anderson, Japanese woodcuts	310
Gowland, The art of casting bronze in Japan.	310
Legall, Tchou-hi, sa doctrine et son influence.	311
Kinza Ringé M. Hirai, Japan wie es wirklich ist	311
Chamberlain, The Loochooan language	413
Prince Roland Bonaparte, Documents de l'époque Mongole des XIIIe et XIVe siècles.	414
W. Radloff, Die Alttürkischen Inschriften der Mongolei	516
Hong Tjong-ou, Le Bois sec Refleuri	526
Ernest Martin, La Science chez les Chinois	527

Bibliographie.

Henri Cordier, Les Etudes chinoises 1891—1894 (<i>deuxième partie</i>)	99
Friedrich Hirth, Bausteine zu einer Geschichte der chinesischen Literatur	314, 416

Correspondance.

Relation de M. Grenard (Mission Dutreuil de Rhins)	239
Appel à nos lecteurs	343
Letter of Mr. L. C. Hopkins to Mr. G. Schlegel.	529
Lettre du prince Henri d'Orléans à M. H. Cordier.	531

Notes and Queries.

1. Black Fingerprints on documents in China and Japan.	148
2. The chinese imperial family.	333
3. The Mandrake by Kumagusu Minakata.	342
4. The temple of Pootoo	447
5. The term 達婆 Tarsa	533
Index alphabetique	535
Errata.	544
European and Chinese Calendar for the year 1896.	

PROBLÈMES GÉOGRAPHIQUES.

LES PEUPLES ÉTRANGERS CHEZ LES HISTORIENS CHINOIS.

XVIII.

SAN SIEN CHAN.

三 , 仙 山

Les trois Iles enchantées.

Nous allons traiter dans ce chapitre d'un groupe d'îles, considérées par les Chinois mêmes comme fabuleuses et sur lesquelles ils ont énormément divagué. Cependant nous espérons prouver qu'elles ne sont pas aussi fabuleuses qu'on ne l'a cru jusqu'ici.

Mais avant d'aborder ce sujet, il nous faut d'abord parler d'une espèce de nécromanciens et d'adeptes en sciences occultes qui se sont montrés à diverses époques de l'histoire chinoise.

Ces illuminés cultivaient les sciences occultes en se retirant dans de profondes cavernes où ils passaient leur temps en contemplations métaphysiques et en essayant de découvrir le Breuvage d'immortalité ou de longue vie.

D'autres se mirent à parcourir le monde, toujours à la vaine poursuite de la plante qui pouvait servir à la préparation de cet élixir, dans lequel eux-mêmes avaient une profonde foi, ce qui leur

permet de hasarder des voyages aussi dangereux et lointains que plus tard les missionnaires bouddhistes en firent pour la propagation de leur foi. De cette façon ils avaient obtenu une foule de recettes précieuses et avaient appris des peuples étrangers, avec lesquels ils vinrent en contact, des tours de jonglerie et de nécromancie au moyen desquels ils obtinrent, à leur rentrée dans leur pays, un succès fou auprès de la population et même des Empereurs et Grands du pays. Du reste, leurs prescriptions pour atteindre une longue vie étaient très sensées.

Entre-autres un certain *Houang-fou Loung*, ayant rencontré un jour un de ces adeptes, du nom de *T'oung Kiun-tah*, monté sur un buffle gris, celui-ci lui communiqua les règles suivantes, si l'on voulait rester toujours jeune: ne pas travailler à l'excès, éviter de manger des aliments gras et plantureux, faire un usage modéré des aliments acides ou salés, mettre un frein à ses soucis, modérer sa joie et son courroux, ne pas s'agiter dans des poursuites nerveuses, veiller à ce que sa maison fut bien drainée et bien fermée pendant l'automne et l'hiver. On dit que *Wou-ti* (le fondateur de la dynastie de *Wei*, 220 de notre ère) s'est bien trouvé en observant ces règles ¹⁾, que nos hygiénistes ne désapprouveront point.

C'est pourquoi cet empereur, très porté pour la doctrine de nourrir son tempérament, et adepte dans la pharmacologie, fit appeler de tous les quartiers du monde des nécromanciens, comme p. e. les disciples de *Tso Yuen-fang* et de *Hoa-t'o* ²⁾.

1) 皇甫隆遇青牛道士、姓封名君達。其餘養性法即可放用。大畧云。體欲常少、勞無過虛。食去肥濃。節酸鹹。減思慮。損喜怒。除馳逐。慎房室施瀉。秋冬閉藏別篇。武帝行之有效。 *Vide* 博物志, Chap. V, fol. 2, recto.

2) 魏武帝好養性法。亦解方藥。招引四方

L'Histoire nous a conservés les noms de seize de ces nécromanciens, qui se nommaient *Fang-chi* (方士) ou «Maitres de recettes». Ce sont:

- 1 *Ouang-tchin* de *Chang-tang* (上黨王眞).
- 2 *Foung Kiun-tah* du *Loung-ni* (隴西封君達).
- 3 *Kan-chi* de *Kan-ling* (甘陵甘始).
- 4 *Lou-niu-sing* (魯女生).
- 5 *Hoa-t'o* du pays de *Tsiao*, surnommé *Yuen-hoa* (譙國華佗、字元化).
- 6 *Yen-nien* du *Koh* oriental (東郭延年).
- 7 *Ling Cheou-kouang* (冷壽光).
- 8 *T'ang-tch'ah* (唐雪).
- 9 *Pou-chih* du *Honan* (河南卜式).
- 10 *Tchang-tiao* (張貂).
- 11 *Fei Tchang-fang* du *Jou-nan* (汝南費長房)¹⁾.
- 12 *Ki Tsze-hiun* (蘇子訓).
- 13 *Sien Nou-kou* (鮮奴辜).
- 14 Le commissaire de guerre du royaume de *Wei*, *Tchao Ching-king* du *Honan* (魏國軍吏河南趙聖鄉).
- 15 *Keih-kien* de *Yang-tching*, surnommé *Meng-tsieh* (陽城郊儉、字孟節).
- 16 *Tso-tsze* de *Lou-kiang*, surnommé *Yuen-fang* (廬江左慈、字元放)²⁾.

之術士、如左元放華佗之徒、無不畢至。Vide 博物志. Chap. V. Consulter sur ces deux personnages Mayers, Chinese Reader's Manual N°s 745 et 209. On raconte du dernier qu'il a guéri le grand *Ts'ao-ts'ao* d'une maladie cérébrale par l'acupuncture. C'est le premier médecin qui ait opéré avec succès la cataracte.

1) Voir Mayers, op cit. N° 185.

2) Mayers, op cit. N° 745.

Selon *Tchoung Tchang-thoung* ¹⁾ tous ces seize adeptes s'abstinrent de céréales et ne mangèrent point; ils pouvaient se partager et disparaître et n'avaient pas besoin de portes pour entrer ou sortir. *Tso-tsze* pouvait se métamorphoser. Tous ceux qui savent ensorceler la vue et l'ouïe des hommes, (c'est-à-dire les hypnotiser) et maîtriser les esprits et les revenants, appartiennent à cette classe d'individus. Ce sont les gens nommés dans les Rites des *Tcheou*: «La gent magique» et dans les Réglements royaux (du Livre des Rites): «Ceux qui embrassent une fausse doctrine» ²⁾.

L'auteur du *Poh-wouh-tchi* continue:

«Dans le *Lou-kiang* on avait *Tso-tsze*, et à *Yang-tching* on avait *Keih-kien* (N°. 15). *Chi* (N°. 3) savait retenir son haleine ³⁾; *Tsze* (N°. 16) connaissait les Mystères de la chambre. ⁴⁾ Ils excellèrent à se priver de céréales et ne pas manger, et étaient nommés les deux-centenaires. Toutes ces espèces d'individus furent réunis par *Wou-ti* dans le *Wei*, et il ne leur permit point de s'en aller vagabonder. *Kan-chi*, quoique vieux, avait une figure juvénile, et *Ts'ao Tsze-kien* ⁵⁾

1) Wylie, Notes on Chin. Literature, p. 125. Il vivait en 226 de notre ère. On le nomma aussi *Wang Tchoung-thoung* (王仲統).

2) 右十六人魏文帝、東阿王、仲長統所說。皆能斷穀不食。分形隱沒。出入不由門戶。左慈能變形。幻人視聽。厭刻鬼魅。皆此類也。周禮所謂怪民。王制稱挾左道者也。Vide 博物志, Chap. V. 魏王所集方士名。

3) C'est-à-dire, suspendre la respiration et se passer de nourriture de cette façon (道引不食穀). Comparez Legge, The texts of Taoism, I, 864 et 24.

4) L'expression 房術 est comme celles de 房勞 «travail de l'appartement» et 房事 «affaires de l'appartement», une des centaines d'expressions en usage chez les Chinois pour désigner euphémiquement le coït ou la copulation sexuelle. On dit aussi 讀房訓 «Etudier les leçons de la Chambre» pour 讀旁訓 «Etudier le glossaire marginal (du Livre des Odes)», les car. 房 et 旁 se prononçant anciennement *pang*.

5) Le troisième fils du grand usurpateur *Ts'ao-ts'ao*, né en 192, mort en 232 de notre ère. Il était un grand poète et mystique. Cf. Mayers, Chinese Reader's Manual, N°. 759.

lui ayant demandé secrètement comment il s'y était pris, *Chi* lui raconta que son maître à lui avait nom de famille *Han* et surnom, *Chi-hiung* (Héros du monde ou du siècle). Qu'il s'était rendu autrefois avec son maître dans la Mer du Sud pour faire de l'or, dont ils avaient jeté plusieurs dizaines de mille livres dans l'océan. Qu'ils y avaient également pris une paire de Carpes ¹⁾ qui nageaient, plongeaient et surnageaient comme si elles demeuraient dans un gouffre. Ceux qui n'avaient point le philtre, les mangeaient cuites. Il raconta encore que ce philtre se trouvait à dix-mille *li* plus loin de cet endroit, et qu'on n'y pouvait ni arriver, ni l'obtenir. ²⁾

Tchin-sze-wang, nommé *Ts'ao-tchih*, n'y croyait pas, et dit dans son propre livre la « Discussion de la doctrine ou du *Tao* » ³⁾: « A cette époque le roi (mon père) les avait tous convoqués, et nous avions *Kan-chi* du *Kan-ling*, *Tso-tsze* du *Lou-kiang*, *Keih-kien* du *Yang-tching*. *Chi* excellait dans l'art de suspendre l'haleine, *Kien* excellait à se priver de céréales. On les nommait tous « les Trois-cente-

1) Les Carpes sont également symboles de la longue vie et de l'immortalité, puisqu'elles atteignent elles mêmes un âge très avancé, quelquefois de *plusieurs siècles*. Il va sans dire que l'homme qui se nourrissait de ces carpes devint également aussi vieux qu'elles.

2) 盧江有左慈。陽城有郅儉。始能行氣導引。慈曉房中之術。善辟穀不食。悉號二百歲人。凡如此之徒、武帝皆集之於魏、不使遊散。甘始老而少容、曹子建密問其所行。始言本師姓韓、字世雄。嘗與師於南海作金。投數萬斤於海。又取鯉魚一雙。鯉魚遊行沈浮。有若處淵。其無藥者、已熟而食。言此藥去此踰遠萬里。已不可行。不能得也。 *Vide* 博物志, Chap. V.

3) L'auteur en était *Ts'ao-tchih* (曹植), 3^e fils de *Ts'ao-ts'ao*, nommé Prince de *Tch'in* (陳王) et canonisé sous le nom de *Sze-wen* (思文). Le *Poh-wouh-tchi* réunit ces noms dans la combinaison autrement incompréhensible de « *Tchin-sze* roi *Ts'ao-tchih* ».

naires». Depuis le roi, le prince héritier (*Ts'ao p'ei* 曹丕) et mes frères, nous nous en moquions tous et n'y prêtaient qu'une foi médiocre. Cependant, nous avons mis *Kieh-kien* à l'épreuve en le faisant jeûner pendant cent jours; cependant son sommeil, sa démarche et sa manière de se comporter restaient naturels. En général, quand un homme n'a pas mangé pendant une semaine, il meurt; mais *Kien* savait faire cela. *Tso-tsze* savait se modérer dans le commerce sexuel et sut ainsi se conserver jusqu'à la fin de ses jours. Mais ceux qui n'ont pas des sentiments élevés, ne pourraient pas mettre cela en pratique. *Kan-chi*, tout vieux qu'il était, avait un visage juvénile¹⁾.

On voit que les CAGLIOSTRO et les SUCCHI ont eu des prédécesseurs très anciens dans la vieille Chine. Il est certain qu'une vie régulière et une diète réglée peuvent augmenter l'âge. Ce sont les passions violentes, le travail excessif, les soucis, la poursuite de vaines chimères, l'abus des femmes, des boissons alcooliques et des mets plantureux qui nous tuent prématurément.

On ne doit pas considérer tous ces *Fang-chi* comme des imposteurs. En général ils étaient sincères dans leur recherche du philtre de longévité, et ils crurent de bonne foi le trouver un jour s'ils s'étaient préparés à ce bonheur par une vie austère et ascétique. Ils étaient tous alchimistes, et ont dû découvrir par hasard des

1) 文帝典論曰。陳思王曹植、辯道論云。世有吾王悉招至之。甘陵有甘始、廬江有左慈、陽城有邳儉。始能行氣、儉善辟穀。悉號三百歲人。自王與太子及余之兄弟咸以爲調笑、不全信之。然試邳儉辟穀百日、猶與寢處、行步、起居、自若也。夫人不食七日、則死。而儉乃能如是。左慈修房中之術、可以終命。然非至情、莫能行也。甘始老而少容。 Ibid., loc. cit.

remèdes efficaces, justement comme les alchimistes du moyen-âge en Europe. Avidement ils écoutaient ce que les hardis marins de la Chine leur racontaient des merveilles des pays qu'ils avaient visités pour le besoin de leur commerce, et quand ces marins ignorants leurs racontaient de plantes, d'animaux et de minéraux n'existant point en Chine, et employés comme médicaments dans ces lointains parages, ils n'hésitaient point à accompagner ces marins dans leurs voyages pour aller voir et ramener ces merveilles. Nous avons vu, dans notre XIII^e Problème, comment un de ces Adeptes, *Han Tch'i*, vint par mer en Chine en l'an 193 avant notre ère, pour disparaître encore, après avoir introduit à la cour une ambassade du Nord-est de la Sibérie. C'est grâce à ces *Fang-chi* que nous avons eu des notices tant soit peu scientifiques sur les découvertes dans les mers orientales et méridionales, notices que les marins marchands illettrés, qui avaient sillonné ces mers longtemps avant eux, ne nous ont point conservées. Ne soyons donc pas trop sévères pour ces illuminés, ni pour les missionnaires bouddhistes. Ils ont rendu de grands services à la connaissance géographique des pays seulement visités par l'appât du gain par les marchands marins de la Chine.

Et d'ailleurs, nous n'avons pas le droit de nous moquer d'eux. Nos alchimistes au moyen-âge ont-ils fait autre chose que chercher la pierre philosophale c'est-à-dire le philtre de longévité? et JUAN PONCE DE LEON n'a-t-il pas équipé une flotte de cinq navires dans laquelle il s'était embarqué lui même, pour aller chercher dans l'île *Bimini* la fontaine miraculeuse qui pouvait rendre la jeunesse aux vieillards? Ne vend-on pas encore aujourd'hui chez tous nos parfumeurs «l'Eau de la Floride» qui rajeunit nos vieilles coquettes?

Ces fontaines miraculeuses étaient recherchées également en Chine. Une d'elles surtout de la montagne *T'ien-hien*, dans le district de *Nan kien*, le *Yen-p'ing-fou* 延平府 moderne, dans la province de *Fou-kien*, portait le nom de la Fontaine- ou Source-de-lait, et l'on

prétendait que quand on en buvait on pouvait monter au sommet des montagnes comme en volant. ¹⁾ Sur la montagne *Fou-k'iou* se trouvait la Source rouge; quand on en buvait, on ne vieillissait point; quand on buvait de la source scintillante dans le palais divin, on dormait pendant 300 ans avant de se réveiller, et l'on devint après immortel. ²⁾

Un des plus fameux de ces *Fang-chi* vagabonds était un certain *Siu-chi* (徐市), aussi nommé *Siu-fouh* (徐福), qui vivait sous le règne du fameux *Ts'in Chi-hoang-ti*, 246—209 avant notre ère. Il avait beaucoup voyagé et visité les îles nommées *Ying-tcheou*, *Fang-tchang-tcheou*, *Tsou-tcheou*, *Sang-tcheou* et *P'ung-lai* ou *P'ung-kiou* décrits ou mentionnés depuis dans les Mémoires des dix îles par *Hoai-nan tsze* († 122 avant notre ère). En l'an 219, lors du voyage d'inspection de l'Empereur, *Siu-fouh* lui fit le projet de coloniser ces îles, et lui demanda d'embarquer plusieurs milliers de garçons et de filles pour ce but, promettant en même temps à l'Empereur de lui rapporter de ces îles le breuvage de longue vie.

Déjà auparavant l'Empereur avait envoyé ce *Siu-fouh* en mer à la recherche de choses merveilleuses. De retour, dit *Wou-pi* dans la chronique du roi de *Hoai-nan*, *Siu-fouh* raconta la fausse histoire suivante: «Votre sujet a vu en mer un grand Esprit qui lui disait: — Etes-vous l'envoyé de l'Empereur de l'Ouest? votre sujet répondit: — Si! — Que cherchez-vous? — je répondis: je voudrais demander la médecine pour prolonger la vie et augmenter l'âge. L'Esprit dit: L'offrande de votre Prince de *Ts'in* est trop mince; il pourra

¹⁾ 南劍州、天陷山、有乳泉。飲之登山嶺如飛。 *Ibid.* Encycl. 格致鏡原, Chap. 8, fol. 12 verso.

²⁾ 負邱之山上有赤泉。飲之不老。神宮有英泉。飲之眠三百歲乃覺、不知死。 *Ibid.*, l. c.

Voir pour de plus amples détails mon grand dictionnaire Hollandais-Chinois sur les mots *Bron*, *Fontein*, *Florida-water* et *Tooverfontein*.

la voir, mais pas l'obtenir. Il accompagna alors votre sujet vers le Sud-Est, jusqu'aux montagnes *P'ung-lai* où je vis un palais magnifique, où il y avait un serviteur de couleur cuivrée et de la forme d'un dragon, dont l'éclat illuminait le Ciel. Votre sujet se prosterna derechef et lui demanda: 'Quels dons faut-il offrir au Dieu de la mer?' Il dit: «s'Il (l'empereur) ordonne à des garçons renommés et à des filles gentilles et à des ouvriers en tout genre de venir, Il pourra l'obtenir».

L'empereur de *Ts'in*, grandement satisfait, envoya alors 3000 beaux garçons et belles filles, auxquels il fournit (la graine des) cinq céréales, ainsi que toute sorte d'ouvriers. ¹⁾

Siu-fouh ne revint jamais, car il ne put atteindre les îles *P'ung-lai*, mais fut chassé par les vents vers le Sud où il colonisa probablement le nord des Philippines comme nous le verrons plus tard dans un autre numéro de nos Problèmes.

Ces récits sont confirmés par les Annales du Japon qui disent que «dans la 72^e année de la chronique de notre dynastie (sous le règne du Mikado *Kō-nei* 孝靈, l'an 219 avant notre ère) un homme du *Thsin*, nommé *Shō-fuk* (*Siu-fouh*), arriva (au Japon).

Selon le *Shin-wō sei tō kei*, ou l'Histoire de la véritable origine

1) 按史記淮南王傳伍被曰。昔秦使徐福入海求神異物。還爲僞辭曰。臣見海中大神言曰。汝西皇之使耶。臣答曰。然。汝何求。曰。願請延年益壽藥。神曰。汝秦之禮薄。得觀而不得取。即從臣東南至蓬萊山。見芝成宮闕。有使者銅色而龍形。光上照天。於是臣再拜問曰。宜何資以獻海神。曰。以令名男子若振女與百工之事。即得之矣。秦皇帝大悅遣振男女三千人。資之五穀種種百工而行。 Vide *Pien-i-tien*, Chap. 41.

des Empereurs divins, l'empereur *Ts'in chi-Hoang* (c'est-à-dire le premier empereur de la dynastie de *Ts'in*) désirait devenir génie, et cherchait la panacée pour la longue vie et l'immortalité au Japon. Le Japon désirant les « Livres des cinq souverains et des trois rois » ¹⁾, « l'Empereur *Chi* les leur envoya » ²⁾.

On a douté que ce récit méritât confiance, puisque le *Nihongi* ne le mentionne point. Cependant la tradition peut bien s'être maintenue, sans que les historiens officiels l'aient incorporée dans les annales du pays.

On trouve des chapelles dédiées à la mémoire de *Siu-fouh* dans plusieurs parties du Japon. Une au pied du volcan *Fusi-yama* que les Japonais ont identifié avec le *P'ung-lai* des récits chinois ³⁾; une à *Kumano*, dans la province de *Kii*, une à *Atsuda*, dans la province d'*Owari*, d'autres encore en d'autres endroits. ⁴⁾

Nous reviendrons dans la suite sur cette question.

Les Chinois comprennent sous le titre des Trois Montagnes ou trois îles, l'île de *Fang-tchang*, celle de *P'ung-lai* et celle de *Ying-tcheou*. On les appelait aussi les « Trois Vases ».

« Les **Trois Vases**, dit le *Chih-i-ki*, sont trois îles dans la Mer orientale (mer du Japon). La première s'appelle le **Vase Fang**, c'est (l'île) *Fang-tchang*; la seconde s'appelle le **Vase P'ung**, c'est

1) Voir Mayers, Chinese Reader's Manual, Part II, N° 168 et 71.

2) 大日本史曰。本朝通鑑載七十二年、秦人徐福來。按神皇正統記曰。秦始皇好仙求長生不死之藥於日本。日本求五帝三王書。始皇贈之。 *Vide* 日本歷代年契。Nippon Archiv, I, 14 et III, 23.

3) Une des transcriptions du nom de ce Volcan est celle de 不死山 *Fou-si yama* « La Montagne des Immortels », puisque l'élixir de vie que la dame *Kaguya* avait laissé derrière elle en montant aux cieux fut brûlé, par ordre du Mikado, sur la montagne la plus élevée de la province de Suruga, qui est le *Fusi yama* (The Story of the old Bamboo-hewer, Journal of the R. A. S. of Great Britain, Vol. XIX, p. 36 à la note).

4) Nippon Archiv, Nachrichten über Koorai, p. 107—108.

(l'île) *P'ung-lai*; la troisième s'appelle le **Vase Ying**, c'est (l'île) *Ying-tcheou*. Ces trois montagnes (îles) ont la forme d'un vase.

P'ung-lai s'appelle aussi *Fang-kiou* et *Yün-lai*.

Fang-tchang s'appelle aussi *Loan-tchi*; et *Ying-tcheou* se nomme aussi *Wan-tcheou* (l'île des esprits) et *Hoan-tcheou*.¹⁾ Ces noms de *Vase* donnés à ces montagnes, prouvent que ces îles étaient volcaniques, et même des volcans ayant un *cratère*, mot dérivé du Grec *Κρατήρ*, qui signifie *coupe* ou *vase à boire*. On pourrait donc les nommer à juste titre les *Trois Cratères* ou les trois Volcans. Ce sont les trois îles principales de ce groupe. Mais il y en a encore deux autres qui y appartiennent, et nous traiterons donc de ces cinq localités selon l'importance de leur identification.

Nous commencerons donc par la troisième, nommée le Cratère ou l'île *Ying*.

1.

Ying-tcheou 瀛洲 L'île de l'Océan.

«*Ying-tcheou* est située dans la mer orientale, et a environ quatre-mille *li* (= 1334 kilomètres) en circonférence. Elle se trouve à peu près vis-à-vis de *Hoeï-ki*, et est éloignée de la côte occidentale de 700,000 *li*. Dans cette île croît l'herbe miraculeuse de l'agaric divin. On y trouve également une roche précieuse, haute d'environ mille brasses, d'où jaillit une source ressemblant à un vin d'un doux goût. On la nomme «La source minérale précieuse».

1) 三壺東海中三山也。一曰方壺、即方丈。二曰蓬壺、即蓬萊。三曰瀛壺、即瀛洲。此三山形如壺。蓬萊亦名防丘、一名雲來。方丈一名鬱稚。瀛洲亦名魂洲、亦名環洲。Vide 拾貴記。

«Quand on en boit quelques pintes, on s'enivre de suite, et elle procure à l'homme une longue vie. On trouve plusieurs familles d'ermites dans cette île, dont les mœurs et coutumes sont semblables à ceux des habitants de *Ou*. Les montagnes et fleuves y sont semblables à ceux de l'Empire du Milieu» ¹⁾).

Hoëi-ki était l'ancien nom d'une province chinoise sous les dynasties des *Ts'in* et des *T'ang* (255 avant jusqu'à 907 après notre ère). Elle comprenait le *Tche-kiang*, le sud du *Kiang-nan* et la partie septentrionale du *Fou-kien* entre le 32° et 26° degré de latitude nord.

Une partie de cette province fut occupée anciennement par le royaume de *Ou* (吳), qui comprit, du temps de Confucius, la partie boréale du *Tche-kiang* et la partie méridionale de la province de *Kiang-sou*. Au 3^e siècle, le pays d'*Ou* comprenait une partie du *Fou-kien* et la plus grande partie des provinces orientales de la Chine.

Comme nous l'avons déjà remarqué dans nos «Desultory Notes on Japanese lexicography» (*T'oung-pao*, IV, p. 174), les marins intrépides de ce pays, et notamment ceux d'Emoui, ont dû faire un commerce actif avec le Japon et ont été les premiers à y introduire la langue chinoise qui y fut même appelée la langue d'*Ou* (*Go on* en Japonais).

Ces commerçants ont dû même avoir établi sur le littoral du Japon des établissements mercantils, temporairement d'abord, ensuite fixes, absolument comme les Chinois l'ont fait et le font encore toujours.

1) 瀛洲在東海中。地方四千里。大抵是對會稽。去西岸七十萬里。上生神芝仙草。又有玉石。高且千丈。出泉如酒、味甘。名之爲玉醴泉。飲之數升輒醉。令人長生。洲上多仙家。風俗似吳人。山川如中國也。 *Vide* 十洲記, No. 2.

N'emmenant, dans leurs dangereux voyages, pas de femmes avec eux, ils se sont mariés avec des femmes du pays, et la colonie croissant et prospérant, leurs descendants ont cependant retenu leurs anciennes mœurs et coutumes, exactement comme le font encore aujourd'hui les descendants des colonistes chinois à Java, où ils sont établis depuis plus de trois siècles.

La mention, dans notre récit, que les mœurs et coutumes des habitants de *Ying-tcheou* étaient semblables à celles de *Ou*, ou de la Chine, est donc parfaitement juste. Les montagnes et fleuves étaient également semblables à ceux de l'Empire du Milieu, c'est-à-dire la Chine. Quant au nom des habitants 仙家 *sien kia*, qu'on a traduit trop littéralement par «Familles de Génies», on doit traduire cette expression par *Ermîtes* ou *Solitaires*, personnes qui se sont retirées dans les montagnes ¹⁾, des *Réclus* ou des *Réfugiés*; car on se retirait aussi bien dans des endroits profonds et distants pour se livrer à des réflexions religieuses que pour se soustraire aux ennuis et persécutions mondains. Nous préférons cette dernière leçon, puisque des ermites religieux ne suivent plus les mœurs et usages des laïques, comme notre texte dit que les habitants de *Ying-tcheou* le faisaient.

Nos devanciers ont traduit les mots 玉石 et 玉醴泉 par «rocher de jade» et «source de vin de jade»; mais c'est une erreur. L'épithète *jade* est donnée par les Chinois à tout ce qui est précieux et beau ²⁾, et elle est spécialement appliquée au vin. Nous trouvons e. a. le nom de «Parfum Automnal du puits de jade» ³⁾.

1) 僊遷也、遷入山也, *Sien* veut dire se transporter: c'est-à-dire se transporter dans les montagnes (釋名).

2) 玉又美貌也。玉食珍食也, des aliments de jade sont des aliments délicats, etc. Voir les dictionnaires.

3) 酒名玉井秋香. *Vide* 續曲洧舊聞.

L'auteur de ce livre ¹⁾ raconte qu'un certain *Tchang Tsze-kien* (張次覽) avait noté tous les noms de vin dans l'empire entier. Parmi ces noms nous trouvons ceux de **Jade de l'Océan** (瀛玉); **Gouttes de jade** (玉瀝) anglicé «A precious drop»; **Jade rouge parfumé** (香瓊); **Source de pierre précieuse** (瑤泉); **Liqueur de jade rouge** (瓊漿); le **Fluide de jade** de la taverne des solitaires (仙樓玉液); la **Liqueur de jade** de la taverne de jade (玉樓玉醞); le **Moût de jade** de la taverne «Club des génies» (會僊樓玉醕); **L'Ami de jade** (玉友); les **Flots d'or** (金波), etc., etc. Encore aujourd'hui à Java l'arac blanc et jaune sont nommés 玉液, Liqueur de jade et 金波, Flots d'or. ²⁾

Dans tous ces noms on doit traduire *jade* par «précieux». Comme chez nous, des qualités fortifiantes sont attribuées en Chine au vin. On n'a qu'à lire en Hollande les nombreuses réclames pour le «Bitter» ou l'Amer de Hollande, où l'on trouve également dit que son usage quotidien *prolonge la vie*. De même les Chinois disent que quand on fait boire aux vieillards du vin préparé avec les fleurs du pin, leur âge est augmenté ³⁾, et que quand on boit du vin d'acore et de fleurs de pêche, la force vitale est fortifiée. ⁴⁾

Les sources minérales sont nommées en Chine pour cette raison *Li-tsiouen* (醴泉) «Sources de moût» puisque leurs eaux ressemblent à du nouveau vin, et peuvent servir à nourrir les vieillards ⁵⁾. Ces

1) Les anciens racontars de *Khio-wei* (Khai-foung-fou) 曲洧舊聞。

2) *T'oung-pao*, I, p. 122. Nous avons en préparation un mémoire étendu sur les vins et liqueurs de la Chine, que nous publierons un de ces jours.

3) 以松花酒飲老人益壽。Vide 原化記。

4) 菖蒲酒、桃花酒、飲之而神氣清爽。Vide 孔六帖。

5) 醴泉美泉也。狀如醴酒、可養老。Vide *Dict. 廣韻*。

sources, dit le *Soui-ying-thou*, sont la quintessence de l'eau; leur goût est doux comme celui du moût, et les eaux qui en jaillissent font fleurir les plantes et les arbres qu'elles baignent. ¹⁾ Cela a fait dire à *Pao-poh-tsze* que les oiseaux et les bêtes sur les montagnes *K'un-lun* et la montagne *P'ung-lai* (voir plus bas) buvaient des sources précieuses (sources de jade) et devenaient par leur effet immortels. ²⁾

A l'est du *Thai-chan* (dans la prov. de Chan-toung) se trouve une de ces Sources de moût, qui a la forme d'un puits formé d'une roche. Ceux qui veulent en prendre pour boire ses eaux doivent la puiser avec un coeur purifié et agenouillés; alors la source jaillit et fournit la quantité nécessaire; mais quand on est souillé et profane, la source se retire. C'est un miracle des Dieux. ³⁾

Dans le pays de *Nan-tchang* se trouve la «Montagne du vin», dans laquelle on trouve une source qui a le goût de vin et qui est excellente à boire. Quand on s'en est enivré, on ne se dégrise pas pendant un mois. ⁴⁾ Le goût des sources dépend, selon les Chi-

1) 醴泉者水之精也。味甘如醴。泉出流所及草木皆茂。 *Vide* 瑞應圖。

2) 崑崙及蓬萊其上鳥獸飲玉泉。皆長生不死。 *Vide* 抱朴子, *apud* Encycl. 格致鏡原, Chap. 8, fol. 12 recto.

Nous voyons par cette phrase qu'il ne s'agit pas ici de la chaîne de montagnes *Koul-koun*, en Thibet, également nommée *K'un-lun* par les Chinois, mais d'une île ou d'un pays près du Japon. (Cp. Terrien de Lacouperie, *Formosa Notes*, p. 36 seq.).

3) 太山之東有醴泉。其形如井、本體是石也。欲取飲者、皆洗心跪而挹之、則泉出如流、多少足用。若或汚慢、則泉縮焉。蓋神明之異常者也。 *Vide* 法苑珠林, *apud* Encycl. 格致鏡原, Chap. 8, article 泉 «Sources».

4) 南昌國有酒山。山有泉、其味如酒。飲之甚美。醉經月不醒。 *Vide* 錦繡萬花谷. Pour de plus amples détails nous renvoyons à notre grand dictionnaire Néerlandais-Chinois, i. v. *Bron* (Source).

nois, du lieu d'où elles jaillissent. Les sources du sommet des montagnes sont légères et pures, celles du bas des montagnes sont pures mais lourdes; *celles qui jaillissent des roches sont pures et douces*; celles qui jaillissent du sable sont pures et froides et celles qui jaillissent de la terre sont pures et riches. ¹⁾

Nous avons donc dans ce récit tout simplement la mention d'une de ces sources thermales si abondantes au Japon; et justement opposé à la côte de la Chine, l'on trouve, dans la province de *Hizen* (肥前, dans laquelle est situé *Nagasaki*), sur la presqu'île de *Sima-bara* (島原) ²⁾, la montagne *Onsen* ou *Onsendaké* (Pic des sources thermales) ³⁾ qui a une hauteur d'environ 3800 pieds. Feu Mr. S. L. C. POMPE VAN MEERDERVOORT, ancien médecin du gouvernement au Japon, a décrit dans son ouvrage sur le Japon ⁴⁾ les sources qui s'y trouvent. Au sud du *Onsen* se trouve la source *Ko-tsi-gok* ⁵⁾, à 1700 pieds au dessus du niveau de la mer, dont la température est de 100° Celsius. Au nord se trouve le *Oho-tsi-gok* ⁶⁾, également à 1700 pieds au dessus du niveau de la mer, plus grande que la précédente:

Une source plus petite, l'*Obamatsi-gok* ⁷⁾ est située au pied du

1) 山頂泉輕而清。山下泉清而重。石中泉清而甘。沙中泉清而冽。土中泉清而厚。 *Vide* 太平清話, *apud* Encycl. 格致鏡原. Chap. 8.

2) *Shima-bara* (島原) « Ile-plateau », de *shima*, île et *kara*, plateau, plaine. Cependant il se peut qu'on doit traduire ce mot par « Ile aux roses », *bara* ayant également la signification de rose ou rosier.

3) *On-sen*: pron. jap. des caractères 温泉 «sources chaudes»; *Daké* = Chinois 嶽, pic.

4) *Vijf jaren in Japan*, Leiden 1867, Vol. I, p. 329 e. s.

5) 小地獄 «Petit enfer».

6) 大地獄 «Grand enfer».

7) 小濱地獄 «L'enfer de la rive mineure».

Onsendaké. Mais la source la plus fréquentée par les Japonais est celle nommée *Ouresino-gok*, où des milliers de malades viennent annuellement chercher la santé. La source se trouve au pied du *Sansaka-tôge* ¹⁾, près du village *Ouresino*, dans un lit de plâtre; on y a creusé une excavation dans laquelle l'eau chaude s'assemble. L'eau de cette source, dit M. Pompe, est pure, d'un goût douceâtre ²⁾, sentant le soufre, d'une température de 96° Celsius, et d'un poids spécifique de 0,998. Elle contient des sels d'acide sulfurique et de chlorure hydrogène. On fait surtout usage de ces eaux pour guérir la *pseudo-scabies ulceroza* et des anciens rhumatismes.

Les eaux de la source *Tsouka-saki-tsi-gok*, située au pied de la montagne *Takewo*, ressemblent presque entièrement à celles de la source précédente, mais la température en est plus basse, pas plus de 46° Celsius. Le Seigneur de *Hizen* y possède son propre bain maçonné.

L'île de *Kiusiu*, au sud du Japon, contient plus de cent de ces sources thermales. La province de *Higo* (肥後) ³⁾ est également très riche en sources thermales. On y trouve la source *To tchi-no-ki* (七葉樹, la châtaigne) ⁴⁾ dont l'eau est pure, sans goût ni odeur, le *Tsi-gok*, le *Taruki-tama-gok*, ou la source de cristal de *Taruki*, près du village *Taruki*, dont les eaux sont bues contre l'affaiblissement, l'anémie, l'hystérie et la stérilité.

On le voit, le récit chinois n'est pas si miraculeux et fabuleux

1) 三阪嶺, la montagne aux trois terrasses.

2) Exactement comme notre récit dit de la «source minérale précieuse» dans l'île de *Ying-tcheou*.

3) Encore une de ces mauvaises transcriptions chinoises que nous reprochons aux Japonais. *Higo* veut dire «derrière le feu», c'est-à-dire derrière le Volcan, et devait être transcrit conséquemment par les car. chinois 焔後 (*T'oung-pao* IV, p. 209); comme *Hizen* devait être transcrit 焔前 (devant le Feu ou le Volcan) et non pas 肥前 «Devant la graisse».

4) Le châtaignier (*Aesculus turbinata*) est nommé 天師栗 par les Chinois, et 七葉樹 *Shitai yō ju* par les Japonais. (Hoffmann et Schultes, N°. 28.)

qu'il paraît et comme les sinologues l'ont fait par leur traduction trop servile et littérale sans le grain de sel nécessaire.

Il ne nous reste qu'à expliquer le nom de la plante miraculeuse nommée *Tchi* 芝 dans notre récit, mais ailleurs 茵 *sin.* ¹⁾ L'ancien dictionnaire *Chouo-wen* (說文) définit 芝 *tchi* par 神草, l'herbe divine. C'est pour cette raison que nous avons réuni en un



Ling-tchi.

seul nom les quatre caractères 神芝僊草, et n'en avons pas fait deux plantes comme l'a fait le professeur De Groot. ²⁾

Le *Tchi* est une espèce de *fungus* ou d'agaric.

Les Chinois en distinguent plusieurs espèces, dont une, le *Ling-tchi* (靈芝) ou *Tchi* divin, en Japonais *Naba*, a été représentée

¹⁾ 芝草一名茵、一名芝。Vide 爾雅邢疏。

²⁾ Fêtes annuelles, I, p. 166: il y croît une mousse divine et une plante des génies.

et décrite par le P. Cibot sous le nom de *Agaric ramifié* dans les «Mémoires concernant les Chinois», Tome IV, p. 500. ¹⁾

Le *Ling-tchi* a un pédicule comme les champignons ordinaires; et ce qui lui est particulier, ce pédicule se ramifie en deux, trois, quatre et même cinq branches qui se couvrent chacune de leur chapiteau, d'une figure irrégulière, mais toujours concave en dessus et convexe en dessous. Selon le P. Cibot, la ramification du *Ling-tchi* tient que quand le premier pédicule a poussé au grand air et s'est couvert de son chapiteau, il se dessèche et se boisifie au premier hiver. Le suc de la première année ne pouvant plus monter jusqu'au chapiteau pour le faire croître, il perce dans les côtés du pédicule qui est resté vert, et en forme successivement un second chapiteau, un troisième, etc. En effet, les Chinois comptent les années du *Ling-tchi* par le nombre de ses têtes.

Comme le *Ling-tchi* est d'une substance ligneuse et se conserve à-peu-près tel qu'on le cueille, ainsi que nos agarics, quand on a eu l'attention de ne l'arracher qu'au commencement de l'hiver, les anciens Chinois l'avaient pris pour le symbole de l'immortalité, de même qu'on a pris chez nous les fleurs nommées *Immortelles* (*Stéchas*) comme un symbole pareil, comme le nom l'indique déjà.

Dans la 2^e année de l'époque *Youen-ho* du règne de l'Empereur *Tchang* (85 de notre ère), un agaric avait poussé un chapiteau comme un chapeau d'homme, et des tiges ayant la figure d'une personne embrassant trois enfants. ²⁾

L'agaric vert, dit l'Herbier de Chin-noung, croît sur la montagne *T'ai* (dans le Chan-toung); l'agaric rouge croît sur la mon-

1) Wells Williams dit que c'est le *Polyporus igniarius*.

2) 章帝元和二年芝生沛如人冠。又生章武如人抱三子狀。Vide 古今注, apud 格至鏡原, Chap. 68, art. 芝.

tagne *Hing* (dans le Hou-nan); l'agaric jaune croît sur la montagne *Soung* (dans le Ho-nan); l'agaric blanc croît sur la montagne *Hoa* (dans le Chen-si); l'agaric noir croît sur les montagnes ordinaires. Quand on le mêle aux aliments, il rend le corps léger, prolonge la vie et fait qu'on ne vieillit point. ¹⁾

Le *Poh-wou-tchi* dit que sur les montagnes célèbres croît la plante immortelle de l'agaric divin, dont l'espèce supérieure a la forme d'un char et ses chevaux, l'espèce moyenne celle d'un homme, et l'espèce inférieure celle des six animaux domestiques. ²⁾

Les Chinois décrivent encore une espèce de *Tchi* qu'ils nomment *Jouh-tchi*, «l'agaric charnu», qui est dite transformer ceux qui en mangent en génies. ³⁾ Un certain *Siao Tsing-tchi*, ayant trouvé un jour, en creusant dans la terre, une substance ressemblant à une main d'homme, grasse, molle et blanche, il l'avait cuite et mangée. Un mois après ses cheveux avaient poussé de nouveau, et il redevint jeune et fort. Ayant rencontré un *Taoïste*, celui-ci lui dit que ce qu'il avait mangé était un agaric charnu, et qu'il atteindrait probablement un âge égal à celui d'une tortue et d'une cigogne. ⁴⁾ C'est probablement la même espèce de fougère noire et blanche, en forme

1) 青芝生太山。赤芝生衡山。黃芝生嵩山。白芝生華山。黑芝生常山。皆入食、輕身、延年、不老。 *Vide* 神農草木經。

2) 名山生神芝不死之草。上芝爲車馬形。中芝爲人形。下芝爲六畜形。 *Vide* 博物志。

3) Voyez 格致鏡原, Chap. 68, art. 肉芝。

4) 蕭靜之掘地得物類人手。肥潤而白。烹食之、踰月髮再生、貌少、力壯。遇道士曰。所食者肉芝也。壽等龜鶴矣。 *Vide* 神仙咸遇傳。 *Ibid.*, l. c.

d'une main humaine, qu'on creuse au Rûbeland, dans la forêt hyrcanienne, et dont l'espèce blanche est appelée par les paysans *Gottes-hand* (Main de Dieu) et l'espèce noire *Teufelshand* (Main du Diable). On la nomme aussi *Johanneshand* (main de St. Jean.)

La distance où cette île se trouverait est tout simplement soit fauleuse, soit interpolée. Que signifie «de la côte *occidentale*» (西岸)? Si *Ying-tcheou* se trouvait opposée à *Hoeï-ki*, elle serait distante de la côte *orientale* et non *occidentale*. La même mention est faite dans la description de l'île *Tsou* (祖洲) comme nous le verrons dans la suite. Seulement, pour cette île, la distance est dite n'être que de 70,000 *li*.

Nous supposons que 西 «ouest» est une faute de copiste pour 東 «est». Nous pouvons cependant admettre le contraire, c'est-à-dire que le continent de la Chine était éloigné de la côte occidentale du Japon de tant de milles.

La description de cette île dans le *Chih-i-ki* est plus détaillée: «*Ying-tcheou* est aussi nommée *Houan-tcheou* (l'île des âmes) et «*Houan-tcheou* (île des cercles). A l'orient (de cette île) se trouve «un gouffre, dans lequel vit un poisson de mille brasses de longueur, qui est tacheté et porte une corne au bout de son nez. «Quelquefois quand ils folâtent, et qu'on les voit de loin dans «l'eau, on voit des nuages multicolores, et on s'aperçoit alors que «c'est ce poisson qui fait ces nuages en soufflant l'eau; nuages qui «sont aussi beaux que les Nuages de bon augure, et n'en sont «pas même surpassés.

«On y trouve également un arbre nommé L'Arbre à l'ombre. «Quand on le regarde sous les rayons du soleil, il ressemble à une «rangée d'étoiles. Il porte des fruits une fois dans les dix-mille «ans, et ces fruits ressemblent à des melons; ils ont une pelure

«verte et une pulpe noire; quand on en mange, les os deviennent «légers. À l'extrémité il est comme un dais, sous lequel tous les «ermites viennent prendre refuge contre le vent et la pluie.

«Il y a aussi le «Pavillon du Pic-d'or», qui est orné d'une «quantité de cercles et monte droit jusqu'aux nuages. Dedans on «trouve un poêle recouvert d'une étoffe blanche comme un nuage; «une pierre précieuse bleue gravée en forme d'un dragon renversé; «un *Ho-tsing* suspendu en guise de soleil; une pierre précieuse en «forme d'oiseau, et une pièce de cristal pour représenter la lune; «un crapaud et un lièvre en pierre *yaou* bleue.

«On y a pratiqué sur le sol un truc pour mesurer l'ombre et «la lumière, ce qui dispense (de calculer) les phases de la lune (les «quartiers et pleine-lunes). De temps à temps un vent parfumé et «frais arrive, et ils entrebailent alors leurs manches pour l'admet- «tre; depuis plusieurs années ce vent ne fait pas défaut.

«On y trouve un animal nommé *Tch'ao-chih* (Flaire-roche), qui «a la forme d'un *Kilin* (espèce de cerf) et qui ne mange point «de plantes vivantes ni boit de l'eau trouble. Le *Tch'ao-chih* sait «où se trouve de l'or et des pierres précieuses, et en soufflant sur «la roche, elle s'ouvre, et la poudre-d'or, ainsi que les pierres pré- «cieuses brutes, se voient étincelantes et propres à l'usage.

«Il y croît également une plante nommée *Yun-miao* ayant la «forme de l'Acore. Quand on en mâche les feuilles on s'enivre; «mais en mangeant la racine on se dégrise.¹⁾

«On y trouve un oiseau ressemblant au phénix, dont le corps «est violet et dont les ailes sont rouges; on le nomme *Tsang-tchou* «(cache-perle). Chaque fois qu'il chante et bat les ailes, il vomit «des perles à remplir des boisseaux. Les ermites parent toujours de

1) Ce dernier passage se trouve aussi cité dans le 三輔黃圖 (Wylie, Notes, p. 85), cité dans le 格致鏡原, Chap. 67, fol. 8 recto.

«ces perles leurs vêtements; c'est pour cela qu'ils deviennent légers
«et plus resplendissants que le soleil et la lune». ¹⁾

Il n'est pas difficile de reconnaître dans l'énorme poisson, mentionné d'abord dans notre récit, le **Narval** (*Monodon monoceros*) ²⁾ ou la Licorne-de-mer, avec son énorme dent de cinq à huit pieds de longueur. Le dos des jeunes individus est de couleur gris noirâtre, marquée de nombreuses taches obscures irrégulières, qui se répètent plus distinctement sur les flancs blancs. Chez les vieux individus la couleur du dos est jaunâtre, et les taches grises ou noires deviennent presque circulaires. Ils nagent en bancs de 8 à 20 individus. Les canaux nasaux se réunissent en un seul, qui

1) 瀛洲一名魂州、亦名環洲。東有淵洞。有魚長千丈。色班。鼻端有角。時鼓舞羣戲、遠望水間、有五色雲。就視、乃此魚噴水爲雲。如慶雲之麗無以加也。有樹名影木。日中視之、如列星。萬歲一實。實如瓜、青皮黑瓢。食之骨輕。上如華蓋、羣僊以避風雨。有金轡之觀、飾以衆環、直土于雲。中有青瑤瓦、覆以雲紈之素。刻碧玉爲倒龍之狀、懸火精爲日。刻黑玉爲鳥。以水精爲月。青瑤爲蟾兔。於地下爲機杼、以測昏明。不虧弦望。時時有香風冷然而至。張袖受之、則歷年不歇。有獸名嗅石。其狀如麒麟。不食生卉、不飲濁水。嗅石則知有金玉。吹石則開。金沙寶璞粲然而可用。有草名芸苗、狀如菖蒲。食葉則醉、餌根則醒。有鳥如鳳、身紺翼丹。名曰藏珠。每鳴翔而吐珠累斛。仙人常以其珠飾仙裳、蓋輕而耀於日月也。 *Vide* 拾遺記, Chap. X, fol. 4.

2) Le mot *Narval* est dérivé du vieux Norse *Náhvæl* qu'on avait donné à ce cétacé à cause de la couleur pâle de sa peau.

forme à la hauteur de la tête, perpendiculairement au dessus des yeux, un orifice mi-circulaire d'où l'eau est expulsée par jets.

Le Narval est bien connu des Chinois qui l'appellent *Loh-sze-ma* (落斯馬): un nom que nous n'avons pas pu identifier. J'en ai donné une description, selon les auteurs chinois, dans mon grand Dictionnaire Néerlandais Chinois i. v. Le Narval est nommé généralement par les Japonais *Sha-chi-hoko*. *Hepburn* dit de ce mot que c'est «le nom d'un poisson». Il donne comme transcription chinoise le caractère 鯨 (poisson-tigre) qui n'existe pas en Chinois. La 2^e syllabe de ce nom *Hoko* 乎コ, qui signifie une lance ou une pique (鉞), aurait dû l'avertir qu'il ne s'agit pas d'un poisson, mais d'un mammifère aquatique. Dans un ancien ouvrage hollandais, traduit de l'Anglais de Th. Salmon, nous lisons en effet:

«On trouve dans leurs mers un poisson, long de cinq à six brasses, chez lequel **deux longues dents** s'élèvent sur la gueule, nommé *Satsifoko*, et qu'ils disent être l'ennemi mortel des baleines»¹⁾. *Satsifoko* サチモコ est le même mot que シヤチモコ, transcrit par *Hepburn* *Sha-chi-hoko*.

1) *Hedendaagsche Historie of tegenwoordige staat van alle Volkeren* (Histoire contemporaine ou état actuel de tous les peuples) par Th. Salmon, traduit de l'Anglais en Hollandais par M. van Goch. Amsterdam, 1786. *Japon*: Vol. I, p. 439. Von Siebold, (*Voyage Vries*, p. 144) le nomme à tort *Kami-kiri*, qu'il dit être le nom de l'Espadon ou Epée-de-mer. Mais *Hepburn* ne donne derrière ce mot que la signification de 天牛, qui est le nom du Scarabée Hercule. Le 天牛魚 Poisson Taureau-céleste ne peut pas être un espadon, car il est décrit de la façon suivante dans le *Nan-yous tchi* (南越志): Le «Poisson Taureau-céleste» a 30 pieds en circonférence. Ses yeux sont aussi larges qu'un boisseau, et sa gueule se trouve entre les côtes. Ses dents sont découvertes et il n'a pas de lèvres. Il a deux cornes charnues comme des bras. Ses deux nageoires ont six pieds de longueur et sa queue a cinq pieds de longueur [天牛魚 方員三丈。眼大如斗。口在脅中。露齒無唇。兩肉角如臂。兩翼長六尺。尾長五尺。 *Vide* Encyclopédie Kih-tchi-king-youen, Chap. 98, fol. 12]. Or l'espadon n'a certainement pas de cornes charnues. Le poisson en question semble plutôt être une espèce de sèche.

Comme on le sait, la pêche de la baleine est très active sur la côte du Japon, car on y trouve au moins huit espèces de cétacés: quatre espèces de dauphins, trois espèces de Baleines: le *Gebi-kujira* (*Balaena antarctica*), le *Iwachi-kujira* (*Balaenoptera arctica*), le *Sato, nagasu-kujira* (*Balaenoptera antarctica*) et le cachalot *Makko-kujira* (*Physeter macrocephalus*). ¹⁾ Ce dernier monstre, qui atteint jusqu'à une longueur de 60 à 70 pieds, nage en bancs de 500 à 600 individus. Le jet d'eau qu'il lance peut être vu en pleine mer à une distance d'une lieue géographique.

Selon von Siebold, la pêche de la baleine est la plus profitable sur les côtes de l'île de *Firato*, et elle est un des plus grands revenus du seigneur de l'endroit. ²⁾

Or l'île de *Hirato* ou *Firato*, aussi nommée *Firando*, se trouve justement sur la côte de la province de *Hizen*, au nord des îles *Goto*, à-peu-près sur le 33° L. B., sur la côte N. O. de l'île de *Kiusiu*, c'est-à-dire justement à la même latitude où le premier récit place l'île de l'Océan (*Ying-tcheou*), comme nous l'avons vu ci-dessus (pag. 11).

Il est difficile, d'après la vague description donnée dans notre récit, de déterminer à quelle essence appartient le *Ying-mouk*, ou arbre à l'ombre, aux fruits ressemblant aux melons. ³⁾

Mais dans le paragraphe suivant nous avons une exacte description d'un temple du soleil déifié sous le nom de *Ama-terasu-oho no kami* ou *Ten-chō Dai-chin* (天照大神), «le Grand Esprit illuminant le ciel» et appartenant au plus ancien culte des Japonais, nommé *Sintōisme*, d'après la traduction chinoise 神道 *Sin-tō*, du nom japonais *kami no mitchi*, «le chemin vers les Dieux» ou «la

1) H. Schlegel, *Fauna japonica*.

2) F. Steger et H. Wagner, *die Nipponfahrer*, p. 294.

3) C'est peut-être le *Citrus daidai* (橙), une espèce d'orange dont les fruits ont la couleur d'or.

Doctrines des Dieux». Le premier et le plus vénéré de ces temples fut fondé en l'an 5 avant notre ère par une femme, *Yamato-hime* ¹⁾, et nommé *Itsuki-miya* ²⁾. Le temple se trouve dans la province *Isé* (伊勢) sur la côte orientale du Japon, est du lac *Biwa*, au pied du grand volcan *Fusiyama*.

On lit à ce sujet dans le *Wa-nen-kei*: «Dans la 25^e année du «règne de l'Empereur *Syu-zin*, au 3^e mois du printemps (Avril de «l'an 5 avant notre ère), Sa Majesté ordonna à *Yamato-hime* d'offrir un sacrifice à la Déesse du soleil *Ama-terasu oho-kami*, avec la Dame du palais *Tōyo-suki Iri-hime*. *Yamato-hime* érigea en conséquence à la déesse du soleil une chapelle à *Isé*, ainsi qu'une retraite spirituelle aux bords du fleuve *I-sudzu gawa*. L'hiver suivant, au dixième mois, cette chapelle fut transférée à *Wataraye*. *Oho Kasima* fut nommé *Matsuri nushi* (Maître des sacrifices), et *Oho hata nushi* fut nommé *Oho kan-nushi* ou Gardien principal du temple ³⁾.

Dans ces temples on n'adore pas seulement le *Soleil*, mais également son frère, la *Lune* ⁴⁾. Ils sont représentés par un miroir (*Ka-gami*) considéré actuellement comme le symbole de la pureté.

Les descriptions données par Von Siebold et autres auteurs sur le Japon des temples dédiés au culte des *Kami* sont très incomplètes, et nous croyons que la description donnée dans notre récit est très exacte et nous fournit des renseignements que l'histoire du Japon ne saurait nous donner.

1) Ce nom signifie au propre Princesse (*hime*) du Japon (*Yamato*).

2) Actuellement ce temple porte le nom de *Naigu miya* (内宮) ou Temple de la Demeure intérieure.

3) 崇神天皇二十五年、春三月、勅使倭姫代豐鍬入姫奉齋天照大神。倭姫奉天照太神立祠于伊勢。建齋宮于五十鈴川上。二十六年、冬、十月、迁天照太神宮于渡遇。以大鹿島爲祭主。以大幡主爲太神主。 *Vide* 和年契。

4) Nippon Archiv, V, v, 9.

Il paraît qu'à cette époque la chapelle principale du Temple du Soleil possédait une tour annelée ¹⁾ très élevée -- montant jusqu'aux nuages, dans le genre des pagodes siamoises.

Le poêle si jalousement couvert d'une pièce d'étoffe ne peut être autre chose qu'un de ces pots dans lesquels les *magatama* si fameux étaient gardés ²⁾. Les légendes japonaises nous racontent que *Ten-chō dai-chin*, la Déesse du Soleil, donna à son successeur *Ama-no-osi-ho-ni-no-mikoto* trois objets précieux (*Mi-kusa-no-takaramono* 三種の寶物): une pierre précieuse (*Ya-saka-ni-no-magatama*), une épée (*Kusa-nagi-no-tsurgu*) et un miroir en métal (*Yata-no-kagami*) ³⁾.

Les *Magatama* consistaient surtout en demi-anneaux de pierres précieuses, d'or ou d'argent. En 1797 on déterra à *Kuma-moto*, dans la province de *Higo*, un de ces vases d'une grandeur extraordinaire, renfermé dans un coffre de pierre. Ce vase contenait cinq *Magatamas* et cinq *Kudatamas* (cylindres). Un vase pareil a été retrouvé dans le village de *Funata*, dans la province de *Mutzu*, contenant cinq *Magatamas* et 3 *Kudatamas* ⁴⁾.

Nous trouvons ensuite un *Ho-tsing* suspendu en guise du Soleil ainsi qu'une pierre précieuse en forme d'un oiseau. *Ho-tsing* signifie «Essence du Feu» ou plutôt «Esprit du Feu»; on le nommait en Chine *Pih-fang*, et il était représenté comme un Oiseau ayant une seule patte et une longue queue ⁵⁾.

1) C'est ainsi que nous devons comprendre le texte qui dit qu'elle était ornée d'une quantité de cercles.

2) Ils portent en Japonais le nom de *Maga-tama tsubo* (勾玉壺), Nippon Archiv, III, Archéologie, article *Magatama*, p. 9 et Pl. IV.

3) Nippon Archiv, III, Archéologie, article *Magatama*, p. 6, note 1. — Actes du 1^{er} Congrès international des Orientalistes à Paris, 1873, I, pp. 75 seq.

4) *Ibid.*, I, c., p. 75.

5) 火之精曰畢方。狀如鳥一足長尾。Vide 白澤圖。

Or, selon *Hoai-nan tsze*, les principes calorifères accumulés produisent le feu, et l'essence du principe du feu est le soleil; c'est pour cette raison que le miroir ardent, tourné vers le soleil, produit immédiatement du feu ¹⁾. L'oiseau dans le soleil est nommé par les Chinois 金烏 *kin ou* «le Corbeau d'or» ²⁾.

En Japonais cet Esprit du Feu est nommé *Hi no tama* que Hepburn traduit à tort par «a ball of fire», le mot *tama* signifiant aussi bien une boule (丸) qu'un esprit (精 ou 魂)³⁾; de même *Midzu no tama* (水精), le cristal, peut se traduire par «boule d'eau» ou «Esprit (essence) de l'eau».

Nous trouvons encore une pièce de cristal comme représentatif de la Lune. Le texte porte 水精 «essence de l'eau» au lieu de la forme usitée 水晶 «éclat de l'eau». Mais c'est bien le cristal qui est indiqué ici. Le même *Hoai-nan tsze* dit encore qu'il n'est pas absolument nécessaire d'employer une plaque de métal luisant pour faire du feu; mais qu'on peut employer aussi un grand globe de cristal, tourné vers le soleil, pour le produire.⁴⁾ *Hoai-nan tsze* emploie ici également les car. 水精 au lieu de la forme usitée 水晶.

On trouvait encore dans ce temple un *crapaud* et un *lièvre* et une espèce de pierre précieuse bleue. Ces deux animaux sont des animaux lunaires.

Nous lisons dans «L'interprétation générale des cinq Classiques» qu'on trouve dans la lune un *lièvre* et un *crapaud*. Nous avons déjà

1) 積陽之熱生火。火氣之精者爲日。故陽燧見日、則然而爲火。 *Vide* 淮南子 et mon Uranographie chinoise, p. 599.

2) Uranographie chinoise, p. 600.

3) Cf. *Hi no tama*, a man's soul.

4) 不必用猛金也。以水精大珠向日對照... 卽得火矣. Comp. mon Uranographie chinoise, p. 142.

donné ailleurs ¹⁾ l'explication de la raison qui fit placer ces deux animaux dans la lune, et nous y renvoyons le lecteur pour éviter des répétitions.

Comme on le sait, ces espèces de miroirs se trouvent encore aujourd'hui dans les temples *Shintō*, où ils sont les symboles de la Déesse du Soleil et de son frère la Lune.

Quant aux «terribles cristaux», représentant le soleil et la lune, on rapporte que l'Impératrice *Jingou* les prit avec elle dans sa première expédition contre la Corée, en l'an 200 de notre ère, et que ses bannières de guerre portaient également les emblèmes de ces deux astres.

A l'entrée des *Miya* ou temples, on trouve deux animaux mythiques, nommés *Koma no inu* (駒犬), et dans les plus anciens *Miya*, on trouve une espèce de lionceau, appuyant sa patte sur une boule de cristal qu'il garde. ²⁾

«Le truc pour mesurer l'ombre et la lumière» mentionné dans notre récit, ne peut être guère autre chose que le style ou gnomon décrit par von Siebold dans son *Nippon Archiv* ³⁾. Le gnomon dont parle notre récit est le *Gnomon lunaire* (月晷) minutieusement décrit et représenté dans le *Kaou-heou moun-giou* (高厚蒙求, Vol. III, fol. 14, verso) et qui servait à déterminer les jours quand la lune était pleine et croissait.

Quant aux vents frais du Japon pendant la chaude saison, ils sont bien connus. Si ces vents, qui soufflent pendant le jour du Sud et pendant la nuit de l'Est, n'existaient point, la chaleur se-

1) Uranographie chinoise, p. 607.

2) N. Mc. Leod, *Epitome of the ancient history of Japon*. Nagasaki, 1878, pp. 88 et 89 et p. 149.

3) III, III, p. 120. Von den Uhren der Schinesen und Japaner, et Planche VIII.

rait insupportable ¹⁾. Il est assez naturel que les Japonais entrebailent alors leurs larges manches, afin d'admettre le vent jusqu'à leurs corps pour se rafraîchir, et nous n'avons pas besoin de nous arrêter plus longtemps à ce détail.

Le «Flaire-roche», s'il n'est pas fabuleux, ne peut être que le cerf japonais (*Cervus sika*) dont les cornes sont droites et ne portent que quatre branches latérales, dont deux sont tournées en avant et en haut, et la troisième, très petite, est tournée en dedans, à peu-près comme les Chinois représentent le *Kilin* fabuleux.

Le *Yün-miao*, littéralement «Ponsses de Rue», est dite ressembler à l'*Acorus gramineus*, de la famille des Aroïdées, à laquelle appartient également le *Caladium esculentum* qui sert de nourriture au Japon.

Les Chinois disent que le Calamus ou l'Acore prolonge la vie ²⁾, et le patriarche Taoïste *Ngan-khi-cheng* (安期生), un de ces nécromanciens, qui vivait du temps de *Tsin Chi-hoang-ti* (221 av. notre ère), prétendait avoir déjà mille ans de vie en ne mangeant que les tiges de cet acore. Il menait une vie vagabonde sur les rives de l'océan oriental (la mer du Japon) en vendant des drogues. L'empereur le fit venir à la cour et s'entretint avec lui pendant trois jours et trois nuits. En disant adieu à l'Empereur, il lui dit qu'il le reverrait dans les îles *P'ung-lai*.

On prétend même que c'est à cause de cette entrevue que l'Empereur envoya sa fameuse expédition à la recherche des îles fortunées sous *Siu-fouh* (徐福) et *Lou-ching* (盧生). ³⁾

1) Das Kaiserreich Japan, Karlsruhe 1860, p. 24.

2) 菖蒲放花人食之延年, quand on mange de l'acore en fleur l'on voit ses jours se prolonger. *Vide* 風信通.

3) Mayers, Chinese Reader's Manual, N°. 523 et 432.

Il est difficile de dire à quelle espèce d'oiseau se rapporte l'oiseau cache-perles de notre récit. Evidemment c'est une espèce de faisan, mais le reste est trop fabuleux.

Les temples ou résidences des prêtres du culte *Shintō* sont en effet de petits paradis terrestres. Les prêtres choisissent pour leur emplacement les lieux les mieux situés. Dans le voisinage immédiat de Nagasaki l'on trouve de 50 à 60 de ces bâtiments sur des collines et des promontoires. De belles rangées de gradins, bordés d'arbres ombrageux, y conduisent du pied de la montagne. A l'alentour croissent de belles Azalées et Camélias, de magnifiques pivoines et des lis splendides, ainsi que des orchidées.

A l'entrée l'on voit des buissons de *Nandina* et d'*Aucuba*. L'on y voit encore des buissons du Célastre (*Celastrus alatus*), remarquable par ses larges branches, ainsi que la belle *Gardenia florida* et la *Lagerstroemia indica*. Souvent on y plante aussi des Pins, dont quelques uns sont dits avoir été plantés par les *Kami* ou Dieux. Plusieurs de ces temples sont renommés à cause des nombreux rossignols qui s'y trouvent; dans d'autres on entretient des canards multicolores, des faisans dorés et argentés et autres beaux oiseaux. Sur les flancs de la montagne, on trouve souvent des parcs, dans lesquels des ruisseaux écumants forment de ravissantes chûtes-d'eau, et où l'on tient une quantité de gibier et d'oiseaux chanteurs.¹⁾ Ces lieux enchanteurs durent exercer une profonde impression sur l'esprit des alchimistes chinois à la recherche des moyens d'obtenir une longue vie, et leurs descriptions enthousiastes de la beauté des Isles des Solitaires ou des Génies ne doivent pas nous étonner, car nous mêmes en sommes frappés et émerveillés encore aujourd'hui.

1) Die Nippon Fahrer par F. Steger et H. Wagner, p. 342. — Von Siebold, Nippon Archiv, et les voyageurs modernes.

2.

Fang-tchang tcheou 方丈洲. L'île *Fang-tchang*. ¹⁾

«L'île *Fang-tchang* est située au milieu de la mer orientale, et ses côtes sud-ouest et nord-est sont égales. Elle a 5000 *li* (1666 kilomètres) carrés. On n'y trouve que des troupeaux de dragons qui s'y rassemblent, ainsi que des palais d'or, de jade et de cristal. Elle serait gouvernée par les juges de la vie ²⁾ des Trois Cieux. Tous les solitaires qui ne veulent pas monter au ciel, fréquentent cette île et y reçoivent le Livre de Vie du Grand Obscur. ³⁾ Il y a plusieurs centaines de mille demeures de solitaires qui cul-

1) Les dictionnaires ne donnent pour *Fang-tchang* que la signification: Abbé d'un monastère bouddhiste, ou ce monastère même. Il est évident que ces caractères ne peuvent pas être pris ici dans ce sens. On pourrait au besoin croire qu'ils font allusion au fait relaté plus loin dans nos récits par rapport à la pierre spéculaire dont un *tchang carré* (10 pieds □) ne pesaient qu'une once (而質方一丈、則重一兩); mais cela me paraît forcé. Il est bien plus probable que 方丈 *fang tchang* est une abréviation pour 放丈 *fang tchang* par une réminiscence historique.

On lit dans les «Recherches sur les fleurs et arbres» qu'il croît dans les montagnes *Wan-kou* et *Mou-ou* une espèce d'arbre ressemblant au *Mou-yao-kiao* (espèce de Polygonum). Les vieillards les font tremper dans du vin dont ils boivent, de sorte qu'ils peuvent jeter leurs cannes (béquilles) après un mois. C'est de là qu'il tire son nom *Fang-tchang* «Jette canne» [放杖木生温括睦葵山中。樹如木天蓼。老人浸酒服之、一月放杖。故以爲名。Vide 花木考, apud 格致鏡原, Chap. 66, fol. 12 recto]. Cet exemple n'est pas isolé, car le vulgaire nomme un certain arbre employé dans la thérapeutique, *Fang-ki* (旁其), tandis que son véritable nom est écrit *Fang-pi* (觴觚). Vide 本草拾遺 dans la même Encyclopédie, l. c. fol. 17 verso.

Les sources minérales de cette île ayant la même propriété que les Eaux de Lourdes, on l'a appelée «Jette béquilles» *Fang-tchang* (放杖), abrégé plus tard en 方丈.

2) Cf. notre Uranographie chinoise, p. 227.

3) Le 太玄經 ou «Classique du Grand Obscur», écrit par *Yang-tchoung* (楊雄) contemporain de J. C. (Voyez Wylie, Notes, p. 69).

«tivent les champs et y plantent l'Agaric. Ils les partagent en acres et lots comme ceux dans lesquels on plante le riz.

«On y trouve également une source de pierre précieuse au dessus de laquelle se trouvent neuf fontaines. Le maître du temple des hommes de *Tchang* gouverne tous les esprits aquatiques du monde, ainsi que les dragons, les serpents, les grandes baleines, les esprits aquatiques et les animaux aquatiques» ¹⁾. Pour bien comprendre ce dernier passage nous devons rappeler que, selon la légende, un des fils de l'Empereur *Chao-k'ang*, de la dynastie de *Hia* (2079 avant notre ère), avait obtenu le fief de la province de *Hoeï-ki*, et qu'il s'était coupé les cheveux et tatoué le corps, afin d'obvier au danger des dragons; et que pour cette raison les Japonais, qui aiment à plonger dans la mer pour prendre le poisson, se tatouent également le corps, afin de subjurer les animaux aquatiques. ²⁾ Selon ce passage, la partie du Japon opposée à cette province aurait été colonisée par les descendants de *Chao-k'ang*.

C'est toujours le même fait devant lequel nous sommes placés: des illuminés cherchant l'élixir de vie, et ne pouvant arriver à devenir des génies, se réfugiant dans les îles du Japon où ils plan-

1) 方丈洲在東海中心。西南東北岸正等。方丈方面各五千里。上專是羣龍所聚。有金玉琉璃之宮。三天司命所治之處。羣仙不欲昇天者、皆往來此洲。受太彜生籙。仙家數十萬、耕田種芝草。課計頃畝、如種稻狀。亦有玉石泉。上有九源、丈人宮主領天下水神、及龍蛇、巨鯨、陰精、水獸之輩。Vide 十洲記, No. 12.

2) 昔夏少康之子封於會稽、斷髮文身以避蛟龍之害。今倭人好沉沒取魚亦文身以厭水禽。Vide 東夷傳, apud *Pien-i-tien*, Chap. 33, Japon, fol. 4 verso.

taient l'Agaric qui était censé prolonger la vie, et buvaient les eaux thermales dont le Japon est si riche. Il y a un passage éloquent dans ce récit; c'est que ces ermites allaient et venaient à cette île (皆往來此洲). Cela veut dire qu'ils n'y restaient pas toujours, mais qu'ils retournaient quelquefois à la Chine pour émerveiller leurs compatriotes par leurs charlataneries et leurs drogues miraculeuses, et débitaient autant de fables qu'ils voulaient sur ces parages à eux seulement connus.

Le *Chih-i-ki* donne dans son 10^e Chapitre la description suivante de cette île:

«La Montagne de *Fang-tchang* est aussi nommée *Loan-tchi*; c'est le Champ des Dragons de la région orientale.

«Le sol couvre une superficie de mille *li* carrés, et on y trouve des forêts de jade et de pierres précieuses, tandis que la couleur des nuages y est pourpre. On y voit des monceaux de peaux et de squelettes de dragons, dispersés sur un terrain d'une centaine d'arpents. Quand on arrive au moment où ils se dépouillent de leurs os, c'est comme si des dragons naissaient. D'autres disent que les dragons se battent toujours à cet endroit, de sorte que la graisse et le sang y coulent comme des flots d'eau. La graisse de couleur noire s'attache aux herbes, aux arbres et autres objets et ressemble à du vernis pur. La graisse de couleur pourpre se durcit d'abord sur le sol, et on peut en faire des objets précieux. Dans la deuxième année du prince *Tchao* de *Yen* (310 avant notre ère)¹⁾, des marins, montés dans une barque rose, vinrent offrir au duc *Tchao-wang* plusieurs boisseaux de graisse dans des pots gravés. Le prince, assis dans sa tour «Ouverte aux nuages», aussi nommée tour «Ouverte aux vapeurs roses», remplit sa lampe de cette huile du dragon,

1) Mayers Chin. Read. Manual, N^o. 930. La principauté de *Yen* se trouvait dans la province actuelle du *Pé-Tché-ly*.

dont la lumière se répandit à cent *li* de distance. La couleur de sa fumée était rouge-pourprée, et la population qui la vit disait que c'était une lumière de bon augure. Les gens de cette époque vinrent de loin pour se prosterner devant elle (la lampe). La lampe était garnie d'asbeste.

«A l'ouest de cette montagne est une Roche spéculaire qui reflète l'image des gens et autres objets à dix *li* (3 Kilomètres) de distance, comme un miroir. Les éclats brisés de cette roche possèdent la même propriété de refléter les gens, et dix pieds carrés de cette substance ne pèsent qu'une once. *Tchao-wang* fit piler cette pierre en plâtre et en fit plâtrer la tour «Ouverte aux vapeurs roses» entière. Il se délectait continuellement avec *Si-wang-mou* ¹⁾ dans cette tour. On trouvait là toujours toutes sortes de phénix qui y gambadaient et chantaient comme des luths. La clarté miraculeuse illuminait tout, comme si le soleil et la lune s'étaient levés (ensemble).

«A droite et à gauche de cette tour on avait planté des arbres toujours vernal, dont les feuilles étaient comme des lis. Ils répandirent des parfums comme les fleurs du Cassier, et suivirent les couleurs des quatre saisons. ²⁾ Ils avaient été offerts en cadeau par des reclus vers la fin du règne de *Tchao-wang*, et tous les états l'en félicitèrent. Mais *Wang* dit:

«Comme j'ai déjà reçu l'Arbre toujours vernal, pourquoi me plain-

1) Mayers, op. cit., N°. 572.

2) La citation de ce passage dans l'Encyclopédie 格致鏡原, Chap. 67, fol. 6 verso, offre la variante suivante:

Tchao-wang de *Yen* plantait des Arbres toujours verts (長春 *tehang-tch'un* au lieu de 恒春 *hing-tch'un*), dont les feuilles étaient comme des lis. Le tronc de ces arbres ressemblait à celui du cassier et ses fleurs suivaient les couleurs des quatre saisons. Au printemps il poussait des fleurs vertes, qui tombaient avec la fin du printemps; en

drais-je que je ne sois pas encore arrivé au Ciel». 1) Un des noms du Toujours Vernal est *Tchin-chang* et il ressemble à notre Aquilaire (*tchin-hiang*, *Aquilaria sinensis*).

«On y trouve également une plante nommée *Jou-kien*, dont les feuilles ont une couleur pourpre et les tiges celle du vernis; elle est fine et souple et se laisse tortiller. Les riverains de la mer en tressent des nattes qui, roulées, n'emplissent pas une poignée de main; mais qui, déroulées, permettent à tous les hôtes des pays limitrophes de s'asseoir dessus.

«Ils font des cordes avec le *So-lo*. Le *So-lo* est une plante fine comme du crin; une seule de ses tiges a une longueur de cent brasses; elles sont souples, lisses et odoriférantes et les reclus en font des brides pour les carcasses des dragons.

«On y voit encore un étang de cent *li* carrés (33 Kilomètres) dont l'eau est peu profonde et qu'on peut passer au gué. La couleur de sa vase est comme celle de l'or et elle a un goût amer. On fait des objets de cette vase, et je crois qu'on pourrait en faire des bateaux.

été il poussait des fleurs rouges, qui se fanaient à la fin de l'été; en automne il poussait des fleurs blanches, qui se flétrissaient à la fin de l'automne; et pendant l'hiver il poussait des fleurs pourpres, qui dépérissaient aux premières neiges 燕昭王種長春樹。葉如蓮花。樹身似桂。其花隨四時之色。春生碧花、春盡則落。夏生紅花、夏末則凋。秋生白花、秋殘則萎。冬生紫花、遇雪則謝。 Comme on le sait, le *Chih-i-ki*, tel que nous le possédons aujourd'hui, est un remaniement fait par 蕭綺 *Siao-ki*; les anciennes éditions étant perdues en partie. L'auteur de l'encyclopédie citée paraît avoir eu entre ses mains une ancienne copie plus complète.

1) Selon le commentaire des poésies de l'époque des *Thang* «Le grand pur» est le Ciel (太清天也). Vide 唐詩卷八, fol. 1: 八月湖水平、涵虛混太清 etc. «Pendant la 8^e lune les eaux du lac sont égales, et elles se confondent avec le Ciel».

«Après une centaine de manipulations on arrive à en faire de l'or, dont la couleur est verte, et qui reflète les gobelins comme une pierre spéculaire, de sorte que ces gobelins ne peuvent plus cacher leurs formes. ¹⁾

1) 方丈之山一名巒雉。東方龍場。地方千里。玉瑤爲林、雲色皆紫。有龍皮骨如山阜、散百頃。遇其蛻骨之時、如生龍。或云龍常鬬此處、膏血如水流。膏色黑者、著草木及諸物、如淳漆也。膏色紫先著地凝堅、可爲寶器。燕昭王二年、海人乘霞舟、以雕壺盛數斗膏、以獻昭王。王坐通雲臺、亦曰通霞臺、以龍膏爲燈。光耀百里。烟色丹紫。國人望之、咸言瑞光。世人遙拜之。燈以火浣布爲纏。○山西有照石。去石十里、視人物之影如鏡焉。碎石片片、皆能照人。而質方一丈、則重一兩。昭王舂此石爲泥。泥通霞之臺。與西王母常遊居此臺上。常有衆鸞鳳鼓舞、如琴瑟和鳴。神光照耀、如日月之出。○臺左右種恒春之樹。葉如蓮花。芬芬如桂花。隨四時之色。昭王之末、仙人貢焉。列國咸賀。王曰。寡人得恒春矣、何憂太清不至。恒春一名沉香。如今之沉香也。○有草名儒葵。葉色如紺。莖色如漆。細軟可縈。海人織以爲席薦。卷之不盈一手。舒之則列坐方國之賓。○莎羅爲經^{a)}。莎羅草細大如髮。一莖百尋。柔軟香滑。羣仙以爲龍骨之轡。○有池方百里。水淺可涉。泥色若金、而味辛。以泥爲器。可作舟矣。百鍊可爲金。色青。照鬼魅猶如石鏡。魍魎不能藏形矣。Vide 拾遺記, Chap. X, fol. 3 recto.

^{a)} 經 *king* est probablement une faute d'impression pour 絰 *king*, une longue corde (大索).

Toute cette description semble à première vue fantasque, fabuleuse et merveilleuse. Cependant il n'en est rien, et elle contient au contraire tout ce qu'il y a de plus prosaïque. La première partie se rapporte à l'introduction de l'huile de Baleine en Chine où l'on ne la connaissait pas encore, ainsi qu'aux îles où la baleine était pêchée.

Nous n'avons, pour faire disparaître le voile, qu'à substituer au mot *loung*, dragon, le mot *king* baleine, et tout devient clair. Rappelons d'abord qu'en Chinois le mot *Dragon* (*loung*) est souvent employé au lieu du mot *Baleine* (*king*). Nous ne mentionnerons p. e. seulement ici que l'Ambregris qui est, comme on le sait, une concrétion pathologique du cachalot (*Physeter macrocephalus*), et que les commerçants chinois nomment *Loung-sien-hiang* (龍涎香) ou «Parfum Bave-de-dragon», ¹⁾ mais que les Japonais nomment *Kujira no abura* (鯨油) «Graisse de Baleine» ou *Kei-fun* (鯨糞) «Ordure de baleine».

Nous rappellerons aussi que les phoques sont également nommés par les Chinois *Choui-ou-loung* (水烏龍) ou «Dragons aquatiques noirs» ²⁾, et que l'esturgeon est nommé *Sin-loung-yü* (鱈龍魚) dans le nom duquel le car. *loung*, dragon, entre également.

Substituons donc au mot *Dragon* le mot de *Baleine* et comparons ensuite la description du *Chih-i-ki* avec la manière dont les Japonais actuels pêchent la Baleine, selon la description de von Siebold:

«La pêche de la baleine, dit-il, est la plus profitable dans l'île de *Firato*, le groupe des îles de *Gotō* et de *Meacsim*, et l'île d'*Iki*, ainsi qu'entre les parallèles du 31° au 34° degré lat. bor. et du 128° au 130° degré long. orientale de Greenwich. Le temps le plus

1) Bretschneider «On the knowledge possessed by the ancient Chinese of the Arabs» etc. p. 32, note 1, qui cite le 本草: «In spring whole herds of dragons swim in those seas and vomit it out».

2) *Ibid.* p. 12, note 3. *T'oung-pao*, III, p. 320, note 5.

propre à la pêche est de Décembre jusqu'au commencement d'Avril.

«On trouve plusieurs espèces de baleines dans ces parages, mais celle qui est la plus fréquente est le *Sebi kuzira* (*Balaena antarctica*) et qui est en même temps la plus voulue à cause du bon goût de sa chair.

«La pêche à la baleine n'est pas faite au Japon comme chez nous, avec de grands bâtiments équipés de tous les ustensiles nécessaires à dépécer les baleines et à en fondre l'huile.

«Au Japon on va à la pêche en compagnie généralement avec 25 barques plus grandes et 8 plus petites. Les barques plus petites, nommées *Kujira-fune* (鯨船), ou Baleiniers, d'une longueur de 9 à 11 mètres, pourvues de 8 rames et armées de 11 à 13 pêcheurs, servent à la chasse propre. Dès qu'on aperçoit une baleine, ces barques s'approchent d'elle et lui lancent le harpon. Les barques plus grandes, nommées *Sakai-fune* et *Isawa-fune*, servent au transport des filets de baleines immenses dans lesquels on enlance l'animal blessé, ou bien à l'aide desquels on lui coupe la retraite. Un pareil filet, fait de paille-de-riz, ou plus rarement des fibres du palmier-à-balai (*Chaemerops excelsa*), a souvent une profondeur de 38,18 mètres et une longueur de 300 mètres, de sorte qu'il forme à lui seul un frêt complet. La baleine prise et tuée est enlacée de filets, remorquée ou pilotée à terre jusqu'au village des pêcheurs, et dépécée sur un quai construit exprès; la chair, le lard et les autres parties mangeables y sont achetés par les poissonniers, qui les transportent frais dans tous les ports du Japon. Seules les parties immangeables, ainsi que les marsouins et dauphins immangeables, sont employés pour en faire de l'huile qu'on préfère, à cause de son intensité lumineuse, à l'huile de navette» ¹⁾. Mais, ce que von Siebold nous dit pas, les

1) Von Siebold, Nippon Archiv, Reise von Nagasaki nach Jedo, III, II, p. 123—124. M. Aston m'écrit à ce sujet que la pêche de la baleine ne s'effectue pas seulement sur la côte de Hizen, mais qu'il l'a observée également près de Idzu.

carcasses des baleines restaient sur place; quoiqu'actuellement les Japonais en moudent les os pour les employer comme engrais dans leurs champs.

C'est pour cela que notre récit dit que la peau et les carcasses des baleines (dragons) étaient dispersées sur un terrain de plusieurs arpents. Nous appelons l'attention sur le mot **peau** (p'i) employé dans le texte. Si l'auteur avait voulu parler du véritable dragon, il aurait parlé d'*écailles* (鱗), et non pas de *peau* (皮).

Comme on le voit par le récit de von Siebold, les Japonais préférèrent l'huile de baleine à l'huile de navette, à cause de la plus grande clarté qu'elle répand. C'est pour la même raison que le Duc *Tchao-wang* en fit usage dans sa lampe, qu'il avait garnie d'une mèche d'asbeste.

Ce n'est que plus tard que les Chinois ont eu de plus amples connaissances de la Baleine, et *Mouh-hiouen-hiu*, dans son « Poème de Mer », dit que l'huile de la Baleine « forme une mare en coulant » ¹⁾ exactement comme notre récit dit que « la graisse et le sang des baleines coulent comme des flots. »

Un autre auteur dit: « Dans la mer orientale (mer du Japon) se trouve un grand poisson comme une montagne, long de cinq à six *li* et qu'on nomme **Baleine**. Les seconds en grandeur sont encore comme une maison. Quand il arrive qu'ils meurent sur la plage, leur graisse coule sur une superficie de neuf arpents.

Leurs barbes ont dix pieds de longueur, une largeur de trois pieds et une épaisseur de six pouces. Leurs yeux sont aussi grands qu'un bol de trois pintes » ²⁾.

1) 鯨○○○流膏爲淵。Vide 木玄虛海賦, apud Encycl. 格致鏡原, chap. 93, article 鯨 « Baleine ».

2) 東海有大魚如山、長五六里、謂之鯨鯢。

Les Chinois crurent que l'oeil de la baleine était une perle, et racontent qu'on trouve dans les mers du Sud une perle qui ne serait autre chose que la pupille de la baleine, et qui était si brillante qu'on pouvait se mirer dedans. Le peuple la nommait «Clarté nocturne» ¹⁾.

On croyait aussi que la baleine habitait une caverne et que quand elle en sortait la marée montait. ²⁾ Le Cachalot, dit le supplément au Dict. Eul-ya, a une longueur de plusieurs milliers de *li*. Il demeure au fond de la mer dans une caverne. Quand il y entre la marée se fait, et quand il en sort la marée devient basse. Il a des époques déterminées pour sortir et rentrer, et c'est pour cette cause que la marée a également son époque fixe. ³⁾

Parmi les huiles mentionnées dans les «Mémoires de la salle de nuit de *Youen-chi*», écrites par *Tau Tsoung-i*, auteur de la fin de la dynastie mongole et du commencement de la dynastie de *Ming* (14^e siècle), on trouve mentionnée l'Huile de phoque ⁴⁾.

Les Chinois n'ont jamais fait eux-mêmes la pêche de la Baleine; mais quelquefois les tempêtes en jettent sur les côtes de la Chine. Pendant le 8^e mois de la cinquième année de l'époque *Chun-hi* (A.

次有如屋者。時死岸上、膏流九頃。其鬚長一丈、廣三尺、厚六寸。瞳子如三升碗。 *Vide* 魏武四時食制. *Ibid.*, l. c.

1) 南海有明珠、即鯨魚目瞳。可以鑒。俗謂之夜光。 *Vide* 述異記, dans la même Encyclopédie, l. c.

2) 鯨鮪出穴、則水溢爲潮。 *Vide* 金樓子. *Ibid.*, l. c.

3) 鱈魚長數千里。穴居海底。入穴則海水爲潮。出穴則潮水退。出入有節、故潮水有期。 *Vide* 爾雅翼. *Ibid.*, l. c.

4) 陶宗儀元氏夜庭記。油有○○○膾腩臍油。
Wylie, Notes, p. 136 et 159; *Mayers, Chin. Read. Manual*, N^o. 712.

D. 1178) un cachalot fut jeté par la marée dans l'estuaire *Pieh-tchang* du district *Nan-hai* (actuellement appelé *Siang-chan* (象山) en Lat. $29^{\circ} 34' 48''$ et Long. $118^{\circ} 38'$). Il avait une longueur de plus de cent pieds, et sa peau était noire comme celle d'un buffle. Il dressait ses barbes et battait avec ses fanons, et soufflait l'eau jusqu'à mi-hauteur de l'air, comme une nuée.

La population crut que c'était un **Dragon**. Quand la marée s'était retirée, il restait échoué dans la vase sans pouvoir se remuer, mais regardant les gens avec des yeux effarés. Après deux jours il crêva, et les connaisseurs déclaraient que c'était un cachalot. Ils dépécèrent à l'envie sa chair avec des hâches, en cuirent de l'huile, et firent des mortiers de ses vertèbres.¹⁾

On voit par ce passage que les Chinois confondaient les baleines avec leur dragon traditionnel, et qu'ils le nommèrent conséquemment *Loung*, quoiqu'il y eût des connaisseurs qui savaient parfaitement bien que c'était un cachalot.

Le passage un peu obscur dans notre récit « quand on arrive au moment où ils se dépouillent de leurs os, c'est comme si des dragons naissaient » se rapporte à l'habitude qu'ont les baleines de mettre bas leurs petits à terre. Selon les Chinois, elles mettent bas plusieurs dizaines de mille petits. Elles les mettent bas durant les

1) 海鯨淳熙五年八月出於寧海縣、鐵場港、乘潮面上。形長十餘丈、皮黑如牛。揚鬚鼓鬣、噴水至半空、皆成烟霧。人疑其龍也。潮退、閣泥中、不能動。但睛嗒嗒然視也。兩日死。識者呼爲海鯨。爭斧其肉、煎爲油。以其脊骨作白。Vide 赤城志. Topographie de la ville de *Tchih-tching*, le nom de la ville de *Thai-tcheou-fou* (台州府) sous les *Liang* (502—556 de notre ère), en Lat. $28^{\circ} 54' 00''$ et Long. $118^{\circ} 49' 24''$.

5^{ième} et 6^{ième} mois sur le rivage, et ne les mènent en mer qu'au 7^{ième} et 8^{ième} mois. ¹⁾

Comme les baleines ne mettent généralement bas que deux petits, il est clair que l'auteur chinois a voulu dire que tant de baleines s'assemblent sur les îles où elles viennent mettre bas, que la côte fourmille des petits qu'elles ont faits.

La graisse pourpre se rapporte probablement à l'ambregris dont nous avons déjà parlé, et dont le prix, autrefois fabuleux en Europe, est encore très élevé en Chine comme chez nous.

Mais tout doute sur la question si l'île *Fang-tchang* est une des îles du Japon disparaît quand on lit plus loin dans notre récit que les riverains de la mer faisaient des fils d'une plante nommée *Solo*, qu'ils employaient comme des brides pour les Carcasses des dragons. Ce nom de *Solo* est un nom étranger, car la combinaison des deux caractères 莎羅 *Solo* n'a aucun sens en Chinois.

Or le nom japonais de la *Chamaerops excelsa*, des fibres de laquelle les Japonais tressent leurs filets et cordes pour la capture des baleines, est **Souro** (*Shuro* シュロ), transcrit par eux avec les caractères chinois 櫻櫚 *Tsoun-lü*. Or le *Tsoun-lü* est identifié par Bretschneider avec la *Chamaerops Fortunei*, une espèce alliée très proche de la *Ch. excelsa* du Japon, et même peut-être la même. ²⁾ De l'écorce de cet arbre, disent les Chinois, on peut faire des cordes. ³⁾ Les marins chinois ne se sont pas même doutés que le nom japonais *Souro* de cette espèce de fils ne fut que la prononciation

1) 鯨魚一生數萬子。常以五月六月就岸邊生子。至七月八月引其子入海中。Vide 崔豹古今注。

2) Bretschneider, *Botanicon sinicum*, II, p. 387.

3) 櫻櫚皮可爲索也。Vide 格物總論, cité dans l'Encyclopédie 格致鏡原, Chap. 66, fol. 2 verso, article 櫻櫚.

japonaise des caractères *Tsoug-lü*, et l'ont, par conséquent, transcrit phonétiquement par 莎羅 *So-lo* ¹⁾.

Heureusement pour nous! — car c'est ainsi que nous pouvons déterminer à coup sûr la localité exacte où l'arbre, qui fournit les fils avec lesquels les Japonais font leurs filets pour la pêche de la baleine, croît. Rappelons en passant que la *Chaemerops excelsa* est justement un des produits de la province de *Hizen* ²⁾, près de laquelle nous avons placé ces îles fortunées. Si nous rapprochons maintenant le second récit avec le premier, où il est dit que le Maître du temple (*Miya-mori*, ou Gardien du temple *Sintōiste*?) gouverne tous les esprits aquatiques du monde, ainsi que les dragons, les serpents ³⁾, les grandes baleines etc., nul doute ne peut rester dans l'esprit du lecteur quant à notre identification des îles du Japon, où la pêche de la baleine est faite si activement.

Dans les mêmes parages la pêche de perles est pratiquée par les Japonais. On y trouve en outre du corail à branches, du genre *Isis*, que les Chinois nomment *Langkan-chou* 琅玕樹 ou « Arbres à corail ». Il est classé par les Chinois parmi les Perles. Les forêts de jade et de pierres précieuses de notre récit se rapportent donc probablement aux forêts de coraux sous-marins dont la côte du Japon est si riche. Dans une de ses poésies, le célèbre poète de la dynastie de *Thang*, *Tou-fou* (杜甫), parle de ces forêts de coraux (珊瑚樹); et le commentaire ajoute:

« Les Arbres à coraux croissent dans la mer du sud sur des rochers les hommes du pays le recueillent au moyen de filets « en fil-de-fer ». ⁴⁾

1) La langue chinoise ne possédant pas l'r, les marins chinois ont dû la rendre par un *l*. *Solo* représente donc *Soro* = *Souro* en Japonais.

2) Von Siebold, *Nippon Archiv*, Reise von Nagasaki nach Jedo. Das Fürstenthum *Fisen*, p. 96.

3) On trouve dans les mers du Japon plusieurs espèces de serpents de mer comme l'*Hydrophis colubrina*, *pelamis*, *striata* etc.

4) 珊瑚樹生漲海中石上○○○○○國人舉鐵網

Les Chinois nomment, comme nous, le Talc et la Sélénite « Pierres spéculaires » (照石, 石鏡 miroirs de pierre, et 月鏡 miroirs lunaires).

Le Talc est une pierre transparente, incombustible, qui se trouve par feuilles dans la pierre à plâtre. C'est une concrétion du mica, et il est composé en grande partie de silice et de magnésie. La Sélénite est une sorte de sel formé par la terre calcaire et l'acide sulfurique. Dans le langage vulgaire on nomme ce plâtre, *Verre de Moscovie*, en Allemand *Fraueneis* (glace de Notre Dame) ou *Marienglas* (Verre de Marie) parce qu'on en ornait les images de la Sainte Vierge. Agricola explique le mot grec *σεληνίτης* (pierre lunaire) par plâtre (gypse).¹⁾ Le poids spécifique du plâtre est très léger: 2,3²⁾, ce qui s'accorde avec la légèreté que les Chinois attribuent aux pierres spéculaires.

Ces pierres ont été connues de bonne heure en Chine. Dans la 23^e année du règne du roi *Ling* de la dynastie de *Teheou* (549 avant notre ère) on apportait en tribut de l'étranger un miroir en pierre. Cette pierre était blanche comme la lune, et reflétait la figure humaine comme la neige. On la nommait « Miroir lunaire » (sélénite)³⁾.

Dans la province de *Tchek-kiang*, à l'Est de la montagne « Pierre spéculaire », on trouve une masse rocheuse suspendue, qui reflète distinctement et clairement les hommes.⁴⁾

取之。Vide 唐詩合解, Chap. 3, fol. 12 verso. D'Hervey St. Denis, Poésies de l'époque de *Thang*, p. 133.

1) Quenstedt, Handbuch der Mineralogie, Tübingen, 1855, p. 201 et 365.

2) *Ibid.*, p. 119.

3) 周靈王時異方貢石鏡。此石色白如月。照面如雪。謂之月鏡。Vide 拾遺記, Chap. III, fol. 7 recto. Cette pierre, aussi nommée Verre de Moscovie, avait probablement été apportée de la Sibérie, où on en trouve des feuilles si grandes, qu'on les emploie comme vitres dans les fenêtres; elles résistent au gel qui fait éclater les vitres en verre ordinaire.

4) 石鏡在山東。有一團石懸崖。明淨照入。

Le nom moderne du Verre de Moscovie en Chine est 雲母 *Yün-mou*, prononcé en Japonais *um-mo*, mais qu'ils nomment vulgairement *Kirara*. Les Chinois l'ont nommé aussi *Lin* (磷) à cause de son luisant.¹⁾

Il est assez difficile de déterminer quelle espèce d'arbre est l'arbre éternellement vernal de notre récit.

Il ressemblait au Cassier, qui est en effet pérennial.²⁾ Mais les Chinois ne sont pas bien précis sur l'essence nommée *Koui*.³⁾ Il y en a qui disent que le *Koui* est l'arbre *Ts'in*, nommé également *Mou-si* (*Osmanthus* ou *Olea fragrans*), ou bien le «Koui des précipices», qui porte des fleurs blanches, jaunes ou rouges.⁴⁾ Selon les Chinois, l'*Olea fragrans* est le seul arbre dont les fleurs n'ont que quatre pétales, tandis que toutes les autres fleurs en ont cinq;⁵⁾ fait confirmé par Kaempfer.⁶⁾

Un autre auteur chinois dit que dans le Sud de la Chine le *Koui* fleurit pendant la 7^e lune (Août) et ne cesse de fleurir qu'à la 4^e lune (Mai). Pendant les 5^{es} et 6^{es} lunes (Juin et Juillet) il pousse des boutons, et après que ceux-ci sont éclos en feuilles, il porte encore des fleurs.⁷⁾ Le *Koui* est dit donner l'immortalité à ceux

Vide 潯陽記. Notre traduction de ce passage, que nous avons déjà publié dans notre grand dictionnaire Néerlandais-Chinois, est rectifiée ici d'après des données que nous a fournies notre ami feu Terrien de Lacouperie.

1) 磷雲母之別名也。 *Vide* 王篇。

2) 木桂枝葉冬夏常青。 *Vide* 爾雅、郭註、埤雅。

3) Bretschneider, *Botanicon sinicum*, II, p. 384, N^o. 552.

4) 桂檜木也。一名木犀、一名巖桂。有白黃紅諸色。 *Vide* 格物叢話。 Bretschneider, op. cit. p. 112, N^o. 247.

5) 或言花中唯巖桂四出。 *Vide* 學齋佔畢。

6) *Amen. exot.* 844. 木樨 *Moksei flosculis... tetrapetalis*. Bretschneider, l.c. p. 385.

7) 閩中桂嘗以七月開花。至四月而止。五六月長芽之候、芽成葉、則復花矣。 *Vide* 五雜俎。

qui en boivent une décoction.¹⁾ Il est donc assez probable que l'allée d'arbres pérenniaux plantée par le Duc *Tchao-wang* étaient des *Olea fragrans* dont un des synonymes, 七里香 «Parfum de sept milles», prouve suffisamment l'exquis parfum que ses fleurs répandent à l'alentour.

Toutefois il est possible qu'une autre essence est désignée. Notre récit dit que l'arbre en question ressemble au *Tchin-hiang* ou à l'Aquilaire. Cet arbre est nommé en Chinois 檜 *Mih* (*Mit*), ou l'arbre à parfum-de-miel. Pour obtenir l'aloès, on commence par couper la racine de l'arbre; après un an l'écorce extérieure est pourrie et la moëlle de l'arbre ainsi que les noeuds sont devenus durs et noirs; ce qui en sombre est le *lignum aloès*; ce qui en surnage est appelé Ôs-de-poule.²⁾ Or il croît au Japon un arbre appelé 深山檜 ou l'Aquilaire sauvage, appelé vulgairement *Mi-yama shikimi*, c'est-à-dire le *Shikimi* silvestre ou des montagnes, puisqu'il ressemble au *Shikimi* (*Illicium religiosum*). Cet arbre porte également des fleurs à quatre pétales et des fruits comme le *Berberis*.³⁾

Nous avons déjà parlé du *Solo*, que nous avons identifié avec le *Shuro* ou *Souro* (*Chamaerops excelsa*) des Japonais.

Mais notre récit mentionne une autre herbe dont les habitants de la côte faisaient de très fines nattes, et qu'ils nommaient *Joukan* ou *Ziyukan* (ジユカン). Nous avons eu au sujet de cette plante une longue correspondance avec MM. Aston et Diósy, qui ont également consulté M. le baron A. von Siebold et M. Hayashi,

1) 桂漿飲之壽。Vide 談苑 et Comp. J. J. M. de Groot, Fêtes annuelles, p. 502.

2) 檜香木也。交州有蜜香樹。欲取先斷其根、經年後外皮朽爛。木心與節堅黑。沉水者爲沉香。浮水面平者爲鷄骨。Vide 南越志。

3) Kaempfer, Amoen. exot. p. 779, qui le nomme *Skimmi*.

Consul Japonais à Londres et M. Cunningham, sans être arrivés à une conclusion satisfaisante.

Il est évident que ces nattes étaient faites de quelque espèce de jonc appelé en Japonais *Suge* ou *Suga*.

M. Cunningham (Devonshire) dit qu'il a vu des nattes extrêmement légères et fines à *Bizen* (Japon). Le *Suge* des Japonais est traduit par eux par le mot chinois 菅 *Kouan* ou *Kien*, prononcé *Kan* à la japonaise. Dans une Encyclopédie japonaise je trouve une gravure du 菅茅 (Bretschneider, Bot. Sinicum N° 460) avec la définition suivante: 白茅也。茅名茅針。又名荑根、名茹根、地筋, C'est le *Mao* blanc, ses pousses sont nommées «Aiguilles de Mao», ou bien *Jou-kon* (racines flexibles) ou bien «Nerfs terrestres.»

Les Botanistes chinois confirment cette définition. Bretschneider dit que la racine du *Mao* est blanche, très longue et fine comme un nerf. Selon Loureiro, ce nom est appliqué dans le Sud de la Chine au *Saccharum spicatum*, mais qu'elle est nommée maintenant *Perotis latifolia*. «C'est la même plante que le 菅 (Bot. Sin. N° 460, p. 280).

On lit dans le *Chan-hai-king* qu'on fabriquait des nattes du *Kien* blanc qu'on employait dans les sacrifices aux Esprits des Montagnes. Selon *Lu-ki*, le *Kien* ressemble au *Mao*. La plante est flexible, et après l'avoir macérée et teinte, on peut faire de ses fibres des fils et des cordes. *Kouo-poh*, dans son commentaire sur le *Chan-hai-king*, dit que le *Kien* 蓍, qui y est si souvent mentionné, est allié au *Kien* 菅 et au *Mao* 茅.

L'Encyclopédie japonaise, citée plus haut, ajoute que la variété à fleurs jaunes est appelée *K'ouai* (菅茅黃花者名蒹). Selon Bretschneider (p. 281) on faisait également des cordes et des nattes de cette plante.

Or, on aura raconté aux Chinois qui virent au Japon ces bel-

les fines nattes, qu'elles étaient faites du *Djou-kon* (茹根), nom que ces Chinois ont transcrit par 濡根 *djiu-kan*.¹⁾ Mais peut-être les Japonais ont dit *dzion*²⁾-kan (柔菅 ou 蓐) ce qui s'accorderait encore mieux avec la transcription chinoise.

La plante en question pourrait encore se rapporter au 叢菅 *ts'oung-kien*, qui serait prononcé en Japonais *Sō-kan*, mentionné dans le *Pei-wen-yun-fou*, Chap. XV, fol. 53 verso.

Il faut laisser un peu de latitude pour l'exagération de notre auteur chinois par rapport à l'extrême légèreté de ces nattes, quoique le cas ne soit pas sans précédents.

Pendant la période *Hien-têh* (954—960 de notre ère) on avait étendu des nattes d'automne figurées dans la salle de la librairie impériale, de couleur de vin de raisin, et souples et molles comme de l'effiloché (ou du coton). Quand ces nattes étaient pliées, on pouvait les placer dans la cavité d'un mortier à triturer.³⁾

Mais quelque soit le nom de plante caché sous le mot *Djiou-kan* ou *Si-kan*, il est évident qu'il se rapporte à une espèce de plante textile du Japon de laquelle on tissait ces nattes extrêmement fines et souples pour lesquelles ce pays est renommé.

Les plus fines nattes du Japon sont fabriquées dans la province de *Hizen*⁴⁾, justement dans la localité où nous plaçons ces îles fortunées.

1) Le car. 濡 a en dialecte d'Emoui trois prononciations: *Si* (tremper, macérer) *dji* (tranquille) et *djiou* ou *dzion* (flexible).

2) Le car. 茹 est usité pour celui de 柔 «flexible» d'après le Dict. de Khanghi.

3) 濕德中書堂設起紋秋之席。色如葡萄紫、而柔薄類綿。疊之可置研函中。Vide 清異錄, apud Encycl. 格致鏡原, Chap. LIV, fol. 9, verso.

4) Von Siebold, Nippon Archiv, Reise von Nagasaki nach Jeddo. Das Fürstenthum Fizen, p. 96.

Le passage suivant se rapporte évidemment au *lavage d'or*, ce qui est d'autant plus remarquable puisque, selon les historiens japonais, le premier or n'aurait été découvert au Japon qu'en l'an 749 de notre ère, dans la province de *Motsu*.¹⁾ Mais il est presque impossible que l'or, dont le sol du Japon est si riche, serait resté si longtemps inconnu aux habitants. Nous avons déjà vu, ci-dessus page 5, qu'un certain *Kan-chi* s'était rendu avec son maître *Han Chi-hioug* dans la Mer du Sud pour y faire de l'or.

Hizen est également renommé pour son argile et ses poteries²⁾, surtout pour ses énormes *Martebanes*, ou pots-à-eau.

3.

P'ung-kiou ou *P'ung-lai-chan* 蓬丘 ou 蓬萊山

Mont Iris ou Mont Iris et Laiteron.

«Mont Iris est la montagne de l'Iris et du Laiteron et elle se trouve opposée à la côte Nord-est de la Mer Orientale. Elle a 5000 *li* en circonférence, et on y trouve en outre une mer circulaire baignant la montagne. L'eau de cette mer circulaire est d'un noir profond et elle est nommée la mer noire. Les vagues s'y élèvent à mille pieds, sans qu'il y ait du vent, de sorte qu'on ne peut pas la fréquenter. Sur son sommet vivent neuf vieillards, et se trouve le palais de jade véritable des neuf cieux. C'est en

1) Vertoog over den Rijkdom van Japan, door *Arrai*, vorst van Tsikoego, in 1708. Klaproth, Journal Asiatique, Juillet 1826; Tijds. voor Staatshuishoudkunde en Statistiek, XI^e Deel, 6^e Stuk, p. 325).

2) Kaempfer, Amoen. exot., p. 487. Von Siebold, Reise von Nagasaki nach Jeddo, p. 129.

«effet là que demeurent les esprits du ciel suprême, et seuls les «génies ailés peuvent arriver en ces lieux». ¹⁾

Cette fameuse montagne est également connue des Japonais sous le nom de *Hōrai*, prononciation japonaise des caractères chinois *P'ung-lai*.

Elle est mentionnée e. a. dans «L'Histoire du vieux coupeur de bambou» (*Taketori no Okina no Monogatari*), composée dans le dixième siècle de notre ère, et traduite dernièrement en Anglais par M. F. VICTOR DICKINS dans le «Journal of the Royal Asiatic Society», Vol. XIX, 1887. ²⁾

Un vieux coupeur de bambou avait trouvé une enfant parmi le bambou qu'il coupait et l'éleva comme sa propre fille. Elle devint très belle et fut nommée *Dame Kaguya*. Tous les hommes devinrent fous d'amour pour elle, mais elle n'en écoutait aucun, ne voulant avoir qu'un mari dont la fidélité et le dévouement seraient immuables. Pour les mettre à l'épreuve, elle posait comme conditions qu'on lui apporterait: L'Ecuelle en pierre de Bouddha de l'Inde, une branche de jade de l'arbre de jade croissant sur la montagne *Hōrai*, dans la mer orientale; une robe du Rat incombustible du pays de *Morokoshi*; le joyau couleur d'arc-en-ciel dans la tête du Dragon, et le cauri apporté par l'hirondelle par dessus les mers.

Le prince *Kuramochi*, un des prétendants, entreprit d'aller cher-

1) 蓬丘蓬萊山是也。對東海之東北岸。周迴五千里。外別有圓海繞山。圓海水正黑、而謂之冥海也。無風而洪波百丈。不可得往來。上有九老丈人、九天真玉宮。蓋太上真人所居。唯飛仙有能到其處耳。Vide 十洲記, N°. 14

2) Ce conte a été traduit d'abord en Italien par M. Severini dans les Actes de la Société Royale de Florence; ensuite en Allemand par le Dr. Lange et en Anglais dans le livre de M. Mac. Clatchie intitulé *Ancient Japanese plays translated*.

cher la branche de jade de *Hōrai*; mais il trompa son entourage et la belle, en se retirant à *Miako*, où il fit fabriquer une fausse branche chargée de pierres précieuses, qu'il lui offrit. Mais n'ayant pas payé ses ouvriers, ceux-ci vinrent réclamer leur salaire à *Kaguya*, qui découvrit de cette façon la supercherie. Une longue description détaillée de ce voyage fictif est faite par le prince *Kuromochi*, ainsi que des dangers de mer qu'il avait courus, prétendant qu'il aurait mis 400 jours de voile pour retourner de cette montagne. Tout cela est de la fiction, mais elle montre quelle idée les Japonais s'étaient faite de cette fameuse montagne.

Nous devons renoncer pour le moment à fixer la localité exacte de cette montagne ou de cette île. Elle doit certainement se trouver quelque part dans l'archipel japonais. Nous avons pour cela un indice dans la mention des vagues qui s'élèvent sans vent, ce qui est un phénomène assez fréquent dans les mers du Japon, quand elles sont soulevées par des tremblements de terre sous-marins.

Pendant le tremblement de mer du 23 Décembre 18 53, la baie de Simoda, couverte ordinairement d'une couche d'eau d'environ 30 pieds, fut mise à sec en un moment, pour être recouverte un instant après par des vagues hautes comme des montagnes qui jetaient tous les navires sur la plage, et détruisirent une grande partie de la ville. Ce phénomène se répéta cinq fois et plusieurs personnes furent noyées. La frégate Russe *Diana*, qui se trouvait en rade, était tantôt tellement à sec qu'on pouvait voir ses ancres, tantôt elle dansait sur le sommet d'une montagne de vagues. Les matelots reçurent l'impression que le navire avait tourné autour de soi-même quarante-trois fois dans l'espace d'une demi-heure. En Octobre 1891, la barque *Hesperus*, partant du Japon pour San-Francisco, on entendit soudainement à 15 lieues de la côte japonaise, un bruit sourd. Le navire fut renversé sur un côté. Un moment après le navire était submergé par des vagues énormes qui s'y précipitè-

rent de tous côtés. ¹⁾ C'est probablement un cataclysme pareil qui a donné lieu aux vagues de mille pieds sans tempête dans notre récit.

Nous n'avons plus qu'une seule remarque à faire; c'est la sobriété des chiffres dans la description de la superficie de ces îles et l'exagération évidente dans l'évaluation des distances. Elle doit avoir été faite à dessein par les *Fang-chi* chinois qui voulaient garder pour eux le secret de l'Elixir de vie au moyen duquel ils entretenaient la vénération dont ils jouissaient en Chine, et voulaient effaroucher les profanes à entreprendre le voyage vers ces îles bien heureuses, qui, selon notre conviction, ne sont que les îles du Japon.

Que les *Fang-chi* chinois allaient surtout chercher le philtre de longévité au Japon s'explique assez naturellement, puisque les Japonais deviennent très âgés. Dans les livres des Han postérieurs (25—220) on lit qu'ils atteignaient souvent une longue vieillesse et que bon nombre d'entre eux dépassaient cent ans. ²⁾

Dans les annales de Wei (230—264) on lit: «Ces gens (les Japonais) atteignent un âge de cent ans ou de 80 à 90 ans». ³⁾

KAEMPFER mentionne un village japonais dont la population entière, fils, petit-fils et arrière-petit-fils, était descendue d'un seul individu encore vivant.

Que les Japonais atteignent un âge très avancé est un fait attesté par tous les voyageurs. ⁴⁾

Les anciens voyageurs espagnols vantent à l'envie la salubrité des îles japonaises ainsi que leur fertilité et beauté. On attribue généralement la longévité des Japonais à leur propreté et à leur sobriété.

1) *T'oung-pao*, 1891, Vol. II, p. 441.

2) 多壽考。至百餘歲者甚衆。Vide 後漢書, apud Pien-i-tien, Chap. 33; Hervey St. Denys, Ethnographie des peuples étrangers, Japon, p. 52.

3) 其人壽考或百年、或八九十年。Vide 魏志, apud Pien-i-tien, Chap. 33.

4) Das Kaiserreich Japan, Karlsruhe 1860, p. 75.

Nous avons réservé jusqu'à la fin de cet article la mention du *P'ung-lai* dans le *Chan-hai-king* puisqu'elle est très courte. On n'y trouve (Chap. XII, fol. 5 *recto*) que la courte mention: «La montagne *P'ung-lai* se trouve dans la mer» ¹⁾; mais cette mention devient significative par celles qui la précèdent.

On y lit d'abord que le pays de *Kah* se trouve au Sud du grand *Yen* et au nord du Japon; ce dernier pays étant une dépendance de *Yen*; ²⁾ ensuite vient la mention de 朝鮮 *Tchao-sien* ou la Corée.

Après une courte notice sur la montagne (ou l'île) de *Lieh-kou-che* (列姑射) et le pays de *Kou-ché* (姑射), un pays situé dans la mer et dépendant de *Lieh-kou-che*, c'est-à-dire de *Ho-tcheou* (河州) dans laquelle il se trouvait cette montagne, le *Chan-hai-king* dit: **Il y a dans la (cette) mer un grand crabe.** ³⁾

Le commentaire ajoute: c'est le crabe de mille *li* (milles) de longueur. ⁴⁾ Dans le chapitre *Wang-hoeï* des livres de *Tcheou* d'un tombeau à *Kih*, est fait également mention d'un grand crabe qui remplissait à lui seul une charretée entière. ⁵⁾

Ce grand crabe a été découvert d'abord par *STELLER*, qui en avait trouvé une pince suffisante à rassasier un homme affamé, et dont *ENGELBERTH KAEMPFER* a donné une gravure dans sa *Description du Japon*. Il a été nommé par *VON SIEBOLD*, qui en avait trouvé un

1) 蓬萊山在海中。Vide 山海經、海內西北隅以東者。

2) 蓋國在鉅燕南、倭北。倭屬燕。Ibid., l. c. fol. 4 *recto*.
Le commentaire explique très bien le caractère 倭 *Wo* par le Japon (日本).
Pour le pays *Kah* comparez la traduction de *Mencius* par *J. Legge*, p. 96 et 162.

3) 大蟹在海中。

4) 蓋千里之蟹也。

5) 汲冢周書王會云。海陽大蟹。孔晁注云。海水之陽一蟹盈車。Vide Chap. 59, *Kiv.* 7, fol. 7 *verso*.

spécimen sur la plage de la côte orientale du Japon, *Inachus Kaempferi*. On l'a trouvé également dans le golfe d'*Alutora* à Kamtchatka, et sur la côte de *Yézo*, où il est dit atteindre une longueur de 8 à 10 pieds.

Le plus grand spécimen que von Siebold avait vu, avait des pinces d'une longueur de quatre pieds.

Il est nommé *Mouri-kana* par les Aïnos et *Sima-gani* ou *Taka asi-gani* (高足蟹, crabe à hautes pattes) par les Japonais.¹⁾

Ce crabe a une couleur jaune-rougeâtre et les parties supérieures sont marbrées de taches rouges.

Les Chinois le connaissent fort bien. Un auteur prétend même qu'il est si grand qu'il peut atteindre avec une de ses pinces le sommet d'une montagne, tandis que son corps reste encore dans l'eau.²⁾ Ils le nomment *Maou* ou *Yeou-maou*. C'est le plus grand des crabes; ses deux pinces sont grandes et couvertes d'un poil fin comme de la mousse; ses huit pattes sont également couvertes de poils fins.³⁾ Le *Yeou-maou*, dit un autre auteur, ressemble au crabe, mais il est plus grand; il a une force énorme et peut attaquer des tigres. Il est capable de couper en deux un homme avec ses pinces.⁴⁾ Ceux qui sont gros comme un boisseau sont nommés *Sin*.⁵⁾

Nous voilà donc tout près du Japon.

1) Voyage Maerten Gerritsz. Vries. — Siebold, p. 151.

2) 有北海之蟹焉。舉一蟹能加於山上。身故在水中。Vide 玄中記。

3) 蟪蛄乃蟹之巨者。兩螯大而有細毛如苔。八足亦皆有微毛。Vide 蟹論。

4) 蟪蛄似蟹而大。大有力、能與虎鬪。蟹能剪殺人。Vide 續博物志, et mon Dictionnaire Néerlandais-Chinois, i. v. Reuzenkrab.

5) 蟪蛄大者如斗俗名曰蟪。Vide 五雜組 et les encyclopédies chinoises.

Le *Chan-hai-king* mentionne ensuite le *Manis* ¹⁾ qui se nourrit de fourmis, le *Pien*, une grande espèce de Brème ²⁾, pour arriver à la ville maritime *Ming-tsou* ³⁾ après laquelle il mentionne immédiatement la Montagne *P'ung-lai*.

Sur cette montagne (ou île) on trouve les temples (*Miya*) et cellules des ermites, construites en or et pierres précieuses. Les oiseaux et les bêtes y sont tous blancs et forment comme des nuages. Elle se trouve dans le *Pouh-hai*. ⁴⁾

Nous pouvons passer sous silence les extravagances que *Lieh-tsze* (Mayers Chin. Read. Manual N°. 387) rapporte d'après *Hia-kih* (夏革) sur cette île.

Nous relèverons seulement qu'on lit dans les Annales de la Chine que les princes *Wei* et *Siouen* ⁵⁾, ainsi que le prince *Tchao* de l'état *Yen* (311—279 avant notre ère), ont envoyé des expéditions en mer pour aller à la recherche de *P'ung-lai*, *Fang-tchang* et *Ying-tcheou*; ces trois îles enchantées étant situées, selon la tradition, dans la mer de *Pouh*, pas trop éloignées des êtres humains (du monde civilisé). ⁶⁾ Selon les commentaires, la montagne *P'ung-lai* serait la

1) 陵魚 = 陵鯉、居土穴中、性好食蟻。Comp. mon Dict. Néerl.-Chinois, i. v. *Miereneter*.

2) 大鰻居海中。Commentaire: 鰻即魴也。

3) 明組邑居海中。

4) La mer jaune ou la mer du Japon de nos cartes.

上有仙人宮室、皆以金玉爲之。鳥獸盡白、望之如雲。在勃海中也。

5) Princes de l'état *T'hi* (齊) de la branche *田氏* *Tien-chi*. Le premier régna de 378 à 343 et le second de 343 à 324 avant notre ère.

6) 史記云。威宣燕昭使入大海、求蓬萊、方丈、瀛洲。此三神山者、其傳在勃海中、去人不遠。 *Chan-hai-king*, Chap. XII, fol. 5. Comp. l'Histoire générale de la Chine par le P. de Mailla, Vol. II, p. 397.

montagne *Feou-lai*, qui est située dans l'arrondissement *Toung-kouan* de l'époque des Han. ¹⁾ On mentionne aussi un *Feou-lai* dans le *Tso-tchouen*. *Tou-yü* (Mayers Chinese Reader's Manual N°. 684) dit: «le pays situé entre les montagnes *Peï-lai* est nommé le District *Peï-lai*» ²⁾. Dans le *Kouo-tchi* on lit: «on dit que la montagne *Koung-lai* est l'ancienne montagne *Feou-lai*»; la prononciation des caractères *Koung*, *P'ung*, *Peï* et *Feou* étant à peu près identique (de sorte qu'on les a confondus). Le pays étant près de la mer, on dit qu'il est situé dans la mer. ³⁾

Tous ces essais des commentateurs chinois pour localiser *P'ung-lai* sont forcés et d'aucune valeur, et nous devons bien certainement chercher *P'ung-lai* dans le Japon même, comme nous l'avons fait, et même au Nord de ce royaume, comme il paraît par la situation des pays de *Youh-i* et de *Han-ming* par rapport à la montagne *P'ung-lai* ⁴⁾.

4.

Tsou-tcheou 祖洲 l'Île Tsou.

«*Tsou-tcheou*», dit *Hoai-nan tsze*, «est située dans la mer orientale (mer du Japon) et a cinq-cents *li* (166 kilomètres) de circonférence; elle est située 70,000 *li* de la côte occidentale (orientale). Dans cette île croît «l'Herbe de l'immortalité», qui ressemble quant

1) 案蓬萊山即浮來山也。在漢之東莞縣。

Actuellement l'arrondissement *Y-chouï* (沂水) en Lat. 35° 46' et Long. 116° 40'.

2) 春秋傳有浮來。杜預曰。邳來山之間號曰邳來郡。

3) 國志曰。公來山或曰古浮來。公蓬邳浮皆聲相近。其地近海、故曰海中也。

4) Voir *Toung-pao*, Vol. V, pp. 213 et 218.

«à sa forme au Kou (*Hydropyrum latifolium*) et dont les tiges ont
 «une longueur de trois à quatre pieds. Quand une personne est
 «déjà morte depuis trois jours, elle revient immédiatement à la vie,
 «dès qu'on l'a couverte avec cette herbe. Quand on en mange, on
 «atteint une longue vie. Anciennement, quand, du temps de
 «l'empereur Ts'in Chi-Hoang (246—209 a. n. ère), plusieurs per-
 «sonnes tuées violemment jonchaient les grands pâturages (royaux)
 «à travers les chemins, des oiseaux comme des corbeaux apportè-
 «rent dans leurs becs de cette herbe, dont ils couvrirent le visage
 «des morts qui, de suite, s'assirent sur leur séant et revinrent à
 «la vie. Les autorités ayant appris cela, en firent leur rapport, et
 «l'Empereur envoya un messager porter cette herbe au célèbre de-
 «vin de la vallée des esprits, des remparts du nord, ¹⁾ pour lui en
 «demander son avis. Le maître répondit: «Cette herbe est l'herbe
 «de l'immortalité qu'on trouve dans l'île Tsou dans la Mer orien-
 «tale (Mer du Japon) et qui croît dans les champs de K'iung. ²⁾

1) Un grand mystique, nommé Wang-hü (王詡) qu'on dit avoir vécu au 4^e siècle avant notre ère et avoir reçu l'instruction personnelle de Lao-tse. Il s'était retiré dans un profond antre au nord des remparts de la ville, nommée La Vallée des esprits ou des démons. Selon notre récit, il aurait vécu au 2^e siècle.

2) Le K'iung n'est autre chose que le corail rouge, et est toujours nommé ensemble avec le corail blanc ou le madrépore (琅玕), comme il paraît par la définition qu'en donne le You-pien: Des pierres accumulées formant un arbre sont nommées Branches de corail. Elles atteignent une hauteur de 120 brasses, et une largeur de 30 brasses. Elle est estimée comme le corail blanc (積石爲樹名曰瓊枝。其高一百二十仞、大三十圍。以琅玕爲之寶). On voit ici l'agaric et le corail nommés en même temps, ce qui explique pourquoi Sze-ma Siang-jou (156 av. notre ère) exclama: «Je machais les pointes de l'agaric, Ha! Je mangeais les fleurs du K'iung» (咀噍芝英兮。噉瓊華). Le commentateur Tchang-yih (張挹), croyant qu'il était question d'un véritable arbre, a renchéri dessus, et l'a placé dans le Kouikoun. Il dit: L'arbre K'iung croît à l'ouest de (la montagne) Kuen-tun, sur les confins du désert de Chamo. Il a une circonférence de 300 brasses, et une hauteur de dix-mille brasses. Ses fleurs sont pendantes, et quand on en mange, on obtient une longue vie. [瓊樹生崑崙西、流沙濱。大三百圍、高萬仞。華藥也、食之長生。]

« On la nomme aussi « l'Agarie qui nourrit les esprits » ¹⁾. Ses « feuilles ressemblent à celles du *Kou* (*Hydropyrum latifolium*) et « ses tiges croissent en touffes; une seule d'elles suffit pour faire « revenir un homme à la vie.

« L'Empereur dit alors en soupirant: Ne pourrait-on pas aller en « cueillir? Il ordonna alors à son messager *Siu-fouh* de se mettre « en mer avec cinq cent jeunes hommes et jeunes filles dans une « flotte de vaisseaux pontés, et de faire voile pour aller à la re- « cherche de l'Ile *Tsou*; mais ils ne revinrent jamais. Ce *Fouh* était « un Taoïste, dont le surnom était *Kiun-fang*. Il obtint dans la suite « le *Tao* ou la puissance magique » ²⁾.

Tout cela est de la fantaisie mêlée d'un grain de vérité. Le corail ne peut pas croître dans les montagnes, mais est un produit de l'océan.

Or les bancs ou arbres de corail s'élèvent du fond de la mer jusqu'à la surface en superstructures de calcaire (積石). Les 120 et 10,000 brasses de hauteur ne sont donc pas exagérées. La superficie des bancs de corail est naturellement différente, et peut varier (comme les Chinois le disent) de trente à trois cent brasses. Comme le corail croît en branches, il est naturel qu'on lui ait donné le nom d'Arbre.

Un autre nom pour ce produit de la mer est 珊瑚樹 *San-hou-chou*. Le célèbre médecin *Li Chi-tchin* (李時珍) en dit: « Quand il en croît 5 à 7 troncs au fond de la mer, formant un taillis, on les nomme Forêt de corail. Aussi longtemps qu'ils sont sous l'eau, ils sont droits et moux, mais dès qu'ils sont exposés à l'air, ils se courbent, se durcissent et deviennent rouges ». (Voir *K'ang-hi* i. v.)

On le voit, tout cela rentre dans le naturel et possible.

1) Cherchant toujours dans ces récits le merveilleux, on a traduit 養神芝 par « la mousse qui nourrit les Dieux ». *Chin* 神 a tout simplement la signification de l'esprit vital de l'homme. En se nourrissant de cet agarie, les esprits vitaux étaient fortifiés et, conséquemment, la vie était prolongée.

2) 祖洲近在東海之中。地方五百里。去西岸七萬里。上有不死之草。草形如菰、苗長三四尺。人已死三日者、以草覆之、皆當時活也。服之令人長生。昔秦始皇大苑中多枉死者橫道。有鳥如烏狀。啣此草覆死人面。當時起坐而自活也。有司聞奏。始皇遣使者齎草以問北郭鬼谷先生。鬼谷先生云。此草是東海

Selon Bretschneider (*Botanicon sinicum*, I, p. 159 N°. 350) le *Kou* (菰) serait l'*Hydropyrum latifolium*, une haute espèce d'herbe cultivée en Chine à cause des jeunes tiges nommées *Kiao-peh* (茭白) qui sont mangées comme légume. La graine d'une espèce américaine alliée, l'*Hydropyrum esculenta*, est mangée en grande quantité par les Indiens, et est nommée «Riz canadien». Elle sert aussi de nourriture aux Japonais, où elle est connue sous le nom de *Makoma*, et dont von Siebold dit que c'est une espèce de graminée cultivée dans les provinces septentrionales de *Kosiu* et de *Mino* à cause de sa farine. ¹⁾

Mais selon notre récit, le *Kou* serait une espèce d'agaric ou de champignon (芝 *tchi*) et ceci s'accorde mieux avec le récit de la 1^{ère} île. Ce qui est certain, c'est que le «Maitre de la vallée des esprits» reconnut non seulement immédiatement la plante, mais savait aussi où elle croissait et où l'île de provenance était située. Les nécromanciens taoïstes connaissaient tous ces pays, mais ils en gardèrent le secret pour eux, et les environnèrent de nuages et de mystères, afin d'empêcher les profanes d'y aller.

Quant au nom de l'île en question, nous ne l'avons pas traduit par «Île des Patriarches» comme nos devanciers l'ont fait. Car, selon notre opinion, c'est l'île que les Japonais nomment *Tsou-sima*, nom qui est tantôt écrit 都斯麻 *tou-sze-ma*, tantôt 對海國 *toui-*

祖洲上有不死之草。生瓊田中。或名爲養神芝。其葉似菰。苗叢生。一株可活一人。始皇於是慨然言曰。可採得否。乃使使者徐福、發童男童女五百人、率攝樓船等、入海尋祖洲。遂不返。福道士也。字君房。後亦得道也。 *Vide* 十洲記, N°. 1.

1) 菰 *Makoma*: Graminea. Frumentum pro farina in provinciis septentrionalibus *Cosjuu* ac *Mino* cultum (*Syn. plant. oecon. jap.*, p. 368).

hai kouo (le pays en face de la mer) ou 對馬島 *toui-ma tao* (l'île des chevaux opposés ou l'île de la paire de chevaux). Tout cela n'a aucun sens.

Toui-ma était, selon le professeur Chamberlain ¹⁾, l'ancien nom *Aino* de cette île et signifie *loin, éloigné*, c'est-à-dire «L'île lointaine». Les Japonais ont transcrit ce nom *phonétiquement* par les caractères chinois 對馬 *toui-ma* (chevaux opposés) quelquefois avec le déterminatif 島 *tao* (île).

Puis ils ont lu ce nom *Tsou-shima*, mots qu'ils ont encore transcrits *phonétiquement* par 都斯麻 *tō-shima* selon l'ancienne prononciation. ²⁾ Les navigateurs chinois ont, à leur tour, transcrit le nom de *Tsou-shima* par 祖州 *Tsou-tcheou*, *tcheou* étant l'équivalent du mot japonais *shima* «île» ³⁾. Or comme *tsou* signifie «patriarche», l'on a traduit le nom de *Tsou-tcheou* par «Île des patriarches» traduction qui n'a également aucun sens.

Les Japonais ont rendu leurs noms géographiques méconnaissables par leur mauvais système de transcription chinois. Ils donnent entre-autres comme un des anciens noms du Japon celui de *Aki tsou shima* qu'ils traduisent par 秋津島 ou «Île du port automnal», qui n'a également aucun sens. ⁴⁾

Hepburn dit que ce nom lui a été donné à cause de la ressemblance du pays à une demoiselle (*libellula*); et, en ce cas, la traduction est plus défectueuse encore, car la demoiselle s'appelle en

1) B. H. Chamberlain, The language, mythology, and geographical nomenclature of Japan, viewed in the light of Aino studies. — Memoirs of the Literature College Imp. Univ. of Japan, N° 1, Tokyo 1887, pp. 66 & 72.

2) Comp. 都會 *To-kuwai* «a large city», 京都 *Kiyō-to* «The capital, metropolis» à côté de 都合 *Tsou-gō* «the sum total» (Hepburn, Jap. Dict.). Le car. 都 se prononce encore aujourd'hui *Tō* en dialecte d'Emoui.

3) Le mot *shima* est le mot *aïno shuma* «pierres», «rochers» (Chamberlain, op. cit. p. 70).

4) F. Heinzelmann, Die Weltkunde, Vol. XVI, p. 522.

japonais *Tombô*. Un des noms de cet insecte est en Chinois 赤卒 «soldat rouge»; mais ce nom serait lu en Japonais *Ake* (rouge) *sotsu* (soldat) mais point *Aki-tsou*.

Notons enfin que *Tsou-shima* produit du *Ginseng*, cette plante à laquelle les Chinois attribuent des qualités miraculeuses pour toutes sortes de maladies.

L'île était sur la route de la Chine au Japon; on traversa le pays de *Peh-tsi* en Corée, puis on passa par les îles de *Take-sima*, *Quelpaert*, *Tsou-sima*, *Iki* jusqu'à *Tsou-kousi* (*Tsi-kouzen*) et le royaume du roi de *Tsin*.¹⁾ C'est la route que prit l'ambassadeur chinois *Pei-ts'ing* (裴清) en 608 pour se rendre au Japon.

L'auteur de l'encyclopédie *San-tsai tou-houi* (三才圖會) dit expressément qu'il fallait passer par l'île de *Tsou-shima* pour se rendre du Japon à la Corée.²⁾

5.

Sing-tcheou 生洲 L'Île de Vie.

La situation de cette île est plus précisée. *Hoai-nan tze* dit:

«L'île de vie est située dans la mer orientale, entre les zones «*Tch'ao* et *Yin* (NNE. et NE.) et se relie à *P'ung-lai* à 170,000 «*li* (56,666 kilomètres) de distance. Le pays a une circonférence «de 2500 *li* (833 kilomètres). Il est éloigné de 230,000 *li* de la

1) d'Hervé de St. Denys, *Ethnogr. des peuples étrangers, le Japon*, p. 81—82. — *Pien-i-tien*, Chap. 33, Art. I, fol. 8 *recto*. Ce nom rappelle la malencontreuse expédition de *Tsin Chi-Hoang-ti* pour la recherche de l'Elixir de vie.

2) 其西北、至高麗也。必由對馬島開洋。Vide *Pien-i-tien*, Chap. 39: 日本部彙考七之四。

«rive occidentale (lisez *orientale*). Dans cette île se trouvent plusieurs dizaines de mille de demeures d'ermite. Le climat y est tempéré, et l'Agaric y croît constamment. Il n'y fait ni froid ni chaud, et toute la création y est nourrie paisiblement. On y trouve aussi beaucoup de montagnes et de fleuves, des plantes divines, et toutes les espèces d'agaric. Toutes les eaux dans cette île ont un goût comme le sucre et le lait. C'est l'île la plus excellente¹⁾).

On a donné le nom de Ile de Vie à cette île puisque toutes les bonnes choses qui servent à prolonger la vie y croissent.

Entre autres on lit dans les «Sept baguettes de Yun-k'ih» qu'on trouve dans le parc *Lang* sur *P'ung-lai*, dans l'océan, cinq montagnes miraculeuses. Une d'elles s'appelle «La Montagne de large ascension». C'est la montagne orientale de l'univers, qui se trouve dans la mer orientale (la mer du Japon). Elle est la principale montagne pour donner la vie, et on trouve sur elle des tours de vapeurs bleues, des forêts de corail rouge, des oiseaux pourpres, des phénix bleus, des lotus verts, des limons blancs²⁾ etc.

En résumé nous pouvons dire qu'au deuxième siècle avant notre ère, les îles du Japon étaient pour les Chinois qui y avaient été, ce que l'Eldorado était pour les Espagnols: un paradis terrestre

1) 生洲在東海丑寅之間。接蓬萊十七萬里。地方二千五百里。去西岸二十三萬里。上有仙家數萬。天氣安和。芝草常生。地無寒暑。安養萬物。亦多山川、仙草、衆芝。一洲之水味如飴酪。至良洲者也。 *Vide* 十洲記, N° 8.

2) 海外蓬萊閼苑有五嶽靈山。一曰廣乘之山。天之東嶽也。在東海之中。爲發生之首。上有碧霞之闕、瓊樹之林、紫雀、翠鸞、碧藕、白橘。 *Vide* 雲笈七籤。

où le ciel était toujours beau et où l'on trouvait des plantes et des sources miraculeuses pouvant rajeunir les vieillards et fortifier les jeunes.

Ne se rappelle-t-on pas l'anecdote du marin ayant été dans la Jamaïque et racontant à sa vieille mère qu'on trouvait là des montagnes de sucre et des rivières de rhum, ainsi que des poissons volants. La vieille crut aux deux premières blagues, car, se disait-elle, le sucre et le rhum viennent de là. Mais quant aux poissons volants, le seul fait véritable que son fils racontait, elle n'en voulut rien croire et lui reprocha de se moquer d'elle.

Le «A beau mentir qui vient de loin» ne s'applique pas seulement à nous, mais aussi aux Chinois, quoiqu'en définitive leurs mensonges soient assez transparents pour laisser percer la vérité.

G. SCHLEGEL.

MÉLANGES.



Aus dem WAKAN SANSAI DZUYE

VON

F. W. K. MÜLLER.



I. Eine japanische „Lokalsage“.

In seinem Buche: *Japanische Märchen und Sagen*, 1885, teilt D. BRAUNS unter dem Abschnitt: Lokalsagen, p. 349, die folgende Erzählung mit:

„Das *Federkleid*. An der Küste von *Suruga*, zu *Miwo*, wohnte einst ein Fischer Namens *Hakurioo*. Als dieser eines Tages im Sonnenschein am Gestade von seiner Arbeit ausruhte, sah er ein hellglänzendes, weisses Gewand vor sich liegen, zart und durchscheinend und ganz aus Federn zusammengewoben. An den Stellen, wo die Schultern sich befinden mussten, hingen zwei Flügel an dem Wunderkleide. Begierig nahm er es zu sich und wollte es nach Hause nehmen und sorgfältig verwahren, als ein wunderschönes Mädchen vor ihm erschien und laut jammernd ihr Gewand von ihm zurückforderte. *Hakurioo* war anfangs gar nicht gewillt, seine Beute fahren zu lassen; doch das Mädchen sagte unter fortwährenden Klagen und Thränen, sie sei eine *Himmelsgöttin*, müsse aber elendig-

lich auf Erden weilen, solange sie ihr *Federkleid* nicht habe, das sie beim *Baden* abgelegt, und das auf diese Weise widerrechtlich in seine Hände gekommen sei. Da ward der Fischer von Mitleid bewegt und sprach: „Wohlan denn, ich will dir dein Gewand zurückgeben, wenn du mir dafür den himmlischen Tanz vortanzest, mit dem ihr Himmelstöchter durch die Wolken schwebt.“ ... [Nach einigem Hin- und Herreden]... reichte ihr denn *Hakurioo* das Federgewand; sie legte es sofort an und erhob sich in die Lüfte. Allein getreu ihrem Worte führte sie vor des Fischers erstaunten Blicken den herrlichsten Tanz auf, den man sich nur denken kann, und dabei sang sie so wunderschöne, sinnberauschende Melodien, dass *Hakurioo* nicht wusste, wie ihm geschah. In immer schönern Windungen erhob sie sich höher und höher, allein es dauerte lange, bevor sie den Blicken des entzückten Fischers entschwand, und bis in einem lichten Gewölk, das dem Haupte des *Fuji-Yama* zuschwebte, die letzten Töne des Göttersanges vor seinen Ohren verklangen“.

Dieselbe Erzählung war schon früher mitgeteilt von MITFORD ¹⁾ und von CHAMBERLAIN ²⁾, ausführlich in der Übersetzung einer japanischen Oper (nô). Keiner der genannten Autoren indess nennt die viel *altertümlichere* Fassung dieser Sage, die in der japanisch-chinesischen Encyclopädie 倭漢三才圖會, Heft 69 (Abschnitt: Provinz Suruga 駿河, Tempel von Miho 三穂ノ社 *Miho no yashiro*, 羽衣ノ明神 *hagoromo no myōjin* = die Gottheit mit dem Federkleid) enthalten ist. So wortkarg dieser Bericht ist, so *wesentliche Züge* enthält er, die in jener oben mitgeteilten, erst für die *dramatische* Aufführung zurechtgestutzten Erzählung *fehlen*. Eben diese scheinbar nebensächlichen Züge, zusammen mit der Glosse des Compilators der Encyclopädie, gestatten uns diese »Lokalsage« mit den Sagen anderer Völker zu vergleichen und zu identifizieren.

1) Geschichten aus Alt-Japan, deutsche Übersetzg. von KOHL 1875, I p. 188—190.

2) The classical poetry of the Japanese, 1880: p. 137—146: selections from the *Nou-no-utahi* or lyric dramas: 1. the robe of feathers.

相傳^テ曰昔有^リ神女^{アマノメノコ}天降^{アマノクサリ}晒^{ハス}羽衣^{ハネノコロキ}
 於松枝^ノ有^ニ漁人^{ヒロイ}拾獲^{エテ}之^ヲ見^ル之^ニ軟^{ヤハラカニ}
 輕^{カラキ}無^シ可^ク比^ベ者^{ナシ}神女^{カミメノコ}乞^ヘ之^ヲ而^ハ不^レ却^サ
 無^ク羽衣^{ハネノコロキ}不^レ能^ス昇^{スル}天^{アメ}不^レ知^ラ所^ヲ爲^ス遂^ニ
 契^{チキリテ}爲^ル夫^ニ婦^ト而^{シテ}後^ニ取^テ羽衣^{ハネノコロキ}飛^ラ去^リ矣^{ナリ}
 漁夫^モ亦^モ羽化^ノ登^ス仙^ス焉^{ナリ}土人^{ホコラ}立^テ祠^ヲ
 祭^レ之^ヲ彼松^ノ再^リ生^ス有^リ于^ニ今^ニ又^モ松林^ノ
 中^ニ有^リ楠^ノ一^ツ株^ニ是^モ亦^モ爲^ル神木^{ナリ}

Übersetzung:

In der Überlieferung heisst es: Es war einmal eine Göttin, die vom Himmel herabkam und ihr Federkleid auf einem Föhrenzweige trocknete. Nun war da ein Fischer, der dasselbe fand und an sich nahm. Er betrachtete es: es war ein zartes, leichtes, unvergleichliches Ding. Obgleich ihn die Göttin darum bat, gab er es nicht zurück. Da sie also kein Federkleid mehr hatte, vermochte sie nicht zum Himmel aufzusteigen und wusste nicht, was sie thun sollte. Schliesslich schlossen sie einen Bund mit einander und wurden Mann und Frau. Später aber ergriff sie ihr Federkleid und flog davon. Auch der Fischer ward geflügelt und stieg zu den Genien (Sennin) empor. — Die dortigen Leute errichteten darauf eine Kapelle und verehrten sie. Jene Föhre wuchs wieder nach und ist noch jetzt vorhanden. Ferner befindet sich in dem Föhrenhain ein Kusubaum (*Laurus indica*), den man gleichfalls für den Götterbaum hält.

Hierzu macht nun der Compiler der Encyclopädie, *Terashima*, die folgende Anmerkung:

云	潛 ^{ヒソカニ}	家 ⁼	於 ^テ	興 ^ス	縣 ⁼	搜
和	獲 ^テ	成 ^ニ	是 ^レ	焉	有 ^ニ	神
漢	己 ^カ	夫	不 ^レ	取 ^ラ	鳥	記 ⁼
故	毛	婦	得 ^レ	其 ^ノ	化 ^シ	云 ^フ
事	衣 ^ヲ	生 ^ム	飛 ^ハ	所 ^ノ	成 ^テ	豫
相	飛	三	遂 ^ニ	脫 ^ス	美	章 ^ヲ
似 ^{タリ}	去 ^{ルト}	女 ^ヲ	伴 ^テ	毛	女 ^ト	新
	云	後	還 ^ル	衣 ^ヲ	遊	喻

Übersetzung:

In dem *Sou-shen-ki* ¹⁾ (Untersuchungen über die Göttergeschichten) heisst es:

»In dem District *Sin-yü* in *Yü-tang* [also in der heutigen Provinz KIANG-SI, innerhalb der Präfectur *Lin-kiang fu*] gab es einen Vogel, der sich in ein schönes Weib verwandelte und dort lustwandelte. Nachdem ihr von jemand ihr abgestreiftes Federkleid weggenommen war, konnte sie nicht mehr fliegen. Schliesslich folgte sie ihm in sein Haus und sie lebten als Mann und Frau. Danach gebar sie drei Mädchen. Später eignete sie sich heimlich ihr Federkleid zu und flog davon" etc. Die alten Japanischen und Chinesischen Geschichten ähneln einander. —

Diese Sage findet sich nun aber nicht bloss in China und Japan wieder, sondern gehört, um es kurz zu sagen, der *Weltliteratur* an. In dem Quelllande der Märchen und Sagen: *Indien* lässt sich die obige Sage in den folgenden Fassungen nachweisen:

1) Vgl. über dieses Werk: *Wylie*, Notes on chinese literature 1867, p. 154.

Kathâsaritsâgara (TAWNEY's Übersetzung II, p. 452—453).

"While I was there, some *heavenly nymphs* came to *bathe* in the river; then the hermit said to me, "Go quickly and *carry off* the *clothes* of one of those *nymphs* bathing there".... I did as he advised me, and that nymph, whose garments I had taken, followed me.... After she had said this, that heavenly nymph *became*, in virtue of a curse, the *wife* of that ascetic,.... and in a few days the heavenly nymph became pregnant and *brought forth a child*.... she *went* away, and that ascetic cooked her child with rice, and ate it and then *he flew up into* the air and *followed her*".

Ibid., p. 576—577.

"Now, one night the god saw certain *Apsarases* (himmlische Nymphen), that had come to *bathe* in the holy pool of Mahâkâla, and he gave this command to Thinhâkarâla: "While all these nymphs of heaven are engaged in bathing, quickly *snatch up the clothes* which they have laid on the bank,.... do not give them back their garments, until they surrender to you this young nymph, named Kalâvatî".... he went and *carried off* the garments of those heavenly beauties.... remembering that Indra had pronounced a curse of this kind upon Kalâvatî, they agreed to his demand.... And Kalâvatî went in the day to heaven to attend upon the king of gods, but at night she always returned to her husband etc."

TAWNEY citiert hierzu die folgende Literatur, die gleichzeitig die weite Verbreitung dieser Sage in West-Asien und Europa zeigt:

»Prym und Socin's *Syrische Sagen und Märchen* p. 116.

Ralston's *Russian Folk-tales*, p. 126.

Hagen's *Heldensagen* II, p. 341, 342.

Waldau's *Böhmische Märchen*, p. 250.

Weckenstedt's *Wendische Märchen*, p. 119—130.

Gonzenbach's *Sicilianische Märchen*, I, p. 31.

B. Schmidt's *Griechische Märchen und Sagen*, p. 134."

Diese Liste liesse sich wohl noch mehr vervollständigen, doch ist hier nicht der Ort dazu.¹⁾ Mir kommt es hier nur darauf an zu zeigen, dass diese Sage von Indien aus *nicht nur nach Westen zu gewandert* ist, sondern auch nach *Nord-Asien, Ost- und Südost-Asien* ja bis weit nach *Oceanien* (Melanesien) hinein.

Für *Ost-Asien* haben wir eben die Sage in *China* und *Japan* nachgewiesen.

In *Nord-Asien* finden wir sei bei den *Samojeden* wieder. In den *Samojedischen* Märchen bei A. CASTRÉN, ethnologische Vorlesungen, 1857, p. 172, heisst es:

.... »Die Alte spricht: »Im finstern Walde ist ein *See*, ein langer See, geh dorthin! Wenn du hinkommst, fangen die sieben *Mädchen* an zu *schwimmen* (pag. 175: baden); sie lassen ihre Kleider am Ufer. Geh leise hinzu, *nimm* einem der *Mädchen* die *Kleider* und verstecke sie.“ (Dies geschieht).... Nun kommt der Mann hervor, das Mädchen sieht ihn.... »Gieb mir meine Kleider, so werde ich deine Frau“. — »Wenn ich dir die Kleider gebe, so *fährst* du wieder empor zum *Himmel*, wo kann ich deiner habhaft werden!“.... am fünften Tage kommt das Mädchen *aus der Luft* mit ihrem Raid und Zelt und wurde *seine Frau* u. s. w.“

Indonesien, Sumatra, Mandailing—Bataker. Vgl. C. M. PLEYDE, Bataksche vertellingen, 1894, p. 223:

»Radja Urang mandopa voerde het voorschrift stipt uit en toen des namiddags de *dochter van Batara guru* zich als naar gewoonte *te water begeven* hadden en lustig rondplasten, *stal* hĳ ongemerkt Tapi singgar's *buisje*, zoodat zij *niet weder ten hemel* kon gaan en genoodzaakt was met den Radja te *trouwen*. Zoo leefde het drietal eenigen tijd ongestoord, tot Tapi singgar haren man een

1) Wie z. B. die Geschichte des Hasan von Baſra in 1001 Nacht (Lane's Übersetzung 1883, III, p. 381), die Geschichte der drei Schwanenjungfrauen in der Edda, die deutsche Erzählung von den drei Schmieden, welche die Schwanenmädchen belauschten u. a. mehr.

zoon schonk" Tapi singgar was daarover (man warf ihrem Sohne seine Abstammung vor) zoo verwoed, dat zij haar *hemelsche buis* aantrok en naar het uitspansel vloog Maar ten laatste bereikte ook hij de *hemelpoort*" u.s.w. Hierher gehört auch die Geschichte von Malin Deman ibid. p. 109 figd. PLEYTE bemerkt p. 296 hierzu: »Het aantal verhalen, waarin *hemelsche jonkvrouwen* optreden en van deze *buisjes* voorzien, de aarde bezoeken is in den Indischen Archipel legio etc." und verweist u. a. auch noch auf die folgende Erzählung.

Melanesien (Neue Hebriden! Insel Aurora). Cfr. CODRINGTON, the Melanesians 1891, p. 307—398:

»This is about the women that they say belonged to heaven, and had wings like birds; and they came down to earth to bathe in the sea, and when they bathed they took off their wings. And as Qatu was going about, he chanced to see them; and he took up one pair of wings . . . when they had finished bathing they took up their wings and flew up to heaven; but one could not fly . . . then he takes her to his house and marries her And she sits beside the post of the house (wo Qatu die Flügel vergraben hatte) and cries. And . . . her tears flowed down upon the ground and made a deep hole . . . and strike upon her wings, and she scratches away the earth and finds them, and flies back again to heaven. And . . . Qatu climbs up to heaven to seek his wife" u. s. w.

II. To no Yoshika.

Auf den Umschlägen der ersten Jahrgänge des *T'oung-Pao* war oben in der Mitte ein gehörnter Teufelskopf abgebildet, der jetzt neuerdings von dem Titelblatt entfernt ist. Es wird nun manchen Leser des *T'oung-Pao* gewiss interessieren zu erfahren,

was es mit diesem Dämonenkopf eigentlich für eine Bewandniss hat. Dieser Kopf (sowie das rechts unten abgebildete Reisig tragende Mädchen) ist von dem Zeichner, der das Titelblatt des *T'oung-Pao* entwarf, dem 5^{ten} Heft des Bilder- und Vorlagenwerkes 萬物雛形画譜 von dem Maler SENSAI EITAKU 鮮齋永濯, Tōkyō 1882, entnommen. Dort ist p. 2 v. ein reichgekleideter, von einem aufwartenden Knaben begleiteter, junger Mann abgebildet, der stehen bleibend im Begriff ist, etwas auf ein in der Linken gehaltenes Papierblatt niederzuschreiben. Über ihm erscheint, von Gewölk umgeben, ein gehörnter Teufelskopf. Zur Erläuterung sind die Worte 都^ト良^リ香^カ beigefügt, also: *To ryō-kō*. Diese drei chinesischen Zeichen, die hier mit ihrem Laut (*koye*) gelesen sind, werden aber in dem von VON SIEBOLD und HOFFMANN herausgegebenen grossen Thesaurus: *Wa-kan-on-seki-sho-gen-ji-ko* und in der Encyclopädie *Wa-kan san-sai dzu-ye* nach ihrem Yomi (resp. halb *koye*, halb *yomi*) gelesen: *Miyako no Yoshika* oder *To no Yoshika*. Dies ist der Name eines in der zweiten Hälfte des IX Jahrhunderts lebenden Gelehrten, über den die ebengenannte Encyclopädie, Heft 71 (Provinz Ōmi, p. 4) eine kurze biographische Notiz bringt. Am Schlusse derselben kommt die folgende, zur Erläuterung unserer Abbildung dienende Stelle vor:

氷	句 ^ヲ	過 ^{ヨリ}	此 ^ノ	氣	一 ^ニ
消 ^{テハ}	時 ^ニ	羅	對	霽 ^{ハレテハ}	時
波	門 ^ノ	城	句	風	作 ^リ
洗	上	門 ^ノ	未 ^タ	梳 ^{ケテツリ}	詩 ^ヲ
舊 ^ニ	有 ^レ	下 ^ヲ	得 ^レ	新	
苔 ^ノ	聲	吟 ^ハ	成 ^ヲ	柳 ^ノ	
鬚 ^ヲ	曰 ^ク	此	偶 ^ノ	髮 ^ヲ	

Übersetzung:

Einstmals dichtete To no Yoshika:

Da der Himmel aufgeheilt,
strahlt der Wind der frischen Weiden Haar...

Als er die entsprechende antithetische Verszeile noch nicht gefunden hatte und zufällig an dem Ra-jō-Thore vorüberging, indem er die (obige) Zeile vor sich hin murmelte, liess sich über dem Thor eine Stimme (sc. eines Dämons)¹⁾ vernehmen, die sprach:

Da das Eis geschmolzen ist,
waschen Wellen des alten Mooses Bart.²⁾

Diese Scene also ist in unserem Bilde illustriert. Übrigens war dies, wie aus der der obigen Stelle vorhergehenden Seite unserer Quelle erhellt, nicht das einzige Mal, dass ein *deus ex machina* dem Dichter die Verse vervollständigen half. Da es sich in dem anderen Falle um buddhistische Dinge handelte, so kam ihm jenes Mal die Göttin *Benten* (= die japanisch-chinesische Bezeichnung der indischen *Sarasvatī*³⁾), die Göttin der Beredsamkeit und Gelehrsamkeit, im Traume zur Hülfe.

1) So ist offenbar zu ergänzen, denn auch Sensai Eitaku hat diese Stelle so verstanden. Vielleicht ist im Text statt 羅城門 *Ra-jō mon* zu lesen: 羅生門 *Ra-shō mon*. Letzteres ist das aus *Watanabe no Tsuna's* Abenteuer bekannte spukhafte Thor *Kyōto's*. J. v. Langeegg, japan. Theegeschichten schreibt bei Erzählung dieses Abenteuers p. 65: „*Rajo-mon*“. Mitford, Geschichten aus Alt-Japan (deutsche Übers.) I, p. 175, bei Erwähnung derselben Begebenheit: *Rascho-Thor*“.

2) Der Parallelismus in den beiden chinesischen Verszeilen ist überaus gelungen: Das Wetter hat sich aufgeklärt — das Eis ist geschmolzen, Wind—Wellen, kämmen—waschen, alt—neu, Weide—Moos, Haar—Bart. — Vgl. CHAMBERLAIN, Classical poetry of the Japanese, introduction p. 3 und SCHLEGEL, la stèle funéraire du Teginh Giogh p. 30.

3) cfr. Eitel s. v. *Sarasvatī*.

CHRONIQUE.



ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

M. le Dr. FRANZ KÜHNERT, privatdocent à l'Université de Vienne, a publié dans le Bulletin de l'Académie Impériale de Vienne (Vol. CXXXI, N^o. VI) un mémoire sur le dialecte chinois de Nanking (Die Chinesische Sprache zu Nanking), dans lequel il indique les différences habituelles entre ce dialecte et celui de Peking, influencé par la langue mandchoue.

N^o. 12 de la «Deutsche Rundschau» contient un article de M. VON BRANDT, ancien ambassadeur de l'Empire germanique à Peking, sur la question coréenne. M. von Brandt, lui aussi, considère la guerre du Japon contre la Chine, injuste et non provoquée.

GRANDE BRETAGNE ET IRLANDE.

The Journal of the Anthropological Institute of Great Brit. and Irel. for February contains a paper by H. S. SAUNDERSON, "Notes on Korea and its people" and one by W. GOWLAND "Notes on the Dolmens and other antiquities of Korea".

CHINE.

On trouve dans le N^o. 1, Année XXII du «Illustrirtes Briefmarken Journal» (1895, p. 10) la gravure et description des nouveaux timbres-postes Chinois, émis à l'occasion du 60^{ième} anniversaire de l'Impératrice-mère. Ils consistent en timbres de 1 Candarin (rouge), 2 Cand. (jaune-vert), 3 Cand. (jaune citron), 4 Cand. (rose), 5 Cand. (jaune), 6 Cand. (brun), 9 Cand. (vert), 12 Cand. (brun-jaunâtre) et 24 Cand. (rose foncé). Les dessins ont été composés par M. R. A. de Villard.

Le général WEI, qui avait rendu comme commandant du Port-Arthur, cette forteresse aux Japonais, vient d'être décapité.

Vaincre ou mourir est la devise du gouvernement chinois.

CORÉE.

Le roi de Corée s'est solennellement déclaré indépendant dans le temple de ses ancêtres. Les soldats, formant l'escorte, étaient habillés en uniformes japonais (c'est-à-dire français).

Un décret fut publié dans lequel l'acte d'indépendance fut publié et qui contient en même temps la déclaration que la Corée sera représentée près de la cour japonaise par *Tai-Wou-kun*, un des membres de la famille royale. L'ambassadeur partira un de ces jours de Seoul pour Tōkiō.

Selon quelques journaux japonais, le roi de la Corée *Li-houi* aurait été massacré, un bruit qui ne s'est du reste pas encore confirmé.

JAPON.

La 1^{re} partie du second volume des « Transactions and Proceedings of The Japan Society, London », session 1892—1893, vient de paraître. Elle contient un mémoire sur les proverbes japonais et quelques expressions figuratives de la langue japonaise par le consul-général N. OKOSHI, et un article sur les éventails japonais par Mad. C. M. SALWEY, accompagné de trois planches. Nous notons comme curiosité qu'on a exporté en 1891 du Japon plus de quinze millions et demi d'éventails, représentant une valeur de 58,595 livres sterling, soit 1,464,875 francs.

PAYS-BAS ET COLONIES NÉERLANDAISES.

Monsieur le Dr. M. J. DE GOEJE, professeur d'Arabe à l'Université de Leide, vient d'être nommé membre étranger de l'ordre « Pour le Mérite » par S. M. l'Empereur d'Allemagne.

L'ouvrage de MM. VAN DUYL à Nymègue et feu M. GUALTHÉRIE VAN WEEZEL « Manuel d'instruction des soldats d'hôpital » (*Handleiding tot onderricht der hospitaalsoldaten*) a été traduit en Japonais par ordre du gouvernement japonais.

Mr. H. N. STUART, de retour de son congé en Europe, et dernièrement Interprète chinois à Pontianak, vient d'être nommé dans cette même qualité à *Makasser* (Célèbes et Dépendances).

M. J. H. FERGUSON, Ministre résident, Consul général des Pays-Bas en Chine, vient de quitter son poste à Peking et est arrivé à la Haye.

M. Ferguson ne retournera plus en Chine, et quittera probablement le service de l'état. Par décret royal M. F. M. KNOBEL, actuellement consul général, chargé d'affaires, à Téhéran, en Perse, a été nommé son successeur à partir du 1^{er} Mai prochain.

M. F. J. HAYER DROEZE, chargé du Consulat à Djeddah, sera transféré à la même date, comme Consul général de la Chine méridionale, à Hongkong.

RUSSIE.

Le Bulletin de la branche de la Société impériale de Géographie de la Sibérie Orientale (Irkutsk), Vol. XXIV 2, pp. 38—48, contient une traduction russe des Problèmes Géographiques (les Peuples étrangers chez les historiens chinois) I—II par le professeur G. Schlegel, publiés dans Vol. III du *T'oung-Pao*. (Voir Orientalische Bibliographie, VIII, p. 560.)

Šlegel', Gust. Voprosy geografii čužezemnye narody u kitajskich istorikov. I—II. Izv. Vost. Sibirsk. Otděla Imp. Russk. Geogr. Obšč. XXIV, 2, pag. 38—48.

NÉCROLOGIE.

JOHN O'NEILL.

We are sorry to have to report the death of one of our best friends, Mr. JOHN O'NEILL, who departed this life on January 12th, at Selling, near Faversham, Kent, after a few days illness, at the age of 58.

Mr. O'NEILL was born near Limerick in 1837, and entered already at his sixteenth year the Ordinance Office, where his sterling qualities soon attracted the notice of his superiors.

In 1868 he was sent to Paris to study the working of the "Intendance militaire", and, from his report, the Army Pay Department was entirely reconstructed.

Having retired in 1878 from the War Office, Mr. O'NEILL accepted the post of Auditor and Accountant general of Cyprus, where he solved very satisfactorily the difficulty of the currency and tithe regulations.

Our friend was a good linguist and an indefatigable student, having mastered not only the classical and old european languages, but also Chinese and Japanese. His "First Japanese Book" was a literal translation of a Buddhist discourse for the use of students. He next published in French a treatise on "Li Roys des Ribaus, Etude historique", in which he traced the connection between the licensed thieves and mediæval free companies of fighting men in France, and remarkable for the curious laws and customs of the time and the *argot* or Slang these ribbalds spoke.

His greatest work was, however, his study on "The Night of the Gods, An inquiry into Cosmic and Cosmogonic mythology and symbolism" of which we have given an exhaustive review in this same Journal (*T'oung-pao*, Vol. IV, pp. 444—452).

We are afraid that the then promised second part of this most interesting and suggestive work will now never be published.

As is the case with most pioneers, his new and often startling ideas were not appreciated by the vulgar herd which is generally too indolent to investigate such ideas and find it more convenient to discard them immediately.

As a man, Mr. O'NEILL was very sympathetic. Every inch a gentleman, he would never lose his temper in a discussion, and I have a most agreeable recollection of a day spent with him in London in 1891; for although I had corresponded with him for some years past, it was only then that I had the pleasure of making his personal acquaintance which makes me to consider his death as the loss of one of my best friends.

G. S.

YADRINTZEFF.

Le célèbre explorateur de la Sibérie, M. NICOLAUS YADRINTZEFF, vient de mourir le 19 Juin 1894 à Barnaul (Cf. *T'oung-pao*, Vol. III, p. 98, Vol. I, p. 175).

G. S.

T. C. L. WIJNMALEN.

M. le docteur T. C. L. WIJNMALEN. directeur de la bibliothèque royale à la Haye, vient de mourir le 14 janvier dernier après une longue maladie. Il était en même temps Secrétaire de l'Institut royal pour la Philologie, la Géographie et l'Ethnologie des Indes Orientales où sa perte est douloureusement regrettée.

Comme directeur de la bibliothèque royale, il était très prévenant et toujours prêt à acheter pour cette bibliothèque les ouvrages dont un savant néerlandais avait besoin pour ses études, quand par hasard ces ouvrages ne se trouvaient point à ladite bibliothèque.

G. S.

BULLETIN CRITIQUE.

Cochinchine française. Dictionnaire Chinois-Français par BAILLY. Saïgon, Imprimerie commerciale Rey & Curiol, 1889, 5 vol. in-4.

Il est bien certain que les cinq volumes in-4 qui composent ce Dictionnaire chinois-français représentent un travail considérable, soit comme compilation et traduction, soit à un simple point de vue matériel. On me dit d'autre part que son auteur est mort avant d'en avoir pu surveiller l'impression; il est probable que si M. Bailly avait pu revoir lui-même ses épreuves, il eût corrigé nombre des fautes et complété quelques-unes des lacunes. Mais il est impossible de juger une œuvre par les intentions de son auteur; elle doit être examinée sans tenir compte de circonstances

extérieures, quelque intéressantes qu'elles puissent être d'ailleurs. Malheureusement l'examen dans le cas présent ne saurait être favorable à l'ouvrage.

Dans ce dictionnaire, les caractères chinois sont rangés dans l'ordre des 214 clefs sous lesquelles sont classés les signes qui composent la langue chinoise. Je ne discute pas la question de savoir — si étant donné le but proposé — il n'eût pas été préférable de faire un dictionnaire syllabique comme ceux de Williams et de Couvreur, avec une liste des caractères classés sous leur clef à la fin. Je prends le dictionnaire tel qu'il est; il lui manque à la fin un index fort utile des caractères les plus difficiles à trouver arrangés par ordre

de traits que l'expérience aurait suggéré à l'auteur, s'il avait eu l'occasion de faire la pratique de la langue chinoise.

C'est le dictionnaire par clefs chinois-anglais, publié par le missionnaire protestant anglais W. H. Medhurst, à Batavia, en 1842, qui a été évidemment le modèle de celui-ci; le dictionnaire syllabique du missionnaire américain S. Wells Williams, publié à Chang-haï en 1874, a été également mis fortement à contribution. Ces deux ouvrages ont fourni la plus grande partie du Dictionnaire actuel, quelques expressions en minorité viennent d'un autre livre que je n'ai pu encore retrouver. Donc, rien d'original. D'ailleurs, un exemple montrera le procédé:

BAILLY: «大 Ta, Grand; gras, florissant; dodu; gros; étendu, long; beaucoup, très; *supérieur*, en parlant de marchandises; agrandir; dépasser, surpasser». — MEDHURST: «大, Great, large, to enlarge, the chief, much, very, fat and flourishing». — WIL-

L.IAMS: «大, Great, big, noble; chief, distinguished; plump; prominent, important; as an adverb before other adjectives, forms the superlative, entirely, highly, very; *superior*, best, as the quality of goods; the extreme or farthest; to enlarge; to exceed, to surpass; to grow large.

B.: «大不同, Ta pou thong, très dissemblable; très différent. — W. et M.: «|||, very unlike».

B.: «大畧, Ta liu, pour la plupart, en général». — W.: «|||, in general».

B.: «大前日, Ta tsien jih, avant-hier». — M.: «|||, the day before yesterday.

B.: «說大話, Choue ta hou, se vanter, parler avec prétention».

B.: «兩大小, Liang ta siao, une épouse et une concubine, m. à m. les deux, la grande et la petite». — M.: «|||, a wife and a concubine». — W.: «|||, wife and concubine».

B.: «大限, Ta hien, la grande limite; la mort (*Mors ultima* *lima est*, a dit Horace)». —

M.: «||, death». — W.: «||, the great limit, i. e. death».

B.: «大了胆, *Ta liao tan*, 大着胆了, *Ta cha tan liao*, il aggrandit son foie, il prit courage». — W.: «|||, he enlarged his liver, i. e. began to brag of his courage».

Voici des expressions moins générales:

B.: «大開門做, *Ta khai men tso*, faites-le toutes portes ouvertes, c'est-à-dire que tout le monde le sache». — W.: «|||的, to do it with open gates, let every body know it».

B.: «大呼, *Ta hou*, «le grand hurlement»; l'une des huit cloches ardentes qu'entourent des montagnes de feu». — W.: «||, great howling, is the name for one of the eight hot hells or *maha raurava*, surrounded by mountains of fire».

Dans ce dernier exemple, la traduction est évidente; ce *raurava*, comme l'explique Williams ailleurs, p. 221, est le quatrième enfer

brûlant des Bouddhistes où la vie dure 4000 ans, chaque jour étant de 400 années de notre monde; au lieu de *hell*, enfer, M. Bailly a lu *bell*, cloche. Cet exemple suffira à prouver qu'il n'y a pas simple coïncidence dans les exemples choisis plus haut, il y a eu sélection, réunion, compilation et traduction.

Je ne ferai pas un grief à l'auteur de n'être pas assez explicite dans ses définitions, ses devanciers sont la cause de sa trop grande brièveté dans certains cas. Ainsi, p. 5, «三姑六婆, *San kou lou po*, trois jeunes demoiselles et six vieilles femmes; — différent: espèce de femmes errantes». Il eut été bon de donner l'énumération de ces neuf femmes 尼姑, la nonne bouddhiste, 道姑, la nonne taoïste, etc. — Du moment qu'on donnait les expressions «numératives», il aurait fallu être beaucoup plus complet; puisque nous sommes à *san* 三, marquer par exemple 三川 *san tchouen*, les trois principales rivières du Nord de la Chine sous les Han:

1) 河, le fleuve jaune; 2) 洛, la rivière Loh; 3) 伊, la rivière I; — 三皇, *san hoang*, les trois empereurs: Fou-hi, Chin-nong et Hoang-ti; il aurait fallu en un mot faire le même travail que W. F. Mayers dans la deuxième partie de son *Chinese Reader's Manual*.

Malgré ses défauts, ce dictionnaire aurait pu rendre quelques services dans nos possessions de l'Indo-Chine, si, comme s'était proposé l'auteur, on avait placé en face du mot chinois son équivalent annamite, dans la translittération latine connue sous le nom de *quô'c-ngũ* 國語; mais dès les pages 14, 15, 18, le *quô'c-ngũ* manque en partie et il cesse complètement d'être marqué dès la page 246 du premier volume!

D'une façon générale, il est préférable d'utiliser un dictionnaire fait par un homme ayant la pratique de la langue: Medhurst, Williams, Couvreur sont dans ce cas; M. Bailly certainement pas. Le prix excessif de l'ouvrage est, en dehors

de ses défectuosités propres, un grand obstacle à son achat. Il est évident que lorsqu'on peut se procurer un excellent dictionnaire français comme celui de Couvreur, ou anglais comme celui de Williams, pour moins de 75 francs, le prix exorbitant de cette nouvelle publication ne se justifie ni par son mérite hors ligne, ni par les services qu'elle peut être appelée à rendre.

HENRI CORDIER.

A Descriptive Dictionary of British Malaya. By N. B. DENNIS, Ph. D., author of the «Folklore of China», etc. — London: «London and China Telegraph» Office, 1894. Gr. in-8, pp. vi — 433.

Depuis quelques années, on a donné sous forme de Dictionnaires, de petites encyclopédies des pays de l'Extrême-Orient: Herbert A. Giles avait commencé en 1878, avec son *Glossary of Reference* qui eut assez de succès pour avoir une seconde édition en 1886; Basil Hall Chamberlain publia en 1891 un livre extrê-

mement remarquable sous le titre de *Things Japanese*. Ce dernier eut comme imitateur pour la Chine J. Dyer Ball dans *Things Chinese* dont la seconde édition, parue en 1893, est bien inférieure à l'ouvrage de Chamberlain. Le Dr. Dennys qui vient de nous donner un ouvrage similaire sur la Malaisie britannique, est un des vieux résidents de Hong-Kong. Après avoir publié avec William Fred. Mayers, et le lieutenant Chas. King le livre intitulé *The Treaty Ports of China and Japan*, publié à Hongkong en 1867, il avait collaboré à diverses publications périodiques et il créa la *China Review* le 1^{er} juillet 1872; il réunit un certain nombre de ses articles sous le titre de *The Folklore of China and its affinities with that of the Aryan and Semitic Races* (Hong-kong, 1876, in-8). — Quelque temps auparavant il avait donné un *Handbook of the Canton Vernacular* (Hong-kong, 1874, gr. in-8). — Plus tard, il fut appelé à Singapore pour faire l'intérim des fonctions de M. W. A. Pickering comme

«Protecteur des Chinois»; il est resté dans cette colonie anglaise en qualité de magistrat. M. Dennys était donc bien préparé pour entreprendre son travail qui ne devait être à l'origine qu'une nouvelle édition du *Descriptive Dictionary of the Indian Archipelago* de Crawford. C'est à l'usage seulement qu'on peut juger d'un tel livre: il me paraît d'ailleurs fait avec conscience et il est certainement appelé à rendre de grands services. Je ne puis que relever au courant de la plume une ou deux erreurs ou omissions: Albuquerque est né en 1453 et non en 1452; l'article de *Bibliography* est fait avec beaucoup de soin; il y a naturellement un certain nombre de livres qui manquent, mais je ne crois pas nécessaire de les relever, ce travail me mènerait trop loin et d'ailleurs il sera repris dans ma *Bibliotheca Indo-Sinica*. Je regrette toutefois de ne pas voir figurer dans la liste la *Note sur la géographie politique et la situation économique de la Péninsule malaise en 1887* par M. J. Errington de la Croix, pu-

bliée à Paris en 1888, ouvrage très important. — P. 23, lire *Dulaurier* au lieu de *Delaunier*, etc. Il est toujours facile de critiquer un livre; dans le cas présent j'aime mieux recommander l'usage de ce volume à ceux qui s'occupent d'Extrême-Orient; il est nécessaire aux personnes qui visitent la Péninsule malaise ou y résident.

HENRI CORDIER.

Vocabulaire français-malais et malais-français par ERRINGTON DE LA CROIX, précédé d'un précis de grammaire malaise par le Dr. J. MONTANO — Paris, Ernest Leroux — 1889, in-12, pp. xlviii—252.

Vocabulary of the English and Malay languages with notes. By FRANK A. SWETTENHAM, C. M. G. British Resident, Pérak, Malay Peninsula. Third edition. Vol. I. — English-Malay. — Paris, Ernest Leroux, 1894.

Les livres ne manquent pas pour étudier la langue malaise:

I. M. Errington de la Croix est l'ingénieur bien connu des

mines d'étain de Pérak; M. le Dr. Montano est le voyageur non moins estimé de Malaisie et des Philippines. L'ouvrage, qui ne renferme pas les caractères arabes, n'a aucune prétention scientifique: c'est un livre pratique fait par des gens qui ont la pratique des choses et qui sera utile à tous ceux qui voyagent dans la presqu'île malaise.

II. L'éloge du vocabulaire de M. Swettenham n'est plus à faire: paru pour la première fois en 1881, cette troisième édition ne fait que confirmer le légitime succès de cet ouvrage, succès que nous sommes heureux d'enregistrer. Il nous fait désirer de voir le prompt achèvement du *Dictionary of the Malay Language, Malay-English* que publie M. Swettenham en collaboration avec M. Hugh Clifford, dont la première partie: Letter A, vient de paraître: Taiping, Pérak: Printed for the Authors at the Government Printing Office.

HENRI CORDIER.

Theoretisch-praktische Grammatik der Annamitischen Sprache.

Mit analysierten Uebungssätzen, einer Chrestomathie und einem annamitisch-deutschen Wörterbuch. Mit 9 Schrifttafeln. Von A. DIRR. Wien, Pest, Leipzig, A. Hartleben, s. d. [1894] pet. in-8, pp. xiv—164 + 9 tables, 1 fl. 10 kr. = 2 fr. 70 c.

L'éditeur A. Hartleben, de Vienne, a entrepris sous le titre de: *Kunst der Polyglottie* une collection de grammaires pour étudier soi-même les langues. Le 42^e volume est par M. A. Dirr, qui a suivi les cours de l'École des Langues Orientales de Paris, et a surtout utilisé les travaux d'Aubaret, de Tru'o'ng Vinh Ky et d'Abel Desmichels. Il ne s'occupe pas des caractères chinois; il emploie cette romanisation avec accentuation spéciale en usage dans l'Annam depuis les Portugais qu'on désigne sous le nom de *quô'c-ngũ* 國語. Les travaux sur l'annamite sont rares en langue allemande, et l'ouvrage de M. Dirr, qui comble une lacune, rendra certainement des services. HENRI CORDIER.

Réponse à l'article de M. NOCENTINI dans «l'Oriente».

Il est pénible de discuter une question scientifique avec un savant qui part d'une hypothèse préconçue, et veut forcer les textes chinois à se plier à cette hypothèse; et qui, au lieu de lutter corps à corps avec les arguments de son antagoniste, se perd dans des controverses secondaires, surtout quand ces controverses sont parfaitement sans aucune valeur scientifique.

M. Nocentini, qui part de l'hypothèse préconçue que le *Fousang* serait le Japon, ne paraît point satisfait de la critique que j'ai écrite à propos de sa brochure dans le *T'oung-pao* Vol. V, p. 291, et il y a répliqué dans **L'Oriente** N^o. 4, p. 248, de 1894. Il prétend que j'ai eu tort de dire que l'épithète *ta* (grand) ne s'applique plus à une dynastie déchue, et pour le prouver, il cite le commencement d'un roman chinois où on trouve la phrase 大唐開

元年間 « pendant les années *K'ai-youen* des Grands T'ang ». Il aurait pu citer mieux qu'une phrase de roman. Il aurait pu citer les titres de livres comme le 大唐西域記, le 大唐新語 etc. Mais cela ne prouve absolument rien, puisque ce sont des récits contemporains de la dynastie des Thang. Mais quant aux livres publiés après l'extinction de la dynastie, je pourrais citer le 明朝紀事本末 « Histoire de la dynastie des Ming » (Wylie, Notes on Chinese literature, p. 22), le 明會典 « Les Statuts des Ming » (*Ibid.* p. 56), le 明史 « Les Annales des Ming » (*Ibid.* p. 13, 19), le 宋史紀事本末 « l'Histoire de la dynastie des Soung » (*Ibid.* p. 22); et pour la dynastie des Han (puisque M. Nocentini y tient) le Han-ki, les Annales des Han (Wylie, p. 19). le Han-ming-tchin-tchouen « l'Histoire des hommes-d'état célèbres de la dynastie des Han » (Wylie, p. 31), le Han Wou-ti noui-tchouen, l'Histoire particulière de l'empereur Wou de la dynastie des Han (Wylie, p. 153) etc., etc., pour

prouver la justesse de mon observation. On n'y parle plus de la grande (ta) dynastie des Han, des Soung ou des Ming, mais seulement des dynasties (déchuës) Han, Soung et Ming sans plus.

Pendant que la dynastie des Ming était sur le trône, ses Statuts furent nommés 大明會典 *Ta Ming Hoet-tien*, comme les Statuts de la dynastie actuelle portent le titre de 大清會典, « Statuts et ordonnances de la Grande (dynastie) Ts'ing. » Mais quand les Japonais auront chassé cette dynastie, et qu'elle sera remplacée par une autre, elle perdra son épithète honorifique de *Ta* « Grand » et ses Statuts seront mentionnés dans les catalogues de livres par le seul titre de *Ts'ing Hoet-tien*, sans *ta*, exactement comme le *Ming Hoet-tien*.

Un roman, ayant son action sous une certaine dynastie, est censé être contemporain de cette dynastie, et par conséquent on lui donne l'épithète de *ta* (grand).

Les Chinois des provinces méridionales de la Chine, ainsi que les colonistes chinois dans nos

possessions orientales néerlandaises, nomment tous leur patrie 唐國, «Le Pays de T'ang» et eux-mêmes 唐人, «Hommes de T'ang», comme ils se nomment encore aujourd'hui dans le Nord de la Chine 漢人, «Hommes de Han», d'après le nom de cette fameuse dynastie. Mais jamais un de ces Chinois ne parlera du 大唐國 «Le grand pays de T'ang», puisque ce serait crime de lèse-majesté. Quand un Chinois parle de sa patrie actuelle, il dira 大清國 *ta Tsing-koue*, «Le grand Pays de la dynastie Pure», et ils se gardera bien d'omettre l'épithète *ta* en ce cas, car ce serait une insolence.

Le prêtre *Hoeï-chin*, qui vivait près de 3 siècles après la chute de la dynastie de *Han*, ne pouvait donc pas appeler la Chine 大漢國 *ta Han-koue* ou «le Grand Pays des Han», puisqu'il vivait et écrivait sous les 大齊 ou «Grands Thsi», pas plus qu'un Français actuel ne désignerait sa patrie par l'épithète de «Royaume de France» ou «Empire français», mais la nommera «La Ré-

publique française». M. Nocentini accuse donc *Hoeï-chin* d'un anachronisme qu'il n'a jamais commis, et n'a jamais pu commettre. Du reste M. Nocentini ne répond pas à mon objection que *Hoeï-chin* dit que le pays de *Ta han* était situé à l'Est de la Chine; selon M. Nocentini, que la Chine même (*ta han*) serait située à l'Est de cette même Chine (*tchoung kouo*) ce qui est impossible. Car 中國, «L'Empire du milieu», est une désignation générale donnée à la Chine quelqu'était à l'époque sa superficie ou sa grandeur.

Le second point contesté par M. Nocentini est que j'ai eu tort de séparer les caractères 兵甲 *ping-kiah* en deux termes, et s'obstine à en faire un terme composé signifiant *Cuirasse* (corazze) en s'appuyant sur l'autorité des dictionnaires européens, surtout sur celui du P. Couvreur, qu'il dit avoir vécu tant d'années en Chine, qu'il n'a pas pu se tromper sur la signification de ce terme.

Tout cela n'empêche point que M. Couvreur ne se soit trompé

et, s'il a consulté les lexiques chinois, ce qui est douteux ici, qu'il a mal compris la définition de *K'ang-hi*: 甲又兵甲也: «*Kiah* est encore le *Kiah* (la cuirasse) d'un soldat» ¹⁾. Au lieu de traduire Medhurst, le P. Couvreur aurait mieux fait de chercher dans le *Peï-wen-yun-fou* (Chap. 106, fol. 84 verso) les différentes citations où entrent les caractères *ping-kiah*, quand il aurait vu qu'ils signifient toujours «armes et armure» (armes offensives et défensives). Je n'en citerai que deux. L'une est de Mencius (L. IV, P. I, Chap. 1, § 9) où on lit: 故曰。城郭不完、兵甲不多、非國之災也 que James Legge (p. 167), dont certes ni le P. Couvreur, ni M. Nocentini ne récuseront l'autorité, traduit très correctement: «Therefore it is said, 'It is not the exterior and interior walls being incomplete, and the

«supply of weapons offensive «(*ping*) and defensive (*kiah*) not «being large, which constitutes «the calamity of a kingdom».

On voit que Legge traduit *ping-kiah* par «armes offensives et défensives», et il ne pouvait pas traduire autrement, puisque les mots *ping-kiah* sont parallèles des *Tching-koh* précédents, qui signifient murs extérieurs et intérieurs, donc désignent deux choses distinctes, comme les *ping-kiah* désignent deux espèces d'armes: les armes offensives et les armes défensives. ²⁾ Pour s'en convaincre on n'a qu'à lire Mencius L. II, P. II, Ch. I, § 3, où Mencius dit 兵革 *ping-kih* avec la même signification que 兵甲 *ping-kiah*, et que Legge (p. 85) traduit également par «arms offensive and defensive». Medhurst traduit encore ici le terme 兵革 par «Armour», d'après la définition de *K'ang-hi*, où le mot 革

1) De même *Kang-hi* i. v. 革 *Kih* dit: 革車兵車也 *Kih-tche ping-tche ye*. Le char *Kih* est un Char de guerre, un Char pour soldats.

2) Il est curieux de constater ici que *Hoëi-chin* emploie les mêmes termes que Mencius: 無城郭...無兵甲, Pas de murs extérieurs et intérieurs... pas d'armes et de cuirasses.

est défini être « cuirasse et casque »
 革甲冑之屬, de sorte que
 兵 garde sa signification ordinaire
 de « armes offensives ».

Le second exemple que nous
 citerons est du *Tso-tchouen*, 15^e
 année du Duc *Gai*: 公孫宿以
 其兵甲入於贏 que Legge
 (p. 843 A) traduit: « on
 which Kung-sun Suh entered Ying
 with his military stores ». Or on
 ne va pas envahir un pays, armé
 seulement d'une cuirasse, sans ar-
 mes offensives, et il est clair que
Suh s'était armé d'armes offensi-
 ves (*ping*) et défensives (*kiah*) pour
 faire son attaque.

Les caractères 兵甲 signi-
 fient toujours deux choses, même
 quand ils sont transposés 甲兵
Kiah-ping; p. e. *Tso-tchouen*: 令
 尹好甲兵 « The chief minis-
 ter is fond of buff-coats and sharp
 weapons » (Legge, p. 722). etc.
 Du reste, le *Tso-tchouen* emploie
 le caractère 甲 *kiah* seul, en plus
 de vingt endroits, avec la signi-
 fication de *cuirassés*, c'est-à-dire
 de soldats armés de cuirasses.

J'avais dit (T. P., V. p. 293)
 que le mot *Armour* en Anglais
 veut dire l'armure entière d'un
 soldat, c'est-à-dire ses armes of-
 fensives et défensives, et pas ex-
 clusivement la cuirasse.

M. Nocentini, voulant avoir
 à tout prix raison, cite, pour dé-
 fendre la fautive traduction du
 P. Couvreur de la définition ar-
mour pour *ping-kiah* employée par
 Medhurst, le dictionnaire de Web-
 ster, où le mot *Armor* ne serait
 défini que comme signifiant « l'ar-
 mure défensive pour protéger le
 corps pendant la bataille ». Mais
 Medhurst, qui savait mieux l'An-
 glais que M. Couvreur et M. No-
 centini, y a compris bien cer-
 tainement l'armure défensive et
 offensive, et M. Nocentini ne cite
 Webster qu'à demi. Voilà le pas-
 sage entier dans Webster (édition
 revue par Chauncey A. Goodrich
 et Noah Porter) p. 75 Col. B:

Armor 1: Defensive armor for
 the body; any clothing or covering
 worn to protect one's body in battle.

In English statutes, armor is
 used for the whole apparatus of war,
 including **offensive** ¹⁾ as well as

1) Nous soulignons.

defensive¹⁾ weapons. The *statutes of armor* directed what arms every man should provide.

S'il n'y a pas ici lieu à une insigne mauvaise foi de la part de M. Nocentini, certes sa demie citation de la définition de Webster témoigne de sa grande ignorance de l'Anglais, ou d'une négligence impardonnable.

Elle prouve en même temps que le P. Couvreur n'a également pas compris le mot *armor* dans Medhurst, faute de l'avoir contrôlé par les lexiques chinois, et parce qu'il n'a pas compris la portée du mot anglais *Armor*.

Le 3^e point contesté par M. Nocentini est la règle grammaticale sur l'usage de 以爲 *i-weï* donnée par St. Julien. Je pourrais me contenter de répliquer que St. Julien a bien mieux su le Chinois que M. Nocentini, qui doit encore faire ses preuves. Mais comme il cite un exemple qui semblerait prouver son opinion, il est nécessaire de revenir sur ce point. Notons d'abord que j'ai

employé dans mon article la restriction «généralement» en disant (*T'oung-pao*, V, p. 295): «Quand *i-weï* signifie «considérer comme», l'expression n'est généralement pas séparée».

J'aurais dû préciser; j'ai cru que M. Nocentini aurait su lui-même dans quels cas il est permis de la séparer. Un de ces cas est entre autres la métaphore, dans laquelle la signification de «considérer comme» se déduit tout naturellement de celle de «faire de» ou «avec». Comme p. e. chez nous le proverbe «Faire une montagne d'une taupinière» signifie au propre «considérer une taupinière comme une montagne», de même qu'en Japonais le proverbe *Hari-no koto-wo bō-no-yōni yu*, «faire une massue d'une aiguille» signifie au propre «considérer une aiguille comme une massue».

Quand St. Paul, dans son épître aux Philippiens (III : 19), dit «qu'ils ont leur ventre pour Dieu», il veut dire qu'ils font de leur ventre un Dieu, qu'ils considèrent

1) Nous soulignons.

leur ventre comme leur Dieu, et les traducteurs de la Bible ont conséquemment très bien traduit la phrase par 以口腹爲上帝. Prémare cite 吾以子爲鬼 «Je vous ai pris pour un revenant», où *i-weï* est séparé, puisque l'auteur fait une comparaison.

L'exemple cité par M. Nocentini rentre dans cette catégorie. Mencius (III B, x, 2) fait une comparaison en disant: 齊國之士、吾必以仲子爲巨擘 Parmi les savants du royaume de *Ts'i*, je considère *Tchoung-tsze* certainement comme le chef (le gros pouce), *anglicé*: as the boss of the scholars; ce qui équivaut à dire que Mencius fait de *Tchoung-tsze* le chef ou premier des savants du pays de *Ts'i* ¹⁾, comme le pouce est le premier ou le chef des cinq doigts.

Ici la métaphore «gros pouce» [en Italien *pollice*, et pas *dito*

mignolo (petit doigt) comme le traduit M. Nocentini] est semblable à notre expression *bras droit*; et un souverain, ou un particulier, qui fait d'une personne son *bras droit*, la considère quasi comme son bras droit.

Il y a d'autres exceptions, mais comme je ne fais pas à propos de la réplique de M. Nocentini un cours de Chinois pour les ignorants, je ne puis pas les donner ici. Je constate seulement qu'elles ne s'appliquent point à des choses matérielles.

Mais admettons pour un moment que l'expression 以夫桑皮爲紙 signifie «ils considèrent l'écorce du Fousang comme du papier», quelle conclusion pourrait-on en tirer? Car, d'après le témoignage unanime des auteurs chinois et japonais, les derniers n'avaient aucune écriture avant qu'elle fut introduite de la Co-

1) M. Nocentini, qui ne cite que les six derniers caractères de ce passage, n'a pas même su où se trouvait le passage qu'il avance contre moi, et confond *Tchin Tchoung-tsze* (陳仲子) du temps de Mencius, aussi nommé *Tze-tchoung* (子終), qui vivait pendant le 3^{ème} siècle avant notre ère, et était un savant, avec *Soung Tchoung-tze* (宋仲子), ministre de l'empereur *Ming-ti*, des *Han* («a ministro dei Han, Ciung-tzü» dit M. Nocentini), qui vivait pendant le 1^{er} siècle de notre ère. (Voyez Legge, Mencius, p. 160, note au Chap. X et Mayers, Chinese Reader's Manual, N^o. 637.). Il est vraiment pénible de devoir discuter avec un homme aussi peu versé dans la littérature chinoise, qu'il en connaisse même pas les auteurs des citations qu'il lance à son antagoniste.

rée ¹⁾. Ils faisaient des entailles dans des bâtons, et des nœuds dans des cordes, pour se rappeler certains faits, comme le font encore aujourd'hui les illettrés chez nous et les sauvages. Mais ce n'est pas de l'écriture. En quoi auraient-ils donc *considéré* l'écorce du Fousang comme du papier, quand ils n'avaient point d'écriture? peut-être pour se moucher dedans? la matière me semble un peu dure pour cet emploi. Mais trêve à ce sujet! aucun sinologue sensé ne traduira la phrase de la relation de *Hoeï-chin* autrement que comme nous l'avons fait.

Fousang est appelé le Pays des longues barbes selon le *Yeou-yung tsah-tsou* (*T'oung-pao*, III, 128), et je l'ai identifié avec l'île de Krafu. M. Nocentini, sans avancer une seule preuve à l'appui, dit que c'est le *Yézo*. M. Nocentini oublie que toute la partie méridionale de l'île de Krafu est également habitée par des

Aïnos à longue barbe. Or *Yézo* est nommé par les Chinois 蝦夷島, ou l'île des Barbares aux Crânes, et ils le distinguent nettement du *Fousang*.

D'où M. Nocentini a tiré le fait «que les Aïnos se seraient réfugiés à *Yézo* devant la tyrannie des Japonais bien longtemps après le voyage de *Hoeï-chin* (p. 250)» intéresserait certainement énormément les ethnographes; car jusqu'ici ils sont convaincus que les Aïnos ont été refoulés par les Japonais au moins onze cents ans avant le voyage de *Hoeï-chin*, par suite de l'invasion au Japon par *Zin-mou*, 660 avant notre ère.

Nous terminons ici le débat sur cette question avec M. Nocentini, car nous pouvons mieux employer notre temps qu'en combattant les erreurs sinologiques, ethnographiques et géographiques de dilettantes scientifiques; et, du reste, M. Nocentini n'est pas de force à lutter avec nous. G. S.

1) Actes du 1^{er} Congrès des Orientalistes à Paris, Volume I, p. 233; d'Hervé de St. Denys, *Peuples Orientaux*, Vol. I, p. 79; Terrien de Lacouperie, *Beginnings of Writing*, p. 141, § 208.

R. VON ERCKERT, *Die Sprachen des Kaukasischen Stammes*, mit einem Vorwort von Prof. F. Müller. Wien, 1895, Hölder, M. 15.

General von Erckert hat sich durch sein Buch über den »Kaukasus und seine Völker«, sowie durch verschiedene kleinere Abhandlungen, als ausgezeichnete Kenner des Kaukasus bekannt gemacht. Das vorliegende Werk — hauptsächlich linguistischen Inhalts — schliesst sich seinem Vorgänger ethnographischer Natur würdig an. Es zerfällt in zwei Theile: 1° Einführung, Erklärung der in Verwendung gebrachten Lautzeichen und Wörterverzeichnisse: Nume-rale, Pronomen, Adverbien, Nomen, Adjectivum, Verbum (SS. 1—204). 2° Sprachproben und grammatische Skizzen mit statistisch-ethnographischer Übersicht (SS. I—XII, 1—364) und allgemeine Charakteristik und Begründung der (von Erckert neu begründeten)

Classification der Sprachen des kaukas. Stammes (SS. 365—390) mit einer Sprachkarte.

Ein eingehendes Studium des gründlich ausgearbeiteten Werkes ist allen denen, die sich mit allgemeiner Sprachwissenschaft oder Phonetik beschäftigen, auf das angelegentlichste zu empfehlen: den Linguisten, weil es nun einmal eine unumstössliche Thatsache ist, dass »die Charaktere einer Kategorie, je niedriger und enger sie ist, desto mehr bloss an der Oberfläche des Organismus haften und desto beschränkter und weniger tief sind" ¹⁾; d. h. mit andern Worten: in tiefer stehenden, unentwickelteren Sprachen spielen sich gewisse morphologische Vorgänge gleichsam vor unsern Augen ab, während sie in entwickelteren Sprachen sich unserer Erkenntnis durch den seit Jahrhunderten vollzogenen Abschluss entziehen. Die Phonetiker werden in Erckerts Werk Laute finden, die z. B. bei Sievers und Storm kaum oder gar nicht erwähnt werden, naturge-

1) Cf. Haeckel, *Generelle Morphologie d. Organ.* Bd. II, pag. 401. — Lamarek, *Philosophie zoologique*, vol. I, page 2.

mäss auch nicht wohl erwähnt werden konnten.

Für die Leser des *T'oung-Pao* sind besonders die Resultate hinsichtlich der Stellung der kaukasischen zu andern Sprachen ¹⁾ und ganz speciell zu den ural-altaischen von Wichtigkeit, sowie die Stellung der einzelnen Gruppen zu einander.

Im Allgemeinen dürfte es nach dem Baskischen wohl kaum mehr ein Volk geben, das in linguistischer und ethnographischer Hinsicht zu so unvermittelt neben einander stehenden Ansichten Veranlassung gegeben hat, als grade die Völkergruppe des Kaukasus²⁾. »Criticism" ist eben leider nicht immer »the effect of judgement", wie der originelle Dr. S. Johnson meinte.

Der berufenste Beurtheiler ist zweifellos Fr. Müller; seine besonders im Grundriss (III, 2, pp. 48, 216, 222) niedergelegte An-

sicht geht dahin, dass es eine nordkaukasische und eine südkaukasische Gruppe giebt; ob aber beide mit einander verwandt sind, ist nicht mit Bestimmtheit auszumachen; auf jeden Fall ist weder die eine noch die andere mit dem Uralaltaischen verwandt (l. c. p. 41 cf. Fr. Müller, *Orient und Occident II*, p. 535). Ebenso urteilt H. Winkler (*Uralalt. Völker und Sprachen*, p. 138): »Ganz verfehlt diese (die daghestanischen) oder andere kaukas. Sprachen dem uralalt. Stamme oder gar dem finischen zuzählen zu wollen, wie wohl geschehn ist".

Sein trefflich hegründetes Endurteil hat von Erckert in den folgenden Sätzen zusammengefasst (p. 387):

» Alle diese Sprachen erweisen sich nach den angestellten Untersuchungen mit einander so innig verwandt, dass sie Abköm-

1) An eine Verwandschaft mit dem Indogermanischen glaubt wohl heute Niemand mehr; ich lasse die Frage daher als müssig ganz bei Seite.

2) Cf. Whitney, *La vie du langage*, p. 202; Hovelacque et Hervé, *Précis d'Anthropologie*, p. 561; de Quatrefages, *Histoire générale des Races humaines*, pp. 470, suivv.; Brinton, *Races and peoples*, pp. 170 suivv.; Spiegel, *Iranische Alterthumskunde*, I, p. 412; Max Müller, *Natürliche Religion*, p. 324. Wie Recht Johnson hatte, zeigt diese Müller'sche Bemerkung drastisch. R. N. Cust, *The languages of the Caucasus*, J. R. A. S., XVII, 2, p. 1, Separatabdr.

linge einer in ihnen aufgegangenen Ursprache zu sein scheinen"; und weiter: »Damit ist zugleich die Stellung zu der so oft erörterten Frage bestimmt, ob die kaukas. Sprachen einer bekannten Sprachfamilie einzugliedern, oder ob sie als eine selbständige Familie zu betrachten sind; die endgültige Beantwortung dieser Frage ist dermalen noch nicht möglich" (cf. auch page 389 p. f.).

Ich halte es bei dem heutigen Stand sowohl der kaukas. als uralalt. Sprachwissenschaft für das Richtige, eine Verwandtschaft zwischen beiden nicht einfach zu leugnen: ich bin weit davon entfernt, ihr das Wort zu reden, bemerke aber, dass Winkler irrt, wenn er sagt (l. c.) die Pronomina hätten eine andere Form; im uralalt. sind die Elemente des Pron. 1 Pers. m° und n°, vergl. damit Ing. me, Min. ma, Lak. na, Xür. nu; auch die im Uralalt. so beliebte sogenannte Nasalerweiterung findet sich im

Pronomen.¹⁾ (vergl. übrigens Erc kert p. 388). Auch der übrigen keineswegs vollständige Mangel der Vocalharmonie kann nach Winklers Urteil nicht gegen die Verwandtschaft angeführt werden (cf. Winkler, Das uralalt. und seine Gruppen p. 5). Doch bemerke ich, dass beide Punkte auch in meinen Augen von gar keinem Belang sind.

Möge das schöne Buch den Erfolg haben, den es verdient.

W. BANG.

A Bibliography of the Japanese Empire, being a Classified List of all Books, Essays and Maps in European languages relating to Dai Nihon, published in Europe, America and in the East, from 1859—93, compiled by FR. VON WENCKSTERN, published in London by Kegan Paul, Trench, Trübner & Co. and in Leiden by E. J. Brill. Price £ 1. 5.— = flor. 15.—

An der Jahreswende ist in

1) Cf. zu den übrigen Pron. und zur Nasalerweiterung meinen Aufsatz: les langues ouralo-altaïques et l'importance de leur étude pour celle des langues indogermaniques, pp. 9—11; Mém. in 8° de l'Acad. roy. de Belgique.

London ein Buch erschienen, welches einen lang gehegten Wunsch aller Japanforscher und -freunde erfüllt und berufen ist, nach den verschiedensten Richtungen hin ein mühseliges und oft genug vergebliches Fragen und Suchen durch ein bequemes und schnelles Nachschlagen zu ersetzen. Dass und wieviel neuerdings über Japan veröffentlicht worden ist, zeigt ein Blick in Herrn von Wenckstern's Bibliographie am besten, die fünf und zwanzig Jahre (1859—93) umfasst und gegen 10,000 Nummern zählt, während sein — man könnte fast sagen einziger Vorgänger Pagès ¹⁾ für 4 Jahrhunderte sich mit 759 begnügen konnte. Da Verfasser überdies einen Abdruck der Bibliographie japonaise von Pagès giebt, so liegt uns eine unschätzbare Zusammenstellung vor, die sich von der ersten Berührung Japans mit dem Abendlande bis auf die neueste Zeit erstreckt; und wenn auch Bibliographien, gleich Wör-

terbüchern, nie vollständig sein können, so sind doch neben dem unermüdlichen Fleiss des Verfassers noch andere Gründe eine Gewähr dafür, dass auch nach dieser Seite hin das Ziel erreicht worden ist, soweit es sich überhaupt erreichen liess. In London, der Hauptquelle für unsere junge Wissenschaft, seit Jahren lebend, hat Verf. die überreiche Fundgrube des britischen Museums, die vielseitigen Hilfsmittel der Japan Society und das Haus Trübner, zu dem er in enger Beziehung steht, gewissermassen zu Mitarbeitern gehabt. Also nicht Stoffmangel, sondern embarras de richesse ist die Hauptschwierigkeit für ihn gewesen, was wohl dem wissbegierigem Benutzer des Buches nur angenehm sein kann. Der reichhaltige Stoff ist unter 24 Hauptabteilungen eingereiht, die zum grossen Teil wieder in Unterabteilungen zerfallen. Sie sind wie folgt überschrieben:

1) Abgesehen von diesem und einigen anderen kleineren bibliogr. Arbeiten, wären nur noch die Bücherangaben hervorzuheben, die Chamberlain in seinen Things Japanese den einzelnen alphabetisch geordneten Artikeln als Schlussbemerkungen hinzugefügt hat. Sie sind zwar mit grossem Geschick ausgewählt, beschränken sich aber naturgemäss nur auf eine verhältnissmässig kleine Anzahl Bücher.

- | | |
|---|---|
| <p>I. General and miscellaneous works
on Japan.</p> <p>II. Bibliography.</p> <p>III. Periodicals.</p> <p>IV. Travels.</p> <p>V. Religion and Philosophy.</p> <p>VI. Philology.</p> <p>VII. Belles-Lettres ¹⁾.</p> <p>VIII. History.</p> <p>IX. Law.</p> <p>X. Economics.</p> <p>XI. Numismatics and Metrology.</p> <p>XII. Navy and Army.</p> <p>XIII. Medicine and Veterinary
Science.</p> <p>XIV. Education.</p> <p>XV. Fine Arts and Fine Art Indu-
stries ¹⁾.</p> <p>XVI. Industrial Arts and Trades.</p> <p>XVII. Ethnography.</p> <p>XVIII. Natural History.</p> <p>XIX. Topography and Hydrogra-
phy.</p> <p>XX. Physiography.</p> <p>XXI. Works written by Japanese
in European languages on sub-
jects not relating to Japan.</p> <p>XXII. The Ainu or Ainos.</p> <p>XXIII. The Riu-Kiu, Kurile, Bonin</p> | <p>and other islands round Japan.</p> <p>XXIV. Indices.</p> <p>Die Hauptabteilung VI. Philo-
logy zerfällt beispielsweise in folg.
Unterabteilungen:</p> <p>a. Dictionaries, Grammars, Phrase-
books, Manuals and Chresto-
matics.</p> <p>b. Papers on Comparative Philolo-
gy, Etymology, Dialects etc.</p> <p>c. Romanisation.</p> <p>d. Shorthand.</p> <p>e. Scientific Nomenclature.</p> <p>und XVIII. Natural History in
folgende:</p> <p>a. General Works.</p> <p>b. Botany.</p> <p>c. Zoology.</p> <p>1. Mammals.</p> <p>2. Birds.</p> <p>3. Reptiles and Amphibia.</p> <p>4. Fishes.</p> <p>5. Mollusca, Molluscoidea, Tu-
nicata.</p> <p>6. Insects.</p> <p>α. Miscellaneous works.</p> <p>β. Coleoptera.</p> <p>γ. Diptera, Hemiptera, Hy-
menoptera, Neuroptera,</p> |
|---|---|

1) „Drama“ unter XVe.

Orthoptera.

3. Lepidoptera.

7. Crustacea, Arachnoidea and
Myriopoda.

8. Protozoa, Coelenterata, Echinodermata, Vermes and
Arthropoda.

[For Parasitic animals see
under "Medicine resp.
Veterinary Science"].

d. Palæontology.

e. Mineralogy and Petrography.

In Abteilung VII (XVII u. a.)
sind alle von Europäern herausge-
gebenen Texte und Übersetzungen
zusammengestellt. Ausserdem ist —
um das Aufsuchen zu erleichtern —

ein alphabetisches Verzeichnis al-
ler dieser Urschriften am Schlusse
des Buches beigegeben (XXIVa).

Abt. XXIVb gibt schliesslich
ein allgemeines Autoren Verzeich-
nis. Berücksichtigt worden sind
besonders diejenigen Bücher, die in
deutscher, englischer, französischer,
holländischer, italienischer und
spanischer Sprache verfasst worden
sind, sowie die in Europa herausge-
gebenen Textausgaben jap. Werke.

Doch das Buch mag und wird
für sich selbst sprechen. Wer sich
mit Japan beschäftigt, wird es we-
der entbehren können noch wollen.

Dr. GRAMATZKY.

BIBLIOGRAPHIE.

LES ÉTUDES CHINOISES (1891—1894)

PAR

HENRI CORDIER,

Professeur à l'Ecole des Langues Orientales vivantes, Paris.

II. ¹⁾

CHINE et HONGKONG.

Une transposition dans les pages de mon manuscrit m'a fait parler du *Korean Repository* avant d'avoir terminé ce que je voulais dire sur les publications des missionnaires catholiques.

Je voulais signaler le dernier ouvrage du P. COUVREUR ²⁾ qui est peut-être le plus remarquable de son auteur. C'est certainement la meilleure chrestomathie que nous ayons jusqu'à présent et elle est appelée à rendre les plus grands services pour l'enseignement pratique. D'autre part, depuis que la première partie de cette revue a été mise à l'impression, le travail du P. Stanislas LE GALL, sur

1) Cf. *Toung-Pao*, V, n°. 5, Déc. 1894, pp. 420—458.

2) Choix de Documents, lettres officielles, proclamations, édits, mémoriaux, inscriptions, Texte chinois avec traduction en français et en latin par S. Couvreur S. J. — Ho kien fou, Imprimerie de la Mission catholique. 1894, in-8, pp. iv—560.

Divisé en cinq parties: I^{re}. *Lettres officielles*. — II^{re}. *Proclamations*. — III^{re}. *Edits et mémoriaux*. — IV^{re}. *Gazette de Pékin*. — V^{re}. *Mélanges*.

*Tchou-hi*¹⁾, a paru et nous apprenons que le Dictionnaire du P. Angelo ZOTTOLI, subit un long retard car, mis à la refonte, il y a deux ans, il ne sera achevé que dans deux autres années: l'impression qui commencera alors, sera fort longue: ce Dictionnaire, qui est la traduction complète de celui de K'ANG-HI, n'aura pas moins de douze volumes. — Voilà le désordre de mes papiers réparé.

L'arsenal du *Kiang-nan*, à *Kao-tchang miao*, près de Chang-haï, montre une louable diligence; pendant que M. John FRYER²⁾ imprime une liste trop longue pour être reproduite ici, des nombreux livres d'étude qu'il a publiés en chinois, son collègue, le professeur de français, M. BOTTE, publie une Grammaire française à l'usage de ses élèves indigènes³⁾.

Le Consul de France à Canton, M. Camille IMBAULT-HUART, continue à donner la preuve de la plus grande activité: une nouvelle édition de son *Manuel pratique de la langue chinoise*⁴⁾, de

1) Variétés sinologiques N°. 6. — 朱熹 Le philosophe Tchou-hi, sa Doctrine, son influence par le P. Stanislas Le Gall, S. J. — Chang-hai. Imprimerie de la Mission Catholique de l'orphelinat de T'ou-sè-wè. 1894, in-8, pp. III—184:

Première Partie: Court exposé historique. — Deuxième Part.: Points principaux de la Doctrine de Tchou-hi. — Troisième Part.: Texte et traduction de la Section 49^e des Œuvres de Tchou-hi, d'après le 23^e volume de l'édition impériale.

2) Catalogue of Educational Books, Works of General Knowledge, Scientific and Technical Treatises, &c., &c., in the Chinese Language. — Translated or written. By John Fryer, LL. D., Of the Chinese Imperial Government Service, Kiangnan Arsenal, Shanghai. — Sold at the Chinese Scientific Book Depot, 407 Hankow Road, opposite the Cathedral, Shanghai. (Established in 1884.) — Shanghai: Printed at the Presbyterian Mission Press. — 1894, br. in-8, pp. 11.

3) 範規文法 Grammaire française à l'usage des élèves chinois. Par A. Botte, ancien Professeur de Français et de Droit international à l'École impériale de l'arsenal du Kiang-nan, Assisté De M. Ouann Tsoung-Yuen (萬鍾元) Lettré Chinois. Shanghai: Imprimerie de Noronha and Sons — 1894, in-8, 2 ff. préf. n. c. + pp. 248.

4) Manuel de la langue chinoise parlée à l'usage des Français. Comprenant: I. Une introduction grammaticale. II. Des phrases et dialogues faciles. III. Un recueil de mots les plus usités. Par Camille Imbault-Huart, Vice-Consul de France. — Peking, typ. du Pé-t'ang, 1885, pet. in-8 carré, pp. III—140.

nouvelles *Recherches sur la Poésie* ¹⁾, ne l'empêcheront pas de donner un excellent Mémoire sur le pays de *Hami* ²⁾ et de faire imprimer un gros volume sur l'*Ile de Formose*, en tête duquel nous avons placé une Bibliographie spéciale ³⁾. M. Huart nous fait part de la sorte de son expérience de *Tai-ouan*; il avait, à l'époque de l'intervention de l'amiral Courbet sur les côtes de Chine, réuni tous les documents relatifs à la grande île de Formose, dont la pointe septentrionale devait être le théâtre de quelques-uns des combats les plus meurtriers qu'eurent à soutenir nos soldats contre les troupes du Céleste Empire. Ce sont ces documents qui forment la monographie très considérable publiée aujourd'hui sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. On croit

— Manuel pratique de la langue chinoise parlée à l'usage des Français comprenant: I. Les éléments de la Grammaire. II. Des phrases et dialogues faciles. III. Un recueil des mots les plus usités. Par Camille Imbault-Huart, Consul de France... Seconde édition revue, corrigée et considérablement augmentée. — Hongkong: Noronha [et] Paris: E. Leroux, 1892, in-4, pp. III—337.

1) Un poète chinois du XVIII^e siècle. — Yuan Tseu-Ts'ai, sa vie et ses œuvres. Par Camille Imbault-Huart, Vice-Consul de France. (*Journ. C. B. R. A. S.*, N. S., Vol. XIX, Part II, 1884, Art. I, pp. 1—42.

— La Poésie Chinoise du XIV^e au XIX^e siècle. Extraits des poètes Chinois, traduits pour la première fois, accompagnés de notes littéraires, philologiques, historiques et de notices biographiques. Par C. Imbault-Huart, Vice-Consul de France, etc., Paris, Ernest Leroux, 1886, in-18.

— Poésies modernes traduites pour la première fois du Chinois, accompagnées du texte original, et d'un commentaire qui en explique les principales difficultés, par C. Imbault-Huart, Consul de France... Peking, Typ. du Pei-t'ang [et] Paris, E. Leroux, 1892, in-8, pp. VIII—167.

Les poésies sont extraites de l'œuvre poétique de Yuan Tseu-ts'ai.

2) Le pays de 'Hami ou Khamil. Description, histoire, d'après les auteurs chinois par M. C. Imbault-Huart. (*Bull. de géogr. hist. et descr.*, 1892, N^o 2, pp. 121—195.)

3) L'île Formose. Histoire et description, par C. Imbault-Huart, ouvrage accompagné de dessins, cartes et plan, précédé d'une introduction bibliographique, par Henri Cordier. Paris, Leroux, 1893, in-4, pp. LXXXIV—323.

— Bibliographie des ouvrages relatifs à l'île Formose par Henri Cordier, Professeur à l'École spéciale des Langues Orientales Vivantes. Chartres, Imprimerie Durand. — 1893, in-4, pp. 59.

Tiré à part de l'ouvrage précédent à 150 ex., dont 50 sur papier vergé de Hollande.

généralement que les Chinois n'ont découvert Formose qu'en 1430; cela tient à ce que cette grande île, désignée par les Chinois sous le nom de *Tai-ouan*, a été confondue avec les îles Lieou-Kieou. On peut donc rapporter la date de la première visite des Chinois à *Tai-ouan* à 605 ou 606 de notre ère, c'est-à-dire sous la dynastie des *Souï*. M. Huart passe en revue: l'occupation de Formose par les Hollandais depuis 1624 jusqu'à ce qu'ils en aient été chassés en 1662; l'histoire de la dynastie du pirate Koxinga jusqu'à la soumission de l'île par les Mandchous en 1683; Formose sous la domination chinoise; l'expédition japonaise de 1874. Une seconde partie renferme la description physique et politique de l'île, l'agriculture, l'industrie et le commerce, les mœurs et les coutumes des habitants, le récit de quelques excursions, et enfin des statistiques. Un grand nombre de plans, de cartes, de gravures, ajoute à l'intérêt d'un texte, pour la rédaction duquel ont été consultés autant les sources chinoises que les livres européens ¹⁾).

Le recueil bien connu sous le titre de *Houng-leou Meng* a tenté tour à tour le zèle de deux membres du service consulaire anglais: MM. Herbert A. Giles ²⁾ et H. Bencraft Joly ³⁾. M. Giles avait

1) Cf. *Revue Critique*, 17—24 Juillet 1893, p. 47.

2) The Hung-lou-mêng (紅樓夢): commonly called the Dream of the Red Chamber. By Herbert A. Giles. (*Jour. China Br. R. As. Soc.*, N. S., Vol. XX, N° 1, 1885, Art. I, pp. 1—23.)

"... the *Dream of the Red Chamber* was probably composed during the latter half of the 18th century. The name of its author is unknown. It is usually published in 24 vols 8vo, containing 120 chapters which average at the least 30 pages each, making a grand total of about 4000 pages".

— The Hung-lou-mêng. (*Jour. China Br. R. As. Soc.*, N. S., Vol. XX, N° 2, 1885, pp. 51—52.)

"With reference to Art. I, upon the *Hung-lou-mêng* 紅樓夢, commonly called the Dream of the Red Chamber, it does not appear to have been before pointed out that the "Dream of the Red Chamber" is a wholly inaccurate translation of the Chinese title. *Hung* means "red", and *lou* means "an upper chamber", and *mêng* means "a dream"; but *Hung-lou-mêng* cannot be rendered by a simple English arrangement of these three meanings.

"The author of this novel, whoever he may have been, first chose 石頭記 *Record of the Stone*, as the title of his book, but soon altered it in favour of 情僧錄 *Story*

déjà donné une traduction d'une autre collection de contes, le *Liao Tsai tche-i* (聊齋誌異) de Pou Soung-ling (蒲松齡) sous le titre de *Strange Stories from a Chinese Studio* (Lond., 1880, 2 vol. in-8). Mais avant de prendre une retraite, que le mauvais état de sa santé a rendu prématurée, M. Giles a eu le temps de terminer ce qui était évidemment le grand travail de sa vie: son dictionnaire chinois-anglais ¹⁾. Cet œuvre est assez considérable pour que je crois utile de reproduire la préface (p. xii) qui indique le but poursuivi par l'auteur:

"In the conviction that *il n'y a point de livres qui rendent de plus grands services ni plus promptement ni à plus de gens que les dictionnaires*, this work was projected as far back as the close of 1874. It was carried on with intervals until April 1889, when, from the bulk of material already collected, I began to realise the inexhaustibility of the mine, and to fear lest ultimate execution should be altogether sacrificed to the desire to be comprehensive. I therefore set to work to arrange my collection such as it was, and to transcribe the whole for the press, — of itself no easy task. Later on, I communicated my design to Mr. L. C. Hopkins of H. B. M. Consular Service, who, with rare disinterestedness, at once placed unreservedly at my disposal the whole of his own collection of phraseology, representing more than ten years of careful research. I was thus enabled not only to add many new illustrations of the

of a *Lovelorn Priest*, in allusion to Pao-yü. Later on, a Shantung man, named K'ung Mei-ch'i

孔梅溪, of course a remote descendant of Confucius, proposed 風月寶鑑 *The Mirror of Love*; and T'sao Hsüeh-ch'in 曹雪芹, who is regarded by some as

the author, said that it should be called 金陵十二針 *The Twelve Beauties*

(lit. Hair-pins) of *Nan-king*. None of these titles however were ever actually adopted. When the book came to be printed, it was under the title of the *Hung-lou-meng*, a term which is not found anywhere in the text, and for the meaning of which we must search beyond. The story contains indeed several *dreams*, but none of these occur either in or about a *red chamber*, which words in fact are here used in a purely figurative sense. They may be compared in some sense with the "marble halls" of the famous song, which by the way also form part of a dream. For when the writer says:

"I dreamt that I dwelt in marble halls, there is no stress whatever on the fact that the walls were marble in particular; — any other costly material would have done equally well. So with the Chinese term. It is a dream of the wealth and grandeur of the two princely establishments in which the action of the story is laid, and would be more correctly translated by some such equivalent as *A Vision of Wealth and Power*". (Note by H. A. Giles.)

3) *Hung-lau-meng*; or the Dream of the Red Chamber. A Chinese Novel. Book I. Translated by H. Bencraft Joly, H. B. M. Consular Service, China. Kelly and Walsh, Limited. 1892.

1) A Chinese-English Dictionary by Herbert A. Giles, H. B. M. Consul at Ningpo. London, Bernard Quaritch, 1892, gr. in-4, pp. xlvii—1415 et 1 p. d'er. n. c.

meanings and uses of the characters, but also to verify, and often improve, my own previous renderings of obscure and difficult phrases. Subsequently, Mr. E. H. Parker, H. B. M. Consul at Hoihow, undertook to assist by romanising the whole of the characters on a uniform system in no less than nine dialects and three distinct languages as enumerated above, besides contributing an essay on the language in general, which will be found at the end of this Preface. About the same time Mr. G. M. H. Playfair, H. B. M. Vice-Consul at Shanghai, agreed to compile a new set of *Tables* specially for this Dictionary; and to give an idea of the labour involved, I need only mention that for the *Surnames* alone it was necessary to make a separate examination of every character in K'ang-Hsi. These three gentlemen may be fairly taken as the flower of Anglo-Chinese scholarship in H. B. M. Consular Service. With their assistance, I began to be sanguine of success; and in May 1891, when the transcription was rather more than half finished, I placed the manuscript in the hands of the printer.

«Infinite pains have been bestowed upon the tedious business of proof-reading, which has extended over a year and a half. I was assisted in this throughout by Mr. Playfair; by Mr. Hopkins, until invalided home, when Mr. E. H. Fraser took his place; and on his transfer to a distance, by Mr. P. F. Hausser. Both the last-mentioned gentlemen are Service colleagues and sound scholars; and to both I am indebted for valuable critical and other emendations. Two Chinese Writers employed in the Ningpo and Shanghai Consulates, devoted themselves more exclusively to the Chinese text, in which typographical errors are so likely to occur. But no one of us surpassed the devotion and fidelity of another proof-reader — my wife — whose unerring revision swept from the pages many a blunder which had escaped every other eye and would otherwise have remained to blot the approximate accuracy of the whole. In this connection I may also mention that under the skilful management of Mr. John Morris, foreman printer to Messrs. Kelly & Walsh, all proofs were turned out from the press in such style as to reduce our labour to a minimum.

«For some years past the cry on all sides has been for a new Dictionary. Whether this one will fill the void or not, or if so, for how long, are questions upon which it would be impertinent for me to speculate. It is the best thing I could do with the forces at my control. It is a votive offering, however humble, for the honour and advancement of the British Consular Service».

Ce dictionnaire demande déjà, comme celui de BILLEQUIN, une certaine connaissance de la langue chinoise pour être utilement consulté; je lui ferai le reproche d'être par ses dimensions et par son poids d'un maniement peu commode.

Le vétéran Dr. J. EDKINS, en dehors de ses articles, publiés dans le Journal de la Société orientale de Peking, et déjà indiqués, continue avec une ardeur que personne ne soupçonnerait chez un homme arrivé en Chine en 1848, ses études de philologie comparée ¹⁾; il a réuni sous forme de brochure quelques-uns de ses Mémoires ²⁾, à l'exemple de M. T. WATERS ³⁾.

Le premier interprète de la Légation de France à Peking, M. Arnold VISSIÈRE, nous envoie enfin son Mémoire sur le *Souan-pan* ou Abaque des Chinois ⁴⁾. — Suivant l'exemple de M. Basil Hall

1) The Evolution of the Chinese Language as exemplifying the Origin and Growth of Human Speech, by Joseph Edkins, D. D. 1887. (*Jour. Peking Oriental Society*, Vol. II, N. 1, 1887, pp. 1—91, une table.)

— The Evolution of the Hebrew Language by Joseph Edkins, D. D. Author of "Evolution of the Chinese language", China's Place in Philology, "Chinese Buddhism", etc. — London — Trübner & Co., 1889, in-8, pp. ix—150.

— Effect of Nomad Life on the growth of Language. By Joseph Edkins, D. D. (*Imp. & As. Quart. Review*, Oct. 1891, pp. 288—304.)

2) Modern China: thirty-one short Essays on Subjects which illustrate the present Condition of the Country. By Joseph Edkins, D. D. — Shanghai: Kelly & Walsh, 1891, br. in-8, 2 ff. n. c. + pp. 55 à 2 col.

Contient:

Numeral increase of the Chinese Race, p. 1. — The Temple of Heaven, p. 2. — Need of Tree Planting in North-China, p. 4. — The Chinese Language, p. 5. — Foot Binding, p. 7. — The Art of China and Japan, p. 9. — Change in the Chinese Climate, p. 11. — Chinese Views on Science, p. 12. — A Museum at Peking, p. 14. — The Migration of Industries, p. 16. — China's Turkish Province, p. 18. — Medicine in China, p. 20. — Changes in the Agriculture of North-China, p. 21. — Chinese Accounts of the Mammoth, p. 24. — Rice, p. 25. — Industrial Missions, p. 27. — Pawn Brokers, p. 29. — Chinese Opinions on Novels, p. 30. — The Yangtze River, p. 32. — Fêng-shui, p. 34. — Irrigation, p. 36. — The Floods in the North, p. 37. — The Chinese Treatment of Cholera, p. 39. — The Climate of China, p. 40. — Chinese Educational Colleges, p. 42. — The Mariner's Compass a Chinese Invention, p. 43. — The Use of Cotton Yarn, p. 46. — Chinese and Foreign Medicine, p. 47. — The Chinese Queue, p. 49. — Tartars as Sovereigns, p. 51. — Local Disturbances, p. 53.

3) Essays on the Chinese Language, by T. Waters. — Shanghai, Presbyterian Mission Press. — 1889, in-8, pp. vi—496 + iii + ii + iii.

Contents: I. Some Western Opinions. — II. The Cultivation of their language by the Chinese. — Chinese opinions about the Origin and Early History of the Language. — IV. On the Interjectional and Imitative Elements in the Chinese Language. — V. The Word *Tao*. — VI. Terms relating to Death and Burial. — VII. Foreign Words in Chinese. — VIII et IX. The influence of Buddhism on the Chinese language.

4) Recherches sur l'origine de l'Abaque chinois et sur sa dérivation des anciennes fiches à calcul par A. Vissière. — Extrait du *Bulletin de Géographie*, 1892. — Paris, Ernest Leroux, 1892, br. in-8, pp. 28.

Notice par G. Schlegel, *Toung-Pao*, IV, mars 1893, pp. 96—99.

CHAMBERLAIN, dans *Things Japanese*, M. J. Dyer BALL, nous donne dans *Things Chinese* ¹⁾ pour l'Empire du Milieu un équivalent qui est loin toutefois d'égaler son modèle, mais dont l'utilité est constatée par deux éditions rapidement enlevées. — Dans deux ouvrages écrits avec une rare saveur, M. Arthur H. SMITH ²⁾ étudie les travers des Chinois avec une critique amère qui assure le succès de ses livres et que semblent justifier les désastres actuels de la Chine. — Le Registrar General de Hongkong, M. J. H. Stewart LOCKHART, nous traduit un excellent manuel de citations ³⁾, mais j'avoue que je suis débordé dans ces Notes, — que je ne puis faire aussi longues que je voudrais, — par la quantité si considérable d'ouvrages intéressants. Je cite encore au bas de ces pages des tra-

1) *Things Chinese, being Notes on various Subjects connected with China* by J. Dyer Ball, M. R. A. S. H. M. Civil Service, Hongkong. Author of "*Cantonese Made Easy*", — London: Sampson Low, Marston, and Company — 1892, in-8, pp. 2 + 1 f. n. c. + pp. 419 + pp. XIII.

— *Things Chinese, being Notes on various Subjects connected with China* by J. Dyer Ball, M. R. A. S. H. M. Civil Service, Hongkong. Author of "*Cantonese Made Easy*", — Second Edition Revised and Enlarged. — London: Sampson Low, Marston and Comp. — 1893, in-8, pp. 4 + 1 f. n. c. + pp. 497 + XIV.

2) *Chinese Characteristics* by Arthur H. Smith. — Shanghai: Printed and published at the "North-China Herald" Office. — 1890, in-8, pp. II—427 + II.

— *Chinese Characteristics* by Arthur H. Smith. — London, Kegan Paul, Trench, Trübner & Co. 1892, in-8, pp. II—427 + II.

Même édition que la précédente avec un titre différent.

— *The Natural History of the Chinese Boy and of the Chinese Girl: a study of Sociology*. By the Author of "*Chinese Characteristics*". Shanghai, "North China Herald", 1890, br. in-8, pp. 27.

3) *A Manual of Chinese Quotations, being a translation of the Ch'ing-yü-k'ao (成語考)*, with the Chinese Text, Notes, Explanations and an Index for easy reference. By J. H. Stewart Lockhart, Registrar General, Chairman of the Board of Examiners in Chinese, Hongkong, F. R. G. S., M. R. A. S. — Hongkong: Kelly & Walsh, 1893, in-8, pp. IV + 1 f. n. c. + pp. 425 + pp. LXXXIII pour l'index.

vaux de Chauncey GOODRICH ¹⁾, de C. W. MATEER ²⁾, de P. H. S. MONTGOMERY ³⁾, etc.

Le *Ching-Yu Kouang Hsun* (聖諭廣訓) paraissait avoir été suffisamment étudié depuis cent ans; il paraît que non, puisque M. F. W. BALLER a cru devoir en préparer une nouvelle édition ⁴⁾.

Nous ne manquons jamais dans ces Notes, de marquer la part énorme prise dans nos études par le Service des Douanes Impériales, si admirablement dirigé par Sir Robert HART ⁵⁾. Nous avons à signaler particulièrement le voyage de I-tchang à Tchoung-king ⁶⁾ et le superbe volume qui renferme les Rapports Décennaux de 1882 à 1891 ⁷⁾. — Le Docteur Friedrich HIRTH, qui appartient à

1) A Pocket Dictionary [Chinese-English] and Pekingese Syllabary. By Chauncey Goodrich. — Peking: 1891, in-16, pp. vi—237.

Introduction signée: "Tungchow", near Peking, April 26, 1891.

2) A Course of Mandarin Lessons, based on Idiom, by Rev. C. W. Mateer, D. D., LL. D. — Shanghai: American Presbyterian Mission Press. — 1892, in-4, pp. xlix—714 + 1 f. d'errata.

3) Introduction to the Wénchow Dialect. By P. H. S. Montgomery, Imperial Maritime Customs. Kelly and Walsh, Lt., 1893.

4) The Sacred Edict, with a Translation of the Colloquial Rendering, Notes and Vocabulary. By F. W. Baller. Prepared for the use of Junior Members of the China Inland Mission. Shanghai: American Presbyterian Mission Press, 1892, 2 vol. in-8.

5) SIR ROBERT HART, BART., G. C. M. G. — Robert Hart, fils de Henry Hart, de Portadown, comté d'Armagh, né en fév. 1835; élevé à Queen's College, Belfast; M. A., 1875; épouse, 1866, Hester Jane, fille d'Alexander Bredon, de Portadown; entré dans le service consulaire anglais en Chine, 1854: secrétaire de la commission des Alliés à Canton, 1858; entré en 1859 dans les Douanes chinoises en qualité de Député-Commissaire. Nommé Inspecteur général en 1863. Nommé C. M. G., 1880; K. C. M. G., 1882; G. C. M. G., 1889. Nommé Ministre d'Angleterre à Peking, 1885, à la mort de Sir Harry Parkes, mais donna sa démission; Baronet en 1893.

6) China. — Imperial Maritime Customs. — II. — Special Series: N° 17. — ICHANG to CHUNGKING: 1890. — Published by order of the Inspector General of Customs... Shanghai, 1892, in-4, pp. 46.

Voyage de H. E. Hobson, par bateau, et de A. E. von Rosthorn, par terre.

7) Decennial Reports, 1882—91. — Reports on the Trade, Navigation, Industries,

ce grand service, semble lui avoir consacré presque toute son activité pendant cette dernière période comme Commissaire à Tchoungking. Néanmoins les derniers travaux qu'il vient de publier dans le *T'oung-Pao*, indiquent par leur importance que leur auteur est toujours plein d'activité scientifique ¹⁾.

ALLEMAGNE.

La mort de Georg von der GABELENTZ laissait vacante la chaire qu'il occupait à l'Université royale Frédéric Guillaume. Si l'on avait voulu donner comme successeur au regretté savant, un sinologue qui ne fut que sinologue, on l'aurait trouvé facilement en la personne du Dr. Friedrich HIRTH, bien connu par ses travaux et qui, quoique Commissaire des Douanes Impériales Chinoises, a le titre allemand de *Professeur*. Mais les conditions avaient changé à Berlin depuis la venue de Gabelentz; il s'y était créé un cours pratique de langue chinoise au Séminaire des Langues Orientales — semblable à celui de l'École des Langues orientales vivantes de Paris — dont la direction avait été confiée à l'excellent interprète de la Légation de Prusse à Peking, M. Carl ARENDT. On suivit donc pour la chaire de l'Université l'ancienne tradition et l'on fit

etc., of the Ports open to Foreign Commerce in China and Corea, and on the condition and development of the Treaty Port Provinces.

Subjects treated: Aids to Navigation, Banking, Botany, Calamities, Coast Trade, Disturbances, Education, Exchange, Export Trade, Foreign Trade, Geography, Guilds, Imports, Industries, Inland Transit and Traffic, Literary Honours, Local Improvements, Mining, Missionaries, Money Market, Native Products, Opium (Foreign and Native), Pilotage, Population, Postal Facilities, Railways, Review of past Decade, Shipping, Silk, Tea.

— With Map of Chinese Empire and adjacent parts of Russia, India, Burma, etc., delineating Telegraph and Railway Communications, Courier Routes, etc.; sundry other Maps; and Sketch Plans of the Treaty Ports, Also Ten-year Statistical Tables relative to the Shipping; the Values of the Import, Export, and Coast Trade; the Purchasing Power of Silver; and the Population (Chinese and Foreign) at those Ports, in-4, pp. 789. Prix # 8.

1) Die Länder des Islam nach Chinesischen Quellen von Friedrich Hirth. — I. — (*T'oung-Pao*, Supp. au Vol. V, Déc. 1894. pp. 64). — Über den Schiffsverkehr von Kinsay zu Marco Polo's Zeit. — Der Ausdruck So-fu. — Das weisse Rhinoceros. (*Ibid.*, pp. 386, 390, 392.)

choix pour occuper la place de Gabelentz — sinon en titre, au moins d'une façon effective — de son meilleur élève, jeune sinologue doublé d'un philologue, le Dr. Wilhelm GRUBE, dont les différentes publications font légitimement espérer qu'il continuera dignement l'œuvre de son maître ¹⁾.

A cette même Université, un jeune Privat-Docent, M. Georg HUTH, s'occupe avec succès de l'histoire du bouddhisme tibétain et mongol ²⁾.

M. Carl ARENDT, professeur de chinois au Séminaire des Langues Orientales, est trop connu — au moins des anciens résidents de Chine — pour qu'il soit nécessaire de faire son éloge. En rap-

1) Zur Naturphilosophie der Chinesen. *Lî-khi* 理氣. Vernunft und Materie. Übersetzt und erläutert von Wilhelm Grube. (*Mél. as. tirés du Bull. de l'Acad. Imp. des Sc. de St. Pétersbourg*, VIII, 21 Août—2 Sept. 1879, pp. 667 à 689), in-8.

— Zur Naturphilosophie der Chinesen. *Lî-khi*. Vernunft und Materie. Übersetzt und erläutert von Wilhelm Grube. (Lu le 21 août 1879.) (*Bul. de l'Acad. Imp. des Sciences de St. Pétersbourg*, 1879, pp. 554—570.)

— Ein Beitrag zur Kenntniss der Chinesischen Philosophie. — 通書 T'ung-Su des Čeu-tsi, mit Ču-hi's Commentare nach dem Sîng-li tsing-i. Chinesisch mit mandschuischer und deutscher Übersetzung und Anmerkungen, herausgegeben von Wilhelm Grube. Theil I. Cap. I—VIII. — Promotionsschrift. — Wien. Druck von Adolf Holzhausen. 1880, br. in-8, pp. ix—45.

— Die Sprachgeschichtliche Stellung des Chinesischen. Von Dr. Wilhelm Grube, Dozenten der ostasiatischen Sprachen an der Universität zu Leipzig. — Leipzig, T. O. Weigel, 1881, in-8, pp. 20.

— Note préliminaire sur la langue et l'écriture Jou-tchen par W. Grube. (*Toung-Pao*, V, Oct. 1894, pp. 334—340.)

2) Geschichte des Buddhismus in der Mongolei. Aus dem Tibetischen des oJigs-med nam-mk'a herausgegeben, übersetzt und erläutert von Dr. Georg Huth. — Erster Theil: Vorrede. Text. Kritische Anmerkungen. — Strassburg, Karl. J. Trübner, 1893, in-8, pp. x-296. — Zweiter Theil: Übersetzung und Erläuterungen. — *Ibid.*, 1894, in-8, pp. x-323.

— Die Inschriften von Tsaghan Baišin. Tibetisch-Mongolischer Text mit einer Übersetzung sowie sprachlichen und historischen Erläuterungen, herausgegeben von Dr. Georg Huth, Privatdocent an der Universität zu Berlin. Gedruckt auf Kosten der Deutschen Mongeuländischen Gesellschaft. — Leipzig, F. A. Brockhaus, 1894, in-8, 3 ff. prél. + pp. 63.

pelant ici quelques-unes de ses anciennes publications ¹⁾, signalons la *Grammaire* ²⁾ considérable qu'il a donnée. Cet ouvrage, qui a amené entre lui et le Dr. SCHLEGEL une courtoise discussion, est, — en écartant le principe même de la nécessité des grammaires chinoises, que SCHLEGEL et LEGGE considèrent comme inutiles, — un livre tout à fait remarquable qui doit rendre de grands services dans l'enseignement auquel le Prof. ARENDT a été appelé.

Mon ancien Collègue à la Société Asiatique de Chang-haï, le

1) Das Schöne Mädchen von Pao. — Eine Erzählung aus der Geschichte China's im 8ten Jahrhundert v. Chr. (Aus dem Chinesischen übersetzt von C. Arendt.) Yokohama. — Buchdruckerei des „Echo du Japon“. 3 cahiers in fol. à 2 col., paginés 1—10, 11—22, 23—34.

Einleitung des historischen Romans «Geschichte der Fürstenthümer zur Zeit der östlichen Chous Tung-chou-lié-kuo.

— Parallels in Greek and Chinese Literature. By C. Arendt. (*Journ. Peking Orient. Soc.*, I, N^o. 2, 1886, pp. 29—60.)

— Supplement to Mr. Arendt's Paper on Parallels in Greek and Chinese Literature. (*Journ. Peking Or. Soc.*, Vol. I, N^o. 5, pp. 199—202.)

Dr. Martin and Dr. Edkins.

— Chiang-yi's Apologues of the Fox and the Tiger, and the Dog. By C. Arendt. (*China Review*, XII, pp. 322—324.)

— Su-tai's Apologue of the Bittern and the Mussel. By C. Arendt. (*China Review*, XII, pp. 362—363.)

Cf. Mayers' *Chinese Reader's Manual*, N^o. 933 et N^o. 626.

— On Chinese Apologues. By C. Arendt. (*China Review*, XII, pp. 407—412; XII, pp. 23—41.)

— C. Arendt. — Moderne chinesische Tierfabeln und Schwänke. (*Zeitschrift für Volkskunde*, I, 3, pp. 325—334.)

2) Handbuch der Nordchinesischen Umgangssprache mit Einschluss der Anfangsgründe des Neuchinesischen Officiellen und Briefstils von Prof. Carl Arendt, Lehrer des Chinesischen am Seminar. Erster Theil. Allgemeine Einleitung in das Chinesische Sprachstudium mit einer Karte. Stuttgart & Berlin, W. Spemann, 1891, in-8, pp. xxi-535.

Lehrbücher des Seminars für Orientalische Sprachen zu Berlin. Band VII.

— Einführung in die Nordchinesische Umgangssprache. Praktisches Übungsbuch zunächst als Grundlage für den Unterricht am Seminar von Prof. Carl Arendt, Lehrer des Chinesischen am Seminar. I. Abtheilung. Laufender Text. Stuttgart & Berlin, W. Spemann 1894, in-8, pp. xx-625 + 1 p. n. c.

— 2. Abtheilung. Chinesischer Text der Übungsbeispiele. Stuttgart & Berlin, W. Spemann. 1894, in-8, pp. 188.

Lehrbücher des Seminars für Orientalische Sprachen zu Berlin, Band XII, 1 & 2.
Notice par G. Schlegel, *T'oung-Pao*, V, mai 1894, pp. 164—169.

Dr. Karl HIMLY, interprète du Consulat d'Allemagne dans cette ville, retiré depuis de longues années à Wiesbaden, qui faisait part de sa science dans de rares articles publiés dans des journaux ou des revues locales, vient, dans le Bulletin de la Société de Géographie de Berlin, de nous traduire un excellent mémoire sur le Tibet septentrional et la région du Lob-nor ¹⁾.

Les travaux du Dr. Carl Adolf FLORENZ sont plutôt du domaine du Japon, mais nous relevons cependant un volume de lui sur la poésie chinoise ²⁾. — Signalons encore un manuel du Dialecte de Canton par feu M. E. HESS ³⁾.

AUTRICHE-HONGRIE.

Le Dr. A. PFIZMAIER, en mourant, a produit dans les publications de l'Académie des Sciences de Vienne, un vide immense que ne doivent d'ailleurs regretter que ceux qui préfèrent la quantité à la qualité. Sa perte privait néanmoins la capitale de l'Autriche de tout sinologue; heureusement, la place vient d'être prise par le Dr. Franz KÜHNERT, qui après un séjour en Chine, auprès du Dr. F. HIRTH, a été nommé Privat-Docent à l'Université impériale et royale de Vienne. Ses connaissances spéciales en mathématiques et en astronomie, donneront un intérêt tout particulier à ses publica-

1) Nord-Tibet und Lob-Nur-Gebiet in der Darstellung des *Ta-thsing I-Thung Yü-Thu* (erschienen zu Wu-thsang-fu, 1863) unter Mitwirkung des Herrn Karl Himly in Wiesbaden, herausgegeben von Dr. Georg Wegener. Mit einer Tafel. Sonderabdruck aus der Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin. XXVIII. Band. 1893. — Berlin 1898. Druck von W. Pormetter, br. in-8, chif. pp. 201 à 242, carte.

2) Carl Adolf Florenz. — Beiträge zur chinesischen Poesie, in metrischen Übertragungen, mit Einleitung, Commentaren und den Originaltexten. (*Mitth. d. D. Ges. f. Natur- u. Völkerkunde Ostas.*, Bd. V, n° 42, pp. 43—68.)

3) Sprechen sie Chinesisch? Chinesische Phraseologie, nebst ausführlicher Grammatik im Canton-Dialekt. Von E. Hess. Leipzig, 1891, in-8, pp. v—185.

tions dont voici la liste ¹⁾. — Je ne rappelle que pour mémoire M. Joseph HAAS, Consul général d'Autriche-Hongrie à Chang-hai, dont j'ai déjà parlé. — Notons aussi une nouvelle Grammaire d'Annamite pratique, récemment publiée à Vienne par M. A. DIRR ²⁾.

BELGIQUE.

Mgr. C. DE HARLEZ, de Louvain, est incontestablement un des plus ardents travailleurs dans le champ de nos études. Il passe avec la plus grande facilité de l'*Asiatic Quarterly Review* au *Journal Asiatique* de Paris ou au *Giornale della Società Asiatica Italiana*

1) TRAVAUX DU DR. FRANZ KÜHNERT. — Über die Einrichtung des chinesischen Kalenders (*Zeitschrift für den Orient.*) — Die Schuking-Finsterniss (mit Schlegel gemeinsam) (*Amsterdamer Academie*). — Der chinesische Kalender nach Yao's Grundlage und seine allmähliche Entwicklung (*Toung-Pao*, 1891). — Über Thsiet-khi und Khi (*Zeitschrift D. M. G.*, Bd. 44). — Über die drei Perioden: Tschang, Pu und Ki (Wien, *Acad. Sitzb. phil. hist. Cl.*, Bd. CXXV). — Über einige Lautcomplexe des Shanghai-Dialectes (Wien, *Acad. phil. hist.*, Bd. CXVI). — Zur Kenntniss der ältern Lautwerthe des Chinesischen (Wien, *Acad.*, Bd. CXXII). — Über Nanking-Chinesisch (Wien, *Acad.*, Bd. CXXXI). — Die Philosophie des Confucius auf Grund des Urtextes, das Da-Hjo (Wien, *Acad.*, Bd. CXXXII). — Ein Capitel des Shu-li-tsing-iun (Wien, *Zeitschr. f. d. Kunde d. Morgenl.*) — Die Partikel *shi* in Lao-tsi's *Tao-te-king* (Wien, *Zeitschr. f. d. Kunde d. Morgenl.*) — Die Minggräber bei Nanking (Wien, *Zeitschr. f. d. Kunde d. Morgenl.*) — Die Shengs im Chinesischen (*Wr. Zeitschr. f. d. Kunde d. Morgenl.*) — Übersetzungsschwierigkeiten bei Büchertiteln (*Wr. Zeitschr. f. d. Kunde d. Morgenl.*) — Ein Geschichtscapitel auf einer chinesischen Theekanne (*Wr. Zeitschr. f. d. Kunde d. Morgenl.*) — Einige Bemerkungen zu Heller's: „das Nestorianische Denkmal zu Singanfu“ (*Wr. Zeitschr. f. d. Kunde d. Morgenl.*) — Chinesische Schrift und Sprache (Monatsblätter, Wissenschaftliche. März 1888). — Entstehung der Welt und Wesen des Menschen nach chinesischer Anschauung (*Ausland* 1898, N^o. 10). — Der chinesische Todtencult (*Ost-asiat. Lloyd*, Juni 1893). — Chinesische Musik (*Presse*, 19 April 1893). — Das astronomische Observatorium in Peking (*Presse*, 19 April 1893). — China's Eigenart (*Mittheilungen der ost-israël. Union*, 1893). — Übersetzungen aus dem Heu-han-schu (in F. Ginzel, *Untersuchungen, etc.*). (Wien, *Acad. math. naturw. Classe*, Bd. LXXXV).

2) Theoretisch-praktische Grammatik der Annamitischen Sprache. Mit analysierten Übungssätzen, einer Chrestomathie und einem annamitisch-deutschen Wörterbuch. Mit 9 Schrifttafeln. Von A. Dirr. Wien, Pest, Leipzig, A. Hartleben, s. d. [1894], pet. in-8, pp. xiv—164 + 9 tables, 1 fl. 10 kr. = 2 fr. 70 c.

de Florence, des *Mémoires de l'Académie de Belgique* ou du *Muséon* au *T'oung-Pao*, sans épuiser un seul instant ses matériaux réunis en abondance. Il traite avec la même facilité du Tao-kiao ou du Jou-kiao, de la poésie ¹⁾ que de la médecine ou de la musique; je ne puis que renvoyer nos lecteurs à la *Bibliotheca Sinica* pour une liste de travaux qui ne pourrait trouver place ici; je n'en cite que les derniers ²⁾ qui sont peut-être les plus importants. Personne, plus que moi, n'apprécie et n'estime la noble carrière consacrée à la science par l'éminent professeur de Louvain, et si je fais quelques réserves sur une production trop hâtive, c'est que je crois que ces réserves pourront peut-être amener un progrès notable. Il est certain que cette dispersion cause — et c'est le moindre de ses défauts — de terribles variations d'orthographe; plus graves sont le manque de révision des traductions faites trop vite et surtout l'absence de commentaires.

M. l'abbé GUELUY, des Missions Belges, avait imprimé un livre intéressant ³⁾; on ne pourra que regretter qu'il se soit donné la

1) La Poésie Chinoise par C. de Harlez, membre de l'Académie royale de Belgique, Bruxelles, F. Hayez. — 1892, br. in-8, pp. 51.

Ext. des *Bul. de l'Ac. royale de Belgique*, 3^{me} série, t. XXIV, n° 8, 1892, pp. 161—209.

— La Poésie chinoise. Préceptes et modèles par C. de Harlez. Paris, E. Leroux, 1893, pet. in-8, pp. 120.

Les pp. 1—89 forment les pp. 161—209, 142—173 des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, 3^{me} série, t. XXIV, n° 8, 1892 et t. XXV, n° 2, 1893.

2) 神仙書 *Shên-Siën-Shū*. Le Livre des Esprits et des Immortels. Essai de Mythologie chinoise d'après les textes originaux par Ch. de Harlez, Membre de l'Académie royale de Belgique. Bruxelles, F. Hayez, 1893, in-4, pp. 492.

— 大清祭禮 *Tà T'ing tsí ò*. — La Religion et les Cérémonies impériales de la Chine moderne d'après le Cérémonial et les décrets officiels par Ch. de Harlez, Membre de l'Académie. (Présenté à la Classe des lettres dans la séance du 7 août 1893), in-4, pp. 556, s. l. n. d. [Bruxelles, Académie de Belgique.]

3) Description de la Chine occidentale (Mœurs et histoire) par un Voyageur. Traduit

peine de retraduire, après Stanislas Julien, la Préface du *Si-yu-ki* de Hiouen-ts'ang ¹⁾).

ESPAGNE.

Il est d'un bon patriote d'avoir voulu faire ressortir, devant le public international d'un Congrès, la valeur des travaux que ses nationaux ont consacrés à une science: le but de M. le Comte de la Viñaza, en donnant une bibliographie des ouvrages portugais et espagnols relatifs à la Chine et au Japon, était louable. Je ne puis que le remercier d'avoir cité avec éloge mon nom dans sa Préface, mais je crois que les emprunts qu'il a faits à mes ouvrages sont si considérables que sa part personnelle est singulièrement réduite ²⁾).

M. Eduardo TODA, ancien consul d'Espagne en Chine, a donné une Histoire de la Chine ³⁾), que je regrette de ne pas avoir vue, pas plus que les traductions en langue catalane, qu'originaires de Tarragone, il avait faites de traités chinois d'agronomie. Les ouvrages modernes espagnols relatifs à la Chine sont assez rares pour attirer l'attention, surtout lorsqu'ils sont l'œuvre d'un fonctionnaire aussi distingué que l'est M. Toda.

du chinois par M. Gueley, missionnaire. — Extrait du *Muséon*. — Louvain, Typ. de Charles Peeters, 1887, in-8, pp. 155, 2 cartes.

Traduit du *Si-yu Wen-kien-lou*, 西域聞見錄.

1) A propos d'une préface. — Aperçu critique sur le bouddhisme en Chine au 7^e siècle par A. Gueley. — Extrait du *Muséon*, Tome XIII, Novembre 1894. — Louvain, J.-B. Istas, 1894, br. in-8, pp. 15.

2) Congreso internacional de Orientalistas Lisboa, 1892. — Escritos de los Portugueses y Castellanos referentes a las lenguas de China y el Japón. — Estudio bibliográfico por El Conde de la Viñaza. Lisboa, M. Gomes.... Madrid, M. Murillo... Londres, B. Quaritch, in-4, pp. 139.

On lit au verso du faux titre: Tirada de 150 ejemplares numerados. — Au verso du dernier f.: Acabóse de imprimir esta «Memoria» el día 30 de Octubre de 1892 en la typografía de «La Derecha» de Zaragoza.

3) Historia de la China. Madrid, 1893, in-4.

FRANCE.

La mort du Marquis d'Hervey de Saint-Denys ouvrait une succession scientifique qu'il importait de ne pas laisser perdre; professeur au Collège de France, le Marquis d'Hervey avait eu pour prédécesseurs deux hommes hors ligne: Abel RÉMUSAT et Stanislas JULIEN; je ne crois pas offenser sa mémoire en disant que la continuation de l'œuvre de ces deux savants avait été un fardeau un peu trop lourd pour ses épaules. Abel RÉMUSAT est un fondateur. Il est certain que dans plusieurs de ses travaux, l'on trouve des erreurs; ce n'est pas Rabban Çagma ¹⁾ qui a apporté à Philippe le Bel la lettre d'Argoun, ainsi qu'il le dit dans son *Mémoire sur les relations politiques des princes chrétiens*: ce fut un autre ambassadeur, un an plus tard; de même, dans son *Mémoire sur l'Asie centrale* ²⁾; il faisait du *Kara balgasoun* des Ouigours, le *Kara koroum* des Mongols et entraînait ainsi ses successeurs sur une fausse piste; on a pu également lui reprocher de n'avoir pas terminé tous ses ouvrages, mais il ne faut pas oublier que Rémusat, né le 5 Septembre 1788, est mort, du choléra, le 4 Juin 1832, c'est-à-dire à l'âge de 44 ans, ce qui ne l'a pas empêché de marquer sa forte empreinte dans presque toutes les branches de la sinologie. Qu'on relise l'éloge magnifique et si mérité, que lui consacra son ami J. J. Ampère. Avant Stanislas Julien, Rémusat avait commencé l'étude des Classiques par la traduction du *Tchong-young*, l'étude des pèlerins bouddhistes par le *Fo Kouo Ki*, et personne n'a pu, après lui,

1) Pages 111—2; ainsi que le montre la vie (en syriaque) de Jabalaha récemment traduite par M. l'abbé Chabot. Rabban Çagma était venu l'année précédente; la lettre fut remise par Buscarel.

2) Mémoires sur plusieurs questions relatives à la géographie de l'Asie centrale. A Paris, de l'Imp. royale, 1825, in-4. — Cf. *Situation de Ho-lin en Tartarie...* du Père A. Gaubil, Leide, 1893, in-8; mes notes, pp. 36 et seq.

continuer ses recherches sur les langues tartares, ce qui nous fait regretter d'autant plus la perte de son second volume, égaré ou perdu dans une bibliothèque d'Angleterre ou d'Irlande.

Il ne faut pas oublier non plus que le seul sinologue sérieux en Europe était De Guignes le fils, qui avait passé plusieurs années à Canton et qui avait servi d'interprète à l'ambassade hollandaise d'Isaac Titsingh à Peking. De Guignes a eu le tort de mettre de côté le nom du frère Basile de Gemona, auteur du Dictionnaire publié aux frais du gouvernement impérial; mais il savait infiniment plus de chinois que ses contemporains, Hager et Montucci, et je n'hésite pas à le dire, plus que Klaproth, dont quelques-uns des reproches sont absolument puérils; comme celui d'imprimer le chinois de gauche à droite — ce que tout le monde fait aujourd'hui — au lieu de droite à gauche: c'est affaire de commodité typographique. Rémusat s'est servi de la *Notitia linguæ sinicæ* encore manuscrite du P. de Prémare pour sa Grammaire chinoise, comme Fourmont avait utilisé la Grammaire de Varo, moins connue, pour sa *Grammatica duplex*; mais Rémusat ne s'en est nullement caché, et il a tiré un autre parti de l'œuvre du jésuite de Peking que ne l'avait fait l'arabisant du Collège de France du volume du dominicain espagnol. Le seul homme de valeur à cette époque était l'illustre Morrison de Macao; car, dans la mission de Peking, les Jésuites mouraient, ne laissant pas d'héritiers. Abel Rémusat avait une culture encyclopédique, un caractère généreux, un esprit éclairé; il ne craignait pas la concurrence, sachant que la science avance par étapes successives, et que le maître devançant l'élève, celui-ci doit faire mieux. C'est ainsi qu'il forma en Stanislas Julien un disciple capable de prendre sa place dans la chaire du Collège de France.

Stanislas JULIEN, peu accessible aux jeunes, n'a pas laissé les souvenirs de reconnaissance affectueuse qui s'attachent à la mémoire

de son illustre maître: ce fut certes un grand savant, mais ses défauts personnels — oserai-je dire un certain sentiment de jalousie naturelle en lui — firent peut-être à la sinologie un mal que le grand éclat qu'il jeta sur les études chinoises a réparé à peine. De plus, il fut ingrat, non parce qu'il a traduit à nouveau des livres déjà publiés par Rémusat, mais parce qu'il a accusé son bienfaiteur d'actions indignes, comme le détournement d'une partie de la *Notitia* de Prémare. Pauthier, infiniment moins bon sinologue que Julien, mais d'un esprit autrement chevaleresque que celui de son rival, a vengé avec juste raison la mémoire de leur maître commun. Julien, professeur au Collège de France, pendant que Bazin et Biot mouraient, ne nous laissait, après quarante ans d'enseignement, que des élèves peu préparés à lutter par leur science ou par leur nombre, contre les générations nouvelles, qui faisaient leur éducation dans la Chine même. Conservateur à la Bibliothèque nationale, il ne nous léguait même pas un Catalogue des trésors confiés à ses soins: la liste médiocre des livres chinois qu'il avait faite, paraît n'avoir été donnée que pour empêcher les autres d'entreprendre la même tâche. Nous avons dit ailleurs ce que nous pensions de ce travail ¹⁾. Enfin, il fallait une grande énergie administrative pour qu'un enseignement pratique comme celui de l'École des Langues Orientales lui échappât et fut confié au comte Kleczkowski, qui avait été dans l'Extrême-Orient, apprendre en Chine son métier d'interprète. — L'œuvre de Julien reste une œuvre grande, mais personnelle: on peut dire qu'elle est représentée principalement par sa *Syntaxe nouvelle* et ses *Pélerins bouddhistes*; son importance est considérable ²⁾, et, cependant, mal-

1) Essai d'une Bibliographie des ouvrages publiés en Chine par les Européens au XVII^e et au XVIII^e siècle, par Henri Cordier. Paris, Ernest Leroux, 1883, in-8, pp. 52.

2) Sir Thomas Francis WADE me disait en Chine, il y a une vingtaine d'années, qu'il n'avait jamais appris autant de Chinois que dans le mémoire de Julien contre Pauthier: *Examen critique de quelques pages de chinois relatives à l'Inde*. . . . Paris, 1846, in-8.

gré l'illustration qu'elle jette sur son auteur et sur notre pays, on ne saurait citer Stanislas Julien comme exemple au professeur qui a charge d'âmes et qui, parmi ses élèves, doit se préparer des successeurs devant continuer la tradition ou la renouveler. Le maître doit voir dans ses élèves non des rivaux, mais des continuateurs. L'homme chez Julien, ne fut pas à la hauteur du très grand savant.

Nous pouvons considérer le Marquis d'HERVEY DE SAINT-DENYS comme le reflet de ses deux devanciers et même, si l'image n'était pas trop vulgaire, nous dirions qu'il a vécu des restes du festin auquel il avait été convié ¹⁾.

Quelle que fut la ténuité de ce dernier fil, il ne fallait pas laisser rompre la tradition qui le rattachait à Abel Rémusat. Depuis cinquante ans, les études chinoises avaient fait des progrès formidables et singulièrement élargi le champ des études orientales; les Indes empruntaient à la Chine, pour leur bouddhisme, les versions dans lesquelles avaient été transcrits les livres des disciples de Çakya Mouni; chez ses voyageurs, elles puisaient les renseignements qui jettent un jour tout à fait nouveau sur leur géographie et leur archéologie. C'est encore à l'Empire du Milieu que nous demandons le récit des expéditions dans la presqu'île indo-chinoise et dans les îles de la Sonde, et c'est toujours en Chine que le

1) Catalogue de la Bibliothèque chinoise de feu M. le Marquis d'Hervey de Saint-Denys, Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France. — La vente aura lieu les Lundi 19 et Mardi 20 Mars 1894, Hôtel des Commissaires-Priseurs. . . . Paris, Ernest Leroux. — 1894, in-8, pp. viii-72.

454 numéros.

M. E. Specht, qui a acheté un certain nombre de manuscrits de Stanislas Julien à la vente du M^{re} d'Hervey, les a présentés à la Bibliothèque de l'Institut à la séance du 18 mai 1894 de l'Académie des Insc. et Belles-Lettres:

— Note sur les Manuscrits de Stanislas Julien par M. Specht. (Séance du 18 mai 1894.) (Acad. des Insc. et B.-L., *Comptes rendus*, 1894, pp. 119-228.)

— Les papiers de Stanislas Julien par Edouard Specht. — Extrait des Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Séance du 18 mai 1894). Paris, Imprimerie nationale — MDCCCXCIV, br. in-8, pp. 16.

mystère des écritures et de l'histoire de l'Asie centrale trouvera sa solution la plus certaine. C'est encore pendant cette période de temps que la Chine et les peuples qui gravitent autour d'elle, se trouvant de plus en plus en contact direct avec les peuples de l'Occident, — les inventions modernes ayant supprimé les distances, — transformaient les problèmes politiques qui agitent notre vieille Europe, en problèmes qui agitent le monde entier.

Il m'a toujours semblé que l'enseignement donné au Collège de France ne devait pas être le même que celui donné à l'Ecole des Langues Orientales vivantes. L'Ecole des Langues Orientales, sans perdre son caractère scientifique, a un but essentiellement pratique, celui de fournir des drogmans et des interprètes aux départements ministériels, et même d'apprendre aux jeunes gens se destinant au commerce et à l'industrie, les langues, les moeurs, les coutumes et les lois de l'Orient et de l'Extrême Orient.

La pratique naturellement ne peut pas constituer à elle seule la science: il faut y joindre de fortes études auxquelles ne peuvent souvent se livrer les fonctionnaires ou les simples voyageurs. Quelques années de séjour dans un pays étranger suffisent à former un interprète; pour faire un bon professeur il faut en outre remplir d'autres conditions que celle d'une résidence plus ou moins prolongée hors de sa patrie. En dehors même de la connaissance du sujet, il y a des qualités naturelles et techniques nécessaires pour faire un professeur, qualités, qu'une expérience pratique, voire une grande culture, ne peuvent donner.

La chaire du Collège de France, fondée pour Abel Rémusat, qui inaugura son cours le 16 Janvier 1815, a pour titre: *Langues et littératures chinoises et tartares-mandchoues*. Ce titre est vaste et permet un choix et un développement de sujets que ne comporte certainement pas l'enseignement pratique de l'Ecole des Langues

Orientales. C'est ainsi qu'on a pu voir au Collège de France succéder à Abel Rémusat, Stanislas Julien et le Marquis d'Hervey de Saint-Denys qui n'avaient pas la pratique de la langue chinoise.

La tradition du Collège de France est d'enseigner les sciences nouvelles ou de préparer l'évolution de celles qui existent déjà; il doit devancer, ou tout au moins donner une impulsion à la science, si je puis m'exprimer ainsi. Son enseignement n'est pas une concurrence aux Cours existant ailleurs, il est au contraire — nous semble-t-il — le développement scientifique d'études qui ne peuvent acquérir toute leur ampleur dans un cadre fixé d'avance par des examens à passer. En un mot, l'enseignement du Collège de France doit être «original» varié et élevé; celui de l'Ecole des Langues Orientales doit être pratique et stable.

D'ailleurs de semblables considérations conduisent à des remarques d'un ordre plus général: la science est devenue singulièrement utilitaire, soit au point de vue de la carrière, soit dans un but de gain purement matériel. Elle est plus circonscrite dans chacune de ses branches qu'elle ne tendait déjà à l'être il y a une vingtaine d'années, et les nouvelles spécialités créées au détriment d'études plus larges ont achevé d'anéantir la culture générale. S'il n'est plus possible d'embrasser comme dans les siècles passés la science dans son entier, il n'est pas moins certain que des recherches trop restreintes font des savants un peu myopes et qu'au dessus de la science il y a l'homme même que seul peut former la culture générale. C'est à la spécialité, — indispensable si elle n'est pas absolue, nuisible si elle l'est, — aujourd'hui un but, non un résultat, — que l'on doit, quoiqu'on en ait dit, attribuer en grande partie la médiocrité des élèves admis aux Cours d'Enseignement supérieur.

Suivant l'usage, une chaire au Collège de France, doit à la

mort de son titulaire, être l'objet d'un vote qui décidera si elle sera maintenue ou supprimée. Les services rendus par les études chinoises étaient trop éclatants pour que l'on pût sérieusement hésiter sur le maintien d'une chaire de langues et de littératures chinoises et tartares-mandchoues. L'absence de candidats sur lesquels on pensait pouvoir compter, — mais qui, pour des motifs personnels, s'abstenaient, — faisait craindre que, faute de combattants, la place ne fut abandonnée. Grâce au dévouement de quelques amis des études des langues orientales, les intérêts de la sinologie furent sauvegardés et non seulement les candidats ne manquèrent pas, mais encore furent-ils nombreux. Si je ne me trompe, ces candidats à la succession du Marquis d'Hervey de Saint-Denis étaient MM. Edouard CHAVANNES, attaché libre à la Légation de France à Peking, traducteur des *Sacrifices Fong et Chan* et du *Calendrier des Yn*, et auteur d'un ouvrage sur la *Sculpture sur pierre en Chine au temps des deux dynasties Han*¹⁾; l'abbé Paul PERNY, ancien provicaire apostolique au Kouëi-tcheou, auteur d'un *Dictionnaire* et d'une *Grammaire de la langue chinoise*; PHILASTRE, ancien Administrateur des affaires indigènes en Cochinchine, traducteur des *Codes annamites* et du *Y-King*; Léon de ROSNY, professeur de japonais à l'Ecole des Langues Orientales Vivantes, dont la liste des travaux occuperait plusieurs pages; Léon ROUSSET, ancien professeur à l'Arsenal de Fou-tcheou, ancien secrétaire de la Légation chinoise à Madrid, à l'époque de *Tchen Lan-ping*, aujourd'hui chargé du bureau de publicité de la Maison Hachette, auteur d'un livre de voyages intitulé *A travers la Chine*; Ed.

1) Les inscriptions des *Ts'in*, par M. Edouard Chavannes. — Extrait du *Journal Asiatique*. — Paris, Imprimerie nationale. — MCCCXIII, br. in 8, pp. 51.

Les inscriptions des *Ts'in*, par M. Edouard Chavannes. (*Jour. As.*, IX^e Sér., I, N^o 3, 1893, pp. 473—521.

— La *Sculpture sur pierre en Chine au temps des deux dynasties Han*, par Edouard Chavannes. Paris, Leroux, 1893, in-4, pp. xl—88 et pl.

SPECHT, membre du Conseil de la Société Asiatique, auteur de traductions insérées dans le *Journal Asiatique*; Emmanuel TRONQUOIS, japonisant. TERRIEN de LACOUPERIE, de Londres, s'était désisté. Le maintien de la chaire étant décidé, le Dimanche 12 Mars 1893, à la réunion des professeurs au Collège de France, sous la présidence de M. Gaston BOISSIER, M. CHAVANNES fut présenté en première ligne et M. SPECHT en deuxième ligne. Dans la séance du 29 Mars de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, sous la présidence de M. SENART, M. CHAVANNES fut présenté en première ligne par 29 voix contre 4 données à M. SPECHT; en deuxième ligne, M. SPECHT par 29 voix contre 1 bulletin blanc et trois bulletins nuls. Enfin on lisait dans le *Journal Officiel de la République française* du Dimanche 30 Avril 1893:

«Par décrets en date du 29 Avril 1893, rendus sur la proposition du ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes.

M. CHAVANNES (Emmanuel-Edouard) agrégé de philosophie, attaché à la légation de France à Peking, est nommé professeur de la chaire de langues et de littératures chinoises et tartares-mandchoues au Collège de France, en remplacement de M. d'Hervey de Saint-Denys décédé».

M. Edouard CHAVANNES est donc le quatrième titulaire de la chaire créée par Abel Rémusat, depuis occupée par Stanislas Julien et le Marquis d'Hervey de Saint-Denys.

M. CHAVANNES, ancien élève de l'École normale et de l'École des Langues Orientales vivantes, avait déjà, par plusieurs publications remarquées, dont l'une même avait remporté le prix Stanislas Julien, donné les plus brillantes espérances. Il avait complété par un assez long séjour en Chine, à Peking, les études commencées à Paris, et si les circonstances le firent arriver plus tôt que lui-

même ne le pensait peut-être, elles ne le prirent nullement au dépourvu, et il justifie par ses travaux le choix qui a été fait de lui. Débutant par une leçon qui a eu le plus vif succès ¹⁾, M. Chavannes a continué l'œuvre de Stanislas Julien par la traduction du pèlerin bouddhiste *I-tsing* ²⁾ et entrepris celle de la première des vingt-quatre histoires dynastiques, les *Che-ki* (吏記) du grand *Se-ma T sien* (司馬遷), dont le premier volume, sous presse depuis longtemps, paraîtra prochainement. Au Congrès des Orientalistes de Genève, il a présenté, en collaboration avec M. Silvain LÉVI, une étude sur l'importante inscription de *Kiu-yong-kouan* (居庸關) ³⁾ bien connue par un mémoire du regretté Alexander WYLIE. Sur la demande de MM. Gustave SCHLEGEL et Henri CORDIER, S. A. le Prince Roland BONAPARTE, dont le zèle scientifique et la générosité sont bien connus, a consenti à faire les frais de la reproduction de l'inscription entière pour que, distribuée aux savants des différents pays, elle puisse être enfin définitivement étudiée. La collaboration active de M. Gabriel DEVÉRIA a permis à M. Chavannes d'étendre le plan primitif de la publication qui, bientôt terminée, comprendra non seulement l'inscription de *Kiu-yong-kouan*, mais aussi tous les documents, monnaies, etc. de l'époque mongole conservés en France.

Mon collègue, M. Gabriel DEVÉRIA, s'est occupé plus particulièrement des résultats de l'expédition de l'Orkhon, poursuivant ses

1) Edouard Chavannes. — Du rôle social de la littérature chinoise. — Leçon d'ouverture faite au Collège de France le 5 décembre 1893. Paris, aux bureaux de la *Revue Bleue*, 1893, br. in-8, pp. 81.

On lit au verso du faux-titre: «Extrait de la *Revue Bleue* du 16 décembre 1893».
Voir *Revue bleue*, 16 déc. 1893, pp. 774—782.

2) Voyages des pèlerins bouddhistes. — Les Religieux éminents qui allèrent chercher la loi dans les Pays d'Occident, mémoire composé à l'époque de la grande dynastie T'ang par I-tsing, traduit en français par Edouard Chavannes, Professeur au Collège de France. Paris, Ernest Leroux, 1894, in-8, pp. xxi—218.

3) Note préliminaire sur l'inscription de Kiu-yong koan, par Ed. Chavannes et Silvain Lévi. (*Jour. Asiatique*, IX^e Sér. IV, Sept.-Oct. 1894, pp. 354—373.)

anciennes recherches sur l'étude des langues étrangères chez les Chinois; nous indiquerons donc au paragraphe RUSSIE la part qu'il a prise dans un travail qui a intéressé un si grand nombre de savants occidentaux.

Il me semble que M. Léon de ROSNY n'a pas déployé son activité scientifique de jadis; il nous a donné de la traduction du 孝經¹⁾, que nous avons signalée déjà, une édition plus populaire. M. PHILASTRE²⁾ a terminé le deuxième et dernier volume de sa traduction du 易經. Mgr. C. de HARLEZ qui s'est — comme nous l'avons dit déjà — occupé du même ouvrage, n'est pas indulgent pour le travail de notre ancien et distingué fonctionnaire de Cochinchine.

«Après, dit-il, avoir parcouru ces deux énormes volumes, s'il en a le courage, le lecteur aura l'idée la plus inexacte, la plus fausse du livre dont l'explication en fait l'objet principal. La raison de ce fait est bien simple. Dans la traduction du texte, M. Philastre ne nous donne que des lambeaux de phrases isolés qui n'ont aucun sens précis. Les commentaires dont il nous donne une bonne version sont faits non point sur le texte du Yi et pour l'expliquer, mais à côté de ce texte et pour fournir à leurs auteurs l'occasion de développer leurs conceptions philosophiques, de divaguer à propos du Yi-king. En outre, le texte si court du Yi est perdu là-dedans comme quelques feuilles dans une forêt, il y disparaît presque en-

1) 孝經 Le Hiao-king. Livre sacré de la Piété filiale publié en Chinois avec une traduction française et un commentaire perpétuel emprunté aux sources originales par Léon de Rosny. Paris, Maisonneuve, 1889, in-8, pp. 176.

— La Morale de Confucius. — Le livre sacré de la Piété filiale traduit du chinois par Léon de Rosny. Paris, J. Maisonneuve, 1893, in-12, 8 fr. 50.

2) Tcheou-Yi: Le Yi: King ou livre des changements de la dynastie des Tcheou traduit pour la première fois en français avec les Commentaires traditionnels complets de Tshèng-Ts'e et de Tsou-hi et des extraits des principaux commentateurs par P. L. F. Philastre. Première partie. (*Annales du Musée Guimet*, VIII, Paris, Ernest Leroux, 1885.) — Deuxième partie. (*Ibid.*, XXIII, Paris, Ernest Leroux, 1893). 2 vol. in-4.

tièrement. Une simple réflexion suffira pour démontrer que tous ces commentaires sont en dehors des questions. C'est qu'ils sont tous basés sur la théorie du *Yin* et du *Yang*, des deux principes «actif, spontané» et «passif, réactif». Or, à l'époque où le *Yi-king* fut composé et de longs siècles après, ce système philosophique était entièrement ignoré. En outre l'école de *Tcheng-tze* et de *Tchou-hi* ont inauguré un système d'interprétation sans racine dans le passé. On a dit que les Chinois avaient perdu le sens du *Yi-king*. Ce sont les divagations des disciples du *Sing-li* qui ont donné lieu à cette croyance. Il n'en est rien. Nous voyons par le *Lün-yü* et le *Tso-tchuen* que les Chinois le comprenaient encore très bien jusqu'au IV^e siècle avant notre ère¹⁾.

S'il est difficile de mettre les Chinois d'accord sur le sens de ce livre difficile, il n'est pas plus aisé de mettre d'accord les savants européens: Terrien de Lacouperie, Douglas, Legge, Edkins, C. de Harlez, Philastre, qui ont étudié le 易經. Je crois qu'il a été dépensé beaucoup de temps et d'encre en pure perte.

Le Dictionnaire Chinois-Français de BAILLY en cinq²⁾ vol. in-4 a paru à Saïgon et je crois inutile de revenir sur le jugement sévère que je porte dans ce numéro du *T'oung-Pao* sur cet ouvrage encombrant et de peu de valeur. — La Société de Géographie de Rochefort a pris la peine de publier une traduction française du *De Horis Sinicis* de Gottlieb S. BAYER³⁾.

BAYER est un sinologue qui fut célèbre dans la première moitié du XVIII^e siècle. Ses travaux sont certainement très intéressants

1) *T'oung-Pao*, V, Mars 1894, p. 93.

2) Cochinchine française. Dictionnaire Chinois-Français par Bailly. — Saïgon, Imprimerie commerciale Rey & Curiol, 1889, 5 vol. in-4.

3) Traduit par E. de VILLARET, *Bul. Soc. Géog.*, Rochefort, XIV, 1892, pp. 183—198.

pour l'époque, mais ils ont perdu aujourd'hui une valeur scientifique, qui n'est même pas remplacée par le mérite de la rareté. Le traité *De Horis Sinicis*, dont on vient de donner la traduction, a été publié à Saint-Petersbourg en 1735. Il n'y a pas un des nombreux catalogues de libraires que je reçoive d'Allemagne qui n'en contienne un exemplaire marqué à un ou deux marks; c'est dire que cette plaquette in-4 court les rues et n'est pas recherchée. On a trop l'habitude en province de «découvrir» des choses rares ou inédites: aujourd'hui c'est la Société de Géographie de Rochefort; c'était jadis la Société languedocienne de géographie qui avait publié un manuscrit du voyage supposé inconnu de Montferran à la Chine, dont j'ai été obligé de faire justice dans la *Revue Critique* du 8 décembre 1884. On ne saurait trop recommander la prudence dans ces exhumations, car des recueils — estimés avec raison — pourraient baisser dans l'opinion publique par la publication de travaux imprimés à la légère ¹⁾.

M. Albert Auguste FAUVEL, ancien fonctionnaire des Douanes impériales chinoises (1872—1884), aujourd'hui inspecteur des services des Messageries maritimes, a profité de son séjour de douze années dans l'Empire du Milieu et des nombreux voyages nécessités par ses nouvelles fonctions, pour se livrer à de fructueuses recherches sur la géographie et l'histoire naturelle des pays de l'Extrême Orient. Lorsque l'inspecteur général des douanes impériales chinoises, Sir Robert Hart, qui allie à son remarquable talent administratif un grand zèle pour la science, entreprit la publication d'une série de monographies des dix-huit provinces de la Chine, M. Fauvel sut mener à bonne fin une des deux ou trois monographies qui furent achevées, et nous avons le dernier résultat de son travail dans une carte de la province relativement peu

1) Cf. *Bul. de Géog. hist. et descriptive*, 1894, N^o. 1, p. 10.

connue de Chan-toung qui lui a valu, à la Société de Géographie, le prix Alphonse de Montherot. Tout récemment, M. Fauvel vient de donner un ouvrage très important sur les *Séricigènes sauvages de la Chine*¹⁾.

M. le Docteur Ernest MARTIN, ancien médecin de la Légation de France, continue dans un grand nombre de petits mémoires, épars dans divers recueils périodiques, à nous donner le fruit de son expérience passée et de ses lectures présentes; un de ses confrères, M. le Docteur Louis Pichon, jadis à Chang-haï, aujourd'hui mêlé d'une façon active aux questions de politique coloniale, nous a raconté son intéressant voyage au Yun-nan³⁾ qui remet sous notre plume le titre du volume si important donné par le Prince

1) Les *Séricigènes sauvages de la Chine*. Paris, Ernest Leroux, 1895, in-4.

2) Les pigeons éoliens de Peking (avec gravures). Par le Dr. Ern. Martin. (*La Nature*, 1893, I, pp. 29—30).

— La voiture à voile des Chinois. Avec gravures. Par le Dr. Ern. Martin. (*La Science moderne*, 28 fév. 1893.)

— Notes sur les principales fourrures qu'on trouve actuellement à Peking et à Tientsin par M. le Docteur Ern. Martin. (*T'oung-Pao*, IV, N° 3, juillet 1893, pp. 298—302.)

— Consanguinité et mariage chez les Chinois. Par le Dr. Ern. Martin. (*Journal d'Hygiène*, N° 746, 8 janv. 1891.)

— Le mariage en Chine dans ses rapports avec l'hygiène. Par le Dr. Ern. Martin. (*Journal d'Hygiène*, N° 806.)

— Les fumeurs d'Opium. Par le Dr. Ern. Martin. (*La Nature*, 21^e année, N° 1054, 12 août 1893, pp. 167—170.)

— Bibliothèque générale de physiologie. — L'OPIMUM, ses abus, Mangeurs et fumeurs d'opium, Morphinomanes, par le Docteur Ernest Martin, Ex-Médecin-Major de l'École Polytechnique et de la légation de France à Pékin. Lauréat de l'Académie de médecine. — Paris, Société d'éditions scientifiques. — 1893, pet. in-8, pp. 175.

Notice: *China Review*. XX, N° 6, pp. 395—8, par E. H. Parker.]

— La Morphinomanie en Extrême-Orient. Par le Dr. Ern. Martin. (*Journal d'Hygiène*, N° 894, 9 nov. 1893, pp. 329—332.)

— Ethnographie chinoise. Wenchow. — L'île de la Pagode. — Le commerce français. Par le Dr. E. Martin. (*Magasin pittoresque*, 15 nov. 1894, p. 363—4, 1 grav.)

3) Un Voyage au Yunnan par Le Dr. Louis Pichon (de Shanghai). Avec une carte. Paris, librairie Plon. — 1893, in-12, pp. vii—286.

Il a paru une deuxième éd. la même année.

Henri d'Orléans ¹⁾ sur ses pérégrinations dans l'Indo-Chine qu'il recommence aujourd'hui avec une nouvelle vigueur.

Le dernier fascicule de la *Bibliotheca Sinica* ²⁾ vient de paraître. Son auteur, en dehors de sa collaboration au *T'oung-Pao*, à la *Grande Encyclopédie*, à la *Revue critique*, à la *Revue de l'Histoire des Religions*, a donné un certain nombre de travaux dont on trouvera la liste en note ³⁾.

GRANDE-BRETAGNE.

Qu'il me soit permis de saluer dans sa quatre-vingtième année le glorieux vieillard qui est aujourd'hui, incontesté, à la tête de nos études, non-seulement dans son pays, mais dans le monde entier: le Rév. Dr. James LEGGE, né le 20 Décembre 1815. La chaire de chinois à Corpus Christi College, Oxford, n'a pas été — ce qu'elle aurait pu être pour lui — une retraite; il est resté vaillamment sur la brèche et le dernier numéro du *Journal of the Royal Asiatic Society* a encore un mémoire dû à cet esprit vigoureux sur lequel l'âge n'a aucune prise.

Il a commencé une nouvelle édition de sa traduction des Classiques chinois ⁴⁾: le premier volume, seul paru jusqu'ici, de cette

1) Autour du Tonkin. Paris, C. Lévy, 1894, in-8.

2) *Bibliotheca Sinica* — Dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à l'Empire chinois. Paris, 1893—1896, 3 fasc. gr. in-8, comprenant les col. 1409—2343.

3) Situation de Ho-lin en Tartarie. Manuscrit inédit du Père A. Gaubil, S. J., publié avec une introduction et des notes. . . . Leide, E. J. Brill, 1893, in-8, pp. 50. — Bibliographie des ouvrages relatifs à l'île Formose. . . . Chartres, Durand, 1893, in-4, pp. 69. — Historique abrégé des relations de la Grande-Bretagne avec la Birmanie. . . . Paris, Ernest Leroux, 1894, br. in-8, pp. 29. — La Participation des Suisses dans les études relatives à l'Extrême-Orient. . . . Genève, MCCCXCIV, in-4, pp. 26. — Notice sur le Japon. . . . Paris, H. Lamirault et Cie, 1894, in-8, pp. 85.

4) The Chinese Classics with a Translation, critical and exegetical Notes, Prolegomena and copious Indexes, by James Legge, Professor of Chinese in the University of Oxford, formerly of the London Missionary Society. — In Seven Volumes — Second edition,

seconde édition, contient la même matière que le premier volume de la première édition, c'est-à-dire le *Lun-yu*, le *Ta-hio* et le *Tchoung-young*. Le texte chinois est le même; il me paraît même reproduit par la stéréotypie, mais de nouveaux commentaires ont été ajoutés — et l'oeuvre, par suite, est renouvelée. Espérons que le grand sinologue, premier titulaire du prix Stanislas Julien, pour l'ouvrage même dont nous parlons en ce moment, aura la force nécessaire de terminer cette réimpression et surtout de donner aux volumes, publiés en Europe, l'ampleur de ceux qui ont été imprimés en Chine. — Au Congrès des Orientalistes tenu à Londres en 1892, le Dr. Legge a lu un mémoire *The Three Religions of China* d'après la *Fair and Dispassionate Discussion of them* par Liû Mî (XIII^e ou XIV^e S. de notre ère) dont il publiera plus tard une traduction complète. Depuis cette époque le *Journal of the Royal Asiatic Society* ¹⁾ renferme tout ce qui a été écrit par le Dr. Legge, y compris les remarques préliminaires sur le poème *Li-sao* (离騷) et son auteur ²⁾. L'illustre savant s'occupe en plus de traduire toutes les *Tsou-tse* (楚辭), élégies de *Tsou*, écrites par *Kiu-youen* (屈原), ministre du royaume de *Tsou* (楚) au 4^e S. av. J. C., dont le *Li-sao* est d'ailleurs la plus importante. «If I should get that undertaking off my hands, m'écrit-il, and published, I think I shall be content to lay my pen aside». Nous espérons, au contraire, que ce sera un nouveau point de départ.

D'ailleurs le Dr. LEGGE trouve dans un membre du service con-

revised. Vol. I. Containing *Confucian Analects*, the *Great Learning*, and the *Doctrine of the Mean*. Oxford, at the Clarendon Press, 1893, gr. in-8, pp. xv—503.

— Les Livres sacrés de la Chine. Par Barthélemy-Saint Hilaire. (*Journal des Savants*, 1894, fév., pp. 65—78; juin, pp. 321—331; juillet, pp. 331—392; sept., pp. 509—520.)

1) The Late Appearance of Romances and Novels in the Literature of China; with the History of the Great Archer, Yang Yü-chî. By Professor Legge. (*Journ. Roy. Asiatic Society*, Oct. 1893, pp. 799—822.)

2) The *Lî Sâo* Poem and its Author. By the Rev. Professor Legge, Oxford. (*Journ. Roy. Asiatic Soc.*, Jan. 1895, pp. 77—92.)

sulaire anglais, M. Clement F. R. ALLEN ¹⁾, et un chapelain de Hongkong, le Rév. William JENNINGS ²⁾, des disciples qui traduisent à nouveau le *Chi-king* (詩經), le livre des *Odes*.

M. le Professeur R. K. DOUGLAS, depuis la publication de son Manuel de Chinois en 1889, s'est surtout occupé de la traduction de contes chinois, tirés en partie du *Kin-kou Ki-kouan* ³⁾ et de réunir en volumes un certain nombre d'articles sur la Chine parus dans les recueils périodiques qui ont eu assez de succès près de leurs lecteurs pour avoir différentes éditions ⁴⁾. Depuis longtemps, le Catalogue des livres japonais du Musée Britannique aurait paru, faisant suite en quelque sorte au Catalogue des livres chinois, si ce nouveau travail de M. Douglas n'avait été retardé par l'acquisition de la riche

1) The Chinese Book of the Odes for English Readers. By Clement F. R. Allen, Esq., M. R. A. S. (*Journ. R. As. Soc.*, N. S. Vol. XVI, Art. XX, Oct. 1884, pp. 453—478.)

— The Book of Chinese Poetry. Being the Collection of Ballads, Sagas, Hymns, and other Pieces known as the Shih Ching or Classic of Poetry. Metrically translated by C. F. R. Allen. London, 1891, in-8, pp. xxviii—528.

2) The Shi-king, the Old Poetry Classic of the Chinese. A close metrical translation, with annotations. By William Jennings, M. A., Vicar of Breedon, Berks, Late Colonial Chaplain, Incumbent of St. John's Cathedral, Hongkong. London, George Routledge & Sons, 1891, in-8, pp. 380, 3s. 6d.

One of Sir John Lubbock's *Hundred Books*.

3) Chinese Stories by Robert K. Douglas. With Illustrations. William Blackwood and Sons. Edinburgh and London, MDCCCXCIII, in-8, pp. xxxvii—348.

Content: Introduction, p. XI. — A Matrimonial Fraud, p. 3. — Within his Danger, p. 34. — The Twins, p. 62. — A twice-married Couple, p. 126. — How a Chinese B. A. was won, p. 172. — Le Ming's Marriage, p. 202. — A Buddhist Story, p. 231. — A sickle Widow, p. 249. — A Chinese Girl Graduate, p. 265. — Love and Alchemy, p. 321. — A Chinese Ballad, p. 344. — The love-sick Maiden: a Chinese Poem, p. 337.

Cinq de ces nouvelles sont tirées du *Kin-kou Ki-kouan* 今古奇觀. — Elles avaient paru dans divers recueils périodiques comme *Blackwood's Magazine*, etc.

4) China. By Robert K. Douglas, of the British Museum, and Professor of Chinese at King's College, London. With Map. Second Edition, revised. — Published under the direction of the Committee of General Literature and Education appointed by the Society for Promoting Christian Knowledge. — London: Society for Promoting Christian Knowledge, 1887, in-8, pp. viii—433.

— Society in China. By Robert K. Douglas, Keeper of the Oriental Books and Manuscripts in the British Museum, Professor of Chinese at King's College. With twenty-two illustrations. London: A. D. Innes & Co., 1894, in-8, pp. xiv—415.

— Second ed., 1894, in-8.

Collection Anderson, dont la description sera comprise dans le volume presque terminé, l'Index étant maintenant sous presse. Le Dr. LEGGE à Oxford, Sir Thomas F. WADE à Cambridge, le Prof. DOUGLAS à Londres, représenteraient entièrement les études chinoises dans la Grande Bretagne, si M. Herbert A. GILES ne venait pas de prendre sa retraite ¹⁾. Il est curieux qu'un pays qui ait autant d'intérêts en Extrême Orient que l'Angleterre, fasse moins pour les études que des contrées comme la France, l'Allemagne, la Hollande. A l'exception du Sanscrit, et je crois aussi du Persan, aux examens d'entrée pour les postes d'Orient, aucune langue orientale n'est demandée, même comme preuve de bonne volonté, et il en est ainsi, aussi bien pour la Chine et le Japon, que pour les Etablissements du Détroit, Siam, Ceylan, ou la Turquie et l'Arabie.

M. Herbert J. ALLEN ²⁾ va se trouver en concurrence avec M. Ed. Chavannes pour la traduction des *Che-ki* de *Se-ma Ts'ien*, dont il a imprimé le commencement dans deux numéros du Journal Asiatique de Londres qui nous conduisent jusqu'à la fin de la dynastie des *Hia*; l'absence presque totale de caractères chinois enlèvera beaucoup d'intérêt à cette traduction. — M. le Dr. S. W. BUSHELL profite de son congé en Europe pour préparer le Catalogue des porcelaines d'une belle collection américaine dans le genre de la Céramique chinoise de GRANDIDIER ³⁾, mais qui sera plus technique au

1) Chinese Poetry in english verse. By Herbert A. Giles. (*Nineteenth Century*, XXXV, 1894, pp. 115—125.)

Nous avons déjà parlé du Dictionnaire de M. Giles.

2) *Ssüma Ch'ien's Historical Records*. Introductory Chapter. By Herbert J. Allen, M. R. A. S. (*Journ. R. As. Soc.*, April 1894, pp. 269—295; Jan. 1895, pp. 93—110.)

3) Ernest Grandidier. — La Céramique chinoise — Porcelaine orientale; Date de sa découverte. — Explication des sujets de décor. — Les usages divers. — Classification. — Héliogravures par Dujardin reproduisant cent vingt-quatre pièces de la collection de l'auteur. — Paris, Firmin-Didot, 1894, gr. in-4, pp. ii—232.

point de vue chinois. — Un jeune membre du service consulaire anglais, M. W. H. WILKINSON, a donné la traduction d'un volume relatif aux Étrangers ¹⁾, écrit par un Chinois, qui vaut certainement la peine d'être lu; M. WILKINSON, avait, d'ailleurs, publié sous le voile de l'anonyme, un volume bien curieux sur la vie des interprètes à Peking ²⁾.

Depuis longtemps, la question du *Zipangou* de Marco Polo est élucidée: on sait que ce n'est qu'une transcription de *Jepeun-kouo* (日本國), c'est-à-dire le Japon. M. G. COLLINGRIDGE a eu la fâcheuse idée de vouloir en faire Java dans le *Geographical Journal* ³⁾: il s'est attiré de vertes réponses dans ce même périodique, de la part de M. H. YULE OLDHAM ⁴⁾ et à Amsterdam de la part de M. KRAMP ⁵⁾.

ITALIE.

L'Italie comme l'Espagne a célébré avec une grande pompe le glorieux centenaire de Christophe Colomb: au milieu de grandes fêtes, elle a su faire la part de la science, et le premier Congrès

1) „Those foreign Devils!" A Celestial on England and Englishmen, by Yuan Hsiang-fu. Translated by W. H. Wilkinson, Of H. M. Consular Service in China; Davis Chinese Scholar, Oxford, 1879: Author of „Where Chinese drive". — 1891. London: The Leadenhall Press, Simpkin, Marshall & Co. — New-York: Charles Scribner's Sons, pet. in-8, pp. xxii—191.

2) „Where Chinese drive". English Student-Life at Peking. By a Student Interpreter. — With examples of Chinese Block-printing, and other illustrations. — London: W. H. Allen & Co., 1885, in-8, pp. 275.

3) — The Early Cartography of Japan. By George Collingridge. (*Geographical Journal*, May, 1894, pp. 403—9.

4) The Early Cartography of Japan. By H. Yule Oldham. (*Geographical Journal*, Sept. 1894, pp. 276—9.)

5) Japan or Java? an Answer to Mr. George Collingridge's Article on „The Early Cartography of Japan". By F. G. Kramp. Overgedrukt uit het „Tijdschrift van het Koninklijk Nederlandsch Aardrijkskundig Genootschap, Jaargang 1894". Leiden, E. J. Brill, 894, in-8, pp. 14.

géographique italien a tenu ses brillantes assises dans la ville natale du grand navigateur. Ce Congrès, auquel avaient été conviés les représentants des principales Sociétés de Géographie du monde, a eu de grands résultats, ainsi que le témoignent les trois beaux volumes de mémoires qui viennent d'être publiés à Gênes ¹⁾. Ils offrent de l'intérêt surtout pour l'Europe et ses colonies; nos études n'ont à y glaner qu'un mémoire de M. L. NOCENTINI sur la question du *Fou-sang*, sur lequel je reviendrai au paragraphe PAYS-BAS.

Le *Giornale della Società asiatica italiana* est arrivé en 1893 à son septième volume; nous n'avons à y noter que des *Miscellanées chinoises* de Mgr. C. de Harlez. — Un nouveau recueil périodique *L'Oriente* ²⁾ a déjà atteint son quatrième numéro (N. 4, 1 Octobre 1894); il nous a permis de revoir au bas de quelques articles le nom de M. le professeur Antelmo SEVERINI qui semblait depuis des années avoir pris sa retraite; M. le professeur Carlo VALENZIANI est toujours fidèle à ses études japonaises et M. le prof. C. PUINI poursuit ses recherches sur la civilisation chinoise. M. Lodovico NOCENTINI paraît être toutefois le plus jeune et le plus actif des savants de la nouvelle génération: il avait traduit jadis le *Ching Yu Kouang Hsun* ³⁾; un séjour en Chine lui a permis de réunir quelques souvenirs intéres-

1) Società geografica italiana — Atti del primo congresso geografico italiano tenuto in Genova dal 18 al 25 settembre 1892 — Pubblicati a spese del municipio di Genova — Notizie, rendiconti e conferenze. Genova, Tipografia del R. Istituto sordo-muti, 1894, 3 vol. in-8.

2) L'ORIENTE — Rivista trimestriale pubblicata a cura dei professori del R. Istituto orientale in Napoli. Roma, tip. d. R. Accad. dei Lincei, 1894.

3) Il Santo Editto di K'añ-hi e l'amplificazione di Yuñ-ceñ tradotti con note filologiche da Lodovico Nocentini. Firenze. Coi tipi dei Successori Le Monnier. 1880, gr. in-8, pp. xix-76.

— Il Santo Editto di K'añ-hi e l'amplificazione di Yuñ-ceñ, versione mancese riprodotta a cura di Lodovico Nocentini. Firenze, succ. Le Monnier, 1883, gr. in-8, pp. 147 + 1 f. n. c.

Fait partie des Publ. d. R. Istituto di Studi Superiori pratici.

sants de voyages ¹⁾ et un certain nombre de mémoires scientifiques ²⁾.

La nouvelle *Rivista Geografica Italiana* paraît devoir apporter à nos études une importance spéciale grâce au Dr. Bernardino FRESCURA ³⁾ et à M. Carlo PUINI. Notons enfin des mémoires de ce même Dr. B. Frescura sur la Boussole chinoise ⁴⁾ et sur l'éternel *Fousang* ⁵⁾.

PAYS-BAS.

J'admire ce petit pays animé d'une vie scientifique sans exemple ailleurs, dont l'université de LEIDE est le foyer intense. Que l'on songe à ceux qui y dirigent les études arabes, indiennes, malaises, chinoises, de religions comparées, et l'on aura quelque difficulté à trouver une réunion de semblables chefs dans de grandes capitales.

Nos études y sont représentées par le professeur de Chinois, le Dr. G. SCHLEGEL et par le professeur d'ethnographie le Dr. J. J. M. DE GROOT qui a remplacé G. A. Wilken, mort à la fleur de l'âge comme Abel Rémusat. Le Dr. G. SCHLEGEL, après avoir terminé son grand Dictionnaire néerlandais-chinois, a réservé son activité scientifique pour le *T'oung-Pao*, dont il est non seulement un des directeurs, mais encore le collaborateur le plus assidu. Le *T'oung-Pao*, projeté par celui qui écrit ces lignes, a eu pour berceau en 1889,

1) L. Nocentini. — Nell' Asia Orientale. Impressioni Note di Viaggio. Firenze, 1893, in-8, pp. 212.

2) Lodovico Nocentini. — Nato ridendo: Novella trad. dal Cinese. (*Gio. Soc. Asiat. Ital.*, III, pp. 149—153.)

— Le Antiche Relazioni della Cina. — L. Nocentini. (*L'Oriente*, I, N. 1, 1 Gennaio 1894, pp. 3—12.)

3) Cartografia dell' estremo Oriente. — Un Atlante Cinese della Magliabechiana di Firenze, per Bernardino Frescura ed Assunto Mori. (*Rivista Geografica Italiana*, I, Luglio 1894, pp. 417—422; Agosto 1894, pp. 475—486.)

4) Note sulla Bussola cinese. Per Dott. Bernardino Frescura. (*Bull. della Sez. Fiorentina della Soc. Africa d'Italia*, IX, 5 Maggio 1894, pp. 194—217.)

— Frescura. — Note sulla Bussola cinese. — Per nozze. Firenze, 1894.

Notice par M. O., *Rivista geografica italiana*, Ann. I, Maggio 1894, pp. 335—6.

5) Il Fousang. Per Dott. Bernardino Frescura. (*Bull. della Sezione Fiorentina della Soc. Africa d'Italia*, IX, 20. Giugno 1893, pp. 51—61.)

une chambre de l'hôtel Victoria, à Christiania, où se réunirent les deux futurs Directeurs du nouveau Recueil et les associés de la maison E. J. Brill, MM. F. de Stoppelaar et A. P. M. van Oordt, qui craignaient l'absence de «copie». Nous avons des matériaux pour une année d'avance! Le nom fut trouvé dans le trajet entre Christiania et Göteborg; le premier numéro paraissait dès le 1^{er} Avril de l'année suivante. Nous entrons dans la sixième année de notre existence, et malgré les justes appréhensions que nous pouvions avoir au début, notre oeuvre vit, et elle vit, grâce peut-être à l'absence d'intérêts particuliers, grâce surtout à son indépendance d'esprit et à sa recherche de la vérité scientifique. Rédigée en plusieurs langues, elle peut quelquefois s'égarer sur la valeur précise des termes qu'elle emploie; nous avons la fierté de dire qu'elle se trompe rarement sur le fait même, car sa rédaction apporte, avec le fruit de sa longue expérience, la plus absolue bonne foi et la plus complète indépendance. Il fallait, je puis bien le dire aujourd'hui, des hommes de caractères aussi différents, mais mûs par la même passion du vrai, que SCHLEGEL et moi, pour commencer et continuer une semblable entreprise. Et je suis heureux de dire ici, dans cet aperçu sur les *Etudes chinoises*, tout ce que cette Revue doit à la ténacité, à la vaillance, et à l'érudition de mon vieil ami et Collègue.

L'œuvre principale du Dr. SCHLEGEL a été depuis trois ans l'étude des connaissances des Chinois des peuples étrangers, et il nous a donné sous le titre de *Problèmes géographiques* ¹⁾, une série de mé-

1) Problèmes géographiques. Les peuples étrangers chez les historiens chinois:

I. FOU-SANG KOUO. 扶桑國 *Le Pays de Fou-sang*. Par Gustave Schlegel, Professeur de Langue et de Littérature chinoises à l'Université de Leide. «Extrait du *Toung-Pao*, Vol. III n° 2». Leide, E. J. Brill, 1892, in-8, pp. 68.
Avait paru dans le *Toung-Pao*, III, N° 2, Mai 1892, pp. 101—168.

II. WEN-CHIN KOUO. 文身國 *Le Pays des Tatoués*. — III. NIU KOUO. 女國 *Le Pays des Femmes*. Par Gustave Schlegel... «Extrait du *Toung-Pao*, Vol. III, n° 5». Leide, E. J. Brill, 1892, in-8, pp. 23.
Avait paru dans le *Toung-Pao*, III, N° 5, Déc. 1892, pp. 490—510.

IV. SIAO-JIN KOUO. 小人國 *Le Pays des Petits Hommes*. — V. TA-HAN KOUO. 大

moires qui ont obtenu le plus vif succès auprès des orientalistes et des géographes. Le premier même sur le *Fou-sang* a fait sensation, et je répète l'éloge que j'en ai déjà fait ailleurs ¹⁾:

«La recherche du pays de *Fou-sang*, indiqué par les géographes chinois, est devenue un problème géographique important, puisqu'il se rattache à celui de la découverte de l'Amérique. Au V^e siècle de notre ère, le pèlerin bouddhiste, Hœi-chin, qui arrivait de ce pays à King-tcheou, capitale des Liang, racontait que le *Fou-sang* se trouvait à vingt mille lis à l'est du pays de Ta-han, qui était situé à l'est de la Chine et qu'il y poussait beaucoup d'arbres nommés *fou-sang* (lesquels avaient donné leur nom au pays), dont les jeunes pousses ressemblaient à celles du bambou. Au XVIII^e siècle, De Guignes crut reconnaître l'Amérique dans ce pays. Ses idées trouvèrent de nombreux partisans parmi lesquels nous citerons Neumann, le chevalier de Paravey, Gustave d'Eichthal, et, en dernier

漢國 *Le Pays de Tahan (de l'Est)*. — VI. TA-JIN KOVO OU TCHANG-JIN KOVO. 大

人國 ou 長人國 *Le Pays des Hommes Grands ou Longs*. — VII. KIUN-TSZE

KOVO. 君子國 *Le Pays des Gentilshommes*. — VIII. PÊH-MIN KOVO. 白民國

Le Pays du Peuple blanc. Par Gustave Schlegel... «Extrait du *T'oung-Pao*, Vol. IV, N^o 4».

Leide, E. J. Brill, 1893, in-8, pp. 42.

Avait paru dans le *T'oung-Pao*, IV, N^o 4, Oct. 1893, pp. 323—362.

IX. TS'ING-K'LEOU KOVO. 青丘國 *Le Pays des Collines vertes*. — X. HEN-TCHI KOVO.

黑齒國 *Le Pays aux Dents noires*. — XI. HIOUEN-KOU KOVO. 元股國 *Le*

Pays des Cuisses noires. — XII. LO-MIN KOVO OU KIAO-MIN KOVO. 勞民國 ou 教

民國 *Le Pays du peuple Lo ou du peuple Kiao*. Par Gustave Schlegel... «Extrait du

T'oung-Pao, Vol. IV, N^o 5». Leide, E. J. Brill, 1893, in-8, pp. 15.

Avait paru dans le *T'oung-Pao*, IV, N^o 5, Déc. 1893, pp. 402—414.

XIII. NI-LI KOVO. 泥離國 *Le Pays de Ni-li*. — XIV. PEI-MING KOVO. 背明國

Le Pays des Antihéliens. — XV. YOUH-I KOVO. 鬱夷國 *Le Pays des Barbares puants*.

— XVI. HAN-MING KOVO. 含明國 *Le Pays Plein-de-lumière*. — XVII. WOU-MING KOVO.

吳明國 *Le Pays de Wou-ming*. Par Gustave Schlegel... «Extrait du *T'oung-Pao*. Vol

V, N^o 3». Leide, E. J. Brill, 1894, in-8, pp. 55.

Avait paru dans le *T'oung-Pao*, V, N^o 3, Juin 1894, pp. 179.

Ces Problèmes ont l'honneur d'une traduction en russe dans les Transactions de la branche sibérienne orientale de la Société impériale russe de Géographie.

1) Cf. *Revue Critique*, 17—24 juillet 1893.

lieu, le marquis d'Hervey-Saint-Denys, MM. Charles G. Leland (Londres, 1875) et enfin Edward P. Vining, dans un énorme in-8 pp. 788 (New-York, 1885) sous le titre de: *An Inglorious Columbus*. D'autre part, cette théorie a été combattue, d'abord à l'époque même de De Guignes par le P. Gaubil, puis par Klaproth et Humboldt. Le problème est double, il y a: 1° la question de savoir si les Chinois sont allés en Amérique; 2° si le Fou-sang est l'Amérique. Que les Chinois aient pu connaître l'Amérique avant les voyages des Scandinaves et ceux de Colomb, il n'y a rien là d'absolument impossible — on voit à chaque instant des jonques qui sont poussées par le grand courant noir (Kouro sivo) de l'archipel japonais sur la côte nord occidentale du Nouveau-Monde. Mais le Fou-sang n'est pas l'Amérique: c'est un des pays énumérés par les Chinois à l'est de leur pays. Sans entrer dans une discussion qui nous entraînerait trop loin, il faut chercher ce pays, d'une façon générale, dans les îles à l'est de la Chine, au nord des îles Lieou-Kieou et du Japon et, d'une façon particulière, soit dans les Kouriles, soit, comme nous sommes disposés à l'admettre avec le Dr. G. Schlegel, dans l'île Sakhalin ou de Krafto, au nord de Yesso. Le Dr. Schlegel appuie sa théorie non seulement sur des documents chinois et, en particulier, sur le *Pien i tien*, Ma Touan-lin, etc., mais aussi sur l'examen des produits du pays et spécialement sur l'arbre nommé *fou sang* par les auteurs chinois qu'il identifie avec la *Broussonetia papyrifera*. De tous les arguments du Dr. Schlegel j'en prends un qui suffirait à lui seul pour démontrer que le Fou-sang n'est pas l'Amérique: il est tiré de Se-ma Ts'ien qui marque que le grand courant appelé par les Japonais *Kouro-sivo* et par les Chinois *Mi-lu*, est à l'est du Fou-sang.

La théorie de Schlegel me paraît avoir résolu de manière définitive un problème sans cesse présenté aux Congrès d'Orientalistes et de Géographes, les arguments présentés depuis lors paraissent

n'offrir qu'un intérêt de controverse et aucune valeur scientifique ¹⁾).

Le Dr. SCHLEGEL nous a montré la variété de ses connaissances en reprenant un fragment de l'oeuvre de Julien sur les pèlerins bouddhistes ²⁾), en poursuivant ses études sur les modes ³⁾ et le jeu ⁴⁾), nous donnant quelques renseignements pratiques sur la médecine ⁵⁾), étudiant la construction chinoise dans un hommage rendu à l'éminent P. J. Veth ⁶⁾), n'oubliant pas la part qu'il doit prendre aux questions brûlantes contemporaines dont la Corée a été le prétexte, et la rivalité entre la Chine et le Japon la véritable raison ⁷⁾).

1) La scoperta dell' America, attribuita ai Cinesi. Relazione di Lodovico Nocentini, br. in-8, pp. 12.

Estratto dagli Atti del primo Congresso Geografico italiano, Genova 1892. — Genova. — Tip. Sordo-muti.

— Where is Fusang? (*Korean Reposit.*, I, Dec. 1892, pp. 359—364.)

— The true Foosang. By Dr. J. Edkins in the "Messenger". (*Korean Reposit.*, I, Sept. 1892, pp. 287—289.)

— Did a Chinaman Discover America? By Rev. Frederick J. Masters, D. D. (*Bul. Geog. Soc. California*, Vol. II, May 1894, pp. 59—76.)

— Jottings from Canada. Antiquarian and philological researches. By E. H. Parker. (*China Review*, XXI, N° 4, pp. 268—9.)

Cf. Frescura, au paragraphe ITALIE.

2) Itinerary to the Western Countries of Wang-nieh in A. D. 964 by G. Schlegel. (*Mém. du Comité Sinico-Japonais*, XXI, 1893, pp. 35—64.)

Tirage à part à 25 exemplaires, Paris, Maisonneuve, br. in-8.

3) Chineseche Mouches. Door G. Schlegel. (*Tijdschrift voor indische taal-, land- en volkenk.*, Batavia, D. XIV, 1864, pp. 569—572.)

— Hennins or Conical Lady's Hats in Asia, China and Europe by G. Schlegel. (*T'oung-Pao*, III, Oct. 1892, pp. 422—429.)

4) G. Schlegel. — Allerlei Spielzeug. (*Int. Archiv f. Ethnogr.*, Bd. VI, 1893, pp. 197—8.)

5) A Chinese Receipt against Articular Rheumatism. By G. Schlegel. (*T'oung-Pao*, IV, Déc. 1893, pp. 415—419.)

— The Chinese Bean-curd and Soy and the Soya-bread of Mr. Lecerf. By G. Schlegel. (*T'oung-Pao*, V, Mai 1894, pp. 135—146.)

6) Een Chineseche Wachtstoren. (Met Plaat.) Door G. Schlegel. — Overgedrukt uit den Feestbundel van Taal-, Letter-, Geschied- en Aardrijkskundige Bijdragen ter Gelegenheid van zijn tachtigsten Geboortedag aan Dr. P. J. Veth, Oud-Hoogleraar, door eenige vrienden en oud-leerlingen aangeboden. Pièce in-fol., 3 pages + 1 pl.

7) Het geschil tusschen China en Japan in Korea. Door G. Schlegel. — Overgedrukt uit de Verslagen en Mededeelingen der Koninklijke Akademie van Wetenschappen, Afdeling Letterkunde, 3^e Reeks, Deel XI. — Amsterdam, Johannes Müller, 1894, br. in-8, pp. 16

— Korea. Door G. Schlegel. (*Nieuws Rotterdamsche Courant*, 18 nov. 1894.)

Il redevient un simple curieux savant avec son guide chinois du Voyageur ¹⁾ et il reste grammairien, — quoiqu'il n'aime pas la Grammaire — dans sa discussion avec le Dr. L. SERRURIER au sujet du Dictionnaire japonais de HOFFMANN ²⁾ et dans ses Dissertations spéciales ³⁾.

Deux des élèves du Dr. Schlegel, MM. Henri BOREL ⁴⁾ et Van WETTUM ⁵⁾ nous envoient deux intéressants mémoires des Indes néerlandaises; c'est encore de ces colonies lointaines que nous viennent les travaux médicaux du Dr. A. VORDERMAN ⁶⁾; des remarques sur les Notes sur l'Archipel malais de GROENEVELDT ⁷⁾ par F. W. K.

1) 天下路程 *T'ien-hia Lu-ching*, a Chinese „Murray” for 1694. By G. Schlegel. [Leyde, 1891], br. in-8, pp. 10.)

Tirage à part du *T'oung-Pao*, Juin 1891, pp. 140—8.

— [From the *T'oung-Pao*]. 天下路程 *T'ien-hia Lu-ching*. A Chinese „Murray” for 1694 (3 vols. 8vo. ff. 72, 78 and 91). By G. Schlegel. (*Chin. Rec.*, XXIII, Nov. 1892, pp. 519—524.)

2) Bulletin critique du *T'oung-Pao*, III, 521. — Desultory Notes on Japanese lexicography, *T'oung-Pao*, IV, 174.

3) On the Causes of Antiphrasis in Language, by G. Schlegel. (Read before the 9th International Congress of Orientalists held in London 1 to 10 Sept. 1891.) (*T'oung-Pao*, II, Nov. 1891, pp. 275—287.)

Lettre sur le même sujet ée en réponse, par le Dr. Carl Abel, *Ibid.*, II, Janv. 1892, pp. 458—9.

— The Word „Good Faith” (信) in Commissioner Lin's Proclamation of 18th March 1839. By G. Schlegel. (*T'oung-Pao*, III, N° 1, Mars 1892, pp. 67—73.)

4) Serment d'amitié chinois par Henri Borel. (*T'oung-Pao*, IV, Déc. 1893, pp. 420—426.)

5) A Pair of Chinese Marriage Contracts by B. A. J. van Wettum, Dutch Chinese Student-interpreter. (*T'oung-Pao*, V, n° 5, Déc. 1894, pp. 371—385.)

6) 散喉咽 De Chineesche behandelingswijze van Keeldiphtheritis door A. G. Vorderman, stadsgeneesheer te Batavia. Batavia, Ernst, 1890, in-8.

— 散喉咽 The Chinese Treatment of Diphtheritis by A. G. Vorderman, Physician of the Town of Batavia. . . . Translated from the Dutch, with the Author's permission, by G. Schlegel. (*T'oung-Pao*, I, Octobre 1890, pp. 173—188; *ibid.*, Déc. 1890, pp. 297—328; *ibid.*, Fév. 1891, pp. 349—390.)

— A. G. Vorderman. — Catalogus van eenige Chineesche en Inlandsche voedingsmidelen van Batavia. Analecta op Bromotologisch Gebied. I. Overgedrukt uit het Geneeskundig Tijdschrift van Nederl.-Indië. Deel XXXIII, Afl. 3, Batavia en Noordwijk, Ernst & Co., 1893; *ibid.* II. Deel XXXIV, Afl. 5. Batavia, R. W. R. Trip, 1894, av. planché.

7) Einige Anmerkungen zu Groeneveldt's: „Notes on the Malay Archipelago and Ma-

MÜLLER; les renseignements pratiques de M. J. J. MEIJER ¹⁾) l'un des correspondants le plus zélés du Ministère français de l'Instruction Publique.

Le Dr. J. J. M. de GROOT, en dehors de moindres travaux ²⁾), s'est consacré d'une façon toute particulière à l'étude des Religions de la Chine; son Code du *Mahâyana* ³⁾), que je considère comme un fragment de la vaste Encyclopédie qu'il prépare sur le Système religieux de la Chine ⁴⁾), lui a valu une partie du prix Stanislas Julien à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Cet ouvrage qui prendra certainement place —, si nous en jugeons par ce qui a été déjà publié, — à côté des plus remarquables publications consacrées

laeca, compiled from Chinese Sources". Von F. W. K. Müller. (*T'oung-Pao*, IV, Mars 1893, pp. 81—3.)

1) Soerat Ketrangan dari pada hal Kañdañ Bangsa Tjina di negri Hindia-Olanda, terkarang oleh padoeka toean J. E. Albrecht, dahoeloe President Weeskamer di Batawi. Bijblad 4017.

C'est la traduction malaise publiée par les éditeurs Albrecht et Busche, de Batavia, du mémoire publié par J. E. Albrecht, président de la Chambre des Orphelins à Batavia, dans le *Bijblad van het Staatsblad van Nederlandsch-Indië*, N° 4017, et republié avec des annotations, jusqu'à l'année 1886 par M. Albrecht à Leide, chez A. W. Sijthoff.

Le travail d'Albrecht a été traduit en français par Meijer:

— La condition politique des Chinois aux Indes néerlandaises par J. J. Meijer. (*T'oung-Pao*, IV, Mars 1893, pp. 1—32; *ibid.*, Mai 1893, pp. 137—173.)

2) J. J. M. de Groot. — The wedding garments of a Chinese Woman. (*Int. Archiv. f. Ethnogr.*, IV, 4, pp. 182—4, 1 pl.)

Traduit dans le *Globus*, LX, pp. 181—3, 1 pl.

— Miséricorde envers les animaux dans le bouddhisme chinois par J. J. M. de Groot. (*T'oung-Pao*, III, Déc. 1892, pp. 466—489.)

3) Le Code du *Mahâyana* en Chine. Son influence sur la vie monacale et sur le monde laïque par J. J. M. de Groot. — *Verhandelingen der Koninklijke Akademie van Wetenschappen te Amsterdam. Afdeling letterkunde. Deel I*, N° 2. — Amsterdam, J. Müller, 1893, gr. in-8, pp. x—270 + 1 f. de corrections.

— A new Book by J. J. M. de Groot. By O. Franke. (*China Review*, XXI, N° 2, pp. 63—73.)

A propos du *Mahâyana* de J. J. M. de Groot.

4) THE RELIGIOUS SYSTEM OF CHINA.... By J. J. M. de Groot, Ph. D.... Volume I. — Book I. DISPOSAL OF THE DEAD. Part I. *Funeral Rites*. — Part II. *The Ideas of Resurrection*. — Volume II. — Part III. *The Grave* (First Half). Leyden, E. J. Brill, 1894, 2 vol. gr. in-8.

au Céleste Empire, comprendra sept Livres répartis dans une douzaine de volumes; le premier Livre est consacré aux Rites funéraires, et comprendra trois volumes dont deux ont paru. Il n'est pas exagéré de dire que c'est un des plus beaux monuments de la sinologie contemporaine.

PORTUGAL.

Le Congrès international des Orientalistes mort-né, qui devait se réunir en 1892 à Lisbonne, a été le prétexte de quelques publications dont un petit nombre seulement peuvent nous intéresser ¹⁾.

RUSSIE.

On se rappelle l'intérêt considérable causé par la venue en 1890 d'un publiciste distingué d'Irkoutsk, M. N. IADRINTSEV, qui venait présenter d'anciens caractères trouvés sur des monuments des bords de l'Orkhon, lors d'une expédition dont il avait exposé les trouvailles en Janvier 1890 au VIII^e Congrès archéologique russe de Moscou ²⁾. Déjà l'attention avait été attirée par la Société finlandaise d'archéologie sur des inscriptions de l'Iénissei recueillies par

1) Société de géographie de Lisbonne. — Sur le dialecte portugais de Macao. — Exposé d'un mémoire destiné à la 10^{ème} session du Congrès international des Orientalistes par J. Leite de Vasconcellos, Professeur à la Bibliothèque Nationale de Lisbonne. ... Lisbonne, Imp. nationale, 1892, br. in-8, pp. 9.

Cf. Conde de la Viñaza, au paragraphe ESPAGNE.

2) Anciens caractères, trouvés sur des pierres de taille et des monuments au bord du Orkhon dans la Mongolie orientale par l'expédition de Mr. N. Jadrintseff en 1889. St. Pétersbourg, 1890, in-4 oblong, de 10 pages autogr.

On y ajoute 2 fotogr. de transcriptions chinoises.

— A Journey to the Upper Waters of the Orkhon and the Ruins of Karakorum. By M. N. Yadruntseff. (*Journ. China Br. R. As. Soc.*, XXVI, N. S., N^o. 2, 1891—92, pp. 190—207.)

Traduit du Russe par M. F. A. Fraser.

— Inscriptions recueillies à Kara-Korum. Relevé des différents signes figurant dans les copies rapportées par M. Yadrintzoff. Par G. Devéria. (*T'oung-Pao*, I, Oct. 1890, pp. 275—6.)

elle et publiées à Helsingfors en 1889 ¹⁾. Une nouvelle expédition fut organisée en 1890 sous la direction de M. Axel HEIKEL, qui a donné de fort beaux résultats ²⁾; outre les antiquités diverses, on rapportait trois monuments épigraphiques: 1° une stèle du prince turc Gueuk Teghin datée de 732 portant deux inscriptions, l'une en chinois, l'autre en turk altaïque ³⁾, traduite par G. von der GABELENTZ, dans un superbe volume imprimé en 1892 par la Société finno-ougrienne. Cette version a été l'objet d'une très amère critique du Dr. SCHLEGEL ⁴⁾. Avant Gabelentz, M. POPOV, premier interprète de la légation de Russie à Péking et le premier drogman du consulat général de Russie à Ourga, avaient étudié cette stèle. Le monument II, qui renferme la stèle funéraire de *Me-ki-lien*, Khakan des Turcs *Tou-kiuê*, et le monument III renfermant les

1) Inscriptions de l'Iénisseï recueillies et publiées par la Société finlandaise d'Archéologie. — Helsingfors, Imprimerie de la Société de Littérature finnoise, 1889, in-fol.

Texte rédigé par J. R. Aspelin, archéologue de l'État; inscriptions publiées par le Prof. O. Donner.

2) Inscriptions de l'Orkhon recueillies par l'expédition finnoise 1890 et publiées par la Société Finno-Ougrienne. Helsingfors, Imp. de la Soc. Littérature finnoise, 1892, in-fol. à 2 col., pp. xlix—48 + 66 tab., 1 pl. et 1 carte.

Sommaire: Voyage jusqu'à l'Orkhon, par A. Heikel. — Les monuments près de l'Orkhon, par A. Heikel. — Antiquités diverses dans la Transbaïkalie, par A. Heikel. — Les Toukioux et les deux premiers monuments, par A. Heikel. — Les Ouigours et le 3^e monum. Kharakorum, par A. Heikel. — L'inscription chinoise du premier monument, par G. v. d. Gabelentz. — Transcription, analyse et traduction des fragments chinois du second et du troisième monument, par G. Devéria. — Les inscriptions en caractères de l'Iénisseï. Système d'écriture. Langue, par O. Donner. — Texte typographique du I, II, III monument. — Vocabulaire du I et du II monument, par O. Donner. — Tableaux N° 1—66.

Notice par G. Schlegel, *Toung-Pao*, III, N° 5, Déc. 1892, pp. 529—531.

3) La Stèle funéraire de Kiuhè T'eghin. Notice de Ye-lu-tchou (XIII^e siècle). Extraite de l'ouvrage intitulé *Choang-ki-tsouei-in-tsi* (雙溪醉隱集) traduction de Gabriel Devéria, Professeur à l'École des Langues Orientales. (*Toung-Pao*, II, Sept. 1891, pp. 229—231.)

Avec une planche. — Voir lettre de J. Deniker, pp. 232—3.

— Observations de M. Devéria sur l'écriture turke-altaïque, la stèle de Gueuk Téghin et l'emplacement de Karakorum, communiquées par M. Hamy. (Séance du 25 sept. 1891.) (*Ac. des Insc. et Belles-Lettres*, Comptes-rendus 1891, IV^e Sér., XIX, pp. 365—368.)

4) La Stèle funéraire du Téghin Giogh et ses Copistes et traducteurs chinois, russes et allemands par Gustave Schlegel, Professeur de Chinois à l'Université de Leide. — Extrait du *Journal de la Société Finno-Ougrienne* de Helsingfors. — Leide, E. J. Brill, 1892, br. in-8, pp. 57 et 1 pl.

Notice by J. L[egge], *The Academy*, 28 Jan. 1893; réimp. *Toung-Pao*, IV, mars 1893, pp. 87—89.

fragments Sino-Ouïgours, au nombre peut-être de quarante, ont été confiés à M. Gabriel DEVÉRIA qui les a traduits dans le volume de la Société finno-ougrienne cité plus haut; le premier et le second monument ont été retraduits à nouveau par le professeur Vasiliev ¹⁾ de Saint-Petersbourg. Un autre résultat du voyage de M. Heikel, est que, contrairement à l'opinion d'Abel Rémusat, le Kara Koroum des Mongols Djengiskhanides n'est pas le Kara balgasoun, capitale des Ouïgours ²⁾. Enfin, en 1891, une expédition russe dans les mêmes parages était dirigée par l'académicien russe, W. RADLOFF, qui ne tardait pas à publier ³⁾, les premiers résultats de son voyage. Les inscriptions de l'Iénissei et de l'Orkhon attirèrent immédiatement l'attention de fantaisistes ⁴⁾, puis de savants sérieux ⁵⁾, mais la gloire du

1) Die alttürkischen Inschriften der Mongolei. Von W. Radloff. Erste Lieferung: Die Denkmäler von Koscho-zaidam. Text, Transcription und Übersetzung. St. Petersburg, 1894, br. gr. in-8, pp. 83. — Zweite Lieferung: Die Denkmäler von Koscho-zaidam. Glossar, Index und die Chinesischen Inschriften, übersetzt von W. P. Wassiljew. St. Petersburg, 1894, Comm. der kais. Ak. der Wissenschaften, br. gr. in-8, pp. 83 à 174 et 2 pl. de chinois pour les monuments de Kûe-Tegin et de Meki-lien.

Remplace la publication provisoire de Radloff: *Die alttürkischen Inschriften der Mongolei. I. Das Denkmal zu Ehren des Prinzen Kül Tegin.*

— Deux pierres avec inscriptions chinoises par E. Koch. — Traduit du Bulletin de l'Académie impériale des Sciences de Russie (Juin 1890) par M. P. Lemosof, de la Société de Géographie de Paris. (*Toung-Pao*, II, Juin 1891, pp. 113—124.)

2) Situation de Ho-lin en Tartarie, Manuscrit inédit du Père A. Gaubil, S. J., publié avec une introduction et des notes par Henri Cordier (avec une carte). (*Toung-Pao*, IV, Mars 1893, pp. 33—80).

3) Arbeiten der Orkhon-Expedition. — Atlas der Alterthümer der Mongolei. — Im Auftrage der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften herausgegeben von Dr. W. Radloff. St. Petersburg. Buchdruckerei der Akademie der Wissenschaften. . . 1892, in-fol., 7 ff. n. c. p. 1. tit., la préf., &c. et 70 pl.

4) Note on the Yenisei Inscriptions. By John Abercromby. (*Babylonian & Oriental Record*, V, N^o. 2, Feb. 1891, pp. 25—30.)

— The Yenisei Inscriptions. — Part II. By Robert Brown, Jun. (*Babylonian & Oriental Record*, V, N^o. 3, April 1891, pp. 73—78).

5) Wörterverzeichnis zu den Inschriften de l'Iénissei. Nach den im Jahre 1889 von der finnischen Expedition an dem oberen Jenissei genommenen neuen Abklatschen und photographischen Aufnahmen zusammengestellt von O. Donner. Helsingfors, Druckerei der finnischen Litteratur-Gesellschaft, 1892, br. in-8, pp. 69.

Suomalais-Ugrilainen Seuran Toimituksia. IV. — Mémoires de la Société Finno-Ougrienne. IV.

déchiffrement paraît devoir revenir, grâce à une méthode singulièrement ingénieuse, au savant philologue de l'Université de Copenhague, Vilh. THOMSEN ¹⁾. On doit considérer ces expéditions et leurs résultats parmi les événements les plus importants dans nos études depuis cinq ans. Il est à regretter que M. Iadrintsev, qui a été en quelque sorte l'apôtre de ces nouvelles entreprises, n'ait pas survécu plus longtemps ²⁾.

Nous suivons toujours les travaux si originaux et si profonds de M. le Dr. E. BRETSCHNEIDER. Nous avons déjà signalé sa dernière publication ³⁾ au paragraphe **Chine**.

D'autre part, le Dr. BRETSCHNEIDER rend, en publiant ses voyages en Mongolie, un hommage mérité à la mémoire de notre ami commun, l'archimandrite PALLADIUS ⁴⁾, voyages que mon Collègue, M. Paul

— Die Inschrift von Karakorum. Eine Untersuchung über ihre Sprache und die Methode ihrer Entzifferung von Dr. Georg Huth, Privatdocent an der Universität Berlin. Berlin. Ferd. Dümmlers Verlagsbuchhandlung. 1892, br. in-8, pp. 25 autogr.

1) Déchiffrement des inscriptions de l'Orkhon et de l'Énisséi. Notice préliminaire par Vilh. Thomsen. Extrait du Bulletin de l'Académie royale des Sciences et des Lettres de Danemark, 1893. Copenhague, Bianco Luno (F. Dreyer), 1894, br. in-8, pp. 15.

Séance du 15 décembre 1893.

— Inscriptions de l'Orkhon déchiffrées par Vilh. Thomsen, professeur de philologie comparée à l'Université de Copenhague. — (I. L'Alphabet. II. Transcription et traduction des textes.) — Helsingfors. Imprimerie de la Société de Littérature finnoise 1894, br. in-8, pp. 54.

Suomalais-Ugrilaisen Seuran Toimituksia. V. — Mémoires de la Société Finno-Ougrienne. V.

2) † à Barnaoul, 1894.

3) Botanicon Sinicum. Notes on Chinese Botany, from Native and Western Sources. By E. Bretschneider, M. D. (*Journ. C. B. R. A. S.*, XXV, N. S., 1890—91, N^o. 1, pp. 1—468.)

— Botanicon Sinicum. Notes on Chinese Botany, from Native and Western Sources. By E. Bretschneider. Part II. The Botany of the Chinese Classics with annotations, appendix and index by Rev. Ernst Faber, . . . Shanghai, 1892, in-8, pp. II—468.

Tirage à part du précédent.

4) Дорожные замѣтки на пути по Монголіи въ 1847 и 1859 гг. — Архимандрита Палладія. Съ введеніемъ доктора Е. В. Бретшнейдера и замѣчаніями профессора, чл. сотр. А. М. Позднѣева. — Санктпетербургъ, Тип. Имп. Акад. Наукъ, 1892, in-8, pp. IX—238, carte.

BOYER ¹⁾ a traduits en français. Nous avons encore devant nous deux mémoires sur la mission ecclésiastique russe de Péking, dont l'un contient la liste des livres chinois qui sont conservés dans cet ancien établissement ²⁾. Citons encore un nouveau mémoire du Dr. H. FRITSCH ³⁾, directeur en retraite de l'Observatoire de Péking, ainsi que la magnifique carte en quatre feuilles du N. E. de la Chine due à M. Charles WAEBER, aujourd'hui consul général de Russie à Séoul ⁴⁾.

Напечатано по распоряженію Императорскаго Русскаго Географическаго Общества.

Tome XXII, N° 1.

Comprend :

Введение, Э. В. Бретшнейдра, page 1. — Дневникъ о. Иеродиакона Палладія, веденный во время переезда по Монголіи въ 1847 году, p. 35. — Дорожные замѣтки о. Архимандрита Палладія во время переезда его по Монголіи въ 1859 году, p. 100. — Письмо проф. А. М. Позднѣева къ Барону О. Р. Остенъ-Сакену, съ замѣчаніями на «Дневникъ о. Палладія по Монголіи, веденный въ 1847 году, p. 114. — Указатель, p. 229. — Карта.

1) Itinéraires en Mongolie, par M. E. Bretschneider, traduit du russe par M. Paul Boyer. (*Journ. Asiatique*, IX^e Sér., I, N° 2, mars—avril 1893, pp. 290—336.)

Traduction du Введение, de Bretschneider, ci-dessus, pp. 1—34.

— L'Archimandrite Palladius. — Deux traversées de la Mongolie 1847—1859. — Notes de Voyage traduites du russe par les Élèves du cours de russe de l'École des Langues Orientales vivantes. — (Extrait du *Bulletin de géographie historique et descriptive*. — 1894) — Paris, Imprimerie nationale — MDCCLXXXIV, in-8, pp. 79, carte.

Préface signée : PAUL BOYER.

Bul. géog. hist. et descriptive, Année 1894. — N° 1, pp. 35—111.

2) Китайская Библиотека и Ученіе Труды... St. Pétersbourg, 1889, in-8.

3) Über die Bestimmung der geographischen Länge und Breite und der drei Elemente des Erdmagnetismus durch Beobachtung zu Lande sowie erdmagnetische und geographische Messungen an mehr als tausend verschiedenen Orten in Asien und Europa, ausgeführt in den Jahren 1867—1891 von Dr. H. Fritsche, Director emeritus des K. Russischen Observatoriums in Peking. — St. Petersburg, 1893, in-8, pp. 109 + 4 pl. ou cartes.

4) Ch. Waeber. Map of North-Eastern China. — 1893. St. Petersburg, Geographical Establishment of A. Pyin.

— К. Веберъ. Карта Северо-восточнаго Китая. — С. Петербургъ, Картографическое заведеніе А. Ильина.

4 feuilles; échelle : 1 : 1,365,000 = 1 inch = 18,5 miles.

— Алфавитный Указатель географическихъ Именъ помѣщенныхъ на Картѣ Северо-восточнаго Китая К. Вебера. — Вѣна. И. и К. придворная и универ. Тип. А. Гольцгаусена. 1894, gr. in-4, pp. xxi—112.

L'index anglais paraîtra plus tard.

SUISSE.

Le Congrès international des Orientalistes tenu l'année dernière à Genève, a été l'occasion d'une grande manifestation de sympathie pour la nation helvétique de la part des savants du monde entier. Nous en avons rendu compte dans le *T'oung-Pao*, et nous avons donné dans une brochure spéciale l'indication de la part prise par les Suisses dans les travaux relatifs à l'Extrême Orient ¹⁾. — M. François TURRETTINI, de Genève, a donné une version mandchoue du *San-tse-king* (三字經) ²⁾ et le Rév. Ch. PITON a continué par différents mémoires à nous communiquer le fruit de ses recherches pendant son apostolat dans la province de Canton ³⁾.

* * *

Nous n'avons pas la prétention de donner dans ces pages déjà trop nombreuses une bibliographie complète des travaux faits sur la Chine dans la période de 1891—1894; nous préparons seulement un aperçu général, en essayant de ne rien oublier d'important et d'être impartial; je crois que nos études sont extrêmement florissantes; la science cherche, tâtonne, recherche encore, trouve ou ne

1) La participation des Suisses dans les études relatives à l'Extrême-Orient par Henri Cordier, Vice-Président de la V^e section (Extrême-Orient). — Lu au X^e Congrès international des Orientalistes, le lundi 10 septembre 1894. Genève, MDCCLXXIV, br. in-8 carré, pp. 26.

Tiré à cent ex. non mis dans le commerce; dédié à Edouard Naville; imprimé pour l'auteur, en oct. 1894, par W. Kündig & fils, à Genève.

2) Le commentaire du San-tse-king. Le Recueil des phrases de Trois Mots. Version mandchoue avec notes et variantes par François Turrettini. Genève, H. Georg, 1892—1894, in-8, pp. viii—115.

Extrait du *Ban-sai-sen*.

3) Les ensevelissements de personnes vivantes et le *loess* dans le nord de la Chine par M. Ch. Piton, ancien missionnaire en Chine. (*Bul. Soc. neuchâteloise de Géographie*, VII, 1892—3, pp. 53—62.)

— Une visite au pays des Hakka dans la province de Canton. Conférence donnée à la Société Neuchâteloise de Géographie le 16 avril 1891. Par M. Ch. Piton, ancien missionnaire en Chine. (*Bul. Soc. neuchâteloise de Géographie*, VII, 1892—3, pp. 31—51).

trouve pas, est empirique ou expérimentale, spontanée ou raisonnée, l'étape peut être plus ou moins longue, mais qu'importe le chemin parcouru, si le but est atteint? Aujourd'hui, l'étape parcourue est considérable, mais la récolte est grande. La science — quoiqu'on en dise — donne toujours plus qu'on ne lui demandait, et puisqu'elle ne promet rien, ne peut faire faillite. Elle est toujours créancière de ses adeptes.

NOTES AND QUERIES.

1. Black Fingerprints on documents in China and Japan.

Nature, N°. 22, 1894, p. 77, contains an article by Sir J. W. HERSCHEL in which he vindicates the honor of having propagated in 1877, during his voyage in the *Mongolia*, the invention of making fingerprints as a stamp of legalisation, in China. This preposterous assertion has been rightly refuted in *Nature* (Dec. 1894, p. 199) by Mr. KUMAGUSU, who has abundantly proved the antiquity of the fingerprint-method in China and Japan.

We have proved the same method for China in our great «Nederlandsch-Chineesch Woordenboek»: i. v. *Echtscheidingsbrief* (Letter of Divorce) which letters are authenticated by a print of the hand of the husband (手掌爲記) and i. v. *Bezegelen*: met een zwart gemaakten palmslag bezegelen (to confirm by the blackened palm of the hand) 打手印. G. S.

Das Reich Malabar nach Chao Ju-kua

VON

FRIEDRICH HIRTH.

Über den Verfasser, dessen Werk die nachfolgenden Auszüge über das Reich Malabar entnommen sind, habe ich an andern Orte (*Chinesische Studien*, Bd. I, p. 29 ff.) einige Andeutungen gemacht, die auf die Zeitbestimmung Licht zu verbreiten bestimmt waren. Ich war zu dem Resultate gekommen, das *Chao Ju-kua* am Anfang des 13. Jahrhunderts seine Aufzeichnungen über die am Orienthandel seiner Zeit beteiligten Völker sammelte. Wenn auch die Feststellung der Blüthezeit eines Autors innerhalb eines halben Jahrhunderts (für *Chao Ju-kua* etwa: 1205, Erwähnung seiner Gesandtschaft im Text, 1258, Vertreibung der Nachkommen des Profeten die der Autor ausdrücklich als Könige von Bagdad erwähnt) immerhin ein Gewinn ist, so ist es doch wünschenswerth, die Entstehung eines für die historische Ethnographie so wichtigen Werkes noch weiter zu präzisieren.

Um den Beweis zu versuchen, dass *Chao Ju-kua* etwa um die Zeit 1209 bis 1214 geschrieben haben muss, stütze ich mich auf eine Stelle, woraus hervorgeht, dass seiner Zeit Ceylon von einem malabarischen Fürsten beherrscht wurde. Diese Stelle findet sich im Kapitel über *Lan-wu-li* (S. unten), wo das Land *Hsi-lan* als unter dem Lande *Nan-p'i* stehend beschrieben wird. Es kommt nun

bei der Entscheidung dieser Frage auf folgende Punkte an, deren Erwägung ich den Kennern des indischen Mittelalters anheim geben möchte, nämlich:

1. Ist *Hsi-lan* sicher Ceylon?
2. Ist *Nan-p'i* sicher Malabar, das Land dessen Fürstenhaus für kurze Zeit Ceylon mit Regente versorgte?
3. Wenn und wie lange haben malabarische Fürsten in Ceylon geherrscht?

Die letzte Frage ist mir die wichtigste, aber auch die zweifelhafteste, weshalb ich sie als Nicht-Kenner der ceylonesischen wie indischen Geschichte den Fachleuten vorlege.

Da die Zeit vor 1205 und nach 1258 für die Entstehung des Werkes ausgeschlossen ist, so handelt es sich lediglich darum die Frage festzustellen, ob und für welche Zeit die Herrschaft der Malabaren beglaubigt ist. Nach Lassen ¹⁾ starb im Jahre 1208 *Kaljanavartini*, die Schwester des Kalinga Usurpators *Kirtti-Narasinha*. Ihr unfähiger Sohn behauptete die Herrschaft nur ein Jahr, als er von einem Malabaren, namens *Najanaga*, entthront wurde, der sich bis 1210 behauptete. In diesem Jahre gelang es der Königin *Lilavati*, der Wittve des bedeutenden Herrschers *Prakramabahu*, sich die königliche Macht auf's neue anzueignen, aber nur auf ein Jahr, da ein anderer Malabare *Kokeçvara* sich mit einem grossen Heere die Insel unterwarf. Nach kurzem dritten Interregnum der *Lilavati*, kommt ein dritter Malabare, der sich als *Prakramabahu* der Zweite auf den Thron setzt und drei Jahre, bis 1214, regiert. Da erschien *Magha*, ein Tamile, der sich wiederum lange mit einheimischen Gewalthabern um die Herrschaft stritt.

Es wird sich nun fragen, ob der Tamile, der nach 1214 herrschte, von den früheren malabarischen Usurpatoren genügend zu unter-

1) Indische Alterthums., IV, p. 335 ff.

scheiden ist, um den Schluss zuzulassen, dass an ihn bei der von *Chao Ju-kua* angedeuteten Oberherrschaft *Nan-p'i*'s über Ceylon nicht gedacht werden kann. Ich muss gestehen, dass ich mir keine recht sicheren Erfolge aus dieser Frage verspreche, da es erstens fraglich ist, wie weit sich die Grenzen des als *Nan-p'i* beschriebenen Reiches nach Osten und Norden hin erstreckten, und ich, zweitens, aus dem was ich augenblicklich über den Gegenstand nachlesen kann, mir keine klare Vorstellung darüber machen kann, ob ein Fürst tamilischer Abstammung ein Malabarese genannt werden könne oder nicht. Dazu kommt ein mir unverständlicher Mangel an Übereinstimmung zwischen den Quellen. Bei Lassen taucht der Tamile *Magha* erst nach 1214 auf, nachdem verschiedene Kerala oder Malabaresen den Thron inne gehabt, wogegen nach Tennent ¹⁾ »Magha became king of Ceylon A.D. 1211".

Tennent sagt von *Magha* und seinen Nachfolgern, die er allerdings ebenfalls »Malabars" nennt, dass »the adventurers who invaded Ceylon on this occasion came not from Chola or Pandga, as before (?), but from Calinga, that portion of the Dekkan which now forms the Northern Circars". Dieser Theil Indiens aber kann nicht zu *Chao Ju-kua*'s *Nan-p'i* gehört haben, da er sehr wahrscheinlich bereits von einem anderen mächtigen Gebiete, dem Reich *Chu-lien* ²⁾, dessen Schilderung sich an die des Schutzstaates von *Nan-p'i*, *Ma-lo-hua* oder Malwa, anschliesst, und das ich mit Orissa identifiziere, in Anspruch genommen ist.

So gering die Hoffnung auch sein mag, aus der dynastischen Geschichte Ceylon's für unsere Frage Nutzen zu ziehen, so möchte ich doch unsere Indologen dafür interessieren und theile daher die

1) *Ceylon*. London 1859, Vol. 1, S. 412.

2) 注輦, möglicher Weise eine Transcription des Namens *Chola*.

Abschnitte aus meiner Übersetzung des *Chao Ju-kua*, die sich auf Ceylon und des Reich Malabar beziehen, im Auszuge mit.

LAN-WU-LI ¹⁾ (Lambri).

Das Land *Lan-wu-li* (Lambri) erzeugt Sapanholz, Elfenbein und weissen Rotang. Die Bewohner sind kriegerisch und gebrauchen oft vergiftete Pfeile. Mit dem Nordwind gelangt man in etwas über zwanzig Tagen nach dem Lande *Hsi-lan* ²⁾ (Ceylon), das unter der Regierung von *Nan-p'i* ³⁾ (Namburi, Malabar) steht. Kommt man von *Lan-wu-li* (Lambri) hergefahren, so erkennt man an dem sichtbaren Blitzen (der Wolken am Horizont) die Nähe von *Hsi-lan* (Ceylon). Der König ist schwarz, trägt ungekämmtes Haar und keine Kopfbedeckung; er trägt auch keine Kleider, sondern hüllt sich nur in ein Tuch von verschiedenen Farben, während seine Füße von roth-ledernen Sandalen geschützt werden, die mit Golddraht befestigt sind. Bei seinen Auszügen sitzt er auf einem Elephanten oder

1) 藍無里, Amoy Dial. *Lam-bu-li*, wahrscheinlich die Nordküste von Sumatra oder eine der Inseln in dieser Gegend, wo, wie *Chao Ju-kua* uns versichert, die aus China kommenden Schiffe überwinterten, um die Reise nach dem ferneren Westen durch den indischen Ocean fortzusetzen. Es ist demnach auch umgekehrt vermuthlich die erste Station in den Gewässern von Sumatra für die aus dem Westen kommenden Araber. Sowohl *Lan-wu-li*, wie der bei *Chao Ju-kua* öfter genannte kürzere Name *Lan-li* (藍里), eignen sich daher recht gut als Äquivalente für die Insel Ramny oder Al-ramny der Araber (Reinaud, *Relation*, Bd. I, S. 6 ff. u. S. 93): „L'île de Ramny produit de nombreux éléphants, ainsi que le bois de Brésil et le bambou“, womit man obige Productenliste vergleiche. Von den Gewohnheiten des Volks sagt der arabische Autor: „celui qui se montre le plus hardi dans les combats est le plus estimé de tous“. Ich kann nicht glauben, dass dieser Name, der sicher mit Marco Polo's *Lambri* identisch ist, mit den in dem indischen Gedicht *Ramayana* erwähnten Localitäten zusammenhängt, die ja mehr nach Ceylon als in diese Gegend zu gehören scheinen (Reinaud, op. cit., LXX f.). Marsden (*History of Sumatra*, 3^{te} Aufl., S. 4, citirt von Reinaud) verlegt die Insel Al-ramny nach Sumatra.

2) 細蘭.

3) 南毗. Siehe unten. Die Stelle lautet im Text wie folgt: 北風二十餘日到南毗管下細蘭國.

in einer Art Tragbett ¹⁾). Er verzehrt alltäglich eine Paste, die aus Betelnüssen mit der Asche echter Perlen gebrannt wird. Sein Palast ist mit Katzenaugen und blauen und rothen Juwelen, Karneol- und anderen Edelsteinen wie bedeckt; ja der Fussboden, auf dem er einhergeht, entbehrt dieser Zierrathen nicht. Es ist da ein östlicher und ein westlicher Palast, bei denen je ein goldener Baum eingepflanzt ist mit Stamm und Zweigen aus Gold; Blumen, Früchten und Blättern aus Katzenaugen, blauen und rothen Juwelen und anderen Edelsteinen. Unter jedem dieser Bäume steht ein goldner Thron mit gläsernen Wänden. Um Hof zu halten besteigt der König den östlichen Thron am Morgen und den westlichen am Abend. Da, wo der König sitzt, blinkt es und glitzert es von zurückgeworfenen Sonnenstrahlen, denn die gläsernen Wände und der Juwelenbaum scheinen aufeinander mit dem Feuer des Morgenroths. Zwei Diener halten stets eine goldene Schüssel empor, worin die Träber der vom König gekauten Betelnüsse gesammelt werden. Dieselben gehören, gegen Entrichtung einer Monats-Taxe von einem *Yi* ²⁾ Gold an die Schatzkammer, dem Gefolge des Königs, da sie Kampfer und andere werthvolle Substanzen enthalten. Der König hält in seiner Hand ein Juwel, fünf Zoll im Durchmesser, das jedem Feuer widersteht und Nachts wie eine Fackel scheint. Damit reibt er täglich sein Gesicht, wodurch er erreicht, dass sein Äusseres dem eines neunzehnjährigen Jünglings gleich bleibt. Die Bewohner sind von dunkler Hautfarbe, wickeln sich in seidene Stoffe ein und tragen weder Kopfbedeckung noch Schuhe. Sie essen mit den Händen; Hausgeräthe sind aus Bronze. In diesem Lande ist ein Gebirge (*shan*, wahrscheinlich hier: Insel) genannt *Hsi-lun* ³⁾, wo sich ein Berg

1) *Juan-lou*, 軟瓠.

2) 鎰, etwa 16 Tael.

3) 細輪, lit. „feines Rad“.

über dem anderen erhebt, (auf deren höchster Spitze) die sieben Fuss lange Fusstappe eines gewaltigen Riesen zu sehen ist, während eine gleiche Tappe sich bei einer Entfernung von 300 *Li* im Wasser findet ¹⁾. Die Bäume in den Wäldern jener Berge, ob hoch oder niedrig, verneigen sich alle in der Richtung nach der Fusstappe. Die Berge erzeugen Katzenaugen, rothes Glas, Kampfer, blaue und rothe Perlen (Sapphire und Rubine?); das (flache) Land Kardamomen, die Rinde *Mu-lan* ²⁾, grobe und feine Riechhölzer. Die fremden Kaufleute vertauschen gegen diese Bodenerzeugnisse Sandelholz, Gewürznelken, Kampfer, Gold, Silber, Porzellan, Pferde, Elephanten und seidene Stoffe. Das Land schickt jährlich Tribut nach *San-fo-ch'i* (Palembang) ³⁾.

NAN-P'I ⁴⁾ (Malabar).

Das Land *Nan-p'i* liegt im äussersten Südwesten (von Indien).

1) Die Identität dieses Gebirgs oder dieser Insel Hsi-lun mit dem Sripada der Buddhisten unterliegt wohl kaum einem Zweifel; die Sage von den Fusstappen des Buddha auf dem von den Muhammedanern so genannten Adamsberg, dem Sunáthakotta der Singhalesen, konnte den Chinesen selbstverständlich nicht unbekannt bleiben. Doch ist es von Bedeutung, dass nur wenige Jahre vor der Zeit, in der *Chao Ju-kua* geschrieben haben dürfte, die Verehrung der heiligen Fusstappe durch den Singhalesischen Gewaltherrscher *Kirtti-Narasinha* (1187 bis 1196 n. Chr.) von Neuem belebt wurde. Es wird von ihm berichtet, dass er mit einer ganzen Armee in vier Abtheilungen den heiligen Berg bestieg, um vor der Reliquie zu opfern, worauf der Berg mit Frucht-Hainen bepflanzt wurde. Bei den Arabern wird Buddha zu Adam, der vom Berge ausschreitend, seinen andern Fuss weit davon weg in 's Meer setzte. Der chinesische Name *Hsi-lun* gleicht nicht nur dem Namen der Insel, sondern entspricht wohl auch gleichzeitig dem *tshakra* der Buddhisten, „empreinte d'une roue à mille rais sous chaque pied du Bouddha“ (Julien, *Hionen-tsang*, II, p. 475).

2) 木蘭, Mangelbaumrinde?

3) Ich habe in der Übersetzung die Anordnung des Originaltextes beibehalten, wo das, was wir zweifellos für eine Schilderung Ceylon's halten müssen, unter die Überschrift *Nan-sou-ki* gerathen ist, der genau genommen nur die ersten Zeilen des Berichtes gewidmet sind.

4) 南毗, *nam-pi*, *nambi*. Dieser Name ist sehr wahrscheinlich indischen Ursprungs. Er bezeichnet jedoch vermuthlich nicht das Land, über dessen Identität mit der Küste von Malabar wohl kaum ein Zweifel obwalten kann, sondern seine Bewohner. „Das Land der Nan-p'i“ dürfen wir demnach so gut übersetzen wie „das Land Nan-p'i“. Wer waren aber

Man kann von *San-fo-ch'i* (Palembang auf Sumatra ¹⁾) mit dem Monsun in etwas über einem Monat dahin gelangen ²⁾. Die Hauptstadt des Landes heisst *Mieh-a-mo* ³⁾, was im Chinesischen so viel

die Nan-p'i? Die gleichzeitige Literatur giebt uns keinen Aufschluss, ebensowenig die bekannten Nachschlagewerke *P'ei-wên-yün-fu*, *Ping-tzû-lei-pien*, u. s. w., und die Encyclopädien. Dagegen findet sich eine aufklärende Stelle in dem einige Jahrhunderte späteren *Hsi-yang-ch'ao-kung-tien-lu* (西洋朝貢典錄, Kap. 3, S. 3) in der Schilderung des Landes *Ku-li*, d. i. Kalikut, wo von den Bewohnern jener Gegend die Rede ist (s. das mit meiner Sammlung in den Besitz der königl. Bibliothek zu Berlin übergegangene Manuskript N^o. 6 meines Verzeichnisses). Die Schilderungen des genannten Werkes gehören dem Anfang des 15. Jahrhunderts an. Es heisst an dieser Stelle: „Die Bewohner des Landes bilden fünf verschiedene Klassen: 1. *Nan-p'i*; 2. *Hui-hui* (回回, d. h. die Mohamedaner); 3. *Ché-ti* (哲地); 4. *Ko-ling* (革令); 5. *Mu-kua* (木瓜). Der zweite Ausdruck ist über jeden Zweifel erhaben; den dritten, *Ché-ti*, möchte ich mit „Chetty“, dem im Mittelalter an der Küste von Malabar landläufigen Ausdruck für die Klasse der Kaufleute (vgl. Yule, *Anglo-Indian Glossary*, S. 144, s. v. Chetty, u. S. 615, s. v. Sett) identificiren; der vierte, *Ko-ling*, könnte dem ethnischen Ausdruck „Kling“ (vgl. Yule, S. 372) entsprechen; *Mu-kua* ist ohne Zweifel identisch mit *Mucoa*, *Mukuva*. „The fourth class are called *Mechua*, and these are fishers“. Varthema, S. Yule, S. 454. Weitere Auskunft erhalten wir in dem citirten Text nur über 1. die *Nan-p'i* und 2. die *Hui-hui*. Die ersten essen kein Rindfleisch, während sich die *Hui-hui* des Schweinefleisches enthalten; die beiden Kasten, wenn wir sie so nennen wollen, dürfen sich gegenseitig nicht verheirathen und haben je ihre eigenen Todtengebräuche. Übrigens wird von den Bewohnern von Kalikut in jener Zeit gesagt, dass sechzig Prozent dem Islam huldigen. In Bezug auf die *Nan-p'i* (Nambi?) möchte ich der Ansicht unserer Kenner des indischen Mittelalters nicht vorgreifen. Sollte tamulisches *namburi* („a Brahman of Malabar“, Yule, S. 471, s. v. Namboree) vorliegen?

1) 三佛齊. Vgl. Groeneveldt, *Notes on the Malay Archipelago*, p. 62 ff., and p. 73, Anm. 1.

2) Ibn Batuta brauchte 40 Tage zu seiner Segelfahrt von Sumatra nach Kaulam. Yule, *Cathay*, p. 513.

3) 蔑阿抹, Canton: *mit-á-mát*, Amoy: *biat-ò-bwat*. Der Name ist mir ein vollständiges Räthsel. Linguistisch können diese drei Zeichen einem arabischen *marabut*, „der Heilige“, sehr wohl entsprechen; doch bin ich nicht in der Lage zu entscheiden, ob dieser Ausdruck als Bezeichnung für eine Stadt verwendet werden konnte. Die chinesische Glosse: „dies heisst soviel als *li-sü*“, würde diese Erklärung unterstützen. *Li-sü* (禮司), in einer im *P'ei-wên-yün-fu* (Kap. 4, S. 10) citirten Scholie mit *ch'un-soü* (春司) wiedergegeben, würde durch „Opfer-Aufseher“, „Priester“ zu übersetzen sein. Wollen wir von der Glosse absehen, so bieten sich, lediglich auf den Klang des Namens in einigen süd-chinesischen Dialekten gestützt, zweifellos bessere Erklärungen. Nach *K'ang-hi*, s. v.

wie *li-ssü* ¹⁾ (Opfer-Priester?) bedeutet. Der Herr dieses Landes trägt Kleider, geht aber barfuss; sein Kopf ist mit Tüchern umwunden (d. h. er trägt einen Turban); diese und sein Lendentuch sind aus weisser Baumwolle. Bisweilen trägt er ein weisses baumwollenes Hemd mit engen Ärmeln ²⁾. Geht er aus, so reitet er auf einem Elephanten und ist mit einer goldenen Krone bedeckt, die mit echten Perlen und Edelsteinen verziert ist. An seinem Arm ist ein goldenes Band befestigt und eine goldene Kette umringt sein Bein. Unter den Abzeichen der Königswürde befindet sich eine mit Pfauenfedern verzierte Standarte an einer zinnobarrother Stange; mehr

抹, darf das letzte Zeichen *mei* (im Süden *mu*) gelesen werden. Es steht daher der Lesung *Mat-a-mui* nichts im Wege. Dies könnte ohne Zwang die chinesische Umschreibung des arabischen *Mádāvi* sein, wohl auch der älteren Form dieses Namens, *Márāvi* (Marabia), einer angeblich alten Stadt im Gebiete des von Marco Polo beschriebenen Reiches *Eli*. Ich muss jedoch gestehen, dass die wenigen von Yule (Marco Polo, 2^{te} Aufl., II, S. 375 seq.) gesammelten Andeutungen, die wir über diese Stadt besitzen, mich in der Identification mit der Hauptstadt des Reiches *Nan-p'i* nicht bestärken. Zu den linguistischen Möglichkeiten gehört auch das viel berühmtere *Ma'abar*, das zwar an der Koromandelküste gelegen war und deshalb eine Ausdehnung des Reiches *Nan-p'i* auf jenes Gebiet voraussetzen würde, dafür aber manche Analogien in der Schilderung Marco Polo's bietet. Dass nach dieser Quelle (Yule, II, S. 322) der König von *Ma'abar* mit dem Beherrscher von *Nan-p'i* goldene Arm- und Beinspangen gemein hat, soll hier nicht allzusehr betont werden. Doch muss es auffallen, dass ein Heer schöner Frauen zum Hofstaat beider Monarchen gehört. Nach Marco Polo (Yule, S. 323) hat der König "some five hundred wives", — "for when ever he hears of a beautiful damsel he takes her to wife". Merkwürdiger Weise besteht auch die Amazonengarde des Königs von *Nan-p'i* aus fünfhundert Weibern. Diesem ritt zu jeder Seite "eine Leibgarde von zwanzig Mann", während Marco Polo sagt: "there are about the King a number of Barons in attendance upon him. *These ride with him, and keep always near him, etc*" Wie bereits erwähnt, wird in einem späteren chinesischen Text von der Kaste der *Nan-p'i* gesagt, dass sie kein Rindfleisch essen. Bei Polo (Yule, S. 325) heisst es: "The people are Idolaters, and many of them worship the ox, because (they say), it is a creature of such excellence. They would not eat beef for anything in the world, nor would they on any account kill an ox".

1) 禮司.

2) Ibn Batuta describes the king of Calicut, the great Zamorin, coming down to the beach to see the wreck of certain junks; — his clothing consisted of a great piece of white stuff rolled about him from the navel to the knees, and a little scrap of a turban on his head; his feet were bare, and a young slave carried an umbrella over him". Yule, *Marco Polo*, II, p. 330, Anm. 2.

als zwanzig Mann bewachen sie rechts und links. Der König wird von einer Leibgarde bedient, die aus etwa fünfhundert fremden Weibern von gewählter Schönheit besteht, von denen einige mit Pantomimen voranschreiten, zwar mit Tuch bedeckt, aber barfuss, denn nur ihre Lenden sind umgürtet; während die dem König folgenden Weiber ohne Sattel zu Pferde sitzen mit zeugumgürteten Lenden, aufgemachtem Haar, Halsbändern aus echten Perlen und Fussringen aus echtem Gold, gesalbt mit einer Mischung von Kampfer, Moschus und anderen Drogen, während Schirme aus Pfauenfedern sie gegen die Sonnenstrahlen schützen ¹⁾. Vor den tanzenden Weibern trägt man in Säcken aus weissem Zeug, »Zeug = Sack = Säften« genannt, die mit gold- und silberbeschlagenen Stangen hochgehalten werden, die übrigen Höflinge des königlichen Gefolges. In diesem Lande ist viel sandiger Boden; wenn der König ausgeht, wird daher ein Beamter mit über fünfhundert Soldaten vorausgeschickt, die den Boden mit Wasser besprengen, um zu verhüten, dass Staub durch Windstösse aufgewirbelt werde. Das Volk ist sehr wählerisch in seiner Kost; man kennt hundert Arten die Speisen zuzubereiten und diese wechseln jeden Tag. Man hat da einen Beamten mit dem Titel »Akademiker«, ²⁾ der dem König Speisen und Getränke vorsetzt und darauf achten muss, wie viel jener verzehrt, und so die Diät des Königs reguliert, damit er nie das richtige Mass überschreite. Wenn zufällig der König in Folge dessen krank werden sollte, so muss er die Excremente auf ihren Geschmack hin

1) Man vergleiche mit diesem Hofzuge das, was Marco Polo (Yule, II, p. 322) über den König von Maabar sagt; man könnte glauben, dass dieser den ganzen Hofstaat unseres Königs von *Nan-p'i* geerbt hat. »Furthermore, this King hath some five hundred wives, for whenever he hears of a beautiful damsel, he takes her to wife« (p. 323). Die genaue Bestimmung von Marco Polo's Maabar ist zweifelhaft; es ist daher sehr gut möglich, dass beide Autoren, Chao Ju-kua und Polo, ein Land oder verschiedene Theile desselben Landes beschreiben, das dem Beherrscher des Reiches von Malabar gehörte.

2) *Han-lin*, 翰林.

prüfen und, je nachdem sie süß oder bitter schmecken, seine Kur einrichten. Die Bewohner dieses Landes sind von roth-brauner Gesichtsfarbe mit Ohrklappen, die bis auf die Schultern herabhängen. Sie sind gute Bogenschützen, wissen mit Schwert und Lanze umzugehen, lieben den Krieg und sitzen auf Elephanten, wenn sie in's Gefecht ziehen. Sie tragen Turbane aus farbigen Seidenzeugen. Sie sind ganz besonders fromme Buddhisten. Das Land ist warm und hat keine kalte Jahreszeit. Reis, Hanf, Bohnen, Weizen, Hirse und essbare Wurzeln, sowie Lebensmittel aller Art, werden in genügender Menge erzeugt und sind billig genug zu haben. Zu Handelszwecken gebraucht das Volk eine aus einer Silberlegirung hergestellte Münze, der ein Beamtensiegel aufgedrückt ist. Die folgenden Bodenerzeugnisse finden sich in diesem Lande: echte Perlen, alle Arten fremden Tuches und Baumwollenszeuge. Ferner ist da ein Fluss mit frischem Wasser an einer Stelle, wo eine Anzahl verschiedener Wasserläufe sich zu einem grossen Gewässer vereinigen. Am Ufer erheben sich steile Felswände, an denen man fortwährend Sterne (Funken) bemerkt; dieselben verwandeln sich durch Zauber in kleine Steine, die so aussehen wie Katzenaugen, klar und durchsichtig. So liegen sie in versteckten Berghöhlen vergraben, bis sie eines Tages durch die Regenfluth herausgewaschen werden. Zu solchen Zeiten schicken die Beamten ihre Leute in kleinen Böten aus, um die Steine zu sammeln, die von den Bewohnern als Edelsteine betrachtet werden ¹⁾.

Die folgenden Staaten gehören zu diesem Lande:

Kul-in ²⁾ (Kulam, Coilom),

1) „The Cat's-eyes, by the Portuguese called *Olhos de Gatos*, occur in *Zeylon*, *Cambaya*, and *Pegu*“. Baldacus, „*Beschreibung der ostindischen Küsten Malabar und Coromandel*“, Amsterd. 1672, S. Yule, *Anglo Indian Glossary*, p. 774. Hier dürfte weder Ceylon noch Pegu, sondern Cambay gemeint sein, das, wie wir sogleich sehen werden, zu den von *Nan-p'i* (Malabar) abhängigen Staaten gehörte.

2) 故臨, Cantonesisch: *Kò-lám*.

Hu-ch'a-la ¹⁾ (Guzerat),
Kan-pa-i ²⁾ (Cambaet, Cambay),
Pi-li-sha ³⁾ (Barotsch?),
Ma-lo-hua ⁴⁾ (Malwa),
Fung-ya-lo ⁵⁾ (Mangalor?),
Ma-li-mo ⁶⁾ (Malibar),
Tu-nu-ho ⁷⁾ (Tanore?),
A-li-joh (oder *a-li-no*) ⁸⁾ und
Ngao-lo-lo-li ⁹⁾ (Cananor?).

Dieses Land ist sehr weit und die fremden Schiffe gehen selten dahin. (Die beiden Fremden,) die jetzt in der südlichen Vorstadt von *Ch'üan* (Chinchew) wohnen, *Shih-lo-pa-chih-li-kan* ¹⁰⁾, Vater und Sohn, gehören zu dieser Volksrace. Die Erzeugnisse des Landes werden von hier nach *Chi-lo-ta-lung* ¹¹⁾ und *San-fo-ch'i* (Palembang)

1) 胡茶辣, Cantonesisch: *ü-ch'a-lit*.

2) 甘琶逸, Cantonesisch: *kòm-pa-yét*. Vgl. Yule, Marco Polo, II, p. 389, Anm. 1: „Kambáyat“.

3) 弼離沙, Cantonesisch: *pat-lei-sha*.

4) 麻羅華, Cantonesisch: *ma-lo-wa*.

5) 馮牙羅, Amoy-Dial.: *bang-ga-lo*. Vgl. Lassen I, p. 188 (Mangarut, Mangalor).

6) 麻哩抹, Amoy: *ma-li-bwat*.

7) 都奴何.

8) 啞哩喏.

9) 嗷囉囉哩. Ich glaube die ersten sieben Namen so ziemlich richtig abgetheilt zu haben und denke, dass einige meiner Identificationen den Kennern der westindischen Geographie im Mittelalter einleuchten worden. Bei den drei letzten Namen jedoch bin ich sehr im Zweifel. Möglicher Weise sind diese zehn Schriftzeichen anders abzutheilen. Über westindische Häfen S. Yule's Anmerkung „The mediæval ports of Malabar“, *Cathay*, p. 660 ff.

10) 時羅巴智力干. Es kann mit diesen sechs Zeichen sowohl ein Name wie deren zwei gemeint sein.

11) 吉羅達弄. Der Name ist mir sonst nirgends aufgestossen und ich bin nicht im Stande ihn zu identifizieren.

geschafft und gegen die folgenden Waaren umgetauscht: Seidenzeuge, Porzellan, Kampfer, Rhabarber, *Huang-lien* ¹⁾, Gewürznelken, Kampfertropfen, Sandelholz, Cardamomen und Adlerholz.

Das Land *Ku-lin* ²⁾ (Kulam, Coilam, Coulam, Quilon) lässt sich von *Nan-p'i* zu Schiff mit günstigem Wind in fünf Tagen erreichen. Eine Junke von Chinchew braucht über vierzig Tage um nach *Lan-li* ³⁾ (Lambri) zu kommen; dort (d. h. in Lambri) wird überwintert, und im folgenden Frühjahr kommt man nach einer zweiten einmonatlichen Fahrt in dieses Land. Die Volksgebräuche unterscheiden sich nicht von denen des *Nan-p'i*-Volkes. Die Producte bestehen aus Kokosnüssen ⁴⁾, Sapanholz und einer Art Wein, aus Honig, Zucker, Kokosnuss- und sonstigen vegetabilischen Säften durch Gährung bereitet ⁵⁾. Die Bewohner sind passionierte Bogenschützen. Im Gefecht hüllen sie ihr Haar in seidene Turbane. Sie gebrauchen Gold- und Silbermünzen zu Handelszwecken; der Werth von zwölf Silbermünzen ist gleich dem einer Goldmünze ⁶⁾. Das Land ist warm und hat keine kalte Jahreszeit. Alljährlich kommen dahin Schiffe aus *San-fo-ch'i* (Palembang), *Chien-pi* ⁷⁾ (Kampar?) und *Chi-t'o* ⁸⁾ und der mit ihnen betriebene Tauschhandel erstreckt sich auf dieselben Gegenstände wie der von *Nan-p'i*.

1) 黃蓮. „Rhizoma of *Koptis teeta*“, Giles.

2) 故臨.

3) 藍里, Cantonesisch: *lam-li*.

4) Über die Menge der Kokos-Pflanzungen an der Küste, S. Lassen I, S. 316.

5) Über dieses Getränk, das Toddy, S. Yule, *Anglo-Indian Glossary*, p.

6) Dies entspricht dem Verhältniss zwischen Gold und Silber wie es Jahrhunderte lang vor der Entdeckung Amerikas bestand. Vgl. Yule, *Cathay*, p. 442.

7) 監笕, Cantonesisch: *Kam-pi*, ein Hafen, vermuthlich in der Strasse von Malacca (von *Chao Ju-kua* als abtrünnige Colonie von *San-fo-ch'i* beschrieben), von einem kriegerischen Volke, wahrscheinlich Malayen bewohnt, die Handel mit Zinn, Elfenbein und Perlen trieben.

8) 吉陀, Cantonesisch: *Kat-to* (Karta?).

Die *Ta-shih* (Araber) leben hier in grosser Anzahl ¹⁾. So oft die Bewohner ein Bad genommen haben, reiben sie ihren Körper mit Gelbwurz ²⁾ ein, um sich so das Aussehen einer goldenen Buddha-Statue zu geben.

HU-CH'A-LA ³⁾ (Guzerat).

Das Land *Hu-ch'a-la* (Guzerat) herrscht über mehr als hundert kleine Städte (*chou*); die (Haupt-)Stadt hat eine vierfache Mauer. Die Bewohner sind weiss und sehen rein aus. Männer wie Frauen tragen doppelte Ringe in den Ohren. Ihre Kleidung ist eng anliegend und besteht aus einfachen baumwollenen Stoffen. Als Kopfbedeckung dient eine weisse Kapuze, die Schuhe sind aus rothem Leder. Die Bewohner sind Vegetarianer. Das Land enthält vier tausend buddhistische Klöster ⁴⁾ mit über zwanzig tausend Nonnen, die zweimal am Tage ihre Loblieder singen, während sie dem Gotte Speisen und Blumen opfern. Die letzteren werden in Gestalt von Sträussen dargebracht, deren Herstellung allein einen täglichen Aufwand von drei Centner Baumwollengarn erfordert. Das Land besitzt ferner über vierhundert Kriegs-Elephanten, sowie hundert tausend Cavallerie-Pferde. Der König sitzt bei seinen Umzügen auf

1) Dass Coilom ein bedeutender Handelsplatz im Mittelalter war ist bekannt; erst als die Portugiesen mit Fahrzeugen von grösserem Tiefgang in jenen Gewässern zu herrschen anfangen, genügte der Hafen den Ansprüchen eines Weltmarktes nicht mehr. Reinaud, *Relation*, p. LXXXIII. Nach Reinaud's Soleyman war Coilom der Ausgangspunkt für die Reise nach China; eine ähnliche Stellung wird dem Hafen von *Chao Ju-kua* angewiesen, da die Junken von Chinchew, wie es in unserem Berichte heisst, über Lambri direkt nach Kulin segelten, während von Nan-p'i ausdrücklich gesagt wird, dass fremde Schiffe selten dahin gehen. Nach einer anderen Stelle muss man, von China kommend, in Ku-lin umsteigen, um nach Orissa (Chu-lien) zu reisen, woraus hervorzugehen scheint, dass die Häfen der Coromandalküste von den China-Seglern nicht angelaufen wurden.

2) *Yü-chin*, 鬱金.

3) 胡椒辣.

4) Vgl. Lassen, I, S. 134.

einem Elephanten, die Krone auf seinem Haupte, während das Gefolge, mit Schwertern gewaffnet, zu Pferde sitzt. Folgende Produkte werden in diesem Lande erzeugt: Indigo ¹⁾ in grossen Mengen, Kino ²⁾ und alle Arten fremder Tücher. Alljährlich werden diese Waaren zum Verkauf nach den Ländern der *Ta-shih* (Araber) geschafft.

MA-LO-HUA ³⁾ (Malwa).

Das Land *Ma-lo-hua* (Malwa) hängt mit Guzerat zusammen; es hat 60 kleinere Städte unter sich und liegt im Binnenlande. Kleidung und Gebräuche der Bewohner gleichen denen von *Hu-ch'a-la* (Guzerat). Weisses Tuch ist ein häufiges Product, wovon alljährlich zwei tausend Ochsenladungen über Land nach allen Richtungen hin als Tauschproduct verhandelt werden.

1) *Ch'ing-ting*, 靑錠, „blaue Anker“, was absolut keinen Sinn geben würde. Ich zweifle daher nicht, dass *ting*, 錠, hier *lien*, 靛, d. h. Indigo, zu lesen ist, und dass das 石 durch eine corrigierende Hand hinzugefügt wurde, nachdem das Zeichen in seine Bestandtheile aufgelöst worden war. Über den Indigo von Guzerat, S. Lassen I, S. 325 und Yule, *Marco Polo*, II, S.

2) 紫礦.

3) 麻羅華.

Nachtrag des Herausgebers.

Was *Chao Ju-kua* uns über Ceylon berichtet stimmt vollkommen überein mit dem was der Araber *Haçan*, Sohn *Amr's*, darüber mittheilt (Merveilles de l'Inde).

Seite 153 der Übersetzung Hirth's wird gesagt dass der König bei seinen Auszügen auf einem Elephanten oder in einer Art Tragbett sitzt.

Dasselbe wird erzählt vom König von *Tchampa*, der sich für kurze Distanzen einer Sänfte, für grössere Entfernungen jedoch eines Elephanten bediente [王近則乘軟布兜、遠則乘象。Vide *Pei-wen-yun-fu*, Cap. XXVIb, fol. 205 verso].

Hier wird gesprochen von einem *Juan-pu tou*, einer Sänfte (*tou*) von weichem (*juan*) Zeuge (*pu*), während in *Chao Ju-kua* nur der Ausdruck *juan tou* (weiche Sänfte) gebraucht wird. Nach ächt chinesischer Weise hat *Chao Ju-kua* das ceylonesische Wort in chinesisches Gewand gesteckt. Das ceylonesische Wort für Sänfte ist nämlich *Handul*, ein vom Sanscrit *Hindola* oder *Andolaya* = Schaukel abgeleitetes Wort ¹⁾. *Juan-tou* ist also zugleich Zeit eine Transcription und eine Übersetzung des Wortes *Handul*.

Die Seite 157 vermeldeten Mundschenken des Königs, die *Chao Ju-kua* *Han-lin* und Hirth »Akademiker« nennt, sind zweifelsohne die in den Merveilles de l'Inde (S. 115—118) beschriebenen *Ba-lâoudjer*. Diese folgen dem König wohin er auch gehn möge, und essen und trinken was er isst und trinkt. Sie überwachen seine Nahrung und tragen Sorge für alles dessen er bedarf. Keine Buhle,

1) Le même m'a raconté qu'à Sérendib (Ceylon), les rois et ceux qui se comportent à la façon des rois, se font porter dans le *handoul*, qui est semblable à une litière, soutenu sur les épaules de quelques piétons (Merveilles, p. 118 und Glossar, S. 204).

Dienerin oder Diener werden bei dem König zugelassen ohne von den Balâoudjern untersucht zu sein. Jedes Getränk und jede Speise für den König bestimmt, wird zuvor von ihnen geprüft. Wenn der König stirbt entleiben sie sich alle. Nur Männer von ansehnlicher Familie, tapfer, muthig und intelligent, werden zu diesem Amte zugelassen.

藍里 *lam li* oder 藍無里 *lam bu li* (S. 152, Note 1) ist ganz bestimmt die Insel *Rami* oder *Al Ramni*, d. w. s. *Sumatra*, wie Prof. van der Lith (*Merveilles de l'Inde*, S. 269 ff.) nachgewiesen hat. Der einheimische Name *Lambri* hat sich besser in der chinesischen Transcription als in der arabischen erhalten.

G. SCHLEGEL.

PROBLÈMES GÉOGRAPHIQUES.

LES PEUPLES ÉTRANGERS CHEZ LES HISTORIENS CHINOIS.

XIX.

LIEOU-KIEOU-KOUO.

琉 球 國

Le Pays de Lieou-kieou.

Dans tout le domaine de la géographie chinoise il n'y a pas de pays touchant lequel il règne tant de confusion, que celui de *Lieou-kieou*, tant chez les géographes chinois, que chez les géographes européens. On a cru que les anciens Chinois avaient toujours nommé *Lieou-kieou* le groupe d'îles qui s'étendent depuis Formose jusqu'au Japon, et qui portent maintenant ce nom. Ce n'est qu'en 1874 que le Marquis d'Hervey de Saint-Denys démontra que les anciens géographes chinois comprenaient également l'île de Formose même sous le nom de *Lieou-kieou* ¹⁾ jusqu'au 16^e siècle de notre ère.

On a fait très souvent le reproche aux Chinois de ne pas avoir découvert la grande île de Formose qu'en l'an 1430 de notre ère, puisque les montagnes de Formose peuvent être aperçues distincte-

1) Journal asiatique Août—Sept. 1874, Mai—Juin 1875; — Ethnographie des peuples étrangers à la Chine, I, 414.

ment de la côte chinoise quand le temps est clair ¹⁾). Mais cela ne s'accorde guère avec le fait que les Hollandais, en arrivant en 1634 à Formose, y trouvèrent déjà une colonie chinoise importante.

La méprise est due au fait que les Chinois ont toujours désigné Formose par le nom de *Lieou-kieou*. Le nom de *Tai-ouan*, nom actuel de l'île de Formose, ne se trouve que dans les annales de la Chine de la 44^e année de l'époque *Wan-lih* de la dynastie des *Ming* (1612 de notre ère.) Voici le passage: « Dans la 44^e année de *Wan-lih*, le Japon voulut s'emparer du *Tai-ouan*. Le *Lieou-kieou* envoya un ambassadeur pour en donner avis. Dans les annales de *Lieou-kieou*, dans l'Histoire étrangère de la dynastie des *Ming*, il est dit que dans la 44^e année de l'époque *Wan-lih*, le Japon avait formé le dessein de s'emparer de l'île de *Kiloung*. Ce pays est nommé *Tai-ouan*, et est tout proche de (la province de) Fou-Kien. Le roi (de *Lieou-kieou*) *Chang-ning* (le *Chō-nei* des annales japonaises) envoya un ambassadeur pour en donner avis (à l'Empereur de la Chine) afin de se préparer à une expédition maritime ²⁾).

Du reste, les Chinois ont été tout aussi ignorants que les géographes japonais et européens, et ils n'ont pas su que ce que les modernes nomment *Tai-ouan* était nommé *Lieou-kieou* chez les anciens géographes. La position géographique minutieusement déterminée dans les annales chinoises, la description ethnologique et ethnographique de ce pays, tout s'accorde pour démontrer à l'évidence même que les anciens ont voulu désigner par le nom de

1) Rob. Swinhoe, Notes on the island of Formosa, p. 3. — Du Halde, Descript. de la Chine, I, 183.

2) 萬曆四十四年日本謀取臺灣。琉球遣使以聞。按明外史琉球傳、萬曆四十四年日本有取雞籠山之謀。其地名臺灣、密邇福建。尙寧遣使以聞、詔海上警備。Vide 古今圖書集成。邊裔典, Chap. 100, Art. *Lieou-kieou*, fol. 13 recto.

Lieou-kieou l'île de Formose. Les Européens cependant auraient pu mieux savoir. En 1622, la compagnie des Indes orientales néerlandaises avait ordonné au Gouverneur-General COEN de chercher un bon endroit pour y faire une station de commerce avec la Chine, et qu'on lui recommandait pour cela *Lequeo pequeno*; or on ne designait point par ce nom les îles Lieou-kieou, mais l'île de Formose. COEN parle dans ses lettres distinctement de *Lequeo pequeno* ou *Formose* ¹⁾.

En 1670, O. Dapper écrivit dans sa relation de la 2^e ambassade hollandaise en Chine: «Elle (l'île de Formose) est connue chez les Chinois sous le nom de *Talikieu*, c'est-à-dire grand *Likieu*: car *Ta* signifie grand en Chinois, pour la distinguer d'une autre petite île que les Portugais ont nommé avec un nom bâtard et corrompu *Lequio* ²⁾.

En 1517 *Fernão Perez d'Andrade* avait envoyé *Jorge Mascarenhas* avec quelques jonques à la ville de *Chincheo* (*Ts'iouen-tcheou*) dans la province de Foukien, pour prendre des informations sur le riche pays de *Lequia*, à l'est de la Chine, dont il avait tant entendu parler ³⁾. PINTO (cap. 39) raconte avoir rencontré en 1540 sur la côte du Cambodge une jonque de *Lequios* ⁴⁾.

PIGAFETTA (Viaggio ed Amoretti p. 108) dit que le «popoli Lechii» (qu'il dit demeurer sur le continent et être sujets à la Chine) envoyait chaque année sept à huit jonques de commerce à Luçon ⁵⁾.

1) P. A. Tiele, de Europeërs in den Maleischen Archipel (Tijdschrift van het Kon. Inst. v. d. Taal-, Land- en Volkenkunde van N.-I. 1887, p. 291.

2) Het (eiland Formosa) is by de Sinesen met den naem van Talikieu bekend, dat's groot Likieu: want Ta is in't Sineesch groot gezeit, tot onderscheit van een ander klein eiland welk de Portugesen met een verbasterden en bedorven naem Lequio noemen (O. Dapper, Tweede gezantschap naar China, Amsterdam 1670, p. 10).

3) P. A. Tiele, De Europeërs in den Maleischen Archipel (Tijdschrift van het Kon. Inst. v. d. Taal-, Land- en Volkenkunde van N.-I., 1888, p. 353.

4) *Ibid.*, op. cit., 1880, p. 296.

5) *Ibid.*, op. cit., 1880, p. 297.

GIOV. DA EMPOLI (1514) mentionne «la terra de Cini, chiamati Cini, Lechi e Gori, ch'è come dire Fiandra e Lamagna e Brabante»: Le pays de Chine, nommé La Chine, le Lieou-kieou (Formose) et le Japon, comme qui dirait «La Flandre, l'Allemagne et le Brabant» ¹⁾. Sur la carte de l'Asie de l'Atlas de Sanson, de 1719, on lit: *Lequeio or Formosa isle* ²⁾. Valentijn (1724) dit que les Chinois nommaient Formose *Ta Likjeu* ou Grand Likjeu ³⁾.

Position géographique.

Annales de la dynastie de Soui. (607 de notre ère): «Le Royaume de Lieou-kieou est situé dans une île de la mer. En partant de la ville de *Kien-ngan* (dans la province de *Fou-kien*) et en naviguant vers l'est, on peut y arriver en cinq jours» ⁴⁾.

La 1^e année de la période *Ta-yeh* (605 de notre ère) le capitaine de marine nommé *Ho-man*, ainsi que ses compagnons, avaient observé que pendant les beaux jours du printemps et de l'automne, on voyait quelque chose de vague comme de la fumée ou un brouillard; mais ils ne savaient point à combien de milliers de milles de distance.

Mais la 3^e année (en 607) l'Empereur *Yang* donna l'ordre au commandant de la cavalerie volante *Tchou-kouan* de prendre la mer et d'aller à la recherche de mœurs étrangères. *Ho-man* lui ayant

1) Le nom *Gori* ne signifie pas la Corée, comme Tiele le suppose, mais le Japon, plus spécialement le domaine impérial du Shogun nommé *Goriyeu* 厩リヤウ御領 par les Japonais.

2) Comp. Comptes rendus des séances de la Société de Géographie de Paris, 1893, N^o 11, p. 267.

3) Oud en Nieuw Oost-Indien, Livre IV, p. 38. Par une faute du compositeur, l'édition Hollandaise porte *Ya-Likjeu* au lieu de *Ta Likjeu*.

4) 琉球國居海島之中。當建安郡東水行五日可至。Vide 邊裔典, Chap. 100, fol. 1, recto.

communiqué ses observations, il prit celui-ci avec lui et arriva à *Lieou-kieou*, où, ne pouvant pas comprendre le langage, ils se contentèrent d'en ramener un individu ¹⁾.

En l'an 611 de notre ère, l'empereur *Yang* expédia le général *Tchin-ling* à *Lieou-kieou*. Celui-ci s'embarqua avec ses troupes à *I-ngan*, actuellement la ville de *Tch'ao-tcheou-fou* (潮州府) dans la province de *Kouang-toung*, en lat. 23° 36' et long. 114° 20', pour les attaquer. Il aborda aux îles *Kao-hoa* (à l'extrémité méridionale des Pescadores), et il arriva, après deux jours de voile, à l'île des Tortues (à l'extrémité septentrionale des Pescadores) et un jour après à *Lieou-kieou* ²⁾.

Annales de la dynastie de *Soung* (1174 à 1189): «Le royaume de *Lieou-kieou* se trouve à l'est de *Ts'iouen* ³⁾. On y rencontre des îles de mer appelées *P'ang-hou* (les Pescadores) dont les feux sont exactement vis-a-vis de l'autre» ⁴⁾.

Annales de la dynastie des *Youen* (Mongols, 1291 de notre ère): «Le royaume de *Lieou-kieou* se trouve dans la partie orientale de la mer du sud, dans les confins des quatre districts de *Tchang* ⁵⁾,

1) 大業元年海師何蠻等、每春秋二時、天清風靜、東望依稀、似有煙霧之氣。亦不知幾千里。三年煬帝令羽騎尉朱寬入海求訪異俗。何蠻言之、遂與蠻俱往。因到琉球。言不相通、掠一人而返。 *Ibid.*, l. c. fol. 2 recto.

2) 大業七年帝遣陳稜率兵自義安浮海擊琉球。至高華嶼、又東行二日至鼉鼉嶼。又一日便至琉球。 *Vide Pien-i-tien*, Chap. 100, fol. 2 recto.

3) *Ts'iouen-tcheou*, chef lieu d'un département dans la prov. de *Fou-kien*.

4) 琉球國在泉之東。有海島曰彭潮。煙火相望。 *Pien-i-tien*, Chap. 100, fol. 2 verso.

5) *Tchang-tcheou-fou*, chef-lieu d'un département, prov. de *Fou-kien*.

de *Ts'iouen* ¹⁾, de *Hing* ²⁾ et de *Fou* ³⁾.

Les îles de *P'ang-hou* (Pescadores) sont situées vis-à-vis le Lieou-kieou. Autrefois on n'avait point de communications avec ce pays, quoique, quand le temps est clair, on puisse le voir vaguement à peu près comme une fumée ou un nuage. On ne sait pas à combien de milliers de *li* de distance il est situé. A l'ouest, au sud et au nord il est baigné par la mer. Vers les Pescadores elle (la mer) baisse peu-à-peu; et près de Lieou-kieou on l'appelle *Loh-tsi* (rémoie). *Tsi* veut dire que l'eau baisse et ne retourne plus. Quand des bateaux-pêcheurs de la côte occidentale arrivent en aval des Pescadores et qu'un typhon s'élève et qu'ils dérivent vers le *Loh-tsi*, un seul d'entre cent en revient ⁴⁾.

L'observation est très juste; tous les voyageurs parlent du terrible ressac (rémoie) qui tourmente la côte occidentale de l'île de Formose, ressac qui rend les ports de cette côte impraticables durant la mousson sud-ouest ⁵⁾.

Plus loin nous lisons, sous la date de la 29^e année de la période *Tchi-youen* (1292 de notre ère), que le général *Yang-tsiang*, envoyé avec une flotte vers le *Lieou-kieou*, partit le 29^e jour du 3^e mois du port de *Ting-lou-wei* et s'y rendit par voile.

Ce jour, à l'heure *Sze* (9 à 11 du matin), on vit dans la mer, au

1) *Ts'iouen-tcheou-fou*, Idem.

2) *Hing-hoa-fou* (興化府), Idem.

3) *Fou-tcheou-fou*, capitale du Fou-kien.

4) 琉球在南海之東。漳泉興福四州界內。澎湖諸島與琉球相對。亦素不通。天氣清明、望之隱、約若煙若霧。其遠不知幾千里也。西南北岸皆水。至澎湖漸低。近琉球則謂之落漈。漈者水低下而不回也。凡西岸漁舟到澎湖已下、遇颶風發作、漂流落漈、回者百一。

Pien-i-tien, l. c. fol. 3 recto.

5) R. Swinhoe, op. cit. p. 10; D'Hervy de St.-Denys, *Journal asiatique*, 1875, p. 439.

point de l'Orient précis, à environ 50 *li* de distance, une longue chaîne de montagnes basses, que *Tsiang* reconnût être le *Lieou-kieou* ¹⁾.

La 3^e année de l'époque *Yuen-tching* (1297 de notre ère) une autre expédition fut envoyée à *Lieou-kieou* sur l'avis de *Kao-hing*, qui remarquait que *Ts'iouen-tcheou* (dans le Fou-kien) était très près de *Lieou-kieou*, et qu'il fallait donc prendre des renseignements ²⁾. Ceci n'est valable que pour Formose, les îles *Lieou-kieou* étant très distantes de la province de Fou-kien. Nous reparlerons de ces expéditions dans la partie historique du *Lieou-kieou*.

Les Annales de la dynastie de *Ming* reconnaissent enfin qu'il y a confusion dans les notices sur ce pays.

Selon la grande géographie des *Ming*, *Yih-t'oung-tchi*, on n'avait pas identifié dans l'antiquité la position du pays de *Lieou-kieou*; il n'avait pas eu de communications avec la Chine depuis les *Han* et les *Wei*; mais pendant les années *Ta-yeh* de la dynastie de *Souï* (605—616 de notre ère) *Tchou-koan*, commandant de la Cavalerie volante, envoyé à la recherche de mœurs étrangères, aborda d'abord dans ce pays, où, ne pouvant comprendre la langue du pays, il s'empara d'un indigène qu'il ramena avec lui ³⁾.

Selon l'Histoire du *Lieou-kieou* dans l'Histoire étrangère des

1) 按元史世祖本紀二十九年三月二十九日楊祥自汀路尾澳舟行至。是日巳時、海洋中正東望見有山長而低者、約去五十里。祥稱是琉球國。Vide *Pien-i-tien*, l. c., fol. 3 verso.

2) 元貞三年高興言。今立省泉州拒琉球爲近。可伺其消息。Ibid., l. c., fol. 4 recto.

3) 按明一統志琉球古未祥何國。漢魏以來不通中華。隋大業中令羽騎尉朱寬訪求異俗、始至其國。語言不通、掠一人以返。Ibid. l. c. fol. 4 recto.

Ming, le *Lieou-kieou* est dit être situé vers le **Sud-est** dans la grande mer ¹⁾. C'est l'île de Formosa. C'est après que la confusion est née.

Dans ce même livre, année 1382, le *Lieou-kieou* est dit être situé au **Nord-est** de la province de *Fou-kien*, dans la grande mer, et qu'on pouvait y arriver avec un vent du sud favorable en dix-huit jours ²⁾. Or nous avons vu ci-dessus que, sous la dynastie de *Soui*, ou 774 ans plus tôt, on ne mettait que cinq jours pour arriver à *Lieou-kieou* en direction Est. Il est évident qu'il s'agit ici de deux pays: la Formose, où l'on arrivait en cinq jours en naviguant vers l'Est, et les îles *Lieou-kieou*, où l'on arrivait après dix-huit jours de navigation vers le Nord-est.

Les Chinois de la dynastie de *Ming*, qui avaient alors de fréquentes communications avec les insulaires de *Lieou-kieou*, qui étaient civilisés, ont été bien embarrassés de la mention faite dans les anciennes annales des mœurs sauvages des indigènes du *Lieou-kieou* (Formose), qui amoncelaient des crânes humains devant le palais du roi, ainsi que de celle de la rémole sur la côte occidentale de ce pays; et la traitent conséquemment de fables ³⁾.

Nous verrons que rien n'est plus véridique que ce que ces livres rapportent; mais ce qu'ils rapportent s'applique aux sauvages de l'île de Formose, et non pas aux insulaires doux et civilisés des

1) 按明外史琉球傳、琉球居東南大海中。

Ibid., l. c. fol. 4 recto.

2) 按閩書琉球國在閩東北大海中...南風順利十八日可至。 *Ibid.* l. c. fol. 5 recto.

3) 大明一統志載琉球錄有落際、乃王居壁下聚骸非寔事。又杜氏通典集事、淵海羸蟲錄、星槎勝覽、諸書所記述、皆傳者妄也。

Vide 閩書, apud *Pien-i-tien*, l. c. fol. 10 verso.

îles *Lieou-kieou*. Les Foukienoïses savaient parfaitement à quoi s'en tenir par rapport aux Formosans. Aussi les Annales du Foukien sont-elles très précises à l'égard de l'île de Formose, quoiqu'en disent les historiens modernes.

«Ce pays», disent ces derniers, «est éloigné des Pescadores au moins de plusieurs milliers de *li*. Ce que les Annales de *Soung* disent qu'il est situé vis-à-vis des feux de *Ts'iouen-tcheou*, et que les Foukinoïses disent que quand le brouillard s'est dissipé le matin, l'on peut voir *Lieou-kieou* du mont *Kou* est faux»¹⁾.

Cependant rien n'est plus vrai.

S'il fallait encore une preuve, c'est que les Chinois ont donné à une petite île sud-ouest de Formose le nom de «Petit *Lieou-kieou*»²⁾, qu'il porte encore aujourd'hui dans nos cartes européennes, en opposition à Formose qu'on nommait «Grand *Lieou-kieou*».

Les Annales du Foukien donnent pour frontières à *Lieou-kieou*: Au S.O. le Siam et au N.E. le Japon; c'est exactement la position géographique de Formose.

Enfin la grande géographie des *Ming* mentionne dans son chapitre sur les montagnes et les fleuves de *Lieou-kieou*: l'île des Tortues, située à la pointe septentrionale des Pescadores, à l'ouest du pays, où l'on peut arriver en un jour; les îles de *Kao-hoa* au sud des Pescadores, à trois jours de distance, consistant en deux îles, par lesquelles *Tchin-ling*, de la dynastie des *Souï*, passa avec son armée (en l'an 611 de notre ère), et les îles *P'ang-hou* (Pescadores), à cinq jours de distance. Ces îles sont proches des quatre districts

1) 其地去澎湖不下數千里。宋志云。與泉州煙火相望、閩人嘗言霽旦登鼓山可望琉球皆非也。 *Ibid.*, l. c. fol. 14 recto.

2) 小琉球。

3) 其國西南暹羅、東北則日本。 *Ibid.*, l. c. fol. 14 recto.

Fou-tcheou, Ts'iouen-tcheou, Hing-hoa et Tchang-tcheou, d'où on peut les voir vaguement, comme dans un nuage, quand le ciel est clair ¹⁾).

La même Géographie parle aussi de la rémole sur la côte occidentale de Formose mentionnée dans les Annales mongoles, et dit que le mot rémole signifie que l'eau se précipite en bas sans revenir, de sorte que quand les bateaux pêcheurs rencontrent un typhon près des îles Pescadores et sont entraînés par la rémole, tout au plus un ou deux des cent bateaux en reviennent ²⁾).

Toutes ces données géographiques sont précises et nous en concluons avec le professeur d'Hervey de St.-Denys que les anciens géographes chinois ont désigné par le nom de *Lieou-kieou* la grande île de Formose, et qu'on n'a appliqué ce nom aux îles *Lieou-kieou* ou *Lou-tchou* actuelles qu'à partir de l'an 1382, sous la dynastie des *Ming*, quand on mentionne pour la première fois la division des îles *Lieou-kieou* en Île centrale (中山), Île du Sud (山南) et Île du Nord (山北), dont nous traiterons plus tard.

Détails ethnographiques.

Dans ce chapitre nous mettrons en parallèle ce que disent les historiens chinois des mœurs des habitants de *Lieou-kieou* (Formose), et ce qu'en ont rapporté les voyageurs européens.

¹⁾ 明一統志琉球山川考。龍巖嶼在國西、水行一日。高華嶼在國西、水行三日。二嶼隋陳稜率兵過此。澎湖島在國西。水行五日。地近福州、泉州、興化、漳州、四郡界。天氣晴明、望之隱然若煙霧中。 *Ibid.*, l. c. fol. 17 recto.

²⁾ 元史、水至澎湖漸低。近琉球謂之落滌。滌水趨下不廻也。凡西岸漁舟到澎湖、遇颶風作、漂流落滌、回者百一二。 *Vide* 明一統志, Apud *Pien-i-sien*, l. c. fol. 17 recto.

La première mention de l'île de Formose chez les Chinois se trouve dans l'histoire de l'empereur *Yang* de la dynastie de *Souï*. On y lit qu'il envoya le 3^e mois de la 3^e année de l'époque *Ta-yeh* (607 de notre ère), le commandant de la cavalerie volante *Tchou-koan* à *Lieou-kieou*. L'histoire officielle de *Lieou-kieou* entre dans plusieurs détails. Après avoir décrit la position géographique de ce pays, que nous avons déjà reproduite ci-dessus (p. 168), ce livre continue ainsi :

« Dans ce pays il y a beaucoup de montagnes et de ravins. Le roi a pour nom de famille celui de *Hoan-sou* et pour petit nom celui de *Kat-lat-tau* (Kelattau) ¹⁾. On ne sait pas d'où il est originaire, mais il est en possession de son royaume depuis plusieurs générations. Ce roi est appelé *K'o-lao-iou* par le peuple, et la reine est nommée *To-poah-té* (ou *To-poah-té*). Le lieu qu'il habite est nommé *Polo Tantong* ²⁾. Il est entouré par un triple fossé et une triple enceinte de palissades, et le fossé est rempli d'eau courante. Il est environné d'une haie d'arbres et d'épines. Quant à la maison du roi, elle couvre une étendue de seize bâtiments. Elle est couverte de sculptures d'animaux. Il y a beaucoup d'arbres nommés *Tolo* qui ressemblent au limonier, mais dont le feuillage est touffu et dont les minces branches pendent comme des cheveux.

Il y a quatre ou cinq chefs dans le pays qui gouvernent tous les districts ³⁾. Chaque district a son roitelet. Par ci par là,

1) Nous rappelons ici, une fois pour toutes, que nous donnons la transcription de noms propres en dialecte d'Emoui et non en mandarin. Comme nous le verrons dans la partie historique, les généraux chinois se sont toujours servis d'hommes du Foukien comme pilotes et comme interprètes, et ceux-ci se sont servis de leur propre dialecte. Cette règle est valable pour tous les pays du Sud de la Chine.

2) D'Hervé de St-Denys dit *Polotan* et en sépare *tong* qu'il traduit par « antre ». Mais nous verrons plus loin que *tong* appartient à *tan* et qu'il faut lire *Polo tantong*. *Polo* représente le mot malais *Poulou* (île).

3) 洞 ne peut pas être pris ici comme un antre ou une caverne, mais est probablement le nom indigène d'un village ou district.

il y a des villages, qui ont chacun leur chef nommé *Tsiao-liao* ou *Niao-liao*. Les chefs sont tous nommés pour leur mérite guerrier. Ils se choisissent mutuellement et administrent les affaires du village entier.

Les hommes et femmes se ceignent les cheveux avec une bandelette de toile blanche, qui va de la nuque autour de la tête jusqu'au front. Les hommes portent une coiffure faite de plumes d'oiseau, ornée de perles et de cauris, et parée de plumes rouges. Leur forme est différente.

Les femmes se fabriquent des coiffes d'étoffe blanche rayée comme un rets, de forme carrée. Elles tissent (les fibres de) l'écorce de l'arbre *Ta-lo*, et l'entremêlent de chanvre multicolore et de poils différents, et en fabriquent leurs habits dont la coupe est différente. Elles les ornent de plumes enfilées d'où pendent des coquillages de couleurs variées alternantes. Elles garnissent le bas (de la jupe) de petites coquilles, qui clapotent comme (les ornements en jade d')une châtelaine (chinoise). Elles portent des boucles d'oreille, des bracelets et des perles autour du cou. Leurs chapeaux sont faits de rotin tressé et ornés de poils et de plumes. Ils possèdent des sabres, des épieux, des arcs et des flèches, des poignards et des coutelas.

Comme il y a peu de fer dans leur pays, les lames sont toutes petites et très souvent remplacées par de la corne ou de l'os.

Ils font des cuirasses de chanvre tressé ou bien ils les font d'une mince peau d'ours et de léopards.

Le roi monte un animal en bois et se fait porter ainsi par son entourage. Sa suite ne consiste que de quelques dizaines d'hommes. Les roitelets n'ont pour monture qu'une machine sculptée en forme d'un animal.

Les habitants du pays aiment à guerroyer entre-eux. Les hom-

mes sont tous agiles et robustes, courent très bien, ont la vie dure et supportent des blessures. Chaque district forme une communauté séparée, qui ne s'entre-aide jamais.

Quand les partis sont en face l'un de l'autre, trois ou cinq des plus vaillants s'avancent, sautent et crient et s'injurient réciproquement. Après ils s'attaquent et tirent des flèches les uns sur les autres. Si l'un des partis ne peut vaincre l'autre, la troupe entière se sauve et envoie demander la paix; quand la bonne entente est immédiatement restaurée.

Ils ramassent ceux qui sont tombés dans la rixe, et se réunissent pour les manger. Ensuite ils portent les crânes à la maison du roi, qui leur fait alors cadeau d'un bonnet, et les désigne comme chefs de troupe.

Ils ne lèvent pas d'impôts, mais quand il est nécessaire, il est réparti également. Les peines ne sont pas réglementées, mais sont infligées selon les circonstances de la cause. Les criminels sont tous jugés par les chefs *Niao-liao*; s'ils ne veulent pas se soumettre à ce jugement, ils peuvent en appeler au roi, qui ordonne alors à ses ministres de prendre le cas en délibération et de rendre une sentence définitive. Dans les prisons on n'emploie ni la cangue ni des chaînes; on ne lie (les prisonniers) qu'avec des cordes. Les condamnés à mort sont exécutés au moyen d'un poinçon de fer, de la grosseur d'une baguette pour manger et long de plus d'un pied, qu'on leur enfonce dans le crâne. Pour les petits délits on se sert de la bastonnade.

Le peuple ne possède pas d'écriture.

Ils observent l'accroissement et le décroissement de la lune pour marquer les saisons et divisions de l'année, et ils observent la floraison et la pourriture des plantes et des arbres pour déterminer l'année.

Les hommes ont des yeux profonds et de longs nez ¹⁾. Ils ressemblent un peu aux Toungouses, et n'ont (comme eux) qu'une médiocre intelligence.

Ils ne connaissent point les règles de la hiérarchie entre souverain et sujet, entre supérieurs et inférieurs, ni les cérémonies de saluer et se prosterner. Pères et fils dorment dans le même lit. Les hommes s'épilent la moustache et les favoris, ainsi que tous les poils qui se trouvent sur leur corps.

Les femmes se piquent avec de l'encre des figures d'insectes et de serpents sur les mains. Quand ils se marient, on donne du vin, des viandes, des perles et des cauris comme cadeaux de noces. Quelquefois aussi, quand un gars et une garce se plaisent mutuellement, ils s'accouplent ensemble (sans intervention des parents ou d'entremetteuses).

Quand une femme est accouchée, elle est obligée d'avaler la membrane (qui enveloppe) l'enfant (nouveau-né). Après la naissance elle s'expose à un feu ardent pour provoquer la transpiration, et est rétablie après cinq jours.

Ils font du sel en faisant évaporer de l'eau de mer dans des auges en bois; ils font du vinaigre de la sève des arbres, et du vin de riz et de froment fermentés; vin qui a un goût très faible. Pour manger, ils se servent tous de leurs mains. S'il leur échoit quelques mets délicats, ils en offrent d'abord à leurs chefs. Quand ils ont un festin, on n'ose boire du vin qu'on tient dans la main, avant que le nom de la personne soit appelé. Celui qui est chargé d'offrir le vin au roi, l'appelle également d'abord par son nom. Ils portent alors la coupe à leurs lèvres et boivent en-

1) Ma Fou-ou a fautiveusement 人身目長鼻 au lieu de 人深目長鼻, ce qui a fait que d'Hervey traduit: «ils ont les yeux très allongés et le nez est pareil à celui des Hous», ce qui fait un contresens. Le point vient après 鼻 «nez».

semble, à peu près comme le font les Turcs. Quand ils chantent, ils battent la mesure avec leurs pieds. Un seul conduit le chant et les autres joignent en chœur sur un ton mélancolique. Quand ils dansent, ils soulèvent les filles sous l'épaule et en gesticulant avec les mains.

Quand un moribond est sur le point d'expirer, on le porte dans la halle où ses parents et les hôtes crient et pleurent et s'offrent des condoléances. Le corps est baigné, lié avec des bandelettes, enveloppé dans une natte de jones et enterré dans la terre nue; on n'élève point de tumulus au dessus du tombeau. Le fils ne mange pas de viande durant plusieurs mois quand il a perdu son père.

Dans la partie méridionale les mœurs sont un peu différentes. Quand quelqu'un y meurt, les hommes de la ville et du village le mangent ensemble.

On y trouve des ours, des loups, des cochons et des poules en grande quantité; mais ils n'ont ni bœufs, ni moutons, ni ânes, ni chevaux.

Le sol est bon et gras. Ils le défrichent d'abord avec du feu, et l'arrosent ensuite avec de l'eau qu'ils y conduisent; après ils le bêchent avec une espèce de bêche dont le tranchant est fait d'une pierre, long de plus d'un pied et large de plusieurs pouces.

Le sol est propre à la culture du riz, du millet *Liang*, du froment, du millet *Chou*, du chanvre, des haricots, des haricots rouges, des haricots noirs, etc. Parmi les arbres on trouve le Sycomore (*Liquidambar formosana*), le *Koai* (espèce de Sapin), le Camphrier, le Sapin, le *Pien* (espèce de chêne), le *Nan* (espèce de prunier), le *Fen* (espèce d'orme), le *Tse* (*Rottlera japonica*). Le Bambou, le Rotin, les arbres fruitiers et les plantes médicinales sont les mêmes qu'aux

rives du *Kiang* (en Chine). Le climat y ressemble à celui de *Ling-nan* (les provinces sud de la chaîne *Nan-ling*).

Le peuple rend un culte aux esprits des montagnes et de la mer, auxquels il offre du vin et des délicatesses. Les hommes tués par eux à la guerre sont sacrifiés à ces esprits. Tantôt ils érigent une petite maison contre un arbre touffu, ou bien ils suspendent les crânes à un arbre, et tirent dessus avec des flèches. Quelquefois aussi ils amoncellent des pierres sur lesquelles ils plantent un drapeau en guise de chapelle des esprits.

En bas du mur de l'habitation du roi, ils se font une gloire d'amonceler un tas de crânes; et parmi le peuple, chacun place des têtes, des os ou des cornes d'animaux au dessus du linteau de sa porte ¹⁾.

1) 按隋書煬帝本紀、大業三年三月、遣羽騎尉朱寬使於琉球國。按琉球本傳琉球國居海島之中。當建安郡東水行五日而至。土多山洞。其王姓歡斯氏、名渴刺兜。不知其由來。有國數代也。彼土人呼之爲可老羊。妻曰多拔茶。所居曰波羅檀洞。塹柵三重。環以流水。樹棘爲藩。王所居舍、其大一十六間。瑇瑁刻禽獸。多闕鏤樹、似橘、而葉密。條纖如髮然下垂。國有四五師、統諸洞。洞有小王。往往有村。村有鳥了。師並以善戰者爲之。自相樹立。理一村之事。男女皆以白紵繩纏髮。從項後盤繞至額。其男子用鳥羽爲冠、裝以珠貝、飾以赤毛、形裝不同。婦人以羅紋白布爲帽、其形正方。織闕鏤皮、并雜色紵、及雜毛、以爲衣。製裁不一。綴毛垂螺爲飾、雜色相間。下垂小貝、其聲如珮。綴鐙施釧、懸珠于頸。織藤爲笠、飾以毛羽。有刀稍弓箭劍鉞之屬。

Dans l'Histoire du *Lieou-kieou*, dans les annales de la dynastie

其處少鐵、刃皆小。多以骨角輔助之。編紵爲甲。或用薄熊豹皮。王乘木獸、令左右疊之而行。導從不過數十人。小王乘機鏤爲獸形。國人好相攻擊。人皆驍健、善走、難死、而耐創。諸洞各爲部隊、不相救助。兩陣相當、勇者三五人出前、跳噪交言相罵、因相擊射。如其不勝、一軍皆走、遣人致謝、卽共解和。收取鬪死者、共聚而食之。仍以髑髏將向王所。王則賜之以冠、使爲隊帥。無賦斂、有事則均稅。用刑亦無常准、皆臨事科決。犯罪皆斷于烏了帥。不伏、則上請于王。王令臣下共議定之。獄無枷鎖、唯用繩縛。決死刑、以鐵錐、大如筋、長尺餘、鑽頂而殺之。輕罪用杖。俗無文字。望月虧盈、以紀時節、候草木榮枯、以爲年歲。人深目長鼻、頗類于胡。亦有小慧。無君臣上下之節、拜伏之禮。父子同牀而寢。男子拔去髭鬚、身上有毛之處皆亦除去。婦人以墨黥手、爲蟲蛇之文。嫁娶以酒肴珠貝爲聘。或男女相悅、便相匹耦。婦人產乳、必食子衣。產後以火自炙、令汗出。五日便平復。以木槽中暴海水爲鹽。木汁爲酢。釀米麵爲酒、其味甚薄。食皆用手。偶得異味、先進尊者。凡有宴會、執酒者必待呼名、而後飲。土王酒者、亦呼王名、銜杯共飲、頗同突厥。歌呼蹋蹄。一人唱、衆皆和、音頗哀怨。扶女子上膊、搖手而舞。其死者氣將絕、舉至庭前。親賓哭泣相弔。浴其屍、以布帛纏縛之、裹以葦席。襯土而殯。上不起墳。子爲父者、數月不食肉。南境風俗少異。人有死者、邑里共食之。有熊羆

des *Soung*, nous lisons encore, à l'occasion d'une invasion de pirates de ce pays dans le *Ts'iouen-tcheou* (泉州) sur la côte du Foukien:

«Le pays de *Lieou-kieou* est situé à l'Est de *Ts'iouen-tcheou*. On rencontre des îles de mer nommées *P'ang-hou*, dont les feux sont exactement en face. Ce pays a une triple enceinte de fossés et de palissades; il est environné d'eau courante, et protégé par une haie d'épines. Leurs armes consistent en sabres et lances, arcs et flèches, poignards et tambours. Ils notent le temps par la croissance et décroissance de la lune. Ils ne possèdent aucune marchandise curieuse, et ne font pas de commerce. Leur pays est très fertile; ils ne lèvent point d'impôts, mais quand il arrive quelque chose on répartit également les taxes.

A côté d'eux se trouve le pays de *Pi-sia-ye*¹⁾, dont on ne comprend pas la langue. Les habitants y marchent nus et ont l'air bête, ne ressemblant guère à des êtres humains. Pendant la période *Tchun-hi* (1174—1189) plusieurs centaines de ces barbares abordè-

豺狼。尤多猪鷄。無牛羊驢馬。厥田良沃。先以火燒、而引水灌之。持一插、以石爲刃、長尺餘、闊數寸、而墜之。土宜稻、粱、禾、黍、麻、豆、赤豆、胡豆、黑豆等。木有楓、栝、樟、松、榿、楠、枌、梓。竹、藤、果、藥同于江表。風土氣候與嶺南相類。俗事山海之神。祭以肴酒。鬪戰殺人、便將所殺人祭其神。或依茂樹起小屋、或懸髑髏于樹上、以箭射之、或累石繫幡以爲神主。王之所居壁下多聚髑髏、以爲佳。人間門戶上、必安獸頭骨角。

1) Aussi *Pisiana* 毗舍那. Terrien de Lacouperie (*The languages of China before the Chinese*, p. 127) en fait les *Bisaya* des Philippines. Mais il est impossible que ces insulaires aient pu faire le long passage par mer sur des radeaux, comme le dit l'Historien chinois; passage qui était possible de Formose au Foukien.

rent, sous la conduite de leurs chefs, soudainement dans la baie de *Ts'iouen-tcheou*, aux villages *Wei-t'ou* (Map of Fuh-kien N°. 212) etc., les saccagèrent et les pillèrent. Ils convoitaient surtout des ustensiles en fer, ainsi que des cuillers et bâtonnets à manger. Quand on fermait la porte, ils désistaient, et arrachaient seulement les anneaux de la porte. Quand on leur jetait des cuillers et des bâtonnets à manger, ils se baissaient pour les ramasser.

Quand ils voyaient des cavaliers recouverts d'armures en fer, ils s'efforçaient de leur arracher l'armure; se jetaient ensemble sur eux et les massacraient sans pitié. Dans le combat, ils font usage d'un javelot auquel est attachée une corde longue de plus de cent pieds, pour pouvoir le lancer; car ils sont avares de leur fer et ne souffrent point qu'il se perde.

Ils ne se servaient point de bateaux et de rames, mais de radeaux faits de bambou ¹⁾.

Pressés par la poursuite, ils les emportaient ensemble, les mettaient à flot dans la mer et disparaissaient ²⁾.

1) Ces radeaux, nommés *Catamuran*, sont encore aujourd'hui en usage à Formose (C. Imbault-Huart, L'île de Formose, p. 273).

2) 按琉球本傳、琉球國在泉之東。有海島曰彭湖、煙火相望。其國塹柵三重。環以流水。植棘爲藩。以刀稍弓矢劍鼓爲兵器。視月盈虧以紀時。無他奇貨、商賈不通。厥土沃壤。無賦斂。有事則均稅。旁有毗舍邪國、語言不通。袒裸、盱睢、殆非人類。淳熙間國之酋豪嘗率數百輩、猝至泉之水澳、圍頭等村、肆行殺掠、喜鐵器及匙筯。人閉戶則免。但刑其門圈而去。擲以匙筯、則頻拾之。見鐵騎、則爭刑其甲。駢首就戮而不知悔。臨敵用標鎗、繫繩十餘丈、爲操縱。蓋惜其鐵、不

«L'Histoire de l'Univers», de la dynastie des *Ming*, répète les mêmes notices ethnographiques précédentes avec ce détail que les palais et maisons étaient ornés d'animaux sculptés ¹⁾.

Voyons maintenant ce que les voyageurs européens nous disent des indigènes de Formose.

Les demeures royales et particulières.

Selon les historiens chinois, ces demeures s'appelaient *Polo Tanton*, étaient protégées par une double ou triple enceinte de palissades et de fossés remplis d'eau courante, et entourées d'une *haie d'arbres* et d'épines. La maison royale couvrait une étendue de *seize bâtiments* et était couverte de *sculptures d'animaux* (ci-dessus p. 175 et 182).

Sous les murs on amoncelait un tas de crânes ennemis, capturés pendant la guerre, tandis que le peuple commun plaçait des *têtes* ou des *cornes d'animaux* au dessus du linteau de sa porte (p. 180). Les maisons particulières ressemblaient à des *grottes* (洞).

Tout ceci s'accorde avec les remarques faites par les Européens. Feu Rob. Swinhoe dit de ces maisons: «Un peu au dessus de *Sawo*, sur la rivière *Polo sinnaoan* (marquée rivière *Kalewan* sur la carte) nous trouvâmes sur les rives plusieurs villages de *Komalans*. Ils étaient très polis et aimables et nous conduisaient dans leurs demeures *entourées d'arbres* (tree-ensconced residences). Leurs maisons, bâties sur pilotis au dessus de la terre, étaient construites de billots

忍棄也。不駕舟楫、維縛竹爲筏。急、則羣舁之、泗水而遁。 *Vide* Fien-i-tien, Chap. 100, fol. 2 verso.

¹⁾ 殿宇多雕刻禽獸。 *Vide* 袁宇記。

de bois, avec des toits en chaume, et un sol en pisé¹⁾. Selon le P. Sainz, les Pepos²⁾ de Formose bâtissent leurs maisons contre de larges rochers comme des grottes, et elles étaient construites de petites pierres plâtrées entre des billots de bois³⁾. L'écossais David Wright dit qu'il y a un temple pour chaque groupe de seize maisons, où les indigènes apportent leurs trophées sanglants⁴⁾.

Au dessus du linteau des portes des *Komalan*, Swinhoe vit clouées des têtes de cerf, de cochons sauvages et d'autres animaux sauvages⁵⁾.

L'auteur de la Formose négligée dit que les Formosans ornaient leurs maisons, en dedans et en dehors, avec des têtes de cerfs et de cochons⁶⁾.

L'arbre *Tə-lo*⁷⁾ ou *Tao-lo*

關 鑊 樹

Les historiens chinois mentionnent tous cet arbre qu'ils ne connaissaient point, et qu'ils mentionnent par conséquent par son nom indigène.

Cet arbre ressemblait au Limonier (*Citrus madurensis*) mais avait un feuillage plus touffu, et dont les minces branches pendaient comme des cheveux (pag. 175).

Des fibres de cet arbre, entremêlées de chanvre multicolore et de poils d'animaux, les femmes tissaient des étoffes et fabriquaient des habits (p. 176).

1) Notes on the Ethnology of Formosa (Extracted from a Paper read before the Ethnological Society and before the British Association, August 1863, p. 10).

2) *Pepo* est la prononciation des caractères 平埔 *ping pou* en dialecte de *Tchang-tcheou*. Les 平埔番 *pé pe hoan* sont les sauvages de la plaine.

3) *Ibid.*, p. 5.

4) *Ibid.*, p. 14.

5) *Ibid.*, p. 11.

6) 't Verwaarloosde Formosa, p. 4.

7) Prononcer l'o comme dans ton, ossement, colonne, etc.

Le P. SAINZ mentionne la même chose des *Pepos* de Formose: «Ils troquent leurs étoffes faites d'écorce d'arbre, leurs nattes en jonc, cornes de cerfs, etc., contre des marchandises chinoises» ¹⁾.

Swinhoe acheta aux *Ching-hoan* (生蕃) de Formose l'habit ordinaire d'un homme et d'une femme. Ils sont tissés, dit-il, par main d'œuvre par le peuple lui-même de chanvre, des fibres de la Banaue (*Musa coccinea*) et des fibres d'un arbre inconnu ²⁾.

L'auteur de la Formose négligée dit que leurs habits sont faits de *poil de chien*; car ainsi qu'on tond les moutons chez nous pour en avoir la laine, ils arrachent aux chiens les poils dont ils tissent des étoffes ³⁾.

Dans les «Historiens du Nord» cet arbre est décrit ainsi: Le royaume Lieou-kieou est situé dans une île de la mer; on trouve là beaucoup de *Tao-lô*; l'arbre ressemble au Limonier, mais son feuillage est touffu. Les branches sont fines comme des cheveux pendants; on tisse l'écorce du *Tao-lô*, l'entremêle de poils divers, et en fait des vêtements ⁴⁾.

Il est dommage que Swinhoe n'ait pas pris la peine, étant à Formose, de déterminer cet arbre, car il semble impossible de l'identifier, le nom *Tao-lô* ou *Tô-lô* ne se trouvant dans aucun des vocabulaires formosans que nous avons consultés. Happart parle seulement, dans son vocabulaire de la langue Favorlang ⁵⁾, d'une belle écorce jaune, dont on faisait usage comme ornement, comme p. e. en entrelaçant les fines fibres par ci par là dans leurs habits

1) Swinhoe, op. cit. p. 5.

2) *Ibid.*, p. 8.

3) 't Verwaarloosde Formosa, p. 4.

4) 琉球國居海島。多鬬鏤樹似橘、而葉密。條織如髮之下垂。織鬬鏤皮、弁雜毛、以爲衣。 *Vide* 北史, *apud* 格致鏡原, Chap. 66, fol. 24 recto.

5) Woordboek der Favorlang'sche Taal, dans Verhandelingen van het Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen, Vol. XVIII, p. 113.

tissés par eux-mêmes, écorce qu'il nomme *Lallaas* ¹⁾, mais sans nous dire de quel arbre ces fibres proviennent. Ce mot doit être dérivé du nom d'un arbre ressemblant à notre Bouleau, et qui s'appelle en dialecte Favorlang *Dalloles* (Dallo = Chinois *Tao-lo*?) dont dérive un verbe *Madalloles* «luire, être luisant» (Happart, p. 139). Le seul arbre qui ressemble tant soit peu au *Tao-lo* est le Liquidambar Formosana nommé par les Chinois l'arbre *Toung*. Cet arbre, dit le dictionnaire *Chouo-wen*, a un feuillage épais, des branches délicates qui tremblotent aisément, pour laquelle raison on le nomme le trembleur ²⁾. Mais les Chinois connaissent cet arbre, qui croît également en Chine, trop bien, pour avoir pu le confondre avec le *Tao-lo* de Formose. Selon M. Oppel, on trouve dans le Nord de l'île de Formose la Yeuse et dans les montagnes de l'intérieur des camphriers et des arbres *Sasan*, une espèce de pin à bois très blanc et dur, ainsi que le *Chaolam*, ou Arbor vitae orientalis, dont le tronc atteint quelque fois une hauteur de 15 à 20 mètres, le Liquidambar formosana, et l'arbre à vernis, vernix vernicia ³⁾.

Gouvernement.

Il n'existait pas de roi suprême à Formose; mais les districts réunis étaient gouvernés par quatre ou cinq chefs. Chaque district avait son roitelet. Les chefs de village portaient le titre de *Niao-liao*, ou, selon le dialecte d'Emoui, *Tsiao-liao*. Ces chefs, élus par

1) On exporte de Formose du *Fustet* qui fournit la couleur jaune dont parle Happart (Formosa's wirtschaftliche Verhältnisse von Alwin Oppel, Ausland, 1893, p. 327).

2) 楓木厚葉、弱枝、善搖。一名櫟櫟。Vide 說文.

3) In den Thälern des Nordens wächst die *Steineiche*. In den Bergen des Innerens Kampferbäume und Sasanbäume (eine Fichtenart mit hartem, weissem Holz). Ferner findet man den *Schaolam*, die Arbor vitae orientalis, deren Stamm bisweilen 15—20 meter hoch wird, die Liquidambar formosana, den Firnisbaum (Vernix vernicia). Ausland, 1893, N°. 21, p. 327. Formosa's wirtschaftliche Verhältnisse von Alwin Oppel aus Bremen).

Il est à regretter que M. C. Imbault-Huart n'ait pas pris la peine de déterminer le *Tao-lo* dans sa monographie de l'île Formose.

vote commun, parmi les plus vaillants du village, administraient les affaires du village entier (p. 175). Quand le roi sortait, il était porté sur un animal en bois, tandis que les roitelets n'avaient droit qu'à une monture sculptée en forme d'un animal; chaque district formait une communauté à part, et ils ne s'entre-aidaient jamais (p. 176).

Il n'y existait pas d'impôts, mais, en cas de besoin, les frais étaient répartis également sur toute la population (pp. 177 et 182). Les criminels étaient jugés par les chefs *Niao-liao*, mais avaient le droit d'appeler de ce jugement au roi, qui, de concert avec ses ministres, jugeait la cause en dernier ressort. On n'employait ni la cangue ni les chaînes, et on ne liait les criminels qu'avec des cordes. Les condamnés étaient mis à mort par un poinçon en fer qu'on leur enfonçait dans le crâne. Pour les autres délits, on n'employait que la bastonnade (p. 177).

L'auteur de la «*Formose négligée*» (p. 5) dit: «Ce pays n'a jamais eu un roi ou chef suprême gouvernant l'île entière, mais il est divisé en villages, chaque village étant à part et ayant sa propre juridiction, ne reconnaissant aucune autre supériorité, et n'ayant chacun aucun chef particulier qui règne sur eux ou leur commande, mais ils ont un conseil, consistant de douze hommes, conseil nommé par eux *Quaty*, et qui était changé tous les deux ans».

Selon le P. SAINZ, les *Pepos* ont plusieurs villages, qui sont gouvernés par leurs propres magistrats, tout-à-fait indépendants des Chinois ¹⁾. Georgius Candidius dit: «Chaque petit village est une petite république à part, gouvernée par 12 magistrats qui sont renouvelés tous les deux ans. Il fallait avoir 50 ans pour pouvoir être nommé à cette charge.

Le terme échu, on leur épilait les tempes, comme signe qu'ils

1) Swinhoe, op. cit. p. 5.

avaient été en pouvoir. Les magistrats ont peu de pouvoir propre, car toutes les affaires importantes étaient jugées par un débat général, où chacun avait sa voix, et le jugement des magistrats est accepté ou non par le peuple¹⁾.

L'auteur de la Formose négligée (p. 6) dit qu'on ne connaissait pas à Formose la peine de mort, et qu'on infligeait seulement des amendes. Les meurtriers étaient obligés de se sauver pour ne pas tomber sous la loi du talion; mais généralement l'affaire était arrangée au moyen d'un cadeau (p. 10).

Habits et parures.

Les récits chinois n'en disent pas beaucoup. Les sauvages de *Pisiaye* ou *Pisiana* marchaient nus. Des autres sauvages on ne mentionne que la coiffure faite de plumes d'oiseaux, ornée de perles et de cauris, et surmontée de plumes rouges (p. 176).

Les femmes se ceignaient les cheveux avec une *bandelette de toile blanche*²⁾, allant de la nuque autour de la tête jusqu'au front (p. 176).

Elles se *tatouaient* des figures d'insectes et de serpents sur la main (p. 178).

Elles portaient des *coiffes d'étoffe* blanche rayée comme un rets, de forme carrée. Leurs jupes étaient tissées des fibres de l'arbre *Tao-lô*, entremêlées de chanvre multicolore et de poils d'animaux. Elles les ornaient de plumes enfilées d'où pendaient des coquillages de couleurs variées alternantes. Le bas de la jupe était garni de petites coquilles, qui clapotaient en marchant. Elles portaient des *boucles d'oreille*, des *bracelets* et des *perles* autour de leur cou.

Leurs chapeaux étaient faits de rotin tressé et ornés de poils et de plumes (p. 176).

1) Swinhoe, op. cit. p. 14.

2) Ces bandelettes s'appelaient *A-omo* ou *Tattakal* en dialecte de Favorlang.

Selon le P. SAINZ, les *Kalis* mâles marchaient presque nus, excepté les deux fils de leur chef, qui portaient de jolies jaquettes. Les femmes portaient un pagne autour de leurs reins ¹⁾.

Les sauvages de *Kwei-ying* (N.O. de Formose) dessinés par Swinhoe, n'ont souvent qu'une jaquette et une ceinture autour des reins; d'autres portent en outre un pagne autour de leurs reins et sont coiffés de bonnets rouges.

Les femmes n'ont quelquefois qu'un pagne autour de leurs reins, et ont la partie supérieure de leurs corps nu ²⁾. Elles portaient toutes des *colliers* de petits fragments plats de coquilles blanches, enfilés sur un filet. Leurs cheveux étaient entortillés par une *bandelette* rouge ou blanche, passant par devant le front ³⁾.

Les femmes des *Komalans* bandaient leurs cheveux avec des *bandelettes rouges* triples, le tout surmonté d'une couronne de feuilles de plantes rampantes.

Elles avaient plusieurs trous dans les oreilles, par lesquels elles passaient cinq ou six petits *anneaux* de métal blanc environ deux pouces en diamètre ⁴⁾.

Les *Kwei-ying* se *tatouent* tous sur le front avec trois séries de petites lignes, la peau étant bleue et rehaussée. Le tatouage se pratique au moyen d'aiguilles et d'encre de Chine. Les lignes sont en trois groupes carrés compactes, l'une au dessus de l'autre, le groupe supérieur et inférieur comptant 8 lignes, et celui du milieu 6. Chez les vieux le tatouage avait presque disparu. Les jeunes gens sont tatoués à l'âge de 16 ans. Quand il s'est qualifié par la capture d'une tête d'un ennemi, on lui tatoue un carré de huit lignes sur la lèvre inférieure.

La femme mariée est tatouée d'une oreille à l'autre d'abord avec trois lignes simples, au dessous une série d'X entre deux autres

1) Swinhoe, op. cit. p. 5.

2) *Ibid.*, p. 11.

3) *Ibid.*, p. 10.

4) *Ibid.*, p. 11.

lignes; puis encore deux lignes et une autre série d'X, et au dessous de tout cela encore quatre lignes simples ¹⁾. Le tatouage sur le front est nommé *Li-hoeï*, celui sur le menton *Kabat* ²⁾.

Les femmes mariées portaient un *turban* d'étoffe bleue, dans lequel elles fichaient leur pipe, que les jeunes filles portent dans les cheveux ³⁾.

Georgius Candidius dit également que les sauvages de Tefourang, près du fort Zelandia, allaient tout nus ⁴⁾. L'écossais David Wright dit qu'avant l'arrivée des Espagnols et des Hollandais, les Formosans marchaient tout nus, coutume pratiquée encore dans les montagnes, où ils ne portent qu'une ceinture.

Les sauvages mi-crûs portent l'hiver des peaux de tigre, de léopard, d'ours ou d'autres animaux sauvages. Les femmes s'entouraient la tête d'une pièce de soie, longue environ d'une aune et demi, dont les deux extrémités projetaient sur leur front comme des cornes; aucune d'elles ne porte des souliers ⁵⁾.

Armes.

En fait d'armes les Formosans avaient des sabres et des épieux, des arcs et des flèches, des poignards et des coutelas. Comme il y a peu de fer dans ce pays, les lames de toutes ces armes sont très petites, et souvent remplacées par des cornes ou des os d'animaux. Leurs cuirasses étaient faites de chanvre tressé ou bien elles étaient faites de la peau d'un ours ou d'un léopard (p. 176, 182).

Selon le P. SAINZ, les armes des *Kalis* consistaient en lances, coutelas, arcs et flèches qui leur servaient autant pendant la guerre qu'à la chasse ⁶⁾.

Les mâles de *Kwei-ying* avaient des lances dans la main, et des sabres dans des fourreaux dans leur ceinture derrière le dos. Les

1) Swinhoe, op. cit., p. 6—7.

2) *Ibid.*, p. 8.

3) *Ibid.*, p. 8.

4) *Ibid.*, p. 11.

5) *Ibid.*, p. 12.

6) *Ibid.*, p. 5.

tiges de leurs flèches n'avaient point de barbes ¹⁾). Selon Candidius ils avaient également de grands boucliers ²⁾). Toutes ces armes disparaissent maintenant pour faire place au fusil chinois.

Guerres.

Il est naturel que, dans un pays où chacun est le maître, les querelles intestines ne peuvent manquer. Aussi les historiens chinois disent-ils que ce peuple aime à guerroyer. La bataille est souvent décidée par un combat singulier entre 3 ou 5 des plus vaillants. Le parti vaincu se sauve alors et demande la paix qui est vite accordée; ensuite on mange les cadavres des tombés, dont on porte les crânes à la maison du roi, qui récompense les héros d'un bonnet et du titre de chef de troupe (p. 177).

L'écossais David Wright dit la même chose: «La guerre est souvent décidée par un combat entre deux champions des deux partis. On accorde la victoire au parti du champion victorieux.

Le vainqueur retourne avec la tête du vaincu sur la pointe de sa lance, et toute la tribu dansant, chantant et se réjouissant autour de lui» ³⁾).

Sciences et Religion.

Les Formosans ne connaissaient pas l'écriture. Ils déterminaient les saisons et fêtes par les phases de la lune, et l'année par le renouvellement de la floraison des arbres au printemps et la chute des feuilles en automne (p. 177, 182). Le même fait est constaté par les missionnaires Hollandais ⁴⁾).

Selon les Chinois, ils rendaient un culte aux esprits des montagnes et de la mer, auxquels ils offraient du vin et des délicatesses.

1) Swinhoe, op. cit. p. 10.

2) Ibid. p. 14

3) Ibid. p. 12.

4) 't Verwaarloosde Formosa, p. 11; Swinhoe, op. cit. p. 15.

Les ennemis tués étaient sacrifiés à ces esprits. Tantôt ils érigeaient pour ce but une maisonnette contre un arbre touffu, ou bien ils suspendaient les crânes à un arbre et tiraient dessus avec des flèches. Ils amoncelaient quelquefois des amas de pierres surmontés par un drapeau, comme chapelle des esprits (p. 180).

Candidius dit qu'ils adoraient le bon esprit *Tamagisanhach* et sa femme *Tanankpada Agodalis* et qu'ils rendaient un culte au mauvais esprit *Sariafing*, ainsi qu'aux Dieux de la guerre *Tabafula* et *Tapaliape*. Ils croyaient en l'immortalité de l'âme, mais pas en la résurrection des corps.

Mais nous craignons que ni les Chinois, ni les missionnaires hollandais n'aient suffisamment étudié les croyances ou superstitions formosanes, pour pouvoir en parler plus longuement.

Extérieur, Mœurs et coutumes.

Les Formosans, disent les Chinois, ont des yeux profonds et de gros nez; ils ressemblent aux races toungouses et ont peu d'intelligence. Les sauvages du *Pisiaye* avaient même l'air hébété et ne ressemblaient guère à des êtres humains (p. 178 et 181).

David Wright dit que les Formosans ont de gros yeux, des nez aplatis, de larges poitrines et de longues oreilles; ils sont de couleur olivâtre, pas plus clairs que les mulâtres¹⁾. Ce que les Chinois disent de la ressemblance des Formosans aux Toungouses ne se rapporte qu'à la couleur de la peau et nullement à d'autres détails ethnologiques.

Leurs mœurs étaient, aux yeux des Chinois, très barbares. Ils ne connaissaient point les règles de la hiérarchie entre souverain et sujet²⁾, entre supérieurs et inférieurs, ni les cérémonies de

1) Swinhoe, op. cit. p. 12.

2) Valentijn, op. cit. p. 39, dit qu'ils ne connaissaient point la différence entre valet ou maître.

saluer et de se prosterner. Pères et fils dormaient dans le même lit.

Les hommes s'épilaient les moustaches et les favoris, ainsi que tous les poils sur le corps (p. 178).

L'absence du sentiment de honte a également été constatée par les voyageurs européens. Swinhoe dit que les hommes jetaient sans façon leurs plaids en présence des femmes, exposant la partie inférieure de leurs corps ¹⁾. Les hommes, dit Candidius, ne considèrent point comme indécent de marcher tout nu; et quoique les femmes portent des habits, elles les jettent deux fois par jour pour se baigner en public ²⁾. Ce que les Chinois et les Européens qualifient d'immoral et d'indécent n'est cependant que l'innocence de l'homme primitif, car les Formosans ne sont nullement voluptueux. C'est ce que prouvent leurs coutumes du mariage; car après le premier jour le mari ne couche plus sous le même toit que sa femme, qui reste chez ses parents. Il est obligé d'y aller furtivement la nuit, et pendant le jour il n'oserait l'accoster sans sa permission. La femme n'a le droit d'enfanter qu'à sa 37^e année. C'est seulement quand le mari a 40 ans, qu'on lui permet de demeurer avec sa femme ³⁾.

David Wright parle également de la coutume des Formosans de s'épiler la barbe ⁴⁾.

Les mariages se font sans entremetteuses, comme le veut l'usage en Chine, mais simplement au gré des jeunes gens. Le futur doit cependant propitier la bonne volonté des parents par des cadeaux de nocés, consistant en vin, viandes, perles et cauris (p. 178).

Candidius observe la même chose ⁵⁾. Les hommes n'ont du reste le droit de se marier qu'à l'âge de 20 ou 21 ans; les filles dès l'âge de puberté. Les cadeaux de nocés sont présentés par la mère, la soeur ou une autre parente du futur. Dès que le consentement

1) Swinhoe, op. cit. p. 7.

2) Ibid. p. 11.

3) Ibid. p. 14.

4) Ibid. p. 12.

5) Ibid. p. 14.

est obtenu, le mariage a lieu sans autres cérémonies selon la règle *Nuptias non concubitus sed consensus facit*. L'auteur de la Formose négligée, auquel nous empruntons ces détails, nous décrit longuement les objets donnés en cadeaux de noce ¹⁾.

Ils mangent avec leurs mains. S'il leur échoit quelque délicatesse, ils ne manquent jamais d'en offrir d'abord aux anciens, et personne n'ose boire avant qu'il soit appelé à le faire, même pas le roi. Ils chantent en chœur et dansent en soulevant les filles sous les bras et en gesticulant des mains (p. 178, 179).

Ces danses paraissent avoir été surtout pratiquées au retour d'une expédition ²⁾.

Funérailles.

Les morts sont liés avec des bandelettes, enveloppés dans des nattes de junc et ensuite enterrés dans la terre nue; on n'élève pas de tertre funéraire au dessus du tombeau. Le fils ne mange pas de viande pendant plusieurs mois après le décès de son père. Dans la partie méridionale les mœurs sont plus sauvages et l'on y mange le défunt en compagnie (p. 179).

Swinhoe dit: «Les sauvages enveloppent le défunt dans son plaid ou sa couverture, et l'enterrent dans la terre, sans ériger un monument quelconque et sans brûler de l'encens. Mais ils plantent quelques arbres à l'endroit.

Le fait qu'ils n'ont pas de cérémonies funéraires a convaincu les Chinois qu'ils sont des sauvages ³⁾.

Candidius cependant décrit la manière dont quelquefois le cadavre du défunt est desséché, pendant la durée de quelle cérémonie on boit beaucoup de spiritueux, et danse une danse funèbre ⁴⁾.

1) 't Verwaarloosde Formosa pp. 7—8.

2) Swinhoe, op. cit. p. 13; 't Verwaarloosde Formosa, p. 11.

3) Swinhoe, op. cit. p. 7.

4) Valentijn, op. cit., en donne une gravure de fantaisie avec une description détaillée.

Cette veille dure neuf jours, puis le corps est enveloppé de nattes et exposé sur une plateforme couverte pendant trois ans, quand les ossements sont enterrés dans la maison même du défunt ¹⁾. Nous avons déjà observé ailleurs que cette coutume est également pratiquée à Darnley-Island et à Krafsto ou Saghalien ²⁾.

Sel, Vinaigre et Vin.

Ils obtiennent le sel par l'évaporation de l'eau de mer dans des auges en bois. Il font du vinaigre de la sève de quelques arbres, et du vin de riz et de froment fermentés, vin qui a un goût très faible (p. 178).

La fabrication de ce vin a été décrite très minutieusement par les Hollandais de Formose et s'accorde à merveille avec la description d'un pareil procédé décrit dans un autre ouvrage chinois ³⁾.

L'auteur de la Formose négligée dit (p. 4) que les Formosans font un vin, qui a un goût aussi agréable que le vin d'Espagne ou du Rhin, de la manière suivante: Les femmes prennent du riz qui a seulement été légèrement bouilli, et le pilent dans une auge ou mortier à riz jusqu'à ce qu'il soit devenu une pâte.

Ensuite elles mettent dans la bouche de la farine de riz qu'elles mâchent, ce qui doit être fait par de vieilles femmes qui ne menstruent plus, et qu'elles crachent dans un pot, jusqu'à ce qu'elles aient environ une livre de ce fluide, qu'elles mêlent ensuite à la pâte en la pétrissant. Après elles jettent cette pâte dans un grand pot de terre, y versent de l'eau et le ferment hermétiquement. Elles la laissent fermenter environ deux mois quand on obtient une boisson belle, forte, agréable et enivrante. Et plus on la laisse fermenter, plus elle devient bonne, pouvant être conservée pendant 15,

1) Swinhoe, op. cit. p. 14—15.

2) *Toung-pao*, III, p. 208.

3) *Toung-pao*, III, p. 264.

20 à 30 années quand elle est le mieux. La farine de riz salivée se nommait en dialecte Favorlang *baboár*, d'un verbe *poar* «préparer la salive dont la boisson forte est préparée» ¹⁾.

Cette description est semblable à celle faite par *Yen-poh*, que nous avons déjà citée jadis ²⁾.

Dans le district *Tchou-lo* (諸羅縣), on fait mâcher le riz par une fille indigène non mariée; quand il a été conservé pendant trois jours, il a un goût acidule et peut servir de ferment. On pile alors du riz glutineux et y mêle ce ferment qu'on enferme dans une jarre. Après quelques jours il commence à fermenter et on l'enlève de la jarre pour le mêler avec de l'eau et le boire. On l'appelle aussi «Vin des filles» ³⁾.

A *Lieou-kieou* on fait un vin avec du riz trempé à l'eau pendant une nuit. On fait mâcher le riz par des femmes et en exprimer le jus avec les doigts. Ce vin est appelé *Miki* ⁴⁾. Nous avons en même temps une nouvelle preuve pour l'identité de *Lieou-kieou* avec *Formose*. En dialecte Favorlang ce vin se nommait *O*, selon le vocabulaire de *Happart* ⁵⁾. *Valentijn* (op. cit. IV, 38) en donne également une description. Selon *Dapper* (2^e Ambassade en Chine, p. 23), il se nommait *Masakhawo* ou *Machiko*. Ce dernier mot ressemble au *Miki* des récits chinois.

1) *Woordboek der Favorlangsche taal* i v.

2) *Toung-Pao*, II, p. 264.

3) 用未嫁番女、口嚼糯米、藏三日後、畧有酸味。爲麴。舂碎糯米、和麴、置甕中。數日發氣。取出攪水而飲。亦名姑待酒。 *Vide Tai-ouan-fou-tchi*, Chap. XIV, fol. 19 recto.

4) 琉球造酒、則以水漬米越宿。令婦人口嚼、手搓、取汁、爲之。名曰米奇。 *Vide* 偃曝談餘。

5) Le Sédiment de ce vin se nommait *Bo-o*.

Animaux.

On trouve à Formose, disent les historiens chinois, des Ours, des Loups, des Cochons et des Poules en abondance; mais il n'y a pas de Buffles, de Moutons, d'Ânes ou de Chevaux.

Selon Rob. Swinhoe ¹⁾, Formose possède une espèce de Léopard nommé 艾葉豹 *I-yeh-Pa* ou Léopard à Feuille-de-menthe; aussi nommé 獐虎 *Tchang hou* ou Tigre Muntchak (*Leopardus brachyurus*, allié à *L. macroscelis*, des Straits-Settlements, mais remarquable par sa courte queue); l'Ours (熊 *hioung*); le Cerf brun (麋 *Mi*) ou *Rusa Swinhoii* et encore quatre autres espèces; le Lievre (兔 *t'ou*) *Lepus Sinensis*; des singes (*Macacus cyclopis*); un chat sauvage (*Felis viverrinus*); la Loutre; une chèvre sauvage (*Capricornus Swinhoii*), des rats et des sangliers (*Sus taiwanus*).

Parmi les animaux domestiqués on trouve une petite espèce de boeuf domestiqué, provenant du boeuf sauvage des montagnes. Le Cheval, maigre et pauvre, est importé de la Chine, ainsi que le Buffle, la Chèvre, le Cochon et le Chien.

L'auteur des «Jottings about Formosa» dit qu'on y voit rarement des chevaux, des mules ou des ânes, dont il recommande l'importation. Les moutons importés n'y prospèrent pas, et ne sont jamais élevés par les indigènes ²⁾. Du Halde ³⁾ dit également que les chevaux, les moutons et les chèvres sont rares à Formose, et que le cochon même y est fort cher; mais que les poules, les canards et les oies domestiques y sont en grand nombre. On y voit aussi quantité de boeufs, qui servent de monture ordinaire, faute de chevaux, de mulets et d'ânes.

1) Birds and Beasts of Formosa, p. 48—49. Journal of the North China Branch of the Royal Asiatic Society for 1865.

2) Notes and Queries on China and Japan, Vol. II, p. 149.

3) Description de la Chine, I, p. 178.

En résumé l'on voit que tout ce qu'on dit du Lieou-kieou s'applique parfaitement à l'île de Formose, surtout si nous nous rappelons que les observations des Européens ne datent que du 17^e siècle, tandis que celles des Chinois datent du 7^e siècle, et cessent au 13^e siècle (1291).

Nous n'avons encore qu'à relever un seul point qui semblerait contredire cette identité.

Nous avons vu (ci-dessus p. 176) que les hommes de *Lieou-kieou* (Formose) fabriquaient des cuirasses de chanvre tressé (編紵爲甲).

Or on lit dans les Annales du *Lieou-kieou* que l'Empereur *Yang*, de la dynastie des *Soui*, avait envoyé en 611 le général *Tchou-kouan* à *Lieou-kieou* pour engager ce pays à la soumission. Mais comme le peuple ne voulut point faire cela, il se contenta d'en rapporter une cuirasse en étoffe. Justement à cette époque un ambassadeur du Japon était venu à la cour (de Chine); quand il vit cette cuirasse, il dit: «Ceci est à l'usage des hommes du pays de *Yyakou*»¹⁾.

D'Hervey transcrit ces caractères, d'après le dialecte mandarin, *Y-ye-kieou*; mais il faut les transcrire d'après le dialecte d'Emoui *Yyakou*. Dans les annales japonaises la même histoire est répétée. «Juste au moment», disent-elles, que le Mikado *Soui-ko* envoya (en l'an 607 de notre ère) une ambassade, sous la direction de *Wono-imoko*, à la cour des *Soui*, à l'occasion de l'avènement à la couronne de *Yō-tei* (*Yang-ti*), l'empereur de la Chine avait expédié un général à la mer Sud-est afin de découvrir et de conquérir des pays inconnus. Lorsque ce dernier fut arrivé à *Lieou-kieou*, il ne put se faire comprendre par les habitants du pays, car la langue

1) 按琉球本傳、明年帝復令寬慰撫之。琉球不從。寬取其布甲而還。時倭國使來朝。見之曰。此夷邪久國人所共也。 *Pien-i-tien*, Chap. 100, fol. 2

recto.

des indigènes était différente de la sienne. Il ramena avec lui quelques habitants du pays en Chine (à *Si-ngan-fou* en *Chensi*), et s'y rendit derechef l'année suivante afin d'assujettir ces îles. Comme le roi de ce pays ne voulut point se soumettre, il retourna. L'ambassadeur japonais se trouvait à cette époque à la cour de l'empereur de la Chine, et reconnut un *bouclier revêtu de toile*, que le général chinois avait rapporté avec lui, comme appartenant aux guerriers de l'île *Ya-kou-sima* qui ressortait à cette époque des îles *Lieou-kieou* (F. von Siebold, *Nippon Archiv*, VIII, p. 284).

Il est évident que le *Ya-kou sima* (*sima* est le nom japonais pour île) des annales Japonaises est le même que le *Yakou* des annales chinoises, les caractères 夷邪久 étant ainsi prononcés en dialecte d'Emoui; or les généraux chinois envoyés dans les mers du Sud, se servirent tous de marins et d'interprètes d'Emoui qui transcrivirent les mots étrangers dans leur dialecte, et non dans celui du nord de la Chine. La déduction faite par d'Hervey de St-Denys, que *Yakou* serait un autre pays que Formose n'est pas nécessaire. C'est bien de Formose qu'il s'agit, île que les Japonais connaissaient parfaitement à ce qu'il paraît, et qu'ils considérèrent comme appartenant au groupe *Lieou-kieou-éen*. La syllabe japonaise *Yakou* est représentée en Chinois par les car. 藥, 役, 約, 厄, 疫 et 益. Le premier seul donnerait un sens 藥島 *Yakou sima* signifiant «Isle des médicaments». Je suppose cependant que les Japonais ont voulu dire *Yako sima*, 野狐島, «l'île des chacals», nom de mépris qu'ils auront donné aux sauvages Formosans.

Qu'il s'agit bien encore de l'île de Formose, est prouvé par la notice dans les annales de *Lieou-kieou* que quand le général *Tchin-ling* (陳稜), avait emmené avec lui à bord des hommes de tous les pays méridionaux à la suite de son armée expéditionnaire, et

qu'un indigène du *K'oun-loun* ¹⁾ pouvait un peu comprendre leur langue, il l'envoya pour les tranquilliser et les exhorter; mais que les *Lieou-kieouéens* ne voulurent point se soumettre, et offrirent résistance au corps expéditionnaire. *Ling* les mit en fuite et les poursuivit jusqu'à leur capitale où ils furent défaits en plusieurs rencontres. Il brûla leurs palais et maisons, s'empara de plusieurs milliers d'hommes et de femmes, et retourna chargé de butin ²⁾.

Dans l'histoire privée du général *Tchin-ling* cette expédition est décrite plus en détail. Lui et *Tchang Tchin-tcheou* s'embarquèrent avec plus de dix milles hommes de *Toung-yang* à *I-ngan* pour attaquer le *Lieou-kieou*, où ils arrivèrent après plus d'un mois de voyage ³⁾. Quand les gens de *Lieou-kieou* virent ses vaisseaux, ils crurent d'abord que c'étaient des marchands et se rendaient continuellement à bord pour y trafiquer.

Ling débarqua son armée, et envoya *Tchin-tcheou* comme avant-garde. Leur roi *Hoan-sou Katlattaou* envoya des soldats pour lui résister; mais ceux-ci furent défaits en plusieurs rencontres par

1) En mandarin *Kuen-lün*. Il s'agit ici de *Poulo Condore*, île appelée ainsi par les Chinois, et située Est de la pointe méridionale du Cambodge. Or on y parle une langue alliée au Malais, comme celle parlée par les Formosans, qui offre aussi des analogies avec cette dernière langue. Terrien de Lacouperie (*The languages of China before the Chinese*, p. 83) dit: «it was a man from Kuen-lün, inhabitant of the mountainrange north of Kwang-si and Kwang-tung».

2) 初稜將南方諸國人從軍。有崑崙人、頗解其語。遣人慰諭之。琉球不從、拒逆官軍。稜擊走之至其都、頻戰皆敗。焚其宮室、虜其男女數千人。載軍實而還。 *Pien-i-tien*, Chap. 100, fol. 2 recto.

3) Il y a évidemment erreur ici; car *Tchin-ling* ne mit que cinq jours pour arriver à *Lieou-kieou* selon le parcours exact cité page 169 de ce mémoire. Premier et deuxième jour: de *I-ngan* en Chine aux îles *Kao-hoa*, les plus méridionales des Pescadores, quatrième jour «Iles des Tortues», les plus septentrionales de ce même groupe; cinquième jour-*Lieou-kieou*.

Tchin-tcheou. *Ling* avança jusqu'à *Tebout Tantong* ¹⁾, où le petit roi *Hoansoulaobq* vint avec ses soldats pour lui résister. *Ling* le défit, et coupa la tête à *Laobq*. Ce jour un brouillard et une pluie rendaient tout obscur, de sorte que les officiers eurent tous peur. *Ling* sacrifia alors un cheval blanc au Dieu de la mer, quand ce brouillard se dissipa. Il divisa ses troupes en cinq corps et se hâta à la capitale. *Katlattao* vint avec une armée de plusieurs milliers d'hommes s'opposer à *Ling*. Celui-ci envoya *Tchin-tcheou* avec l'avant-garde droite qui l'attaqua et le mit en déroute. *Ling*, profitant de cette victoire, les poursuivit jusqu'à leurs fortifications. *Katlattao* avait posté son armée contre ces palissades, mais *Ling* l'attaqua vigoureusement. On se battit furieusement, sans trêve, depuis l'heure *Chin* jusqu'à l'heure *Wi* (depuis 7 heures du matin jusqu'à 3 heures de l'après-midi). *Katlattao*, voyant que ses troupes étaient épuisées, se retira avec elles derrière les palissades, mais *Ling* fit combler le fossé et pénétra dans les fortifications. Il décapita

1) Voir ci-dessus, page 175, note 2, ce que nous avons dit de ce mot *Tan-tong*. Nous retrouvons ailleurs ce même nom de *Tan-tong* dans les géographies chinoises. Dans l'itinéraire de l'Inde on lit: 自驪州二日行至唐林州、安遠縣。南行經古羅江。二日行至環王國之檀洞江。又四日至朱崖。又經單補鎮。二日至環王國城、故漢日南郡地也。(古今圖書邊裔總部彙考二之八). Après deux jours de marche de *Houan-tcheou* ^{a)} l'on arrive à *Nganyouen* dans le district de *Thang-lin*. En se dirigeant vers le sud, l'on traverse le fleuve *Kou-lo*, et après deux jours de marche l'on arrive à la rivière *Tan-tong* du royaume *Houan-wang*. Après quatre jours de marche l'on arrive aux *Rives rouges*; et après avoir passé le marché de *Tan-pou*, on arrive après deux jours à la capitale du royaume de *Houan-wang*, qui est le pays anciennement connu sous les *Han*, sous le nom de District de *Jih-nan* ^{b)}.

^{a)} *Houan-tcheou* était une dépendance des *Thsin*, et portait sous cette dynastie le nom de *Siang* (Éléphant). Ce n'est que sous les *Souï* (589—618) que le nom fut changé en *Houan-tcheou* (驪州秦屬象郡。隋改驪州。Vide Dict. Imp. de *Khang-hi*). La ville est située en Lat. 23° 59' 00" et Long. 107° 05' 50" selon Biot.

^{b)} Le Tongking actuel.

Katlattao, fit prisonnier son fils *Totoui*, et ramena avec lui plusieurs milliers d'hommes et de femmes. L'empereur, très content de lui, nomma *Ling* 1^{er} Directeur de la Maison des banquets en lui faisant garder son titre précédent d'Excellence *Wou-p'oun* (le Valeureux) ¹⁾.

Est-il étonnant qu'après une attaque aussi perfide et non-motivée, les Formosans exaspérés aient plus tard tiré vengeance de l'insulte que leur avait fait la Chine? Le rôle joué par les Portugais et les Hollandais n'a pas été plus beau que celui joué par les Chinois, et on va après vilipender ces pauvres barbares qui étaient vraiment assez payés pour avoir eu confiance en la bonne foi des races supérieures (? !).

Relations politiques.

Les premières relations politiques que la Chine a eues avec l'île de Formose datent du temps de la dynastie des *Souï*:

1) 按陳稜傳、稜與張鎮周發東陽兵萬餘人、自義安汎海擊琉球國。月餘而至。琉球人初見船艦、以爲商旅。往往詣軍中貿易。稜率衆登岸、遣鎮周爲先鋒。其王歡斯渴刺兜遣兵拒戰。鎮周頻擊破之。稜進至低沒檀洞。其小王歡斯老模率兵拒戰。稜擊敗之。斬老模。其日霧雨晦冥。將士皆懼。稜刑白馬以祭海神。卽而開霧。分爲五軍趣其都邑。渴刺兜率衆數千逆拒。稜遣鎮周右先鋒擊走之。稜乘勝逐北至其柵。渴刺兜背柵而陣。稜盡銳擊之。從辰至未、苦鬪不息。渴刺兜自以軍疲、引入柵。稜遂填塹、攻破其柵、斬渴刺兜、獲其子烏槌、虜男女數千而歸。帝大悅、進稜位右光祿。大夫武賁如故。 Vide *Pien-i-tien*, Chap. 100, fol. 2 verso.

Selon l'Histoire particulière de l'Empereur *Yang*, il envoya le 3^e mois de la 3^e année de l'époque *Ta-yeh* (Avril 607) le général de la cavalerie volante *Tchou-kouan* au Pays de *Lieou-kieou* (ci-dessus p. 168). Trois ans plus tard il y envoya une seconde expédition sous le général *Tchin-ling*, d'où celui-ci rapporta plus de dix mille prisonniers de guerre tant mâles que femelles ¹⁾.

L'expédition fut renouvelée en 611 comme nous l'avons vu ci-dessus, p. 169 et 173.

Sous la dynastie des *Soung* aucune expédition ne fut envoyée à Formose, quoiqu'on eût beaucoup à souffrir des pirates formosans de *Pesiaye* au Foukien. (ci-dessus, p. 182).

Sous la dynastie mongole, l'Empereur *Chi-tsou* envoya en Octobre de l'an 1291 une grande expédition pour soumettre Formose.

On lit dans l'histoire de Formose: «les *Lieou-kieou* sont les plus minimes des barbares étrangers, et en même temps les plus dangereux. Les historiens depuis les dynasties des *Han* et des *Tang* n'en parlent point. Et dans les temps récents on n'a pas entendu que les vaisseaux, qui font le commerce aux marchés étrangers, soient arrivés en ce pays.

Le 9^e mois de la 28^e année de l'époque *Tchi-youen* (Oct. 1291), l'Amiral *Yang-tsiang* demanda la permission d'aller subjuguier ce pays avec 6000 soldats, et de l'attaquer incontinent s'ils ne voulaient pas se soumettre. La cour accorda sa demande. Ensuite un étudiant, nommé *Wou Tchi-teou*, présenta un placet dans lequel il disait, qu'étant né et élevé dans la province de Foukien, il connaissait parfaitement les routes maritimes, et que la mesure (proposée par

¹⁾ 大業六年武貴郎將陣稜等汎海擊琉球國。俘其男女萬餘人以歸。 *Pien-i-tien*, Chap. 100, fol. 2 recto.

Yang-tsiang) était parfaitement inutile ¹⁾. Que si on voulait obtenir leur soumission, il fallait d'abord envoyer un navire aux Pescadores pour les exhorter, et reconnaître l'état des eaux et les ressources du pays, et qu'il était ensuite toujours encore temps de lever une armée.

Le 10^e mois de l'hiver (Nov.) on conféra à *Yang-tsiang* le titre de «Proclameur de pacification», et on lui fit don d'un sceau d'or; à *Wou Tchi-teou* (le titre de) sous-secrétaire du Ministère des Rites et à *Youen-kien* (le titre de) sous-secrétaire du Ministère de la guerre, ainsi qu'un sceau d'argent, avec ordre de se rendre à Lieou-kieou.

Le Manifeste impérial disait: «Nous avons soumis le *Kiang-nan* depuis 17 ans, et de tous les étrangers au delà des mers, pas un seul ne s'est soumis à nous. Seul, le *Lieou-kieou*, quoique si proche du Fou-kien, ne s'est pas encore rallié à nous. Mes conseillers m'ont demandé à vous y forcer par les armes. Mais selon les lois établies par mes ancêtres, Nous envoyons, aux pays pas encore soumis à notre pouvoir, d'abord un envoyé pour les engager à se soumettre; alors tout ira pacifiquement comme de coutume.

«Sinon, on l'enforcera à main armée. A présent Nous avons arrêté nos troupes, et Nous avons ordonné à *Yang-tsiang* et à *Youen-kien* de vous engager à la soumission.

«Si votre pays, vient, selon votre devoir, à Notre cour, nous

1) 利病以爲. Ce passage est assez obscur. *Tchi-teou* fait allusion à un dicton de Confucius: Si quelqu'un a lu les 300 odes du Chi-king, et qu'on lui donne un gouvernement, si alors il ne sait pas s'y prendre, et qu'on l'envoie en mission dans les quatre régions, et qu'il ne sache faire face aux difficultés, alors quoiqu'il ait tant (lu) à quoi cela lui servira-t-il? (子曰。誦詩三百、授以政、不達。使於四方、不能專對。雖多、亦奚以爲). Dans l'Histoire officielle des *Youen* on lit seulement que *Wou Tchi-teou* disait qu'on ne devait pas ajouter foi aux propositions de *Yang-tsiang*, et qu'on devait d'abord sommer (les Formosans) paisiblement (吳誌斗言祥不可信。宜先招諭之。Vide 元史本紀至元二十八年). Le *Li ping i wei* veut donc dire: «Rémédier au mal à quoi servirait-il?» c'est-à-dire: On n'arrivera point à amener les Formosans à reconnaître la suzeraineté de la Chine par des moyens violents.

maintiendrons vos sacrifices territoriaux, et nous protégerons votre peuple ¹⁾. Mais si vous n'êtes pas soumis et obéissants, mais suffisants, vous encourrez le risque d'être surpris par Nos forces maritimes et Nous craignons que vous n'en ayez plus tard du regret.

«Choisissez donc prudemment!» ²⁾.

Cependant les deux généraux, peu contents d'avoir vu leur expédition entravée par le conseil d'un lettré, massacraient ce dernier en route. On lit dans l'histoire des *Youen*, à l'an 1292, que *Yang-tsiang* et *Youen-kien* n'ayant pu pénétrer dans le *Lieou-kieou*, s'en retournèrent, et que *Tchi-teou* mourut en route; mais que les con-

1) L'expression 黎庶 pour le peuple est curieuse. On prétend généralement que les Chinois se nomment exclusivement 黎民 *Li-min*, «le peuple à cheveux noirs», mais on voit que le c. *Li* est ici également appliqué par les Chinois aux peuplades sauvages de Formose.

2) 琉球在外夷最小而險者也。漢唐以來史所不載。近代諸蕃市舶不聞至其國。世祖、至元、二十八年、九月、海船副萬戶楊祥請以六千軍往降之。不聽命、則遂伐之。朝廷從其請。繼有書生吳誌斗者、土言生長福建、熟知海道。利病以爲。若欲取附、且就澎湖發船往諭、相水勢地利、然後興兵未晚也。冬十月乃命楊祥充宣撫使、給金符。吳誌斗禮部員外郎、阮監兵部員外郎、並給銀符、往使琉球。詔曰。收撫江南已十七年、海外諸蕃罔不臣屬。惟琉球邇聞竟、未曾歸附。議者請即加兵。朕惟祖宗立法。凡不庭之國、先遣使招諭來、則按堵如故。否、則必致征討。今止其兵、命楊祥阮監往諭汝國、果能慕義來朝、存爾國祀、保爾黎庶。若不効順自恃、險阻舟師奄及。恐貽後悔。爾其慎擇之。 Vide *Pien-i-tien*, Chap. 100, fol.

temporaires prétendaient qu'il avait été massacré par *Tsiang* ¹⁾.

Dans l'histoire du Lieou-kieou l'affaire est racontée plus longuement: Le navire était parti, le 29^e jour du troisième mois de l'an 1291, du port de *Ting-lou-wei*. Ce jour, à l'heure *Sze* (9 à 11 du matin), on vit dans la mer, au point d'orient précis, à environ 50 *li* de distance, une longue chaîne de montagnes basses que *Tsiang* reconnût pour être le *Lieou-kieou*, mais que *Kien* disait ne pas savoir. *Tsiang* s'embarqua dans un canot et alla jusqu'au pied des montagnes basses; mais comme les indigènes ne le reçurent pas amicalement, il envoya l'ordre au commandant des mariniers *Lieou-jun* de venir à terre dans onze bateaux, chargés de munitions de guerre, et armés de deux cents hommes, avec l'interprète *Tchin-hoeï* de (l'île) *San-sü* ²⁾. Les indigènes sur la plage ne comprenaient point la langue de l'homme de *San-sü*; les Chinois, après avoir tué trois hommes, retournèrent et arrivèrent le 2^e jour du 4^e mois aux Pescadores. *Tsiang* reprochait à *Kien* et à *Tchi-teou*, qu'étant arrivés à Lieou-kieou, que ces deux hommes ne s'étaient pas conformés aux ordres écrits ³⁾. Le lendemain l'on ne vit plus de traces de *Tchi-teou*, et on ne pouvait le trouver nulle part. Or *Tchi-teou* avait d'abord accusé *Tsiang* de créer de l'embarras afin de gagner du mérite et d'acquérir des richesses et de la gloire. Ces sont des paroles mensongères et incroyables, et on a lieu de supposer que *Tsiang* lui ait joué un mauvais tour. Alors, retournant la question,

1) 按元史世祖本紀二十九年、楊祥阮監果不能達琉球而還。誌斗死於行。時人疑爲祥所殺, *Ibid.*, l. c. fol. 3 verso.

2) Littéralement « Les trois îles ».

3) 已到琉球。文字二人不從. Ce passage n'est pas trop clair; je suppose que *Tsiang* était fâché qu'on n'avait pas suivi à la lettre les ordres de l'Empereur, en proclamant d'abord son manifeste, avant de faire usage de violence. Je pense qu'il y a des caractères omis dans le texte.

il disait que *Tchi-teou*, ayant d'abord dit qu'on ne pouvait pas se rendre à *Lieou-kieou*, et que *Tsiang* y était maintenant allé et revenu, *Tchi-teou* aurait eu peur d'une punition, et s'était par conséquent évadé. La femme et le fils de *Tchi-teou* l'accusèrent auprès des magistrats, et un ordre de l'Empereur ordonnait à *Tsiang* et à *Kien* de retourner au Fou-kien pour y être jugés. Mais après on leur fit grâce et on n'approfondit point la cause¹⁾.

La 3^e année de la période *Youen-tching* (1297), *Kao-hing*, premier ministre de la province de Foukien, remarquait que dans la province établie, la ville de *Ts'iouen-tcheou* était très rapprochée de *Lieou-kieou*; qu'il fallait donc prendre des renseignements sur cette île afin de déterminer s'il fallait l'appeler à la soumission ou bien l'attaquer. Il préparait une expédition militaire et demanda la permission de s'en approcher et d'essayer une tentative. Le 9^e mois *Kao-hing* envoya le gouverneur de la capitale de la province, *Tchang-*

1) 按琉球本傳、二十九年、三月、二十九日、自汀路尾澳舟行至。是日、巳時、海洋中、正東望見有山長而低者、約去五千里。祥稱是琉球國。監稱不知的否。祥乘小舟至低山下。以其人衆不親、上令軍官劉閏等二百餘人、以小舟十一艘、載軍器、領三嶼人陳輝者、登岸。岸上人衆不曉三嶼人語。爲其殺死者三人遂還。四月二日至澎湖。祥責監誌斗已到琉球、文字二人不從。明日不見誌斗蹤跡。覓之無有也。先誌斗嘗斥言、祥生事、要功、欲取富貴。其言誕妄難信。至是疑祥害之。顧稱誌斗初言琉球不可往。今祥已至琉球而還。誌斗懼罪逃去。誌斗妻子訴於官。有旨發祥監還福建置對。後遇赦、不竟其事。 Vide *Pien-i-tien*,

Chap. 100, fol. 3 verso.

hao, ainsi que le commandant militaire des recrues *Tchang-tsin* de *Fou-tcheou* de se rendre à *Lieou-kieou*, où ils firent prisonniers plus de 130 indigènes vivants ¹⁾.

Toutes ces expéditions revinrent sans avoir obtenu d'autre succès que quelques malheureux indigènes tués ou faits prisonniers. Aussi comment ces Formosans auraient-ils même pu *comprendre* ce que voulaient les Chinois? Eux-mêmes vivaient sous un régime absolu de commune, ne reconnaissant aucun souverain et, à plus forte raison, ils ne purent reconnaître la suzeraineté de la Chine. Ils n'ont probablement considéré ces envoyés impériaux que comme des brigands, et il nous semble qu'ils avaient raison. Ils usèrent de représailles en pillant les côtes de la Chine, comme nous l'avons vu ci-dessus p. 183, quand la cavalerie chinoise ne put résister à leurs attaques furieuses. Aussi les Chinois ne renouvelèrent-ils point leurs attaques sur Formose pendant tout le reste de la durée de la dynastie Mongole, et c'est seulement sous le règne du fondateur de la dynastie chinoise des *Ming* que ces tentatives furent reprises. Mais ses émissaires, au lieu d'aller à l'île *Lieou-kieou* ou Formose, allèrent aux îles *Lieou-kieou* entre Formose et le Japon.

C'est ici que commence la confusion de ces deux pays qui a confondu l'érudition chinoise et européenne.

Relations avec les Isles *Lieou-kieou* (*Lou-tchou*).

Nous avons déjà cité, ci-dessus page 171, la relation des historiens de la dynastie de *Ming*, qui donnent un résumé des expéditions

1) 按琉球本傳、元員三年、福建省平章政事高興言、今立省、泉州拒琉球爲近。可伺其消息。或宜招宜伐不必。他調兵力與、請就近試之。九月高興遣省都鎮撫張浩、福州新軍萬戶張進、赴琉球國。擒生口一百三十餘人。

Vide *Pien-i-tien*, Chap. 100, fol. 4 recto.

dirigées sous les dynasties antérieures contre le *Lieou-kieou* ou la Formose, qu'ils confondent avec les *Lieou-kieou* dont on venait alors seulement d'avoir des nouvelles.

La grande géographie *Y-toung-tchi* continue ensuite dans ces termes: «Sous le règne de *Houng-wou* de notre dynastie, ce pays était divisé en trois royaumes, nommés: Le roi de *Tchoung-chan* ¹⁾, le roi de *Chan-nan* ²⁾ et le roi de *Chan-peh* ³⁾, qui tous envoyèrent des ambassadeurs pour offrir le tribut» ⁴⁾.

L'Histoire étrangère des Ming est aussi confuse:

On y lit: Le *Lieu-kieou* se trouve au Sud-est dans l'océan. Depuis l'antiquité il n'avait pas eu des relations avec la Chine. *Koubilai-Khan* de la dynastie mongole y avait envoyé des officiers pour l'appeler à la soumission, mais n'avait pas pu réussir. La première année de *Thai-tsou*, de l'époque *Houng-wou* (1368), ce pays avait trois rois; celui du *Tchoung-chan*, celui du *Chan-nan* et celui du *Chan-peh*, qui tous portaient le surnom de *Chang*, le roi du *Tchoung-chan* étant le plus puissant. Au 1^{er} mois de la 5^e année de *Houng-wou* (1372), l'Empereur envoya l'officier d'ordonnance *Yang-tsai* annoncer à ce royaume qu'il avait monté le trône et établi son règne. Sur quoi le roi de *Tchoung-chan*, nommé *Thsai-tou* ⁵⁾, envoya son frère cadet *Thai-ki* ⁶⁾ et autres dans la suite de *Thsai* pour aller la cour porter en tribut des produits du pays.

L'Empereur ravi, leur fit présent de l'Almanach impérial ainsi

1) Montagne centrale, en Japonais *Tchou-san*.

2) Sud de la montagne, en Japonais *San-nan*.

3) Nord de la montagne, en Japonais *San-bok*.

4) 按明一統志、本朝、洪武中、其國分爲三。
曰中山王。曰山南王。曰山北王。皆遣使朝貢。

Pien-i-tien, l. c., fol. 4 recto.

5) En Japonais *Satto*.

6) En Japonais *Satgi*.

que des soieries fleuries, et fit aussi des cadeaux à son ambassadeur ¹⁾).

On aperçoit la confusion. La première partie de cette relation se rapporte à *Lieou-kieou* = Formose et la seconde aux îles *Lieou-kieou*, qui avaient déjà eu à cette époque deux dynasties de rois, le 1^{er} roi de la 3^e dynastie étant *Thsai-tou*, tandis qu'il n'y a jamais eu des rois à Formose.

La 7^e année de la période *Houng-wou*, en hiver (1374), *Thai-ki*, frère cadet du roi de *Lieou-kieou*, vint encore porter du tribut ainsi qu'une lettre adressée au prince impérial. Le vice-président du Ministère de la guerre *Li-hao* fut commandé de lui présenter de la soie figurée ainsi que des ustensiles en faïence et en fer, et d'aller acheter, pour 70,000 objets en faïence et 1000 objets en fer, des chevaux dans ce pays ²⁾).

Deux ans après, en l'été de 1376, *Thai-ki* revint avec *Hao* pour apporter son tribut, ainsi que les 40 chevaux que *Hao* y avait achetés. *Hao* rapportait qu'on n'estimait point dans ce pays les

1) 按明外史琉球傳、琉球居東南大海中。自古不通中國。元世祖遣官招諭、不能達。太祖洪武初、其國有三王。曰中山。曰山南。曰山北。皆以尙爲姓、而中山最強。洪武五年、正月、命行人楊載以卽位建元詔告其國。其中山王察度卽遣弟泰期等、隨載入朝貢方物。帝喜賜大統曆、及文綺紗羅。其使者亦有賜。 *Pien-i-tien*, Chap. 100, fol. 4 *recto*.

2) 按明外史琉球傳、洪武七年冬、泰期復來貢、并土皇太子箋。命刑部侍郎李浩齋賜文綺陶鐵器。且以陶器七萬、鐵器千、就其國市馬。 *Vide Pien-i-tien*, l. c., fol. 4 *verso*.

soieries, mais seulement la faïence et les pots en fer. Depuis cette époque on les gratifia toujours de ces espèces d'objets ¹⁾).

L'année suivante, en 1377, le roi des îles *Lieou-kieou* envoya un ambassadeur pour féliciter l'Empereur avec le nouvel an, et offrit en hommage 16 chevaux et 1000 livres de soufre ²⁾).

En l'an 1378 le roi de *Tchoung-chan* vint derechef offrir le tribut. Le roi de *Chan-nan*, *Ching Thsai-tou* (en japonais *Chō satto*), envoya également un ambassadeur pour offrir ses hommages et son tribut ³⁾).

Au printemps de l'an 1382, le roi de *Tchoung-chan* vint encore porter son tribut, et l'empereur envoya un de ses officiers pour reconduire l'ambassadeur en son pays ⁴⁾).

Le *Pien-i-tien* place ici un extrait de l'Histoire du Foukien qui prouve bien qu'il s'agit ici des îles *Lieou-kieou* et non de l'île de Formose: «Le royaume de *Lieou-kieou* se trouve au Nord-est de la province de Fou-kien dans l'Océan. Les ambassadeurs de ce pays venaient d'abord par *Ts'iouen-tcheou*, mais plus tard par *Fou-tcheou*. Les envoyés de la cour chinoise nommés à cet emploi s'embarquèrent à *Meï-hoa-cho* près de *Tchang-loh* ⁵⁾, et pouvaient arriver en ce pays en 18 jours avec un vent favorable du Sud ⁶⁾. On emplo-

1) 洪武九年、夏、泰期隨浩入貢。得馬四十匹。浩言其國不貴紉綺、惟貴磁器鐵釜。自是賞賚多用諸物。 *Ibid.*, l. c.

2) 洪武十年琉球遣使賀正旦。貢馬十六匹、硫黃千斤。

3) 洪武十一年、中山王復來貢。其山南王承察度亦遣使朝貢。 *Ibid.*, l. c., fol. 5 recto.

4) 洪武十五年、春、中山來貢。遣內官送其使還國。 *Ibid.*, l. c.

5) *Meï-hoa-cho* est un port de mer sur la côte du Foukien dans le district de *Tchang-loh* en lat. 25° 55' et long. 117° 26'.

6) Comp. ci-dessus p. 172.

yait généralement des hommes de *Tchang-tcheou* (dans le Fou-kien) pour conduire les navires et on calculait la route de mer au moyen du compas, ce qui est l'ancienne méthode de l'aiguille aimantée.

Ce pays n'avait jamais eu des relations avec la Chine depuis les *Han* et les *Tcheou*; mais sous les *Soui* (voilà que commence la confusion de Formose, qui se trouve à l'Est de la Chine et les îles *Lieou-kieou*, qui se trouvent au Nordest de la Chine) on y a envoyé continuellement des expéditions, et y a fait prisonniers de guerre cinq mille hommes et femmes qu'on a menés au Fou-kien. Mais après tout, il ne s'est pas soumis (à la Chine). Les Mongoux y envoyèrent un ambassadeur pour les exhorter à la soumission, mais il ne put y arriver.

Sous la 1^{re} année *Houng-wou*, de notre dynastie de *Ming*, ce pays était divisé en trois parties: le *Tchoung-chan*, le *Chan-nan* et le *Chan-peh* (l'auteur saute ici de Formose aux îles *Lieou-kieou* proprement dites), sur chacune desquelles était établi un roi qui tous envoyèrent offrir leurs hommages et leur tribut. En 1382, on gratifia le roi de *Tchoung-chan*, *Thsai-tou*, ainsi que le roi de *Chan-nan*, *Tching-tsoung*, d'un sceau en argent doré, et des cadeaux en or. Lorsque l'ambassadeur retournait, il racontait que les trois rois se disputaient la supériorité et avaient levé des armées pour se combattre. On lui donna une lettre patente pour les exhorter et on en donna une pareille pour le roi du *Chan-peh*, *Pa-ni-tchi*¹⁾ (en japonais *Hak'ni-dsi*).

1) 按閩書琉球國在閩東北、大海中。曩貢使往來泉州。後移福州。冊封朝使自長樂、梅花所、開洋。南風順利、十八日可至。操舟多用漳人。以子午針量其水道。古指南法也。其國繇漢周以來、不通中華。隋時常遣兵、俘其男女五千人、入閩中。竟不內附。元遣使諭之、不至。我明洪武初、國三分中山、山南、

L'année suivante, en 1383, les rois de *Tchoung-chan* et de *Chan-nan* envoyèrent ensemble leur tribut. Par décret impérial on gratifia les deux rois d'un sceau d'argent doré. A cette époque les deux rois se battaient avec le roi du *Chan-peh* pour la suprématie. L'empereur ordonna à l'Inspecteur adjoint des historiens de l'intérieur *Liang-min*, de leur donner des ordres afin qu'ils cessassent les hostilités et rétablissent la tranquillité parmi le peuple. Les trois rois se soumirent aux ordres de l'Empereur, et le roi du *Chan-peh*, *Panitchi*, envoya de suite un ambassadeur avec les ambassadeurs des deux autres rois pour offrir ses hommages et son tribut ¹).

Cette triple ambassade fut renouvelée en 1385, quand l'Empereur donna également au roi de *Chan-peh* un sceau d'argent doré comme aux deux autres rois, auxquels il présenta également un navire de mer à chacun. Depuis cette époque les trois rois ont à plusieurs reprises envoyé des ambassadeurs pour offrir le tribut; mais le roi de *Tchoung-chan* le plus de tous ²).

En été de l'an 1392, le roi de *Tchoung-chan* envoya un am-

山北。鼎峙稱王。各遣使朝貢。十五年賜中山王察度、山南王承宗、鍍金銀印、金幣。使還、言三王爭雄。治兵相攻。賜詔諭之。并諭山北王怕尼芝。*Pien-i-tien*, Chap. 100, fol. 5 recto.

1) 洪武十六年中山王與山南王並來貢。詔賜二王鍍金銀印。時二王與山北王爭雄、互相攻伐。命內史監丞梁民賜之勅、令罷兵息民。三王並奉命。山北王怕尼芝即遣使、偕二王使朝貢。*Ibid.*, l. c., fol. 5 recto.

2) 洪武十八年又貢。賜山北王鍍金銀印、如二王。而賜二王海舟各一。自是三王屢遣使奉貢。而中山王尤數。*Ibid.*, l. c., fol. 5 verso.

bassadeur pour offrir son tribut. L'ambassadeur était accompagné du second fils du roi, ainsi que du fils du Maître-de-camp, qui demandèrent à être admis aux études dans le collège impérial, ce qui leur fut accordé. L'hiver de la même année, le roi de *Chan-nan* envoya également son second fils et le fils de son Maître-de-camp pour être admis à ce collège.

L'année suivante, en 1393, le roi de *Tchoung-chan* offrit encore du tribut et envoya encore un fils du Maître-de-camp pour étudier au collège impérial. A cette époque les lois du royaume étaient très sévères; et un des étudiants du *Tchoung-chan*, ainsi qu'un étudiant du *Yun-nan*, avaient à tort raisonné sur une publication impériale. Lorsque l'empereur apprit cela, il les fit mettre à mort, mais continua à traiter leur pays comme auparavant. Le roi *Panitchi* du *Chan-peh* étant décédé, son successeur *P'an-ngan* en donna avis ¹⁾).

Il est inutile de continuer la traduction des textes relatifs aux ambassades des rois des îles *Lieou-kieou* à l'Empereur de la Chine. C'est de l'histoire moderne qui n'est plus sujette à des doutes.

Il suffit que nous ayons démontré que les anciens Chinois ont confondu les îles *Lieou-kieou* avec l'île de Formose, et que c'est par suite de cette confusion que les savants chinois et européens ont été dérouterés.

G. SCHLEGEL.

¹⁾ 洪武二十五年、夏、中山貢使以其王從子、及寨官子、偕來請肄業國學。從之。其冬、山南王亦遣從子及寨官子入國學。明年中山兩^{a)}入貢、又遣寨官子肄業國學。是時國法嚴、中山生與雲南生有非議詔書者。帝聞置之死、而待其國如故。山北王怕尼芝已卒、其嗣王攀安知。 *Ibid.*, l. c., fol. 5 verso.

^{a)} Probablement une faute d'impression pour 王, roi.

MÉLANGES.

ZUM AUSLAUTENDEN N IM ALTAISCHEN

VON

W. BANG.

In seinem Entwurf einer vergleichenden Grammatik der altaischen Sprachen sagt Grunzel bei der Besprechung des Consonanten-Abfalls:

»Häufiger ist, namentlich in den mongolischen und tungusischen Sprachen der Abfall von auslautenden Nasenlauten, was sich daraus erklärt, dass die Aufügung eines Nasenlautes an den vocalischen Auslaut eines Wortes eine unorganische ist und wohl erst im Laufe der Zeit erfolgte. Bereits Böhlingk ¹⁾ hat auf die Bedeutung der Nasenlaute für den Auslaut hingewiesen, und auch Radloff ²⁾ gibt zu, dass der Auslautconsonant *n* ein späterer Zusatz ist". (Grunzel, l. c., p. 33).

Die Thatsache an und für sich ist nicht zu leugnen; es giebt im Mandschu, Mongolischen, Burjätischen und Tungusischen, wie im Jakutischen, »eine Menge Nominalstämme, die bald mit, bald

1) Böhlingk, O., Kritische Bemerkungen zu Kasembegs Gram. Petersburg 1848, § 13 fg. (Grunzel cit.). cf. dagegen, Böhlingk, Sprache der Jakuten, p. 199—200, Adam, Gram. mand. p. 30.

2) Radloff, Phonetik d. nördl. Türkspr. S. 195 (Gr. cit.).

ohne *n* am Ende erscheinen" ¹⁾). Eine andere Frage ist aber, ob das *n* unorganisch ist. Unorganisch kann ein Laut sein, wenn er durch Analogie-Bildung in einem Lautcomplex erscheint, in dem er morphologisch unerklärlich ist, oder wenn er aus rein phonetischen Gründen — z.B. zur Erleichterung der Aussprache — einem Worte ein- oder an-gefügt wird. Eine dritte Kategorie unorganischer Laute erwähnt Bremer in seiner *Deutschen Phonetik* (p. 47 Anm.) und erklärt sie als auf einem akustischen Eindruck beruhend z.B. in *Ax-Azt*, *Obs-Obst*.

Das altaische *n* kann durch keinen dieser drei Faktoren erklärt werden; es bleibt uns also nichts anderes übrig, als seine organische Natur anzuerkennen und nach einer den Thatsachen entsprechenden Erklärung zu suchen; wir werden dann auch sehen, ob der Auslautconsonant *n* ein späterer Zusatz ist, wie Radloff meint, oder nicht vielmehr heute allmählich im Verschwinden ist ²⁾).

Wir gehen bei unserer Untersuchung am besten von Mandschu Praesentien wie *baktambi*, *dabambi*, *toktombi* etc. aus. Diese Form wird gewöhnlich (so noch von Grunzel, Entwurf p. 64) als **baktame-bi* erklärt, d. h. als Participium praes. (gérondif-infinitif) *baktame* + dem Radical des Hilfszeitwortes *bimbi*, »sein, bleiben, da sein, haben etc.“ Vom lautlichen Standpunkt aus ist gegen diese Gleichung nichts zu sagen, doch hat de Harlez (*Manuel de la langue Mand.* p. 20 not 1.) seine sonstigen Bedenken dagegen nicht verschwiegen. Da über den etymologischen Wert von *bi* kein Zweifel herrschen kann, so bildet das *m* die einzige Schwierigkeit. In meinen »Uralaltaischen Forschungen“ habe ich nun zur Erklärung die Accusative der Pronomina pers. herbeigezogen: *mimbe* mich,

1) cf. Böhlingk l. c. p. 199. Nach Graf Kun, *Giornale della Soc. As. Ital.* II, p. 145, wäre *n* aus einem ursprünglichen *m* geschwächt.

2) Um Irrtümer zu vermeiden, bemerke ich hier ausdrücklich, dass *n* als Affix natürlich irgendwie »später“ zugefügt sein muss; auch mag es hier und da auch auf Analogie-Bildung beruhen.

membe uns, *simbe* dich, *suwembe* euch, *imbe* ihn, *cembe* sie (plur.) in welchen *m* vor dem Accusatif-Affix *be* aus *n* entstanden ist, wie die Vergleichung der Dat.-Locative *minde*, *mende* etc., sowie die entsprechenden Formen der verwandten Sprachen beweisen. Ist *mimbe* auf rein lautlichem Wege aus **min-be* entstanden, so kann auch *baktambi* aus **baktan-bi* entstanden sein.

Was ist nun diese auf *n* auslautende Form? Im Allgemeinen wird sie von den Mandschu Grammatikern und Lexicographen als Nomen aufgeführt, während sie im Paradigma des Verbums keinen Platz findet, ein Umstand, welcher bei der essentiell nominalen Natur des altaischen Verbums aber gar nicht ins Gewicht fällt¹⁾. Es erscheinen also die drei oben angeführten Verben als

- baktan* Vergebung — **baktan-bi* = *baktambi* vergeben,
daban Übertretung — **daban-bi* = *dabambi* übertreten,
tokton fest, bestimmt — **tokton-bi* = *toktombi* bestimmen.

Bis hierhin stehen sich die beiden Erklärungen vollständig gleichberechtigt gegenüber, denn *baktambi* kann mit Ausfall von *e* ebenso gut aus **baktame-bi* entstanden sein, als mit Übergang von *n* in *m* aus **baktan-bi*.

Die einzige Rettung aus diesem Dilemma ist, wie immer, so auch hier, die Vergleichung der verwandten Sprachen. Wie — nach meiner Erklärung — im Mandschu, so erscheint auch im Burjätischen eine Form in *n* als die Grundlage des ganzen Praesens; im Burjätischen wird diese Form in *n* von Castrén als Gerundium praes. aufgeführt; wir haben also von *matan* »beugen« das Praesens:

Singular.	Plural.
1. <i>matanam</i> (<i>mata-na-m</i>)	1. <i>matanabda</i> (<i>mata-na-bda</i>)
2. <i>matanaš</i> (<i>mata-na-š</i>)	2. <i>matanat</i> (<i>mata-na-t</i>)
3. <i>matana</i> (<i>mata-na</i>)	3. <i>matana</i> (<i>mata-na</i>)

1) Formen wie *cibsen*, *ilün* etc. (zu *cibnembi*, *ilümbi*) könnten beim Verbum mit den selben Rechten aufgeführt werden, als z.B. *ilüne*.

Wie das Burjätische *mata-na-m* so das Mandschu **mata-n-bi* = *matambi* »bengen“. Das Tungusische geht seine eignen Wege, doch scheint auch hier in der ersten und zweiten Pers. Sing. noch der alte Radical in *n* erhalten zu sein:

Singular.	Plural.
1. <i>matam</i> (? = <i>mata-n-b</i>) ¹⁾	1. <i>matarawun</i>
2. <i>matandi</i> (wohl = <i>mata-n-di</i>)	2. <i>matarasun</i>
3. <i>mataran</i>	3. <i>matarā</i>

Das tungusische Gerundium Praes. (Castrén) lautet noch heute *matana*, während die Praesens Formen auf *ra* dem Mandschu Futurum (Particip fut., participe absolu ou futur) ²⁾ auf *ra* etc. entsprechen.

Enger noch als das Burjätische schliesst sich das Mongolische an das Mandschu an; dort wird die Form auf *n* als Gerundium praesentis angeführt und mit dem Praesens des Hilfszeitwortes *byky* = *bui* »sein“ etc. verbunden; **matan-bui* wird so, durch **matam-bui*, **matam-mui*: *matamui*, die gewöhnliche Form, welche vollständig Mandschu *matambi* entspricht ³⁾.

Ist meine Erklärung des Mandschu Praesens richtig — und wir

1) cf. Burj. Perfect I *alāham* = *alāhan-b*.

2) Die indog. Tempusbenennungen passen gewöhnlich, wie die Faust auf's Auge. Wegen der Formen auf *ra*, *re*, *ro* vergl. man z.B. Czekanowski's tung. Wörterverzeichnis. ed. Schiefner, Sprachprob. n°. 17, 24, 37, 42 und m. Uralalt. Forsch. pp. 9. ff. Das *n* im tung. *ran* ist weiter kein Hinderniss, cf. die Burj. Perf. I *alahambi* = *alahan-bi* = *alaha-n-bi* (*bi* = ich) und mand. *ilinaha bi* (*bi* = Rad. v. *bimbi*). Am wenigsten falsch ist für die Formen auf *ra* die Benennung Duratif cf. z.B. Leolen gisuren I, 11 *ama bisire de* — *ama akō oho de* II, 5 *bisire de* — *akōha de*.

3) Die Erklärung, welche Castrén, Burj. Sprachl. § 111 vom mongol. Praesens *matamui* = *matan-amui* giebt, bewegt sich im Kreis. *Amui* selbst ist = **am-mui* = **am-bui* = **an-bui* = **a-n-bui* und entspricht genau Mandschu *ombi* = **o-n-bi*, cf. tung. *öm*, *öndi*, cf. m. Etudes ouralo-alt. pp. 5—6. Dass meine Erklärung des mong. Praes. die einzige den Thatsachen entsprechende ist, wird durch die Form des sog. Potential oder Coniunct. erwiesen: *matamuiza* = **matan-buiza* verglichen mit derselben Form des Perf. *mataksan buiza* und den Burj. Formen *matana bizep* und *matahan bizep* (Mandschu *mataha bici*).

sahen, dass sie durch andere altaische Praesentia bestätigt wurde — so kann *n* nicht unorganisch sein, denn *n*, und *n* allein, giebt dem Praesens seinen Character. Ausserdem aber haben wir auf diese Weise zwei für die Beurtheilung des auslautenden *n* höchst wichtige Daten gefunden: *erstens* nämlich, dass das *n* schon angefügt wurde, als zum mindesten das Mandschu und Mongolische noch nicht geschieden waren, und dass, wenn heute im Mandschu z. B. *weile* neben *weilen* (*weilembi*) erscheint, die Form ohne *n* nur aus der anderen geschwächt sein kann, und *zweitens*, dass *n* aus einer volleren Form *n*° d. h. aus *n* + einem den Gesetzen der Vocalharmonie unterworfenen Vocal entstanden ist.

Es fragt sich jetzt, ob wir andere Beweise für die obigen Ergebnisse beibringen können. Ich denke, dass die Bildung gewisser Plurale dazu dienen kann, die ad I erwähnten Punkte zu erhärten: Die meist gebrauchten Plural-Affixe sind im Altaischen *s*°, *l*°, *r*° und verschiedene Compositionen daraus, besonders *lar*, *ler*. Dieses *lar*, *ler* geht (nach Grunzel, Entwurf, p. 47, cf. Böhlingk, Sprache der Jakuten, p. 255 etc.) in *nar*, *ner* über, sobald das Suffix an Nomina tritt, die auf *n* auslauten. Nun besagt eine Regel (cf. Schmidt, Mong. Gr. p. 25, Castrén, Burj. Sprachl. p. 11, Grunzel, Entwurf p. 47) dass im Mong.-Burj. vocalisch auslautende Nomina für belebte Wesen das Affix *nar*, *ner* annehmen, ein Umstand, der doch wohl nur dadurch erklärt werden kann, dass wir voraussetzen, diese Nomina seien früher auf *n*° ausgegangen z. B. mongol. *acha*, plur. *acha-nar* = **achan-lar* »die älteren Brüder«, womit man Mandschu *ahön*, tung. *akan* (Castrén, Tung. Sprachl., p. 121) vergleiche ¹⁾.

1) cf. schon *ahoun* im Jon-tschen, Grube, T'oung-Pao V, p. 335, ein neuer Beweis für die Constanz des Uralalt. cf. Radloff, Techmers Int. Zeitschr. II, p. 42, Winkler, Uralalt. Völker und Sprachen z.B. p. 443 not. Das mong. Gerund. lautete schon zu Ende des 13. Jahrhunderts auf *n* aus; cf. den mong. Brief Arguns an Philipp den Schönen, Spalte 12. cf. Chabot, Hist. de Mar Jabalaha III, Paris, Leroux, 1895; die Arbeiten Remusat und Schmidts sind mir nicht zugänglich, ebenso wenig die Inschriften.

bemerkenswerter, als das im Singular Pluralaffixen heute im Allgemeinen verleiht sein könnte, ihm beim Nomen und Adjektiv die Pluralisierende Kraft zuzuschreiben. In dieser Hinsicht man *n* mit dem Pronominal-Element *n*^o verbinden werden, wenn man die mand. Plurale von Verben, welche mit Ausfall von *re: ese* und *tese* gebildet sind, als Composita aus *e* resp. *t*^o mit dem Pronominal-Element *n* betrachten also äusserlich den Compositis *mi-n*,

hier genügen, auf das Ensemble der uralta. Pluralisierungen zuweisen³⁾.

Bel gekleidet wäre unser Resultat etwa:

*patara = sin(be): ere*⁴⁾.

Notes ouralo-altaïques p. 9 ff. in den Mem. in 8° der Bruxelles Ac. 1893. Das übereinstimmende mand.-tung. Dative *ede—ädę, tede—tadę* können gemein sein, denn *r* fällt sonst vor *d* nicht aus.

Müller, Grundriss II 2, p. 274.

den -tung. Pluralen *bažanasal* von *baža* (Castrén, p. 7) wirklich *nasal* als Plural zu sein ist, ist mir zweifelhaft geworden; cf. auch *bärigänäsäl* von *bärigän*, könnte den alten Auslaut erhalten haben.

CHRONIQUE.



BELGIQUE.

Mgr. C. de Harlez nous donne à Bruxelles (Istas) la seconde partie des *Koue-yû*, dont la première partie avait paru l'année dernière dans le *Journal Asiatique*.

Le Volume VI de la nouvelle Edition par le P. Carlos Sommervogel, de la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, par les PP. de Backer, contenant les noms d'OTAZO à RODRIGUEZ, vient de paraître. Parmi les noms des missionnaires de l'Extrême-Orient, nous notons Joseph PANZI, Dominique PARRENIN, François PASIO, RICCI, Alexandre de RHODES, etc.

GRANDE BRETAGNE ET IRLANDE.

M. HENRY NORMAN, auteur du «*Real Japan*», vient de publier chez T. Fisher Unwin à Londres, un ouvrage intitulé *The Peoples and Politics of the Far East*, illustré de 60 gravures et de 4 cartes.

Vendredi 9 Mars, à la légation siamoise de Londres, a eu lieu la cérémonie d'investiture du prince Chow-Fa Mahavajiravudh, comme prince héritier du Siam, en remplacement du défunt Mahavajirunhis. Nous avons fait connaître que le prince Chow-Fa avait été élevé à Eton; il est l'ainé des fils de la seconde reine et des enfants survivants du roi Chulalongkorn; il est né le 1^{er} janvier 1880.

Assistaient à la cérémonie, le délégué spécial du Siam, prince Svasti Savahna, le personnel des légations siamoises de Londres, Paris et Berlin, plusieurs membres de la famille royale et quelques fonctionnaires anglais de la légation. Le prince Svasti a remis au nouvel héritier du trône les insignes de l'ordre de l'Eléphant-Blanc et des autres distinctions qui lui sont conférées, ainsi que les documents établissant ses droits de succession; au nombre des insignes figuraient deux splendides épées en or incrusté de rubis et d'émeraudes datant de plusieurs siècles.

Le prince Vadhana, ministre de Siam à Paris, a prononcé le premier discours, auquel a répondu le prince royal.

Le gouvernement anglais n'était pas représenté à cette cérémonie, d'un caractère purement national.

CHINE.

Le N^o. 1 du Vol. XXVIII du *Journal of the China-Branch of the Royal Asiatic Society* a paru en Janvier à Shanghai; il renferme de fortes importantes recherches sur les communications intérieures de la Chine (*Inland Communication of China*), résultat d'une enquête dans tout l'Empire, et des *Stray Notes on Corean History and Literature* dûes à M. James Scott, du service consulaire anglais.

Le taotai Kung, qui, par décret impérial du 19 février, a été jugé par un conseil de guerre et condamné à être emprisonné jusqu'à l'automne prochain et à être exécuté à cette époque pour avoir laissé prendre par les Japonais Port-Arthur, dont il était le gouverneur civil, n'est autre que le propre frère de S. Ex. Kung Ta-jen, le ministre de Chine accrédité à Paris, à Londres, à Rome et à Bruxelles. *Figaro*, 24 Février 1895.

FRANCE.

M. Raoul de la Grasserie, Juge au Tribunal Civil de Rennes, vient de faire paraître chez Maisonneuve un volume d'études de grammaire comparée, consacré à l'origine et à l'évolution première des racines des langues.

Le *Tour du Monde* du 9 Mars contient un article sur la Navigabilité du Fleuve rouge, d'après les observations du lieutenant de vaisseau ESCANDE qui a réussi à le remonter dans la canonnière *Moulun* jusqu'à la frontière de la Chine (*Man-hao*).

Le prix Stanislas Julien vient d'être accordé au P. S. COUVREUR, S. J. pour son *Choix de documents*, publié à Ho-kien-fou, en 1894.

Académie des sciences morales et politiques.

Séance du 9 mars.

PRÉSIDENT DE M. RAVAISSON, VICE-PRÉSIDENT

M. Frédéric Passy fait hommage à l'Académie, de la part d'un de ses lauréats les plus distingués, M. Michel Revon, professeur de droit international à l'université impériale du Japon, d'un livre curieux à plus d'un titre; c'est l'*Histoire de la guerre du Japon contre la Chine* depuis l'ouverture des premières négociations jusqu'à la prise de Port-Arthur, dont l'auteur, M. Namirokou, jouit d'une grande réputation dans son pays. Il a raconté, avec un talent qui le classe parmi les écrivains militaires de premier ordre, la grande

lutte qui a mis aux prises les deux empires de l'Extrême-Orient. Sous les accents de fierté patriotique avec lesquels il célèbre la victoire de ses compatriotes, on sent, dit M. Michel Revon, à plus d'une reprise la pitié pour les victimes de cette lutte et l'émotion dont son âme a fait vibrer mainte page de son livre.

C'est dans une préface, qui lui a été demandée par Namirokou lui-même, que M. Michel Revon nous apprend ces choses; et il a trouvé dans la physiologie même de l'ouvrage, comme dans les œuvres antérieures de l'auteur, l'occasion de laisser apparaître ses idées et ses aspirations habituelles; et c'est par un appel à la paix et au développement de la civilisation de l'Orient qu'il termine sa très intéressante préface.

Société de géographie de Paris

Séance du 1^{er} Mars.

PRÉSIDENCE DE M. ALB. DE LAPPARENT

La mission Dutreuil de Rhins. — A la séance assiste M. Grenard, de retour du voyage où il accompagnait l'infortuné Dutreuil de Rhins qui a péri, comme on sait, d'une façon si tragique. Depuis le retour de M. Grenard, est parvenue une lettre datée de Pékin, 30 décembre 1894, et qui n'a plus qu'un intérêt rétrospectif.

Cependant nous y trouvons ce renseignement: On avait craint un moment que tous les papiers de la mission n'eussent été détruits ou du moins perdus; mais le voyageur annonce que le commissaire impérial chinois de Si-Ning avait informé le Tsong-li-Yamen que les documents avaient été retrouvés et seraient expédiés à Pékin dans le plus bref délai possible. Sans doute il faut s'attendre, comme le dit M. Grenard, à de regrettables lacunes. Mais enfin tout n'aura pas été anéanti des travaux auxquels nos deux compatriotes s'étaient livrés pendant plusieurs années.

Asie. — M. le baron Hulot communique une lettre de Saïgon, 18 janvier, dans laquelle le comte de Barthélemy donne quelques détails sur la mort d'un des membres de la Société, M. de Grandmaison, compagnon du prince Henri d'Orléans, qui voyage en Asie. Ayant quitté Saïgon en très bonne santé, M. de Grandmaison fut, à Hong-Kong, atteint d'un accès de coliques néphrétiques auxquelles il était sujet, et comme les douleurs ne cessaient point, il demanda de la morphine. Dans les colonies anglaises les pharmaciens ne sont pas soumis aux mêmes prescriptions qu'en d'autres pays: ils peuvent, paraît-il, distribuer à leurs clients des médicaments en telle quantité que ceux-ci désirent. Le praticien de Hong-Kong donna donc une forte dose de morphine qui causa un empoisonnement du sang et amena une mort rapide.

Le mardi 16 avril, le congrès des sociétés savantes de Paris et des départements à la Sorbonne s'est ouvert à deux heures précises dans le grand amphithéâtre de la nouvelle Sorbonne, sous la présidence de M. Milne-Edwards, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, vice-président de la section des sciences du comité des travaux historiques et scientifiques, directeur du musée d'histoire naturelle, professeur à l'école supérieure de pharmacie.

Etaient présents: MM. Léopold Delisle, Darboux, Levasseur, Himly, Mascart, Gaston Boissier, Schefer, Alexandre Bertrand, Edmond Le Blant, de Lasteyrie, Maunoir, général de la Noë, Tranchant, Le Roy de Méricourt, Vaillant, Frédéric Passy, Lyon-Caen, Servois, Renou, docteur Hamy, Gazier, Davanne, Georges Périn, Cagnat, Babelon, HENRI CORDIER, Omont, de Margerie, des Cilleuls, de Saint-Arroman, J.-V. Barbier, Joseph Vallot, Pascaud, Emile Cacheux, comte de Marsy, Yvernès, Menat, Seré-Depoin, S. Pector, Ernest Chantre, Joret-Desclosières, Bladé, Edouard Forestié, Julliot, l'abbé Morel, Lièvre, Alfred Neymarck, Baguenault de Puchesse, Maxe-Werly, Joseph Roman, Georges Harmand, de la Grasserie, Franche, le P. de La Croix, Joseph Letaille, Léon Maître, L. Lallemand, docteur Rouire, Emile Belloc, Camoin de Vence, F. de Mely, docteur Fernand Ledé, chanoine Ulysse Chevallier, Gauthiot, SCHLEGEL, professeur à l'Université de Leyde, marquis de Croizier, Ernest Prarond, docteur Philbert, comte de Saint-Saud, Eugène Chatel, Bougenot, Massillon-Rouvet, baron Textor de Ravisi, Eschenauer, Charles Joret, Advielle, Castonnet des Fosses, Bélisaire Ledain, Charles Lucas, Salefranque, Georges Fouret, H. Valentino, G. de Salverte, M. Mareuse, Royer-Collard, Eugène Rochetin, de Saint-Genis, etc., etc.

M. Henri Chevalier, de la Société des Ingénieurs Civils de France, communique le résultat d'un travail sur la sépulture du roi de Corée Hien-tsong, mort pendant l'été de 1849.

Il décrit, d'après les manuscrits provenant des archives royales, aujourd'hui à la bibliothèque nationale, les constructions exécutées pour la cérémonie des funérailles.

Ces constructions peuvent se diviser en temporaires et permanentes: Les premières ne servent que pour la cérémonie et sont enlevées ensuite; ce sont les «3 camps des Etoiles» 布城 dont le premier renferme le caveau dans la «Maison de l'amphore» 甕家 appelée aussi 陵上閣 (pavillon sur la colline ou sur le tombeau) et le bâtiment qui abrite la pierre commémorative 碑閣. Le second camp contient: «le pavillon Ting» 丁字閣 où se trouvent le catafalque 櫓宮 et les tablettes, le pavillon faux Ting où sont les salles de cérémonie et entre les deux bâtiments le pavillon de la «tenture heureuse» tout couvert en étoffe blanche à bordure bleue. Dans le troisième camp il y a le local pour la préparation des victimes et la demeure des gardiens. En de-

hors des trois camps, on construit la maison d'abstinence et la maison des femmes.

Les constructions permanentes, en dehors du caveau proprement dit, sont les objets en pierre qui après l'enlèvement du camp des étoffes restent sur l'emplacement du tombeau, tels que la pierre des inscriptions, la pierre de promenade de l'âme, les *man-tou* ou pierres qui regardent (望頭石) les statues du civil et du militaire, un cheval, un mouton et un tigre. Sous la pierre de promenade de l'âme on place le coffre qui contient les archives, et en arrière, dans la « fosse reculée » 退壙, les objets personnels du roi défunt. Ces travaux furent commencés le 6^e jour du 8^e mois de la 29^e année de Tao-Kwang 道光, année 己酉, et terminés le 4^e jour du 11^e mois de la même année.

Les rapports des inspecteurs royaux donnent jour par jour l'état d'avancement du travail, le nombre des ouvriers employés, ainsi que les quantités et les dimensions de tous les matériaux qui sont entrés dans ces constructions.

JAPON.

D'une nouvelle statistique qui vient de paraître il résulte que sur les 50,000 hommes composant les deux premières armées japonaises en campagne et sur le nombre d'hommes compris dans les équipages de 29 navires de guerre, 1,300 seulement ont péri depuis le commencement de la guerre; or, sur ce total, il n'y a guère que la moitié qui aient succombé à des maladies. Cet état sanitaire extraordinairement satisfaisant paraît surtout étonnant si l'on tient compte du fait qu'habituellement la dysenterie fait d'énormes ravages au Japon: pendant l'année 1894 cette épidémie a atteint 154,000 sujets du mikado et coûté la vie à 36,000; la dernière épidémie de choléra avait causé 35,248 morts sur 46,060 cas constatés de cette maladie. Si les armées japonaises ne sont pas plus attaquées par la maladie, cela tient probablement, dit un correspondant du *Times*, à leur alimentation. Le docteur allemand Bætz a, en effet, découvert que le régime du riz, susceptible de produire un état dyspeptique chez les personnes qui mènent une vie sédentaire, est le plus favorable de tous les genres d'alimentation pour celles qui prennent beaucoup d'exercice. Aussi a-t-il d'excellents effets sur la santé des soldats en campagne.

Les journaux japonais annoncent qu'un groupe de patriotes indigènes se propose de perpétuer le souvenir de la guerre sino-japonaise en élevant à Tokio une sorte de tour Eiffel. Elle aura mille pieds de hauteur. Le rez-de-chaussée servira de salle d'exposition des produits nationaux; aux étages un musée réunira les portraits et les bustes des Japonais illustres. Les frais seront couverts au moyen d'une souscription publique.

LONDRES, 22 avril. — Le gouvernement japonais vient de communiquer aux correspondants de journaux étrangers la note officielle suivante :

Les termes du traité de paix entre la Chine et le Japon, tels qu'ils ont été énoncés de divers côtés, ont pu créer des malentendus en Europe.

On a insinué que le Japon s'était assuré la perception d'un droit de 2^o/_o *ad valorem* sur les importations chinoises, au lieu d'un droit spécifique.

Les conditions commerciales obtenues actuellement par le Japon en dehors de celles dont bénéficient les puissances qui ont des traités avec la Chine, comprennent le droit de navigation sur le Yang-Tse-Kiang jusqu'à Theng-Kiang, le même droit sur les rivières qui donnent accès à Sou-Tchéou et à Hang-Tchéou, la faculté d'importer en Chine et en franchise des machines et certaines catégories de marchandises, et enfin le droit d'établir des fabriques sur le territoire du Céleste-Empire.

Ces conditions ne seront nullement réservées exclusivement au Japon. Elles seront naturellement étendues à toutes les nations européennes en vertu de la clause de la nation la plus favorisée.

En un mot, le Japon a obtenu des privilèges non pour en jouir exclusivement, mais pour les partager avec les puissances européennes.

En conséquence, le Japon espère que le traité de paix avec la Chine sera généralement approuvé par les puissances.

Des malentendus ont été causés par l'ignorance qu'a le public des clauses des traités des puissances avec la Chine.

Quant au bruit d'une alliance offensive et défensive du Japon et de la Chine, il est absolument dénué de fondement.

Cette note n'a fait qu'augmenter l'hésitation qui règne dans les cercles officiels anglais concernant l'attitude à prendre au sujet du traité de Simonoseki. Après avoir été pendant longtemps partisan d'une intervention européenne dans le conflit sino-japonais, le cabinet britannique hésite maintenant ou fait semblant d'hésiter à se joindre aux puissances continentales qui se sont concertées pour sauvegarder leurs intérêts en Extrême-Orient.

Je crois en réalité que l'Angleterre n'a nullement envie de laisser les puissances européennes agir seules dans cette question délicate. Suivant toutes probabilités on ne tardera pas à apprendre que le cabinet de Londres s'est décidé à marcher d'accord avec les autres gouvernements européens. Seulement, avant de publier cette décision, l'Angleterre qui a beaucoup à se faire pardonner du Japon, cherche à se concilier les sympathies de ce pays en ayant l'air de n'entrer qu'à corps défendant dans la ligue formée contre lui.

SAINT-PÉTERSBOURG, 22 avril. — Parlant de l'entente de l'Allemagne, de la France et de la Russie concernant le traité de Simonoseki, le *Novoïe Vremia* expose qu'en échange de l'appui que l'Allemagne et la France prêteront à la

Russie pour lui permettre d'empêcher la cession de la presqu'île de Liao-toung et d'obtenir la prépondérance en Corée, le gouvernement russe soutiendra fermement toutes les réclamations de l'Allemagne tendant à sauvegarder les intérêts commerciaux allemands et toute action de la France ayant pour but de garantir la situation de ce pays en Indo-Chine.

Les *Novosti* déclarent qu'une intervention diplomatique est insuffisante, et qu'il faut une démonstration militaire, soit collective, soit opérée par une seule des grandes puissances.

HIROSHIMA, 22 avril. — L'empereur du Japon a reçu en audience, à leur retour de Simonoseki, le comte Ito et le vicomte Mutsu, plénipotentiaires japonais, venus pour lui exposer le résultat des négociations.

Après les avoir écoutés, l'Empereur leur a dit : « Les points principaux que vous venez de m'exposer sont tout à fait satisfaisants. Ils accroissent beaucoup la gloire de l'Empire. Je suis hautement satisfait du service signalé que vous avez rendu ».

La nouvelle de la conclusion d'un traité d'alliance offensive et défensive entre la Chine et le Japon a provoqué en Europe une vive surprise. On s'est demandé si ce n'était pas là le prélude de la grande lutte de l'Orient contre l'Occident. Le spectre de la formidable puissance du Japon et de la Chine coalisés commence à hanter l'esprit des hommes d'Etat européens. Beaucoup d'entre eux se demandent non sans une certaine anxiété la destinée que l'avenir réserve à ces puissances asiatiques.

Un ancien diplomate allemand, M. de Brandt, qui a rempli pendant plus de trente ans les fonctions de ministre d'Allemagne à Pékin, s'est efforcé d'élucider cette question toute d'actualité dans un intéressant ouvrage qu'il vient de publier. M. de Brandt passe pour un des diplomates qui connaissent le mieux les hommes et les choses d'Extrême-Orient. Sa compétence est universellement reconnue, et tout récemment le chancelier de Hohenlohe l'a fait venir spécialement à Berlin pour lui demander conseil sur l'attitude à suivre par le gouvernement dans le conflit sino-japonais. L'opinion de M. de Brandt a donc une valeur considérable, et c'est ce qui nous engage à reproduire les conclusions de son travail.

L'ancien ministre d'Allemagne à Pékin ne croit pas que la Chine profite de la dure leçon qui vient de lui être infligée pour rompre avec la routine et se convertir immédiatement aux principes de la civilisation européenne.

« Il ne faut pas supposer, dit-il que la Chine se trouve actuellement à la veille d'une transformation aussi rapide et aussi complète que celle dont le Japon a depuis vingt ans fourni le spectacle à l'Europe étonnée. Les conditions intérieures des deux pays sont pour cela trop différentes. La Chine et le Japon

n'ont dans le caractère qu'un point de ressemblance commun : l'orgueil et aussi la haine et le mépris des étrangers.

«Ce qui a le plus engagé le Japon à déclarer la guerre, c'est d'abord l'espoir de satisfaire les mécontents du parti radical et de leur procurer du travail et enfin surtout le désir de se montrer l'égal des puissances européennes et d'apaiser ainsi les difficultés internationales que les radicaux menaçaient de provoquer après la modification forcée des traités de commerce de 1866. Les Japonais ont, dans l'espace de trente ans, appris des Européens tout ce qui à leurs yeux constituait leur supériorité; mais au fond ils sont restés fidèles à leurs sentiments nationaux et ils ont surtout conservé intacte la haine de l'étranger. Ils ont passé simplement une couche de civilisation sur leurs mœurs et usages traditionnels; mais les grands principes sociaux, politiques et religieux qui constituent l'essence de la civilisation moderne leur sont restés tout à fait étrangers. Le Japonais est un impulsif et non pas un homme de raisonnement, c'est pourquoi on ne peut compter sur lui.

«Le Chinois est supérieur à tous les autres hommes en ce qui concerne l'application, la persévérance et la bonne humeur dans l'accomplissement des plus durs travaux, tout en se contentant d'une nourriture des plus maigres. Tant qu'il ne s'agit que d'exécuter une tâche déterminée, le Chinois est incomparable. Une de ses plus belles qualités, c'est son sentiment développé de la famille, mais ce sentiment est ainsi constitué qu'il détruit l'individualité de chacun pour la remplacer par la collectivité. C'est la cause de la grande décadence morale de l'Empire du Milieu. Le Chinois est néanmoins fermement convaincu de sa supériorité et méprise tout ce qui est étranger. Mais dans sa haine contre l'étranger, il se tient plutôt sur la défensive, tandis que le Japonais est au contraire sur ce point très agressif».

Après avoir ainsi différencié les points principaux du caractère des Chinois et des Japonais, M. de Brandt s'occupe de rechercher les conséquences politiques et économiques de la guerre qui vient de finir.

«Les succès militaires remportés pendant la dernière campagne ne fortifieront pas, dit-il, le parti modéré actuellement au pouvoir au Japon. Tout au contraire, le parti radical deviendra plus populaire et dans l'ivresse de la victoire il est fort douteux qu'il consente à approuver les traités de commerce récemment conclus avec les puissances européennes.

«Les motifs d'ordre économique ont aussi contribué à provoquer la guerre. Le Japon désirait ouvrir à ses nationaux le marché chinois tandis qu'il voulait empêcher les négociants chinois de s'emparer de tout le petit commerce au Japon. Pour décider la Chine à ouvrir ses portes aux Japonais sans recevoir une compensation, la guerre était nécessaire. Les avantages commerciaux et économiques que le Japon se propose d'obtenir en Chine ont pour l'Europe une portée considérable.

M. de Brandt fait ensuite un très instructif tableau du développement de l'industrie au Japon. La suppression de la rente annuelle de cent dix millions de francs, qui était servie à la noblesse japonaise, a depuis 1875 rendu disponible un capital considérable, dont la majeure partie a été employée à favoriser l'industrie naissante. D'autre part, le défaut de lois protégeant la propriété industrielle a permis aux Japonais de s'approprier à des prix infimes les meilleures machines et les inventions les plus utiles. Avec cela les salaires modiques et les frais peu élevés du charbon et des transports ont immédiatement provoqué un rapide développement de l'industrie.

Dès maintenant on vend à Singapore des articles japonais moitié moins cher que les similaires de fabrication anglaise. Il en est ainsi pour les soieries, les parapluies, les allumettes, les épingles, les mouchoirs, les tricots, les pendules, les miroirs, les malles, la papeterie, les fils de fer, le savon, la bière, les eaux minérales, les cotons manufacturés, la bonneterie, les lampes à pétrole et le charbon. La houille de provenance japonaise se vend 13 shillings à Singapore, tandis que la houille anglaise atteint le prix de 25 shillings.

Dans le Lancashire soixante-sept fabriques de cotonnades ont enregistré pendant l'année 1894 un déficit de dix millions de francs; tandis qu'en 1893 vingt-une fabriques japonaises du district d'Osaka, Hiogo distribuaient un dividende de 17%. Dès 1893 le Japon comptait 345,470 broches; le poids des fils employés dans le courant du premier semestre 1893 atteignait 43,853,475 livres; celui du coton travaillé était de 52,196,458 livres. Il y avait 5,780 ouvriers et 19,219 ouvrières employés dans ces fabriques. Le salaire des hommes est d'environ quarante-un centimes par jour, celui des femmes de vingt-un centimes. La situation est aussi favorable pour l'industrie du sucre et de la métallurgie.

Au contraire en Chine, étant donnés les conditions du pays et le caractère de la population, l'industrie se développe très lentement. A l'exception de quelques fabriques de cotonnades fondées dans les environs de Shanghai, rien n'a été fait par les particuliers en ce sens. En fait de mines de charbon, il n'y a guère que celles de Kaï-Ping, près de Shanghai, qui donne quelques revenus. Quant aux mines d'or et d'argent de Jehol et de Shangtung, leur exploitation a eu des résultats lamentables.

Beaucoup d'Européens fondent de grandes espérances sur l'ouverture complète de la Chine au commerce et à l'industrie de tous les pays. Ils croient que cet événement fournira l'occasion de traiter des emprunts à intérêt élevé et ils comptent pouvoir placer leurs capitaux dans de fructueuses entreprises en Chine, telles que la construction de chemins de fer, de ports ainsi que l'exploitation de mines et de manufactures.

M. de Brandt ne partage pas ces espérances. Il craint au contraire que l'indemnité de guerre payée par la Chine au Japon n'épuise tellement le trésor

qu'il ne faille recourir à un sérieux relèvement de droits de douane. Ainsi en définitive ce sera en grande partie le commerce européen qui paiera les frais de la dernière campagne.

En revanche le Japon pourra, à l'aide de l'indemnité de guerre, donner un nouvel élan à son industrie nationale.

M. de Brandt conclut en disant que la lutte industrielle entre l'Orient et l'Occident va commencer acharnée.

L'issue de cette lutte pourrait bien être funeste pour l'industrie européenne si l'on n'y prend garde.

PAYS-BAS ET COLONIES NÉERLANDAISES.

M. le docteur G. C. BIJVANCK a été nommé Bibliothécaire de la Bibliothèque Royale à la Haye à partir du 1^{er} Avril, en remplacement de feu Mr. Wijnmalen.

M. A. G. VORDERMAN, Inspecteur du service médical civil à Java et Madoura, a publié la seconde partie de ses *Analecta op Bromatologisch Gebied* dans le «Geneeskundig Tijdschrift voor Ned.-Indië», Vol. XXXIV, fasc. 5 (Comp. *T'oung-pao*, 1894, p. 355), contenant la description des matières dont on se sert à Java pour colorer des mets et des boissons. Nous y notons spécialement ses recherches sur la nature du 紅耨 *ang k'ak*, dont on se sert surtout pour colorer les petits poissons rouges de Mangkassar.

Monsieur A. A. FOKKER a été nommé privatdocent des langues malaises et javanaises à l'école des sciences politiques des Indes orientales néerlandaises à Delft.

STRAITS SETTLEMENTS.

The American Mission Press at Singapore has published in 1891 a triglot vocabulary containing nearly 2000 words in the English, Malay and Chinese languages, compiled by Mss. W. G. Shellabear and Rev. B. F. West, and, in 1894, a similar vocabulary in English, Malay and Hokkien-chinese, called «The Straits vocabulary». The first named has the Chinese characters added without their pronunciation. Both small volumes appear to prove useful for newcomers in the settlements.

TONKIN.

Temps, 22 Mars 1895.

Le courrier du Tonkin apporté par le *Melbourne*, arrivé hier à Marseille, signale, comme toujours, quelques cas de piraterie dans le Cai-Khé, dans la région de Tuyen-Quang au nord, dans le Nghé-An et le Thanh-Hoa au sud.

Dans cette dernière province, un poste a été attaqué en plein jour. 4 miliciens ont été tués, 3 blessés et 5 ont disparu.

En tout cas, ces actes de piraterie n'ont rien d'analogue avec ceux des bandes qui, autrefois, étaient appuyées, en sous-main par les autorités annamites. Le fait suivant en est la meilleure preuve :

On se souvient que dans la nuit du 27 au 28 Novembre des bandits indigènes, au nombre de 12, se précipitèrent sur M. Lafargue, commis des douanes, et l'assassinèrent avant qu'il eût le temps de se mettre en état de défense.

Les autorités annamites de la province de Nam-Dinh, qui ont tenu à mener elles-mêmes l'enquête, ont pu capturer tous les coupables.

Onze des assassins ont été condamnés à la décapitation et exécutés le 8 Février avec le cérémonial usité pour les criminels d'importance, au milieu d'un immense concours d'indigènes.

Le *Melbourne* avait à bord 160 passagers, parmi lesquels se trouvaient M. Reymondon, procureur de la République à Saigon, et MM. Onfroy de la Rosière, chef de bataillon, et Castanier, capitaine d'infanterie de marine.

Les membres de la mission Pavie, en ce moment en plein Laos, presque sur la frontière de Sib-Song-Panah, Etat tributaire de la Chine, ont dû arriver le 15 Janvier à Uong-Sing, où ils ont retrouvé des Anglais.

M. Lefèvre-Pontalis croit que l'excursion qu'ils doivent faire avec ces Anglais durera six semaines; ils reviendront ensuite pour délimiter la frontière avec les Chinois.

Le prince Henri d'Orléans est arrivé le 10 Février à Man-Hao, accompagné de MM. Roux et Briffaud.

NÉCROLOGIE.

W. K. VAN DEDEM.

Nous venons d'apprendre la douloureuse nouvelle du décès de notre ami M. le Baron W. K. VAN DEDEM, Ministre des Colonies de 1891 à 1894. Après la chute du ministère Van Tienhoven, il entreprit un voyage aux Indes Britanniques, le Siam, la Chine et nos colonies néerlandaises où il avait commencé sa carrière comme avoué. Arrivé à *Calcutta*, il attrapa une fièvre putride à laquelle il succomba le 4 Avril dernier.

Revenu en 1872 des Indes Néerlandaises, il fut nommé bourgmestre de la ville de *Hoorn*, qui le députa à la chambre des communes.

C'est sous son ministère que la Commission de l'état du 30 Juillet 1892, dont nous avons fait mention dans le *T'oung-pao* (Vol. III, p. 438), fut instituée, commission qui est entre-autres chargée d'une révision du droit civil des Chinois dans nos Colonies néerlandaises. Doué d'une perspicacité peu commune, il aurait pu être encore longtemps utile à sa patrie, s'il n'avait pas cru devoir se faire solidaire avec le cabinet démissionnaire.

Malgré les hautes positions qu'il occupait, il avait toujours conservé son esprit jovial et amical, et s'était toujours montré bienveillant pour les intérêts de la Sinologie et des interprètes chinois dans nos Colonies.

Pour raisons hygiéniques, il a été enterré à *Calcutta*.

G. S.

F. DE CASEMBROOT.

Le vice-amiral en retraite, F. DE CASEMBROOT, adjudant extraordinaire de S. M. la Reine des Pays-Bas, vient de succomber le 14 Avril dernier à une longue maladie.

Avec lui s'éteint un des officiers de marine néerlandais le plus vaillant et célèbre de ce siècle, un homme respecté de tous ceux qui le connaissaient pour son intrépidité et son sangfroid, ainsi que pour son caractère honnête et loyal; et aimé par ses subordonnés à cause de sa bienveillance et sa droiture inflexible.

La conduite courageuse qu'il a déployée en forçant le 11 Juillet 1863, comme commandant de la « Medusa » le détroit de *Simonoseki*, lors des complications avec le Japon, est bien connue, et lui a valu le titre de « Héros de Simonoseki ».

M. de Casembroot naquit en 1807 et entra en 1832 comme cadet dans l'Institut de Marine royal à Medemblik.

Le 1^{er} Octobre 1836 il fut nommé cadet de première classe, et promu 28 Novembre 1840 au grade de lieutenant de marine 2^{ème} classe. Le 1^{er} Janvier 1852 à celui de lieutenant de marine 1^{ère} classe; le 19 Février 1860 à celui de capitaine-lieutenant et le 1^{er} Janvier 1868 à celui de capitaine de marine.

Il fut mis à la retraite le 14 Novembre 1872 avec le grade de contre-amiral, et reçut le 3 Mai 1879 le titre de vice-amiral.

Le 12 Mars 1853 il fut nommé adjudant en service ordinaire de S. M. le Roi des Pays-bas et fut décoré chevalier 4^e classe de l'Ordre militaire de Guillaume le 29 Sept. 1863 pour sa courageuse conduite comme commandant de la « Medusa ».

En 1864 il fut promu à la 3^e classe de ce même ordre pour avoir forcé le détroit de Simonoseki.

Le 13 Février 1894 il fut nommé Chancelier des Ordres Néerlandais.

En dehors de ces décorations militaires, il était Grand Croix du Lion Néerlandais, Officier de la légion d'honneur, chevalier 1^{re} classe de l'ordre Saint Stanislas de Russie, chevalier de l'ordre Saint-Jean de Prusse, officier de l'ordre de la Couronne de chêne, commandeur de l'ordre d'Adolphe de Nassau, chevalier de l'ordre de Léopold d'Autriche, commandeur de l'ordre de Philippe le généreux de Hesse-Darmstadt, chevalier 1^{re} classe de l'Aigle Rouge de Prusse et du Soleil levant du Japon, etc., etc.

Il a été enterré le 19 Avril dans le cimetière « Eik-en-Duinen » près la Haye. L'Empereur de l'Allemagne fit déposer sur son cercueil une couronne par le Capitaine de Corvette, le comte Von Usedom.

G. S.

BULLETIN CRITIQUE.



Dr. Jos. GRUNZEL, *Entwurf einer vergleichenden Grammatik der altaischen Sprachen, nebst einem vergleichenden Wörterbuch*. Leipzig, 1895, 90 SS. gr. 8°.

Sollte auch nach der Ansicht anderer Forscher die Zeit zur Veröffentlichung einer Vergleichenden Grammatik der altaischen Sprachen noch nicht gekommen sein, so begrüße ich doch diesen »Entwurf« mit wahrer Genugthuung; und wenn Dr. Grunzel, nach Veröffentlichung zweier ausgezeichneten Arbeiten ¹⁾ über die altaischen Sprachen, heute zum Schluss seiner Einleitung von dem uralaltaischen Sprachstamme als einem

Stamme spricht »der in seinem kunstvollen und dennoch einfachen und klaren Bau berufen ist, in einer auf naturwissenschaftlicher Basis begründeten Linguistik die hervorragendste Stellung einzunehmen«, so kann ich nicht umhin, in ihm einen eben so tüchtigen als willkommenen Mitarbeiter zu begrüßen an der Aufgabe: dem Studium der uralaltaischen Sprachen die ihm in der allgemeinen Sprachwissenschaft zukommende Stellung zu erobern.

Doch machen wir uns mit dem Inhalt des Werkes selbst bekannt, welches die Resultate der früheren Arbeiten Grunzels zusammenfasst.

Nach einer ethnographischen

1) Die Vocalharmonie der altaischen Sprachen; 42 SS. in Sitzungsab. phil.-hist. Cl. Akad. Wien. 117. Bd. Zur Phonetik der altaischen Sprachen, Techmer's Intern. Zeitschr. V, 47—83.

Übersicht beginnt der Verf. den *ersten Theil*, die Phonetik, ein in altaischen Grammatiken bisher meist stiefmütterlich behandeltes Capitel: 1. den Vocalismus im Allgemeinen, 2. die Vocalharmonie, 3. Lautwandel der Vocale, 4. die Consonanten im Allgemeinen, 5. die Consonantenharmonie, 6. Lautwandel der Consonanten, 7. Phonetik und Wortbedeutung, um im *zweiten Theil* zur Morphologie überzugehen und 8. die Ableitung, 9. das Nomen, 10. das Adjectiv, 11. das Pronomen, 12. das Verb, und 13. das Zahlwort zu behandeln. Ein vergleichendes Wörterbuch, in dem übrigens Vollständigkeit keineswegs angestrebt war, bildet den Schluss.

Im Allgemeinen hat es mich gefreut, die Übereinstimmung zwischen Dr. Grunzels Aufstellungen und meinen eignen constatiren zu können, so z.B. hinsichtlich der Grundform des Genitif-Affixes *ni'*¹⁾, der demonstrativen Natur der

Personalpronomina 1. und 2. Person, von denen das erste auf den Platz des Ich und das zweite auf den des Nicht-Ich hinwies²⁾ und hinsichtlich des wesentlich nominalen Characters des altaischen Verbums³⁾. Doch giebt es auch naturgemäss Punkte, wo unsere Wege bis jetzt noch auseinander gehen.

Grunzel behandelt das Mandschu mit Fr. Müller und anderen als einen Zweig des Tungusischen: nach meiner Ansicht ist die Verwandtschaft zwischen dem Mandschu einerseits und dem Mongolischen anderseits viel enger; ein tiefgreifender Unterschied manifestirt sich z.B. grade beim Verbum, welches im Mandschu und Mongolischen vollkommen formlos ist, während es im Tungusischen mit Personalaffixen versehen erscheint. Die Übereinstimmung zwischen dem Mongolischen und Mandschu würde noch grösser sein, wenn Grunzel sich entschliesse

1) cf. Entwurf p. 50 und T'oung-Pao I.

2) cf. Entwurf p. 55 und meinen Aufsatz: Les Langues ouralo-altaïques etc. in Mem. der belg. Akad. 1893 p. 9 suiv.

3) cf. Entwurf p. 58 und meine Uralalt. Forsch. p. 4 ff.

könnte, seine meines Wissens durch kein Analogon gestützte Gleichstellung von Mandschu *matambi* = **matame-bi* zu Gunsten der meinigen *matambi* = **matan-bi* aufzugeben, in welchem Falle das Mongolische *matamui* als **matan-bui* = **matam-bui* = **matam-mui* = *matamui* zu erklären wäre. Meine Gründe für diese Gleichungen habe ich in den Uralalt. Forsch. p. 4 ff., den Etudes ouralo-alt. p. 4 suiv. und im T'oung-Pao I dargelegt (cf. oben, p. 217).

Ob man sodann im Allgemeinen mit Grunzel Zweisilbigkeit (p. 59) oder mit mir Einsilbigkeit der Wurzeln zu fordern hat¹⁾, wird schwer auszumachen sein; auch hängt diese Frage mit der Beantwortung noch gar mancher anderer zusammen. Giebt man z.B. die von mir behauptete Vertauschungsfähigkeit von *r-l-n* im ursprünglichen Wurzelauslaut zu, so ist nicht abzusehn, warum man z.B. für Mandschu *gerembi* (Grunzel p. 79) eine Wurzel *g^or^o* aufstellen soll,

während *g^or* vollkommen genügt und indirect durch *galga*, *gehgiyen*, *gilha* als einsilbig erwiesen wird. Es ist wahr, dass nichts uns verbietet für *galga* ein **galaga* anzusetzen, aber nöthig ist dies keineswegs. Übrigens scheint mir die Frage bis jetzt von keiner principiellen Bedeutung zu sein, und es ist meines Erachtens vollständig gleichgültig, ob man z.B. *šarambi* = *šara-mbi* oder = *šar-ambi* setzen will, doch geben mir eben *šanyan*, *šangiyan* und *šun* zu denken; ausser dem Bereich der nächsten Verwandtschaft vorkommende Formen, wie z.B. *sir-kku* (cf. Donner, Vergl. Wörterb. Fin.-ugr. Spr.) zur Bekräftigung meiner Ansicht anzuführen, kann mir nicht in den Sinn kommen, denn sie können immerhin verkürzt sein. Doch glaube ich ohne die entscheidendsten Gegenbeweise an der Einsilbigkeit der weitaus grössten Anzahl der altaischen Wurzeln festhalten zu dürfen: eine der ersten Aufgaben der uralalt. Sprachfor-

1) cf. Etudes ouralo-alt. p. 8 suiv. Die Gram. von Bobrownikov (Grunzel 59) ist mir nicht zugänglich, doch hat Grunzel entschieden Recht, wenn er dessen Beweisführung für von vornherein hinfällig erklärt; cf. das weiter unten zu den finnischen Formen Bemerkte.

schung ist eben, scheinbar zweisilbige Wurzeln in ihre einfachsten Bestandteile aufzulösen; das erste und letzte Princip einer auf naturwissenschaftlicher Basis beruhenden Sprachforschung bleibt immer »de diviser chacune des difficultés en autant de parcelles qu'il se pourroit et qu'il seroit requis pour les mieux résoudre" ¹⁾).

Es sollte mich freuen, wenn in den beiden besprochenen Punkten eine Einigung erfolgen könnte; kleinere Differenzen wie z.B. bei der Erklärung von Mandschu *muse* sind bei der Ausdehnung des Gebietes selbstverständlich und von keinem Belang.

Bemerkenswert sind Grunzels Resultate betr. die zuletzt von Winkler behauptete Verwandtschaft

des Japanischen mit dem Uralaltaischen, an ~~der~~ man jetzt kaum noch zweifeln kann ²⁾).

Wie Recht ich hatte, als ich bei der Besprechung von Moellendorffs Manchu Grammar die Angabe mandschu *ɔ* sei vielmehr *u* nur »höchst wahrscheinlich richtig" nannte, erhellt jetzt aus den vergl. phonetischen Untersuchungen Grunzels, nach welchen es ein *u* ist gleich wie das Mongolische und Tungusische *u*, während das einfache *u* das neutrale *u* ist.

Zum Schlusse zweifele ich nicht, dass Dr. Grunzels tüchtiges Werk zur Neubelebung des Interesses für unsere Studien beitragen werde, wie es der Wunsch des Verfassers war.

W. BANG.

1) cf. Descartes, Discours de la méthode, éd. Cousin, 1824, I, p. 141—141. An diese Stelle dachte wohl Techmer, als er in seiner Phonetik I, p. 133, den Discours schlechthin anführte. cf. noch Kruszewski, Principien der Sprachentwicklung, Techmer, Int. Zeitschr. III, p. 167, § 31.

2) cf. Winkler, Japaner und Altaier, sowie seine früheren Werke, passim.

CORRESPONDANCE.

RELATION DE M. GRENARD.

(*Mission Dutreuil de Rhins.*)

Chargé par le Ministère de l'Instruction publique et l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres d'une mission scientifique dans la Haute Asie, Dutreuil de Rhins, à qui je fus adjoint comme collaborateur, partit de Paris avec moi le 19 février 1891. Traversant successivement la Transcaucasie, la mer Caspienne et le Turkestan russe, nous atteignîmes Kachgar le 6 juin de la même année et Khotan le 7 juillet. Cette dernière ville doit être considérée comme le véritable point de départ de notre mission. Dutreuil de Rhins avait l'intention d'explorer la vaste région montagneuse aussi peu connue que peu abordable qui s'étend entre le Turkestan chinois et le Tibet, de pénétrer s'il était possible jusqu'au Tengri Nor et de là gagner Si-Ning. Ce plan lui permettait de traverser dans le même voyage en deux points différents et éloignés chacun des diverses chaînes de montagnes qui sillonnent d'Ouest en Est le centre de l'Asie entre le 37^e et le 31^e degré de latitude, et, ainsi, d'avoir un aperçu général de l'orographie de cette région. La première année, Dutreuil de Rhins se contenta de faire une reconnaissance dans les montagnes qui s'élèvent du sud de Khotan et que les géographes modernes désignent, par erreur, sous le nom de Kouen-leun. Le 14 août nous étions à Solour, petit village de pasteurs turcs au pied des montagnes dites Altyn-tagh, c'est-à-dire « la montagne d'en bas ». Ayant consacré un mois à parcourir les environs et à recueillir des renseignements sur les routes possibles, nous quittâmes ce lieu le 18 Sep^{bre}, franchîmes l'Altyn-tagh par un col de plus de 5000 mètres d'altitude, et, après avoir traversé le plateau de Gougourtlouk (4750 mètres), nous nous engageâmes dans une seconde chaîne de montagnes plus élevée que la précédente et appelée pour cette raison Oustoun tagh, c'est-à-dire « la montagne d'en haut ». Nous pénétrâmes jusqu'à la source de la rivière de Kéria, puis, revenant sur nos pas jusqu'à Hattamning tuzi (le Baba Hattim de Carey), nous nous dirigeâmes au

N.-E., et après avoir traversé une région totalement inconnue nous atteignîmes le 7 oct^{bre} le petit lac de Khanguid koul, vu peu de temps auparavant par M. Bogdanovitch. Suivant la route de ce dernier, nous arrivâmes le 12 oct^{bre} à Kara Say au pied de l'Altyn tagh. Le 18 nov^{bre} nous étions de retour à Khotan. L'année suivante, Dutreuil de Rhins, n'ayant à sa disposition que des ressources trop faibles, ne put former une caravane assez considérable pour lui permettre d'aller jusqu'au Tengri Nor à travers des régions désertes. Il tenta cependant l'aventure. Le 22 août nous étions de nouveau à la source de la rivière de Kéria. Le terrain ne nous ayant pas paru favorable à une marche du côté du S.-E., nous nous dirigeâmes au S.-O., par la route suivie il y a quelques années par M. Carey. Le 1^{er} septembre nous tournâmes au Sud et le 5 nous arrivâmes à Mongrtzé où nous vîmes les premiers Tibétains. Ce point n'a encore été atteint par aucun Européen. Tournant à l'Est, nous parvîmes le 12 sep^{bre} au lac Horba-tso dont nous crûmes avoir fait la découverte, ignorant le voyage accompli l'année précédente par M. Bower. Dutreuil de Rhins espérait pouvoir continuer son chemin dans la direction du Tengri Nor, et, ainsi, refaire, sans le savoir, la route que M. Bower avait déjà faite. Mais les difficultés de la route, l'altitude excessive de tout le pays, le manque d'herbe et le froid avaient épuisé nos animaux; un grand nombre avaient péri et le peu de vivres qui nous restait ne nous permettait plus de vastes pensées. Dutreuil de Rhins, lui-même gravement malade, sentit défaillir son audace accoutumée et se rabattit sur le Ladak, pays le plus rapproché où il pût trouver des ressources. Tout autre décision eût été folie. Le 20 nous passions la frontière tibétaine pour entrer sur le territoire du maradjah de Kachemir et le 24 nous campions sur les bords du lac Sangong. Nous avions quitté les régions inconnues et désertes. Encore quelques jours de route à travers un pays couvert de montagnes escarpées, mais habité et cultivé, et, le 2 octobre nous arrivâmes à Leh où nous reçûmes un excellent accueil du commissaire britannique M. Cubbit et du vèzir du maradjah Argen Nâtt. Dutreuil de Rhins y trouva le repos dont il avait besoin. Sa santé rétablie, nous repartîmes en suivant la route connue qui franchit les cols de Karakorum et de Sandjou et nous rentrâmes à Khotan le 21 novembre. Nous avions subi un échec, échec qui doit être attribué tant à l'insuffisance des ressources dont nous disposions qu'à la maladie du chef de l'expédition. Cependant cette campagne est loin d'avoir été inutile à la science. Nous avions fait environ 250 kilomètres en pays nouveau, dans les régions déjà explorées nous avions pu améliorer en quelque mesure le travail de nos prédécesseurs; enfin nous avons recueilli quelques documents de botanique et de minéralogie nouveaux et intéressants. Quoiqu'il en soit, Dutreuil de Rhins était fermement résolu de n'en pas rester là et de tenter derechef l'exécution de son plan primitif. Jusque là il avait abordé les montagnes du côté de Solour parce qu'il espérait retrouver la route qui, d'après certains documents chinois,

conduisait directement de Khotan à Lhassa à l'époque reculée où Khotan était encore une ville bouddhique ; mais nous n'en avons pas vu la moindre trace dans nos voyages précédents. D'autre part le chemin qui de Solour donne accès sur le plateau tibétain est impraticable aux chameaux, qui, seuls, nous l'avions constaté, pouvaient nous permettre de mener à bien l'expédition que nous avions en vue. Nous allâmes donc en 1893 chercher dans le sud de Tchertchen des montagnes plus accessibles. De ce côté, en effet, l'Altyn tagh offre des vallées plus faciles et des cols moins escarpés que du côté de Solour ; mais l'Oustoun tagh, qu'on appelle aussi Arka tagh (le montagne de derrière), passait pour être infranchissable. M. Sievstof n'y avait pas trouvé de passage, les indigènes n'y en connaissaient aucun et les éclaireurs que nous y envoyâmes revinrent tous sans avoir rien découvert. Cependant nous quittâmes Tchertchen le 3 septembre, c'est-à-dire aussitôt que nous crûmes le haut plateau praticable à une grande caravane, car ce plateau n'est en été qu'une immense fondrière. Avec l'intelligence des choses géographiques que Dutreuil de Rhins possédait à un si haut degré, il eut bien vite trouvé ce que d'autres avaient inutilement cherché. Il découvrit un passage vers les sources de la rivière Kara Mouren, sources qui sont situées beaucoup plus au sud et beaucoup plus à l'est qu'on ne le soupçonnait. Le 26 septembre nous étions au pied de l'Arka tagh et le 27 nous en commençons la traversée. A partir de ce moment, nous voyageâmes dans une région absolument inconnue aussi bien des Asiatiques que des Européens. Les quatre journées employées à la traversée de la chaîne de l'Arka tagh, qui est large de quarante milles, comptent parmi les plus pénibles du voyage, tant à cause de l'aridité absolue d'un sol essentiellement schisteux, que par l'altitude des cols dont le premier mesure 5650 mètres et le second 5750. Le 10 Octobre nous aperçûmes pour la première fois des vestiges de campement tibétain, campement de chasseurs qui étaient venus, plusieurs années sans doute auparavant, chasser les animaux sauvages, yacks, chevaux et antilopes qui ne sont pas rares dans ces régions. Nous venions de passer le 35^e parallèle. Par conséquent les points extrêmes atteints par les chasseurs turcs d'une part et par les chasseurs tibétains, de l'autre, sont éloignés entre eux de 130 à 140 milles. Jusqu'au 27 octobre, c'est-à-dire jusque près du 33^e degré de latitude, notre route fut à peu de chose près dirigée du Nord au Sud. Mais depuis, au lieu de chercher un passage à l'Est qui eût abrégé sa route, Dutreuil de Rhins marcha au Sud-Ouest dans la direction de Thok Daourakpa, et le 31 octobre arriva au bord d'un petit lac situé au pied de la chaîne de montagnes qui s'élève au Nord de Thok Daourakpa. Le 1^{er} et le 3 novembre nous passâmes encore deux cols très élevés, achevant ainsi la traversée de la partie la plus haute et la plus âpre de la partie inhabitée et inhabitable du plateau tibétain. L'altitude de cette région est remarquablement uniforme : les vallées ont toutes plus de 5300 mètres sans jamais atteindre 5400 et l'altitude

de tous les cols est comprise entre 5600 et 5750 mètres. Nous continuâmes notre marche vers l'Est en inclinant légèrement au Sud, de sorte que notre route, sans se confondre avec celle de M. Bower, n'en est cependant pas très éloignée. Cette région, semée de lacs comme la région précédente, est sensiblement moins élevée et moins stérile: l'altitude des lacs est d'environ 4600 mètres et l'herbe est partout assez abondante pour permettre aux pasteurs d'y élever leurs troupeaux. Ce fut le 7 novembre que nous rencontrâmes les premières tentes tibétaines. Le 15 nov^{bre} nous atteignîmes le lac que M. Bower appelle Garing-tso, nous en longeâmes la rive septentrionale, et tandis que le voyageur anglais s'était laissé arrêter sur la rive méridionale de ce lac, nous réussîmes à en contourner l'extrémité orientale et à franchir la chaîne de montagnes qui s'élève au sud pour de là nous diriger au S.-E. droit sur le Tengri Nor. Là nous rencontrâmes le préfet du district de Nakdzong qui tenta vainement de nous barrer la route: continuant notre chemin, nous parvîmes le 1^{er} décembre sur la rive septentrionale du Tengri Nor (ou Nam-tso) que nous suivîmes le 2 jusqu'à 5 milles de l'extrémité orientale. Nous trouvâmes là un agent du gouvernement de Lhassa. Nos vivres étant totalement épuisés et nos animaux hors d'état de faire un pas, nous dûmes obtempérer aux prières de cet homme. Bientôt arriva une délégation du gouvernement central conduite par l'adjoint au Commissaire de l'Empereur de Chine à Lhassa. Dutreuil de Rhins demanda l'autorisation d'aller à Lhassa pour reformer sa caravane. Cette autorisation lui fut courtoisement, mais catégoriquement, refusée. Ce refus était prévu. Dutreuil de Rhins se contenta donc d'obtenir la permission d'aller jusqu'au Dam Larghan la au S.-E. du lac, et de là au village de Naktchou, chef-lieu de préfecture où il fut autorisé à séjourner un mois pour se reposer et faire ses préparatifs. Les 20 janvier 1894, nous quittâmes le Nam-tso et passant près des lacs Boun-g-tso et Soul-tso, qui correspondent aux lacs Boukha Nor et Eldzighen Nor marqués sur la carte publiée en 1889 par Dutreuil de Rhins, nous arrivâmes à Naktchou le 27. Notre caravane reconstituée, nous nous mîmes en marche le 7 mars. Dutreuil de Rhins avait l'intention de suivre la route qui conduit le plus directement de Naktchou à Si-Ning, c'est-à-dire celle qui passe entre les deux lacs Djaring et Oring Nor. Mais après avoir quitté le territoire du gouvernement de Lhassa, dont la limite est au pied méridional du Tatsang la, Dutreuil de Rhins, qui avait formé le projet d'explorer les sources du Mékong, inclina à l'Est, et s'engagea sans le savoir sur la grande route de Kierkoudo (Kegudo) et de Ta-tsien-lou. Cette route, qui n'est indiquée sur aucune carte, nous conduisit droit à la source du Dzanak-tchou qui est la source la plus occidentale du Mékong. Dutreuil de Rhins descendit cette rivière jusqu'à son confluent avec le Dzagar-tchou qui vient du N.-O. Il avait le dessein de remonter ce dernier cours d'eau et de gagner la route de Si-Ning qu'il avait quittée. Mais cette route ne traverse que des pays

inhabités et la marche de notre caravane ayant été beaucoup plus lente que nous ne l'avions prévu, il ne nous restait plus assez de vivres pour alimenter le personnel et les bêtes jusqu'à Si-Ning. Ayant appris qu'à quatre jours de marche à l'Est il y avait un gonpa considérable, nommé Tachi gonpa, où se tenait précisément alors une foire importante, Dutreuil de Rhins résolut d'y aller compléter ses provisions et y arriva le 15 avril. Il y fut très mal accueilli; non-seulement les lamas refusèrent d'entrer en relations avec lui, mais ils donnèrent à la population l'ordre formel de ne rien lui vendre. Les quelques marchands chinois qui se trouvaient là n'osèrent eux-mêmes contrevenir à cet ordre. Force fut à Dutreuil de Rhins de pousser jusqu'à Kierkoudo où résident deux interprètes chinois, sortes d'agents consulaires représentants du Commissaire Impérial de Si-Ning. Il profita de ces circonstances pour reconnaître avec soin le cours et la source du Sourdong-tchou qui constitue la source la plus septentrionale du Mékong. Puis il explora une partie du cours du Dzé-tchou qui est, après le Sourdong-tchou, le principal affluent de gauche du Mékong supérieur (appelé Dza-tchou par les Tibétains). Le 18 mai la mission franchit le col Ka-la pour passer dans le bassin du Yang-tze-kiang (en tibétain Do-tchou) et, le 22, arriva à Kierkoudo. Les lamas ne nous firent pas meilleur accueil que ceux de Tachi-gonpa. Mais grâce aux agents chinois, nous pûmes nous procurer ce dont nous avions besoin, et, partis le 1^{er} juin, nous arrivâmes le 2 à Tan Boudha, canton composé d'un couvent et de sept villages sur la rive droite du Yang-tze-kiang. Le lendemain la pluie empêcha Dutreuil de Rhins de partir. Les indigènes profitèrent de la nuit pour nous enlever deux chevaux. Les réclamations et les recherches que nous fîmes le jour suivant ayant été infructueuses, les Tibétains, d'autre part refusant de nous indiquer la demeure de leur chef et même de nous parler, Dutreuil de Rhins, craignant avec raison d'encourager les indigènes à de nouveaux vols s'il se montrait faible en cette affaire, résolut d'agir avec énergie pour obliger les habitants à négocier avec lui, et leur chef à faire acte de présence. Le matin du 5 juin, au moment de se mettre en route, il fit saisir les deux premiers chevaux venus déclarant qu'il ne les rendrait qu'après s'être entendu avec les autorités. Immédiatement et sans autre explication, les Tibétains poussèrent le cri de guerre pour appeler leurs voisins à l'aide et, sur l'ordre de leur grand lama, commencèrent à nous tirer des coups de fusil par les meurtrières de leurs maisons qui sont de véritables forteresses. Le village où la querelle prit naissance, s'élève sur la rive gauche d'un torrent, affluent du Yang-tze; d'autres villages très rapprochés bordent ce torrent soit en aval, soit en amont. Nous suivions la route le long de la rive droite, sans pouvoir, à cause de l'étroitesse de la vallée et du caractère abrupt de la montagne nous écarter assez des maisons pour nous mettre à l'abri des balles. J'étais presque en tête de la caravane tâchant d'y maintenir un peu d'ordre et faisant le coup de feu contre les Tibétains; un cheval dont

je touchais la selle venait d'être tué, lorsque j'entendis crier que Dutreuil de Rhins qui marchait à quelques pas derrière moi était blessé. Je me précipitai vers lui, le soutins dans mes bras et le plaçai sur un feutre au bord de la route. Immédiatement je fis mettre en liberté les chevaux que nous avions saisis, espérant que les Tibétains cesseraient les hostilités. En effet la fusillade s'arrêta. J'envoyai notre interprète à Kierkoudo auprès des agents chinois. Tandis que nos sept hommes s'efforçaient de rassembler les animaux dispersés de la caravane, je me mis en devoir de soigner Dutreuil de Rhins. Il avait une blessure au bas ventre, très profonde et qui le faisait beaucoup souffrir. Il vomit du sang, puis s'évanouit. J'essayai de bander sa blessure pour le pouvoir transporter avec moins de danger. J'étais seul près de lui, lorsque soudain les Tibétains, s'approchant, me tirèrent dessus de derrière un mur; les balles allèrent se loger dans la caisse de pharmacie contre laquelle j'étais appuyé. Les Tibétains n'avaient cessé le feu que juste le temps nécessaire pour aller consulter leur lama. J'appelai mes hommes pour m'aider à emporter le blessé: mais la fusillade avait éclaté sur d'autres points, la caravane était sous une pluie de balles (l'expression n'a rien d'exagéré) et personne ne répondit à mon appel. Je quittai Dutreuil de Rhins pour aller chercher un homme et organiser la résistance s'il se pouvait. Malheureusement les Tibétains, de plus en plus nombreux, et nous environnant de toutes parts, s'avancèrent de manière à se poster entre moi et Dutreuil de Rhins en se dissimulant habilement derrière des petits murs de pierres sèches. J'eus les plus grandes peines à empêcher mes hommes de fuir. Je n'en pus garder à côté de moi que cinq donc aucun, sauf un ancien soldat russe, ne savait se servir de son fusil. La partie était évidemment perdue. Cependant nous fîmes feu sur les Tibétains espérant mettre le désordre parmi eux et en profiter pour rejoindre Dutreuil de Rhins. Nous n'avions que très peu de cartouches, soixante et dix en tout, au commencement de la journée, la moitié seulement à la reprise des hostilités. Elles furent vite épuisées. Notre feu cessant, les indigènes se précipitèrent sur nous la lance en avant. Mes hommes éperdus s'enfuirent. Je restai seul au milieu des Tibétains, m'attendant à être tué. Je me trompais. Ils se contentèrent de m'enlever mon fusil, et, m'empêchant de retourner auprès de Dutreuil de Rhins resté à environ deux cents pas en arrière, me menaçant de leurs armes, me frappant du bois de leurs lances, me tirant des coups de fusil à bout portant, ils me conduisirent jusqu'à la frontière de leur canton, tandis que les femmes et les enfants me jetaient des pierres du haut des maisons au pied desquelles je passais. Arrivés sur la rive droite du Yang-tze ou Do-tchou, à environ quatre kilomètres de l'endroit où nous avons passé la nuit, ils me laissèrent seul, sans argent, ne possédant que les habits que j'avais sur le dos et ma boussole. Je remontai le Do-tchou, rejoignis mes hommes qui m'attendaient et atteignis la station du batelier qui passe les caravanes d'une rive à l'autre. La rivière

traversée, je trouvai de l'autre côté un homme au service des agents chinois de Kierkoudo. Cet homme me donna l'hospitalité, me mit en relations avec le chef du couvent de Labou qui voulut bien intervenir en ma faveur auprès des gens de Tan Boudha, mais sans succès. Les agents chinois, dont l'un vint me voir dès le second jour, 6 juin, furent également impuissants à rien obtenir. J'appris que Dutreuil de Rhins avait succombé à sa blessure, que son corps avait été jeté dans le fleuve le jour même de l'attaque et que les bagages de la mission, mis au pillage après le combat, avaient été rassemblés et scellés par ordre des autorités de Tan Boudha. Mais on refusait catégoriquement de me rien rendre. Je réussis à entamer des négociations avec un lama de la région de Dza-tchou-ka, chef du couvent et du canton de Toubchi. Mais je n'aboutis à aucun résultat pour plusieurs raisons : 1^o. L'intervention amiable du lama fut sans effet et il attendit dix jours avant de se décider à recourir à la force sous prétexte que la lune n'était pas favorable. — 2^o. Il exigea de moi, outre une somme d'argent, que je n'avais pas, la renonciation à toute réclamation ultérieure, point sur lequel je ne m'entendis pas avec lui. — 3^o. Les gens de Tan Boudha étaient très forts (ils ont de sept à huit cents fusils) et pouvaient être soutenus par quelques-uns de leurs voisins; je risquais donc de mettre tout le pays en feu et de tout perdre si l'issue de la lutte n'était pas favorable. — 4^o. Depuis la mort de Dutreuil de Rhins, mon but était avant tout de recouvrer les documents scientifiques, et je devais craindre qu'une attaque à main armée n'excitât les Tibétains à les brûler. — 5^o. Le chef du couvent de Labou et les agents chinois, entre les mains desquels j'étais, et grâce auxquels je subsistais, s'opposèrent à toute intervention armée. Je me décidai donc, avec raison, comme l'événement l'a prouvé, à partir pour Si-Ning. Le chef du monastère de Labou me fournit ce qui m'était nécessaire pour le voyage. Je me mis en marche le 28 juin, et réussis à atteindre Si-Ning le 16 juillet, par la route la plus directe qui passe au sud des lacs Oring Nor et Tossoun Nor, route qu'aucun Européen n'a encore suivie et que les marchands indigènes ne suivent plus depuis longtemps par crainte des brigands Ngolos dont elle longe le pays que personne n'a osé aborder jusqu'à présent.

Voilà, racontés aussi simplement que possible, les tristes événements qui ont amené et suivi la mort de Dutreuil de Rhins. Si sommaire que soit ce récit, je crois qu'il suffira à convaincre toute personne de bonne foi que la conduite de Dutreuil de Rhins a été parfaitement correcte, et que l'énergie qu'il a montrée dans son désir d'obtenir justice était absolument légitime dans un cas où la moindre marque de faiblesse était non-seulement un manque de dignité mais encore une source de dangers pour la mission. Je crois aussi qu'il suffira à établir que moi-même j'ai fait tout ce que je pouvais et tout ce que je devais dans les difficiles et pénibles circonstances où je me suis trouvé; que, si j'ai conservé la vie, ce n'est point pour avoir cherché à la sauver, et que, si la

fortune m'a trahi, l'honneur du moins ne m'a pas abandonné. Au reste j'ai eu cette grande satisfaction que les bagages et les documents scientifiques de la mission ont été restitués par les Tibétains en sorte que le fruit de notre travail ne sera pas perdu. Pour faire apprécier l'importance de ce travail, qu'il me suffise de dire que notre mission a fait sept mille kilomètres, dont quatre mille en pays neuf, de levé topographique appuyé d'observations astronomiques très nombreuses et très fréquentes, tant de longitude que de latitude, a tenu un cahier météorologique régulièrement pendant plus de trois années, formé des collections ethnographiques, botaniques et minéralogiques, réuni des documents historiques et linguistiques, pris environ mille photographies. Pour moi, malgré les épreuves subies et les misères endurées pendant quatre années, je ne pourrais que me féliciter d'avoir eu quelque part à cette œuvre, si je ne songeais au sort de celui qui fut mon chef et mon ami et qui est mort sans avoir recueilli le fruit de cette entreprise au service de laquelle il avait mis toute la force de son intelligence et toute la générosité de son cœur.

PROBLÈMES GÉOGRAPHIQUES.

LES PEUPLES ÉTRANGERS CHEZ LES HISTORIENS CHINOIS.

XX.

NIU-JIN-KOUO.

女 人 國

Le Pays des Femmes (méridional).

Nous avons vu dans nos Problèmes géographiques III (*T'oung-pao*, Vol. III, p. 495 e. s.) que les Chinois, en parlant des Pays des Femmes, distinguaient les pays où il y avait aussi bien des hommes que des femmes, et ceux où l'on ne trouvait que des femmes. Les *Yih-leou* avaient e. a. raconté à *Wang-k'in* qu'il existait un pareil pays dans la mer, entièrement habité par des femmes, sans qu'il y eût un seul mâle (*T'oung-pao*, III, 499 — 500).

Selon l'Encyclopédie des trois royaumes, le pays des femmes se trouve dans la mer Sud-est. L'eau y coule vers l'Orient, et déborde une fois après le cours de plusieurs années. Les lotus y ont un diamètre de plus d'un pied et les noyaux des pêches y ont deux pieds de longueur. Jadis un navire fut jeté sur les côtes de ce pays, et un troupeau de femmes s'empara de l'équipage dont personne n'échappa à la mort. Il y avait parmi eux un malin, qui vola un bateau pendant

la nuit au moyen duquel il s'échappa et raconta cette histoire. Ces femmes se placent nues à l'encontre du vent austral, et conçoivent de cette façon. On dit encore que ce pays touche à la tribu *Hi* et à celle des petits *Jou-tche*. Il n'y a pas de mâles dans ce pays, mais (les femmes) se mirent dans un puits et conçurent de cette façon ¹⁾. Le *Pien-i-tien* (Chap. 42) donne une gravure de ces femmes se mirant dans un puits.

Les livres de la Dynastie des *Han* postérieurs disent: « Les *Aktsou* boréaux racontent qu'il y a dans la mer un Pays des Femmes, où il n'y a pas de mâles. Quelques-uns disent qu'il y a dans ce pays un puits merveilleux, et que quand elles se mirent dedans, elles deviennent subitement enceintes » ²⁾.

On pourrait reléguer cette histoire parmi les racontars de matelots, si la même légende ne se trouvait au Japon, où elle a été localisée dans l'île méridionale de *Hatchiyō* ou *Fatchiyō* en Lat. 34° 20' et Long. 129° 15'. Les Japonais racontent que les femmes y plaçaient quelquefois leurs sandales sur la plage avec les talons dirigés vers la mer; et que, quand un marin descendait sur la plage et chaussait une de ces sandales, il devenait pour un temps le mari de la femme à qui appartenaient ces sandales. Qu'il était difficile d'échapper à la lasciveté de ces femmes, les mâles mourant par suite des excès auxquels ils devaient se livrer avec ces amazones » (*T'oung-pao* III, p. 590, note 2).

¹⁾ 按三才圖會女人國在東南海上。水東流數年一泛。蓮開長尺許。桃核長二尺。昔有船舶飄落其國。羣女攜以歸。無不死者。有一智者、夜盜船得去。遂傳其事。女人遇南風裸形。感風而生。又云有奚部小如者部抵界。其國無男。照井而生。Vide *Pien-i-tien*, Chap. 42.

²⁾ 北沃沮人言海中有女國、無男人。或傳其國有神井、闕之。輒生子云。Vide 後漢書。

Un de nos amis, qui avait passé quelques années au Japon, en avait rapporté un rouleau qui avait bien douze pieds de longueur et était tout simplement intitulé « Les pêcheurs », contenant une belle peinture très réaliste de cette légende. On y voit quatre matelots jetés par la tempête sur cette île, où ils sont très bien reçus par la population exclusivement femelle.

Après avoir joui d'eux autant qu'elles pouvaient, ils sont conduits vers la reine de l'île. Là on les nourrit avec toutes sortes d'aliments nutritifs pour leur redonner leur vigueur perdue. Mais on les voit nonobstant maigrir de jour en jour. Enfin, terrifiés de ces amabilités incessantes, ils prennent la fuite, poursuivis par les femmes furieuses de voir échapper leur proie. Tout haletants ils atteignent leur bateau, se jettent dedans, et travaillant des rames et de leur voile, ils parviennent à s'échapper de cette île trop hospitalière.

Le spirituel dessinateur Grandville (*Un autre Monde*, Paris, H. Fournier, 1844, pp. 153—156) place ce pays des femmes dans les îles Marquises et le décrit presque comme les Chinois l'ont fait :

« An détour d'un bois de cocotiers, un grand bruit se fit entendre. Des femmes du pays poursuivaient des matelots; deux d'entre-elles, plus agiles que les autres, s'étaient emparées d'un fugitif et avaient jeté sur lui l'ancre d'amour ».

Le dessin qui illustre ce passage (p. 156) ressemble absolument à la dernière scène du dessin japonais dont nous venons de parler, à tel point qu'on le croirait copié d'après un original japonais; la seule différence étant que Grandville fait poursuivre deux matelots *européens* par trois femmes indigènes des *Marquises*, au lieu de quatre pêcheurs japonais par toutes les femmes lascives du « Pays des Femmes ».

Il est curieux de rapprocher de cette légende la leçon qu'en est donnée dans « Les Merveilles de l'Inde » par le nakhoda

Abou'z-Zahr el-Barkhati, qui tenait ses renseignements d'une femme de «l'Île des Femmes» :

«Un homme était parti dans son navire avec une foule d'autres commerçants. Parvenus dans la mer de *Malâtou* (?), ils approchaient des parages de la *Chine* et en distinguaient déjà quelque sommet de montagne, quand tout à coup un vent terrible s'éleva, avec une telle violence que le navire n'y put pas résister. Ce vent les entraîna dans la direction de Canope; or en ce cas on est entraîné par un fort courant qui va vers le midi, ce qui rend le retour impossible. Après deux jours et deux nuits, ils voient l'horizon embrasé. Le désespoir s'empare de l'équipage qui veut forcer le capitaine à faire sombrer le navire, préférant être noyé que brûlé. A ce moment critique un musulman de Cadix en Espagne, qui s'était glissé furtivement à bord, sort de sa cachette et calme l'équipage en lui expliquant le phénomène. Ce que vous apercevez, dit-il, est une île bordée et entourée de montagnes sur lesquelles se brisent les flots de l'Océan; et durant la nuit cela produit l'effet d'un feu prodigieux qui effraie l'ignorant.

«L'équipage se calme et on fait voile vers cette île où tout le monde descend à terre.

«Mais, tout à coup, arrive de l'intérieur de l'île, une cohue de femmes dont Dieu seul pourrait compter le nombre. Elles tombent sur les hommes, mille femmes ou plus pour chaque homme. Elles les entraînent vers les montagnes et les forcent à devenir les instruments de leurs plaisirs.

«C'est entre elles une lutte sans cesse renouvelée, et l'homme appartient à la plus forte. *Les hommes mouraient d'épuisement l'un après l'autre*; et chaque fois qu'il en mourait un, elles tombaient encore sur lui sans s'inquiéter de l'odeur empestée du cadavre. Un seul survécut, ce fut l'Espagnol, qu'une femme seule avait emporté. Elle le visitait la nuit, et à l'aube le cachait dans le voisinage de

la mer, et lui portait à manger. Enfin le vent tourna et commença à souffler dans la direction du pays de l'Inde d'où le navire était parti.

L'homme prit le canot appelé *felou* et le munit pendant la nuit d'eau et de provisions. La femme, voyant son dessein, le conduisit en un endroit où, ayant écarté la terre, elle mit à découvert une mine de *poudre d'or*. Elle et lui en chargèrent le canot, autant qu'il en put recevoir. Puis ils s'embarquèrent tous deux, et après dix jours de navigation parvinrent au port d'où venait le navire. Là, il fit récit de son aventure.

La femme, ayant appris l'espagnol et s'étant faite musulmane, racontait les faits suivants sur cette île: « Nous venons d'un pays plein de grandes villes qui entourent l'île, et dont les plus rapprochées en sont à trois jours et trois nuits de navigation. Les habitants de ce pays, tant rois que sujets, adorent tous ce feu qui, la nuit, brille dans l'île. Ils nomment l'île *Maison du Soleil*, parce que cet astre se lève à son extrémité orientale et se couche à son côté occidental; et suivant leur croyance, il passe la nuit dans cette île.

« Comme les femmes mettaient au monde plus de filles que de garçons, les hommes devinrent rares et les femmes trop nombreuses. Alors les hommes équipèrent des navires, y embarquèrent des milliers de femmes et les allèrent jeter sur cette île où elles mouraient les unes après les autres. Aucun homme n'était passé parmi nous avant votre arrivée. Jamais on n'y avait abordé. Car notre île est située dans la vaste mer, sous Canope; et nul voyageur ne peut s'y rendre et repartir »¹⁾.

Ce récit nous ramène encore au Japon, où, avant l'introduction du Bouddhisme, le Soleil était adoré. Les Japonais ont également donné à leur pays le nom de *Jih-pun* (日本) ou « Origine du

1) Merveilles de l'Inde, pp. 19—29.

Soleil», puisqu'ils disaient que le Soleil se levait chez eux (*T'oung-pao*, V, p. 206), exactement comme dans notre récit arabe. Quant à la quantité supérieure de femmes au Japon, elle est bien connue. Dans les livres des *Han* postérieurs on lit: « Dans leur pays, il y a beaucoup de filles » (國多女子, *Pien-i-tien*, Chap. 33, fol. 1).

Ce fait est répété plusieurs fois (d'Hervey de St. Denys, *Ethnographie des peuples étrangers, Japon*, pp. 52, 79¹⁾ etc.). Les Chinois expliquent même l'ancien nom du Japon 倭 *Wa* comme ayant rapport à la densité de la population (人), à la quantité de femmes (女) et à l'abondance des céréales (禾)²⁾. Aussi la polygamie existait-elle dans l'ancien Japon, et il est fort possible que la mesure, dont parlait cette femme de l'Île des Femmes, ait été prise dans quelque province du Japon pour se débarrasser du trop-plein de femmes en les reléguant dans une île isolée, quand, naturellement, le naufrage d'un navire armé d'hommes était une bonne aubaine pour ces pauvres femmes; aubaine dont cependant elles abusaient jusqu'à tuer les hommes par épuisement. Quant au feu qui s'élevait la nuit de cette île, il ne peut être que celui d'un volcan. On lit dans les livres de la dynastie des *Souï* (A.D. 589—618) qu'il y a au Japon une montagne nommée *Ngo-sou* ou *O-sou*, dont les rochers produisent, sans cause apparente, un feu qui s'élance jusqu'au ciel. Les habitants le considèrent comme un phénomène surnaturel et ils lui offrent des prières et des sacrifices³⁾. Le volcan en question est l'*Onsen-daké*, situé sur la presqu'île de

1) Les femmes sont en bien plus grand nombre que les hommes.

2) 倭字中有三字。從人、從禾、從女。此三者倭國皆蕃盛。

3) 有阿蘇山、其石無故火起接天者。俗以爲異。因行禱祭。 Vide *Pien-i-tien*, Japon, Chap. XXXIII, 1, fol. 8 recto; d'Hervey, op. cit., p. 80.

Sima-bara. Les annales japonaises mentionnent une violente éruption de ce volcan en 701. Une autre a eu lieu en 1792, et depuis cette époque il vomit continuellement une épaisse fumée, qui, naturellement, reluit la nuit.

La mine de poudre d'or que la femme donna à son amant, nous conduit également au Japon qui est très aurifère ¹⁾.

Quant au puits dans lequel ces femmes se miraient pour concevoir, il est clair que nous avons à faire ici avec une tradition corrompue de quelque source minérale dont l'eau était réputée guérir la stérilité des femmes, comme les eaux de Lourdes, d'Ems, de Kissingen *et caetera paribus*.

Le Japon est aussi renommé pour ses gros nénuphars et pêches. La pêche d'or y pèse jusqu'à une livre de poids ²⁾, et même à Peking, en Chine, on en trouve qui ont onze pouces de diamètre ³⁾.

Dans notre troisième Problème sur le Pays des Femmes (*T'oung-pao*, III, p. 495) nous avons dit que les femmes de cette île n'étaient que des phoques, animaux qui ont fait naître la fable des Sirènes. Depuis nous avons rencontré dans les « Merveilles de l'Inde » ⁴⁾ le récit suivant qui confirme d'une manière si éclatante notre hypothèse que nous croyons utile de le reproduire ici en entier, puisqu'il prouve que les anciens considéraient en effet le phoque comme une femme et qu'ils s'accouplèrent avec eux comme avec une femme de race humaine.

« Le capitaine Abou'z-Zahr el-Barkhati m'a fait le récit suivant qu'il tenait de son oncle maternel nommé Ibn-Enchartou. Le père de cet oncle disait :

1) Cf. Yule, I, 1, note 2 et II, p. 60.

2) 日本國有金桃、實重一斤。Vide 彙苑, apud 格致鏡原, Chap. LXXIV, fol. 7 recto.

3) Fr. Heinzelmann, Die Weltkunde, Vol. XVI, p. 469.

4) Livre des Merveilles de l'Inde, texte arabe par P. A. van der Lith, trad. franç. par L. Marcel Devic (Leide, E. J. Brill, 1883—1886), pp. 29—35, Chap. XV.

« Je partis sur un grand navire à moi, nous dirigeant vers l'île de Fansour. Le vent nous poussa vers une baie où nous demeurâmes trente-trois jours dans un calme plat, sans un souffle de vent, tranquilles sur la face de la mer; et nos sondes ne trouvaient pas de fond à mille brasses de profondeur. Mais un courant nous entraînait sans que nous nous en doutions, jusqu'au moment où il nous amena parmi des îles. Nous gouvernâmes sur une de ces îles. Le long du rivage des femmes nageaient, plongeaient, jouaient. Nous leur faisons des signes d'amitié, en nous dirigeant vers elles. Mais à notre approche elles se sauvent dans l'île. Bientôt vinrent à nous des insulaires, hommes et femmes, qui paraissaient fort intelligents, mais dont la langue nous était inconnue. Nous nous exprimons par signes et ils nous répondent de même. Nous les comprenons et ils nous comprennent: « Avez-vous des aliments à nous vendre? — Oui ». Et ils nous apportent en abondance du riz, des poules, des brebis, du miel, du beurre, des fruits et autres comestibles. Nous les payons avec du fer, du cuivre, du coheul, des verroteries, des vêtements. Nous leur fimes encore signe: « Avez-vous quelque objet de commerce? — Nous n'avons que des esclaves. — Fort bien. Amenez-les ». Et ils nous présentèrent les plus beaux esclaves que nous eussions vus de notre vie, et les plus gais; ils chantaient, jouaient, folâtraient, plaisantaient entre eux. *Leur corps était dodu, et doux au toucher comme de la crème; si légers, si vifs qu'ils semblaient à chaque instant tout prêts à s'envoler. Seulement leur tête était petite, et sous leurs flancs on voyait des espèces d'ailes ou de nageoires comme en a la tortue*¹⁾. « Qu'est-ce là? dîmes-nous aux insulaires. — Ne vous en inquiétez pas, répliquèrent-ils en riant. Les gens de l'île sont tous ainsi faits ». Et ils montraient le ciel, pour dire: « C'est Dieu qui nous a créés avec

1) Nous soulignons.

cette conformation». Sans nous en préoccuper davantage, nous dîmes. «Bonne affaire!» Et jugeant que ces esclaves étaient de bonne prise, nous en achetâmes chacun suivant nos facultés. Le navire fut vidé de marchandises et rempli d'esclaves et de provisions. A peine en avions-nous acheté quelques-uns qu'ils nous en amenaient d'autres plus beaux encore; si bien que le bâtiment se trouva plein de créatures telles que les yeux n'ont jamais admiré rien de plus beau ni de plus gracieux. Et si l'affaire était venue à bien, il y avait là de quoi nous enrichir, nous et nos arrière-neveux.

«Le temps du départ arriva, le vent souffla des îles vers notre pays. Les insulaires nous accompagnèrent et nous dirent: «Vous nous reviendrez plus tard, s'il plaît à Dieu!» C'était bien notre désir. Et notre capitaine aussi désirait revenir, mais seul avec son navire, libre de marchands. Et il passa la nuit avec ses hommes à étudier les étoiles, à reconnaître la place des constellations, à s'orienter pour fixer dans sa mémoire le chemin de l'aller et du retour.

«Nous étions tous ravis, pénétrés de la plus vive joie. On mit à la voile au point du jour, on s'éloigna de l'île par un vent favorable. Quand l'île eût disparu à nos yeux, voilà que plusieurs de nos esclaves commencèrent à se lamenter, et leurs lamentations nous ennuyaient. Mais d'autres esclaves allant à eux: «Pourquoi gémir, dirent-ils. Allons! amusons-nous, dansons, chantons». Et toute la troupe se mit à danser, à chanter en riant. Cela nous fit plaisir. «Voilà, dites-nous, qui vaut mieux que des gémissements». Puis, sans songer à eux davantage, nous nous occupâmes chacun de nos affaires. Profitant de notre inattention, les esclaves choisirent le moment propice, et d'un bond s'élancèrent par dessus bord comme un vol de sauterelles. Et le navire, poussé par une forte brise courait avec la rapidité de l'éclair sur des flots pareils à des montagnes; les fuyards étaient dans la mer, éloignés de nous d'une

parasange, avant que nous nous fussions rendu compte de leur escapade; et nous les entendions qui riaient, chantaient, battaient des mains. Nous comprîmes qu'ils se sentaient fort en état de lutter contre la houle de la mer, et ne pouvant retourner en arrière nous perdîmes tout espoir de les reprendre.

« De toute la cargaison il ne resta qu'une jeune esclave appartenant à mon père, alors enfermée dans une grande cabine. Mon père descendant à la cabine trouva la jeune fille qui cherchait à se frayer une issue pour se jeter à la mer. Il la saisit et l'attacha.

« Le voyage achevé, de retour dans l'Inde, nous vendîmes les approvisionnements qui nous étaient restés; et après le partage, chacun se trouva réduit au dixième de son capital. Le bruit de nos aventures nous amena un homme très âgé originaire de ces îles. Il avait été pris jeune, et était depuis demeuré dans l'Inde. Ce vieillard nous dit: « Les îles où le hasard vous a jetés se nomment les îles du Poisson. C'est mon pays. Chez nous les hommes se sont jadis accouplés avec les femelles des animaux marins, et les femmes se sont livrées aux mâles. De ces unions naquirent des êtres participant de la nature de leur père et de leur mère. Ces êtres se sont croisés entre eux. Il y a longtemps que les choses sont ainsi; et nous sommes devenus capables de séjourner longuement tant sur terre que dans la mer, tenant de l'homme et du poisson ».

« Pour revenir à l'esclave de mon père, il en eut six enfants, et je suis le sixième. Il la garda dix-huit ans, toujours attachée; car le vieillard des îles, qui en avait expliqué les mystères, lui avait dit: « Si tu la mets en liberté, elle se jettera à la mer et sera perdue pour toi. L'eau a pour nous un attrait invincible ». Notre père obéissait donc au conseil du vieillard. Quand nous fûmes grands, notre père étant mort, comme nous le blâmions inconsiderément de tenir notre mère attachée, notre premier soin fut de la délivrer de ses liens, par commisération, par respect, par

piété filiale. Elle s'élança au dehors comme une jument qui tient la tête dans une course, et nous courûmes après elle sans réussir à la rejoindre. Quelqu'un qui la croisa dans sa fuite lui dit: «Tu t'en vas, abandonnant tes fils et tes filles?» Elle répondit: «*Enchartou*» c'est-à-dire «que puis-je faire pour eux?» Et elle se jeta dans la mer, comme le plus vigoureux des poissons. «Gloire au Créateur, qui produit et façonne! Gloire à Dieu, le parfait créateur!»

Ce récit confirme en tous points les récits chinois; les détails qui y sont mentionnés sur ces créatures — le corps dodu et doux au toucher comme la crème, la petite tête et les espèces d'ailes ou de nageoires sous leurs flancs — décèlent à n'en pas douter des phoques, et on voit que les Chinois n'étaient pas les seuls qui aient considéré ces créatures comme des femmes humaines, ou, du moins, comme des enfants d'un mariage entre hommes et phoques.

G. SCHLEGEL.

DIE ABTHEILUNG DER SPIELE IM „SPIEGEL DER MANDSCHU-SPRACHE“

VON

KARL HIMLY.



I.

Als ich vor Jahren den dem Spiele gewidmeten Abschnitt des bekannten „Spiegels der Mandschu-Sprache“ (*manġu ġisuni buleku bitxe*)¹⁾ in Umschrift und Übersetzung wiederzugeben unternahm und mit eigenen Bemerkungen zu begleiten suchte, waren es vornehmlich zwei Gründe, die mich dazu bewogen. Ausgegangen war ich eigentlich bei der Durchsicht dieses Abschnittes von dem Wunsche, auch aus dieser Quelle etwas Neues zu erfahren, was sich auf die Geschichte der Spiele bezöge. Dann aber schien es mir, dass dieses eine erwünschte Gelegenheit wäre, einmal einen Einblick in die Einrichtung des Mandschu-Werkes in Beziehung auf einen bestimmten Stoff zu gewähren. Meine damalige Arbeit gelangte nicht zur Veröffentlichung aus verschiedenen Gründen, deren Aufzählung hier unnötig und überflüssig scheint. Zur Geschichte der Spiele im

1) 清文鑑, *Thsing-wön-kien*. *Thsing* „rein“ von *Ta-Thsing* dem Namen des jetzigen Herrscherhauses wird häufig für 滿州 *Man-cou* gebraucht.

östlichen Asien habe ich teils früher, teils seitdem, manchen grösseren oder kleineren Beitrag geliefert, und auch Andere sind mir hierin teils vorangegangen, teils nachgefolgt²⁾. Eine Bearbeitung des betreffenden Abschnittes des genannten Werkes aber ist noch immer nicht erschienen. Da eine solche nun sprachlich und sachlich für die Leser nicht belanglos sein dürfte, mögen Urtext nebst Übersetzung, Bemerkungen und Wörterverzeichnis hier unten folgen, nachdem ich einige einleitende Worte über das ganze Werk vorausgeschickt habe.

Wenn die chinesischen Sachwörterbücher, wie das *Tzë-si-tsing-hwa*³⁾, das *Yüan-kien-lei-hang*⁴⁾ u.s.w., eine bunte Blumenlese aus den verschiedensten Werken älterer und neuerer Zeiten in geschichtlicher Reihenfolge der letzteren geben, dem Leser die Schlussfolgerungen überlassen und gelegentlich auch einmal auf diese Weise einen kleinen Einblick in die Geschichte des betreffenden Gegenstandes gestatten, so ist mit dem „Spiegel der Mandschu-Sprache“ gerade das Gegenteil der Fall; d. h. es wird ohne irgend welche Rücksicht auf andere Werke, in denen der zu erklärende Ausdruck vorkommt, in einem mehr oder weniger langen Satze das geschildert, was den Verfassern selber als das Wichtigste an der Sache erschien. Die Reihenfolge ist, unabhängig von den Lauten, nur die der zu behandelnden Sachen. Die Mandschu-Ausdrücke sind mit einer links davon stehenden chinesischen Umschrift und einer rechts folgenden chinesischen Übersetzung versehen, während auf letztere wieder eine Mandschu-Umschrift der chinesischen Laute folgt. Darunter steht dann der die ganze Redensart erläuternde Mandschu-Satz. Bei der Ungleichheit beider Sprachen konnten die Umschriften

2) Man vergleiche des Verfassers Aufsätze im Journal of the N. China Branch of the R. A. Society, N°. VI; in der Zeitschrift der D. Morgenländischen Gesellschaft, XXIV, XXVII, XXXIII, XLIII und XLIV.

3) 子史精話.

4) 淵鑑類函.

nur sehr mangelhaft sein. Zur Erläuterung möge das von Klaproth in seinem Verzeichniss S. 96 gewählte Wort *sabdan* „Tropfen“ dienen. Es würde genügt haben, dasselbe durch die drei nordchinesischen Sylben *sa-pu-tan* wiederzugeben; indess ist man nach den Grundsätzen chinesischer Wörterbücher in Anlehnung an das *fan-ts'ie*⁵⁾ genannte Verfahren weiter gegangen, indem man An- und Auslaut noch besonders kennzeichnete und zwar auf folgende Weise:

Chinesische Umschrift.	Mandschu-Wort.	Chinesische Übersetzung.	Mandschu-Umschrift des chinesischen Ausdrucks.
<i>sa - a</i>	<i>sabdan</i>	<i>yü-tien</i>	<i>ioi-diyan</i>
<i>pu</i>		雨點	
<i>ta - a</i>		(Regen-Tropfen)	
<i>an</i>			

Aga emke emken-i tuxengirengge be sabdan sembi.

„Das einzelne (*emke emken-i*) Fallen (*tuxengirengge*) des Regens (*aga*) nennt man *sabdan*“. — *Sembi*, „man nennt“, ist der Ausdruck, mit dem die erläuternden Sätze zu enden pflegen.

Da die Lautverhältnisse der hier in Betracht kommenden Peking-Mundart des Chinesischen bekannt sind, und die Vergleichung des Mandschu mit anderen tungusischen Sprachen das Zurückgehn auf chinesische Umschriften im Ganzen überflüssig gemacht hat, ist im Folgenden von solchen abgesehen worden. Das Mandschu ist eine todte Sprache, welche bei Hofe und von Seiten der Beamten und Gelehrten von Mandschu-Abkunft nach der Überlieferung und nicht unabhängig von chinesischen Einflüssen erlernt wird. Diese Beschäftigung mit der Sprache der Väter wurde und

5) 反切, umwandeln und zerlegen, oder 切音 *ts'ie-yin* „Zerlegung der Laute.“ Im 6. Jahrhundert kam dieses Verfahren auf in Folge der Vergleichung des Chinesischen mit dem Sanskrit.

wird vorzugsweise von oben befördert, um in dem herrschenden Stamme das Gefühl der Zusammengehörigkeit und der Bande, welche ihn an das Herrscherhaus knüpfen, wach zu erhalten. Viele Chinesische Werke wurden seit dem ersten Drittel des 17. Jahrhunderts übersetzt; aber erst später begann das Werk der Sprachreinigung und Fortbildung der Sprache aus eigenen Mitteln derselben. Das vorliegende *Buleku bitxe*, welches im Jahre 1708 erschien, gehört schon zu den Werken, welche die Sprache frei von vielen chinesischen Fremdwörtern zeigen. Ausser diesem ursprünglichen grössern Werke, welches die Berliner Königliche Bibliothek unter dem Zeichen L. S. 135—142 aufbewahrt, besitzt dieselbe noch einen Auszug (L. S. 96) mit dem chinesischen Namen *Yin Han Thsing Wön Kien*⁶⁾ und dem Mandschu-Namen *Nikan xergen i ubaliyambuxa mangū gisun i buleku bitxe*, „der ins Chinesische übersetzte Spiegel der Mandschu-Sprache.“ Dieser Auszug hat die erläuternden Mandschu-Sätze nicht; dahingegen sind gelegentlich chinesische Erläuterungen hinzugefügt, welche dem ursprünglichen Mandschu-Werke fehlen. In Amyot's Wörterbuche und ebenso in dem von von der Gabelentz findet sich eine unrichtige Mandschu-Umschrift für den chinesischen Namen des Schachspieles, welche vielleicht auf diesen Auszug zurückzuführen ist. Letzterer hat nämlich die unrichtige Umschrift *hiyangēi* statt des richtigen *siyang ki* und bezeugt somit für die damalige Zeit das Vorhandensein der neuen Pekingersprache, welche *hi* und *si* verwechselt und *k* vor *i* in *č* verwandelt hat. Bei Amyot heisst es: „*hiangtchi*, Espèce de damier, de jeu de dames“ („*Hiang tchi* en chinois“). Hierin ist nicht allein die lautliche Wiedergabe mangelhaft, sondern auch die Bedeutung

6) 音漢清文鑑 „Spiegel der Mandschu-Sprache mit chinesischen Lauten.“ Die Einteilung ist auch hier nach den Sachen bewerkstelligt. Die zweite Abteilung des grössern Werkes, welche die Wörter nach der Reihenfolge der Laute wiedergibt, kommt hier nicht in Betracht.

unrichtig wiedergegeben, da es vielmehr heissen müsste: „*siyang ki*. Jeu d'échecs chinois (*Siang k'i* en chinois)" 7). Auch Gabelentz hat: „*hiyangci*, eine Art Damenspiel", wohingegen es S. 180 seines Wörterbuches unter „*siyang*, Bild" richtig heisst „*siyang ki*, Schachspiel." Übrigens enthält der Auszug von 1735 gerade in der vorliegenden Abteilung über Spiele gelegentlich einen chinesischen Ausdruck, der nicht unwerth ist, näher in Betracht gezogen zu werden.

Der Abschnitt vom Spiele zerfällt in die beiden Teile 8):

a) *mekteme efire xacin*, „Abteilung vom Wettspiele", chinesisch *tu hi lei* 9).

b) *efire gaka i xacin*, „Abteilung von den Spielgeräten", chin. *hi kü lei* 10).

a) *mekteme efire xacin* . . . s. o.

1) *mektembi*, chin. *ta tu*, wetten 11).

Etere anabure be temšeme efire be mektembi sembi. — „Ein Spiel, bei welchem man um Sieg, oder Niederlage wetteifert, heisst *mektembi*."

2) *dangna*, chin. *t'i tang*, an die Stelle treten 12).

Isxunde mekteme gabtara de niyalma de gaibufi beye i oronde niyalma be funde gabtabure be dang na sembi. — „Wenn man beim Bogen schießen um die Wette von Jemand besiegt ist und für

7) 象棋 *siang-k'i*, Bilder-Bretspiel, Schach s. u. unter 4) des zweiten Theiles der Abteilung vom Spiele. Das chinesische Schach wird mit runden Steinen, die unseren Damesteinen ähneln, aber mit den Namen der Schachfiguren: „Pferd" u. s. w. versehn sind, gespielt, woher eine Verwechslung mit dem Damespiel nahe lag. Das Bret („Damier" s. o.) heisst übrigens *k'i-p'an* (棋盤). Die Mandschuwörter sind *ganggu* für das Spiel und *tonikó* für das Brett.

8) s. das Verzeichniss der Mandschu-Ausdrücke am Schlusse.

9) 賭戲類.

10) 戲具類.

11) 打賭 *ta-tu*, wetten. Der Auszug hat 賭賽 *tu-sai* mit derselben Bedeutung.

12) 替攬 *t'i-tang*. Im Auszuge 代賭 *tai-tu*, für Jemand spielen.

sich einen Andern schießen lässt, so nennt man das *dangna*."

3) *melgemb*i, chin. *tu sai*, um die Wette spielen, wetten ¹³⁾.

*Isxunde fulu eberi be temšere be melgemb*i sembi. — „Mit einander um mehr oder weniger streiten heisst *melgemb*i."

4) *dengne*, chin. *pi kiao*, „vergleichen" ¹⁴⁾.

Guwe niyalma isxunde gônin daxarakô melgere be dalbaki urse temšendure anggala suwe dengne wei fulu be tuwaki sere be dengne sembi. — „Wenn zwei Menschen um die Wette spielen, ohne mit einander einig zu werden, und die Umstehenden sagen, sie möchten, statt mit einander zu streiten, vergleichen und zusehen, wer mehr hätte, so nennt man dieses *dengne*."

5) *bolgomb*i, chin. *küé šöng fu*, „den Ausschlag geben, entscheiden" ¹⁵⁾.

*Etere anabure be lasxalara be bolgomb*i sembi. — „Über Sieg, oder Niederlage entscheiden nennt man *bolgomb*i." Obgleich ich sonst die Beispiele für die Ursachwörter auf — *bumbi* als überflüssig weggelassen habe, möge hier ausnahmsweise ein Beispiel stehen: *Niyalma de xendufi bolgoro be bolgobumb*i sembi. — „Durch einen einem Andern gegebenen Auftrag entscheiden heisst *bolgobumb*i (entscheiden lassen)."

6) *amčambi*, chin. *lao pôn*, „wieder einholen" ¹⁶⁾.

Mektere de anabufi dasame emgeri karu gaiki sere be amčambi sembi. — „Wenn man beim Wettspiel verloren hat und sagt, man wolle noch einmal Vergeltung üben, so heisst dieses *amčambi*."

13) s. Anm. 11). Im Auszuge steht 較勝負 *kiao-šöng-fu*, „sich messen"; „sehn, wer siege, oder unterliege." Ferner: 爭優劣 *šöng-yu-lié*, „streiten um Stärke oder Schwäche."

14) 比較 *pi-kiao*. Der Auszug hat ausserdem 比試 *pi-ši*, vergleichen und prüfen.

15) 決勝負 *küé-šöng-fu*.

16) 撈本 *lao-pôn*, eigentlich „den ursprünglichen Einsatz auffischen." Der Auszug hat noch 趕 *kan*, „verfolgen" davor, welches dem Mandschu-Worte *amčambi* entspricht.

7) *niokan bolgombi*, chin. *t'ou hu*, „in den Topf werfen“ ¹⁷⁾.

Nure omire de mekere efin, omire bade sigan sindafi, niokan oñbe sabka oñbe, sigani dolo maktame nure mekerengge be, niokan bolgombi sembi. — „Ein Wettspiel, welches man beim Weintrinken übt, indem man an den Ort des Gelages einen Topf hinstellt und mit Pfeilen, oder Stäben hineinwirft und so um den Wein spielt, nennt man *niokan bolgombi*.“

Das Spiel, welches bei den Chinesen *t'ou hu* hiess, ist im *Sants'ai t'u-hwei* zu deutlich abgebildet, um über die Art zweifelhaft zu sein, wie es wenigstens in den letzten Jahrhunderten aufgefasst wurde. Der Name ist sehr alt und kommt z. B. im *Tso-tuan* bei einer Begebenheit vor, die sich unter dem Kaiser *King* 528 v. Chr. ereignete. Es heisst dort (Legge, Chin. Classics, V, S. 636 und 639 der Übersetzung): „Bei dem Gastmahle, welches der Fürst von *Tsin* dem von *Thsi* gab, schlug *Gung-Hang-Mu-tzë* vor, nach dem „Topfe zu werfen (*t'ou hu*). Der Fürst von *Tsin* hatte die Vorhand, und *Mu-tzë* sagte: „„Es ist Wein da, wie der *Hwai* ¹⁸⁾ und „Fleisch, wie ein Werder ¹⁹⁾; wenn mein Herr dieses trifft, wird „er der Anführer aller Fürsten.““ Er traf. Der Fürst von *Thsi* erhob den Pfeil und sagte: „„Es ist Wein da, wie der *Sing* ²⁰⁾ und „Fleisch, wie ein Grabhügel; wenn ich dieses treffe, so gebe ich „meinem Hause Blüthe.““ Auch er traf.“ Es fand zugleich ein

17) 投壺 *t'ou-hu*. Dem chinesischen *hu* „Topf“ entspricht das *sigan* des folgenden Mandschu-Satzes. *Niokan bolgombi*, „mit Pfeilen, oder Stäben entscheiden (?). Gabelentz übersetzte *niokan* durch „Pfeil zum Spielen“, *n. bolgombi* „mit solchen Pfeilen spielen.“ *Niru* ist „grosser Pfeil“ (vgl. tungus. *Aur*), — *kan* könnte die Endung der Verkleinerung sein. Vielleicht gehört auch die Bedeutung des sonst „rein“ bedeutenden *bolgo*: „in die Mitte des Zieles treffend“ hierher.

18) 淮 *Hwai*, der bekannte Fluss, welcher den See *Hung-Tsö* bildet und sich damals, wie jetzt wieder seit den fünfziger Jahren, unabhängig vom *Hwang-ho* ins Meer ergoss.

19) 坻 *di*, Werder, kleines Eiland.

20) 澗 *Sing*, Name eines Flüsschens nördlich von *Lin-Tze-hien* in *Schan-Tung*. Da es im Fürstentume *Thsi* floss, musste sein Herrscher es wohl kennen.

Wetteifer im Reimen statt; denn die beiden Reden des *Mu-tzë* und des Fürsten von *Thsi* sind gereimte Vierzeiler mit den Reimen *a b c b* und *a a b a*, wie folgt:

(*Mu-tzë*): *Yu tsiu žu Hwai, yu žou žu čí,*
Kwa kün čung thžě, wei ču hou št.

(Fürst von *Thsi*): *Yu tsiu žu Šing, yu žou žu ling,*
Kwa žön čung thžě, yū kün tai hing.

Mit der Wette wurde es in diesem Falle nicht ernst genommen; doch geht aus dem nun folgenden Zwiegespräche hervor, dass dieses wohl hätte der Fall sein können ²¹).

Auch im *Li-Ki* ist der vierzigste Abschnitt dem *thou-hu* ge-

21) Die auch im *Yüan-Kien Lei-Hang* abgedruckte Stelle lautet:

晉侯以齊侯宴、中行穆子相投壺、晉侯先、穆子曰、

有酒如淮、有肉如坻
 寡君中此、爲諸侯師。

中之。齊侯舉矢曰、

有酒如澠、有肉如陵
 寡人中此、與君代興。

亦中之。 Weiter heisst es 伯瑕謂穆子曰、子失辭、吾固師諸侯矣、壺何爲焉、其以中雋也、齊君弱吾君、歸弗來矣。穆子曰、吾軍帥彊禦、卒乘競勸、今猶古也、齊將何事。公孫僂趨進、曰、日旰君勤、可以出矣。以齊侯出。 *Po-Hia* sagte zu *Mu-tzë*:

„Du hättest nicht sagen dürfen, dass wir sicherlich den Oberbefehl über alle Fürsten erlangen würden. Was soll es mit dem Topfe, dass der, welcher ihn trifft, Sieger bleiben soll? Der Fürst von *Thsi* betrachtet unsern Fürsten als den Schwächern. Er wird nicht wiederkommen.“ — *Mu-tzë* sagte: „Unsere Truppen sind stark zum Widerstande, Krieger und Streitwagen wetteifern miteinander heute, wie ehemals. Wem soll *Thsi* künftig dienen? *Kung-Sun Sou* trat eilends ein und sagte: „Die Sonne geht unter, der Fürst muss aufbrechen“ und entfernte sich mit dem Fürsten von *Thsi*.“

widmet. Dort kommt der Name der Stegreifdichtungen *li-tou* ²²⁾ „Fuchs-Haupt“ vor. Als Siegeszeichen wurden die „Rosse“ (*ma*) ²³⁾ „aufgestellt“ (*li*) ²⁴⁾. Es war dieses ein bildlicher Ausdruck für gewisse Spielmarken, der ein Bild des Krieges bezeichnen sollte und nachmals für Spielmarken (*thou-ma*) ²⁵⁾ gang und gebe geworden zu sein scheint. Die Reihenfolge der Spieler und die Maasse des Topfes werden ausführlich besprochen. Der Hals des letztern war 7 *thsun* ²⁶⁾ lang, der Bauch 5 *thsun*, der Durchmesser der Mündung 2½ *thsun*, der Inhalt betrug 1½ *tou*. Inwendig befand sich eine Bohne, die herausflog, wenn sie getroffen wurde. Die Länge der Pfeile betrug 1 *thŭt* ²⁷⁾ 2 *thsun*. Auch die Entfernung von den mit dem Gesichte nach Süden gerichteten Gästen war bestimmt. Die Pfeile, oder Stäbe waren aus einer Art hartem Holze von einem *Cō* oder *Št* ²⁸⁾ genannten Baume, *Cudrania triloba* nach Bretschneider, Botanicon Sinicum, S. 332. Später gebrauchte man für *Št* „Pfeil“ ²⁹⁾ den sonst für die Loos-Stäbe üblichen Ausdruck *thou* ³⁰⁾. Die Länge der „Pfeile“ oder Stäbe betrug 12 *thsun* (Zoll). Je nach der Tageszeit fand das Spiel im innern Gemache (*š*) ³¹⁾, im Empfangsaale (*thang*) ³²⁾, oder im grossen Saale (*thing*) ³³⁾ statt, wonach die

22) 狸首. 23) 馬. 24) 立. 25) 籌碼.

26) 寸, ein chinesischer Zoll.

27) 尺.

28) 柘. Der Baum hat gelegentlich Dornen, welche dann vorher entfernt werden mussten.

29) 矢.

30) 籌 s. o. Wie das Begriffzeichen für Bambus anzeigt, handelte es sich bei diesem Ausdrucke ursprünglich um platte Stäbe aus diesem Holze. Doch wird es in Verbindung mit 碼 (s. o.) auch für Spielmarken gebraucht, die auch rund wie Bretspielsteine und von anderem Stoffe, z. B. Elfenbein, sein können. Vgl. das japanische *koma*, Füllen, Bretspielsteine, wie das chinesische Zeichen 馬 dort in diesem Sinne gelesen wird.

31) 室.

32) 堂.

33) 庭.

Entfernungen von den Sitzen je 5, 7 oder 9 Spannen (*fu*)³⁴⁾ betrugen. Mittags wurde im *ši*, Nachmittags im *thang*, Abends spät im *thing* gespielt. Der Topf war, wo der Hals anfang, mit einem, ursprünglich aus Holz geschnitzten Tiere verziert, bald einer Art Hirsch (*lu*)³⁵⁾, bald einem Nashorn (*szē*)³⁶⁾, bald einem Tiger (*hu*)³⁷⁾, bald einem Einhorn (*lū*)³⁸⁾, bald einem *p'i-su*³⁹⁾. Oben an der Mündung des Topfes befanden sich zwei bewegliche Öhre. Die Stäbe durften nur mit der Spitze treffen; auch das Treffen der Öhre galt für einen Treffer. Es würde zu weit führen, wenn hier alle Quellen verglichen werden sollten. Schon in der Thang-Zeit war das Spiel, neben anderen aus China eingeführten, in Korea heimisch geworden. In Japan war es unter dem Namen *tsubo-uci* oder „Topf-schlagen“ bekannt, war aber zu Anfang des vorigen Jahrhunderts längst ausser Übung.

(Fortsetzung folgt.)

34) 扶 4 Finger, oder 2 *tsun* breit. Das jetzt übliche Zeichen ist 膚 *fu*, sonst = Oberhaut.

35) 鹿.

36) 兕.

37) 虎.

38) 閭 *lū*. Das Tier soll nach den älteren Erläuterungen zum Li-Ki, die Gestalt eines Esels (驢 *lū*) haben, ein Horn und gespaltene Hufe, würde also danach mit dem europäischen Einhorn einigermassen übereinstimmen. Der Name kommt auch im *San-Hai-king* als der eines einen Bergbewohnenden Tieres vor und zwar in Verbindung mit *mi* 麋 und der Deutung des Hornes als einem solchen des *ling* 麕. Beide sind Antilopen-Arten.

39) 皮樹 „Rindenbaum“, Name eines Tieres.

MÉLANGES.

VOYAGE AU PAYS DES KAS

(SAUVAGES DU LAOS).

Extraits d'un Journal d'Explorateur ¹⁾.

En 1885, le vicomte de Chabannes fit partie de la mission Brau de Saint-Pol-Lias, et explora le Cambodge et une partie du Siam. La rébellion qui souleva à cette époque le Cambodge le força d'interrompre ses études et, pour passer le temps, il fit partie, comme volontaire, avec M. Edouard de Laroix, son compagnon de voyage, d'une des colonnes qui furent envoyées pour pacifier le pays. Mais il dut, à regret, retourner à des travaux plus pacifiques, et s'embarqua pour les Indes anglaises, où il étudia la culture et la fabrication de l'opium et de l'indigo.

Obligé à voyager en Angleterre, aux Etats-Unis, en Russie et en Finlande, ce n'est qu'en 1893 qu'il put songer à compléter son étude de l'Indo-Chine. Il explora cette fois une partie de nos nouvelles possessions et parcourut la partie S.-O. du Laos, entre le Mékong et les montagnes de l'Annam. C'est le récit d'une partie

1) Feuilleton du Supplément littéraire du Figaro du 30 Mars et 6 Avril 1895.

de ce dernier voyage que nous publions aujourd'hui. Il offre cet intérêt particulier que M. de Chabaunes a visité plusieurs points où aucun Européen n'était allé jusqu'à ce jour.

De Saïgon à Kratié, les vapeurs des Messageries Fluviales font toute l'année un service régulier, mais ne peuvent remonter au delà que pendant trois mois, de juillet à octobre, à l'époque des hautes eaux. La différence de niveau à Kratié, d'une saison à l'autre, est de 16 à 18^m et, à quelques kilomètres en amont, commencent les rapides. Kratié est donc, pour ainsi dire, un point terminus où, pendant presque toute l'année, les marchandises doivent être débarquées et continuer leur route en pirogues. De juillet à octobre, le *Bassac*, construit spécialement pour cette navigation, remonte jusqu'à Kône, mais là il est arrêté par des chutes jusqu'à présent infranchissables.

Arrivé à Kratié au mois de mai, c'est-à-dire à l'époque des plus basses eaux, je dus donc m'embarquer en pirogue pour remonter jusqu'à Stung-Treng. Ce mode de locomotion, s'il est le moins fatigant, est certainement le plus monotone et le plus fastidieux. Le pays étant absolument plat et le fleuve encaissé entre ses hautes berges, on a pour éternelle perspective le fleuve et les arbres de la rive, un interminable ruban jaune avec deux liserés verts. Etendu sur un matelas, sur le plancher de la pirogue, le toit de paille ne permettant pas de s'asseoir, les journées sont d'une désespérante longueur. Il est vrai qu'on a l'appréciable avantage d'avoir toujours avec soi ses bagages, ses provisions et un abri pour la nuit.

Le passage des rapides, quoique lent, pénible et souvent périlleux, apporte une distraction à la monotonie du voyage. Le premier qu'on rencontre est celui de Samboc, à six heures de Kratié.

De loin on en entend le bruit, pareil au mugissement d'un monstre fabuleux et, quand on se trouve devant cette masse d'écume, d'eau bondissante et de têtes de roches luisant au soleil, on se demande s'il est possible de lancer une frêle embarcation dans ce bouillonnement sans qu'elle soit mise en miettes au premier effort. Avant de s'y engager, il faut choisir avec soin la passe que l'on veut attaquer, car une fois qu'on y est entré, il n'y a pas à revenir en arrière. Les crues et baisses atteignant parfois un et deux mètres en vingt-quatre heures, il ne peut y avoir de route permanente et connue d'avance; c'est après l'apparence des passes qu'on fait son choix, aussi le coup d'œil du patron est-il d'une importance capitale.

* * *

Après une minutieuse inspection, mon patron fait son plan, en fait part à ses quatre piroguiers et nous attaquons le rapide. Les quatre rameurs rentrent les avirons et s'arment de longues perches en bambou, avec lesquelles ils poussent de fond; le patron dirige la manœuvre avec des cris d'autant plus aigus que le passage est plus dur. Toute son attention se porte à tenir l'embarcation droite, car si le courant la prend en travers, rien ne peut l'arrêter, elle est jetée sur une roche, chavirée, roulée et probablement brisée; aussi faut-il entendre les vociférations quand un maladroit, par un faux coup de perche, a fait dévier la pirogue.

Au bout de peu de temps, le courant devient trop fort et les percheurs ne peuvent plus avancer; on se décide alors à se haler à la cordelle. Trois des hommes déroulent une forte corde en rotin d'une cinquantaine de mètres, dont l'extrémité est solidement attachée à l'avant de la pirogue; un percheur à l'avant et le patron à l'arrière maintiennent la direction, et les trois premiers, s'arc-boutant de leur mieux au milieu des roches, halent sur la corde jusqu'à ce qu'ils aient amené la pirogue à eux.

On avance ainsi, péniblement, ne faisant parfois que deux cents mètres à l'heure, jusqu'à ce qu'enfin le bouillonnement cesse, l'eau se calme et le courant se ralentit; on est sorti du rapide.

* *

Cinq heures après, nous arrivions à Sambor, ville de peu d'importance aujourd'hui, mais qui a longtemps été notre poste frontière, jusqu'à l'annexion des provinces laotiennes de la rive gauche du Mékong. J'y visite la tombe du lieutenant Bellanger, tué lors de l'insurrection de 1885.

De Sambor à Strung-Treng, le fleuve est une succession de rapides plus ou moins durs, jusqu'au grand rapide de Préapatan, dont le lieutenant de vaisseau Robaglia vient de faire une longue étude qui a déterminé un chenal profond permettant d'augmenter de beaucoup la période navigable de cette partie du Mékong. Le lit, d'une largeur qui atteint parfois cinq mille mètres, est presque entièrement occupé par une véritable forêt d'une sorte de saules. Aux hautes eaux, elle est complètement submergée, mais aux basses eaux, on navigue absolument dans un dédale de routes — c'est ce qu'on appelle la forêt noyée. — On en rencontre une autre avant d'arriver à Kône.

A chaque pas, quand les eaux sont basses, le lit du fleuve est obstrué de végétations et de roches, et ces roches ne sont pas des soulèvements éruptifs, mais des roches roulées, ce qui confirme l'opinion que le Mékong coule actuellement dans un lit neuf qu'il est en train de se creuser.

Il y a un nombre de siècles encore indéterminé, il devait, d'après toutes les indications, se jeter dans la mer dans les grands lacs du Cambodge, jusqu'où elle venait alors. La mer s'étant peu à peu retirée, le grand fleuve n'avait plus pour débouché insuffisant que le Tonlé-Sap; il se fraya alors un autre chemin par Bassac, Kône, Strung-Treng, Kratié et Krochmar, mais ce lit n'est pas encore

fait à sa taille et à l'immense volume d'eau que lui apporte la fonte des neiges dans les montagnes du Thibet. C'est ce qui explique l'étendue de l'inondation de chaque côté de ses rives et également, ce phénomène unique au monde, du Tonlé-Sap qui coule dans un sens une partie de l'année et dans le sens inverse le reste du temps.

Pendant la saison sèche, qui correspond à l'hiver, le niveau du fleuve baisse, les eaux de l'inondation rentrent dans le lit, les lacs se vident jusqu'à n'avoir plus que 30 à 40 centimètres d'eau; pendant ce temps, le Tonlé-Sap, qui les relie au grand fleuve, coule du Nord au Sud.

C'est pendant cette période que le Mékong n'est plus navigable, au-dessus de Kratié, que pour des pirogues, et j'ai dit avec quelles difficultés.

Arrive le mois de mai et la fonte des neiges, qui correspond avec le commencement de la saison des pluies. Par toutes les vallées de son bassin se précipitent dans le grand fleuve des masses énormes d'eaux, que son lit, encore incomplet, est impuissant à conduire jusqu'à la mer. Partout où la configuration des berges le permet, elles se répandent dans la plaine, mais cela ne leur suffit pas, elles refoulent le courant du Tonlé-Sap, qui alors coule du Sud au Nord et va remplir les lacs qui, à leur tour, débordent et inondent le pays environnant.

* * *

Mon voyage de Kratié à Strung-Treng se fit sans accident notable et très rapidement, car je ne mis que cinq jours et demi à franchir les 175 kilomètres qui les séparent. A mon arrivée, je fus cordialement reçu par l'aimable résident, M. Frébault, qui m'apprit que mon ami Voitel, de la mission Pelletier-Ruel, était installé à Wolkantil (ou Tonlé Répou), de l'autre côté du fleuve, dans une pagode abandonnée. Le reste de la mission avait remonté

la Sézane et devait être arrivé à Bokham, où elle allait étudier des gisements aurifères. Lui, avait été laissé à l'arrière-garde, avec la réserve d'armement, d'approvisionnement et de matériel.

Je passai donc l'eau et allai m'installer dans la pagode.

Le site était des plus pittoresques: adossée à la forêt dont elle n'était séparée que par cinquante mètres de broussailles, la pagode dominait le fleuve qui roulait majestueusement ses eaux limoneuses; en face, à trois mille mètres, Stung-Treng formait un gracieux fond au tableau, étalant sa longue rangée de cases et de pagodes, les paillottes plus grandes de l'administration et le camp des tirailleurs.

L'installation de Voitel ne manquait pas de cachet; tout autour de la pagode étaient rangés des caisses et des ballots de marchandises, car, dans l'intérieur, l'argent n'a plus cours et la seule monnaie consiste en petites barres de fer ou en cotonnades, fil de laiton, etc. Au milieu, une grande table servait de bureau; des caisses vides avaient été transformées en buffet, secrétaire et commode et, dans un coin, sur des ballots d'étoffes, nous avions étendu nos matelas cambodgiens et accroché nos moustiquaires. La seule ouverture était une large baie, sans porte, mais qu'on pouvait sommairement fermer au moyen d'un grand paravent d'une seule pièce, en nattes et bambous, qu'on attachait avec deux bouts de rotin, quand le vent soufflait du mauvais côté.

* *

Les gens du pays ne sont pas voleurs, ils entrent chez vous sans cérémonie et restent des heures accroupis à vous regarder, à suivre vos moindres mouvements, examinant curieusement tous les bibelots qui encombrent votre table, mais ne prenant que ce que vous leur donnez; aussi les serrures, verrous et cadenas sont-ils inutiles.

Les bonzes, qui avaient, momentanément seulement, abandonné

la pagode, étaient revenus, mais nous supplièrent de ne pas nous déranger et se contentèrent d'emporter à la bonzerie, à vingt mètres plus loin, leurs statuettes et objets de piété que nous avions respectés, malgré de terribles tentations de collectionneur.

Voitel m'apprit que Ruel devait prochainement descendre de Bokham et qu'il pensait y remonter avec lui; je me décidai à l'attendre et à faire la route avec eux.

Tout voyage en Extrême-Orient qui n'a pas son histoire de tigre est terne et incomplète, aussi n'avons-nous eu garde de manquer à la tradition, et notre aventure n'a manqué ni d'émotions ni d'originalité. Nous étions, à vrai dire, on ne peut mieux placés; à cinquante mètres d'une forêt presque vierge et très giboyeuse, les broussailles permettaient d'approcher à quinze mètres de la pagode à l'abri des regards et notre poulailler bien garni devait répandre au loin des effluves tentateurs. Aussi, presque chaque nuit, entendions-nous le petit cri de chasse du terrible rôdeur et plus d'une fois nous avons pris nos carabines, pensant que nous allions pouvoir le tirer. Il venait parfois si près que nous nous figurions le voir se glisser dans le fourré, mais il se tenait toujours hors de vue et ne s'aventurait pas dans la clairière; se dédommageant de temps à autre avant de rentrer, en volant un cochon au village voisin, cinq cents mètres plus bas. Mais il était évident qu'il avait des vues sur notre poulailler. Nous étions assez tranquilles à ce sujet, car il était bien enclos de bambous et, quelque faible que soit la barrière, il n'essaye jamais de la briser, mais nous n'étions pas sans inquiétudes pour notre gros chien Arrô, qui rôdait toujours autour de la maison et qui, malgré sa forte taille et ses crocs respectables, n'aurait même pas pu essayer de se défendre.

* * *

Un soir que nous avons entendu le tigre tourner autour de nous avec une persistance inaccoutumée, nous primes la précaution

de mettre le paravent devant la porte, car nous avions notre garde-manger près de l'entrée et les restes du diner pouvaient le tenter, quoique, plus peureux qu'un lièvre, le tigre ne se hasarde jamais dans l'intérieur d'une maison, à moins qu'il ne se cache ou soit poussé par une faim exceptionnelle. Avant de nous coucher, nous faisons une ronde, mais, malgré un beau clair de lune, nous ne voyons rien et nous nous décidons à rentrer, après avoir en vain appelé Arrô, qui devait être en visite au village. Une fois couchés, la conversation roula naturellement sur le tigre et sur toutes les aventures dont nous avons entendu le récit — entre autres, sur l'accident arrivé à un malheureux professeur, M. Giat, peu de temps auparavant.

C'était un grand chasseur et on vint, un jour, le prévenir qu'un tigre était dans le village qu'il habitait. Il saisit son fusil et sortit. A peine dans son jardin il se trouva nez à nez avec un grand tigre; l'animal se présentait de face et le coup de fusil ne put que lui casser la mâchoire et lui envoyer quelques chevrotines dans les épaules. Par malheur, en se reculant pour ajuster son second coup, le pied du professeur se prit dans une plante et il tomba, ce qui permit au tigre de le saisir.

Il se passa alors un drame horrible. Le malheureux Giat fut pris entre les griffes du terrible animal qui, malgré sa mâchoire cassée, se mit à le dévorer. Les villageois, apeurés, se bornèrent à faire du bruit à distance respectueuse, sans oser lui porter secours, tandis que lui, avec une admirable énergie, cherchait à écarter le fauve à coups de poing dans la figure.

Un jeune homme, presque un enfant, plus courageux que les autres, s'approche; Giat lui passe deux cartouches en lui disant de recharger son fusil et d'achever l'animal, sans se préoccuper de la blessure qu'il peut lui faire. Mais le tigre est couché sur le fusil, il faut le tirer de dessous; l'enfant s'approche, mais le cœur lui

manque: «Je ne peux pas, je ne peux pas, monsieur Giat; pardonnez-moi!» et il s'enfuit en pleurant. Le malheureux se sentit perdu, mais la bête épuisée par la perte du sang, abandonna enfin sa proie et se traîna dans le fourré où on la trouva morte le lendemain. Quant au pauvre professeur, il fallut lui amputer les deux jambes, mais il ne put survivre à l'opération et mourut en arrivant en France.

* * *

J'allais m'endormir quand un léger bruit éveilla mon attention; quelqu'un essayait de soulever la paillotte de l'entrée. J'étends le bras et fais signe à Voitel de ne pas faire de bruit. Au bout d'un instant le bas du paravent se soulève doucement et laisse passer un rayon de lune, puis le jour est obscurci par une forme noire — c'est le tigre qui a flairé le garde-manger.

Voitel saisit sa carabine, mais, comme nous sommes à peine éclairés par une lanterne fumeuse, je préfère une petite hachette américaine qui ne me quitte jamais.

Nous nous levons avec des précautions inouïes et arrivons jusqu'à deux mètres de l'animal qui, le nez fourré dans la marmite, croque un restant de cerf avec un bruit de mâchoires qui ne nous laisse aucun doute. Voitel, la carabine épaulée, attend mon signal pour faire feu, tandis que, crispant mes doigts sur le manche de ma hachette, je me prépare à concentrer toutes mes forces dans un terrible coup qui devra fendre le crâne du tigre et le tuer net; c'est d'une importance capitale, car si je ne fais que le blesser, la situation sera critique, la demi-obscurité rendant le résultat de la balle de Voitel bien problématique.

Quoique nous n'ayons fait aucun bruit, l'instinct avertit l'animal du danger et il se retourne, fixant sur moi ses deux grands yeux qui brillent dans l'obscurité, hésitant s'il faut fuir ou attaquer. Je vois sa queue remuer dans l'ombre, mais je peux à peine

l'apercevoir et elle me paraît extraordinairement courte. J'avance la jambe gauche pour donner plus de force à mon bras, mais, à ma stupéfaction, le tigre s'affaisse et se couche sur le dos, les pattes en l'air. Alors, au lieu d'un ventre blanc, je vois un ventre jaune qui n'a jamais appartenu à cette race. C'était maître Arrô qui, à l'appel de son nom, se mit à gambader autour de nous pour se faire pardonner son larcin.

* * *

Nous n'en avions pas fini avec les alertes; quelques nuits plus tard, vers une heure du matin, je me sens tirer par les pieds et j'entends des sourds et menaçants grognements d'Arrô. Je me mets sur mon séant et je vois au pied de mon lit un grand gaillard noir nu jusqu'à le ceinture, coiffé d'un chapeau en paillette et qui me regardait en riant. Nul doute que notre situation isolée et les marchandises contenues dans la pagode n'avaient tenté quelque bande de pirates, mais je trouvai que c'était bien de l'aplomb de me tirer par les pieds et de me rire au nez. J'avais saisi mon revolver et me préparais à donner à l'intrus une leçon de savoir-vivre quand je fus arrêté par une voix bien connue me disant:

« Ah ça, vous me prenez donc pour un voleur ? »

— Ma foi oui, lui répondis-je, et vous n'avez jamais été si près de recevoir une balle dans la peau. Heureusement pour vous, j'ai le réveil difficile, sans ça, ça y était ».

Le colloque avait réveillé Voitel et nous nous mîmes à fouiller le buffet, car le malheureux Ruel mourait littéralement de faim.

Je ne pouvais m'empêcher de rire en examinant son costume — bien peu de boulevardiers eussent, en effet, reconnu l'élégant Ruel, que j'avais vu peu de mois auparavant s'embarquer avec moi sur l'*Océanien*. De ses longs séjours en Indochine, il avait conservé la manie de tout faire à l'annamite. Dès qu'il entrait dans la brousse, il en adoptait le costume, abandonnant vêtements et chaussures

européens pour arborer le ké-ao (petite veste) et le ké-kouan (pantalon flottant et court); et encore son costume se bornait-il d'ordinaire à son ké-kouan et à un chapeau de feuilles de palmier qu'on appelle ké-luong (bateau) à cause de sa forme allongée. Aussi était-il devenu de la couleur des indigènes et une méprise, au réveil, était très excusable.

Il venait pour expédier à Bokham tout ce qu'il pourrait de matériel et y remonter avec Voitel, après avoir réglé différentes questions avec l'administration. Il avait suivi une route de terre qui raccourcissait le trajet et comptait en explorer une autre au retour. Les trois charrettes à bœufs qu'il avait amenées, ainsi que son cheval, étaient restés à Kmâ-pou, à quelques kilomètres de Stung-Treng et devaient y être rejoints par trois autres charrettes; nous avions donc des moyens de transport suffisants et ma compagnie fut joyeusement acceptée.

Dès le lendemain nous commençâmes les préparatifs du départ; quatre grandes pirogues furent bondées de tout ce que nous pûmes y fourrer, le reste fut laissé à la garde des bonzes et nous quittâmes Wolkantil pour Kmâ-pou, après avoir, en passant, serré la main à tous nos amis de Stung-Treng. Nos épreuves ne devaient pas se faire attendre.

*
* *

En arrivant à Kmâ-pou nous apprenons qu'une des trois charrettes est partie et que, par suite de la malveillance d'un mandarin, les trois qui devaient rejoindre avaient reçu l'ordre de rebrousser chemin. Nous voilà bien plantés! Il nous faut faire la route à pied, mais cela ne serait rien, la charrette sert surtout d'abri pour la nuit. Nous n'avons pas de tentes et en eussions-nous que nous ne pourrions pas les emporter, les deux charrettes suffisent à peine au transport de nos bagages et de nos vivres, et la saison des pluies bat son plein. Mais un voyage d'exploration n'est pas une partie

de campagne et on ne s'arrête que devant des obstacles insurmontables. En route d'abord, nous verrons après!

*
**

Nous nous mettons en marche et, une heure après, recevons notre première averse qui nous trempe jusqu'aux os, car rien n'abrite de ces pluies torrentielles. Les parapluies sont illusoires et les imperméables trop chauds pour la marche. Nous ne devons plus sécher jusqu'à Bokham.

La route traverse une forêt rabougrie et clairsemée qu'on trouve tout le long de la rive du Mékong et qui varie de cinquante à cent kilomètres de largeur. Cette route n'est tracée que par les roues des charrettes et il va sans dire qu'elle n'est nullement entretenue; le terrain est détrempé et la marche pénible; nous ne faisons guère que trois kilomètres à l'heure. Quand les ornières deviennent si profondes qu'un moyeu touche à terre, on fait un petit détour et un nouveau chemin se trace; il en est de même pour les arbres tombés en travers, qui obstruent la route de distance en distance; aussi est-elle fort tortueuse, ce qui l'allonge sensiblement.

Les accidents de voiture sont fréquents, mais les avaries sont réparées avec assez de rapidité et une étonnante adresse par le conducteur. Il n'entre pas un seul morceau de fer dans la construction d'une charrette à bœufs, rien que du bois, du bambou et du rotin ou des lianes. Quand une pièce est cassée, ou il la consolide en y fixant une attelle qu'il y maintient solidement avec du rotin ou, quand ce n'est pas possible, il choisit une branche dont la forme et la dimension lui conviennent, la coupe, la taille, la façonne et l'ajuste, sans autre outil que son coupe-coupe, sorte de hachette allongée, moitié hache moitié couteau.

Le soir, nous bivouaquons en forêt, en profitant d'abris construits par de précédents passants avec des branches et des grandes feuilles, mais les feuilles ont séché et se sont fendues et, mal-

gré toutes les réparations, déversent sur nous de nombreuses rigoles.

La journée du lendemain est assez longue: trente kilomètres, qui représentent dix heures de marche. La nuit ne nous a pas donné beaucoup de repos, car la pluie n'a cessé de tomber; au réveil, les membres sont raides et les reins douloureux d'avoir couché dans l'eau. Malgré cela nous nous mettons gaiement en route, cela se dérouillera en marchant. La marche est plutôt pénible, les preks (ruisseaux ou petites rivières) commencent à se gonfler et nous avons souvent en les passant, de l'eau jusqu'à la ceinture. Tous les bas-fonds sont inondés et leur terrain inégal fait à chaque instant tourner les chevilles; aussi je ne tarde pas à sentir le cuir mouillé de mes brodequins entamer la peau de mon talon — il n'y a autre chose à faire que de le supporter de mon mieux, l'état dans lequel je vois les pieds de Ruel m'enlevant toute envie de marcher pieds nus. Nous devons arriver le soir à Ban Palasu (ou Préa Seï) et la perspective de coucher dans une case nous donne du courage, nous dépassons même la vitesse normale et serions arrivés à 4 heures sans un accident de voiture plus sérieux qu'à l'ordinaire. Une de nos charrettes, en descendant la berge escarpée d'un prek tourne trop court pour prendre le gué et verse. Les bœufs sont entraînés et renversés, les roues sont en l'air et les bagages pataugent pêle-mêle dans l'eau. Nous pensions les bœufs noyés et le conducteur écrasé, mais nous le voyons sortir de dessous sain et sauf; en une minute il a détaché ses bêtes qui se mettent à brouter paisiblement et se met en devoir, avec son camarade, de décharger, relever et recharger sa charrette. Enfin, à 5 h. $\frac{1}{2}$, nous arrivons au village par une pluie battante.

* * *

D'ordinaire, chaque village a une «salla», mot conservé des Portugais, consistant en un plancher élevé à un ou deux mètres du sol et surmonté d'un toit; c'est la maison des étrangers, c'est

là également que les habitants se réunissent pour les réjouissances. Ban Palasu n'en a pas et nous sommes obligés de nous installer dans une mauvaise case abandonnée par son propriétaire. Il y a bien de nombreux trous dans la toiture et elle branle terriblement à chaque mouvement, mais, telle qu'elle est, nous sommes encore heureux de la trouver, et nous nous y installons, approximativement à l'abri. Nous expédions rapidement nos maigres provisions, car Ruel simplifie les approvisionnements autant que le costume, et nous nous étendons sur nos matelas dont le poids de notre corps fait ressortir l'eau, comme d'une éponge. Décidément la maison n'est pas solide, car on la fait remuer en se grattant.

Nous avons fait 10 heures de marche et passé douze gués; le terrain était glissant, inégal et fatigant; j'ai une écorchure derrière le talon gauche qui me gêne beaucoup; les pieds constamment mouillés sont attendris et sensibles; pas de douleurs, ce qui m'étonne; je suis éreinté et m'endors d'un sommeil de plomb, dans un bain tiède.

*
*
*

Vers quatre heures du matin, je suis éveillé par un craquement formidable, suivi d'un mouvement de montagne russe; un violent choc dans le dos, et immédiatement un autre dans l'estomac. La maison s'est écroulée et je suis par terre, entre le plancher et le toit, comme dans un portefeuille. Je me tâte; rien de cassé. Heureusement, la toiture en bambous n'est pas lourde, mais la paille est alourdie par la pluie et cela commence à peser et à m'étouffer. Je fais de vains efforts pour me dégager, mais en gigotant, ma tête fait un trou dans la paille, entre deux bambous; j'agrandis l'ouverture et finis par me glisser dehors. Il fait nuit noire et il pleut à verse; pour comble de malheur, je mets le pied sur un paquet d'épines.

A quelques pas de là, je trouve Ruel et Voitell dans le même

état que moi et sans aucun mal; nos hommes s'en sont également bien tirés, c'est de la chance. Ils nous trouvent un abri où nous allons nous blottir en grelottant, pour attendre le jour. Dès qu'il paraît, on procède au sauvetage et, petit à petit, tout est sorti des décombres; rien n'est cassé, ce qui est miraculeux, mais tout est plus que trempé. Nous sommes forcés de passer la journée à faire un séchage sommaire pour empêcher la pourriture; quant à un séchage complet, ce serait l'affaire de plusieurs jours et nous ne pouvons y songer. Heureusement pour nous, le temps se lève vers onze heures, et nous allumons six grands feux que nous entretenons jusqu'au lendemain.

Après vingt-quatre heures d'arrêt, nous nous remettons en route par un beau soleil, que nous ne devons malheureusement pas voir jusqu'à la fin de la journée. A 10 heures, nous traversons la Sézane; ce passage ne manque pas d'originalité. Une pirogue est amenée au bord, et la charrette qu'elle doit porter est poussée dans l'eau, une roue de chaque côté, en quelque sorte à cheval sur l'embarcation; puis le tout est mis à flot et la pirogue traverse, portant la charrette dont les roues trempent dans l'eau. Quant aux bêtes, elles passent à la nage.

Nous formons, avec Voitel, le projet de nous construire, pour la nuit, un palais dont nous élaborons mûrement les plans pendant la route; aussi, dès l'arrivée à l'étape, nous nous armons de haches et procédons à un véritable abattis de jeunes arbres. La charpente bien fixée avec des lianes, nous la couvrons d'un clayonnage, de larges feuilles et de couvertures. L'abri est parfait, mais c'est décidément un travail trop fatigant, après une journée de marche. Nous ferons comme Ruel, qui s'est installé sous des couvertures placées en tente sur le timon d'une charrette.

Les journées se suivent avec une monotonie désespérante. Nous sommes toujours dans la bande de forêt claire. Les arbres sont

petits et clairsemés, l'œil ne voit que des troncs et une herbe à longues feuilles qui atteint souvent une hauteur de deux mètres; pas un buisson, pas une broussaille; de distance en distance on traverse des clairières marécageuses. La terre étant improductive, on n'y rencontre pas une habitation; nous n'y avons même pas vu une seule bête. A peine de temps à autre entend-on le triste cri d'un oiseau solitaire qu'on ne voit jamais. C'est la solitude absolue, d'une tristesse désespérante qui nous accable et nous fait marcher côte à côte en silence.

Mes pieds me font souffrir; l'écorchure du gauche creuse et, depuis la nuit de l'effondrement, j'ai une grosse épine dans la plante du droit.

La fatigue me fait renoncer à me construire un abri et je me couche entre les deux roues d'une charrette; cela ne me satisfait pas, car je ne puis faire un mouvement sans me cogner à l'essieu.

* *

Le lendemain, nous imaginons une séduisante combinaison; les deux charrettes sont placées roue contre roue, et sur les deux timons nous établissons une sorte de toiture faite de couvertures et de nattes. Cela nous fait une belle chambre à coucher où nous nous glissons, Voitel au milieu, Ruel et moi de chaque côté. Nous serons à merveille, pourvu qu'il ne pleuve pas trop. Par malheur, à partir de 8 heures, c'est une succession de grains de pluie comme il n'y en a que dans les pays tropicaux; ce ne sont pas des averses, ce sont des avalanches. En un quart d'heure les couvertures sont trempées et leur poids fait céder les attaches de ficelle et de rotin que nous avons si artistement combinées. A chaque minute une nouvelle rigole se déclare, et au bout de peu de temps, notre toiture ne sert plus qu'à concentrer l'eau sur nous.

Ruel, qui est l'heureux possesseur d'une pélerine en caoutchouc, se couvre de son mieux; le petit Voitel trouve moyen de se glis-

ser dans une charrette; quant à moi, je m'accroupis, le menton dans les genoux, ramassés en boule, et je renonce à tenter des efforts inutiles pour améliorer ma position.

Je passe ainsi la nuit à supputer les douleurs rhumatismales et les accès de fièvre qui m'attendent dès que je pourrai prendre du repos et que je ne serai plus soutenu par la volonté et la surexcitation nerveuse.

Vers trois heures la pluie cesse et, après une heure d'efforts, je parviens à faire allumer un grand feu devant lequel nous nous chauffons tous avec bonheur et nous séchons un peu; les bœufs eux-mêmes se joignent à nous et fourrent leurs placides mufles dans les intervalles.

Quand le jour vient, nous ne pouvons nous empêcher de rire de nos piteuses mines et de l'indescriptible saleté qui nous couvre et dont il est impossible de faire un tableau. Enfin le soleil paraît et dissipe les derniers frissons de notre douche prolongée.

C'est notre dernière journée dans la forêt claire; nous allons entrer dans le pays des Kas et ce soir nous coucherons à Ban-Patât; nous n'avons plus à coucher à la belle étoile et dans deux ou trois jours nous arriverons à Bokham, le quartier général des chercheurs d'or.

* *

Ban-Patât, comme la plupart des villages Kas, est construit en carré. Au milieu d'une grande place s'élève une vaste salle au toit très élevé. On accède au plancher par des échelles rudimentaires formées d'un tronc d'arbre incliné et simplement encoché. Autour de la place, les cases forment un vaste rectangle régulier. Dans quelques villages les cases sont perchées à cinq, six et même huit mètres du sol, dont les émanations pendant la saison des pluies sont très malsaines. Le tout est entouré d'un abatis de gros arbres

destiné plutôt à renfermer les animaux domestiques qu'à se protéger des attaques des hommes et des fauves.

Les sauvages prennent cependant parfois des précautions défensives, lorsqu'ils redoutent une attaque d'un autre village. Ces attaques ont généralement pour but de faire des prisonniers qui sont ensuite vendus comme esclaves. Leur principale défense consiste d'ordinaire à garnir les sentiers conduisant au village d'arbalètes tendues et armées de flèches empoisonnées. Au moyen de combinaisons merveilleusement ingénieuses, en écartant une branche qui barre le chemin, comme par hasard, le passant fait partir toutes les arbalètes et essuie un véritable feu convergent. La défense est complétée par des pièges de différentes sortes dissimulés dans le fourré.

Chaque village a son autonomie, le Po-ban, ou chef du village, est un des anciens; son autorité est incontestée. A côté de lui, quand on est encore dans le rayon d'action des Laotiens, il y a un maire nommé par le mandarin, mais dont l'autorité est bien moindre que celle du Po-ban.

L'organisation des villages Kas est basée sur le système coopératif; chaque matin on les voit partir pour le travail, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, une hotte sur le dos. Les plantations sont généralement à une certaine distance du village, à cause des émanations du sol. Le dicton populaire dit que «remuer la terre fait mourir», aussi a-t-on toutes les peines du monde à décider les hommes à faire une tranchée ou creuser un puits. Cette croyance, quoique très exagérée, ne manque cependant pas d'une certaine base, car le sol vierge de ces forêts à feuillage perpétuel, qui n'a jamais vu le soleil, est recouvert de détritus végétaux qui y pourrissent depuis des siècles. L'eau des ruisseaux en est empoisonnée et les gens employés aux défrichements ont toujours beaucoup à souffrir d'une terrible fièvre qui a reçu le nom

de «fièvre des bois» et qui a la plupart des caractères de la fièvre paludéenne. Le séjour même des forêts est dangereux et les gens de la plaine en ont une insurmontable frayeur; aussi désertent-ils pour la plupart en approchant de la région redoutée. La mission Pelletier-Ruel avait eu 80 % de désertions.

* *

Le mode de culture des Kas est des plus primitifs. Quand ils ont choisi le lieu du défrichement, ils abattent les arbres en s'aidant du feu; le petit bois est brûlé et la cendre répandue sur le sol; les gros arbres, coupés à un mètre ou deux du sol, y sont laissés à pourrir. Dans l'intervalle laissé libre, ils font des trous assez espacés, dans lesquels ils jettent quelques grains de maïs; le riz se plante entre les pieds de maïs. Dans chaque défrichement est construit un magasin où sont rangées de grandes mannes en admirable vannerie, pour recevoir la récolte. Suivant l'importance de la plantation, une ou deux familles y restent de garde, et le terrain est entouré d'une barrière en gros troncs d'arbres qui offre un semblant de protection contre les animaux.

Les Kas n'ont pas de religion bien définie, mais beaucoup de croyances superstitieuses. Ils adorent des génies ou esprits, principalement ceux de la montagne, de la forêt et de la rivière. Leur culte consiste en sacrifices de bêtes qu'ils immolent et dévorent ensuite avec accompagnement de tamtam, de chants, de danses et de vin de riz.

Les formalités que nous avons dû subir à notre arrivée à Ban-Patât venaient de ce que le village était en fête; on allait sacrifier un buffle.

L'animal était attaché à un poteau et, pendant toute la soirée, les sacrificateurs, au nombre de cinq ou six, marchant à la file indienne, avec force contorsions et gesticulations, tournèrent autour de lui en battant des tam-tam de timbres différents qui produi-

saient une sorte de phrase musicale se répétant avec une monotonie exaspérante. Vers une heure du matin, ils changèrent leurs instruments pour des armes et marchèrent en bataille pour attaquer le buffle au sabre et à la lance. Celui-ci allongeait son mufle humide en les regardant d'un œil étonné, ne se doutant pas du sort qui l'attendait.

A un signal donné, tous se précipitèrent à la charge et, quoique la bête fût solidement attachée par les cornes, pour plus de sûreté, lui coupèrent les jarrets, puis la lardèrent jusqu'à ce qu'elle restât sans vie, le tout avec des gesticulations et des cris qui faisaient regretter la musique des tam-tam.

Comme nous partions le lendemain, nous ne pûmes assister à la fin du sacrifice, mais j'eus plus tard l'occasion de combler cette lacune. Tout le village se rassemble: hommes, femmes et enfants, armés de longs couteaux, et, au signal du Po-ban, se précipitent sur la victime, qui est dépecée en un clin d'œil, et chacun s'en va en gambadant et dévorant tout cru et saignant le morceau qu'il a pu arracher. Puis les danses et les libations continuent; mais les femmes n'y prennent pas part et restent dans leurs cases tandis que les hommes se réunissent à la «salla».

*
* *

Une surprise agréable nous attendait au réveil: notre Laotien avait déniché deux chevaux. Nous étions trois, il est vrai, mais Voitel pesait si peu que nous jugeâmes la jument blessée très capable de le porter; elle ne risquait pas d'être blessée par la selle, car Ruel était le seul qui eût son harnachement: celui de Voitel et le mien se réduisaient à une couverture et un bout de corde.

Quoi qu'il en fût, nous accueillîmes nos montures avec une énorme satisfaction, car nous eussions été dans l'impossibilité, avec nos pauvres pieds en bouillie, de faire les quatre-vingt kilomètres

qui nous restaient à faire derrière des sauvages qui, tout chargés, vont un train de cinq à six kilomètres à l'heure. Les chemins n'existant pas dans la forêt, nous devions abandonner nos charrettes et les remplacer par des porteurs.

Nos bagages furent divisés en charges d'environ 60 kilomètres, attachées avec des lianes, de façon à pouvoir être portées par deux hommes au moyen d'un bambou.

Nous eûmes beaucoup de peine à réunir le nombre de porteurs nécessaire, car personne ne voulait quitter le village au moment le plus intéressant de la fête. Enfin, grâce à des distributions de tabac, nous arrivâmes à compléter notre effectif, et à six heures et demie du matin nous nous mettions en route.

Nous éprouvions une grande satisfaction à nous trouver montés, mais ce nouveau mode de locomotion n'était pas dépourvu de fatigue. Outre qu'une longue route sans étriers fatigue horriblement les cuisses, la maigre échine de nos coursiers, malgré la couverture, formait une arête des plus tranchantes, dont nous ne tardâmes pas à ressentir les fâcheux effets. Cela ne nous empêcha pas d'admirer l'adresse vraiment remarquable de nos vaillants petits poneys, qui descendaient et escaladaient les berges escarpées des «preks» et passaient les gués, au milieu des pierres roulantes, sans une hésitation et sans faire un faux pas.

A chaque instant, le sentier est barré par un énorme tronc d'arbre, souvent deux ensemble couchés en travers et formant un obstacle à faire refuser nos meilleurs «hunters» ou «steeple-chasers»; mais cela n'intimide pas le brave petit cheval laotien, il n'y a qu'à le laisser faire; tout au plus a-t-on besoin de l'encourager d'un appel de langue.

Il s'approche de l'obstacle et l'examine posément; si son ventre peut passer sans toucher, il passe les quatre pieds successivement et franchit en marchant, autrement il saute de pied ferme. Pour

les obstacles exceptionnellement hauts ou difficiles, il escalade, se perche sur la crête, les pieds réunis à la façon des chèvres, et descend de l'autre côté, soit en sautant, soit en posant les pieds de devant d'abord.

*
* *

J'ai souvent sauté de pied ferme un tronc d'arbre de soixante à soixante-dix centimètres sur un poney de 1^m20, et j'ai escaladé des obstacles de plus d'un mètre. Mais je n'étonnerai personne en affirmant que les réactions sont plutôt dures et que, surtout en couverte, on se trouve plus d'une fois, sans s'en douter, sur l'encolure de son cheval; d'autant plus qu'il faut faire attention à relever les pieds pour ne pas les accrocher à l'obstacle.

Aussi, le pauvre Voitell, qui prenait sa première leçon d'équitation, la trouva-t-il pénible au bout de quelque temps, quoiqu'il fit notre admiration par sa résistance et n'eût ramassé que deux pelles, fort gaîment du reste.

Nous passons par de nombreux villages assez rapprochés: Ban-Labane, Ban-Kanion, Ban-Laï, Ban-Tamat, mais à chacun d'eux nous voyons, malgré notre surveillance, disparaître quelques-uns de nos porteurs. Quand nous pouvons, nous les remplaçons par des gens du village, mais à cette heure tous les hommes sont au travail et force nous est de laisser, à chaque halte, une partie de nos bagages à la traîne.

A onze heures, nous atteignons un grand village que nos guides nous disent être Ban-Ouille, notre gîte d'étape, à mi-chemin environ de Ban-Patât à Bokham. Ils se mettent sans plus tarder à défaire les charges, et se disposent à rentrer prestement au village pour prendre leur part du festin et des réjouissances. Mais Ruel, qui survient, arrête le mouvement. Nos guides nous trompent, nous ne sommes pas à Ban-Ouille, qu'il connaît très bien, et où nous n'aurions pu arriver qu'à deux heures; ils nous ont

menés dans un autre village plus rapproché, afin de rentrer plus vite chez eux. Après des pourparlers et des explications sans fin, nous arrivons à savoir que nous sommes à Ban-Kiett et que nous avons fait un crochet de plusieurs kilomètres. Mais nous perdrons un jour en y restant, et nous nous décidons à repartir, malgré les réclamations de nos porteurs, dont un certain nombre a encore profité de la halte pour prendre la tangente.

Ruel prend la tête de la colonne et je me mets à l'arrière garde pour ramasser les trainards et empêcher autant que possible les défections. Voitel reste avec moi, et même un peu en arrière, car sa belle ardeur du matin s'est calmée; il va tantôt à cheval pour épargner ses pieds, et tantôt à pied pour épargner.... le reste. Je compatis à ses souffrances, car, malgré ma longue habitude des fatigues, je commence à être très éprouvé.

* *

Quoique je le laisse un peu en arrière, je suis toujours en communication avec lui, car sa petite chiënné fait entre nous un va-et-vient continuel, jappant à chaque fois qu'elle me revient, comme pour me dire que son maître est là. Cependant, au bout d'une heure, je ne l'entends plus et, craignant qu'il ne soit arrivé quelque accident à Voitel, je retourne en arrière et le trouve assis mélancoliquement sur un tronc d'arbre, tenant sa jument par la figure.

«Allons! allons!» lui criai-je, «vous n'y pensez pas, mon ami, nous sommes trop en arrière de la colonne pour faire halte. A cheval! et faisons un temps de trot, nous nous reposerons après».

«Non», me répondit-il avec un air profondément découragé. «Je ne puis plus faire un pas, ni à pied ni à cheval. Laissez-moi là».

«Mais vous vous perdez, vous avez donc envie de passer encore une nuit en forêt?»

«Ça m'est égal, laissez-moi, j'aime mieux crever!»

Je savais par expérience qu'il n'y a pas à raisonner dans ces cas-là; on arrive à un tel degré de fatigue, qu'on dirait merci pour un coup de fusil qui vous donnerait le repos éternel. J'usai donc d'un genre particulier d'argument.

«Eh bien!» lui dis-je, «restons à la traîne et à la grâce de Dieu!»

«Mais non, vous pouvez marcher, vous, laissez-moi et rattrapez la colonne».

«Du tout», répliquai-je, «ça ne peut pas se passer comme ça. Je suis resté à l'arrière-garde pour ramasser les trainards, je dois donc marcher le dernier. Si vous restez, je reste; nous serons deux à nous perdre, voilà tout».

Et je me mis tranquillement à bourrer ma pipe. Je ne disais plus rien, me rendant parfaitement compte du travail qui se faisait dans l'esprit de mon compagnon. Une terrible lutte se livrait en lui; il voulait bien abandonner sa peau, mais pas la mienne; et sa pensée généreuse se révoltait à la pensée de m'entraîner dans les sérieux dangers qui nous attendaient infailliblement.

Au bout de quelques minutes, le résultat sur lequel je comptais se produisit:

«Partons», dit-il d'un air résigné.

«A la bonne heure!» m'écriai-je gaiement, et nous enfourchâmes nos montures.

Ce petit temps d'arrêt lui avait, du reste, donné un peu de cœur au ventre, et nous partîmes à une assez bonne allure. Mais nous étions bien en arrière, et la colonne marchait d'un bon pas. Le sentier, par bonheur, était assez bien tracé, mais nous ne distinguions aucune trace de pas, il nous aurait fallu un sauvage.

Arrivés à une bifurcation et nous orientant à peu près par le soleil et la boussole, nous prenons le sentier de gauche, mais deux ou trois kilomètres plus loin nous sommes arrêtés par le lit d'un

petit torrent qu'il faut passer sur un tronc d'arbre, car les berges sont absolument à pic. Les porteurs ont pu passer, mais Ruel, à cheval, ne l'a certainement pas pu.

Nous n'avons donc pas suivi la colonne et nous sommes égarés. Mais nous perdriions trop de temps à retourner en arrière, nous sommes en bonne direction et le sentier se continue sur l'autre côté; le mieux est donc de chercher un gué.

Nous mettons pied à terre et nous nous lançons, la hache et le couteau à la main, dans le fourré.

C'est avec des difficultés inouïes que nous explorons les bords du torrent. Environ deux cents mètres plus loin, nous arrivons à un endroit où les berges, de chaque côté, sont un peu dégradées; c'est un chemin à se rompre les os huit fois sur dix, mais, tel qu'il est, il est préférable de s'y risquer, plutôt que de nous éloigner encore du sentier et peut-être ne plus le retrouver.

* *

La descente s'opère sans que nous sachions trop comment, mais nous nous trouvons sains et saufs dans l'eau. Nous avons laissé les chevaux à eux-mêmes, un d'eux a roulé, mais se remet sur ses jambes; tout va bien jusqu'ici. Nous traversons le torrent, peu profond, mais c'est de l'autre côté que nous attend la plus grosse difficulté. La berge est en terre glaise et la pluie l'a rendue si glissante que la montée est presque impossible.

Nous y arrivons à grand'peine en marchant sur les genoux et nous cramponnant aux buissons, mais jamais nos pauvres bêtes ne pourront nous suivre; nous ne pouvons cependant pas les abandonner. Nous ne pouvons, non plus, retourner en arrière, car la difficulté serait la même de l'autre côté; nous sommes dans le fossé, il faut en sortir. Avec des peines infinies et une maladresse qu'excuse notre manque d'outillage et notre inexpérience dans le métier de terrassier, nous arrivons à faire trois marches d'un peu plus d'un

mètre de hauteur et juste assez larges pour qu'un cheval puisse y poser ses quatre pieds.

Puis nous prenons toutes les cordes et ficelles dont se composent nos deux harnachements et les attachons à la tête de la jument de Voitel. Nous l'amenons en face de la rampe à gravir et escaladons nous-mêmes le premier degré. Une fois bien solidement plantés, les pieds enfoncés dans la glaise, nous l'excitons de la voix en la tirant et la soutenant. La brave petite bête ne se fait pas prier, mais elle glisse à chaque pas et tombe sur les genoux.

Deux fois nous pensons la voir rouler au fond du torrent. Enfin elle parvient au premier reposoir et nous la laissons souffler. Le deuxième et le troisième reposoir sont atteints avec les mêmes difficultés et le même succès et, enfin, nous avons la joie d'attacher la jument à un arbre de la rive. Nous descendons ensuite chercher mon cheval que nous hissons avec le même succès, puis, après une accolade sérieuse et bien gagnée à la gourde de rhum, nous nous lançons de nouveau dans le fourré.

L'excitation a galvanisé Voitel à qui je n'ai garde de rappeler sa fatigue qu'il semble avoir oubliée.

Nous retrouvons le sentier, mais où nous conduira-t-il? Nous le verrons bien; nous avons encore au moins trois heures de jour et nous arriverons forcément soit à un village, soit à une plantation. Là, suivant l'heure, nous prendrons un guide ou nous attendrons le lendemain, car nous en avons assez des expéditions nocturnes. Quant à la colonne, il ne faut pas songer à la rejoindre, car, outre que nous ne suivons pas le même chemin, nous avons sur elle plus d'une heure de retard. Nous la retrouverons à Ban-Ouille... quand nous y arriverons.

Nos prévisions ne nous avaient pas trompés et après une demi-heure de marche nous atteignons une plantation. Impossible

de nous renseigner sur la distance où nous sommes, mais nous parvenons à faire comprendre que nous allons à Ban-Ouille, et un homme de bonne volonté, ou à peu près, s'offre à nous servir de guide.

* * *

Au moment de nous mettre en marche, un bruit nous fait retourner et, à notre grand étonnement, nous voyons arriver Ruel avec ce qui restait de la colonne. En nous perdant nous avions pris un raccourci; il ne se doutait pas de ce qui nous était arrivé. Huit porteurs seulement lui restaient, les autres ayant profité de ce que je n'étais plus à l'arrière garde pour s'égrener le long du chemin.

Un marais de cinq cents mètres de large, qui se trouvait à la sortie de la plantation, faillit encore nous causer de sérieux embarras, mais fut heureusement franchi sans accident, et à trois heures nous avions la joie d'arriver enfin à Ban-Ouille.

C'était la fin de nos malheurs, car nous n'étions plus qu'à trente-cinq kilomètres de Bokham, mais nous n'étions pas sans inquiétudes au sujet de nos bagages, dont les trois quarts nous manquaient.

Deux hommes de la mission Pelletier se trouvaient, par bonheur, à Ban-Ouille. Ils nous trouvèrent des œufs, du riz et un poulet que nous expédiâmes avec joie, car nous n'avions encore pris qu'une tasse de thé avant le départ, puis ils envoyèrent à la recherche de nos colis. Une partie arriva le soir et le reste le lendemain matin — rien ne nous manquait. Les hommes des villages où nos porteurs nous avaient abandonnés nous les apportaient. Nous leur donnâmes la quantité de cotonnade destinée aux déserteurs, avec un supplément de tabac pour leur honnêteté et chacun s'en alla content.

* * *

Le 28, après avoir bien déjeuné à neuf heures, nous nous mîmes en route à dix heures, laissant les bagages à la charge de nos hommes qui, s'étant procuré un éléphant, n'avaient plus besoin què d'un petit nombre de porteurs qui furent facilement recrutés.

Nous partîmes donc tous trois, précédés d'un guide, et la route se fit rapidement et sans autres incidents que les difficultés ordinaires.

A midi nous passions à Ban-Katiok, et, à deux heures, arrivions au pied de la montagne de Bokham, que nous contournions. De nombreux trous marquaient la place des travaux des laveurs de sables aurifères, principalement dans les ruisseaux descendant de la montagne.

Enfin à cinq heures quinze, nous arrivions à Bokham, après douze jours de la marche la plus pénible et la plus mouvementée que je me souvienné d'avoir faite.

VTE DE CHABANNES.

VARIÉTÉS.



LE COMTE YAMAGATA.

(FRANK LESLIE'S POPULAR MONTHLY).

Un cavalier était lancé à fond de train sur la grande route qui traverse la province de Chiochiou. Il portait le costume et les insignes des mandarins japonais de l'ordre militaire le plus qualifié, mais on pouvait reconnaître à plus d'un symptôme qu'en s'élevant en grêle il ne s'était pas perfectionné dans l'art de monter à cheval.

Loin de songer à retenir son destrier de bataille qui prenait une allure désordonnée et passait comme un tourbillon, il avait abandonné les rênes afin de se cramponner des deux mains à la crinière, suivant l'antique méthode d'équitation autrefois en usage dans le Royaume du Soleil levant.

Il ne restait plus au vaillant guerrier qu'une chance de salut, c'était qu'un passant vînt à son secours, mais il lançait en vain autour de lui des appels désespérés, les femmes s'enfuyaient en poussant des cris, les hommes s'écartaient, avec une respectueuse précipitation, devant le grade du cavalier et le galop foudroyant de sa monture.

Seul, au milieu de cette confusion et de ces défaillances, un enfant de dix ans n'avait pas perdu son sang-froid. C'était un petit garçon frêle et studieux qui se promenait sur la route tenant d'une main un parasol, et un livre de l'autre. Le cavalier à moitié désarçonné a beau lui crier : « *Abounai yo!* » (écartez-vous!) l'enfant ne bouge pas. Il s'arrête sur le milieu de la chaussée, met

son livre sous le bras, ferme son parasol et exécute avec cette arme improvisée l'exercice du soldat européen qui croise la baïonnette pour arrêter une charge de cavalerie. Cette énergique démonstration n'aurait probablement pas suffi pour sauver le cavalier en détresse, mais l'intrépide petit garçon était venu au monde avec le génie de la stratégie. Au moment même où le cheval arrivait sur lui lancé à fond de train, il ouvrit brusquement le parasol, et la bête fut tellement étonnée de cette manœuvre imprévue qu'elle s'arrêta net.

— Comment vous nommez-vous mon enfant? s'écria le mandarin qui s'était empressé de descendre de cheval afin de serrer entre ses bras son jeune sauveur.

— Je m'appelle Ariaki Yamagata.

— Je vous prédis que vous serez un jour l'honneur et la gloire du Japon.

Celui qui tenait ce langage était le samouraï Saïgo Takamori, le futur commandant en chef des armées impériales dans la guerre civile de 1867, écuyer médiocre mais général de talent.

Jamais peut-être une prédiction ne s'est plus complètement réalisée. L'enfant de dix ans qui avait donné une preuve si décisive de sang-froid et de courage en arrêtant un cheval emporté est devenu un héros national. Les Japonais l'appellent le Grant, le Moltke, ou le Napoléon de l'Extrême-Orient suivant qu'ils s'adressent à un Américain, à un Allemand ou à un Français, mais

ils n'ont pas réussi à découvrir dans le calendrier des illustrations britanniques un nom qui puisse lui être comparé : Marlborough se fait vieux et Wellington était en somme un général bien médiocre auprès du vainqueur de Ping-Yang.

Un Écolier modèle.

Ariaki Yamagata fut un écolier studieux. Pendant que ses compagnons d'enfance issus comme lui de vieilles familles féodales du Japon passaient le plus clair de leurs journées à jouer au cerf-volant avec leurs domestiques, il étudiait avec ardeur les œuvres des antiques mandarins du Céleste Empire.

De même que les Occidentaux font apprendre le grec et le latin à leurs enfants, les Japonais initient de très bonne heure la jeunesse des écoles aux beautés de la vieille littérature chinoise. Malgré les différences sans nombre qui séparaient autrefois les mœurs de l'Extrême-Orient des habitudes et des coutumes de l'Europe, les lignes générales du programme des études étaient à peu près les mêmes à Nikko, la capitale intellectuelle du Japon, qu'à Oxford ou à Paris.

Après avoir étudié à fond les chefs-d'œuvre des poètes et des philosophes chinois morts depuis deux ou trois mille ans, Ariaki Yamagata eut la curiosité de connaître la civilisation occidentale.

Cette fantaisie imprévue causa un vif scandale dans la famille du jeune lettré. Il était sans exemple qu'un héritier de vieille souche féodale, un samouraï dont les ancêtres avait occupé une place dans l'histoire de leur province, ait eu l'idée d'étudier à fond l'histoire et les langues des « diables étrangers ».

Malgré les objurgations de ses proches le petit écolier ne renonça pas à son projet et, de guerre lasse, son père consentit à le mettre en pension chez le savant Tamasougi.

Un précurseur de l'ère nouvelle.

Encore un samouraï qui avait renoncé aux antiques traditions ! Au lieu de s'associer au profond mépris que l'aristocratie japonaise manifestait en toute occasion pour les « diables étrangers », le précepteur et l'ami du futur vainqueur des Chinois avait rapporté, d'un voyage à Amsterdam, une admiration

sans bornes pour les lois, les mœurs et la littérature de la Hollande. Son premier soin fut d'enseigner la langue hollandaise au jeune Yamagata, qui fit de rapides progrès et ne tarda pas à être capable de lire couramment les ouvrages où étaient exposés tout au long les vieux principes de stratégie découverts et mis en pratique par les grands hommes de guerre dont les savantes manœuvres, bien plus encore que les victoires, ont délivré de la domination espagnole les provinces protestantes des Pays-Bas.

Le futur commandant en chef des armées japonaises travaillait depuis cinq années, sous la direction d'un maître qui aurait voulu l'initier non seulement aux secrets de la stratégie européenne, mais encore à toutes les merveilles de la civilisation occidentale, lorsqu'une catastrophe le sépara de son savant précepteur.

Le malheureux Tamasougi, dont les tendances novatrices étaient devenues suspectes au gouvernement, fut impliqué dans une intrigue politique et mis en prison.

Un créateur.

Marlborough avait appris la guerre sous Turenne, qui lui-même était un élève de Maurice de Nassau ; le comte Yamagata laissera peut-être des disciples, mais aucun professeur d'art militaire ne lui a donné des leçons sur le terrain. Il n'a étudié la stratégie et l'organisation des armées que dans les livres.

On est étonné de la puissance d'assimilation de cet homme qui a reconstitué, pour ainsi dire d'instinct, une science difficile entre toutes, dont personne ne lui avait enseigné les détails d'exécution pratique, et qui n'a pas eu besoin d'aller étudier sur place les modèles empruntés aux peuples étrangers pour transformer des guerriers barbares armés d'arcs et de lances, en vrais soldats européens dont les foudroyantes victoires ont mis la Chine à deux doigts de sa perte, et donné à réfléchir aux Etats occidentaux intéressés dans les affaires de l'Extrême-Orient.

Le comte Yamagata est entré, en 1860, au service du souverain féodal de la province de Chiochiou, et son premier voyage en Europe date de 1889. Dans

l'intervalle il avait créé de toutes pièces une cavalerie japonaise, sans avoir jamais vu un seul escadron équipé suivant la méthode moderne, et il avait déjà, depuis longtemps, donné à son pays une infanterie redoutable lorsqu'il a vu, pour la première fois, manœuvrer un régiment européen.

L'œuvre de réorganisation des armées impériales était, en effet, entièrement achevée lorsque le ministre de la guerre du Mikado s'est décidé à visiter les pays civilisés de l'Occident.

Ajoutons bien vite que ce n'était pas pour étudier des questions d'armement que le comte Yamagata avait dû s'éloigner pendant quelques mois de sa patrie; la mission toute spéciale dont il était chargé présentait un caractère essentiellement pacifique.

Il avait reçu l'ordre d'entreprendre, à travers tous les pays civilisés du globe, un voyage circulaire à la recherche d'une Constitution. Le statut de 1890 qu'il a rapporté de son excursion, est en réalité son œuvre, et l'impartialité nous oblige à reconnaître que les institutions parlementaires ont eu quelque peine à s'acclimater dans l'Empire du Soleil levant.

Moltke et Yamagata.

Si les parallèles à la façon de Plutarque n'étaient pas le plus démodé des genres de littérature, une étude comparée des caractères de M. de Moltke et du comte Yamagata pourrait fournir matière à de curieux rapprochements.

Ces deux hommes de guerre appartiennent à la famille, toute moderne, des généraux savants qui apprennent leur métier dans les livres. Avec un égal succès ils se sont, l'un et l'autre, efforcés de donner une précision mathématique aux mouvements d'une armée en campagne. La marche convergente des trois corps japonais qui sont arrivés à Ping-Yang à l'heure fixée par le commandant en chef pourrait être comparée aux conceptions les plus puissantes et les mieux exécutées du vainqueur de Sadowa.

Ici, la ressemblance s'arrête. Le maréchal japonais possède un talent dont son illustre devancier d'Europe était entièrement dépourvu. Il sait se faire aimer de ses soldats, il est indulgent et humain, il ne pense pas que, pour

s'assurer l'obéissance et le dévouement de ses soldats, un général soit obligé de les soumettre à ce régime de sévérité inflexible dont le stratège allemand célébrait les bienfaits.

Le comte Yamagata a coutume de dire: «On ne doit jamais punir un homme pour une première faute; il est plus sage de le mettre de nouveau à l'épreuve, afin de lui laisser le moyen de se corriger.»

Ce philosophe optimiste et bienveillant porte sur les champs de bataille une bonhomie sereine qui faisait également défaut au taciturne vainqueur de 1866 et de 1870.

Le général Saïgo Takamori s'étant mis à la tête d'un *pronunciamiento*, le comte Yamagata fut chargé d'étouffer la rébellion. Il ne se décida pas, sans regret, à faire la guerre à un homme dont il avait, à l'âge de dix ans, sauvé la vie, en ouvrant, au moment opportun, un parasol sous les yeux de son cheval emporté à fond de train et qui, dans la suite, l'avait récompensé de ce service en le prenant sous sa protection et en lui prodiguant chaque jour de nouvelles marques de sa reconnaissance, mais, dans le cœur du maréchal, le sentiment du devoir l'emporta sur les liens de l'amitié.

Le héros du Japon n'était pas obligé de lutter seulement contre son ancien protecteur, mais contre son ancienne armée. Il faisait la guerre à des soldats qu'il avait lui-même formés. Au plus fort du combat, un obus vint éclater à un mètre de lui: «Admirez donc, dit-il à ses officiers, la justesse du tir de l'ennemi; elle prouve que ces gens-là ont eu un bon instructeur.»

Peu de commandants en chef ont manifesté autant de sollicitude pour leurs troupes. Le comte Yamagata, atteint depuis quelques jours de la maladie qui devait l'obliger à s'éloigner de l'armée, s'affaiblissait à vue d'œil et avait de la peine à se tenir en selle. Le médecin-major lui fit apporter une bouteille de vin, remède qui n'aurait rien d'exceptionnel dans une ambulance européenne, mais très coûteux et très rare parmi les Japonais: «Jamais, s'écria le maréchal, je ne me permettrai un pareil raffinement de luxe, lorsque mes pauvres soldats n'ont pas de quoi manger.»

G. LABADIE-LAGRAVE.

CHRONIQUE.



ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

Petermann's Mittheilungen, Vol. XLI, p. 87 seq., contiennent un article du voyageur Dr. SVEN HEDIN sur le petit Kara-koul et Bassik-koul, avec une carte.

M. von Brandt, Ministre plénipotentiaire allemand près la cour de la Chine en retraite, a fait le 2 Mai dernier une conférence très intéressante sur la Chine, à la Société géographique de Hambourg.

AMÉRIQUE.

M. D. G. BRINTON, professeur à l'Université de Pensylvania, a fait le 9 Avril une conférence à la société philosophique américaine sur l'ethnographie proto-historique de l'Asie occidentale (The protohistoric Ethnography of Western Asia, Philadelphia, Mac Calla & Company. Proceedings of the Amer. Philos. Society, Vol. XXXIV).

GRANDE BRETAGNE.

Le «Journal of the Society of Arts» du 3 Mai contient un article très intéressant, orné d'illustrations, sur l'art de fondre le bronze au Japon, par M. W. GOWLAND, ancien employé à la Monnaie japonaise impériale. (V. notre Bulletin critique).

La vente des livres de M. le Professeur ALBERT TERRIEN DE LACOUPERIE a eu lieu le samedi 18 mai 1895, à Londres, chez Sotheby, Wilkinson and Hodge. La partie du catalogue qui leur était consacrée comprenait 227 numéros. Il est difficile de trouver un catalogue plus mal rédigé.

CHINE.

Notre collaborateur M. le docteur FR. HIRTH, des douanes chinoises impériales, a quitté la Chine en congé pour venir en Europe. M. HIRTH est en ce moment le meilleur sinologue allemand, mais malheureusement un prophète n'est jamais estimé en son pays, surtout s'il abandonne le *beaten track* d'une certaine école aristotélicienne.

Le Rév. P. HENRI HAVRET, S. J., vient de donner à Zi-ka-wei, dans la collection des *Variétés sinologiques*, le facsimile de l'inscription de Si-ngan-fou; une traduction et un commentaire suivront.

Les Douanes impériales chinoises viennent de publier leurs statistiques annuelles pour l'année 1894, et l'on verra que malgré des circonstances défavorables et la guerre avec le Japon, les chiffres sont remarquablement satisfaisants:

<i>Revenu:</i>	1882 Hk. Tls.	14.085.672
	1893	21.989.300
	1894	22.523.605

<i>Valeur du Commerce étranger:</i>	1882 Hk. Tls.	145.052.074
	1893	267.995.130
	1894	290.207.433

Le Haï-kouan tael = $3\frac{1}{2} \frac{3}{8} d$ = Frs. 4.02.

Nous notons également le chiffre de la population dans les ports ouverts:

Niou-tchouang	60.000
T'ien-tsin	950.000
Tche-fou	30.000
Tchoung-king	109.000
I-tchang	34.000
Han-keou	800.000
Kiou-kiang	53.000
Wou-hou	77.000
Tchin-kiang	140.000
Shang-haï	400.000
Ning-po	255.000
Wen-tcheou	80.000
Fou-tcheou	1.000.000
Tam-soui } Formose . . . {	100.000
Tai-wan } . . . {	250.000
Amoy	96.000
Swatow	30.000
Canton	2.000.000
Kioung-tcheou	41.000
Pakhoi	25.000
Loung-tcheou	22.000
Mong-tse	12.000
<hr/>	
	6.564.000

contre 9.350 étrangers dont 3.989 Anglais, 1294 Américains, 767 Allemands, 807 Français, 42 Hollandais, 123 Danois, 380 Espagnols, 356 Suédo-Norvégiens, 780 Portugais, etc.

ÉTATS UNIS.

M. WM. ELLIOT GRIFFIS, Auteur de « Korea, the Hermit nation », a fait une conférence à la Société de géographie américaine sur la Corée et les Coréens, ainsi que sur la guerre entre le Japon et la Chine, qui a été imprimée dans le Bulletin de cette Société, Vol. XXVII, 1895, n°. 4, sous le titre de « Korea and the Koreans: in the mirror of their language and history ».

FORMOSE.

Par le traité entre la Chine et le Japon, l'île de Formose a été cédée à cette dernière puissance.

Les Chinois à Formose se sont alors déclarés en République, ayant *Tang Tching-soung* comme président, *Kou Houng-kouk* comme général, et l'ancien attaché à la légation de France, le ci-devant général *Tcheng Ki-tong*, comme adjudant.

Inutile de dire que les forces japonaises ont promptement fait raison de cette vaine tentative. Les républicains chinois ont été partout battus par les troupes japonaises victorieuses, sans qu'aucune des puissances intéressées ait fait la moindre tentative d'empêcher l'invasion japonaise à Formose.

Reste à savoir si les natifs de l'île ne feront pas une guerilla contre les Japonais. En tout cas, ces derniers devront se préparer contre les « Chasseurs de têtes » indigènes qui se feront un vrai plaisir à couper des têtes japonaises. La population indigène se souvient encore aujourd'hui avec reconnaissance de l'époque de la courte occupation de Formose par les Hollandais, chassés plus tard par *Kochingya* (Koxinga). Du temps que j'étais en Chine, j'avais comme professeur (先生) un ci-devant secrétaire du préfet de *Tai-ouan* à Formose: un lettré de premier rang qui a aidé dans le temps John Stronach dans sa traduction du Nouveau Testament. Ce lettré, mort il y a trois ans à Emoui, m'a souvent assuré qu'il se faisait fort de reconquérir Formose pour les Hollandais si on lui donnait 300 soldats hollandais.

Les Chinois feraient cause commune avec les Hollandais, car ils aimeraient mieux être gouvernés par eux que par leurs propres mandarins au service des Mandchous qu'ils détestent cordialement.

Il est vraiment à regretter que la Hollande n'ait pas profité de l'occasion actuelle pour faire valoir ses anciens droits sur l'île de Formose et les Pescadores, que le grand Gouverneur Général Jan Pieterszoon Coen regardait à juste titre comme la clef du commerce avec la Chine et le Japon.

Mais il paraît que l'Europe entière est abasourdie et hypnotisée par les brillants, mais faciles, succès militaires du Japon, dont elle paraît avoir peur, ce qui ne servira qu'à alimenter la vanité exorbitante de ces Jaunes Asiatiques en veste Européenne.

G. S.

FRANCE.

Le premier volume des « Mémoires historiques de Se-ma Ts'ien », traduits et annotés par Edouard Chavannes, professeur de Chinois au collège de France, vient de paraître à Paris chez Ernest Leroux. Nous reviendrons, dans un prochain numéro, sur cette publication remarquable, fruit de longues et profondes études.

Notre collaborateur, l'excellent artiste FÉLIX RÉGAMEY, vient d'imprimer avec de jolies illustrations dans le *Figaro illustré*, de Juin, une pantomime japonaise inédite, intitulée *Les Yeux fermés*; elle est accompagnée d'une musique due à M. CHARLES MALHERBE.

Le vente des livres de M. A. BILLEQUIN, professeur au Collège impérial de Peking, décédé l'année dernière (cf. *T'oung-Pao*) a eu lieu les mercredi 5 et jeudi 6 juin 1895, par l'intermédiaire d'Ernest Leroux. Cette bibliothèque renfermait une bonne collection de textes chinois.

Un comité, présidé par M. Le Myre de Vilers et placé sous le haut patronage de MM. l'Amiral Besnard, Ministre de la Marine; Chautemps, Ministre des Colonies; Poubelle, Préfet de la Seine; Rousseau, Gouverneur général de l'Indo-Chine, a été constitué pour élever à Paris une statue à FRANÇOIS GARNIER, le second de Doudart de Lagrée lors de l'exploration du Mékong, puis le chef de la première expédition au Tong-king, où il fut tué le 21 déc. 1873. Garnier, né à Saint-Etienne le 29 juillet 1839, était donc du même pays que Dutreuil de Rhins. La ville de Saïgon avait déjà élevé une statue à Garnier.

La Société de Géographie de Paris a nommé membres correspondants: MM. BASTIAN (Berlin), SCHLEGEL (Leyde), STRUVE (St. Pétersbourg), JOHN MURRAY (Londres), FOREL (Morges), PENCK (Vienne), le M^{re} DORIA (Gênes); plusieurs membres décédés, comme Sir HENRY YULE et Sir HENRY RAWLINSON, n'avaient pas encore été remplacés.

JAPON.

Le *Daily News* du 6 Juin nous communique qu'on a conclu à Paris une convention pour l'émission d'un emprunt chinois de 15 à 16 millions de livres sterling par un syndicat à la tête duquel se trouve la « Banque de Paris », emprunt qui serait garanti par la Russie. Il paraît que ce dernier fait a été un gros désappointement pour le gouvernement germanique.

Les « Mittheilungen der deutschen Gesellschaft für Natur- und Völkerkunde Ostasiens » à Tôkiô (fas. 55, Vol. VI, 1 Avril 1895) contiennent un article du Dr. L. LÖNHOLM: « Das Japanische Handelsrecht », et un de M. J. JANSON sur les parasites des ruminants japonais.

«The Bulletin of the Tōkyō Anthropological Society» of April 1895, Vol. X, N^o. 109, contains an article by M. Torii: On the so-called Ainu wooden idols; one by T. Satō: Notes on Mr. Torii's opinion about «Kajiki»; one by M. Torii: «Yakamishū» of Niiijima; one by M. Inuzuka: Archaeological Notes in Iwaki and Iwashiro; Some examples of «Haniwa» objects by S. Yagi; Japanese curious Beliefs; Plates illustrating the potteries collected in the Okadaira Shell-mound of Hitachi (V & VI); Miscellaneous Notes and Proceedings of the Society.

Nous avons reçu les livraisons 2 et 3 (février et mars 1895) de la *Revue française du Japon*. Elles renferment des articles sur la *Statistique du Japon*, les *Principales périodes de l'histoire de la Corée*, etc.

PAYS-BAS ET COLONIES-NÉERLANDAISES.

Par décret royal du 26 Avril dernier, N^o. 16, le titre d'«Interprète européen pour la langue chinoise», porté jusqu'ici par les interprètes hollandais au service des Indes orientales néerlandaises, est changé en celui de «Officier des affaires chinoises» en laquelle qualité ils ressortent du Département de la Justice à Batavia.

M. le Dr. M. J. DE GOEJE, professeur d'Arabe à l'Université de Leide, a été nommé Membre correspondant de l'Académie des Sciences impériale et royale de Vienne.

M. le Dr. G. SCHLEGEL vient d'être nommé Membre correspondant de la Société de Géographie de Paris.

M. J. D. E. SCHMELTZ, conservateur au Musée ethnographique à Leide, a été chargé par le gouvernement néerlandais d'un voyage scientifique pour étudier les autres Musées ethnographiques en Europe en vue d'un nouveau musée ethnographique à bâtir en Néerlande.

Sous le titre de «Een herlevend Volk. Schets van de Japanners en hun land» (Un peuple qui revit. Esquisse des Japonnais et de leur pays), M. H. S. M. VAN WICKEVOORT CROMMELIN vient de publier à Harlem, chez H. D. Tjeenk Willink, un petit livre très impartial sur ce pays aux surprises de Pandore.

M. J. W. YOUNG, interprète pour la langue chinoise à Samarang (Java), a publié quatre nouvelles de la société Indo-Chinoise à Java (Uit de Indo-Chineesche Samenleving, Utrecht, H. Honig, 1895). L'auteur, né aux Indes, a fréquenté, dès sa jeunesse, la société des Indigènes et des Chinois et Indo-Chinois, ce qui lui a permis de gagner une connaissance intime de leurs institutions sociales et leurs superstitions.

RUSSIE.

Le journal russe « *Mosk. Wjedomosti* », qui a des relations avec de hauts personnages dans le gouvernement, donne le texte d'une note, que l'ambassadeur japonais a transmise au roi de Corée, et est d'avis que le Japon traite déjà ce roi comme son vassal, et qu'il semble même que le Japon se prépare à faire la guerre avec la Russie à propos de la Corée. Le journal ajoute :

« Nous assurons le Japon que l'espoir que la Russie serait seule en ce cas, est vain, et qu'elle trouvera toujours un fidèle allié en la France. Nous disons la même chose de l'Allemagne, qui certes ne se retirera pas avant que l'indépendance de la Corée ne soit devenue un fait accompli ».

SIAM.

At the occasion of the demise of *Chow Fa Maha Vajirunhis*, late Crown Prince of Siam, a Memorial service was celebrated on April 19 in the throne-room of the *Tusita Maha Prasad*, consisting in a sermon preached by the Archpriest of the Southern division of the Kingdom, *Somdetch Phra Vanarat*, and of « Stanzas on Death ». They have been published in Siamese with an english translation of the sermon by Dr. O. Frankfurter of the Foreign office, whilst the Stanzas have been rendered into english verse by Harry Hillman.

BULLETIN CRITIQUE.

Bibliotheca Sinica, Dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à l'Empire chinois, par H. CORDIER. Supplément, Fascicule III. Paris, E. Leroux, 1895 ¹⁾.

Avec ce fascicule le Supplément à la dite *Bibliotheca Sinica* est terminé. Il est travaillé de la même manière consciencieuse que nous sommes accoutumés de notre savant collaborateur; et il prouve comment en tous temps, l'étude de la Chine et du Chinois a préoccupé les peuples occidentaux. Nous ne pouvons que répéter ici l'éloge que nous avons fait à l'occasion de la publication du 1^{er} Supplément, et si nous notons ici quelques erreurs et omissions,

ce n'est pas en vue d'une mesquine critique, mais pour aider à rendre cet important ouvrage aussi complet et exact que possible.

Probablement par faute de ses sources, quelques noms de lieux chinois à Formose (colonne 1971) ont été incorrectement transcrits. *Tam-soui* ne s'écrit pas 淺水 *ts'ien soui* (eau peu profonde) mais 淡水, «eau douce». *Ki-loung* est fautivement transcrit 雞龍 «Poule-dragon», au lieu de 雞籠 «Panier à volaille». De même le nom de *Kioug-tcheou* dans l'île de *Hai-nan* doit être écrit 瓊州 et non pas 魚州, comme on peut le voir dans la géographie chinoise 海國聞見錄.

Colonne 2036 nous trouvons

1) Cf. *T'oung-Pao*, Vol. IV, p. 452, et Vol. V, p. 70.

泥難國 (Ni-nan-kouo) au lieu de 泥離國 (Ni-li-kouo).

Colonne 2139 le titre 福州地理形圖 qui signifie «Carte de Fou-tcheou», a été mal appliqué par les Chinois à une gravure qui représente le plan de la Bataille de Fou-tcheou livrée par l'Amiral Courbet.

Colonne 2161, M. Cordier a oublié de mentionner le périodique dans lequel M. van der Spek a publié son article sur le Bouddhisme en Chine. Il ne mentionne que le volume (Deel II, 1883) ¹).

Colonne 2038 l'auteur a été induit en erreur par le titre de l'opuscule du Dr. Pfizmaier «Über die Sammlung der aufgegebenen Blätter des *Fusang*» ²). Cet opuscule n'a rien à faire avec le «Pays de *Fousang*», mais traite d'une collection d'historiettes de cour japonaises ³) dont le titre a été littéralement traduit par Pfizmaier.

On sait que les Japonais ont adopté pour leur pays comme nom poétique celui de *Fousang*. Ce titre doit être supprimé ici et inscrit dans la *Bibliotheca japonica*, que l'auteur prépare.

Colonne 1366 du premier volume, il faudra ajouter à la notice sur le voyageur hollandais au Tibet, la notice très intéressante qu'a publié sur lui feu le professeur P. J. Veth: **De Nederlandsche Reiziger Samuel van de Putte** (*met schetskaartjes*) dans le second volume du «Tijdschrift van het Aardrijkskundig Genootschap te Amsterdam», d'après les reliques de ce célèbre voyageur conservées dans le Musée du Zeeuwsch Genootschap à Middelburgh.

La première mention néerlandaise de ce voyageur se trouve dans les *Bataviasche Nouvelles* de 1745, pp. 56, 126. Klaproth fait

1) L'article a été publié dans le *Indische Gids*, 1883, Vol. II, pp. 262—271 et pp. 414—435.

2) 扶桑拾葉集.

3) Fr. von Wenckstern, *Bibliography of the Japanese empire*, p. 90. L'opuscule se trouve dans la bibliothèque de l'Université de Leyde.

mention de ce voyageur dans une note à son édition de la courte Notice sur le Tibet du *Fra Francisco Orazio* dans le Nouveau Journal asiatique, Vol. XIV, p. 191.

Il est encore mentionné dans les Voyages d'*Egmont van der Nijenburg* et *Heyman* (Vol. II, p. 395), les Actes de la «Maatschappij van Letterkunde» à Leyde 1871, p. 51, dans *Disraeli*, Curiosities of literature. A Mandarin from Middelburgh, etc., etc. Ce que *Clements Markham* dit de van de Putte est dû à une communication du Prof. Veth, auquel Markham avait demandé des renseignements sur ce voyageur.

G. S.

G. E. GERINI, *Chulakantamangala* or *The Tonsure ceremony as performed in Siam*. Bangkok, 1895.

Capt. G. E. Gerini, of the Royal Military College at Bangkok has published, at the occasion of the coming of age of the crown-prince of Siam *Somdetch Chaù Fá Mahá Vajirávudh*, actually in England, a very interesting book upon the

Tonsure ceremony as performed in Siam, as well among the aristocracy as among the common people. The first part contains the Introduction, and is divided into 9 sections treating respectively of the Tonsure's place in domestic rites, the origin and meaning of it; the topknot and its origin; the legend as to the origin of tying up the hair in the form of a topknot; the origin of the topknot-cutting rite; the brâhmanic legend of the tonsure of Ganeça; the buddhist version of the tonsure of Siva's children; the legends compared and the deductions to be drawn therefrom; the tonsure terminology.

The second part treats exhaustively and most minutely of the Preparations for the tonsure, the ceremonies to be performed on the eve of the tonsure and those performed on the tonsure-day.

Part III treats exclusively of the *Sokan* or the tonsure performed on members of the royal family, whilst the volume closes with 25 notes on the special implements and instruments employed in the

Tonsure ceremony. The work is illustrated with a portrait of the crown-prince (frontispiece) and IX other plates illustrative of the different ceremonies, as, also, some text-illustrations.

In section II of the Introduction, the author states his opinion concerning the origin and meaning of the tonsure, which he attributes, with a great degree of probability, to the consecration of the tonsured man to the Sun, the greatest divinity of all old races of mankind and of which the unseen, mystic God is only an abstract idea. The tonsure, whatever modern priests or modern races may say, points unmistakably to an old Sun-worship as so many other originally pagan rites which have held their ground to the present day in Christendom. Roman catholic priests, at least, should abolish their heathenish sun-tonsure, and should no longer encircle the heads of their saints with the traditional aureola which represents nothing else but the golden rays emanating from the sun and other luminous stars.

In Peru the tonsure of the

eldest son of the Inka was always executed by the chief high-priest of the Sun.

Just as the sun is deprived of its rays when it submerges beneath the horizon at sunset, and loses thereby its forces, so the loss of the hair of the head, which symbolised the sun's rays, was considered as enfeebling the man. Samson lost his forces by the loss of his hair; and this explains why the conqueror sheared the warcaptives he had made in order to deprive them of their forces.

The gaulic slaves, captured by the Romans, did not resent so much their slavery, as the loss of their long hair; and their only consolation was that their hair would grow again if they could manage to escape.

In the british army, where the soldiers are allowed to retain their natural chevelure, one of the heaviest disciplinary punishments is the cutting short of their hair which they even dread more than a flogging.

Capt. Gerini is, however, wrong in saying (p. 9 and 15) that the

Manchus inflicted the shaving of the head upon the Chinese as a sign of subjection; for the Manchus themselves shave their head and wear a cue, because they want to resemble as near as possible a horse — the pride of nomadic races in North-Asia. Before the Manchu invasion, the Chinese wore their hair as the old Japanese did, and shaved already a part of it; retaining only the topknot.

Wells-Williams (Middle Kingdom, II, p. 30) rightly says: "The 'ancient Chinese wore their hair 'long, and bound upon the top 'of the head, somewhat after the 'style of the Lewchewans; But in '1627, while the Manchus were 'in possession of only Liautung, 'they issued an order, that all 'the Chinese under them should 'adopt *their* coiffure on penalty 'of death, as a sign of *allegiance* '(and not as one of *subjection*, as 'Capt. Gerini says); the fashion 'thus begun by compulsion, is now 'followed from choice". No greater insult can be done to a Chiuaman as that of cutting off his cue; and in the Netherlands Colonies,

where he is out of reach of his mandarins, he prefers paying a "cue-tax" rather than cut it off.

Of course, there are other reasons for the tonsure or the clipping of the hair, as e. g. as a sign of mourning, or for reasons of cleanliness. The less hair a man wears, who does not carefully comb it, the less place lice find to hide themselves, and yet, with the little hair Chinese and Japanese have retained, they still swarm with these disgusting insects.

As such an hygienic measure, it would be greatly beneficial to our own european lower classes, if the tonsure was practised wholesale upon them, just as it is practised upon all soldiers of continental armies.

But volumes could still be written upon this subject. If we have touched upon a few points here, it is to call the attention of our readers to this highly interesting work of Capt. Gerini. In Siam so many interesting relics of old India, old Malaysia and old China have survived, that each

dive into them is a mine of interesting ethnography. We hope that the author may shortly take up some other of these ethnographic topics and bring it before the public.

G. SCHLEGEL.

Phallicism in Japan. Under this title, Dr. EDMUND BUCKLEY, of the Chicago University, has collected in a pamphlet of 34 pages a number of interesting facts bearing on the subject of phallic worship in Japan. He shows that even now there are temples dedicated to this cult and that notwithstanding the efforts of the Government to suppress this rather gross form of nature-worship, numerous evidences of its existence may still be found in secluded places. Dr. Buckley also discusses the question of Phallic worship in Shinto, and draws attention to the phallic interpretation given by the Japanese scholar Hirata to the *nuboko* or jewel-spear with which the creator-deity *Izanagi* stirred up the ocean brine and formed the first island.

Ancient Chinese Coins. The April number of the Journal of the Royal Asiatic Society of London contains a somewhat severe criticism by Mr. L. C. Hopkins, of the British Consular Service in China, on the late M. Terrien de Lacouperie's work on this subject. Mr. Hopkins is a sound Chinese scholar and his remarks deserve serious consideration.

Japanese Wood-cuts. The "Portfolio" for May consists of an illustrated essay by Professor Anderson, author of the *Pictorial Arts of Japan*, on the Japanese art of wood-engraving. The numerous illustrations are beautifully executed and the letter-press is worthy of them, coming as it does from the hand of the highest authority on this subject. It is an excellent half-crown's worth.

The Art of Casting Bronze in Japan. A paper on this subject by Mr. W. GOWLAND appears in the May number of the Journal of the Society of Arts. It deals with the history of the use of bronze in Japan beginning with a bronze age which ended about

the second century A. D., the introduction of bronze from China in early times and the high perfection it reached during the Nara period of Japanese History (the 8th century). The technics of bronze founding are also treated with great thoroughness, and as Mr. Gowland was for many years Technical Adviser to the Japanese Imperial Mint at Osaka, we may be sure that the information he gives regarding the processes used is to be fully relied upon.

W. G. ASTON.

Tchou-hi sa doctrine et son influence, par P. LEGALL, S. J.

Nous ne parlerions pas de cet ouvrage si l'auteur n'avait cru bon pour lui de traiter avec dédain tout ce qui a été fait avant lui sur cette matière et s'il n'avait basé son jugement sur une erreur assez singulière qui m'a valu une critique inattendue. Il ne s'est pas aperçu que le texte de M. Mac Clatchie et celui de mes extraits n'était pas du tout le même que le sien, mais provient d'un autre

recueil, où il est très différent et seulement résumé. Nous ne chicanerons pas le jeune auteur sur plus d'une traduction assez inexplicable. La seule chose qu'il importe, c'est d'avertir les lecteurs que l'auteur se fait une idée très fausse des doctrines de *Tchou-hi* dont il veut faire un matérialiste absolu. Son erreur provient d'une connaissance insuffisante des textes de *Tchou-hi*. Quand ce philosophe dit par exemple, que nous devons faire toutes nos actions en pensant que nous sommes en présence de *Shang-ti*, il ne désigne évidemment pas sous ce nom une force cosmique matérielle. L'auteur n'a pas compris la distinction à faire entre certaines thèses philosophiques et les croyances pratiques. Du reste son but est d'abaisser la raison humaine et il m'engage à y concourir. Je ne l'écouterai certainement pas, le seul but à atteindre est la vérité.

C. DE HARLEZ.

Japan wie es wirklich ist, von KINZA RINGÉ M. HIRAI (dem Bud-

dhapriester KINGA HIRAI, der 1893 in Boston »Religious thought in Japan« veröffentlicht hat?) — Deutsch von M. Klittke, Leipzig 1895.

Nur wenige Worte zur Abschreckung über eine Broschüre, die unter dem vorstehenden Titel weiter nichts als ein erbärmliches, circa 2½ Oktavbogen schlankes Machwerk bietet.

Es ist an ihn einzig und allein der Titel und die panegyrische Beurteilung, die sie unverdienterweise in einem Teil der deutschen Tagespresse gefunden hat, verlockend.

Inhalt und Form dagegen sind ein Beweis dafür, dass sie, falls die Namen auf dem Titelblatt kein Pseudonym für Karlchen Miessnick sein sollten, nur von einem Japaner, der gar kein Deutsch versteht, erdacht und von einem Deutschen, der gar kein Japanisch versteht, niedergeschrieben sein kann, denn es ist augenscheinlich ein gedrucktes, schlecht stilisiertes Missverständnis. Ohne jede Disposition gibt es im naivsten Quartanerstil Thatsächliches, Schiefes und Falsches durcheinander. Unter den

überraschenden Neuigkeiten will ich nur folgende anführen:

Seite 3 reicht die *authentische japanische Geschichtschreibung* 26 Jahrhunderte zurück (*c. ein Jahrtausend zu weit nach den neuesten wissenschaftlichen Forschungen*).

S. 5 wird die *Provinz Bungo* in einen Hafen Bungo und die *zweitgrösste Insel Japan's* in eine *Insel südlich von Japan* verwandelt.

S. 13 wird von Commadore Parry gesprochen (hoffentlich nur Druckfehler?).

S. 14 wird *mutsumaje* (statt *mutsumajii* »freundlich«) von *tsuma*, »Weib« abgeleitet. Eine köstliche Etymologie. Ebenso gut könnte man *Schultheissbrauerei* von *heiss* ableiten.

S. 16 *hano* statt *hana* »Blume«.

S. 21. Sehr drollig *Longo*. Das soll das chinesisch *Lünjü*, japanisch *Rongo* genannte Werk sein.

S. 29 *suzunu* statt *suzumu*, »sich abkühlen«.

S. 32 Wieder ein kleiner Rechenfehler: »Einführung des Buddhismus im 6. oder 7. Jahrhundert vor Chr. statt im sechsten nach Chr.

Von den Abbildungen, mit denen das Werk durchschossen ist, und die in gar keinem Zusammenhange mit dem Inhalt stehen, zeigt uns eine *Buddhistische* Priester mit der Unterschrift *Shinto*-Priester, und das vornehme japanische Ehepaar gegenüber dem Titelblatt ist nach seiner *Tracht* allerdings japanisch, nach seinem Geschlecht könnte es aber nur ein »lesbisches“ sein! —

Doch ich will mein Empfehlungsschreiben mit den Worten unterbrechen, mit denen eine betübte Japanerin ihren Sang zu unterbrechen pflegt: »Das ist ein traurig Lied, ich kann nicht weiter

singen“. Ich hätte das Werkchen auch gern totgeschwiegen, wenn Titel und Beurteilung nicht in all zu schroffem Widerspruch zu Inhalt und Form ständen und dadurch viele Wahrheit liebende und suchende Leser irreführen und enttäuschen müssten. An guten Werken und Büchern über Japan mangelt es nicht. Wer solche lesen oder studieren will, braucht nur Herrn von Wenckstern's japanische Bibliographie (von mir besprochen in der Märznummer des *T'oung-Pao*) nachzuschlagen.

Dr. GRAMATZKY.

BIBLIOGRAPHIE.

Bausteine zu einer Geschichte der chinesischen Literatur

ALS SUPPLEMENT ZU WYLIE'S „NOTES ON CHINESE LITERATURE“

VON

FRIEDRICH HIRTH.

ALEXANDER WYLIE, der uns in seinen »Notes on Chinese Literature“¹⁾ ein würdiges Denkmal seiner umfassenden chinesischen Belesenheit wie seines Fleisses hinterlassen hat, sagt mit Recht, nachdem er sämmtliche bis zu seiner Zeit erschienenen Werke über chinesische Literatur angeführt: »they cover but a small portion of the field occupied by this treatise“. Vor WYLIE war es SCHOTT'S »Entwurf einer Beschreibung der chinesischen Literatur“ (Berlin, 1854), worin wir noch am meisten mit Material versorgt wurden, und dieser war wiederum auf früheren Arbeiten, wie KLAPROTH'S »Verzeichniss der Chinesischen und Mandschu-Tungusischen Bücher und Handschriften der Königlichen Bibliothek zu Berlin“ (Berlin 1840) und anderen Bibliotheks-Katalogen aufgebaut. Ein

1) »Notes on Chinese Literature with Introductory Remarks on the progressive advancement of the Art“, etc. London (Trübner & Co.), 1867.

Vergleich mit WYLIE's »Notes" und SCHOTT's »Entwurf" muss zeigen, wie unendlich reichere Quellen WYLIE zu Gebote standen. Denn während die vorher erschienenen Fachwerke nur einen kleinen Theil des damals neuen Werkes mit Material versorgt hatten, konnte WYLIE eine grosse Anzahl chinesischer Werke, die den europäischen Gelehrten nie zu Gesicht gekommen waren, persönlich in Augenschein nehmen. Wo dies nicht der Fall war, wurde der grosse Katalog der Kaiserlichen Bibliothek in Peking zu Rathe gezogen.

Seit WYLIE seine »Notes" veröffentlichte, sind 27 Jahre verflossen und das handliche Werk ist manchem bei seinen Studien ein treuer Berather gewesen. Wer sich jedoch eingehend mit der chinesischen Literatur beschäftigt, der muss täglich auf die Titel chinesischer Werke stossen, über die uns auch der inhaltreiche Index zu den »Notes" keine Auskunft giebt. Eine erweiterte, mehr umfassende Literaturgeschichte wird deshalb früher oder später nöthig werden. Zu einem solchen Werke Rohmaterial zu liefern ist der Zweck der folgenden Aufzeichnungen.

Indem ich dem Arbeiter auf dem Gebiete der chinesischen Literatur diese »Bausteine" zur Verfügung stelle, verzichte ich aus praktischen Gründen von vornherein auf jede Klassifizierung der zu beschreibenden Werke und wähle zunächst aus meiner eigenen Bibliothek solche Bücher aus, die in WYLIE's »Notes" entweder gar nicht oder nur ungenügend besprochen sind, wobei es mir besonders um den speculativen Werth eines jeden Werkes und seine etwaige Stellung zur sinologischen Forschung zu thun sein wird. Ein alphabetisches Verzeichniss der Titel, das der Leser in Verbindung mit dem WYLIE'schen Index benutzen könnte, wird später diesen bibliographischen Beiträgen praktischen Werth verleihen. Um die Anfertigung eines solchen Verzeichnisses zu erleichtern, sind die einzelnen Titel mit laufenden Nummern versehen. Der Leser

notiere folgende Abkürzungen zweier häufig zu nennenden Handbücher, und zwar:

Ts'm. = *Ts'ung-mu* oder *K'in-ting-ssü-k'u-ch'üan-shu-ts'ung-mu* (欽定四庫全書總目), d. i. der grosse beschreibende Katalog der kaiserlichen Bibliothek in Peking, — eine unserer Hauptquellen, wenn auch bei Weitem nicht die einzige, wie wir im Verfolg dieser Aufzeichnungen sehen werden; und
T'sec. = *T'u-shu-chi-ch'êng* (圖書集成), die bekannte grosse Encyclopädie, vor einigen Jahren in 1620 Bänden von Neuem herausgegeben.

1. *Wan-sing-t'ung-pu* (萬姓統譜), biographisches Quellenwerk, herausgegeben von *Ling Ti-chih* (凌迪知). Erschien im Jahre 1579. Es enthält in 146 Büchern das gesammte biographische Material der vor jener Zeit erschienenen Geschichtswerke (*shih*), schöpft jedoch auch aus anderen Quellen, wodurch es als Nachschlagebuch, nach Reimen geordnet, besonders werthvoll wird. Es wird im biographischen Theil des *T'u-shu-chi-ch'êng* fast an allen Stellen citiert, wo nicht die Biographie aus der betreffenden officiellen Geschichte vorliegt. Als Anhang dazu erschien
2. *Shih-tsu-po-k'ao* (氏族博攷), von demselben Verfasser, in 14 Büchern die Familiennamen, ihren Ursprung, u. s. w. behandelnd¹⁾.
3. *Yü-kung-chih-nan* (禹貢指南), d. h. »Compass oder Wegweiser zum Tribut des Yü«, von *Mao Huang* (毛晃), ein Commentar zum sechsten Buch des *Shu-king*, mit besonderer Berücksichtigung der ältesten Geographie, in 4 Büchern. Der Verfasser gehört vermuthlich dem 12. Jahrhundert an. Sein

1) Ueber sonstige biographische Handbücher S. Mayers, „Bibliographical“ in *Notes and Queries on China and Japan*, Vol. I, p. 72 ff.

Werk war Jahrhunderte lang der Vergessenheit anheim gefallen, bis es aus der grossen Handschriften-Sammlung *Yung-lo-ta-tien* von Neuem abgedruckt wurde. *Ts'm.*, Kap. 11, S. 9. Im Jahre 1773 in der Sammlung des *Wu-ying-t'ien* (Wylie, Appendix I, S. 208) herausgegeben.

4. *Yeh-chung-ki* (鄴中記) von *Lu Hui* (陸歲羽), eine der ältesten Städtebeschreibungen der chinesischen Literatur, die trotz mancher Anfechtungen dem gelehrten Verfasser des Kaiserlichen Katalogs der Dynastie *Tsin* (265 bis 419 n. Chr.) zugeschrieben wird. *Yeh* oder *Yeh-tu* ist einer der alten Namen der heutigen Stadt *Chang-tê-fu* in Honan (Playfair, N°. 258). Es finden sich in dem kleinen Werk, wie in allen ältesten Städtebeschreibungen, mancherlei Einzelheiten von kulturgeschichtlichem Interesse. *Ts'm.*, Kap. 66, S. 7.

5. *Ling-piao-lu-yi* (嶺表錄異), in drei Abtheilungen von *Liu Sün* (劉恂), der am Ende des neunten Jahrhunderts Kreisvorsteher in Canton gewesen sein soll. *Ts'm.*, Kap. 70, S. 28. Das Werk enthält zahlreiche, wegen ihres Alters wichtige Aufzeichnungen über Alterthümer und Bodenerzeugnisse der Umgegend von Canton mit gelegentlichen Andeutungen über Beziehungen zu überseeischen Ländern.

6. *Wu-ying-tien-chü-chên-pan-chêng-shih* (武英殿聚珍版程式), ein interessanter Beitrag zur Geschichte der Buchdruckerkunst in China, bestehend aus einer reich illustrierten Beschreibung der Herstellung der berühmten, jetzt nur selten anzutreffenden Druckwerke der Sammlung des *Wu-ying-tien* (Wylie, Appendix, I). Die Vorstände der im Palaste dieses Namens bestehenden kaiserlichen Druckerei legten dieses Werk im Jahre 1777 dem Kaiser *Kien-lung* zur Bestätigung des Imprimatur vor. In der Eingabe erhalten wir einen Einblick in die Arbeit jenes interessanten Instituts, das eine Zeit lang mit beweglichen

Holztypen arbeitete, ohne im Stande zu sein den uralten Holzblock aus den Druckereien zu verdrängen. Wir werden in dem Werke selbst ausführlich über die in China damals noch neuen Procedures des Drucks mit beweglichen Holztypen belehrt, unter anderen über die Herstellung der Typen die, wie die zum Drucken auch sonst verwendeten Blöcke, aus *ts'ao-mu* (棗木, *Zizyphus vulgaris*, Lam.) verfertigt wurden, über die Herstellung der Schrift, die Einrichtung der Setzerkasten, das Setzen, u.s.w.

7. *Siang-kiao-p'i-pien* (象教皮編), »Compendium der Elephanten-Religion«, ein encyclopädisches Wörterbuch buddhistischen Wissens, in sechs Büchern. Die älteren Glossare für Sanskrit-Transscriptionen, wie sie in dem grossen Sammelwerk *I-ch'ieh-king-yin-i* (一切經音義) und anderen Werken der Dynastie *T'ang* (worüber Wylie, S. 163 ff.) abgedruckt sind, bilden selbstverständlich die Quelle, aus der alle späteren Compileren schöpften. Während der *Ming*-Dynastie ist nun ganz besonders fleissig an übersichtlicher Zusammenstellung des vorhandenen Materials gearbeitet worden, wie eine Anzahl von Titeln bei WYLIE (l. c.) beweist, denen noch der Abschnitt über Buddhismus in der bekannten Encyclopädie jener Periode, des *T'ien-chung-ki* (天中記) hinzuzufügen ist. Das vorliegende Werk wurde im Jahre 1584 veröffentlicht. Es eignet sich besonders wegen seiner übersichtlichen, dem Kategoriensystem angepassten Eintheilung, als Nachschlagewerk. Die bisher veröffentlichten Handbücher des chinesischen Buddhismus (Index zu Julien's *Hiouen Thsang*, Eitel, u.s.w.) enthalten nur einen Theil des vorhandenen Materials. Schon aus dem ersten Buche, das unter dem Titel *Fan-yi* (梵譯), »Übersetzungen aus dem Sanskrit«, die chinesischen Äquivalente zahlreicher Termini giebt, würde sich durch die vereinten Bemühungen

eines Sinologen und eines Sanskritisten ein werthvoller Nachtrag zu den vorliegenden Wörterbüchern bilden lassen.

8. *Shih-sing-yün-pien* (史姓韻編), ein nach Reimen geordneter Index zu den Personennamen der *Êrh-shih-ssü-shih* (二十四史). Als Schlüssel zum biographischen Theil der dynastischen Geschichtswerke wird jeder, der sich an seinen Gebrauch gewöhnt hat, dieses Werk geradezu unentbehrlich finden. Wer in der chinesischen Literatur mit Erfolg arbeiten will, muss sich bei Zeiten mit dem Gebrauch derartiger Handbücher vertraut machen. Kapp. 1 bis 60 behandeln die chinesischen Eigennamen in der Reihenfolge der Schriftzeichen, wie sie im *Pet-wên-yün-fu* dem Leser bekannt geworden ist; es folgen in den letzten vier Kapiteln die Eigennamen der *Liao* (Kitan), *Kin* (Dschurdschen-Tataren), *Yüan* (Mongolen) — Kap. 61; die Pseudonyme (*Yih-sing*, 佚姓) und buddhistischen Namen — Kap. 62; und schliesslich die Namen der kaiserlichen Prinzessinnen (*kung-chu*, 公主) und berühmten Frauen (*lieh-nü*, 烈女) — Kap. 63 und 64. Das Werk erschien unter *Kien-lung* im Jahre 1784, als handlicher Neudruck in Shanghai 1884.

9. *King-yün-chi-tzu-si-kiai* (經韻集字析解). Für jeden, selbst den Bestunterrichteten, enthält das chinesische Reimwörterbuch grosse Schwierigkeiten. Aus den Lauten des modernen Chinesischen sind zunächst die Reime der alten Sprache, die der gangbarsten lexikographischen Anordnung chinesischer Handbücher zu Grunde liegen, nicht immer wieder zu erkennen. Von den Schwierigkeiten des Systems abgesehen, die schliesslich jeder, der sich mit Laut- und Tonlehre als Specialität beschäftigt, mit der Zeit überwinden lernt, haben wir es auch noch mit einer gewissen Willkür in der Anordnung zu thun. Den Besitzern des *P'ei-wên-yün-fu* (佩文韻府), dem FORCELLINI des Sinologen, muss es auffallen, dass hier z. B. die Zeichen für

lung, »Drache«, (龍) und lung, »erhaben« (隆), die sich weder im Laut noch im Ton von einander unterscheiden, in verschiedenen Kapiteln erscheinen. Was nicht jedem auffällt, ist ferner der Umstand, dass zwischen den beiden ersten Hauptgruppen *Shang-p'ing-shêng* (上平聲) und *hia-p'ing-shêng* (下平聲) thatsächlich kein auf Tonverschiedenheit begründeter Unterschied besteht. Die Zusätze *shang* (上) und *hia* (下) bedeuten hier nicht mehr als unser *a* und *b*, oder erste und zweite Unterabtheilung. Die Zweitheilung ist lediglich deshalb vorgenommen worden, um die Klasse der *p'ing-shêng* (平聲) nicht gar zu umfangreich werden zu lassen. Derartige Willkürlichkeiten in der Anordnung der Zeichen erschweren natürlich den Gebrauch jedes nach Reimen geordneten Wörterbuchs. Das vorliegende Werk, das im Jahre 1834 erschien und mehrere Auflagen erlebt hat (die meinige von 1877), verfolgt den Zweck, den Gebrauch des Reim-Lexikons zu erleichtern. Man findet darin sämtliche im *P'ei-wên-yun-fu* behandelten Schriftzeichen nach Klassenhäuptern geordnet, mit Angabe des Reims und der Reim-Nummer. Ich habe dieses kleine Buch, das übrigens nicht das einzige seiner Art ist, Jahre lang benutzt, bis mir der Besitz von GILES' Dictionary das Auffinden des Reimes nach dem mir in den meisten Fällen bekannten Laut noch mehr erleichterte. Zu bedauern ist, dass GILES der Angabe des Reimes nicht auch die Reim-Nummer hinzugefügt hat. Doch ist diesem Übelstand leicht durch eine Tabelle abzuhelpen, wie ich sie mir als Schlüssel zu den am Häufigsten benutzten Reim-Wörterbüchern angefertigt habe, und zwar nach folgendem Rezept, dessen Nachahmung ich jedem Benutzer einer chinesischen Bibliothek empfehle: 1. die Reime sind alphabetisch zu ordnen, 2. die Kapitel-Nummer des zu benutzenden Werkes ist für jedem Reim an Ort und Stelle einzutragen, etwa wie folgt:

Reim.	Ton u. Nummer.	P'ei-wên- yün-fu. Kap.	T'u-shu-chi-ch'êng, Sect. 14. Biographie		Shih-hing- yün-pien. Kap.
			Einf. Namen Band.	Doppelnamen Band.	
眞 <i>chên</i>	SP. 11	11	670	733	9—10
軫 <i>chên</i>	SS. 11	41	715	735	46
震 <i>chên</i>	CS. 12	71	720	736	53

Die mit solchen Hilfsmitteln erzielte Zeitersparniss lässt jede auf ihre Herstellung verwendete Mühe als gering erscheinen. Einen Schlüssel zu den Reimen aber sollte jeder besitzen, der sich an den täglichen Gebrauch der wichtigsten Nachschlagewerke, wie des *P'ei-wên-yün-fu*, gewöhnen will.

10. *Hui-ko-shu-mu* (彙刻書目). Dieses von WYLIE auf S. 61 nur flüchtig erwähnte Verzeichniss chinesischer Sammelwerke ¹⁾ verdient die Beachtung jedes Sammlers chinesischer Druckwerke. Jedem, dem an einer gründlichen Kenntniss dieser endlosen Literatur gelegen ist, kann ich die Erwerbung solcher Sammelwerke gar nicht dringend genug empfehlen. Trotz der fleissigen Arbeiten, die wir bereits als Grundlagen einer chinesischen Literaturgeschichte besitzen, wissen wir doch eigentlich noch recht wenig über diesen Gegenstand. Dies muss jedem einleuchten, der einen Blick auf die Tausende von Titeln wirft, die den Inhalt der 269 Sammelwerke dieses im Jahre 1799 herausgegebenen Katalogs bilden.

WYLIE theilt im Appendix zu seinen »Notes" nur den Inhalt von 13 solcher *Ts'ung-shu* mit, und wenn auch einzelne besonders wichtige Titel sich in den verschiedenen Sammlungen

1) *Ts'ung-shu* (叢書).

wiederholen, so wird man doch in den *Ts'ung-shu* unendlich werthvolles Material auch für die Forschung im europäischen Sinne finden. Die Idee, die den meisten dieser Sammelwerke zu Grunde liegt, ist in dem Titel des von WYLIE auf S. 214 erwähnten *Chih-pu-tsu-chai-ts'ung-shu* (知不足齋叢書) ausgesprochen. Die Sammelwerke sollen eine Lücke ausfüllen, entstanden durch das Vergriffensein werthvoller älterer Werke, die aus diesem Grunde nicht so bekannt sind, wie sie es verdienen. Aber nicht allein vergriffene Werke werden in solchen Sammlungen abgedruckt, sondern auch Manuscripte und solche Werke, die seit Jahrhunderten überhaupt nicht im Umlauf gewesen sind, wie z. B. die in dem Riesen-Manuscript *Yung-lo-ta-tien* aufbewahrten Einzelwerke. Dass sich unter diesen auch für uns Wichtiges befindet, beweist das *Chu-fan-chih* (諸蕃志) von *Chao Ju-kua*, das, Jahrhunderte lang dem lesenden Publikum entzogen, erst am Ende des vorigen Jahrhunderts (1783) zum ersten Mal in einem *Ts'ung-shu*, dem *Han-hai* (韓海), wieder abgedruckt wurde, mit diesem zwei weitere Auflagen erlebte und schliesslich im *Hiao-tsin-t'ao-yüan* (學津討原), einem Sammelwerk in 200 Bänden, von Neuem veröffentlicht wurde. Wegen ihrer Kostspieligkeit sind natürlich auch solche Werke nicht jedem zugänglich, sodass z. B. *Chao Ju-kua's* Buch nur mit der Bibliothek zu haben ist, in der es abgedruckt ist. Dass aber solche Werke existieren und trotz ihres hohen Preises viel gekauft werden, beweist, dass sie nur Kost für verwöhnte Leser enthalten, die kein Opfer scheuen, sie sich zu verschaffen. Die Hälfte eines solchen Sammelwerkes wird meist von solchen Einzelwerken gebildet, die man anderweitig im Buchhandel entweder gar nicht, oder nur schwer auftreiben kann. Meine eigene Erfahrung geht dahin, dass ich es nie bereut habe, mich mit solchen Werken zu umgeben. Der Euro-

päer kann selbst nach 25 jährigem Studium sich in Bezug auf Routine und Belesenheit mit einem älteren chinesischen Gelehrten nicht vergleichen, da dieser von Kindesbeinen an tagtäglich nichts als Chinesisch treibt, während jener den besten Theil seines Lebens, die Jugend, seiner Ausbildung als gebildeten Abendländer widmen muss. Ihm sind daher die meisten Titel beim Ankauf eines solchen Werkes unbekannt. Ich habe dem Glück getraut, und immer die Erfahrung gemacht, dass man die erworbenen Schätze um so mehr achtet, je mehr man sich damit beschäftigt. Man kann sicher sein, in den meisten jener Sammelwerke, immerhin sehr viel zu finden, das uns Europäern gänzlich, den meisten Chinesen grösstentheils unbekannt, und dabei selbst für uns äusserst werthvoll ist. Im *Hui-ko-shu-mu* nun finden wir eine willkommene Uebersicht über den Inhalt der meisten dieser Sammelwerke soweit es sich um Büchertitel handelt. Da seit dem Erscheinen dieses Katalogs eine Bedeutende Anzahl Sammelwerke herausgegeben worden ist, so würde sein Besitz ohne einen Nachtrag für die Periode *Kia-k'ing* und namentlich die Zeit des Kaisers *Tao-kuang*, in der der Buchhandel durch eine bedeutende Zahl neuer Werke, besonders aber solcher Neudrucke bereichert wurde, wie sie die *Ts'ung-shu* nur zeigen, für uns nur wenig Werth besitzen. Ein solcher Nachtrag erschien unter dem Titel *Suh-hui-ko-shu-mu* (續彙刻書目) im Jahre 1875, mit zahlreichen Nachträgen zu dem früheren Werke.

11. *Kuo-chao-hua-shih* (國朝畫識). Die chinesische Literatur ist ungemein reich an Werken zu der Kenntniss der nationalen Kunstgeschichte; unter diesen nimmt die Geschichte der Malerei wohl die erste Stelle ein, da es gewissermassen zur guten Erziehung des chinesischen Gentleman gehört, in diesem Fache gut beschlagen zu sein. Nächst der Kenntniss der Literatur ist

es ein gewisses Etwas in der Handschrift, das den gediegenen Mann über die Masse erhebt, ein Etwas, das uns Europäern ganz unverständlich ist. Die blossen Schriftzeichen von einem hervorragenden Manne geschrieben, die Abschrift eines Gedichtes, das gar nicht von ihm herzurühren braucht, erfüllt den Kenner mit Bewunderung oder Geringschätzung, je nach der individuellen Form der Schriftzüge. Im engsten Zusammenhang mit der Pflege der Handschrift steht nun die Kunst zu zeichnen oder zu malen. Die Skizze eines unsrer Art des Betrachtens vollkommen nichts sagenden Blüthenzweiges, einiger Bambusblätter, eines flatternden Vogels, ist im Stande den Kenner, — und als solchen betrachtet sich jeder wahrhaft Gebildete, — in Begeisterung zu versetzen; das Kolorit spielt dabei eine ziemlich untergeordnete Rolle; genial hingeklext, sind es oft nur wenige Pinselstriche in verschiedenen Nüancierungen derselben schwarzen Tusche, mit der der Künstler sein Motto daneben setzt, die den Mann von Genius verrathen. Tausende, deren Werke uns fremden Barbaren nur ein Lächeln abgewinnen können, haben sich in ihrer chinesischen Heimath mit solchen Gemälden Namen gemacht, die von Zehntausenden mit grösster Verehrung genannt werden. Es darf uns daher nicht wundern, dass die Literatur dieser Kunst ausserordentlich umfangreich ist. Vor Allem hat man sich bemüht, das biographische Material zum Nutzen der Nachwelt aufzubewahren. Das vorliegende Werk ist ein solches Künstler-Lexikon, das in 17 Büchern biographische Daten mit kurzen Andeutungen über ihre Kunstrichtung und ihre Werke für 770 Maler der gegenwärtigen Dynastie enthält, und zwar nur bis zum Ende des vorigen Jahrhunderts, d. h. etwa von 1644 bis 1797, dem Datum der Vorrede. Der Compiler hat sein Material einer ausserordentlich grossen Anzahl von Einzelwerken entlehnt, wie ein Blick auf die jeder

Biographie beigefügte Quellenangabe zeigt, unter denen einige ältere Werke, wie das im Katalog der Kaiserlichen Bibliothek (*Ts'm.* 114, p. 25) besprochene *Hua-chéng-lu* (畫徵錄), sowie die einzelnen Local-Chroniken (*Fu-chih*, *Hien-chih*, u. s. w.) eine hervorragende Rolle spielen. Diese Art Werke sind in erster Linie zwar für den Sammler berechnet, aber Nachschlagewerke in unserem Sinne darf man sie nicht nennen. Wir Europäer sind durch die wohlthätige Einrichtung des »Index« sehr verwöhnt; aber der chinesische Sammler liest ein solches Werk immer und immer wieder, bis er es genügend im Kopfe hat, um sich getrost auf den Bildermarkt zu begeben. Eine Fortsetzung dieses Werkes, die Zeit von 1812 bis 1848 behandelnd, ist das *Mo-hiang-kü-hua-shih* (墨香居畫識) in 10 Büchern. Da hier Quellenangaben fehlen, nehme ich an, dass es der lebenden Überlieferung der Zeitgenossen seine Existenz verdankt. Ein Nachtrag zum ersterwähnten Malerbuch in 2 Büchern, der die dem Jahre 1812 vorausgehenden Jahrzehnte behandelt, existiert; ist mir jedoch nie in die Hände gefallen. Wer sich für chinesische Gemälde der Neuzeit interessiert (und dieser Periode gehört wohl neun Zehntel von Allem an, was man an guten und schlechten Bildern zu sehen bekommt) wird bei fleissigem Nachsuchen manchen werthvollen Fingerzeig erhalten. Denn, wenn auch unsere Kunstanschauungen sich mit denen der Chinesen nie decken können, so ist es doch wichtig zu wissen, worin nach chinesischen Begriffen die Vorzüge und Fehler jedes uns interessierenden Künstlers bestehen. Auch Malerinnen finden in diesen Werken ihre Würdigung. Ihre Kunst muss dem Europäer, der sich längere Zeit für chinesische Gemälde interessiert, noch viel manierterter vorkommen als die der Männer; man kann das Werk einer Frau an der feinen, gezierten, unendliche Mühe und grosse Geduld verrathenden

den Arbeit erkennen, noch ehe man im Titel das *nü-shih* (女士), das dem Namen der Frau angehängt wird, gelesen hat. Dennoch sind den Frauen in unserem Werke ebenso liebevolle Bemerkungen gewidmet wie den Männern. In der Biographie von *Lo K'i-lan* (閨秀駱綺蘭, als kinderlose Wittwe *Kuei-siu*, d. i. »Fräulein« genannt) heisst es z.B.: »Als Tochter einer vornehmen Familie in X. in der Nähe von Nanking geboren, genoss sie eine gute Erziehung durch die Lecture der Klassiker. Sie beschäftigte sich in ihrer Jugend mit Poesie, und verheirathete sich später mit einem gewissen Y. in Nanking, verlor jedoch bald ihren Gatten, ohne ihm Kinder geboren zu haben, worauf sie nach Cheukiang übersiedelte, um dort ganz literarischen Studien zu leben. Wegen ihrer Gedichte lenkte sie die Aufmerksamkeit zweier hervorragender Akademiker auf sich, die eine Sammlung ihrer »Lieder« mit Vorreden begleiteten«, u.s.w. Man sieht, dass auch in China schriftstellernde und malende Damen mit allem Respect behandelt werden.

12. *Chi-ku-yin-p'u* (集古印譜). Zu den beliebtesten Gegenständen chinesischer Sammelwuth gehören die alten Siegel und Petschafte, ob Staats- oder Privatsiegel. Der Besitz eines beglaubigt echten Siegels ist schon deshalb wichtig, weil in unzähligen Streitfragen der Diplomatie, der Kunst und der Archäologie die Identität eines Siegelabdrucks den Ausschlag giebt. Der Abklatsch einer mit Vermillon-Zinnober gesättigten Holz-, Metall- oder Steinfläche dient bei den Chinesen bekanntlich als Unterschrift. Mehrere Quadratzoll grosse Inschriften dieser Art sind die Amtssiegel der Mandarinen, die über dem Datum am Ende eines Aktenstückes abgedruckt, denselben Zweck erfüllen wie bei uns die eigene Handschrift. Ein solches Siegel wird selbstverständlich mit grosser Sorgfalt behütet, oder sollte es

wenigstens sein. Man sagt, dass bei kleineren Reisen, das Amtssiegel häufig der Gattin anvertraut wird, die darauf wacht, dass damit kein Unfug getrieben wird. Aber auch im Privatleben bildet das Petschaft eine grosse Rolle. Der Maler drückt als letzten Akt seinem Werke in Gestalt seines Privat-Siegels »den Stempel der Echtheit" auf. Der Besitzer einer Bibliothek zeichnet seine Schätze mit seiner Marke, und bei werthvollen älteren Werken, die viel von Hand zu Hand gewandert sind, finden wir oft interessante Namen unter denen der früheren Besitzer. Für den Archäologen sind daher die Sammelwerke, in denen sich echte Abdrücke von Siegeln finden, so lange diese ein gewisses öffentliches Interesse in Anspruch nehmen, von der grössten Wichtigkeit. Die Literatur dieses Zweiges ist zwar keineswegs beschränkt, wie schon eine Reihe von Titeln bei WYLIE (p. 112 f.) beweist; da jedoch die Auflagen wegen der Schwierigkeit der Herstellung äusserst klein waren, so ist es heutzutage immer nur ein glücklicher Zufall, wenn Einem ein Werk dieser Art in die Hände fällt, das um so werthvoller ist, je älter das Datum seiner Entstehung, da mit jeder Umwälzung durch Krieg oder Revolution, sowie durch Diebstahl oder Feuersbrunst, die öffentlichen und privaten Sammlungen derartiger Curiositäten verringert werden. Bedeutende Siegel-sammlungen müssen in den berühmten Museen des Kaisers *Hui-tsung*, im Anfang des 12. Jahrhunderts, vorhanden gewesen sein, die in einem uns verloren gegangenen Werke jener für die kunstwissenschaftliche Literatur so ergiebigen Epoche, dem *Süan-ho-yin-p'u* (宣和印譜), in 4 Büchern beschrieben waren (S. *Ts'm.* 114, p. 32). Das vorliegende Werk in meinem Besitz ist im Jahre 1596 entstanden und enthält eine Anzahl von Original-Siegelabdrücken, von denen die meisten jetzt, nach drei Jahrhunderten, nicht mehr zu beschaffen sein dürften, allerdings

auch, wie der Verfasser selbst sagt, Facsimile-Copien von Original-Abdrücken und Übertragungen aus älteren Werken, im Ganzen 1600 Siegel in 5 Büchern. Die Abdrücke sind in Carrés eingetragen, und zwar mit vorzüglicher Zinnoberfarbe, da mir chinesische Kenner versichern, dass billige Präparate Abdrücke liefern, die nach einer längeren Reihe von Jahren verblassen, während die vorliegenden nach drei Jahrhunderten ihre ursprüngliche Frische beibehalten haben. Die mit Drucker-tusche aufgedruckten Erklärungen enthalten: 1) die Transcription der meist in alter Siegelschrift, oft selbst gebildeten Chinesen schwer zu entziffernden Legende; ferner Bemerkungen über 2) das Material des Originalstempels, ob Gold, Nephrit oder Bronze, das dem Range des Inhabers entspricht, und 3) über den Griff des Petschafts (*niu*, 鈕), dessen Form einem Attribute des Ranges entspricht. Das höchste Staatssiegel war natürlich das des Monarchen (*si* 璽), das aus Nephrit gefertigt, vier Zoll im Geviert mass. Unsere Sammlung enthält drei Abdrücke solcher kaiserlicher Siegel. Diese werden von der chinesischen Kritik, wenn auch mit einiger Ungewissheit, der Zeit des Kaisers *Shih-huang-ti* (221 bis 209 vor Chr.) zugeschrieben, dessen Minister *Li Ssü* (vgl. Mayers, *Manual* N°. 368) die Inschrift vorgezeichnet haben soll. Die Legende des einen Siegels ist in alter Siegelschrift gehalten, dem sogenannten *Ta-chuan-tzü* (大篆字); die der beiden anderen im *Siao-chuan-tzü* (小篆字), der von *Li Ssü* erfundenen Schriftart; die in dieser Schriftart abgefassten Siegel enthalten die Zeichen 受命於天既壽永昌 (*shou ming yü t'ien ki shou yung-ch'ang*), d. h. »nach des Himmels Beschluss [sei unserem Reiche] lange Dauer und ewiger Glanz beschieden“, oder wie es bei Giles heisst: »*Dei gratiâ: may the reign be long and prosperous*“.



Staatssiegel des Kaisers Shih-huang-ti nach der Handschrift
seines Ministers Li Ssü. Originalgrösse 4 Zoll im Quadrat.
Aus dem Werke *Chi-ku-yin-p'u*.

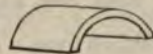
Abweichungen in der Form der Schriftzeichen von denen des *Shuo-wên*, sprechen eher für als gegen Echtheit, da dieses älteste Glossar für Siegelschrift über drei Jahrhunderte jünger ist als die angebliche Schrift des *Li Ssü*. Wie es auch um die Echtheit dieser Abdrücke bestellt sein mag, sie sind auch als gute Facsimile-Copien interessant genug, wenn sie uns ein richtiges Bild der damaligen Siegelschrift geben. Im ersten Buche unseres Werkes finden sich noch kleinere Staatssiegel der Dynastie *Tsin* mit Inschriften, die sämtlich nur ein gutes Omen bedeuten, wie *T'ien-lu yung-ch'ang* (天祿永昌), d. i. »Segen des Himmels, ewiger Glanz". Den kaiserlichen Siegeln folgen die der kaiserlichen Prinzen (*wang*, 王), der Fürsten (*kiün* 君), Herzöge, u. s. w. Vom Herzog abwärts ist das Petschaft nicht mehr aus Nephrit, da dies ein nur den höchsten Würden zukommen-

des Siegel-Material ist. Vor einigen Jahren gelang es mir ein Staatssiegel aus Nephrit zu erwerben, dessen Inschrift bis zur Unleserlichkeit abgeschliffen war. Es entstammte dem Besitz eines *T'ai-p'ing-wang* (太平王), d. i. »Rebellenfürsten«, dessen Familie, nachdem Alles verloren war, die compromittierende Inschrift hatte entfernen lassen. Es folgen die Siegel der Generale, unter anderen eines mit der Legende *Fu-po-chiang-kiün* (伏波將軍), das nur einem der beiden sogenannten berühmten Feldherrn gehört haben kann, entweder *Lu-po-té* (路博德), der 120 vor Chr. den Süden eroberte (MAYERS, *Manual*, N°. 431), oder *Ma Yüan* (馬援), dem noch berühmteren Eroberer von Tung-king (starb 49 nach Chr., MAYERS, N°. 478). Nachdem uns eine Reihe offizieller Siegel chinesischer Würdenträger vorgeführt ist, kommen die der Barbaren-Fürsten an die Reihe, denen vom chinesischen Kaiser ein Siegel mit entsprechendem Titel verliehen worden war [*man-i-wang-yin*, 蠻夷王印]. Diese standen vermuthlich in einem gewissen Abhängigkeitsverhältniss zu China; doch bedeutet die Verleihung eines Staatssiegels an einen benachbarten Fürsten, wie die an den König der *Shan* im Jahre 120 nach Chr. (vgl. »China and the Roman Orient«, p. 37), nicht nothwendigerweise ein absolutes Unterthanenverhältniss. Die Barbarenfürsten waren entweder Könige (*wang* 王) oder hatten einen geringen Fürstentitel in folgender Rangordnung: *kiün* (君, Fürst), *hou* (侯, Markgraf), *chang* (長, Häuptling), *yih-chang* (邑長, Orts-Haupt), *chien-chang* (仟長) und *pai-chang* (佰長). Die beiden letztgenannten Titel bezogen sich auf Unter-Häuptlinge der *Hiung-nu* (vgl. *P'ei-wên-yün-fu*, Kap. 52, p. 243, s. v. 千長). Das erste Buch schliesst mit einer nach Rang geordneten Liste der Emblema, die den Griff (鈕) des Siegels bildeten, nebst den dazu gehörenden Abbildungen. Dies sind der Reihe nach: 1) *chih* (螭),

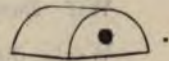
ein mythologisches Geschöpf mit drachenähnlichem Kopf, der aber in der Abbildung nichts weniger als ein Drache zu sein scheint, vielmehr dem buddhistischen Löwen oder dem »Hund des Buddha« ähnelt; 2) *kuei* (龜), die Schildkröte in drei verschiedenen Formen; 3) *fu-tou* (覆斗), das umgekehrte Schiefelmass, womit die folgende Figur bezeichnet wird



4) *lien-huan* (璉環), »ineinander geschlungene Ringe«; 5) *fu* (鳬), die wilde Ente; 6) *hu* (虎), der Tiger; 7) *t'o* (駝), das Kameel; 8) *shou* (獸), ein schwer zu identifizierendes Säugethier, das in kunstgeschichtlichen Texten, bald dies, bald das zu bedeuten scheint. Auf den Metallspiegeln z. B. (vgl. Band I meiner *Chinesischen Studien*, wo sich drei Abbildungen finden) heisst das Thier, das den Knopf zum Durchziehen der Seidenschnur bildet, *hai-shou* (海獸), lit. »Meer-Thier, was auf eine ausländische Figur zu deuten scheint; oft ist mit dem *shou* wohl der indische Löwe gemeint; 9) *ch'ien* (錢), die Sapeke; 10) *t'ing* (亭), der Pavillon; 11) *yü* (魚), der Fisch; 11) *wa* (瓦), der Ziegel, folgende Figur darstellend:



; 12) *yang* (羊), der Widder; 13) *pi* (鼻), die Nase, womit folgende in der Kunst-Literatur oft erwähnte Figur gemeint ist:



Man nennt so z.B. den erwähnten Knopf der Metallspiegel, der als »Henkel« dient; 14) *p'i-sieh* (辟邪), eine kaum definierbare mythologische Figur, ähnlich dem *shou* (Nº. 9) und dem *chih* (Nº. 1), d. h. ein Säugethier mit einigen Attributen des Drachen. (Vgl. eine Anzahl Stellen darüber im *P'ei-wên-yün-fu*, Kap. 21, p. 147); 15) *t'an* (壇), der Opferaltar, und schliesslich 16) noch ein *shou* (vgl. Nº. 9) in anderer Form. Im zweiten Buche folgen bis zum fünften, nach Reimen geordnet, die

Privatsiegel, unter denen wir vielen bekannten Namen begegnen. Material und Griff sind fast überall angedeutet; sie richteten sich nach Rang (Geburt und Amt) des Inhabers. So war das Siegel des genuss- und habsüchtigen Ministers *Wang Jung* (王戎, 3 Jahrh. nach Chr., S. Mayers, N°. 799) wohl wegen der Stellung des Inhabers aus Nephrit und der Griff stellte ein umgekehrtes Scheffelmass vor. Den Schluss bilden im 5. Buche einige merkwürdige, vorher nicht mitgetheilte Siegel, so zwei, die dem berühmten Pferdemaler der Mongolenzeit, *Chao Mêng-fu* (趙孟頫), genannt *Tzü-ang* (子昂, lebte von 1254 bis 1322. Vgl. Mayers, N°. 46) angehören. Von keinen Maler habe ich mehr Fälschungen gesehen als von *Tzü-ang*; bei keinem dürften auch die Fälschungen so leicht zu erkennen sein, da heutzutage kein Chinese es fertig kriegt, ein Pferd einigermaßen richtig zu zeichnen. Dem Chinesen aber ist ein guter, beglaubigter Abdruck des Privat-Siegels eines solchen Malers ebenso wichtig wie ein Stückchen Handschrift, das der eingeborene Kenner womöglich noch vor dem Bilde selbst ansieht, wenn man ihn nach der Echtheit eines Gemäldes fragt. Ob das angeblich von *Tzü-ang* gemalte Pferd verzeichnet ist oder nicht, wird erst in zweiter Linie in Betracht gezogen. Wir Europäer denken darüber anders. Immerhin aber seien Werke dieser Art, Freunden der chinesischen Kunst und Literatur empfohlen, falls sie ihrer habhaft werden können.

(Fortsetzung folgt.)

NOTES AND QUERIES.

2. THE CHINESE IMPERIAL FAMILY.

We have the pleasure to reprint here for the benefit of our subscribers a very important paper, quite out of print, by the late W. F. MAYERS, which was at first published as an Appendix of the translation of the Peking gazette (京報) of 1875 in the "North China Herald and Supreme Court and Consular Gazette" of January 1875. As a newspaper article, it has had only an ephemeral existence and the few reprints made from it and distributed by the author, to whom we have also been indebted for the copy we reproduce, are now very difficult to be obtained.

G. S.

THE CHINESE IMPERIAL FAMILY

BY

W. F. MAYERS.

The following particulars respecting the Imperial family of China, in connection with the order of succession to the throne, may be found not without interest.

As is well known, the reigning Sovereign is eighth in direct line of descent from his ancestor the emperor She Tsu Chang Hwang Ti (Shun Che), who ascended the throne at the age of five in 1643, his reign being reckoned, however, according to the invariable Chinese usage, from the beginning of the following year, or Feb. 8th, 1644. The legendary progenitor of the Manchu chieftains who advanced, by successive steps, to the assumption of the imperial crown of China, bore, according to tradition, the surname Aisin Gioro, repres-

ented by the Chinese characters 愛新覺羅. The signification of the word *Aisin* is the same as that of the Chinese *Kin* 金, gold (or metal), and an identification is thus suggested with the dynastic title of the reputed ancestors of the Manchus, the Nü-chih Tartars, who reigned in northern China during the 12th and 13th centuries. The surname of their Imperial house was, however, Wan-yen 完顏. The word *Gioro* is said to be equivalent to the Chinese 氏 or family-stem. It is borne as a distinctive surname by every descendant of the founder of the present Imperial line, and it serves in particular as an appellation, prefixed to the personal name, for the more remote scions of the original stock. Actual descendants of Hien Tsu, the acknowledged founder of the family, (1583—1615), are designated *Tsung-shih* 宗室, in conformity with the usage adopted by earlier Chinese dynasties. In order to make the observations which are to follow, with reference to the various branches of the imperial lineage, more easily understood, it is necessary here to explain the further system of family nomenclature which has been adopted by the existing line. The foundations of this system were laid in the reign of the second emperor of the dynasty, Shêng Tsu Jên (K'ang-Hi), who gave to each of his twenty-four sons a personal name consisting of two characters, the first of which was Yin 胤 — subsequently exchanged in writing, as a token of respect, for Yün 允 — and the second compounded with the radical *she* 示 throughout, as 禔, 祺, and so on. His grandson, K'ien Lung, extended this practice into a system for perpetual application, ordaining that future generations deriving their descent from K'ang-Hi should be successively designated by the following four characters, viz:

1. 永 Yung.
2. 綿 Mien.
3. 奕 Yih.
4. 載 Tsai.

Minute regulations were drawn up, and incorporated with the fundamental institutes of the dynasty, setting forth the manner in which both these characters and those employed for the second or individual half of each name, should be bestowed. In the 49th year of his reign (A.D. 1784), on the birth of a great-great-grandson, to whom the character Tsai consequently appertained, K'ien Lung decreed the addition of the character Fêng 奉 as the next in succession; but this character was dismissed from use by order of the emperor Tao Kwang. In the sixth year of the reign of this sovereign (1826), an addition to the number of characters appears to have been thought advisable (probably in order to avoid repetition as the list became exhausted), and ten characters were proposed for his Majesty's selection, out of which the following four were approved for future use, viz:

5. 溥 P'u.
6. 毓 Yü.
7. 恒 Hêng.
8. 啟 K'i.

The Emperor Hien Fêng, again, saw fit to increase the list by the addition of four more characters. The *Peking Gazette* of the 9th June, 1857, contains a copy of a decree directing the chief officers of Government to draw up a list of four characters, to be submitted, together with the six remaining on record since 1826, when they were put on one side after the four above enumerated were chosen, for approval by his Majesty. A short time afterwards a further decree announced the fact that the following additional characters had been adopted from the list drawn up:

9. 燾 Tao.
10. 闔 K'ai.
11. 增 Tsêng.
12. 祺 K'i.

So much for the first of the two characters forming the compound name. The complementary part of the system of nomenclature is well illustrated by Dr. S. W. Williams, in his "Middle Kingdom" (vol. I, p. 310), in the following terms: "The members [of the imperial family] most nearly allied in blood, as sons, nephews, etc., are still further distinguished by having the second syllables of their names written in compound Chinese characters, whose radicals are alike; thus Kia K'ing and his brothers wrote their names with Yung (the first syllable in the above list) and under the radical *gem*; Tau Kwang and his brothers and cousins with Mien, and under the radical *heart*. This peculiarity is easily represented in the Chinese characters, but a comparison can be made in English with the supposed names of a family of sons, as Louis Edward, Louis Edwin, Louis Edwy, Louis Edgar, and so on".

The personal names, thus compounded, will be traced in the following list of the Sovereigns who have successively occupied the throne, whose historical or posthumous titles (廟號) and the titles of whose reigns (年號) are likewise given:

HISTORICAL TITLE.	TITLE OF REIGN.	PERIOD OF REIGN.	PERSONAL NAME.
1. She Tsu Chang. 世祖章	Shun Che. 順治	1644—1661.	Fuh Lin. 福臨
2. Shên Tsu Jên. 聖祖仁	K'ang Hi. 康熙	1666—1722.	Hsuan Yeh. 玄燁
3. She Tsung Hien. 世宗憲	Yung Chêng. 雍正	1723—1735.	Yin Chên. 胤禛
4. Kao Tsung Ch'un. 高宗純	K'ien Lung. 乾隆	1736—1795.	Hung Li. 弘曆
5. Jên Tsung Jui. 仁宗睿	Kia K'ing. 嘉慶	1796—1820.	Yung Yen. 永琰
6. Sün Tsung Ch'êng. 宣宗成	Tao Kwang. 道光	1821—1850.	Mien Ning. 綿寧
7. Wên Tsung Hien. 文宗顯	Hien Fêng. 咸豐	1851—1861.	Yih Chu. 奕訢
8. Muh Tsung. 穆宗	T'ung Che. 同治	1862—1874.	Tsai Ch'un. 載淳

The characters *Hwang Ti* 皇帝 (commonly rendered Emperor) follow, in practice, the three characters constituting the historical title, and a deceased sovereign, when not spoken of, colloquially though incorrectly, by the title of his reign, is designated by the *last* of the three characters in combination with the words *Hwang Ti* — e. g. Ch'êng Hwang Ti for the Emperor who reigned with the designation Tao Kwang.

Up to the period of the late Emperor (Hien Hwang Ti or Hien Fêng), no difficulty in regard to the succession presented itself in the Imperial line. Shun Che was the ninth son of his father, K'ang Hi the third of Shun Che; Yung Chêng the fourth of K'ang Hi; K'ien Lung the fourth of Yung Chêng; Kia K'ing the fifteenth of K'ien Lung; Tao Kwang the second of Kia K'ing; and Hien Fêng the fourth of the nine sons who were, in all, born to the Emperor Tao Kwang. The Emperor Hien Fêng, however, was without male issue for some years after he succeeded to the throne; and it was probably with a view to securing the dynastic succession that, about five years after his accession, an adoptive heir was provided, in conformity with the national usage, to the eldest son of the late emperor, a prince who had died at an early age many years before. On the 21st January 1855 it was decreed that Tsai Chung 載中, a *tsung-shih* or member of the imperial clan, be adopted (過繼) as son to the Prince above-mentioned, whose personal name was

Yih Wei, and whose title was that of Prince of Yin Che (undeveloped wisdom). The adopted heir was a son of the *tsung-shih* Yih Ki, a great grandson of the emperor K'ien Lung. By a subsequent decree, the second name of the youth thus adopted was changed from Chung to Che 治, bringing it into accord, as regards its radical (*water*) with that prescribed for the line which, by adoption, he had entered. As, however, the birth of a son (the present Emperor) to Hien Fêng, on the 27th April 1856, apparently assured the succession in the direct line, any prospects that may have been connected with Tsai Che were for the time being at an end. The heir apparent received, by decree dated the 13th June 1856, the name Tsai Ch'un 載淳; and by his father's decease on the 17th Aug. 1861, he became successor to the throne. His marriage on the 15th October 1872 and his assumption of the reins of government on the 23rd February 1873, are events fresh within the recollection of the public.

In view of the fact that, up to the present time, no issue has been vouchsafed to the young sovereign, attention has naturally been turned toward the condition of the imperial lineage; and the state of affairs in this respect can best be made clear by means of a genealogical table such as the following, commencing with the Emperor Kia K'ing. (The table will be found on page 340.)

The point of first importance to be noted in the above Table is the fact that, in default of issue to the reigning sovereign, the direct line of Imperial devolution terminates with his person. His father, Hien Fêng, was one of nine brothers, however, of whom four are still living; and to a mind accustomed to the European order of succession, it might seem natural that in the event of the nephew's decease without issue, the uncles would inherit in the order of their seniority. This is inadmissible according to Chinese ideas. The especial attribute of a son and heir being that of keeping up the ancestral sacrifices, the maintenance of which are essential to the well-being of the spirits of the departed (who repay the benefit by assuring temporal rewards in return for the assiduity of their descendants), it is held essential that the heir be of a generation posterior to that of the individual deceased. Hence, in the Imperial family, following the succession of the eight characters used in their nomenclature, a Mien should have a Yih as adoptive heir, whenever necessary, a Yih a Tsai, and so forth. This rule is exemplified in the adoption, already mentioned, of Tsai Che as heir to the deceased elder-born of the emperor Tao Kwang, the prince Yih Wei.

Adoption is, in fact, observed on an extensive scale among the members of the Imperial clan, whose family relationships are thus made not a little intricate. The fifth son of Tao Kwang, next brother to the emperor Hien Fêng, commonly known by his title of Prince of Tun, has been in this wise alienated

from the closest to a collateral degree of kinship with the young emperor. He was given in adoption many years ago (in 1845) to his deceased uncle, the prince of Tun K'io, third son of Kia K'ing; and one of his sons, again, the prince (*beiléh*) Tsai I, has been made into his nephew through adoption as grandson to another of the sons of K'ia K'ing (see Table). The alienation of Tsai I from the paternal stock is alleged to have been decreed as a punishment meted out to the Prince of Tun for a violation of self-restraint, prescribed by the ritual of mourning, at a period antecedent to the entry of the young prince into the world.

As the Table shews, the offspring of Tsai Che, who was himself by the decree of 1855 indicated as a possible heir to Hien Fêng, should be now the most direct claimants to the privilege of furnishing an heir by adoption to the reigning and childless emperor. Four sons have been born to this prince, of whom it is believed that only one, an infant, still survives. It seems possible, however, that in the deliberations of the Imperial Clan Court, the fact of Tsai Che being himself an adoptive son may militate, the case arising, against the eligibility of his children, and under such circumstances (provided also that the alienation of the Prince of Tun should bar the claim of his descendants) it appears probable that the offspring of the two uncles of his Majesty, next in order of seniority, would be the most available candidates. In any case, it is alleged by those who are versed in the principles of Chinese genealogy, the adoption of an heir not junior in the line of descent to the reigning Emperor could only be feasible by his being made heir to one of the earlier sovereigns (Hien Fêng or Tao Kwang). The Prince of Tun has several sons (eight in all have been born to him), of whom the eldest is married, but the probability of their alienation from the direct line of inheritance is, as has been remarked above, at least matter for consideration. If this be the case, the possible candidate next in order would be the elder son of the Prince of Kung, the *beiléh* Tsai Ch'êng. This young prince is of about the same age with the emperor, and was married in the course of last year. The "seventh Prince", younger brother of the Prince of Kung, has likewise a son, a mere lad. The favour with which the "seventh Prince" has been looked upon by the Emperor might cause the choice to be directed here. The degradation of the *beiléh* Tsai Ch'êng, together with his father, by the decrees of the 10th and 11th September last, have been matters of public notoriety.

It may be useful to note, in conclusion, that the titles conferred on members of the present imperial house are of twelve degrees. The sons of an emperor, before receiving a special title by patent, are known simply by the designation *Ako* (in Manchu *a-gê*), with the numeral indicating their seniority by birth prefixed. The twelve degrees of rank are as follows:

1. 和碩親王 *Ho-shéh Ts'in Wang*, Prince of the 1st order. — 2.

多羅郡王 *To-lo Kün Wang*, Prince of the 2nd order. — 3. 多羅貝勒 *To-lo Beilêh*, Prince of the 3rd order. — 4. 固山貝子 *Ku-shan Bei-tsze*, Prince of the 4th order. — 5 to 8. 公 *Kung* (with distinctive qualifications). — 9 to 12. 將軍 *Tsiang Kün* (with distinctive qualifications).

Imperial princes usually receive patents of the first or second order on reaching the age of manhood, and their sons are invested with the title *beilêh*. A *beilêh*'s son becomes a *beitsze*, and rank is thus transmitted in a *diminuendo* scale, until the son of a titular *tsiang-kün* of the lowest degree would be no longer the inheritor of a title.

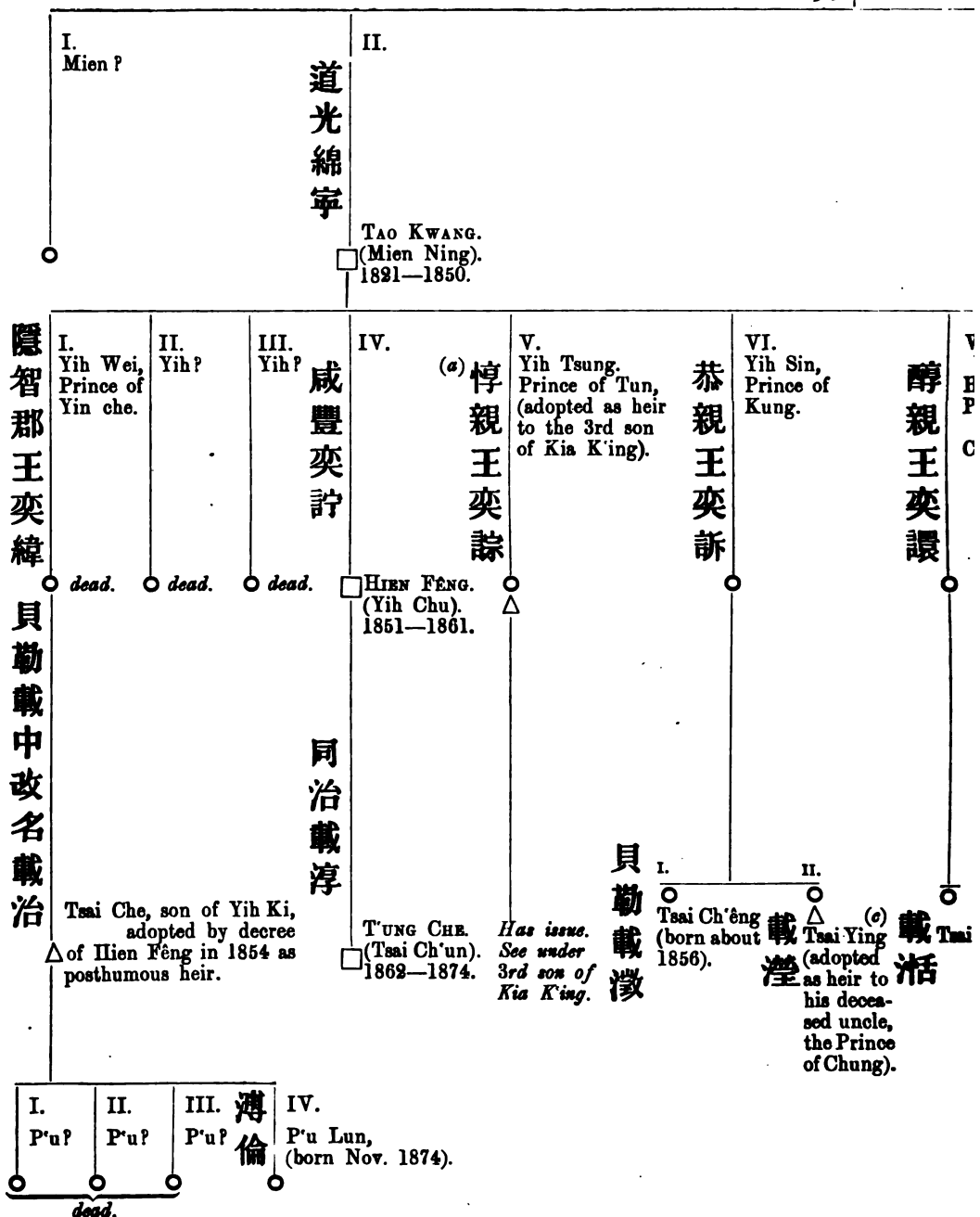
(*Note.* — An apparent departure from the symmetry of the rule of nomenclature may be observed in the case of the Prince Yih Wei, the eldest of the sons of Tao Kwang. His name of Wei is written 緯 with the radical 糸 (*Silk*), whereas Hien Fêng and his brothers are distinguished by the radical 言 (*word*). The discrepancy arose, it is explained, after Yih Wei's decease, when the Emperor Tao Kwang ordained the abandonment of the radical 糸 *silk* and chose 言 *word* as its substitute. It is unnecessary here to dilate upon the changes which, according to Chinese ideas of reverential duty, have been made in the form of the characters employed successively for the personal name of each emperor. An instance may, however, be given in that of the present sovereign, since whose accession the character Ch'un 淳 has been altered into the form 溥.

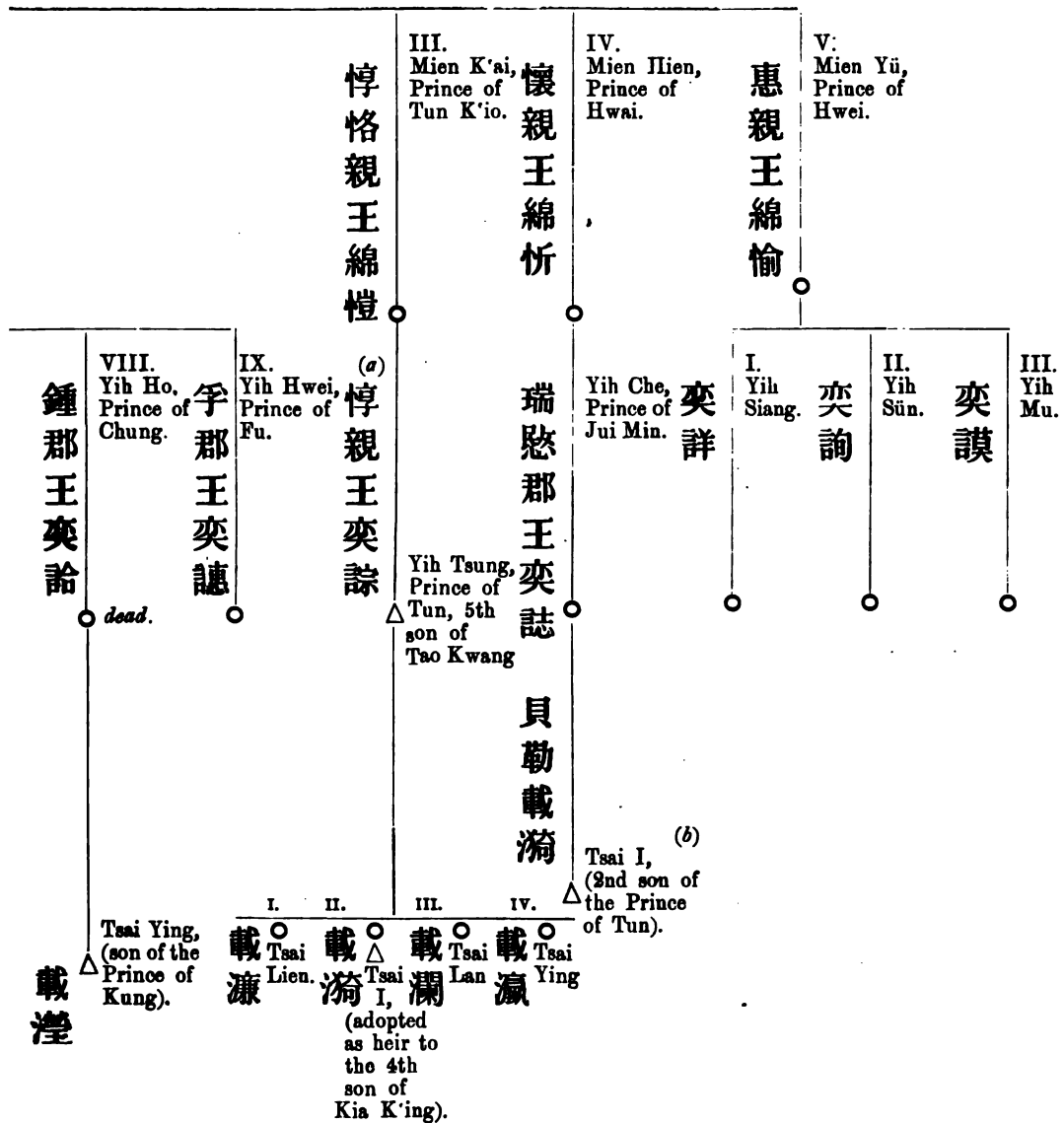
The titles given to the princes of imperial descent are largely compounded of Manchu words. Thus *ho shêh* (originally *banner*) signifies one of the four divisions of the army or State; and *beilêh* has the meaning of *commander* or *leader*. The military origin of the dynasty is commemorated in these appellations.

N.B. — The above was written before the death of his late Majesty, the Emperor T'ung Che, who died on the night of Jan. 12th, 1875.

嘉慶永琰

□ KIA K'ING.
(Yung Yen)
1796—1820





— The fact of adoption *into* one of the branches in the above Table is indicated by a *triangle* substituted for a circle. Adoption *from* a branch is indicated by the addition of the lozenge below the circle.

3. THE MANDRAKE.

With regard to Prof. Veth's exhaustive account of the mandrake, it may be useful to students of folklore to call their attention to the occurrence in the Chinese literature of a similar superstition, wherein *Phytolacca acinosa* (Shang-luh 蔞陸) takes the place of *Mandragora officinarum*. Sieb Tsai-kang's *Wu-tsu-h-tsu*, written about 1610 (Jap. Ed. 1661, Tome X, p. 41) contains the following passage:

The Shang-luh grows on the ground beneath which dead man lies; hence its root is mostly shaped like a man ¹). In a calm night, when nobody is about, the collector, offering the owl's flesh roasted with oil, propitiates the spirit of the plant until *ignes fatui* crowd about the latter; then the root is dug out, brought home and prepared with magic paper for a week; thus it is made capable of speech. This plant is surnamed "Ye-hu" (夜呼 i. e. Night Cry) on account of its demoniacal nature ²). There are two varieties of it: the white one is used for medicine; the red one commands evil spirits, and kills man when it is internally taken by error.

KUMAGUSU MINAKATA. Nature 25 April 1895 p. 608.

1) Here the author says: It is popularly called *Chang-lin Kan* = Witch-tree-root. The name shows that the root was used in witchcraft, similarly with that of the mandragora (cf. Hone, *The Year-Book*, sub December 28).

2) Another explanation suggested for this name is that, as long as the fruit of the *Phytolacca* remains unripe, the cuckoo continues to cry every night (See Tsai-kang, *ubi supra*). However, seeing that the belief in the shrieks of the *Mandragora* was once current among the Europeans (Enc. Brit. 9th ed., Vol. XV, p. 476), it would be more just to derive the Chinese name "Night Cry" from an analogous origin.

Appel à nos lecteurs.

The Athenæum du 18 mai 1895 contient l'appel suivant que nous recommandons d'une façon toute particulière à la bienveillante attention de nos lecteurs:

MADAME DE LACOUPERIE.

May 16, 1895.

WE confidently appeal to the literary public on behalf of the widow of the late Prof. Terrien de Lacouperie, who has been left in the most destitute circumstances.

Dr. de Lacouperie's contributions to linguistic science are well known, and his authority as a specialist and discoverer must be of permanent value to Sinology and archæology generally. As the remuneration which he received in connexion with his work was of very limited amount, the last three or four years of his career, burdened as they were by constantly recurring ill health and by disastrous financial and personal relations, were one long struggle with the necessities of life. His books and furniture were, shortly before his death, mortgaged on a bill of sale to, probably, nearly their full value, while debts to a considerable amount had been unavoidably incurred.

A few months ago the Royal Literary Fund presented Madame de Lacouperie with 80l.; but this sum was barely sufficient to meet medical and funeral charges and those most pressing money

obligations which, with characteristic unselfishness, she at once discharged.

It may be remembered that about two years ago, owing to Dr. de Lacouperie's failing eyesight and health, a vigorous effort, supported by weighty recommendations, was made to obtain a pension from the Civil List, but without success; and it is much to be feared that any attempt to secure even a small allowance from this source for his widow would be attended by a similar result.

In all these circumstances, as there seems at present to be nothing before Madame de Lacouperie except absolute destitution or dependence upon the charity of friends, we earnestly hope that sufficient contributors will be received to establish a fund for her maintenance in some degree of comfort, or which may be used to prevent her, for at least a few years, from being reduced to utter want.

Subscriptions and offers or suggestions as to any means of help in this sad and most pressing case will be gladly received and acknowledged by the undersigned.

GEORGE BIRDWOOD, India Office;
ROBERT K. DOUGLAS, British Museum;
HUGH M. MACKENZIE, Joint Editor of
Babyl. and Or. Record, 32, Sisters Avenue,
Clapham Common, S.W.

DIE ABTEILUNG DER SPIELE IM „SPIEGEL DER MANDSCHU-SPRACHE“

VON

KARL HIMLY.



II.

- 8) *Isangga mekten*, „Sammelspiel“ (Verloosung); chin. *yao hwei* ⁴⁰⁾, „Schüttelverein“.

Geren niyalma teisu teisu emte ubu gixa tutibufi, biyadari emgeri sibiya tatame gixa baxabume mekterengge be isangga mekten sembi.
„Wenn Mehrere, Jeder für sich, je einen Anteil vom Gelde ein-, setzen und das Geld bei monatlich einmaliger Verloosung verteilt wird, so nennt man das Spiel *isangga mekten*“.

Unter *sibiya* sind hier wahrscheinlich die gewöhnlichen Loosstäbe zu verstehn.

40) 搖會 *yao-hwei*. *Yao* „schütteln“ bezieht sich auf das dem Ziehen vorhergehende Schütteln der Loosstäbe, welches z. B. in den Tempeln auch zum Zwecke der Aufsuchung der entscheidenden Stellen verschiedener Bücher dient. Es können aber auch Würfel, oder Papierrollen gemeint sein.

9) *Simxulere efin*, „Fingerspiel“; chin. *hwa k'üan* ⁴¹⁾).

Nure omitara de guwe niyalma gala i simxun be tučibume, teisu teisu tučibuxe simxun i uxeri ton be bodome nure mektebe be simxulere be simxulere efin sembi. „Wenn zwei Menschen beim Weintrinken „Finger der Hand ausstrecken und, indem sie gegenseitig die Gesamtzahl der ausgestreckten Finger zählen, um Wein spielen, „so nennt man dieses *simxulere efin*“. *Simxun* ist Finger und Zehe, so dass der Zusatz *gala i* „der Hand“ nicht ganz überflüssig ist. Aus diesem Nennworte, oder aus seinem Stamme *simxu* ist das Zeitwort *simxulembi* „fingern, die Finger gebrauchen, mit den Fingern spielen“ gebildet. Das Spiel ist kein anderes, als das in Italien unter dem Namen *morra* bekannte, das *digitis micare* der Römer. In China nennt man es *hwa k'üan* ⁴²⁾ „die Faust schreien“, *thsai k'üan* ⁴³⁾ „d. F. rathen“, *thsai mei* ⁴⁴⁾ „die Anzahl (der Finger) rathen“, auch *lei k'üan* ⁴⁵⁾ „die Fäuste reiben“, oder *mu tan* ⁴⁶⁾ „Daumenkampf“. Es ist ganz so, wie es Wilhelm Müller, der Dichter der Griechenlieder, in seinem Werke „Rom, Römer und Römerinnen“ (II, S. 213 f.) beschreibt, wo er von der „Morra“ der heutigen und dem „micare“ der alten Römer spricht. Auch in

41) 譁拳 *hwa-k'üan*.

42) s. o. *Hwa* „schreien“ von dem lauten Ausrufen der geratenen Zahl. In der That hallen die Wirtshäuser in China nachts wieder von dem Getöse, welches das gegenseitige Überschreien der Spieler verursacht. Auch bei Gastmälern ist das Spiel gebräuchlich, wo denn das zur Strafe (*pro poena*) Trinken und die Nagelprobe wie bei uns vorkommen können, letztere übrigens unabhängig von unserem Spiele.

43) 猜拳 *thsai-k'üan* von *thsai* „rathen“ und *k'üan* „Faust“.

44) 枚 *mei*, ein Zahlausdruck für sehr verschiedene Gegenstände.

45) 搥拳 *lei-k'üan*. *Lei* „rühren“, „reiben“, auch vom Trommeln (*lei-kun*) gebraucht.

46) 拇戰.

Südfrankreich ist es unter dem Namen (la) *mourre* bekannt, und *Brunet y Bellett* erwähnt es in seiner Geschichte des Schachspieles unter den Spielen des alten Ägyptens, welche noch in Catalonien üblich sind ⁴⁷⁾. Zwei Spieler schnellen gleichzeitig beliebig viele Finger ihrer einen Hand in die Höhe und rufen laut eine Zahl aus, welche die Gesamtzahl der beiderseits ausgestreckten Finger sein soll. Hat Einer richtig gerathen, der Andere nicht, so muss der Letztere einen Schluck zur Strafe trinken (chin. *fa tsiu* ⁴⁸⁾), mandschu *falame omimbi*), was hier wohl auch unter *nure mektembi* zu verstehn ist. Mag es auch auf Zufall beruhn, dass Ägypter und Chinesen auf dasselbe Mittel verfallen sind, Laut- und Begriffzeichen mit einander zur schriftlichen Wiedergabe der Gedanken zu verbinden, so scheint doch bei der genauen Übereinstimmung dieses Spieles in den fraglichen Ländern die Muthmassung einer Entlehnung nicht unbegründet zu sein.

- 10) *Buxiyeni efin*, „Rathspiel“, chin. *ya pao* ⁴⁹⁾ „verpfändeter Schatz“.

Gixa mektete efin, emu duin durbegeŋ aŋige moo be dulin fulgiyan, dulin saxaliyan idefi, hoseri de somime tebusi, mektete efire geren fulgiyan i foroxo idi be buxiyeme, gixa gidame efire efin be, buxiyen i efin sembi. — „Ein Spiel, bei welchem man um Geld „spielt. Wenn Jemand vier viereckige kleine Hölzer halb roth, „halb schwarz bemalt, in eine Schachtel steckt, beim Wettspiel die

47) *Brunet y Bellett*, el Ajedrez. Barcelona 1890, S. 401, Anm. 2. Noch mehrere der dort erwähnten Spiele, wie *taba* (s. u.). Würfel u.s.w. finden sich auch in Ostasien wieder. Man sehe auch *Pierret*, Dictionnaire d'archéologie égyptienne. Paris, 1875, S. 282 unter „Yeux“. Abgesehen von dem ersten Teile des *Brunet*'schen Werkes, welcher dem Morgenlande und berühmten Forschern auf dem Gebiete morgenländischer Sprachen zu wenig gerecht wird, ist gerade in Beziehung auf Aegypten viel Neues und wohl noch zu wenig Beachtetes darin enthalten.

48) 罰酒.

49) 押寶.

„umgekehrten Seiten aller rothen (Hölzer) räth und das Geld verdeckt, so nennt man ein solches Spiel *buxiyen i efin*“.

Auch hier bezeichnen der Mandschu- und der chinesische Ausdruck zwei verschiedene Seiten des Spieles, indem *buxiyembi* im Mandschu das Rathen und *ya pao* im Chinesischen den verdeckten Einsatz bedeutet. Von den mir zur Vergleichung vorliegenden Spielen passt keines auf die vorliegende Beschreibung so, dass man es mit Sicherheit wiedererkennen könnte. Jedenfalls scheint dabei verschwiegen zu sein, was (etwa welche Anzahl von Würfeln in weisser Farbe) auf der Rückseite stand. In Stewart Culin's „Chinese games with dice“ steht in der Anmerkung zu S. 11: „In this connection reference might be made to a game called *lung hak*, „red and black“, in which a large die marked on two „opposite sides with red, and on two opposite sides with black, is „said to be used. The manipulator grasps the die, by its unmarked „sides, between his thumb and forefinger, and covers it with a „square box. The players lay their stakes on either the red or the „black, and double their money if the color bet on is discovered, „when the box is lifted. Cheating is easy, and in consequence, the „game is said to be only patronized by children. I have not seen „it played by the Chinese in the United States, but is said by „them to be generally known throughout China“. Auch hier handelt es sich um die Farben *roth* und *schwarz* und das Verdecken mit einer Schachtel. Aus dem Zusammenhange scheint aber hervorzugehn, dass es sich ausserdem um ein Brett mit schwarzen und rothen Feldern handelt, auf dem die Einsätze gemacht werden. Vielleicht ist auch dieses Spiel in Kanton zu finden, wohin ich leider nie gekommen bin. Das eigentlich verbotene Glückspiel wird meist, oder nur von den unteren Schichten der Bevölkerung geübt. In meiner Abhandlung „Morgenländisch oder abendländisch“ in Jahrgang 43 der „Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Ge-

sellschaft" sind einige Auszüge aus der „Tijdschrift voor Indische taal-, land- en volkenkunde" gegeben, unter denen S. 561 aus Young's „Bijdrage tot de kennis der Chineesche hazard- en kaartspelen" (Jahrgang 31) das sechste Spiel der „acht Zweige" (*pa tš'i* ⁵⁰), dort *peh-ki* umschrieben) hier erwähnt werden mag. Bei diesem wird ein Brett mit 8 Feldern gebraucht, dessen obere Reihe weiss auf schwarz die Namen der chinesischen Schachsteine *tsiang* ⁵¹) „Feldherr" (König), *š'i* ⁵²) „Rathgeber" (vgl. *ferz* an der Stelle der Königin im alten Schachspiele), *siang* ⁵³) „Elefant" (Läufer), *tsu* ⁵⁴) „Krieger" (Bauer), die untere Reihe die entsprechenden Namen des gegnerischen Spieles *šwai* ⁵⁵) „Feldherr", *š'i*, *siang* ⁵⁶) und *ping* ⁵⁷) „Krieger" enthält. Der Bankhalter hat die entsprechenden Schachkarten, die Spieler setzen auf die Fächer, der Bankhalter thut unvermerkt eine der Karten unter eine Dose und legt sie offen hin, sobald die Einsätze gemacht sind. Von sieben Fächern streicht dann der Bankhalter den Gewinn ein, während von einem den Gewinnern des Sechsfache des Einsatzes nach Abzug einer Vergütung ausgezahlt wird. Ähnlich verhält es sich bei dem folgenden Spiele der „zwölf Äste", bei dem statt der Schachkarten auch dünne Holzscheiben („*dunne schijven van hout*"), augenscheinlich die den Schachkarten ursprünglich zu Grunde liegenden Schachsteine gebraucht werden können ⁵⁸). — Die Umschrift für das chinesische *pao* mit Mandschu-Zeichen ist hier genauer, als sonst, — z.B. bei den Messingmünzen des jetzigen (Mandschu-)Herrscherhauses, —

50) 八枝.

51) 將.

52) 士.

53) 象.

54) 卒.

55) 帥.

56) 相.

57) 兵.

58) s. des Verfassers Aufsatz über „das Schachspiel der Chinesen" in Jahrgang 24 der Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft. Wegen der Schachkarten s. Jahrgang 43 der genannten Zeitschrift S. 453 f., S. 461, S. 561 (wozu Jahrgang 31 der Tijdschrift voor Indische taal-, land- en volkenkunde zu vergleichen).

üblich ist, da statt des dem Mandschu geläufigern *oo* richtig *ao* gebraucht ist ⁵⁹).

11) *Dangniyambi*, chin. *thi hing thou* ⁶⁰). „Fussball spielen“.

Mumuxu be den mukdembume fesxelere be dangniyambi sembi.
„Wenn man einen Ball, mit dem Fusse tretend, hoch hebt, so
„nennt man das *dangniyambi*“.

Der in Wörterbüchern gewöhnlich nicht zu findende chinesische Ausdruck *hing-thou* „Gänger“ für „Ball“ kommt im Auszuge erst bei der folgenden Redensart vor, im grössern „Spiegel der Mandschu-Sprache“ aber bei beiden Ausdrücken. Lautlich stehen sich hier *dangniyambi* und *dengniyembi*, wie *wasimbi* „fallen“ und *wesimbi* „steigen“, *wasixón* „sinkend, westlich“ und *wesixun* „hoch, östlich“ gegenüber, indem der tiefere Laut das Schwerere, das Sinken, der höhere Laut das Leichtere, das Steigen ausdrückt. Hier scheint sich der Unterschied mehr auf den von Füßen und Händen zu beziehen. — Der Auszug hat *thi k'i k'iu* ⁶¹) „den Luftball treten“ und *tsu k'iu* ⁶²) „den Ball treten“. Der jetzige gewöhnliche Ausdruck ist *thi k'iu* ⁶³) „den Ball treten“. Das Spiel soll aus sehr alter Zeit stammen. Nach dem *San-thsai-thu-hwei* heisst es im *Po-Wu-Ci* und im *Pie Lu* des *Liu Hiang*, *Hwang-Ti* sei der Erfinder, und dann

59) 寶, *Pao* wert, Schutz, Erz. Auf den Münzen ist dieses Wort mit *boo* in Mandschu-Zeichen wiedergegeben. Hier steht *baa*.

60) 踢行頭 *thi-hing-thou* von *thi* „mit den Füßen ausschlagen“, „treten“, *hing* „gehn“, *thou* „Haupt“. Letzteres dient in der nordchinesischen Mundart zur Bildung von Hauptwörtern.

61) 踢氣毬 *thi-k'i-k'iu*. *K'i* „Dunst, Luft“ bezeichnet hier, dass der Ball hohl ist. Doch soll *Han-thöng-ti* gern mit Bällen gespielt haben, die aus Leder gemacht und mit Haaren gestopft waren (s. *San-sai-tan-ye* a. a. o.).

62) 蹴毬 *tsu-k'iu*. *Tsu* (*tsu*) ist ein anderer Ausdruck für „treten“.

63) 踢毬.

wieder, es sei zur Zeit der streitenden Reiche ⁶⁴⁾ entstanden. Indessen ist auf so unsichere Angaben kein Verlass. Genauer ist schon die Angabe des Zusatzes im japanischen *San-sai-tsu-ye*, wonach das Spiel dem *Nippon-ki* zufolge zur Zeit der Kaiserinn *Kuwo-Giyoku* ⁶⁵⁾ hinüber nach Japan gekommen sei. Indessen hätte die Kaiserinn es nicht gespielt, und so habe es im Jahre 701 unter Kaiser *Mommu* begonnen. Neben den chinesischen Ausdrücken *tsu-kū* ⁶⁶⁾ und *k'iu-tzē* ⁶⁷⁾ finden sich dort die japanischen *kemari* „Haarball“ und *marikoyu* (?). In Japan wurde eine besondere Gottheit des Spieles verehrt.

- 12) *Dengniyembi* „Fangball spielen“, chin. *thsiang-hing-thou* ⁶⁸⁾, „den Ball entreissen“.

Guwe ergi de geren niyalma baktilame ilitafi, gala i mumuxu be isxunde maktafi, durime gaim efire be, dengniyembi sembi. „Wenn „sich Alle auf zwei Seiten gegen einander aufstellen und, nachdem „sie mit der Hand den Ball geworfen haben, zu dem Zwecke spielen, denselben sich gegenseitig zu entreissen, so nennt man dieses „*dengniyembi*“.

- 13) *Fakadambi* „mit einem Scheite schlagen“, nach Gabelentz „mit Minken (spitzigen Hölzchen) spielen“; chin. *ta ka-ka* ⁶⁹⁾.

Muxaliyan be moo i forime eteme efire be fakadambi sembi,

64) 戰国. Es ist die Zeit der Kämpfe der grossen Lehnsfürsten um die Herrschaft, welche bald nach dem Tode *K'ung-fu-tzē*'s begann und durch *Thsin-ü-huang-ti* ihr Ende erreichte.

65) 642—645.

66) 蹴鞠, 毬.

67) 毬子. *K'iu-tzē* mit dem Hauptwörter bildenden 子 *tzē* „Kind“ des Nordchinesischen.

68) 搶行頭. *Thsiang* „entreissen“ entspricht dem Mandschu-Ausdrucke *durimbi* im folgenden erläuternden Satze.

69) 打噶噶.

gai fikai gesengge inubi. „Wenn man spielt, um dadurch zu gewinnen, dass man mit einem Holze nach einem Balle schlägt, so nennt man das *fakadambi*; es ist auch derselben Art wie *fika*“.

Faka ist nach Amyot und Gabelentz eine Holzgabel; da aber *faktan* = „Teil“, *faksalan* = „Abteilung“, *faktambi* = „bersten, sich spalten“ ist, so kann man wohl mit Recht etwas wie „Scheit“, oder dergleichen dahinter suchen. Amyot hat für *fakatambi* die Bedeutung: „jouer aux bâtonnets“. *Fika* ist nach Gabelentz „eine olivenähnliche Frucht“; aus den Zusammensetzungen geht aber hervor, dass es, wie ein Eigenschaftswort für „spitz an beiden Seiten“ gemäss der Gestalt der Olivenkerne zu nehmen ist, z.B. in *fika faxódai* „ein nach beiden Seiten spitz zulaufender Kahn“. Der chinesische Ausdruck *ta ka-ka* scheint sich auf ein etwaiges Mandschuwort *gaka* von ähnlicher Bedeutung, wie *faka* zu beziehen, da *gakarambi* ebenfalls „sich spalten“ bedeutet. Der Auszug hat *mu-thou ta k'iu wan* ⁷⁰⁾, „mit einem Holze Ballschlagen spielen“. Im *San-sai-tsu-ye* sind Ball und Schlägel abgebildet. Letzterer, chinesisch *k'iu-tang* ⁷¹⁾ „Ballschlägel“ genannt, besteht aus einem dünnen Stabe, dessen oberes Ende durch einen Klotz gesteckt ist, so dass das Ganze die Gestalt eines Hammers hat. Als Ausdrücke für die Handlung ist neben *ta k'iu* ⁷²⁾ auch *p'ai k'iu* ⁷³⁾ und japanisch *maruü* erwähnt, was Alles *Ballschlagen* bedeutet. Es war ein in der Thang-Zeit aufgekommenes Kinderspiel.

14) *Fesxelembi*, chin. *thi kien* ⁷⁴⁾, „Federball spielen“.

70) 木頭打毬頑, *mu-thou* „Holz“, *ta* „schlagen“, *k'iu* „Ball“, „Kugel“, *wan* „spielen“.

71) 毬杖. Das japanische *gibô* ist nur die dortige Aussprache.

72) 打毬. 73) 拍毬.

74) 踢毬兒 *thi-k'ior* (*ôör*) für *thi-kien-ör* nach der Peking-Mundart mit dem verkleinernden *ör* „Sohn“. 毛建 *kien*, sonst auch 毬 geschrieben, ist Federball.

70 *Ġixa fesxeleku mumuxu be betxe i mukdembure be, fesxelembi sembi.* „Wenn man einen Geldfederball mit dem Fusse hebt, so „nennt man das *sesxelembi*“.

Ġixa ist ein chinesisches Messing-Geldstück mit einem vier-eckigen Loche in der Mitte, welches zum Aufziehen auf einen Strang dient, das *dzogho* der Mongolen und *tschoch* der Russen. *Mumuxu* „Ball“ ist hier wohl als Ergänzung zu *Ġixa fesxeleku* zu nehmen, welches sonst auch ohne dieselbe vorkommt. Gabelentz gab dem einfachen *sesxeleku* die Bedeutung eines Eigenschaftswortes: „mit den Hufen ausschlagend“, der Zusammensetzung *Ġixa fesxeleku* aber die von „Federball“ (für *sesxeleku* heisst es auch *fesku*, *feseku*). Der Stamm *sesxe* hängt vielleicht mit dem von Gabelentz aufgeführten *fetxe* „Flosse“ und dieses wieder mit *betxe* „Fuss“ zusammen, da *t* und *s* im Mandschu und den verwandten tungusischen Sprachen mehrfach wechseln, wofür *sunġa* „fünf“ und *tofoxon* „fünfzehn“ im Mandschu neben *tonga* „fünf“ im Tungusischen als Beispiele dienen mögen. Auch *fatxa* „Tatze“ gehört hierher. Wie aus dem Stamme *sesxe* die Zeitwörter *sesxelembi*, *sesxesembi*, *fessembi* „mit Füßen treten“ und obiges *sesxeleku*, so sind aus *betxe* „Fuss“ *betxelembi* „Fuss an Fuss schlagen“, *betxeleku* „Schlinge für Raubvögel“ abzuleiten. Amyot sagt unter *tchiha fesheleku*: „on joue avec ce volant comme avec l'osselet“. Indessen scheint doch das Federballspiel unabhängig von dem mit Knöcheln („osselets“) zu sein, von welchem weiter unten die Rede sein wird. In Doolittle's „Social Life of the Chinese“ (II, S. 290) heisst es vom Federball-spiele: „There is a kind of shuttle-cock played very much by the „youngsters at this place“ (d. h. *Fu-tscho-fu*). „Instead of a „battle-door, they use their shoes or their feet to hit the shuttle-cock. This is made out of feathers and leather, cut into a „circular form. In place of the leather, occasionally *two or three* „copper cash are used to give it weight. Juveniles oftentimes seem

„to be greatly interested in kicking up with their bare feet, or „with the shoes on their feet, this instrument of amusement“. Auch in Peking ist dieses Spiel noch üblich. Nach einem im K'ang-Hi-Wörterbuche unter *kien* ⁷⁵⁾ erwähnten Sprichworte ist dieses namentlich im Herbst der Fall; es lautet: „Sind Espe und „Weide erstorben, spielt man Federball“ ⁷⁶⁾. Ebenda ist *kien* „das Geräth“ genannt, „mit welchem das Fusswerfespiel (*p'ao-tsu-hi*) ⁷⁷⁾ geübt wird“. Noch andere Ausdrücke sind *ta kien* ⁷⁸⁾ „Federball schlagen“, *thi yen* ⁷⁹⁾ „die Schwalbe treten“, *ta yen* ⁸⁰⁾ „die Schwalbe schlagen“ und *pai tang* ⁸¹⁾ sonst „mit den Händen klatschen“, hier möglicherweise = „den Huf schlagen“.

- 15) *Monggorombi* (eigentlich „mongolisch reden“, etwas auf mongolische Art thun), chin. *ta tsien-tzë-ku* ⁸²⁾, „einen Scheerenbogen schlagen“.

Giça fesxeleku be betxei xiyaçame amargideri mukdembume fesxelere be monggorombi sembi. „Wenn man so Federball spielt, „dass man den Federball durch Zusammentreffen mit den Füßen „von hinten aufrichtet, so heisst dieses *monggorombi*“. In der chinesischen Redensart sind hier wahrscheinlich die Beine mit den beiden Schenkeln einer Scheere verglichen.

75) 毬.

76) Die dem *Ti King King Wu Liö* entnommene Stelle lautet vollständiger:

楊柳兒青放空鐘、楊柳兒死踢毬子, „Sind Espen und Weiden grün, so lässt man die leeren Schellen fliegen“ (*fang k'ung tung*, wahrscheinlich eine Art Spielzeug, welches unserm Papierdrachen entspricht, dessen Vertreter in China von grosser Mannichfaltigkeit sind), „sind Espen und Weiden erstorben, so spielt man Federball“.

77) 拋足戲.

78) 打毬.

79) 踢燕.

80) 打燕.

81) 拍張. *Pai-tang* „mit den Händen klatschen“ wird gewöhnlich 拍掌 geschrieben. Letzteres *tang* „Handteller“, „Sohle“ bedeutet gelegentlich auch *Huf*, womit *fesxeleku* „mit den Hufen ausschlagend“ bei Gabelentz zu vergleichen ist.

82) 打剪子股.

- 16) *Farfambi* „vermischen“, chin. *liö ma'r* ⁸³⁾ „ein Rösslein rauben“.

Gacuxa efire de unggu daxali be gardame maktara be farfambi sembi. „Beim Knöchelspiele den ersten und den zweiten (Knochen) „rasch (hinter einander) werfen, heisst *farfambi*“.

Gacuxa ist ein Fussknöchel von Schafen, Ziegen, Rehen u.s.w.; *unggu* ist nach dem Folgenden „der erste Wurf“, oder „der erste Werfer“, *daxali* „der zweite“, *gardambi* ist „eilen“. Der chinesische Ausdruck *liö ma'r* bedeutet dem Worte nach zwar „das Rösslein rauben“; *ma'r* kommt jedoch später öfter vor für einen der zu diesen Kinderspielen gehörigen Knöchel. Der Auszug hat *tsai ta mar* ⁸⁴⁾ „das Rösslein durch in die Erde setzen (pflanzen) schlagen“. Nicht zu verwechseln hiermit ist *ta ma* „Rosse schlagen“ als Name einer Art von Bretspielen.

- 17) *Unggu*, chin. *thou kia* ⁸⁵⁾ „erster Wurf, oder erster Werfer“.

Neneme tučikengge be unggu sembi. „Was (oder „wer“) zuerst „herausgekommen ist heisst *unggu*“. — *Unggu* ist Ahne, Vorfahr. — Das *kia* „Haus“ scheint sich auf den Werfer zu beziehen, da es, wie unser „altes Haus“, namentlich von Menschen gebraucht wird. Beispiele sind *hua-kia* ⁸⁶⁾ Maler, *ši-kia* ⁸⁷⁾ Dichter, *fa-kia* ⁸⁸⁾ Rechtsgelehrter u.s.w.

- 18) *Daxali*, chin. *ör kia* ⁸⁹⁾ „Nachfolger, Zweiter“.

Sirame tučikengge be daxali sembi. „Wenn man zum Fortsetzen „hervorgetreten ist, so heisst das *daxali*“.

Daxambi ist „folgen“. Gabelentz hat als Bedeutung für *daxali*: „ein Spiel mit Knochen“, was wohl aus dem unter 16) vorgekommenen Gegensatze zu *unggu* zu berichtigen ist; in der folgenden Redensart *daxali sonjosi* „der zweite in der Reihe der Gelehrten“

83) 撈馬兒.

84) 栽打馬兒.

85) 頭家.

86) 畫家.

87) 詩家.

88) 法家.

89) 二家.

ist die richtige Bedeutung gegeben. Das Anhängsel *li* kommt auch in *adali* „ähnlich, passend“ vor, welches mit *adambi* „begleiten, folgen, gemeinschaftlich thun“, *adabumbi* „hinzufügen, nähern, nachahmen“ zu vergleichen ist.

19) *Lala*, chin. *mo kia* ⁹⁰⁾ „der Letzte“.

Dubeingge be lala sembi. „Den Letzten nennt man *lala*“.

Der Auszug hat für *kia* in obigen drei Fällen *pei* ⁹¹⁾ „Arm“, d. h. mit dem Peking'er Zusatze der Verkleinerung *ör* (s. o.) *pör* für *pei-ör*, also *thou pör*, *ör pör*, *mo pör* ⁹²⁾. Der Gebrauch dieses Wortes erinnert an den des Wortes *sou* „Hand“ z.B. in *lao sou* ⁹³⁾ englisch „an old hand“ (etwa beim Schachspiele u.s.w.). Mehr Willkür verräth sich in den sonstigen Ausdrücken des Auszuges: *thou'r* „Häuptlein“, *ki(en)ör* „Schulterlein“, *w(ei)ör* „Schweiflein“ ⁹⁴⁾.

20) *Tebkegembi*, chin. *tsie mar* ⁹⁵⁾ „das Rösslein auffangen“.

Giḡa fesḡeleku oḡibe, wexḡei muxaliyan oḡibe, wesixun maktafi, gaḡuxa be seḡereḡi alime gaire be, tebkegembi sembi. — „Wenn man „den Federball, oder eine steinerne Kugel in die Höhe wirft und „mit dem Würfelknochen in der Hand auffängt, so heisst das „*tebkegembi*“.

Der Auszug hat *yung k'iu tsien* ⁹⁶⁾ „mit Kugeln spritzen“, als ob es sich um das bekannte Kunststück des Kugelauffangens handelte, ferner *kwa* (*ḡwa*) *p(ei)ör* ⁹⁷⁾ „die Rückseite packen“. Da in diesem Falle zwei ähnliche Zeichen, nämlich die für *ḡwa* (oder *kwa*) „packen“ ⁹⁸⁾ und *ḡao* „kratzen“ ⁹⁹⁾ oft verwechselt werden, die Bedeutungen auch in einander übergehen, könnte auch „den Rücken

90) 末家.

92) 臂兒, 頭臂兒 u.s.w.

94) 頭兒, 肩兒, 尾兒.

96) 用毬濺. 97) 抓背兒.

91) 臂.

93) 老手.

95) 接馬兒.

98) 抓. 99) 抓.

kratzen" gemeint sein (von der gegenseitigen Berührung beider Spielzeuge?). *Tebke* ist der Teil des Bogens, an welchem die Sehne befestigt ist (Gabelentz). Die Wurzel *teb* scheint den Schall des Abschnellens des Pfeiles u.s.w. zu bezeichnen, vgl. *tab(sembi)* „das Geräusch des abgeschossenen Pfeiles, des tropfenden Wassers, *tab tib* Ton des tropfenden Wassers; in dem Zeitworte *tebkegembi* bedeutet -*ge*- die Gegenseitigkeit (vgl. *gembi* essen, ertragen).

21) *Begi maktambi*, chin. *than* *čö(n)r ku(n)ör*¹⁰⁰).

Gačuxa maktame alcu tokai be tuwame eteme efire be begi maktambi sembi. „Wenn man beim Knöchelwerfen spielt, um in Bezug „auf die hohle Seite (*alcu*), oder die glatte Seite (*tokai*) den Sieg „zu erringen (*eteme*), so nennt man das *begi maktambi*“.

Alcu oder *šordai* ist die hohle Seite des zum Würfeln gebrauchten Knochens, *toxai* oder *taba* die glatte. Die chinesische Redensart *than čö(n)r ku(n)ör* ist dunkel; *than*¹⁰¹) bedeutet eigentlich das Abschnellen mittels der Finger oder einer Sehne, *čö(n)r*¹⁰²) ist wörtlich „eine kleine Nadel“, *kun* (*ku'ör*¹⁰³)) „Speiche, Walze“. Dieses könnte an einen Drehwürfel, oder an einen Kreisel erinnern. Merkwürdiger Weise gilt aber, wie sich weiter unten ergeben wird, *čön* für das dem Ausdrücke *toxai* Entsprechende.

22) *Fiyoxombi*, chin. *thiao čö(n)r*¹⁰⁴) „die Nadel (hohle Seite?) wählen“.

Gačuxa be simxun i xafirafi alcu ilibume maktara be, fiyoxombi sembi. „Wenn man den Knöchel zwischen die Finger nimmt und „so wirft, dass man die hohle Seite aufrichtet, so nennt man das „*fiyoxombi*“.

100) 彈針兒轆兒. 101) 彈. 102) 針 *čön*, 針兒 *čö'r*.

103) 轆 *kun*, 輞 *kun* nach gewöhnlicher Schreibweise, bedeutet sonst „rollen“, 輞子 *kun-tzë* ist eine steinerne Rolle, welche dazu dient, die Saat in die Erde zu drücken.

104) 挑針兒.

23) *Lasan*, chin. *tsing sou thsien* ¹⁰⁵).

Gateuxa i gergi gaka gaibuŋi dasame sindara de ton de isirakó biéibe, kemuni emu muten dabuŋi eŋibure be, lasan sembi. „Wenn man „ein einem Knöchel ähnliches Spielzeug, nachdem es genommen ist, „nochmals setzt und, obgleich es der Zahl nicht gleich kommt, „noch einmal eine Möglichkeit hinzurechnend, spielen lässt, so heisst „das *lasan*“.

Lasan ist nach Gabelentz „ein Zuruf beim Spiel: wirf den Knochen wieder hin!“ — Die chinesische Redensart *tsing sou thsien*, „Geld aus reiner (leerer) Hand“ deutet wohl an, dass der unglückliche Spieler eigentlich kein Recht auf einen nochmaligen Wurf haben würde. Der Auszug sagt: *kan wan i hwei ling tu* ¹⁰⁶) „spiele und wirf noch einmal gleich hinterher um zu treffen“.

24) *Atixi gafambi*, chin. *hwei-chang-tzě* ¹⁰⁷), „eine Spielgesellschaft bilden“.

Yaya gaka be melgeme efire de atalara be, atixi gafambi sembi, „Wenn man sich zu einem Wettspiele um irgend eine Sache ver„abredet, so nennt man das *atixi gafambi*“.

Atixi gafambi findet sich bei Gabelentz übersetzt durch: „sich sicher stellen“; ich weiss nicht, worauf sich diese Bedeutung gründet. *Atixi* ist augenscheinlich mittels des Anhängsels *ixi* aus der Wurzel *at* gebildet, von der *atambi* zusammenkommen, *atan* Vereinigung kommen (vgl. *idixi* „Fleck“, „fleckig“ und *icembi* „färben“, *icébumbi* „beschmutzen“). *Atixilambi* ist „gemeinsam das Feld bestellen“. Wechsel von *a* und *i* findet sich bei *atangga*, *icingga*, *icangga* „passend“, wozu *atambi* in der Bedeutung „sich schicken“

105) 淨手錢.

106) 趕頑一回零注 (*kan* „einholen“, „nachholen“, *wan* „spielen“, *i* *hwei* „einmal“, *ling* „ausserdem“, *tu* „fest auf etwas richten“, „den Pfeil auf die Sehne legen“, bildlich „einen Einsatz machen“).

107) 會場子.

gehört. *Ġafambi* ist „einnehmen, empfangen, entrichten“. *Ačixi ġafambi* wird also ziemlich genau der chinesischen Redensart *hwi-thang-tzě* „sich zu einer Spielgesellschaft vereinigen“ entsprechen. *Ġhang* „Ebene, Grund, Baugrund, Schauplatz“ bedeutet mit *tu* „spielen“ und dergleichen Ausdrücken davor eine „Spielhölle“¹⁰⁸).

25) *Fitxembi*, chin. *than pei ši ku*¹⁰⁹) „den Knöchel schnellen“.

Gatuxa be simxun i goibume efire be fitxembi sembi. „Wenn man spielt, um den Würfelknochen mit dem Finger nach etwas abzuschiessen, so nennt man dieses *fitxembi*“.

Fitxembi entspricht dem chinesischen *than*¹¹⁰) in mehreren Bedeutungen, sowohl in Beziehung auf das Schlagen der Saite eines Tonwerkzeuges, als auf das Abschnellen der Sehne eines Bogens. *Fitxeku beri* ist eine Armbrust (von *beri* Bogen), *fituxan* ein Tonwerkzeug. Das chinesische *pei ši ku*¹¹¹) entspricht dem Mandschu-Ausdrucke *gatuxa* und bezeichnet einen Fussknöchel, namentlich von antilopenartigen Tieren, wie er zum Knöchel- oder Würfel-spiele gebraucht wird. *Goibumbi* ist „treffen lassen“ von *goimbi* „treffen“, also wohl soviel wie „nach einem Ziele schießen“ oder „fortschnellen“.

26) *Kanġambi* „nach dem in die Erde gesteckten Fussknöchel werfen“, chin. *ta pei ši ku*¹¹²).

Gatuxa i ġergi ġaka be ilibufi, kurku page ġafafi goibume mak-tara be kanġambi sembi. — „Wenn man einen Gegenstand von der Art eines Fussknöchels aufrecht hinstellt und mit dem mit Blei gefüllten Würfel (*kurku*), oder dem steinernen Würfel (*page*) danach wirft, so heisst das *kanġambi* (eigentlich ein *kurku*, oder ein *page* nehmend wirft, um es den Knöchel treffen zu lassen)“.

108) 場 *čhang*, 賭場 *tu čhang*; 戲場 *hi čhang* ist eine Schaubühne.

109) 彈背式骨. 110) 彈. 111) 背式骨.

112) 打背式骨.

Bei Gabelentz heisst das Wort *kančambi*, ebenso bei Amyot, von welchem Letzteren jedoch der chinesischen Auffassung gemäss die harten und die weichen Laute nicht recht unterschieden wurden. Die beiden Schriftzeichen für *t* und *g* sind einander in der Mitte der Wörter sehr ähnlich; hier aber scheint ziemlich deutlich ein *g* vorzuliegen. Die Ausdrücke *kurku* und *page* finden sich im zweiten von den Spielgeräthen handelnden Abschnitte in der oben angegebenen Bedeutung wieder. Die chinesische Redensart *ta pei ši ku* bedeutet „den Würfelknochen, oder nach dem Würfel werfen“ (eigentlich „schlagen“). Der Auszug hat davor noch *tsai* ¹¹³), welches „in die Erde setzen“ bedeutet und dem Mandschu-Ausdrücke *ilibumbi* „aufrecht hinstellen“ entspricht (s. o. unter 16).

27) *Čaksimbi*, chin. *ta yüan ma'r* ¹¹⁴).

Ba egeleme kangara de, neneme kangaxa page de amala kangaxangge goiči, guwe niyalma page be emu bade gafafi gôwa page i tuxenexe bati umesi goro maktafi kangabure be; čaksimbi sembi. — „Wenn beim Zielwerfen um den Platz ¹¹⁵) der später geworfene „page ¹¹⁶) den früher geworfenen trifft, wenn dann zwei Menschen „den *page* an einem Orte ergreifen und sehr weit ab von der „Stelle werfen, wo der andere *page* hingefallen ist, so nennt man „dieses nach dem Ziele geworfen werden *čaksimbi*“ ¹¹⁷).

Der chinesische Ausdruck *ta yüan ma'r* bedeutet eigentlich „das ferne Rösslein schlagen“, oder „nach ihm werfen“; der Auszug hat vollständiger *ta yüan ma'r p'ai ku* ¹¹⁸), „nach der Rippe (*p'ai ku*) des entfernteren Rössleins werfen“.

113) 栽.

114) 打遠馬兒.

115) *ba egeleme* „den Platz einzunehmen“.

116) *page* „der steinerne Würfel“ s. o.

117) *čaksimbi* mit Knochen spielen, mit den Händen klatschen, schmatzen; *čaksiko* Art Glocke. Auch nach den übrigen verwandten Wörtern scheint es sich um den Grundbegriff des Anschlagens zu handeln.

118) 打遠馬兒牌骨. *P'ai-ku* „Schildknochen, Rippenstück“ entspricht

28) *Šoli*, chin. *pan pu tao*¹¹⁹⁾.

Gatuxa kangara de andala tuxekengge be šoli sembi. — „Wenn „der Würfelknochen beim Werfen nach dem Ziele auf halbem Wege „(*andala*) hinfällt, so nennt man das *šoli*“.

In Gabelentz' Wörterbuche findet sich bei *šoli* die Bedeutung: „das Ziel nicht erreichend“. Das chinesische *pan pu tao* bedeutet wörtlich „halb — nicht erreichen“; der Auszug hat ausserdem die Redensarten *čwei ma'r*¹²⁰⁾ „vom Rösslein fallen“ und *tsien šō pu tao*¹²¹⁾ „mit dem Pfeile zu kurz (ohne hinzugelangen) schiessen“.

29) *Alda*, chin. *šē tang ma'r*¹²²⁾ „zur Deckung des Rössleins gebrauchen“.

Kangaxa kurku page be betxe fatan i dalime ka sere be alda sembi. „Wenn man den *kurku*, oder *page*, nach dem man ihn abgeworfen hat, mit dem Fusse, oder der Sohle zurückhält und „halt!“ ruft, so heisst das *alda*“.

Alda ist mit *aldangga* „von fern“, *aldasi* „halbweges, unvollendet“, *aldasilambi* „halb thun“ zu vergleichen. Für *šē tang ma'r*, in welcher Redensart *kiao* „Fuss“, oder dergleichen als abhängig von *šē* „gebrauchen“ zu ergänzen scheint, hat der Auszug deutlicher: *i kiao ti tang thsien ma*, *šē ping*¹²³⁾, „mit dem Boden des Fusses das bleierne Ross, oder den Steinkuchen zurückhalten“. *Thsien ma*¹²⁴⁾, „das bleierne Ross“, ist = *kurku*, *šē ping*¹²⁵⁾, „der Steinkuchen“ = *page*.

30) *Fusxaxa*, chin. *šu tsing*¹²⁶⁾.

Gatuxa efire de gemu gaibuxa be fusxaxa sembi. „Wenn beim „Knöchelspiele Alles verloren ist, so nennt man das *fusxaxa*“.

hier dem Mandschu-Ausdrucke *page*. In umgekehrter Reihenfolge würde *ku-p'ai* „Knochenschild, Domino-Stein“ (mandschu *giranggi sasukó*) bedeuten.

119) 半不到. 120) 墜馬兒. 121) 箭射不到.

122) 使攔馬兒. 123) 以脚底攔鉛馬石餅.

124) 鉛馬. 125) 石餅. 126) 輸淨.

Bei Amyot und Gabelentz ist wohl irrthümlich dem Ausdrucke *fusxaxa* die entgegengesetzte Bedeutung gegeben worden (Gabelentz, Wörterbuch S. 72 *fushaha* Alles im Spiele gewonnen haben). Es ist augenscheinlich die Vergangenheit eines Zeitwortes *fusxambi*, welches etwa die Bedeutung „verlieren“ haben mochte. Zu vergleichen sind *fusi* gemein, niedrig, *fusixón* unter, niedrig u.s.w. Die chinesische Redensart *su tsing* bedeutet „rein verloren“. Der Auszug hat *thsüan su* ¹²⁷⁾ „Alles verloren“, *tsing sou* ¹²⁸⁾ „mit reinen (d. h. leeren) Händen“.

31) *Yongsoxo*.

Utchai fusxaxa sere gisun, chin. *han yü thung sang* ¹²⁹⁾. „Das-selbe, wie das Wort *fusxaxa*“. — „Chinesisch wie oben“ ¹²⁹⁾.

Auch hier steht bei Gabelentz: „im Spiele Alles gewonnen haben“. Wie bei *fusxaxa* ist die Vergangenheit auf *-xo* von einem Zeitworte *yongsombi* anzunehmen. Zu vergleichen ist vielleicht *yong(seme)* „albern“, *yongsikó* „Possen“, *sombi* „zerstreuen, loslassen, vorbeigehn, fehlgehn (?)“ ¹³⁰⁾.

32) *Sasumbi*, chin. *si p'ai* ¹³¹⁾ „Karten mischen“.

Yaya efire sasukó i gergi gaka be ucure be sasumbi sembi. „Wenn irgend ein Spieler Gegenstände von der Art der Spielkarten „(oder Dominosteine) mischt, so nennt man das *sasumbi*“.

Nach Gabelentz ist *sasumbi* (*sasambi*) „Karte spielen“ (lies „Karten spielen“), *sasukó* „Kartenspiel“. Indessen ist letzteres, wie sich weiter unten zeigen wird, das Geräth und zwar mit vorhergehendem *xoósan* „Papier“ = „Spielkarte“, mit *giranggi* „Knochen“ = „Dominostein“. *Utumbi*, welches hier als mit *sasumbi* sinnverwandt

127) 全輸.

128) 淨手.

129) 漢語同上, „chinesisch wie oben“ (d. h. dasselbe wie 30) *fusxaxa*.

130) *somo gabtambi* bei Gabelentz „fehl-schliessen“, wahrscheinlich verdruckt für „fehl-schiessen“, da *gabtambi* „mit der Lanze werfen“, „mit Pfeilen schießen“ bedeutet.

131) 洗牌.

gebraucht wird, bedeutet „mischen“ im Allgemeinen. Der chinesische Ausdruck bedeutet eigentlich „Karten oder Dominosteine waschen“, was wahrscheinlich von der Bewegung der Hände auf dem Tische beim Mischen der Dominosteine zu verstehn ist.

33) *Sasambi* ¹³²⁾.

Utχai sasumbi sere gisun, chin. *han yü thang tang* ¹³³⁾. „Dasselbe wie *sasumbi*“.

34) *Gardašambi*, chin. *tu k'uai tsou* ¹³⁴⁾ „um die Wette gehn“.

Xaxa i on be temšeme melgere be gardašambi sembi. „Wenn man „mit Jemand um den Weg wettet, so heisst das *gardašambi*“.

Gardašambi ist eine Verstärkung des einfachen Zeitwortes *gardambi* „schnell gehn, laufen“. *Xaxa i on be temšembi* ist wohl eigentlich „Eines Mannes Weg (on)streitig machen“.

Hiermit endet die erste Abtheilung, zu der es in der zweiten, die von den Spielgeräthschaften handelt, Gelegenheit zu Nachträgen geben wird.

132) *sasambi* hängt vielleicht zusammen mit *sasa* „zugleich mit“, *sasari* zusammen, gemeinschaftlich. *Sasuri* ist eine besondere Art Spielkarten, oder das Spiel mit solchen s. u.

133) s. o. unter 31.

134) 賭快走 (*tu* „spielen“, „wetten“, „wagen“, *k'uai* „rasch“, *tsou* „gehn“).

(Fortsetzung folgt.)

MÉLANGES.



ÜBER SINOLOGISCHE STUDIEN

VON

FRIEDRICH HIRTH.



Um über Bedeutung und Stellung der chinesischen Studien in der Universitas literarum eine klare Vorstellung zu gewinnen, kann man keinen besseren Weg einschlagen als die Anstellung eines Vergleichs mit der in Deutschland durch Jahrhunderte lange Erfahrungen zur höchsten Entwicklung gelangten klassischen Philologie. Wir sind heutigen Tages vollständig darüber einig, dass sich bei den philologischen Studien zwei Richtungen gegenüber stehen, die recht gut friedlich nebeneinander bestehen können, da sie sich keineswegs bekämpfen, vielmehr getrennte Bahnen betreten, um jede ihre eigenen Zwecke zu verfolgen. Auf der einen Seite steht die Sprachwissenschaft, deren Endziel die Sprache selbst ist, verbunden mit der Erforschung ihrer Beziehungen zu anderen Sprachen; auf der anderen die Philologie im engeren Sinne, der die Kenntniss der Sprache nur als Mittel zu einem anderen Zwecke dient, der Erschliessung von Literatur-Schätzen. Ob es zweckmässig ist, beide Richtungen zu vereinigen, dürfte sich aus einer Mustering unserer klassisch-philologischen und sprachwissenschaftlichen

Arbeitskräfte ergeben. Unsere grössten Philologen beider Richtungen konnten sich dem Zwang der Arbeitstheilung nicht entziehen. Was wäre aus der klassischen Philologie geworden, wenn die Schöpfer ihrer Disciplinen die Hälfte ihrer Arbeitskraft auf Sprachvergleichung verwendet hätten? Nur in den seltensten Fällen werden sich beide Richtungen in der Arbeit Eines Lebens begegnen; ob mit Erfolg, ist fraglich. Augenscheinlich jedoch beruht bei den vornehmsten Typen unter den Mitarbeitern die ganze Wucht ihres Eingreifens in den Gang der Wissenschaft auf ihrer Einseitigkeit. *Quam quisque norit artem in hac se exerceat*. Wer diesen Grundsatz in seiner Anwendung auf klassische Studien anerkennt, wird ihn auch auf das Gebiet der orientalischen Forschung übertragen. Hier kann das Eingehen auf möglichst viele Sprachen höchstens durch die Zwecke der Sprachwissenschaft gerechtfertigt werden; für die Forschung im Sinne der modernen Philologie dagegen ist Tiefe wichtiger als Breite. Unter allen Zweigen der asiatischen Forschung aber nimmt keiner diesen Grundsatz so sehr in Anspruch wie die Sinologie.

Die semitischen Sprachen und die damit verbundenen Studien stehen uns bei aller Fremdartigkeit näher als die übrigen asiatischen Gebiete hauptsächlich aus historischen Gründen, die sich aus den alten Beziehungen Europa's mit dem benachbarten Vorderasien, der geistigen Heimath des Christenthums, ergeben. Dem fremdartigen Charakter der Sprache lässt sich hier eine gewisse bei uns durch Überlieferung erzeugte Bekanntschaft mit den Anschauungen jener Völker entgegensetzen. Auf dem Gebiet der arischen Sprachen stossen wir auf Verwandtschaft der Rassen, des Sprachbaues und des Sprachmaterials. Das chinesische Element ist uns vollständig fremd. Bau und Material der Sprache, Volksleben, Volkscharakter, Volksanschauungen haben unabhängig von jeder anderen Kultur ihren eigenen Entwicklungsgang durchgemacht; die Heterogenität erreicht hier ihre äusserste Spitze.

Aber nicht nur die von der unsrigen so gänzlich abweichende Art alles Chinesischen erschwert das erfolgreiche Eindringen in den Geist dieser Kultur, sondern vor allen Dingen auch die Masse des vorhandenen Materials. Wir dürfen gar nicht daran denken auch nur annähernd den Wissenskreis des chinesischen Geisteslebens zu umspannen, da schon eine beschränkte Auswahl dessen, was zur europäischen Wissenschaft in lichtverbreitender Beziehung steht, Generationen von Forschern überreichen Stoff zur Bearbeitung liefert. Jede Frage nach dem Ursprung und der Entwicklung unserer eigenen Kulturerscheinungen hat in jener Nebenwelt ihr Gegenstück. Was bis jetzt zur Erschliessung dieser Wissensschätze gethan ist, bildet nur einen kleinen Theil dessen, was noch zu thun ist und auch sicher gethan werden wird. Es ist zu verwundern, dass dies nicht mit grösserem Eifer geschieht, dass sich nicht mehr Arbeiter zur Blosslegung des hier reich vorhandenen guten Erzes finden, während auf anderen Gebieten Hunderte, mit reichem Wissen ausgestattet, sich abmühen erschöpften Minen oft werthlose Schlacken abzugewinnen. Dass ein europäisches Menschenleben nicht ausreicht, in die Tiefe eines derartigen Kulturlebens erschöpfend einzudringen, davon muss jeder überzeugt sein, der den ernstesten Versuch gemacht hat, im Chinesischen annähernd so zu Hause zu sein wie ein klassischer Philologe auf dem Gebiete des griechischen oder römischen Wissens. Wenn auch keine Hoffnung vorhanden ist, dass ein solches Ziel je erreicht werden wird, so sollten ihm doch alle Sinologen zustreben. Wie der Philolog, so soll auch der Sinolog Allotria vermeiden. Die Sinologie ist, nach Schlegel, eine grausame Geliebte, die sich für jede Untreue an ihrem Herrn rächt. Es ist keine Übertreibung, wenn behauptet wird, das Studium des Chinesischen werde durch das Eingehen auf andere Sprachgebiete nicht nur nicht gefördert, sondern geradezu geschädigt. Mögen Sprachphilosophen für vergleichende Zwecke chinesische Grammatik

neben einer langen Reihe verwandter und nicht verwandter Sprachen treiben; für den Sinologen, der im Sinne der klassischen Philologie arbeiten will, giebt es nur eine Methode, die zu Erfolgen führt: peinliches Zusammenhalten aller Kräfte; Ergreifung eines jeden Mittels, das zum Zwecke führt, wozu das Leben in China und der jahrelange persönliche Verkehr mit den Gelehrten des Landes gehört; aber auch die Verwerfung aller Mittel, die nicht zum Zwecke führen. Als ein solches ist das Studium anderer orientalischer Sprachen zu betrachten, wodurch das Interesse von der Hauptsache abgelenkt wird und die Kräfte zersplittert werden. Dieser Grundsatz ist selbst auf das Mandschurische auszudehnen, dessen Studium von Stanislas Julien als ein wichtiges Hülfsmittel zur Erlernung des Chinesischen hingestellt wurde. Die mandschurische Literatur besteht hauptsächlich aus Übersetzungen chinesischer Texte. Diesen gegenüber waren die Übersetzer von Haus aus ebenso fremd wie ein Europäer, der nie chinesischen Boden betreten hat. Der Vortheil, den der Mandschur genoss, bestand jedoch darin, dass er mitten im chinesischen Leben stand, chinesische Sitten kannte und mit chinesischen Anschauungen vertraut war. Der Europäer, der diesem Beispiel folgt, indem er einen Theil seines Lebens diesen heterogenen Kulturverhältnissen widmet, erleichtert sein Verständniss dadurch in ganz unverhältnissmässig höherem Grade als dies das Umfassen der gesammten kleinen und unbedeutenden Literatur dieses Tartarenvolkes im Stande wäre. Wer erst Mandschurisch lernen muss, um das Chinesische zu begreifen, der lernt überhaupt nicht Chinesisch. Er fügt seinen sprachwissenschaftlichen Kenntnissen interessante Schätze hinzu, aber zur Erschliessung der Kultur und Literatur China's, zur Erforschung der Geschichte Asiens nützen die darauf verwendeten Nächte nichts. Hier heisst es immer und immer wieder: bei der Stange bleiben! Dieser Standpunkt verdient besonders deshalb

betont zu werden, weil in Deutschland, wo die orientalischen Sprachen sich der einsichtsvollsten Pflege erfreuen, vielfach Ansichten über das Chinesische Geltung haben, deren Ausführung nur zu leicht dem Dilettantismus in die Hände arbeiten würde. Von diesem Standpunkte aus betrachtet, verdient das Beispiel anderer Länder Beachtung, an deren Universitäten die Sinologie lediglich durch solche Kräfte vertreten ist, die nach jahrelangem Aufenthalt an der Quelle nie von einem anderen Brunnen gekostet haben. Namen wie Legge in Oxford, Sir Thomas Wade in Cambridge, Douglas in London, Schlegel in Leyden, Chavannes in Paris, die der Jetztzeit angehören, bürgen dafür, dass die hier ausgesprochenen Anschauungen in den Nachbarländern längst praktische Bedeutung gewonnen haben. Keiner der genannten Gelehrten, am allerwenigsten unser Nestor Legge, hat sich je zu etwas Anderem bekannt als zur Sinologie ohne jede Beimischung. Diese Einseitigkeit ist nicht zufällig, sondern in der Natur des Studiums begründet, das nur dann ergriffen, betrieben und gelehrt zu werden sich verlohnt, wenn wir auf unser Banner schreiben: *Multum, non multa!*

LE NOM DES PREMIERS CHINOIS ET LES PRÉTENDUES TRIBUS BAK

PAR

C. DE HARLEZ.

Il est maintenant en usage chez quelques sinologues de donner le nom de *Bak* aux Chinois du Shi-King. *Bak tribes* (tribus bak) est le terme dont ils se servent pour les désigner. On sait d'où vient cette expression nouvelle; c'est la forme corrigée et l'explication des termes *Pe-sing* 百姓 (selon la prononciation mandarinale) que l'on rencontre dans les anciens Kings et livres canoniques des Chinois. Il est vrai que ces deux mots avaient toujours été reçus, jusqu'à dix ans d'ici environ, comme signifiant les *cent familles* (les ayant cent noms de famille) et l'on prenait le premier caractère 百 pour ce qu'il est graphiquement, la représentation du nombre *cent*.

Mais les innovateurs ont pensé que c'était là une erreur fondamentale, que le caractère 百 était purement phonétique et servait uniquement à figurer le son *Pe*, anciennement *pek*, *pak*, *bak*.

Ainsi le nom des premiers Chinois était retrouvé. C'étaient les Baks qui, partis des frontières de l'Elam ou de l'Assyrie, étaient venus, à travers les déserts de l'Asie centrale, s'établir sur les rives du Hoang-ho et y avaient jeté les premières bases du puissant empire qui s'étend aujourd'hui de Samarkand, à la Mer du Japon et à l'Indo-Chine.

La découverte eût été certainement des plus intéressantes et devrait être maintenue fermement, si elle reposait sur une base de quelque solidité. Malheureusement, il n'en est rien; les motifs qui ont déterminé quelques savants à adopter cette dénomination ne se découvrent pas sans peine. Quelque regret que j'aie de la voir disparaître, malgré l'estime profond que m'inspirent ceux qui en ont été les auteurs ou les soutiens, je dois bien à la vérité d'exposer à mes lecteurs les raisons qui m'obligent de la considérer comme inacceptable et même comme le fruit d'une erreur. Ces raisons les voici, en peu de mots: 1°. Cette interprétation est contraire à la tradition chinoise toute entière sans aucune exception; jamais elle n'a été soupçonnée. Il est inouï qu'un peuple civilisé ait oublié son nom, sa dénomination nationale, au point de la conserver sans plus en soupçonner la signification et de la prendre même pour un simple numéral. C'est comme si, quelque jour, les Français prenaient les *Francois* de l'histoire de Clovis pour des pièces de monnaie.

Un fait pareil se prouve, mais ne se suppose pas.

2°. La tradition constante, unanime des Chinois attribue aux mots *Pe-sing* le sens de «cent noms de famille» ou de peuple aux «cent noms». Et cette tradition n'est point de celles qui ne se transmettent qu'oralement, ne présentant pour le peuple qui la possède qu'un intérêt médiocre; non, car il s'agit ici d'une institution qui est la base de la constitution chinoise, de l'organisation sociale du peuple chinois depuis son origine, d'un système qui règle les actes les plus importants de la vie politique et civile, tels que la formation des états et les lois du mariage; puisque les rapports d'états à états étaient en certains points fixés d'après les liens de famille qui unissaient leurs chefs, et que le mariage entre gens portant le même nom de famille ou *sing*, était interdit.

Les Chinois ont encore le registre officiel des familles qui par-

tagent le peuple, et plusieurs de ces familles font remonter leur origine à celle-là-même de leur nationalité. (Voir le *Pe-kia-sing* (百家姓), livre des noms des cent familles, dont le titre seul prouve que *sing* ne peut désigner des tribus. Mais de ceci, plus loin). Comment expliquer cette erreur et cette confusion? Comment surtout expliquer pourquoi, dans le choix de nombreux caractères représentant le son *bak*, les premiers Chinois ont été chercher précisément celui qui devait engendrer naturellement une erreur?

Contre une tradition et des raisons de cette nature, il faut, je le répète, des motifs très puissants que l'on demande et cherche en vain. Mais ceci n'est rien encore.

3°. L'expression *Pe-sing* ne signifie pas «les tribus Bak», «Bak tribes», parce que ces mots n'ont point ce sens et ne peuvent l'avoir. *Sing* n'est pas une tribu et n'a jamais eu cette acception; ce terme n'est jamais accompagné d'un nom ethnique. Les *Pe-sing* ou *Bak-sing* ne peuvent pas être des tribus appelées *Bak*. Il y a là tout simplement un barbarisme. Le sens du mot *Sing* n'est pas douteux et ne peut faire l'objet d'aucune contestation, les textes sont à son égard d'une clarté parfaite. Si nous consultons les dictionnaires faits depuis le commencement de notre ère, nous y verrons que le sens primordial, essentiel de ce mot est famille ¹⁾ 氏 *Shi*; ce d'où, où l'on naît, dit le *Shuo-Wen*. Et le *Shi*, disent les commentateurs chinois du *Sze-Ki*, est ce qui relie cent générations de manière qu'elles ne soient pas étrangères les unes aux autres. C'est la famille distinguée par un nom spécial; aussi le mot *sing* désigne-t-il spécialement le nom de famille. Chaque *sing* a son nom à lui. (Voir *Shuo-Wen*, le *K'ang-hi-tze-tien*, le *Tcheng-tze-t'ong*, le *Tcheng-pu-tze Wei*, le *Tchuen-tze Wei* etc. etc.)

1) Le caractère qui représente *Sing* figure la naissance, l'enfancement. Il en était dé ainsi en *Ku-Wen*.

Sing a encore les sens dérivés de descendant, de membre d'une famille.

S'il en est ainsi dans les livres de théorie, la pratique leur est entièrement conforme. Dans le *Shu* comme dans le *Shi*, le *Lun-Yü* ou le livre de *Meng-tze*, «Sing» 姓 désigne le nom distinctif des familles.

L'empereur, dit le *Shu* (V. 5. 3) a fait briller sa vertu de manière que son éclat atteignit les principautés (de chefs) d'un Sing différent (du sien), portant un autre nom de famille.

«Je ne suis pas seul, il est vrai», dit un abandonné dans une ode du *Shi-King*, «mais c'est tout comme; je n'ai ni frère ni proche parent, et les autres hommes diffèrent entièrement de ceux qui ont le même *sing* que moi» 不如我同姓 V. P. 10, Ode 7. 2. Ce *sing* est donc le nom commun aux frères et proches parents. Le *Shu-King* nous apprend en outre que le *sing* est quelque chose que donne le souverain. *Yü*, y est-il dit, après avoir divisé l'empire et mis toute chose en un ordre parfait, donna, conféra des Domaines et des *sing* 錫土姓 *Si-t'u-sing*. Si 錫 identique à 賜, est bien exclusivement «donner, conférer» et non «constituer, former». Les lexicographes l'expliquent par 賜 donner et 與 *yü*, de même sens. Or un souverain ne peut donner une tribu, un clan; mais seulement un nom, un titre. Les quatre mots du *Shu-King* qui nous occupent veulent donc dire que *Yü* donna des fiefs aux chefs méritants et, en même temps, un nom sous lequel ils pussent constituer une famille de prince feudataire (V. *Shu* III P. 2. 16). Le *Lun-yü* confirme cette explication. Nous y lisons, en effet, que Kong-tze blâmait le prince Tchao de Tchên parce qu'il avait épousé une princesse de l'état de Wu dont le nom de famille (*sing*) était le même que le sien. (*Lun Yü* VII. 30) ¹⁾.

1) Même chose au Tso-tchuen an 715, où il est dit que le fils du ciel donne aux princes des *sing* d'après leur naissance et des fiefs dont ils recevaient le nom comme dynastique. *Sing* était le nom de famille opposé au titre dynastique. Ce que nous retrouverons de nos jours par exemple dans les Hohenzollern, princes de Prusse. — Cp. L. V. Kong Hi. 21. 5, où il est dit de cinq princes qu'ils avaient tous 風姓 le nom de famille *Fong*.

Encore une fois *sing* ne peut ici signifier «tribu»; il serait superflu de discuter ce point davantage.

Il résulte de ce fait que si les *sing* avaient chacune leur nom particulier, elles ne peuvent être qualifiées de *Bak* en général. Surtout point à l'époque de Kong-tze où les *Sing* étaient composées de gens de toutes les nationalités et de toutes les races.

En outre, comme nous le disions ci-dessus, le mot *Sing* n'est jamais employé avec un nom de nation ou de race; c'est, en ce cas, *jin* 人 hommes, *tze* 子 fils et surtout *min* 民 peuple qui sont en usage. 殷民 «le peuple Yin» dit, par exemple, le Shu-King IV. 11. § 6—7.

4°. Parmi les textes où l'expression *pe-sing* est employée, il en est quelques-uns dont on ne peut tirer aucune conclusion relativement au sens de ces mots; mais la plupart corroborent l'explication traditionnelle, tandis qu'aucun d'eux ne favorise la nouvelle.

Particulièrement significatives sont les phrases où les mots *pe-sing* font partie d'une énumération dont les termes sont formés d'un substantif précédé par un nom de nombre. La plus remarquable de toutes est bien le I, 2. du Shu-King où il est dit que Yao rendit amis les 9 *tsuk* (九族), mit en ordre les 10,000 *pang* et que les millions ¹⁾ de peuples furent transformés et vécurent en union.

1) 九族, 百姓, 萬邦, 黎民. Il est à remarquer que 黎 est interprété par beaucoup de lettrés chinois et par les meilleurs, tels que *Gan-Kuo*, comme équivalent à 衆 *tchong* «tous», tous ensemble, la multitude, la foule du peuple. Il est bien difficile de ne pas leur donner raison. Car, comme M. De Laconperie l'a justement fait remarquer, les premiers Chinois n'avaient pas la chevelure noire. En outre, l'expression «peuple à la tête noire», est plus souvent déplacée que bien appropriée dans les passages où ces termes sont employés et où ils désignent le peuple opposé aux rois et aux grands. Ces derniers sans doute avaient la même couleur de cheveux que leurs peuples. Mais l'idée de «tous, multitude, nombre indéfini» cadre partout parfaitement; ainsi «Le peuple à tête noire de mes descendants» est une expression qui cloche, «tous les peuples de mes descendants» est au contraire bien en place. Le mot *li* du reste a deux sens princi-

Voici ce passage traduit des deux manières:

I. Yao rendit amis les 9 catégories (degrés) de parenté,
pacifia, ordonna les tribus *Bak*
mit en concorde les 10.000 royaumes
(transforma) les 100.000 peuples furent transformés.

II. Yao rendit amis les 9 degrés de parenté
ordonna, pacifia les 100 *gentes*
mit en concorde les 10.000 états
les 100.000 peuples furent transformés.

Qui ne voit point que la première manière brise l'harmonie de l'énumération et sa gradation évidente. *Pe*, précédé et suivi de noms de nombre, a vraisemblablement la même nature. Ce sont tous termes indiquant l'universalité d'un genre jusqu'à *li* qui est l'innombrable.

5°. Presque partout, *pe-sing* est précédé ou suivi d'une autre expression indiquant un nombre.

II. 1. 13. La 28^e année de son règne Yao mourut. Les *Pe-sing* portèrent son deuil comme pour un père, les 4 mers turent en silence les 5 tons musicaux.

Ibid. 19. L'empereur Shun dit: Sie! Les *Pe-sing* ne sont pas en rapports d'affection; les 5 ordres ne sont pas observés, propagez les 5 préceptes.

A IV 3. 3 il est dit: Vous *Pe-sing* des 10.000 régions.

6°. Le sens de plusieurs passages implique nécessairement que *Pek-sing* ne désigne pas le peuple. Parfois cette expression est opposée à *hia-min* ou *min* le peuple. Voir V. L. X. 10. — IV. 7. Part. I. 1, 2. Part. 3. § 3. — V. 1. P. 2. § 7 etc. — Ailleurs elle indique clairement tout autre chose.

pau: « millet noir, noir, et multitude, en nombre immense ». Le caractère explique ces deux sens. Il représente originairement des grains de millet avec le modificatif homme ou animal. Ce sont des hommes nombreux comme les grains d'un champ de millet noir.

V. X. 10. *Wu-Wang*, parlant de la sobriété des anciens rois dit: Les princes des états extérieurs et, à l'intérieur, les divers officiers, les directeurs de départements, les officiers inférieurs et ceux que l'état comble d'honneur, puis tous les *Pe-sing* résidant dans les campagnes (en retraite) n'osaient point s'adonner à la boisson.

Nous nous demandons si quelqu'un oserait traduire:

«Les princes, les chefs de départements, les grands et petits fonctionnaires et les tribus *Bak* résidant dans les villages».

Ce serait assez bizarre. D'ailleurs à IV. 4. 1. ils figurent évidemment parmi les grands: «Les princes étaient là, les *Pe-sing* étaient réunis pour entendre le ministre».

Ainsi ¹⁾ dans tous ces endroits, les seuls pensons-nous où les mots en question figurent au *Shu-King*, les termes «*Bak tribes*» cadreraient très mal avec le reste des phrases. Aux premiers, *Pe* doit être le nombre cent; aux suivants *Pe-sing* est opposé au peuple, *min* 民.

A V. X. 10, ils figurent parmi les fonctionnaires ou les personnages en honneur avec les princes et le reste. Il en est de même à V. XII. 9 où il est dit du Souverain Shang qu'il était rempli des faveurs du Ciel et que tous les *Pe-sing* et les officiers royaux 王人 maintenaient ferme leur vertu, que les officiers inférieurs 下臣 dans le domaine des princes, étaient zélés dans leurs offices.

Sans doute on ne supposera pas les tribus *Bak* à la tête des

1) I-Yin, le premier ministre de Tang, le fondateur de la dynastie Shang, faisait célébrer le sacrifice en l'honneur de son maître défunt; il y avait convoqué les grands et les princes. Or, dit le texte, tous les princes étaient présents; les *Pe-sing* s'y étaient réunis, tous confondus pour entendre le Ministre dirigeant 百姓總已以聽冢宰. Traduire «les tribus *Bak* s'y étaient réunies», serait-ce faire chose sérieuse? Ajoutons encore que dans son discours, I-Yin adresse des avertissements sévères aux grands et aux fonctionnaires. Aurait-il réuni le peuple pour leur faire entendre ces leçons données à ses chefs?

officiers du souverain. La traduction «les tribus Bak qui sont officiers royaux» ne serait pas meilleure.

Enfin le qualificatif *Tchao-ming* à l'intelligence, brillante perspicacité, exclut certainement toute possibilité que ces qualifications soient appliquées au peuple taxé partout d'inintelligence.

7°. Notons en outre que le terme de *Pe-sing*, s'il eût désigné les tribus chinoises originaires, aurait du cesser d'être employé après le triomphe des Tcheou, qui n'appartenaient pas certainement à la race des émigrés du centre de l'Asie.

Aussi leur emploi dans le Shi-King serait très surprenant s'il s'agissait de tribus *Bak*. Il y est du reste très rare et cet emploi confirme ce que nous disons plus haut. II. 1. Ode 6. § 5 nous lisons: «le peuple (*min*) est simple et honnête, toutes les multitudes et les *Pe-sing* pratiquent vos vertus». Au ch. IV ode 7 les grands, déplorant l'indolence du roi, s'écrient:

Le peuple (*min*) n'a plus de paix. . . le monarque ne gouverne pas lui-même, surchargeant ainsi d'efforts les *Pe-sing* 卒勞百姓. Il s'agit, on le voit, d'autre chose que du peuple, des tribus *bak* ou autres.

Bien plus les peuples barbares, ou certainement étrangers à la race chinoise, se désignaient eux-mêmes par ce terme. On le trouvera employé par exemple, aux *Koue-Yü*, aux discours de l'état de *Yue* formé par un peuple préchinois. *Pek-sing* ne désignait donc pas la race chinoise.

Nous ne parlerons pas des livres confucéens. On sait qu'à cette époque, la race chinoise, opposée aux barbares, se désignait par le terme de *Hia*.

9°. Une dernière raison, absolument péremptoire, c'est que l'expression *Pe-sing*, ou cent familles, n'est pas la seule de l'espèce employée pour désigner le peuple chinois. Il y en a encore une autre, composée également du mot *sing* et d'un nom de nombre de généralité, *Wan*, dix-mille, et qui alterne avec *Pe-sing*.

« *Wan-sing* (萬姓), les 10.000 familles », s'emploie fréquemment au lieu des premiers termes. Personne sans doute ne prétendra que *Wan-sing* signifie les tribus *Wan*, tout le monde est d'accord pour traduire « les dix-mille familles ». Or si *Wan* est le nom de nombre dans *Wan-sing*, comment prétendre que *Pe* n'ait pas la même nature dans *Pe-sing*; d'autant plus que *pe* et *wan* sont les deux termes principaux employés pour exprimer l'universalité, la généralité.

Voici quelques exemples de l'emploi du composé *Wan-sing*.

Tout le peuple (*Wan-sing*) nous est hostile, disent les fils de Taï-Kang (Shu-King III 3. § 9), l'empereur Shang adonné à ses plaisirs.

Au L. IV. Ch. 6. § 9 I-Yin dit à Taï-Kia: « Votre vertu fera dire à tout le peuple (*Wan-sing*) qu'elle est grande la parole royale ».

Ceci concerne les sujets des rois Shang. Au L. V. 1. P. 1. 5 Wu-Wang dit, en parlant du dernier d'entre eux, du tyran Shéou: « Il ne pense qu'à se construire des palais etc. tourmentant, opprimant, perdant ainsi tous les *Wan-sing* ». Comme lorsqu'au Chapitre suivant il harangue ses guerriers prêts au combat (Voir plus haut). Puis, après la victoire, le nouveau souverain proclame qu'il a reçu de Dieu le mandat de régir les *Wan-sing*, au lieu des princes Shang.

Le mot *Wan* même ne doit pas nous faire chercher une différence dans le sens de l'expression; il ne nécessite pas un nombre très élevé en la réalité des faits, car les auteurs du Shu-King le prodiguent sans mesure.

Les dix-mille principautés *Wan-Kiun* 萬邦, les 10.000 chefs 萬夫, les 10.000 royaumes (*Kue-pang*) sont des expressions courantes. Bien plus nous trouvons encore dans le Shu-King l'expression *tchao-min* (兆民), c'est-à-dire les milliards de peuple (Voir III 3. § IV. 2. etc. Le Shu-King a encore des chiffres plus élevés que celui-ci, mais avec le mot *Sing* on n'en trouve point qui dépasse *Wan* ou 10.000.

On a fait valoir en faveur de la thèse des *Tribus Bak* deux ou trois arguments que nous devons examiner en terminant. Ils sont si faibles que peu de mots suffiront à les infirmer.

On a dit d'abord que le radical *Bak* se trouvait dans plusieurs noms ethniques ou géographiques des pays voisins du berceau de la race chinoise et l'on cite *Baktra*, *Bagdad*, *Bagistan*. Ceux qui ont dit cela ne savaient point que la racine de ces mots n'a aucun rapport avec un peuple *Bak*, mais est le *baga*, *bagha* qui signifie «Dieu». *Bagdad* est «donné, formé par Dieu»; *Bagistan* est «le pays des Dieux».

D'ailleurs il n'est pas certain que 百 se prononçait *Bak* à l'origine; il est tout aussi et même plus probable qu'il se disait *Pak*. Les consonnes molles, il est vrai, sont habituelles chez les peuples du Sud qui ont le mieux conservé les formes finales des mots; mais cela ne prouve aucunément qu'ils n'aient pas adouci les dures originaires ou que les premiers Chinois n'eussent point eu les dures dans leur langage. L'Exemple du mot *Açoka* devenu *Azuk*, *Azök*, *Adzuk* au midi, indique une tendance à l'amollissement des explosives dures.

Le second argument est que *pak*, dans le *Shu-King*, ne signifie pas «cent», mais désigne uniquement un nombre indéterminé.

S'il en était même réellement ainsi, évidemment cela ne changerait rien à la question; mais cette assertion est le résultat d'une inadvertance. Au *Shu* I. 1. 8 il est dit que l'année a 三百 60 jours, c'est-à-dire sans doute trois cent soixante jours. Le *L.* 5. XXVII. 1, rappelle que *Mu-Wang* atteignit l'âge de 百 ans et le même livre au § 18 nous montre le prince infligeant une amende de 6百 (600) onces de cuivre. Enfin, pour en finir, au *L.* 8. II. 3 nous voyons l'armée divisée en corps de 千 (mille) et de 百 hommes ayant chacun leur *tchang* ou chef.

On ne dira pas sans doute que l'année à 3 fois un nombre illimité de jours, ou que Mu-Wang vécut un nombre indéfini d'années ou que l'amende était de 6 fois un nombre indéfini d'onces etc. etc.

Le dernier consiste à dire qu'avant le V^e siècle ou l'époque de Kong-tze, il n'y avait pas, pour ainsi dire, de noms de famille. Mais on a vu par les textes cités du *Shu* et du *Shi* que c'était tout le contraire.

Quant au signe représentant «cent» ou «grand nombre», la forme ancienne semble indiquer un nombre clos d'individus.

On peut voir du reste au livre de M. de Lacouperie *Western Origins of the early chinese civilisation* p. 303 — combien sont faibles les raisons apportées en faveur du nom ethnique. Le savant auteur y reconnaît lui-même que d'après les meilleurs commentaires *Bak-sing*, comme il écrit, désignait les principales familles de l'état.

11°. Il resterait à déterminer le sens précis de l'expression de *Pe-sing* et ce qu'elle désigne. Après ce qui vient d'être dit, peut-être oserons-nous formuler une explication.

Nous avons vu que les *Pe-sing* sont fréquemment opposés au petit peuple, au pauvre, ou bien au peuple simplement; que d'autre part ils semblent occuper une place distinguée dans la société chinoise (Voir p. 375). Ne résulte-t-il pas de ces circonstances que primitivement le *sing* constituait une espèce de noblesse, que tous n'avaient point un *Sing*, n'appartenaient point à un *sing* particulier, que les principaux de la nation seuls y avaient droit, de même que primitivement le peuple n'avait pas droit au temple ancestral et laissait ses ancêtres à l'état de *Kuei*, comme le dit le Li-Ki. Alors il y avait le souverain, les ministres et chefs des états, les *Sing* et le *min*, le peuple. Les *Sing* plus ou moins nombreux que cent étaient désignés par le terme général habituel *pak*. Le prince alors conférait le *Sing*.

Par la suite des temps le nombre des Sing se multiplia et le peuple entier finit par se partager entre les sing; il y eut alors les *Wan-sing* ou 10.000 sing, et les deux expressions vinrent également dans l'usage, bien que la première restât consacrée. N'est-ce pas l'histoire des *gentes romanae*?

Arrivés là, il ne nous reste plus qu'à constater que nous en sommes revenus tout simplement à la tradition perpétuelle et immémoriale des Chinois.

S'il fallait donner un nom à leurs premiers ancêtres et le chercher dans leurs anciens livres, il n'y en aurait pas d'autres à choisir que le mot *li*.

Li-min, le peuple *li*, c'est la seule expression qui ne soit pas un solécisme. On pourrait admettre le sens de multitude à I. 2 et V, XXX, 1. Ailleurs *Li* pourrait à la rigueur être considéré comme un nom propre. Mais les *Bak-sing* ou «Tribus Bak» c'est une expression dont on doit s'abstenir.

Despatch from Her Majesty's Minister at Tôkiô, forwarding copy of the Treaty of Peace concluded between China and Japan, April 17, 1895.

Mr. Lowther to the Earl of Kimberley. — (Received June 18.)

My Lord,

Tôkiô, May 13, 1895.

THE text of the Treaty of Shimonoseki was to-day published in the official Gazette, accompanied by an Imperial Rescript explaining the course taken by Japan in view of the objections offered by certain of the Great Powers to the permanent occupation of the Liaotung Peninsula.

I have the honour to transmit herewith an official translation of the Treaty, and a translation of the Imperial Rescript.

I have, &c.

(Signed) GERARD LOWTHER.

Inclosure 1.

Treaty between China and Japan, signed at Shimonoseki, April 17, 1895.

(Translation.)

HIS Majesty the Emperor of Japan, and His Majesty the Emperor of China, desiring to restore the blessings of peace to their countries and subjects, and to remove all cause for future complications, have named as their Plenipotentiaries for the purpose of concluding a Treaty of Peace, that is to say: —

His Majesty the Emperor of Japan, Count Ito Hirobumi, Junii, Grand Cross of the Imperial Order of Paulownia, Minister-President of State, and Viscount Mutsu Munemitsu, Junii, First Class of the Imperial Order of the Sacred Treasure, Minister of State for Foreign Affairs;

And His Majesty the Emperor of China, Li Hung-chang, Senior Tutor to the Heir Apparent, Senior Grand Secretary of State, Minister Superintendent of Trade for the Northern Ports of China, Viceroy of the Province of Chihli, and Earl of the First Rank, and Li Ching-fong, ex-Minister of the Diplomatic Service, of the Second Official Rank;

Who, after having exchanged their full powers, which were found to be in good and proper form, have agreed to the following Articles: —

ARTICLE I.

China recognizes definitely the full and complete independence and autonomy of Corea, and, in consequence, the payment of tribute and the performance of ceremonies and formalities by Corea to China in derogation of such independence and autonomy shall wholly cease for the future.

ARTICLE II.

China cedes to Japan in perpetuity and full sovereignty the following territories, together with all fortifications, arsenals, and public property thereon: —

(a.) The southern portion of the Province of Fêng-tien, within the following boundaries —

The line of demarcation begins at the mouth of the River Yalu, and ascends that stream to the mouth of the River An-ping; from thence the line runs to Fêng Huang; from thence to Haicheng;

from thence to Ying Kow, forming a line which describes the southern portion of the territory. The places above named are included in the ceded territory. When the line reaches the River Liao at Ying Kow it follows the course of that stream to its mouth, where it terminates. The mid-channel of the River Liao shall be taken as the line of demarcation.

The cession also includes all islands appertaining or belonging to the Province of Fêng Tien situated in the eastern portion of the Bay of Liao Tung, and in the northern part of the Yellow Sea.

(b.) The Island of Formosa, together with all islands appertaining or belonging to the said Island of Formosa.

(c.) The Pescadores Group, that is to say, all islands lying between the 119th and 120th degrees of longitude east of Greenwich and the 23rd and 24th degrees of north latitude.

ARTICLE III.

The alignments of the frontiers described in the preceding Article, and shown on the annexed map, shall be subject to verification and demarcation on the spot by a Joint Commission of Delimitation, consisting of two or more Japanese and two or more Chinese Delegates, to be appointed immediately after the exchange of the ratifications of this Act. In case the boundaries laid down in this Act are found to be defective at any point, either on account of topography or in consideration of good administration, it shall also be the duty of the Delimitation Commission to rectify the same.

The Delimitation Commission will enter upon its duties as soon as possible, and will bring its labours to a conclusion within the period of one year after appointment.

The alignments laid down in this Act shall, however, be maintained until the rectifications of the Delimitation Commission, if

any are made, shall have received the approval of the Governments of Japan and China.


ARTICLE IV.

China agrees to pay to Japan as a war indemnity the sum of 200,000,000 Kuping taels. The said sum to be paid in eight instalments. The first instalment of 50,000,000 taels to be paid within six months, and the second instalment of 50,000,000 taels to be paid within twelve months after the exchange of the ratifications of this Act. The remaining sum to be paid in six equal annual instalments as follows: the first of such equal annual instalments to be paid within two years, the second within three years, the third within four years, the fourth within five years, the fifth within six years, and the sixth within seven years after the exchange of the ratifications of this Act. Interest at the rate of 5 per cent. per annum shall begin to run on all unpaid portions of the said indemnity from the date the first instalment falls due.

China shall, however, have the right to pay by anticipation at any time any or all of said instalments. In case the whole amount of the said indemnity is paid within three years after the exchange of the ratifications of the present Act, all interest shall be waived, and the interest for two years and a-half, or for any less period if then already paid, shall be included as a part of the principal amount of the indemnity.

ARTICLE V.

The inhabitants of the territories ceded to Japan who wish to take up their residence outside the ceded districts shall be at liberty to sell their real property and retire. For this purpose a period of two years from the date of the exchange of the ratification of the present Act shall be granted. At the expiration of that period those



of the inhabitants who shall not have left such territories shall, at the option of Japan, be deemed to be Japanese subjects.

Each of the two Governments shall, immediately upon the exchange of the ratifications of the present Act, send one or more Commissioners to Formosa to effect a final transfer of that province, and within the space of two months after the exchange of the ratifications of this Act such transfer shall be completed.

ARTICLE VI.

All Treaties between Japan and China having come to an end in consequence of war, China engages, immediately upon the exchange of the ratifications of this Act, to appoint Plenipotentiaries to conclude with the Japanese Plenipotentiaries a Treaty of Commerce and Navigation, and a Convention to regulate frontier intercourse and trade. The Treaties, Conventions, and Regulations now subsisting between China and European Powers shall serve as a basis for the said Treaty and Convention between Japan and China. From the date of the exchange of the ratifications of this Act until the said Treaty and Convention are brought into actual operation the Japanese Government, its officials, commerce, navigation, frontier intercourse and trade, industries, ships and subjects, shall in every respect be accorded by China most-favoured-nation treatment.

China makes, in addition, the following concessions, to take effect six months after the date of the present Act: —

1. The following cities, towns, and ports, in addition to those already opened, shall be opened to the trade, residence, industries, and manufactures of Japanese subjects under the same conditions, and with the same privileges and facilities as exist at the present open cities, towns, and ports of China.

- (1.) Shashih, in the Province of Hupeh.

(2.) Chung King, in the Province of Szechuan.

(3.) Suchow, in the Province of Kiang Su.

(4.) Hangchow, in the Province of Chekiang.

The Japanese Government shall have the right to station Consuls at any or all of the above-named places.

2. Steam navigation for vessels under the Japanese flag for the conveyance of passengers and cargo shall be extended to the following places: —

(1.) On the Upper Yangtze River, from Ichang to Chung King.

(2.) On the Woosung River and the Canal, from Shanghai to Suchow and Hangchow.

The Rules and Regulations which now govern the navigation of the inland waters of China by foreign vessels, shall, so far as applicable, be enforced in respect of the above-named routes, until new Rules and Regulations are conjointly agreed to.

3. Japanese subjects purchasing goods or produce in the interior of China or transporting imported merchandize into the interior of China, shall have the right temporarily to rent or hire warehouses for the storage of the articles so purchased or transported, without the payment of any taxes or exactions whatever.

4. Japanese subjects shall be free to engage in all kinds of manufacturing industries in all the open cities, towns, and shall be at liberty to import into China all kinds of machinery, paying only the stipulated import duties thereon.

All articles manufactured by Japanese subjects in China, shall in respect of inland transit and internal taxes, duties, charges, and exactions of all kinds and also in respect of warehousing and storage facilities in the interior of China, stand upon the same footing and enjoy the same privileges and exemptions as merchandize imported by Japanese subjects into China.

In the event additional Rules and Regulations are necessary in

connection with these concessions, they shall be embodied in the Treaty of Commerce and Navigation provided for by this Article.

ARTICLE VII.

Subject to the provisions of the next succeeding Article, the evacuation of China by the armies of Japan, shall be completely effected within three months after the exchange of the ratifications of the present Act.

ARTICLE VIII.

As a guarantee of the faithful performance of the stipulations of this Act, China consents to the temporary occupation by the military forces of Japan, of Wei-hai-wei, in the Province of Shantung.

Upon the payment of the first two instalments of the war indemnity herein stipulated for and the exchange of the ratifications of the Treaty of Commerce and Navigation, the said place shall be evacuated by the Japanese forces, provided the Chinese Government consents to pledge, under suitable and sufficient arrangements, the Customs Revenue of China as security for the payment of the principal and interest of the remaining instalments of said indemnity. In the event no such arrangements are concluded, such evacuation shall only take place upon the payment of the final instalment of said indemnity.

It is, however, expressly understood that no such evacuation shall take place until after the exchange of the ratifications of the Treaty of Commerce and Navigation.

ARTICLE IX.

Immediately upon the exchange of the ratifications of this Act, all prisoners of war then held shall be restored, and China under-

takes not to ill-treat or punish prisoners of war so restored to her by Japan. China also engages to at once release all Japanese subjects accused of being military spies or charged with any other military offences. China further engages not to punish in any manner, nor to allow to be punished, those Chinese subjects who have in any manner been compromised in their relations with the Japanese army during the war.

ARTICLE X.

All offensive military operations shall cease upon the exchange of the ratifications of this Act.

ARTICLE XI.

The present Act shall be ratified by their Majesties the Emperor of Japan and the Emperor of China, and the ratifications shall be exchanged at Chefoo on the 8th day of the 5th month of the 28th year of Meiji, corresponding to 14th day of the 4th month of the 21st year of Kuang Hsü.

In witness whereof, the respective Plenipotentiaries have signed the same and have affixed thereto the seal of their arms.

Done at Shimonoseki, in duplicate, this 17th day of the 4th month of the 28th year of Meiji, corresponding to 23rd day of the 3rd month of the 21st year of Kuang Hsü.

(L.S.) Count ITO HIROBUMI, *Junii, Grand Cross of the Imperial Order of Paulownia, Minister-President of State, Plenipotentiary of His Majesty the Emperor of Japan.*

(L.S.) Viscount MUTSU MUNEMITSU, *Junii, First Class of the Imperial Order of the Sacred Treasure, Minister of State for Foreign*

Affairs, Plenipotentiary of His Majesty the Emperor of Japan.

(L.S.) LI HUNG-CHANG, *Plenipotentiary of His Majesty the Emperor of China, Senior Tutor to the Heir Apparent, Senior Grand Secretary of State, Minister-Superintendent of Trade for the Northern Ports of China, Viceroy of the Province of Chihli, and Earl of the First Rank.*

(L.S.) LI CHING-FONG, *Plenipotentiary of His Majesty the Emperor of China, Ex-Minister of the Diplomatic Service, of the Second Official Rank.*

Separate Articles.

ARTICLE I.

The Japanese military forces which are, under Article VIII of the Treaty of Peace signed this day, to temporarily occupy Wei-hai-wei shall not exceed one brigade, and from the date of the exchange of the ratifications of the said Treaty of Peace China shall pay annually one-fourth of the amount of the expenses of such temporary occupation, that is to say, at the rate of 500,000 Kuping taels per annum.

ARTICLE II.

The territory temporarily occupied at Wei-hai-wei shall comprise the Island of Liu Kung and a belt of land 5 Japanese *ri* wide along the entire coast-line of the Bay of Wei-hai-wei.

No Chinese troops shall be permitted to approach or occupy any places within a zone 5 Japanese *ri* wide beyond the boundaries of the occupied territory.

ARTICLE III.

The civil administration of the occupied territory shall remain in the hands of the Chinese authorities. But such authorities shall at all times be obliged to conform to the orders which the Commander of the Japanese army of occupation may deem it necessary to give in the interest of the health, maintenance, safety, distribution, or discipline of the troops.

All military offences committed within the occupied territory shall be subject to the jurisdiction of the Japanese military authorities.

The foregoing Separate Articles shall have the same force, value, and effect as if they had been word for word inserted in the Treaty of Peace signed this day.

In witness whereof the respective Plenipotentiaries have signed the same, and have affixed thereto the seal of their arms.

Done at Shimonoseki, in duplicate, this 17th day of the 4th month of the 28th year of Meiji, corresponding to the 23rd day of the 3rd month of the 21st year of Kwang Hsü.

(L.S.) Count ITO HIROBUMI, *Junii, Grand Cross of the Imperial Order of Paulownia, Minister-President of State, Plenipotentiary of His Majesty the Emperor of Japan.*

(L.S.) Viscount MUTSU MUNEMITSU, *Junii, First Class of the Imperial Order of the Sacred Treasure, Minister of State for Foreign Affairs, Plenipotentiary of His Majesty the Emperor of Japan.*

(L.S.) LI HUNG-CHANG, *Plenipotentiary of His Majesty the Emperor of China, Senior Tutor to the Heir Apparent, Senior Grand Secretary of State, Minister-Superintendent of Trade for the Northern Ports of China, Viceroy of the Province of Chihli, and Earl of the First Rank.*

(L.S.) LI CHING-FONG, *Plenipotentiary of His Majesty the Emperor of China, Ex-Minister of the Diplomatic Service, of the Second Official Rank.*

Inclosure 2.

Imperial Proclamation, dated May 10, 1895.

(Translation.)

WE recently, at the request of the Emperor of China, appointed Plenipotentiaries for the purpose of conferring with the Ambassadors sent by China, and of concluding with them a Treaty of Peace between the two Empires. Since then the Governments of the two Empires of Russia and Germany and of the French Republic, considering that the permanent possession of the ceded districts of the Feng-tien Peninsula by the Empire of Japan would be detrimental to the lasting peace of the Orient, have united in a simultaneous recommendation to our Government to refrain from holding those districts permanently.

Earnestly desirous as we always are for the maintenance of peace, nevertheless we were forced to commence hostilities against China for no other reason than our sincere desire to secure for the Orient an enduring peace. The Governments of the three Powers are, in offering their friendly recommendation, similarly

actuated by the same desire, and we, out of our regard for peace, do not hesitate to accept their advice. Moreover, it is not our wish to cause suffering to our people, or to impede the progress of the national destiny by embroiling the Empire in new complications, and thereby imperilling the situation and retarding the restoration of peace.

China has already shown, by the conclusion of the Treaty of Peace, the sincerity of her repentance for her breach of faith with us, and has made manifest to the world our reasons and the object we had in view in waging war with that Empire.

Under these circumstances we do not consider that the honour and dignity of the Empire will be compromised by resorting to magnanimous measures, and by taking into consideration the general situation of affairs.

We have therefore accepted the advice of the friendly Powers, and have commanded our Government to reply to the Governments of the three Powers to that effect.

We have specially commanded our Government to negotiate with the Chinese Government respecting all arrangements for the return of the peninsular districts. The exchange of the ratifications of the Treaty of Peace has now been concluded, the friendly relations between the two Empires have been restored, and cordial relations with all other Powers have been strengthened.

We therefore command all our subjects to respect our will, to take into careful consideration the general situation, to be circumspect in all things, to avoid erroneous tendencies, and not to impair or thwart the high aspirations of our Empire.

(Imperial sign-manual.)

(Countersigned by all the Ministers of State.)

May 10, 1895.

CHRONIQUE.



ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

Le «Globus», Vol. 68, Nos 1 et 2, contient un article de M. H. SEIDEL, «Das heutige Bangkok und der Siamesische Hof».

Nº. 4 contient un petit article, non signé, sur l'historique de l'Opium selon des sources chinoises.

Les «Mittheilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien» (Vol. XXV, 2 et 3 Livraison) contiennent e. a. un article très intéressant du Dr. A. WEISBACH, sur les anneaux pour bander l'arc, ainsi que sur les brassards pour protéger le bras de l'archer chez les Mongols, illustré de 15 gravures dans le texte. Le doute sur l'emploi de l'anneau dont parle l'auteur, p. 54 est entièrement levé par les descriptions chinoises ainsi que par mes propres observations, et l'auteur aurait pu en trouver l'exacte description dans la «Chinese Chrestomathy» de E. C. Bridgman (Macao 1841, p. 367) Nos 18 et 19, d'où il résulte clairement que l'anneau pour le pouce est fait d'ivoire, est porté au pouce de la main *droite* et sert à tenir la corde et à bander l'arc; tandis que les brassards sont noués sur les bras, afin de faciliter le tir. Les Chinois ont en outre des doigtiers en cuir (極韃) portés aux trois doigts de la main *droite*. (Ibid. l. c. Nos 13 et 17).

Le «Ethnologisches Notizblatt» publié par la Direction du Musée royal d'Ethnographie à Berlin (fas. 2) contient un article du Dr. F. W. K. MÜLLER: «Der Weltberg Meru nach einem japanischen Bilde»; un article du Dr. W. GRUBE sur la collection des Divinités populaires d'Emoui envoyée par le Consul de Prusse M. Feindel; et un article du directeur du Musée, M. le professeur A. BASTIAN, sur le livre de luxe siamois Trai-Phùm.

Les «Annalen des K.K. Naturhistorischen Hofmuseums» (Vol. X, Nº. 2) contiennent e. a. un article du Docteur MICHAEL HABERLANDT sur les collections chinoises dans le Musée à Vienne illustré par 18 gravures dans le texte.

Le Dr. A. VON ROSTHORN de Vienne a publié un article à propos de la Dissertation de *Ku Yen-wu* sur la phonétique chinoise.

AMÉRIQUE.

The Canadian pacific railway Company has published a very useful guide to the principal cities of China and Japan with a note on Corea by ELIZA RUHAMAH SCIDMORE, entitled « Westward to the Far East », profusely illustrated by zincos and maps and containing a small list of japanese words and phrases for daily use.

M. WILLIAM ELLIOT GRIFFIS D.D., l'auteur bien connu de l'ouvrage « Corea, the Hermit nation », qui a passé plusieurs années au Japon, vient de publier chez Charles Scribner's sons à New-York un ouvrage très important sur les religions du Japon. Nous reviendrons plus tard sur cet ouvrage écrit dans un esprit libéral.

M. FREDERICK STARR, professeur à l'Université de Chicago, nous envoie un article critique, publié sous le titre de « Comparative-religion Notes » dans le *Biblical World*, sur différentes publications relatives à l'étude des religions comparées.

GRANDE BRETAGNE ET IRLANDE.

Sir THOMAS FRANCIS WADE, depuis 1888 professeur de Chinois à King's College, Cambridge, vient de décéder à Cambridge le 31 Juillet dernier. Notre collaborateur, M. le professeur H. Cordier, consacrera une notice sur la vie et les travaux de ce grand savant et sinologue sous notre rubrique « Nécrologie ».

M. le professeur JAMES LEGGE d'Oxford nous donne dans le « Journal of the royal Asiatic Society » (Janvier 1895) une notice préliminaire sur le Poème *Li-São* et son auteur.

Dans le même journal (Juillet 1895) M. W. G. ASTON a publié un article intitulé « Writing, printing and the alphabet in Corea ».

« Clear round » est le titre d'un guide du voyageur de la Chine et le Japon jusqu'en Amérique écrit par Madame E. A. GORDON, membre de la *Japan Society* à Londres. L'ouvrage est destiné surtout aux enfants et aux jeunes gens et ne fait pas de prétention à une valeur scientifique. Il est précédé d'une Introduction par le professeur Max Müller, d'Oxford.

The third part of the second volume of the « Transactions and proceedings of the Japan Society, London » contains a very interesting article by M. ASTON on the family and relationships in ancient Japan prior to A.D. 1000. M. GEORGE CAWLEY's lecture on « Wood, and its application to Japanese artistic and industrial designs », is equally published in this volume.

CHINE.

La guerre du Japon contre la Chine et l'humiliation que ce dernier pays a essuyée, a activé plus que d'ordinaire la haine des Chinois contre tous les étrangers sans exception. Selon le «Daily Telegraph», le Consul Anglais à *Wen-tcheou-fou*, dans la province de Tchékiang, aurait été lapidé par la population excitée par les autorités. Mais c'est surtout contre les missions chrétiennes que la fureur du peuple s'acharne.

Le 8 Août, une grande bande furieuse a attaqué les missions anglaise et américaine à *Fatchan*, près Canton, et détruisit les hopitaux. Quelques missionnaires se sont enfuis vers *Chameen*, d'autres restaient à *Fatchan*. Une canonnière chinoise a été envoyée pour rétablir l'ordre.

Le bruit court que toutes les missions dans la prov. de Canton ont été détruites et que bientôt tous les missionnaires seront repoussés vers les ports.

Les «Missions catholiques» de Lyon contiennent une lettre désolante, envoyée à l'abbé Robert, procureur des missions étrangères à Shanghai, sur les persécutions des missions catholiques dans le Sze-tchouen, persécution organisée par le vice-roi de la province.

Mais l'attentat le plus horrible a été commis à *Kou-tcheng* (古城, dans la province de Fou-kien), où des missionnaires anglais et américains ont été cruellement massacrés.

Dès que la nouvelle de ce meurtre parvint à Londres, le ministre britannique à Peking reçut l'ordre d'exiger une punition sévère pour les meurtriers, et de demander une protection efficace des missionnaires anglais en Chine du gouvernement.

Le Tsoung-li-ya-men promit immédiatement des secours et accorda au consul anglais à Fou-tcheou une escorte de troupes chinoises pour l'accompagner au théâtre du massacre. Mais cette escorte, au lieu de prêter assistance, s'amusa à piller ce qui restait de la mission. Tout cela n'est pas tant l'oeuvre de la population, que celle des mandarins. M. Watters, qui a habité la Chine pendant plus de 30 ans, et était dernièrement consul anglais à Fou-tcheou, déclara à un journaliste: «Je suis certain que les massacres à Kou-tcheng ne sont pas dus au peuple même. Je connaissais le révérend Stewart et sa femme très bien; ils étaient en termes amicaux avec la population, et lorsque Stewart quittait Kou-tcheng, lors son dernier voyage pour l'Angleterre, la population lui porta une chaude ovation. Il est donc clair que ce n'est pas la population qui est responsable pour ces meurtres affreux».

Du reste le gouvernement ne s'est pas opposé aux demandes exigées par les autorités anglaises, et le 18 Septembre sept des principaux moteurs des massacres à Kou-tcheng ont été exécutés en présence des consuls. Cependant le vice-roi et les autres hauts mandarins n'ont pas encore été punis, et Lord

Salisbury fera de nouvelles démarches près du gouvernement à Peking pour obtenir leur punition.

Selon un télégramme de Shanghai du 24 Septembre le gouvernement chinois aurait refusé de consentir à la demande de Lord Salisbury de faire bannir le gouverneur de la province de *Sze-tchouen*.

Avec cela des querelles intestines tourmentent la vieille Chine. Dans la prov. de Kan-sou les Mahométans se sont insurgés; et dans celle de Kiang-sou une autre insurrection a eu lieu où les insurgés ont déjà capturé onze villes. On dit même que la Chine implorerait les secours de la Russie pour étouffer la révolte.

Par décret impérial *Li Houn-g-tchang*, ainsi que tous les membres du *Tsoung-li Yamen* ont été chargés de rédiger un traité d'extradition entre la Chine et le Japon.

FRANCE.

Une mission d'études commerciales en Chine.

(Figaro, 11 Juillet.)

On a souvent reproché à la France de faire de la politique étrangère ou coloniale au profit exclusif d'autrui. Serait-elle lasse de tirer les marrons du feu? Toujours est-il qu'au lendemain du traité de Simonoseki, et au moment où la Chine doit nous savoir encore gré de nous être interposés pour elle, la Chambre de commerce de Lyon vient de décider l'envoi dans le Céleste-Empire d'une mission commerciale pour étudier là-bas les ressources et les richesses économiques dont nous pourrions, le cas échéant, tirer parti.

Cette mission, qui est en voie d'organisation, comprendra un certain nombre de jeunes gens sortant des Ecoles de commerce et pouvant, soit avec leurs ressources personnelles, soit avec celles qui leur seraient confiées, créer des comptoirs, organiser des exploitations, établir en un mot les premières relations d'échange en des points fermés jusque-là à la pénétration européenne.

Le programme du voyage est arrêté en principe. Le voici, sauf modification de la dernière heure.

Les envoyés de la Chambre de commerce de Lyon se rendront directement à Shanghai. De là, ils remonteront le Yang-tzé-Kiang ou fleuve Bleu, toucheront à Han-Kéou, I-Tchang, et suivront le fleuve jusqu'à Tchoung-King qui sera le point central de station et de ralliement.

De cet endroit, la mission rayonnera sur les provinces de Sse-Tchouan, Hou-Nan et Kouei-Tcheou. Elle se livrera à l'exploration détaillée du Yun-Nan, où une autre mission, organisée au Tonkin, viendra la rejoindre à Yun-nan-fou. Les deux missions réuniront alors leurs efforts pour étudier en détail cette région voisine du Tonkin qui, par sa situation même, est la première à nous intéresser.

La mission chinoise partira selon toutes probabilités vers la fin du mois de

septembre. Espérons qu'elle ne sera pas devancée par des missions anglaises et allemandes.

On remarquera que la tentative qui nous préoccupe à un si juste titre est due à l'initiative privée d'une Chambre de commerce. Il est permis de s'étonner que le gouvernement n'exerce pas une action parallèle. Le ministère du commerce semblait particulièrement qualifié pour organiser quelque chose de son côté. Il n'en fait rien: la consigne est de ronfler.

Bien plus, l'appui qu'il prête, ainsi que le ministère des affaires étrangères, à la mission chinoise, est purement moral. On lui a demandé des subsides, il répond par des lettres de recommandation.

Un détail qui a sa saveur: on met à la disposition de la mission un médecin de marine... mais à condition que celle-ci lui paye son traitement pendant toute la durée de l'absence. Les bureaux affectent d'ailleurs de croire qu'il s'agit, en l'espèce, d'une excursion de fils de famille, désireux de se faire entretenir en route par le budget. Que ces touristes payent de leur poche!

Néanmoins, comme il faut faire quelque chose pour l'opinion publique, on affectera un certain nombre de bourses de voyage à cet itinéraire. Au lieu d'envoyer les lauréats habituels en Afrique ou en Amérique, on les expédiera en Asie sur le fleuve Bleu.

C'est au moyen de ce virement que l'Etat espère, sans grever le budget, contenter tout le monde.

Comme une pareille monnaie de singe ne gonfle pas l'escarcelle des intéressés, la Chambre de commerce de Lyon vient d'adresser aux Chambres de Paris, Marseille, Lille, Rouen, Bordeaux, le Havre, Saint-Etienne, Roubaix, Roanne, Tarare et Reims un appel pressant pour qu'elles se joignent à elle et s'imposent un sacrifice en vue du but commun. Moyennant l'apport de leur cotisation, ces Compagnies auraient le droit de désigner un ou plusieurs candidats qui participeraient au voyage.

Il est vivement à souhaiter que cet appel soit entendu.

G. T.

Eclair, 12 Juillet 1895.

M. Rocher, consul de France à Malte, a été autorisé à accepter la direction de la mission d'études envoyée en Chine par la chambre de commerce de Lyon; on sait que M. Rocher, qui a si longtemps résidé dans les provinces méridionales de la Chine, est l'homme qui en connaît le mieux les ressources et les conditions économiques.

La mission a pour secrétaire M. Henri Brenier, rédacteur au *Journal de Débats*.

Académie des sciences morales et politiques.

Séance du 29 juin.

PRÉSIDENCE DE M. LÉON SAY.

M. Georges Picot donne lecture d'un mémoire de M. Michel Revon, professeur à l'université de Tokio. Sous le titre de *Société japonaise de la Croix-Rouge*, l'auteur fait connaître le rapide développement de cette institution, le plus rapide à citer parmi toutes les sociétés qu'a fait naître la convention de Genève. Actuellement, le Japon présente un spectacle égal à celui des plus brillantes civilisations. Les proclamations de ses généraux, la conduite de ses armées en campagne offrent une preuve notable de l'humanité de ce peuple, ainsi que de son respect pour les règles du droit international.

En 1877, la société japonaise de la Croix-Rouge ne comptait que 38 membres. Aujourd'hui elle en compte 141,000 et possède près de 380,000 dollars de revenus pour secourir les blessés militaires. Cela suffit pour démontrer son prodigieux essor. Elle fut fondée en mai 1877, au milieu de la fameuse insurrection de Satsuma. Les vicomtes Sano et Oghiou, aidés du baron Siebold, qui leur fournit les statuts de la société autrichienne de secours, obtinrent du gouvernement l'autorisation d'établir au Japon une association analogue. Leur appel fit affluer les dons en argent et en nature. L'empereur souscrivit 1,000 dollars; le prince Komats accepta la présidence d'honneur. La société fut officiellement reconnue le 2 septembre 1889 par le comité international. Avec le produit des cotisations on construisit un hôpital qui fut inauguré par l'impératrice. On a pu juger l'œuvre pendant la guerre sino-japonaise, qui a révélé, en même temps que la puissance du Japon, l'immense développement de cette société humanitaire, dont l'organisation est irréprochable, suivant M. Michel Revon

Société de géographie de Paris

Séance du 21 juin.

PRÉSIDENCE DE M. ALB. DE LAPPARENT

La commission administrative de la Société vient de nommer un certain nombre de correspondants étrangers. Ce sont MM. :

Pour l'Angleterre, JOHN MURRAY, membre du conseil de la Société royale géographique d'Edimbourg;

Pour l'Autriche-Hongrie, le docteur ALBRECHT PENCK, professeur à l'université de Vienne;

Pour l'Allemagne, le conseiller A. BASTIAN, professeur, directeur du musée ethnographique de Berlin;

Pour la Russie, le docteur OTTO STRUVE, conseiller d'Etat, ancien directeur de l'observatoire de Poulkova;

Pour l'Italie, le marquis G. DORIA, président de la Société italienne de géographie;

Pour la Hollande, le professeur GUSTAVE SCHLEGEL, à Leyde;

Pour la Suisse, F. A. FOREL, professeur à l'université de Lausanne.

A la séance de la Société du 7 juin 1895, M. Ludovic Drapeyron, directeur de la *Revue de Géographie*, attira l'attention de ses collègues sur le passage suivant du *Livre des Merveilles* de Marco Polo: «Et que vous dirai-je? Quand ils furent partis, ils chevauchèrent tant par leurs journées qu'ils furent venus à Trébizonde, et puis vinrent à Constantinople, et de Constantinople à Négrepont, et de Négrepont à Venise; et ce fut en MCCLXXXV (1295) de l'incarnation du Christ». Il y aura donc six siècles, cette année même, que le fameux Marco Polo, son père et son oncle, revinrent de leur voyage en Asie, qui avait duré vingt-six ans. Marco Polo, né en 1254, avait quitté Venise, sa patrie, à l'âge de quinze ans; il y rentrait ayant dépassé quelque peu la quarantaine. Le livre, dicté par lui à Rusticien de Pise, qui l'écrivit dans la langue de Villehardouin et de Joinville, fut composé dans les prisons de Gênes, probablement à la Casa San Giorgio, en 1298. Marco Polo mourut en 1324. Après avoir montré qu'aucun ouvrage n'a été plus suggestif que le sien et qu'il a provoqué ainsi les entreprises géographiques les plus hardies, — la plus célèbre est celle de Christophe Colomb — M. Drapeyron ajoute: «Après six siècles, Marco Polo reste un voyageur vraiment sans pareil, sans égal. Il a été un quart de siècle absent de son pays; c'est l'Asie, non moins que l'Europe, qui s'est chargée de son éducation. Il a été, au service du grand khan, un incomparable explorateur de l'Asie méridionale (Inde, Birmanie, Yunnan). C'est presque un Asiatique. Il a appris nombre de langues orientales et quatre systèmes différents d'écritures. Non seulement il a approfondi le monde chinois, mais il a aussi gouverné une grande cité chinoise. Que l'on nous cite un autre explorateur de cette envergure et dont le retour soit aussi digne d'être fêté».

Nos lecteurs connaissent déjà la relation du voyage de M. F. Grenard qui a fait part à la Société de la mission scientifique dans la haute Asie, sous la direction de J. L. Dutreuil de Rhins (1891—94), mission terminée par la mort tragique de l'explorateur. Nous devons donc nous borner à dire que M. Fernand Grenard, le jeune compagnon du voyageur, a fait connaître aussi complètement que le temps limité le lui permettait, les travaux de la mission depuis Kachgar et Khotan jusqu'au point où le pauvre Dutreuil de Rhins a péri, passant en revue le plateau du Thibet nord-occidental, le Ladak, Lhassa, le Thibet oriental, etc. Le ministère de l'instruction publique avait délégué M. Milne-Edwards, de l'Institut; celui des affaires étrangères, M. A. Willock, chef du secrétariat particulier du ministre. M. H. Wallon, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions, siégeait également au bureau où il avait été appelé par la Société, en souvenir de l'appui prêté par l'Académie à la mission Dutreuil de Rhins. «Il était juste, a très bien dit le président, que le collègue, peut-être le plus

fidèle à nos séances (M. Wallon est en effet membre de la Société, et très assidu aux réunions) vint, au moins une fois, occuper à ce bureau une place que sa présence suffit à honorer».

Notre co-directeur, M. le professeur H. CORDIER, vient de publier dans le *Bulletin de géographie historique et descriptive* une partie de l'Atlas Catalan de l'année 1375, avec une description et des identifications, sous le titre de «L'extrême-Orient dans l'Atlas Catalan de Charles V, roi de France».

JAPON.

M. Edkins a publié dans le journal japonais «The Yorodzu Choho», du 2 Avril, un article sur l'origine des Japonais.

Les nouvelles du Japon ne sont pas couleur de rose, et la réaction se fait déjà sentir. Le gouvernement a toutes les peines du monde pour rendre acceptable le traité de Simonoseki. Les radicaux et les journalistes chauvinistes ne paraissent pas enclins à compter avec l'état d'affaires actuel.

Il manque aux Japonais l'empire sur soi-même et ils estiment leur forces à un trop haut degré et d'une façon dangereuse.

Avec cela une haine indestructible contre les étrangers. M. von Brandt en donne un exemple dans le «Deutsche Rundschau» du mois de Juillet :

«Le 18 Mars la chambre des pairs au Japon accepta une proposition de placer, dans un temple érigé à Tokio pour des soldats tombés dans la défense du Mikado, des monuments au frais de l'état pour un certain nombre de soldats, exécutés en 1868 pour le meurtre commis sur onze matelots français. La proposition était faite et plaidée par l'ancien ministre de l'agriculture et du commerce, le comte Takeki, et elle était acceptée avec une grande majorité. La chambre des pairs prit donc parti pour les *Coshi*, dont la confession politique fut qu'un assassinat politique est non-seulement autorisé, mais même un devoir».

Le correspondant du «Daily News» écrit, à la date du 19 Mai, que l'opinion publique au Japon est surexcitée par rapport à la révision du traité de paix et exige vengeance contre les puissances européennes qui lui ont ravi les fruits de sa victoire.

On essaye de se consoler avec la pensée qu'on pourra employer l'indemnité de guerre pour renforcer la flotte japonaise. Si elle ne suffit point, on haussera les droits d'importation.

Le même correspondant écrit, en date du 10 Mai, que le Japon a seulement cédé aux exigences des trois puissances, puisqu'il se trouvait trop faible pour leur résister. Le Japon, ne possédant pas de cuirassés, n'osait pas s'engager dans une bataille navale contre les six cuirassés que la Russie avait à sa disposition. En outre les vaisseaux japonais avaient besoin de réparations urgentes. «La Russie, dit un journal japonais, savait tout cela, et si notre flotte avait

été aussi puissante que notre armée, la Russie y aurait regardé deux fois avant de montrer ses dents ».

En attendant, le « Times » du 26 Juillet nous communique que les Japonais veulent remettre les négociations du traité de commerce avec la Chine, ainsi que l'exécution de la convention regardant l'évacuation du Liao-toung jusqu'après la fin des élections anglaises; car le Japon espère persuader le nouveau gouvernement de l'assister contre la Russie.

Les Japonais ont depuis invité les constructeurs de vaisseaux américains à bâtir pour eux de nouveaux cuirassés et croisières. Ils veulent dépenser 15 millions de dollars pour renforcer leur marine et ce seront les chantiers américains et anglais qui en auront la fourniture. Autrefois c'était en Allemagne que les Japonais faisaient construire leurs navires; mais depuis que l'Allemagne s'est ralliée à la France et la Russie, pour ravir aux Japonais les fruits de leurs victoires, le premier pays n'a plus de faveurs à espérer du Japon.

Malgré ces rodomontades, les Japonais se trouvent dans des difficultés sérieuses. En Corée on n'en veut pas. L'ambassadeur japonais à Seoul, le comte Inoué Kaoru, a dû être rappelé parce qu'il ne voyait aucun moyen de gagner les Coréens aux idées de civilisation japonaise.

Selon une dépêche du « Novoje Vremja » de Vladivostok, le mouvement anti-japonais l'emporte complètement en Corée. Le ministère réformé en Corée est tombé, et les conservateurs y attisent l'hostilité contre les Japonais, de sorte que le palais de l'ambassade japonaise à Seoul a couru le risque d'être démoli par la populace. L'occupation de la Corée par le Japon finira, comme toutes les occupations précédentes, par une évacuation et le retour du pays à la suzeraineté de la Chine, si, du moins, comme nous l'avons prédit en novembre de l'année dernière ¹⁾, la Russie ne juge convenable d'assumer le protectorat sur la presqu'île, protectorat pour lequel les journaux russes font actuellement propagande.

Il est évident que cela augmenterait encore l'hostilité des Japonais contre les Russes, qui éclatera, en temps opportun, en une guerre.

Toutes ces difficultés auraient pu être prévenues, si on avait suivi nos conseils l'année dernière pour une intervention des grandes puissances européennes contre la guerre inique entreprise par les Japonais contre la Chine. Maintenant les Japonais sont infatués par leurs faciles succès militaires et ne reculeront plus devant une guerre avec les trois puissances.

Nous disons « succès faciles », car les Japonais n'ont pas combattu des soldats chinois, mais des mandarins militaires corrompus. A Formose p. e., où ils ont à combattre les Pavillons noirs, les véritables soldats chinois, ils n'ont guère

1) *Het geschil tusschen China en Japan in Korea* (Kon. Akademie der Wetenschappen te Amsterdam, 12 November 1894) par G. Schlegel; *Korea*, réplique de G. Schlegel à la rédaction du « Nieuwe Rotterdamsche Courant » (N. Rott. Courant du 18 Novembre 1894).

de succès. En Juillet dernier un détachement de 800 soldats japonais a été attiré dans une embuscade des Pavillons noirs et a été forcé de se retirer de Tokohan après une perte de 600 hommes environ. Le reste des fuyards japonais a démolé toutes les maisons sur son passage et massacré les hommes, femmes et enfants. La population indigène, laissée sagement dans son autonomie par les Chinois, fait également une guerilla cruelle contre les Japonais, ne donnant pas de quartier.

Le *Novoje Vremja* de St. Pétersbourg a reçu le 26 Sept. une dépêche de Vladivostock, contenant la nouvelle que les Japonais se sont emparés, après un combat acharné, des deux places fortes *Tchang-hoa* (彰化) et *Tai-ouan sa* (臺灣沙) occupées par les « Pavillons noirs ». De là les troupes japonaises se sont dirigées vers *Anping* (安平) près de *Tai-ouan-fou*. Les troupes sont exténuées de fatigue, et il y a 3200 soldats malades dans les hôpitaux. Les 60.000 hommes que les Japonais ont à leur disposition à Formose ne suffisent point, et on doit encore envoyer des renforts du Japon.

En outre le Japon a été ravagé par un terrible Typhon le 4 Septembre dernier, typhon qui a détruit le port et la ville de *Kousho Nosou*; 36 navires dans le port périrent, et la perte de vie a été considérable. La basse température fait craindre pour la récolte du riz, et le choléra a emporté en 1895 6219 personnes.

NÉCROLOGIE.



MOTOYOSI SAIZAU.

MOTOYOSI SAIZAU, qui avait été jadis répétiteur à l'École des Langues orientales, est mort de phtisie le 22 juin 1895 à Paris, à l'Hôpital Lariboisière.

Il était originaire de Tokio et âgé de 27 ans. Nous extrayons d'un article du *Temps* du 27 juin 1895 les remarques suivantes à propos de la mort de ce poète japonais devenu Parisien.

Un de mes amis voulait écrire un livre, les *Victimes de Paris*. C'eût été le long martyrologe des enamorés de la gloire, attirés par le rayonnement de Paris, les flambées du boulevard, rêvant tous les succès, espérant toutes les fortunes, et qui retombent, les reins cassés, dans la boue et dans la misère. Ce Paris, on le voit de loin, du fond des provinces, et il brille, là-bas, comme une étoile. Ah! le conquérir! Lui jeter le regard de défi que lui lance le héros de Balzac du haut de la colline du Père-Lachaise. *Et maintenant, à nous deux!* Etre un de ses rois, une de ses forces, un de ses rayons! Et l'on part. C'est toujours la vieille histoire du village quitté et du coin de ville de province, où la soupe était prête à l'heure, le logis modeste mais assuré et dont on rêve en se disant le mot éternel, prononcé trop tard: «Le bonheur était là!»

Mais ce Paris ne se contente pas de faire des victimes parmi les provinciaux devenus boulevardiers; son rayonnement attire de plus loin les amoureux de la lumière et il vient de brûler à sa flamme un petit papillon japonais. Vous l'avez lu, conté en quelques lignes d'une poignante éloquence, ce roman du poète Motoyosi Saizau, venu à Paris pour séduire et dompter Paris et mourant à l'hôpital Lariboisière en recommandant bien surtout, par un dernier désir de renommée, qu'on annonçât son décès dans le *Temps* pour que chez lui, à Tokio, on apprît, du moins, que les Parisiens se souciaient du poète vaincu. Motoyosi Saizau se souvenait peut-être aussi que le *Temps* avait publié son adaptation des *Aventures de la petite Himé*, cette nouvelle japonaise d'une si étrange saveur.

Je ne sais rien de plus lugubre et la bohème de Murger, une bohème vue en rose et qui a fait des victimes, elle aussi, la bohème des Schaunard et des

Colline est souriante malgré sa chasse éternelle à la pièce de cent sous, *cette noble étrangère*, elle est idyllique comparée à l'aventure du lettré de Tokio finissant, comme Gilbert, sur un lit d'hôpital. Je l'avais connu, ce petit Motoyosi qui meurt à vingt-neuf ans et à qui j'eusse été fort embarrassé d'attribuer un âge quelconque tant son visage jaune et ridé, volontiers souriant, me semblait sénile.

Pour nous, tous les Japonais se ressemblent, ou à peu près, comme nous devons, pour les fils de race jaune, nous ressembler tous, avec nos pâles visages. Motoyosi ressemblait donc à tous les Japonais passés et présents que nous avons pu rencontrer, vêtus à l'européenne, corrects comme des Anglais et coquets dans leur petite taille; mais il avait cela de particulier qu'il renonçait volontiers à la redingote parisienne, au col cassé et à la cravate montante pour reprendre le costume de son pays ou plutôt les costumes de son pays — car il en changeait comme l'empereur d'Allemagne change d'uniforme — et nous apparaître tour à tour sous l'aspect d'un poète aux bras nus ou d'un guerrier portant l'armure noire.

C'était à l'institut Rudy, dans ces salons du vieil hôtel de la rue Royale où nous avons entendu aussi je ne sais quelle prophétesse anglaise nous enseigner les principes de la sténographie. Paris a de ces chaires originales et inattendues. Pourquoi ne fonderait-on pas la Sorbonne des excentriques? Là Motoyosi se mit à parler du Japon à des auditeurs qu'il convoquait par des programmes alléchants. Il promettait d'étudier et de révéler les poètes du Japon et aussi les petites Japonaises au teint de lait entrevues dans un rêve depuis *Madame Chrysanthème*. Et quand il parlait des poètes, il endossait la robe pour se coiffer bien vite d'un casque lorsqu'il célébrait les guerriers de son pays.

Le pauvre Harry Alis, mort tragiquement dans une guinguette de banlieue, a laissé un roman à la fois japonais et parisien, *Hara-kiri* qui est l'histoire d'un fils de Samouraï venant au quartier latin pour étudier et s'y roulant ou s'y faisant rouler dans toutes les aventures des deux rives, rive gauche et rive droite. Lorsque Paris a bien rançonné, déformé, vidé le prince japonais, à bout de ressources, la victime de Paris reprend le chemin d'Yeddo et s'y ouvre philosophiquement et bravement le ventre à la mode sauvage et noble des vieux Samouraï. Motoyosi, le poète, ne devait pas faire *hara-kiri* comme le héros d'Harry Alis; mais quels désespoirs n'a-t-il pas dû éprouver avant de s'aller coucher sous les rideaux blancs de Lariboisière, lui qui, dans la petite maisonnette de bois et de papier, pouvait, en faisant glisser sur les rainures, sa fenêtre, apercevoir au-dessus de son front le ciel tout bleu, tout plein d'étoiles!

Il était gai, il en l'avait l'air. Il s'agitait, causait, passait ses nuits au travail. Quand il faisait ses conférences, souriant, bavard, avec sa petite moustache,

ses petits yeux, sa petite voix, il ponctuait chacune de ses phrases d'un léger coup d'éventail frappé sur la table :

— Au Japon (il prononçait au *Yapan*), les *yardins* sont très *yolis*, très *yolis*, entourés d'une... d'une... comment appelez-vous cela ?

— D'une palissade, répondait le public.

— Non, pas d'une palissade, « jamais, d'une palissade... non, d'une... d'un... Eh ! oui, au fait, oui, vous avez raison, vous avez bien dit le mot, c'est cela, c'est bien cela, d'une palissade.

Le public riait, Motoyosi riait. Tout le monde riait. Ces conférences étaient gaies.

— M. Loti, M. Loti, disait-il encore, au *Yapan* il n'a rien vu, M. Loti ! ou du moins il a *ezazéré*. Vous autres Français, vous *ezazérez* toujours... vous *ezazérez* tout. Mais M. Loti, ah ! M. Loti, il a plus *ezazéré* que tout le monde !

Et pendant qu'il parlait ce petit Motoyosi, ouvrant et fermant tour à tour l'éventail dont il soulignait ses critiques littéraires, je revoyais tout ce petit peuple pétillant, actif et fourmillant dont Loti nous a si bien peint les blanches, toutes blanches petites *moussmés* qui rient toujours.

Les étonnantes victoires de son petit *Yapan* devenu le grand *Yapan*, n'avaient point rendu plus fier le poète de Tokio. Je ne sais pas, mais Motoyosi devait mépriser la gloire militaire. Il trouvait que l'idéal de l'homme supérieur était de laisser courir son pinceau sur le long rouleau de papier de maïs et d'y tracer des poèmes de vingt mille vers, comme le poète Kami de la *Belle Saïnara*. Mais il avait échangé le pauvre *lettré de philosophie*, le pinceau *yapanaïs* contre la dure plume de fer d'Europe et il allait savoir ce que coûte à Paris le sinistre *struggle for life*. C'est ce roman du petit Asiatique perdu dans la foule parisienne qui me semble douloureusement caractéristique et si moderne, si nouveau : un petit arbre nain de son parc, tout tordu, chétif, pareil à une mousse, dans la grande forêt pleine d'ombre et d'herbes voraces. Le lettré cherchait à vivre. Il apportait des matériaux à Mme Judith Gautier pour des articles sur les *Fleurs vivantes* de son pays d'Asie. Il rêvait d'écrire, pour les théâtres de Paris, des pièces japonaises et, mieux que cela, des pièces parisiennes !

Un autre petit Japonais, M. Maéda Maésa, un des commissaires du Japon à l'Exposition universelle de 1878, M. Maéda Maésa, qui avait, dans son jardinier du Trocadéro, de si jolies fleurs bizarres, et, dans des cuvettes de porcelaine bleue, de si délicieux arbustes lilliputiens — et qui promettait les arbustes et les fleurs tour à tour à tout le monde, comment donc, avec plaisir ! — Maéda, brusquement, ne s'était-il pas avisé, il y a quelques années, de donner un drame japonais aux *Matinées internationales* du théâtre de la Gaité ? Motoyosi voulait marcher sur les traces de Maéda et dépasser ce précurseur.

Le mois dernier, il faisait jouer, il jouait lui-même *Kiyomassa en Corée*, toujours à l'institut Rudy. Ces représentations d'un autre théâtre libre d'en-

traves finirent-elles par absorber ses dernières ressources ? Je l'ignore. Mais, on nous l'a dit un matin, le petit Motoyosi n'eut plus qu'à choisir entre la rue et l'hôpital. On le chassait du logis de la rue Denfert-Rochereau où il abritait ses rêves. On lui retenait ses manuscrits, parmi lesquels une comédie qu'il destinait tout naturellement à la Comédie-Française. Oh ! que les petites maisons familières et les rieuses petites mousmés de Tokio étaient loin ! Si loin !...

Là-bas, quand les Loti *yapanais* lui parlaient de la bonté des Français et de l'hospitalité des Parisiens, et de la joie qu'on avait de vivre à Paris, l'immense ville rayonnante, Paris, la cité des lettres, la grande cuve où tous les appétits, toutes les joies, toutes les ivresses bouillonnent, fermentent ainsi qu'un vin nouveau, comme ils *ezagéraient*, oui, qu'ils *ezagéraient*, les Loti du pays où l'on peut vivre, les yeux sur des lis, avec une poignée de riz dans le creux de sa petite main !

Quand il eut bien constaté les *ezagérations* de ses chimères, le petit Motoyosi, tristement, doucement, se coucha pour mourir, dans le lit aux rideaux blancs, comme les joues des petites *mousmés*. Il a souri jusqu'à la fin. Il a, jusqu'à la fin, parlé de ses poésies, de ses comédies, de ses rêves... Il n'avait pas trente ans quand il est mort, le poète au visage jaune qui me semblait centenaire, comme les arbres nains de son pays...

Et s'il était resté là-bas, sous le ciel qui sourit aux mignonnes rieuses filles brunes, il aurait vécu heureux, dans sa maison de bois, faisant des vers à Mme Fleur — ou, peut-être, à travers les obus, aurait-il, non plus sous l'armure abolie du vieux guerrier japonais, mais sous l'uniforme du troupier, guêtré, sanglé, le sac au dos, écrit à la haïsonnette quelques strophes de ce terrible poème militaire, de ces chansons de geste et de marche dont les Fils du Ciel ont fourni les refrains aux compatriotes du Motoyosi.

Gens de Tokio ou de Landerneau, restez fidèles au coin de terre où vous trouviez votre blé noir ou vos rizières et ne rêvez pas la conquête du géant Paris !

Oh ! ne quittez jamais le seuil de votre porte !
 Mourez dans la maison où votre mère est morte
 Voilà ce qu'à Paris avait déjà chanté
 Un poète inconnu qu'on n'a pas écouté.

THOMAS FRANCIS WADE.

Sir THOMAS FRANCIS WADE, G. C. M. G., K. C. B., etc. — It is some twenty five years ago that I first met Sir — he was then Mr. — Thomas Wade: he had come down to Shang-hai from Peking, where he was Chargé d'Affaires, and was staying on business at the British Consulate. I was then Honorary Librarian of the North-China Branch of the Royal Asiatic Society and I went to see him to get some information about his own publications. This information was given to me with the graceful, though dignified, manner which was one of the characteristics of Mr. Wade, whether walking in the dust of Peking or in the fog of Lower Berkeley Street. When I last heard of him he had just been the President of your learned Society and was the bearer of the agreeable tidings that I had been appointed one of your honorary members in the place of my illustrious friend Ernest Renan.

Wade began life as a soldier, being the eldest son of a soldier, Colonel Thomas Wade, C. B. The exact date of his birth I never could ascertain, but it was somewhere about 1818. After being educated at Harrow, he entered the Army in 1838, as Ensign in the 81st Foot. The Opium War, during which he took an active part as an officer in the 42nd Highlanders and the 98th Foot, was his first opportunity to learn Chinese. The cession of Hong-Kong to Great Britain by the Treaty of Nan-King (1842) offered young Wade a new field of action when he was appointed an interpreter to the garrison of the island. He retired from the military service as a lieutenant in the 98th Foot only in 1847, when made an Assistant Chinese Secretary. Wade had once more occasion to resume his profession as a soldier when the Imperial troops were, in April 1854, surrounding the foreign settlements of Shang-hai, behaving like, if not worse, than the T'ai-ping Rebels in the native city, threatening to loot the property and to destroy the lives of the Western Devils who were inhabiting the "Muddy Flat", bordering the Hwang-Poo River. Foreign Residents, Officers and sailors from H. M.'s ships "Encounter" and "Grecian", from the U. S. sloop "Plymouth" as well as from the merchantmen in harbour stormed on the 4th of April the camp of the Chinese Troops and Mr. Wade took in a gallant manner his part in a severe fight which cleared Shanghai from unpleasant neighbours, but cost the small european community two killed and sixteen wounded.

Mr. Wade had left Hongkong in 1852, being appointed vice-consul at Shang-hai. The T'ai-ping had taken the native city on the 7th sept. 1853: the three chief Consuls with the agreement of the Chinese authorities made arrangements

in June 1854 for a set of Custom House rules, which were to be carried out by three intendants, Mr. Wade for the British, Mr. L. Carr for the Americans and Mr. Arthur Smith for the French. In fact, shortly after Wade gave up the position to Horatio Nelson Lay, predecessor of Sir Robert Hart, as Inspector General of the Chinese Imperial Maritime Customs. Sir John Bowring, Governor of Hongkong, then sent Wade on a special mission to Cochin-China. The two embassies of Lord Elgin and the two wars with China which were brought to an end by the convention of peace signed at Peking on the 3rd of October 1860 were new opportunities to utilize Wade's knowledge of the Chinese language. I may say that from this time, is beginning the curious parallelism between the careers of Wade and Parkes, who were destined to occupy, both of them, the post of minister plenipotentiary at Peking. The writer of the Obituary published in the *Times* (Weekly Edition, Aug. 9, 1895) rightly says: "A full biography of Sir Thomas Wade would be at the same time a history of our diplomatic relations with China during a period of 40 years, for in all our important dealings with the Chinese Government during that time he played a by no means insignificant part. The only other Englishman, perhaps, who had anything like the same experience and who displayed similar remarkable qualities in the bewildering world of Chinese politics, was his friend and colleague Sir Harry Parkes, who died ten years ago at the comparatively early age of 57. Both had a remarkable power of making themselves thoroughly acquainted with the Chinese language, Chinese character, Chinese ways, and especially Chinese trickery, and both were thereby able to render very valuable services to their own Government. But in natural character and tendencies they were very different. Wade was more a man of study and Parkes more a man of action, and when the two were working together in a subordinate capacity, the former naturally did most of the correspondence and the latter more of the interviewing and the outdoor work, though it must be admitted that each could play the rôle of the other when any such necessity arose, and on many occasions the studious Wade showed that in activity and daring he could hardly be surpassed by Parkes himself. The two men differed also in their modes of dealing with the Chinese. Parkes was naturally inclined to be authoritative and domineering, whilst Wade was generally disposed to temper his tenacity with patience and conciliation. Yet the two men, though they were in a certain sense rivals and often crossed each other's path, never displayed any unworthy jealousy of each other. In one of his early letters Parker writes: — "Wade and myself share a tent: he is a right good fellow, is Wade". — That familiar phrase indicates briefly but graphically the relations which existed between them, and it will be cordially re-echoed by many who knew Sir Thomas Wade personally and who now mourn his loss".

When Sir Harry Parkes was, on the 13th July 1883, appointed Envoy Extra-

ordinary and Minister Plenipotentiary to His Majesty the Emperor of China, and Chief Superintendent of Trade, Wade wrote to him from England: "You start fair-fairer than most men in one respect: you have the full confidence of the community", adding "You know the country and people better than any one alive. . . . May you have strength to endure" ¹⁾.

In 1861, Wade was made a C. B., and appointed (1862) subsequently to the most important position of Chinese Secretary and Translator to the British Legation in China which some years later was filled by the remarkable sinologue William Frederick Mayers, cut short in the prime of life. During the absence of Sir Frederick Bruce and of Sir Rutherford Alcock, Wade acted as *Chargé d'Affaires* from June 1864 to November 1865 and from November 1869 to July 1871, when he was at last appointed Envoy Extraordinary and Minister Plenipotentiary, and Chief Superintendent of British Trade in China. In the mean time he married (1868) Amelia, daughter of Sir John Herschel. Certainly the culminating point of Wade's career was the Convention signed at Chefoo, 13 sept. 1876, for the settlement of the Yun-nan outrage, that is to say the unwonted attack on Col. Horace Browne's special mission from Burmah and the murder of the interpreter Augustus Raymond Margary.

The British community in China did not at the time render full justice to the exertions of the distinguished diplomat, both at Peking and in London, when he returned home. Foreigners are greatly inclined in the Far East to believe that the whole world has only to think of the problems concerning their own interests; they forget too often that the Legation is but an instrument of the home authorities which have to study — not one point — but to survey the imperial policy at large. Wade was in these days very strongly attacked by the press in China, but Mr. Disraeli, a good judge in the matter, never failed to speak in Parliament in the highest terms of the representative of Great Britain at the Capital of the Celestial Empire.

Wade had been appointed a K. C. B. in november 1875, and he was made G. C. M. G. in 1889. Six years before (1883) he had retired on a well-earned pension.

During his sojourn in China, Wade had gathered a very extensive collection of valuable chinese books, which was only rivalled by Wylie's rare Library at Shanghai. This collection he gave to the University of Cambridge where he received in 1886 the honorary degree of D. Litt., and was nominated in 1888 the first Professor of Chinese. For some months past, Sir Thomas Wade was

1) *The Life of Sir Harry Parkes*.... By Stanley Lane-Poole. London, 1894, II, p. 364.

ailing at his house, 5, Salisbury Villas, Cambridge, and there he slept his last this summer, on Wednesday, 31st July.

As a Chinese scholar, Wade is known by his method to learn the Chinese language; he first began his series of contributions by the *Hsin Ching Lu* ¹⁾, published at Hongkong in 1859, followed up by the progressive course called the *Tzu-erh Chi* ²⁾; this book has been universally used both at the British Legation and in the Customs Service; it has done more to diffuse the Peking dialect than any other book, and though I have the strongest objection to the use of this dialect in preference to the language spoken at Nanking, it has nevertheless greatly contributed to the knowledge of Chinese at large; it has been found necessary to give a new edition of the *Tzu-erh Chi*, which was published in 1886 at Shanghai at the expense of the Chinese Imperial Maritime Customs ³⁾.

Though chiefly known by this work, Sir Thomas Wade has written some other valuable papers — one among others on the Chinese Army ⁴⁾ of which I give a list at foot ⁵⁾.

HENRI CORDIER.

Paris, September 1895.

[From the *Journal of the Royal Asiatic Society*.]

¹⁾ 錄津尋 The *Hsin Ching Lu*, or Book of Experiments; being the first of a series of Contributions to the study of Chinese by Thomas Francis Wade, Chinese Secretary. Hongkong, MDCCCLIX, in-folio.

1 page. — Address to Thomas Taylor Meadows.

1 page. — Preface (dated Hongkong, 13th May, 1859).

2 pages. — Errors and Omissions in the English Text.

1 page. — Errors and Omissions in the Chinese Text.

— Part I. Of the *Hsin Ching Lu*. T'ien-lei; or, the Category of T'ien, heaven, the heavens, &c., pp. 1—43 without the Table.

— Part II. First Chapter of the *Shêng Yü kuang Hsün*; or Amplification of the Sacred Edict of K'ang Hi, pp. 47—59.

— Part III. Exercises in the Tones and pronunciation of the Peking Dialect, pp. 63—86.

Section I. Exercises in the Tones and Pronunciation of the Peking Dialect, pp. 63—74.

Section II. Exercises in the tones phonetically arranged, pp. 74—81.

Section III. On the Tones and Pronunciation of the Peking dialect, pp. 82—86.

— Contents.

— The next 84 pages are devoted to the Chinese text of the three parts of the *Hsin Ching Lu*.

The Peking Syllabary, being a collection of the characters representing the Dialect of Peking; arranged after a new orthography in Syllabic Classes, according to the four tones; designed to accompany the *Hsin Ching Lu*, or Book of Experiments, by Thomas Francis Wade, Chinese Secretary, Hongkong, MDCCCLIX, in folio, pp. 84, without the errata and Preface.

Of the *Hsin Ching Lu*, 250 copies have been printed.

- 2) **語言自邇集** Yü-yen Tzu-erh Chi, A progressive course designed to assist the student of colloquial Chinese, as spoken in the Capital and the Metropolitan department; In Eight Parts; with Key, Syllabary, and Writing Exercises; by Thomas Francis Wade, C.B., Secretary to H. B. M. Legation at Peking. London: Trübner, MDCCCLXVII, in-folio, pp. 295 s. l. p. and the app. (pp. 15).

Colloquial Series:

Part I. Pronunciation.

Part II. Radicals.

Part III. The Forty Exercises (Chinese Text).

Part IV. The Ten Dialogues (Chinese Text).

Part V. The Eighteen Sections (Chinese Text).

Part VI. The Hundred Lessons (Chinese Text).

Part VII. The Tone Exercises (Chinese Text).

Part VIII. Chapter on the Parts of Speech (Chinese Text) with Supp

Colloquial Series: Appendices to Parts III, IV, V & VI.

- Key to the Tzu erh Chi. Colloquial Series. Part III. The forty exercises, with Translation and Notes. Part IV. Translation, with Notes, of the Ten Dialogues. Part V. Translation, with Notes, of the Eighteen Sections. Part VI. Translation, with Notes, of the Hundred Lessons. Part VII. Translation, with Notes, of the Tone Exercises. Part VIII. Chapter on the Parts of Speech. London: Trübner: MDCCCLXVII, in-folio.

- **平仄編** P'ing-Tsè Pien, a new edition of the Peking Syllabary, designed to accompany the colloquial Series of the Tzu-erh Chi; being a revised collection of the characters representing the dialect spoken at the Court of Peking, and in the Metropolitan Prefecture of Shun-t'ien Fu, arranged in the order of their Syllables and Tones; with an appendix.

- **漢字習寫法** 'Han Tzu Hsi Hsieh Fa, A set of writing exercises designed to accompany the colloquial Series of the Tzu-erh Chi. London: Trübner, MDCCCLXVII, in-folio.

- **文件自邇集** Wên-chien Tzu erh Chi, A Series of Papers selected as specimens of Documentary Chinese, designed to assist students of the Language as written by the Officials of China; In Sixteen Parts, with key, by Thomas Francis Wade C. B. Secretary to H. B. M. Legation at Peking. London: Trübner, MDCCCLXVII, in-folio.

Part I. Despatches. — II. Semi-official Notes, 1864—5. — III. Petitions presented at Hongkong, 1845—9. — IV. Forms. — V. Documents taken from the printed correspondence of K'ueilien, Prefect of Pao-ching Fu in 'Hu Nan, at the commencement of the T'ai P'ing Insurrection, 1852. — VI. Documents taken from the printed correspondence of Ch'en 'Hung-mou, an official of the reign Ch'ien Lung, 1735—1796. — VII. Memorials taken from the printed correspondence of 'Han Wen-chi, an official of the reigns Chia Ch'ing and Tao Kuang, 1797—1836. — VIII. Memorials presented to the Throne by Lin Tsê-hsü (subsequently Commissioner Lin), 1832—5, with replies from the Emperor. — IX. Selections from the published papers of Lan Yü-lin, an official of the reign K'ang Hsi, 1661—1721. — X. Selections from a volume of unpublished private letters of Ch'ien Ch'ang-ling, styled Ch'ien T'ien-chai, some time a Provincial Commissioner of Finance, in the reign Chia Ch'ing, 1796—1820. — XI. Selections from the published papers of Li Mu-t'ang, an official of the reign K'ang Hsi. — XII. Selections from the published papers of T'ao Shu, a distinguished official of the

reigns Chia Ch'ing and Tao Kuang. — XIII. Selections from the published papers of Wu Wên-yung, a distinguished Chinese official of the reigns Tao Kuang and Hsien Fêng. — XIV. Miscellaneous Papers. — XV. Commercial Forms. — XVI. Supplementary.

— Key to the Tzu-erh-Chi. Documentary Series. Volume I. Containing Translations of Papers 1 to 75, and Notes to Papers 1 to 65, inclusive. London: Trübner, MDCCCLXVII, in-folio.

3) (*Yü yen tzu erh chi*). A Progressive Course designed to assist the Student of Colloquial Chinese as spoken in the Capital and the Metropolitan Department.... By Thomas Francis Wade.... and Walter Caine Hillier.... Shanghai, 1886, 3 vol. 4to.

4) The Army of the Chinese Empire: its two great divisions, the Bannermen or National Guard, and the Green Standard or Provincial Troops; their organization, locations, pay, condition, &c. By T. F. Wade.

In the *Chinese Repository*, XX (1851), May, pp. 250—280. — June, pp. 300—340. — July, pp. 363—422.

This article has been reprinted in *The North-China Herald*, N^o. 66, 1st Nov. 1851 et seq.

5) Note on the Condition and government of the Chinese Empire in 1849 by Thomas Francis Wade, Assistant Chinese Secretary. Hongkong, China Mail Office, 1850, in-8.

Also printed in the *N. C. Herald*, 1850, Nos. 4 and 6, 24 Aug. and 7 Sept.

— Chinese Currency and revenue, being a memorial from Chú-tsun to his Majesty, together with a report thereon from the Board of Revenue. Translated from the Peking Gazette, [N^o. 15. T'aukwáng 26th y. 2d. m., 18th. d., and N^o. 38. 4th m. 5th. d. for the Repository by Hergensis. [T. F. Wade]. (*Chin. Rep.*, XVI, 1847, pp. 273—293).

— Memorial regarding the Currency and Revenue by Ngóh-shun-ngan as the subject was brought under his notice by order from the Board of Revenue. By T. F. Wade. (*Ibid.*, pp. 293—7.)

— Japan, a Chapter from the Hai Kuo Tu Chih or illustrated notices of countries beyond the Seas. By Thomas F. Wade. (*Chin. Rep.*, 1850, XIX, pp. 135, 206).

A separate reprint with corrections has been made of this paper, which, however, has not been for sale.

— Letter on Mr. Bruce's Mission. ppt. 8vo, n. d., pp. 43.

At the beginning: (Private). China, 15th August, 1859. — Signed T.F.W.[ade.]

BULLETIN CRITIQUE.



The Loochooan language.

Mr. Basil Hall Chamberlain visited the Loochoo Islands in 1893, following in the footsteps of his grandfather, Captain Basil Hall, whose voyages, written in the early years of the century, contain an interesting description of these islands.

Mr. Chamberlain has given some of the results of his researches to the Journal of the Royal Geographical Society of London, but he has reserved for separate publication by the Asiatic Society of Japan a Grammar, Vocabulary and Conversation Book of the Loochooan language which promises to be of great interest to philologists. From a paper read before the Society, in which some account of this work is

given, it appears that Loochooan is not simply a dialect of Japanese, as had hitherto been supposed, but a genuine sister-tongue with a very considerable independent grammatical development. The Japanese noun, for example, has a declension (if it may be called so) formed by the addition of separate particles, while in Loochooan the terminations are so welded on to the root as to present the aspect of a genuine declension. The verbs again have but one conjugation in Loochooan as compared with three in Japanese, and although modern Japanese possesses only one form for each tense of the indicative mood, and the earlier classical Japanese only two, Loochooan has five, the use of which is governed by an elaborate set of rules.

Mr. Chamberlain's work will supply a long-felt desideratum for Japanese philology. There has hitherto been no sister language available with which the vocabulary and structure of Japanese might be compared. Korean is too distantly related to be of much use for this purpose.

W. G. ASTON.

Prince ROLAND BONAPARTE,
*Documents de l'époque Mongole des
XIII^e et XIV^e siècles.....* Paris,
gravé et imprimé pour l'auteur,
1895, gr. in-fol.

Nous avons fait mention dans ce Journal (*T'oung-pao*, Vol. V, p. 343) de la célèbre inscription de *Kiu-yong-koan* en six langues, dont M. le professeur CHAVANNES a rapporté les estampages qu'il a exposés au dernier Congrès des Orientalistes à Genève, et dont MM. Chavannes et Lévi ont donné la traduction des textes chinois et tibétains dans le Journal Asiatique (Sept. — Oct. 1895), M. G. Huth celle des textes mongols (*Ibid.*, Mars — Avril 1895) et M. W. Rad-

lov celle des textes ouïgours (*Ibid.*, Nov. — Dec. 1894). Mais en outre de ces textes, il s'en trouve un dans une langue parfaitement inconnue qui a jusqu'ici résisté à tous les efforts des savants pour la déchiffrer. Reconnaisant la haute importance de ces textes, et voyant l'impossibilité de mettre les savants à même de les étudier, j'avais proposé au Congrès de les publier dans un format assez grand pour permettre un examen attentif et laborieux et, en vue des frais considérables qu'entraînait une pareille publication, j'osai m'adresser à Son Altesse le Prince Roland Bonaparte, dont je connaissais le dévouement pour chaque branche de la science humaine, et lui demander de vouloir bien contribuer à cette publication. Le Prince répondit d'une manière bienveillante à la demande que je lui faisais et me promit son secours.

Le Prince a tenu plus que sa promesse, car il a publié à ses frais un splendide album de photographies reproduisant non-seulement les estampages rapportés par M. Chavannes, mais aussi ceux en pos-

session de M. G. Devéria contenant des inscriptions en écriture 'Phags-pa, et des reproductions des deux fameuses lettres d'Argoun et d'Oel-djaïtou à Philippe le Bel, dans les Archives nationales de France, ainsi que la gravure de plusieurs monnaies mongoles appartenant soit au Cabinet des Médailles, soit à M. Devéria et M. E. Drouin, en somme tous les monuments de l'époque mongole comprenant des textes en écritures ouïgoure et 'Phags-pa dont les estampages ou

les originaux se trouvent en France.

Ce bel ouvrage a été distribué par l'auteur à tous les savants qui, en Europe, s'occupent des langues orientales, dans l'espoir que parmi eux s'en trouvent qui arriveront à la solution du problème graphique de la langue inconnue représentée dans ces inscriptions. C'est à eux qu'est dévolue la tâche de répondre par cette solution au don princier que Son Altesse a rendu à la science orientale par cette publication.

G. SCHLEGEL.

BIBLIOGRAPHIE.

Bausteine zu einer Geschichte der chinesischen Literatur

ALS SUPPLEMENT ZU WYLIE'S „NOTES ON CHINESE LITERATURE“

VON

FRIEDRICH HIRTH.

(Fortsetzung von Seite 332.)

13. *Li-tai-chih-kuan-piao* (歷代職官表). Eine tabellarische Zusammenstellung der offiziellen Titel für jedes Amt der chinesischen Staatsverwaltung während der verschiedenen Dynastien seit den ältesten Zeiten, in 6 Büchern. Ursprünglich auf Kabinettsbefehl des Kaisers *Kien-lung* im Jahre 1780 compiliert und in der Bibliothek zu Peking als Manuscript aufbewahrt, wurde es erst 65 Jahre später von einem Kreis-Schulvorsteher namens *Huang Pén-chi* (黃本驥) im Jahre 1845 durch eine handliche Ausgabe dem Publikum zugänglich gemacht. Das Material zu einer solchen Arbeit findet sich in den *pai-kuan*

(百官), *chih-kuan* (職官), etc., d. h. »Beamtenwesen«, betitelten Kapiteln der dynastischen Geschichtswerke (*Érh-shih-ssü-shih*, 二十四史), doch spart der Besitzer dieses Werkes, der sich über die Namen der alten Ämter unterrichten will, endlose Zeit wegen der übersichtlichen Zusammenstellung. Die Ämter der gegenwärtigen Dynastie bilden die Rubriken, etwa in der Reihenfolge, wie sie nach chinesischem Vorbilde von Mayers in »The Chinese Government« beobachtet wurde, mit dem *Tsung-jên-fu* (宗人府, Mayers N°. 55) anfangend, da die Titel der Kaiser, Prinzen, u.s.w., nicht aufgenommen wurden. Unter jeder Rubrik nun findet sich das Äquivalent, soweit es sich von den Gelehrten *Kien-lung's* feststellen liess, für jede einzelne Periode der chinesischen Geschichte angegeben. Dies ist für jeden, der sich mit historischer Lectüre beschäftigt, ein wichtiges Hilfsmittel, wird es aber in noch viel höherem Grade werden, wenn sich unsere Lexicographen seiner annehmen. Es würde dadurch manche Lücke ausgefüllt werden. So wird als Äquivalent für *tsung-tu* (總督), d. i. »General-Gouverneur«, für die älteren Perioden bis herab zur späteren *Han*-Dynastie *chou-mu* (州牧) gegeben. Es ist mit letzterem Ausdruck der höchste Beamte eines *Chou* (州) gemeint, also auch ein Provinzial-Gouverneur (*hsün-fu*, 巡撫), so lange unter *chou* eine Provinz des Reiches verstanden wurde, wie dies unter den *Han* der Fall war. Erst später hat sich der Ausdruck abgeschwächt, sodass heute ein *Chou* nicht viel mehr als ein »Landrathsamt« genannt werden kann. Was aber für heute gelten mag, muss den historischen Leser irreführen, wenn er in Wörterbüchern (z. B. Giles, p. 252) unter *chou-mu* (州牧)

findet: »a Department magistrate". Es soll damit keineswegs ein Tadel ausgesprochen sein; doch sei für spätere Auflagen das Nachtragen der in alten Texten vorkommenden wichtigsten Beamtentitel nach diesem Werke, wenn nicht nach den schwerer durchzuarbeitenden Originalquellen, empfohlen. Auch zu einer dritten Auflage von Mayers' Werk über die Beamtentitel würde das Hinzufügen der annähernden alten Äquivalente, die schliesslich in den Index aufzunehmen wären, eine Beigabe bilden, die jeder Leser älterer biographischer und sonstiger geschichtlicher Literatur mit Dank begrüßen würde.

14. *Tzū-ch'u* (字觸), »Schrift-Deutung auf Grund der Analyse" ¹⁾, in 6 Büchern, von *Chou Liang-kung* (周亮工), von dem wir ein Werkchen über *Fukien* (Wylie, p. 46) und ein Siegelwerk (vgl. N°. 12 der »Bausteine"; Wylie, p. 112) besitzen und der auch sonst nicht ohne literarische Verdienste zu sein scheint, da er im grossen Katalog (*Ts'm.* Kap. 15, p. 17 f.) als Autorität in einer Frage der höheren Kritik citiert wird. Datum der Vorrede 1667. Es handelt sich hier nicht um die orthodoxe Analyse der Schriftzeichen von der Klasse der *hui-i* (會意) oder symbolischen Zeichen, die nur dann zu dem Gebiete des Autors gehören, wenn sie in ganz besonders ansprechender Weise zusammengesetzt sind, wie *hao* (好) = gut, entstanden aus Weib (女) und Kind (子), sondern vielmehr, wie in der Vorrede angedeutet ist, um die Hineinlegung »eines vom ursprünglichen verschiedenen Sinnes" mit der unverkennbaren Absicht den Leser durch unvermuthete Ergebnisse zu überraschen.

1) 觸者隨意所觸引而伸之不必其字本義也. »Unter *ch'u* versteht man die Feststellung der Bedeutung eines Zeichens durch Analogie, wobei von der Grundbedeutung abzusehen ist". Vorrede, p. 1.

Die Analyse der Schriftzeichen ist in diesem Sinne im Scherz wie im Ernst auch von den besseren Autoren cultiviert worden, besonders als Vorbedeutung für Namen und in der Traumdeutung, wobei das Zeichen für den Gegenstand des Traumes aufgelöst und nach seinen Bestandtheilen auf sinnige Art gedeutet wird. Selbst in den Texten der dynastischen Geschichtswerke sind solche Analysen häufig genug, z. B. *Hou-han-shu*, Kap. 56, p. 12, wo der Träumer von drei Ähren (*ho*, 禾) die mittlere im Traume ergriffen, aber wieder verloren hat; die Zeichen für »Ähre" (禾) und »verlieren" (*shih*, 失) aber geben zusammen das Zeichen *chih* (秩) = Würde, Rang, Vortritt, worin der Traumdeuter ein vorzügliches Omen erblickte. Ferner *San-kuo-chih*, Kap. 44 (*Chu*, Kap. 14, p. 1), wo ein Ochsenkopf so gedeutet wird, dass Hörner und Nase des Ochsen zusammen das Zeichen *kung* (公) ergeben, was auf die Erlangung einer hohen Würde deutete. Zum Verständniss dieses Scherzes ziehe man die alte Form für *kung*, (𡗗), wie sie sich im *Shuo-wên* (Schlüssel 16) findet, heran. Auch Europäer haben dergleichen Experimente nicht verschmäht, die in den meisten Fällen um nichts besser sind als unsere Wortspiele. Ich erinnere hier an Paravey's *Dissertation abrégée sur le Ta-tsin ou sur le nom hiéroglyphique de la Judée*, worin mit dem Zeichen *tsin* (秦) ein Unfug getrieben wird, der den Neid sämtlicher chinesischer Traumdeuter erregen könnte. Die Wortklauberei, auf die Analyse der Schriftzeichen angewendet, ist tief in das chinesische Volksleben eingedrungen und gehört zu den wirksamsten Künsten des Wahrsagers, der an den Strassenecken sein Zelt aufschlägt, um dem abergläubischen Kuli sauer ersparte Sapeken aus der Tasche zu ziehen. Wer sich für diesen Zweig der Literatur, der mehr Schnurrrpfeifereien

als Ernst zu nehmende Beobachtungen zu Tage fördert, interessiert, wird in dem Werke des *Chou Liang-kung* seine Rechnung finden. Zum Beispiel:

Ein todtkranker Patient träumt, er habe den gelben Fluss ohne Wasser gesehen (河中無水) und fragt in seiner Angst den Traumdeuter, ob dies nicht ein schlimmes Zeichen sei. »Sicher nicht«, antwortet dieser, »denn 河 (*ho*) ohne Wasser 彳 (*shui*) ist ja 可 (*k'o*) = possum«. Und wirklich wurde der Kranke gesund.

Was ist billig (*ch'ien*, 賤)? Wenn zwei Speere (*ko*, 戈) sich um eine Perle (*pei*, 貝) streiten ¹⁾.

Zwei Freunde namens *Ma* (馬) und *Wang* (王) machten sich gegenseitig über ihre Namen lustig. Da sagte *Ma*: »Dein Name *Wang* (王) ist ursprünglich eine »Zwei« (*érh*, 二), und weil du so langsam gehst, hat man dir einen Nagel (*ting*, 丁) auf die Nase gesetzt«. Darauf antwortete *Wang*: »Dein Name *Ma* (馬) heisst ursprünglich »lahm« (*wang*, 匡); man zündet unter deinem Schwanz ein Feuer (*huo*, 火) an und du trägst den *Wang* (王) auch noch auf deinem Rücken« ²⁾.

Wie schreibt man das Wort »schwanger« (*yün*, 孕)? Indem man erst »fertig machen« (*liao*, 了) mit einem Seitenstrich und dann noch einmal mit einem Querstrich schreibt ³⁾.

1) Ich selbst habe mir mit diesem Schriftzeichen einst ein Wortspiel, wenn auch anderer Art, erlaubt, als ich vor Jahren Georg von der Gabelentz das Zeichen 戈 aufschrieb mit der Frage, welcher deutsche Dichter damit gemeint sei. »Natürlich 戈字部 (*Ko-tzüt-pu*, »das Klassenhaupt *ko* 戈«, Kotzebue)«, schrieb der Gefragte zurück.

2) Vermuthlich eine Anspielung auf die alte Stelle *Nan-shih*, Kap. 10, p. 17: 馬上郎王字也.

3) 先寫了一撇後寫了一畫. In diesen Definitionen ist wohl noch mancher Kalauer enthalten, der uns Europäern entgeht, während sich für den Chinesen Witz über Witz ergibt, je länger er darüber nachdenkt.

Die Leser von Huc und Gabet's *L'Empire Chinois* werden sich des Mannes erinnern, der die Strassen durchlief, indem er rief: »ein Mensch mit zwei Augen''. Er wollte damit in mysteriöser Weise andeuten, dass eine Feuersbrunst entstehen werde, da *huo* (火), »Feuer'', als ein *jén* (人), »Mensch'', mit zwei Augen erklärt werden kann. Geheime Gesellschaften, wie die *Ko-lao-hui*, bedienen sich gern solcher Umschreibungen, um Nicht-Eingeweihten unverständlich zu bleiben, und wer ihre Hetz- und Schmähschriften und ihre volksaufstachelnden Plakate verstehen will, die leider häufig gegen die ansässigen Fremden gerichtet sind, muss sich mit der Witz-Analyse der Schriftzeichen, wie sie im *Tzū-ch'u* gelehrt wird, bekannt machen. Ein Abdruck dieses Werkes findet sich in Sect. 8 der Sammlung *Yüeh-ya-t'ang-ts'ung-shu* (粵雅堂叢書). Sonstige Literatur über die Kunst des *Ché-tzū* (拆字), lit. »des Zerschneidens der Schriftzeichen'', findet sich im *T'u-shu-chi-ch'êng* in den Kapiteln 747 und 748 der 17. Abtheilung.

15. *Ts'ai-liu-jih-chi* (採硫日記) in 3 Büchern, von *Yü Yung-ho* (郁永河)¹⁾. Dies ist das Tagebuch eines Kaufmanns, der sich zu einer Zeit, als das Land trotz seiner Nähe den Chinesen noch neu und verhältnissmässig unbekannt, nach Nord-Formosa begeben hatte, um auf Rechnung der Regierung Schwefel anzukaufen. Im Jahre 1696 war nämlich in Foochow durch Feuersbrunst das Pulvermagazin mit seinem Vorrath zerstört worden, und es galt nun in der Nähe von Tamsui die zu seiner Ergänzung nöthigen Schwefelvorräthe wieder anzuschaffen. Im folgenden Jahre machte sich der mit dieser Mission beauftragte *Yü Yung-ho* auf den Weg und beschreibt von da ab Tag für Tag seine Erlebnisse und Beobachtungen. Zunächst

1) Die Autorschaft ist nicht absolut sicher, wird aber auf Grund einiger Stellen im Texte als wahrscheinlich angenommen.

führte die Reise überland nach Amoy; von wo aus nach langem Warten die mehrtägige Seefahrt über den Kanal angetreten wurde. Man lief zunächst eine der Fischerinseln (*Ma-tsu*, 澎湖之媽祖澳) an, wo 64 Ankerplätze (*tao-ao*, 島澳) von einer 2000 Mann starken chinesischen Garnison bewacht wurden. Von da nach An-p'ing bei T'ai-wan-fu, — eine unsinnige Idee, wenn wir bedenken, dass der Reisende von Foochow kam, das Reiseziel Tamsui war und die Jahreszeit (März) den Nordost-Monsun in seiner vollen Kraft mit sich brachte. Doch war das Reisen in jener Zeit nicht so einfach wie heute, und wer nicht eine ganze Flotte ausrüsten wollte, musste sich zu den Umwegen bequemen, die die Gelegenheit mit sich brachte. Der Verfasser beschwert sich hier über den Mangel an Literatur und an Karten. Da die Wilden (*t'u-fan*, 土番) eine eigene Sprache sprechen und des Schreibens unkundig sind, bleibt nur übrig, was die Holländer zur Zeit ihrer Herrschaft unter den *Ming* gethan. Von diesen stammen in jener Gegend zwei befestigte Grundstücke (Forts), nur einige Dutzend *Mao* im Umfang, die zum Schutz der Ankerplätze errichtet wurden. Dieselben wurden im Jahre 1661 erbaut. Die Holländer wurden durch den Rebellen Koxinga, und dieser wieder durch die Chinesen vertrieben, die unter *K'ang-hi* Distrikte und Städte schufen. Des Verfassers Version über die Schicksale der Küste während der vorausgehenden Perioden verdient es mit dem im *T'ai-wan-fu-chih* und in fremden Quellen Überlieferten verglichen zu werden. Nachdem die Holländer mit den Wilden fast intimeren Verkehr gepflegt als die Chinesen je nach ihnen, ist es nicht zu verwundern, dass unser Autor über die eingeborenen Stämme, die Landesprodukte und manches Andere recht gut unterrichtet ist. Nach einer Aufzählung der Produkte, kommt er auch auf die Teifune zu sprechen,

die an der Küste Formosa's mehr als irgendwo gefürchtet werden, und sagt dabei ungefähr dasselbe, was sich in einer späteren Auflage des *T'ai-wan-fu-chih* aus dem *Pai-hai-chi-yu* citiert findet¹⁾, woraus sich schliessen lässt, dass der Autor dieses Werkes seinen Bericht aus dem vorliegenden Reisetagebuch entlehnt hat²⁾. Das erste Kapitel unsres Tagebuches ist der Reise sowie der Schilderung Süd-Formosa's gewidmet. Im zweiten Buch nun wird uns die Fortsetzung der Reise beschrieben. Zwar hatte der Verfasser sich in der Gegend von *T'ai-wan-fu* mehrere Monate aufgehalten, sodass der Monsun zur Seereise keineswegs ungünstig gewesen wäre. Dennoch war man sich der Gefahren einer solchen wohl bewusst; denn, ist es noch heute nicht rathsam, sich ohne Noth einer Dschunke für die Reise von Takow nach Tamsui anzuvertrauen, so war dies in jenen Tagen noch weit mehr der Fall. Daher wurde der grösste Theil der Vorräthe, eiserne Pfannen, Manufactur-Geräthe, Waaren, u.s.w., die der Expedition folgten, den See-Dschunken anvertraut, während der Verfasser die Überlandreise entlang der Küste von *T'ai-wan* nach Tamsui in etwa 18 Tagen zurücklegte. Die Schilderung dieser Reise mit allen ihren Abenteuern ist höchst interessant. In Tamsui (Hobé) wurde zunächst

1) S. meine Abhandlung über „The word Typhoon: its history and origin“ im 50. Band des *Journal of the Royal Geogr. Soc.*, London 1881.

2) In dem mir vorliegenden Exemplar folgt dem Texte eine kritische Besprechung (跋, „Schlusswort“, „Epilog“) des Cantonesen *Wu Ch'ung-yao* (伍崇曜), worin dieser eine Reihe späterer Werke über Formosa namhaft macht, die nach seiner Ansicht aus diesem „Tagebuch“ geschöpft haben; so das *T'ai-wan-shih-mo* (臺灣始末), das *Ko-tsai-nan-chi-liao* (蛤仔難紀略, Aufzeichnungen über die Gegend von *Ko-tsai-nan* = Kapsulan, dem Sitz der Pepowan) u. a. Dass wir diese Werke, sowie das *Pai-hai-chi-yu* nicht mehr besitzen, auch im grossen Katalog nicht angeführt finden, hat wohl darin seinen Grund, dass sie in den späteren Ausgaben der Lokalchronik *T'ai-wan-fu-chih* genügend reproducirt worden sind. Unser Autor jedoch gehört vermuthlich zu den Originalquellen.

eine temporäre Wohnung errichtet. Wie auch heute noch, verstand man damals unter Tamsui nicht einen bestimmten Platz; vielmehr bezeichnete man damit 23 Niederlassungen der später in's Innere verdrängten Wilden an der Nordküste, unter denen einige moderne Namen, wie Kelung und Kimpaoli, leicht wieder zu erkennen sind. Hier in der Nähe des »North Hill" am Hafen von Tamsui fanden sich die Schwefel-Quellen (*liu-hsüeh*, 硫穴), von denen uns der Verfasser eine ausführliche Beschreibung giebt. Nur wenige Meilen von der erst seit einigen Jahrzehnten vorhandenen europäischen Niederlassung entfernt, werden dieselben noch heute von Fremden oft besucht; auch bilden sie heute noch den Bezugsort für Tausende von Centnern Schwefel, die nach den Küstenplätzen China's ausgeführt werden.

Im dritten Buche spricht sich der Verfasser über die wirthschaftlichen Verhältnisse aus, die schon damals den Reichthum der Küstenstriche erkennen liessen. Im Süden flossen dem Lande aus dem nach Japan und den Philippinen verschifften Zucker bis zu 300,000 Taels zu; Reis, Hanf, Bohnen, u.s.w., wurden ebenfalls ausgeführt und brachten über 100,000 Taels ein. Seit dem Jahre 1683 hatte sich die gesammte jährliche Ausfuhr auf mindestens 10 Millionen gehoben, und dabei waren die Einnahmen bedeutend grösser als die Unkosten. Mit Recht spricht der Verfasser seine Besorgniss aus, dass diese blühende Colonie den Angriffen anderer Länder, von denen besonders die Japaner, die Holländer (*hung-mao*, 紅毛) und die Portugiesen (*hsi-yang*, 西洋), die beiden letzteren wegen ihrer überlegenen Bewaffnung, zu fürchten waren, zur Beute fallen könnte. Von besonderem Interesse sind des Verfassers Nachrichten über die Eingeborenen, unter denen er zwischen *T'u-fan* (土番, Territorial-Eingeborenen) und *Yeh-fan* (野番, wilden Eingeborenen;

fan, »fremd'', vom chinesischen Standpunkt) unterscheidet. Man erhält den Eindruck, als ob der Gegensatz zwischen den zahmen und den wilden Urbewohnern damals noch schroffer war als jetzt, vermuthlich wegen des zu jener Zeit immer noch nachwirkenden holländischen Einflusses auf die ersteren. Nach zahlreichen bitteren Erfahrungen, grossen Verlusten an Eigenthum und Menschenleben, verursacht durch Schiffbruch und Krankheit, die noch heute gefürchtete Malaria Nord-Formosa's, kehrte die Expedition unter mancherlei Gefahren der Seefahrt im 10. Monat, d. h. zu Anfang des Winters, nach Foochow zurück. Der Verfasser schliesst seinen Reisebericht, nicht ohne sein poetisches Licht leuchten zu lassen. Er hat das, was er von den Sitten und Gebräuchen der *T'u-fan* gesehen hat, in Reime von der Gattung der »Bambus-Zweige''¹⁾ gebracht in der bekannten Strophe von vier Zeilen zu sieben Silben, von denen die erste, zweite und vierte sich reimen. So wird uns z.B. das Erntefest etwa wie folgt geschildert:

Ist des Reises Ernte kaum geborgen,
Wird den Speicher man für's Jahr versorgen,
Was noch übrig bleibt, giebt Wein für Gäste,
Leer muss das Feld sein nach zehntäg'gem Feste²⁾.

Um den bei der didaktischen Poesie sich so gern einschleichenden Missverständnissen vorzubeugen, fügt der Verfasser eine Scholie in guter Prosa hinzu, die uns sagt, »dass, sobald der Reis eingeheimst ist, ein Trinkgelage stattfindet, wobei

1) *chu-chih* (竹枝), vermuthlich als Nachahmung des *Wai-kuo-chu-chih-tzu* (外國竹枝詞), einer Ethnographie in Versen, von *Yu Tung* (vgl. Wylie, p. 51).

2) 種秫秋來甫入場。舉家爲計一年糧。
餘皆釀酒呼羣輩。共罄平原十日觴。

Männer und Weiber im Grase spielen, trinken und tanzen Tag und Nacht ohne Unterbrechung, unaufhörlich".

In ähnlicher Weise werden uns in 23 Strophen die wichtigsten Charakterzüge des interessanten Inselvolkes vorgeführt.

Das Buch verdient mit Berücksichtigung der gegenwärtigen Verhältnisse gründlich studiert und übersetzt zu werden ¹⁾.

16. *Ch'ung-wên-tsung-mu* (崇文總目) in 66 Bänden von *Wang Yao-chên* (王堯臣) und Anderen, unter denen sich als jüngerer Mann der später so berühmte Historiker *Ou-yang Hsiu* (歐陽修; 1017 bis 1072, S. Mayers, *Manual* N^o. 529) befand. Für jeden, der sich mit der höheren Kritik der chinesischen Literatur befasst, sind die älteren Kataloge als Zeugnisse der gleichzeitig vorhandenen Literatur von der grössten Wichtigkeit. Wylie (p. 60) fängt seine Aufzählung derartiger Werke mit dem durch *Ma Tuan-lin* berühmt gewordenen Katalog des *Ch'ên Chên-sun* (陳振孫, 13. Jahrhundert; *Ts'm.* 85, p. 10; vgl. meine *Chinesischen Studien*, I, p. 30) an, — »one of the oldest extant". Der vorliegende ist thatsächlich der älteste unter den jetzt vorhandenen ²⁾ und wahrscheinlich um zwei Jahrhunderte älter als der des *Ch'ên Chên-sun*. Wir besitzen dafür eine lange Reihe unangefochtener Zeugnisse, die als Anfang zu der mir

1) Mayers (*Notes and Queries on China and Japan*, Vol. 3, p. 49) hat augenscheinlich das Buch in Händen gehabt und bezieht sich darauf, ohne den Titel zu nennen, wenn er sagt: „The work in question consists in a diary, written in a very spirited style, of an official journey from Foochow via Amoy to Formosa and through various parts of the Island in 1697, and affords, in its numerous digressions, much valuable information respecting the history, productions, and ethnology of the then newly submitted dependency".

2) Im grossen Pekinger Katalog (*Ts'm.* 85, p. 1) heisst es bezüglich der älteren Kataloge: 今所傳者以崇文總目爲古. Dies gilt selbstverständlich nur von Separatwerken dieser Art. Denn älter ist natürlich das Kapitel *I-wên* (藝文) im *Ch'ien-han-shu* (Kap. 30) und die *Ching-chi* (經籍) genannten Bücher im *Sui-shu* (Kapp. 32 bis 35), von denen die letzteren unsere wichtigste Quelle zur Literatur des Alterthums bis zum Anfang des 7. Jahrhunderts bilden.

vorliegenden Ausgabe (in der Sammlung: *Yüeh-ya-t'ang-ts'ung-shu*, 粵雅堂叢書) zusammengestellt sind. So bezeugt uns *Ou-yang Hsiu* als Zeitgenosse und Mitarbeiter, dass im Jahre 1034 ein Katalog der Kaiserlichen Bibliothek ¹⁾ beschlossen wurde, der im Jahre 1042 unter obigem Titel fertig gestellt wurde. Die diesem Katalog zu Grunde liegende Sammlung hatte einen Bestand von 30,669, nach einer anderen Lesart 36,069 Büchern (Kapiteln, *chüan*, 卷) ²⁾. Im Anfang der Periode *T'ang* hiess das Bibliotheks-Gebäude *Ch'ung-hsien-kuan* (崇賢館); da jedoch das zweite Schriftzeichen im Tempel-Namen des damaligen Kronprinzen vorkam und deshalb zu den »verbotenen Zeichen« gehörte, so veränderte man seit 639 den Namen in *Ch'ung-wén-kuan* (崇文館). So hiess die Bibliothek noch unter den *Sung*-Kaisern, woraus sich der Titel des Katalogs von 1042 erklärt ³⁾. Als Muster zu diesem Werke diente der grosse Katalog der *T'ang*-Dynastie, der unter dem Namen *Ssü-pu-lu* (四部錄) im Jahre 721 nach jahrelangen Vorbereitungen dem Throne unterbreitet wurde ⁴⁾, ein Werk, das leider verloren

1) *San-kuan-pi-ko* (三館祕閣). *Ma Tuan-lin* (Kap. 174, p. 33) sagt: „Der Ort, wo unsere Vorfahren ihre Bücher aufbewahrten, hiess *San-kuan-pi-ko* (祖宗藏書之所曰三館祕閣)“. Ein *Pi-ko* wurde zuerst unter *Wu-ti* (140 bis 86 vor Chr.) „zum Sammeln von Bildern und Manuscripten“ angelegt. Erst unter *Ming-ti* (58 bis 76 nach Chr.) wird die Gründung einer besonderen Gemälde-Galerie (*hua-shih*, 畫室, „Bilderhaus“) erwähnt. S. *Lü-tai-ming-hua-chi* (歷代名畫記), Kap. 1, p. 3.

2) Über den Bestand der Kaiserlichen Sammlungen zu verschiedenen Zeiten, S. Wylie, „Introduction“, p. III ff. Ausführlicheres bei *Ma Tuan-lin*, Kap. 174 ff. Wem jedoch an gründlichem Studium aller die Literaturquellen betreffenden Fragen gelegen ist, der lese in den Original-Stellen nach, die im *T'u-shu-chi-ch'êng* 21, Kapp. 1 bis 50, citiert sind. Der Originaltext ist in allen wichtigen Fällen dem in dieser Encyclopädie abgedruckten vorzuziehen, da wegen des Drucks mit beweglichen Lettern, trotz sorgfältiger Durchsicht, bei letzterem kleine Abweichungen nicht zu vermeiden waren.

3) *T'u-shu-chi-ch'êng*, 21 : Kap. 3, p. 9.

4) *ibid.*

gegangen ist, sodass wir wegen der Literatur der *T'ang* auf das Verzeichniss des *Ou-yang Hsiu* (*T'ang-shu*, Kapp. 57 bis 60) angewiesen sind. Das *Ch'ung-wén-tsung-mu* gehörte lange zu den wenig bekannten Büchern und ist uns als Manuscript in der Sammlung des *Yung-lo-ta-tien* aufbewahrt worden. Hierüber und über die Kritik des Werkes, S. *Ts'm.* 85, p. 1 ff. Die in meiner Ausgabe abgedruckten Anmerkungen zum Originaltext stammen von Mitgliedern der Familie *Ch'ien* (錢) in Kading bei Shanghai und anderen. Die Biographie des *Wang Yao-ch'én* findet sich im *Sung-shih*, Kap. 292, p. 19.

17. *T'ung-ya* (通雅), eine mehr sprachlichen als sachlichen Fragen gewidmete Encyclopädie in 52 Büchern, von *Fang I-chih* (方以智), genannt *Mi-chih* (密之), der im Jahre 1640 als *Chin-shih* promovierte und, wenn auch als Autor der *Ming* citiert, doch weit in die gegenwärtige Dynastie hineinragte. Datum der Vorrede 1642; doch wurde das Buch während der dreissiger Jahre niedergeschrieben. Die behandelten Gegenstände sind nach Kategorien, wenn auch nicht nach dem landläufigen Muster, geordnet. Das Werk zeugt von ausgedehnten selbständigen Studien des Verfassers. Da diese besonders auf die Betrachtung des Wortes, des geschriebenen sowohl wie des gesprochenen, gerichtet waren, so sind besonders beachtenswerth seine Definitionen. Doch sind auch seine Ansichten über das Gegenständliche seines Stoffes nicht zu vernachlässigen, da er immer bestrebt ist, alte Irrthümer zu bekämpfen, wenn auch nicht immer mit Erfolg, so doch mit mehr Einsicht und Glück als die meisten Encyclopädisten, deren Arbeit lediglich im classificierten Stellensammeln bestand.
18. *Wu-li-hsiao-shih* (物理小識), eine in vielen Punkten äusserst nützliche, mehr auf Gegenständliches als auf Sprachliches und Philosophisches gerichtete Encyclopädie in 12 Büchern,

von *Fang I-chih* (方以智), dem Verfasser des *T'ung-ya*. In vielen Fragen des praktischen Lebens naturwissenschaftlichen wie technischen Inhalts finden wir in diesem Werke das Wissen der Zeit und des Landes am Besten zum Ausdruck gebracht, während andere Werke dieser Gattung sich meist mit dem Wiederholen des früher Geschriebenen und Gedachten begnügen. Manches Geheimniss der chinesischen Technik wird uns hier in kurzen Notizen enthüllt. Mayers hat sich in seinen vermischten Schriften häufig darauf bezogen und bezeugt, dass wir hier Manches finden, was wir in grösseren Encyclopädien vergeblich suchen. Wer sich für die kleinen Kunstgriffe, Handwerksgeheimnisse und Hausmittel der Chinesen interessiert, wird hier das gedruckte Material für mancherlei Entdeckungen finden. Wer möchte sich nicht versucht fühlen, wenn auch vorläufig nicht an sich selbst, mit dem folgenden Recept zu experimentieren, das sich im 8. Buche (S. 36) findet, und zwar über *die Kunst ohne Messer zu rasieren*. »Man mische je $\frac{1}{10}$ Tael (12 Tael = 1 Pfund avoir du poid) Auripigment, Kalk und Schwefel in Pulverform mit Wasser zu einer Paste, womit das Haar einzureiben ist. Dasselbe braucht dann nur mit der Hand gerieben zu werden und fällt von selbst ab».

19. *I-lin* (意林) in 5 Büchern von *Ma Tsung* (馬總). Wie der Titel, »Hain der Gedanken«, andeutet, eine Sammlung von »Lichtstrahlen« aus den Werken der Philosophen. Der Verfasser, dessen Biographie sich im *T'ang-shu* (Kap. 163, p. 27) findet, lebte im Anfang des 9. Jahrhunderts eine Zeit lang als Beamter in Annam und starb als Minister in China, den Ruf eines tüchtigen Gelehrten hinterlassend. Die vorliegende Blumenlese gehört daher zu den älteren Werken dieser Art, und da darin eine grosse Anzahl Stellen aus zahlreichen Philosophen citiert wird, so bildet es bisweilen eine nicht zu verachtende Controle

für die Überlieferung der Texte, in welchem Sinne es z.B. im grossen Katalog (*Ts'm.* 91, p. 10) in Bezug auf das *Hsin-yü* (新語) von *Lu Chia* (陸賈) citiert wird. Jedoch ist das Buch, vom text-kritischen Standpunkt abgesehen, auch dadurch von Interesse, dass es eine Menge kurzer Aussprüche von Denkern enthält, deren Schriften nicht Jedem zugänglich sind. Ich will daraus nur einige mittheilen.

- »Wer konnte der Tanne Beständigkeit,
 »Gäb' es nicht eine Winterszeit?
 »Nur, wo das Schicksal rauh und hart,
 »Erkennt man des edelen Mannes Art" ¹⁾.

Der Philosoph *Wén* sagt:

- »Wer schwimmen kann, der kann ertrinken,
 »Wer reiten kann, der kann stürzen" ²⁾,
 d. h. Wer sich in Gefahr begiebt, kommt darin um.

1) *Hsün-tzü* (荀子), der vor *Chu Hi* dem Mencius gleichgestellt wurde; 4 Jahrh. vor Chr. (Wylie, p. 66; *Ts'm.* 91, p. 5.) 歲不寒無以知松柏事不難無以知君子.

2) *Wén-tzü* (文子), „der Philosoph *Wén*“, angeblich das Werk eines Schülers des *Lao-tzü* und Zeitgenossen des Confucius. Dass ein Werk dieses Namens in 9. Kapiteln früh vorhanden war, geht aus den Katalogen der *Han* und der *Sui* (S. oben unter N^o. 16, Anm.) hervor, die Beziehungen des Autors zu *Lao-tzü* werden jedoch nur von den Scholiasten erwähnt; auch ist es zweifelhaft, ob das jetzt unter diesem Titel in 2 Büchern vorhandene Werk mit dem alten identisch ist. Mir scheint es, dass die Kritik der Chinesen viel zu viel Gewicht auf die Kapitelzahl alter Werke legt und dass ein Unterschied hierin allein noch keinen Verdacht auf die Echtheit der Überlieferung zu werfen braucht. Denn nichts ist natürlicher gerade bei der durch Abschreiben erhaltenen Literatur als dass mehrere kürzere Kapitel in ein langes zusammengezogen werden, oder dass ein langes in eine Anzahl kürzerer eingetheilt wird. Was aber dem Text des *Wén-tzü* von der chinesischen Kritik die Anerkennung eines Alters von wenigstens 1000 Jahren gesichert hat, ist gerade das Vorkommen der Citate, die im *I-hü* des 9. Jahrhunderts mehrere Textseiten in Anspruch nehmen. Vgl. *Ts'm.* 146, p. 29. Obiges Citat lautet: 善游者必溺善騎者必墜.

Aus dem *Wên-tzû* stammt ferner Folgendes:

»Sonne und Mond wollten scheinen, da kamen Wolken gezogen und verdeckten sie; der Bach wollte klar dahinfließen, da ward er von Sand und Schlamm besudelt; ein Blumenbeet wollte prächtig blühen, da ward es vom Herbstwind zerstört; ein Menschenherz wollte brav bleiben, da ward es vom Laster zerrüttet" ¹⁾.

»Die Blume, die zu früh erblüht, fällt von selbst ab, auch ohne Frost" ²⁾.

»Geschäfte, die schwer ausgeführt und leicht verdorben werden, sind wie ein guter Name, der schwer zu gewinnen und leicht zu verlieren ist" ³⁾.

»Der Ochs in Noth stösst; das Huhn in Noth bläht sein Gefieder [oder, wehrt sich mit dem Schnabel]; der Mensch in Noth betrügt" ⁴⁾.

Der Philosoph *T'êng Hsi* ⁵⁾ sagt:

»Selbst sehen ist klar sehen, mit den Augen anderer sehen

1) 日月欲明浮雲翳之河水欲清沙土穢之
叢蘭欲茂秋風敗之人性欲平嗜慾害之。

2) 花太早者不須霜而自落。

3) 事者難成而易敗名者難立而易廢。

4) 獸窮則觸鳥窮則啄人窮則詐。

5) 鄧析子, dessen Buch unter diesem Namen (*T'êng-hsi-tzû*) erhalten ist, wurde als Zeitgenosse der alten Chou-Philosophen von *Lieh-tzû* erwähnt. Die Stelle des *Chuang-tzû* „unless Sages disappear, neither will great robbers disappear“, etc. (Giles, p. 113) soll dem viel älteren Texte des *T'êng-hsi-tzû* entnommen sein. *T's'm*, 101, p. 5 f.

ist blind sein; selbst hören ist scharf hören, mit den Ohren anderer hören ist taub sein" ¹⁾).

Aus dem *Mo-tzu* ²⁾ stammt:

»Der edle Mann macht es sich selbst schwer und Anderen leicht; der gemeine Mann macht es sich selbst leicht und Anderen schwer" ³⁾).

»Der Edle mag noch so gelehrt sein, Hauptsache ist immer sein Lebenswandel; in der Schlacht mag die Aufstellung noch so gut sein, Hauptsache ist immer der Soldat; beim Begräbniss mögen alle Formen beobachtet werden, Hauptsache ist immer die Herzenstrauer" ⁴⁾).

»Ein echter Mann ist wie eine Glocke: schlägt man sie an, so tönt sie; schlägt man sie nicht an, so schweigt sie. Bleibt ein schönes Mädchen hübsch zu Haus, so reissen sich die Freier um sie, bietet sie sich aber selbst an, indem sie ausgeht, so will sie Keiner heirathen" ⁵⁾).

1) 自見則明 借人見則暗 自聞則聰 借人聞則聾.

2) 墨子 (Wylie, p. 125), Micus. Warum nicht Mocius, oder noch besser Maccius, da ja dieser Name durch Titus Maccius Plautus schon bekannt genug ist? Man gebe die Latinisierung chinesischer Namen auf, selbst wenn man lateinisch schreiben sollte; wir haben an Confucius und Mencius vollkommen genug und brauchen keinen Cincius (= *Tseng-tzü*, 曾子. Parker, *Up the Yangtze*, p. 284).

3) 君子自難而易 彼衆人自易而難 彼.

4) 君子雖有學行爲本焉 戰雖有陳勇爲本焉 喪雖有禮哀爲本焉.

5) 君子如鐘扣則鳴 不扣則不鳴 美女處不出 則爭求之行而自衒人莫之娶.

Chuang-tzū ist im 2. Buche (p. 4 ff.) durch 19 Textseiten vertreten, die nach Ansicht des Compilers die Quintessenz des Schönen in diesem hoch interessanten Philosophen bilden müssen. Es geht daraus freilich noch nicht hervor, dass die Auswahl des Chinesen auch dem europäischen Geschmack entsprechen würde. Die vortreffliche Übersetzung von Giles (*Chuang Tzū, Mystic, Moralist, and Social Reformer*, London 1889) sei daher jedem Liebhaber fremdländischer Gedankenfrüchte empfohlen.

Wie eine gegen die Cardinalschwäche des chinesischen Charakters gemünzte Warnung erscheint der Ausspruch, der sich im *Huai-nan-tzū* ¹⁾ findet:

»Ziehe keinen Vorthail von deinem Nächsten und drücke ihn nicht in der Noth" ²⁾.

Der folgende Ausspruch charakterisiert den schlechten Sportsman, als welcher uns der Philosoph geschildert wird:

»Man bezahlt tausend Goldstücke für ein Pferd, das so wie ein Reh ist, und doch giebt es in der ganzen Welt kein Reh, das soviel werth ist" ³⁾.

1) 淮南子 von Liu An (劉安), Prinz von *Huai-nan*, woher der Titel „Philosoph von *Huai-nan*“, ein grosser Bücherfreund und guter Musikant, aber schlechter Sportsman (denn „er liebte Bücher, Trommeln und Cithern, fand aber kein Gefallen an Pfeil und Bogen, Jagd, Hunden, Pferden und schnellem Reiten“, 人好書鼓琴不喜弋獵狗馬馳騁. *Ch'ien-han-shu*, Kap. 44, p. 8), endete durch Selbstmord im Jahre 122 vor Chr., nachdem sein Plan als Nachfolger und Verwandter des Kaisers *Wu-ti* sich des Thrones zu bemächtigen, gescheitert war, in der Verbannung Vgl. Mayers, *Manual*, N°. 412; Wylie, p. 126. Zur Kritik seines Werkes, S. *Ts'm*. 117, p. 16 f.

2) 不乘人之利不迫人之險.

3) 馬似鹿者千金天下無千金之鹿.

Der Denker von *Huai-nan* sagt ferner:

»Ein Mann aus *Ying* [*Wu-ch'ang-fu*, Playfair N°. 8084] verkaufte seine eigene Mutter und sagte zum Käufer: Diese Mutter ist alt; ich hoffe, dass du ihr gut zu essen geben wirst. Dies ist ein Fall, wo einer im Kleinen gerecht sein will, während er doch ein grosses Unrecht begeht" ¹⁾.

»Die Perle ist für die Muschel ein Schaden, für uns ein Gewinn" ²⁾.

Aus dem *Shuo-yüan* von *Liu Hsiang* ³⁾, dem Wiederentdecker des nach der grossen Bücherverbrennung verloren gegangenen *Chou-li* (Wylie, p. 4), der sich um die Herausgabe der seiner Zeit aus dem Staube erzwungener Vergessenheit neu erstehenden Klassiker die grössten Verdienste erworben hatte, Verfasser des *Ch'ien-han-shu*, des älteren *Lieh-nü-chuan* und anderer Schriften, stammt folgender Gedanke:

»Der Mund ist eine scharfe Waffe, die du sogar gegen dich selbst richtest, wenn dir ein Wort entschlüpft, das nicht am Platze ist" ⁴⁾.

Aus dem *Hsin-hsü* ⁵⁾ desselben Verfassers erfahren wir, dass

1) 郢人自賣其母而語買者曰此母老矣望善飴之此大不義而欲爲小義.

2) 明珠蚌之病也我之利也.

3) 劉向說苑. S. Wylie, p. 67; *Ts'm.* 91, p. 16 f. *Liu Hsiang* lebte im ersten Jahrhundert (80—9) vor Chr.

4) 口者兵也出言不當反自傷.

5) 新序, S. Wylie, p. 67; *Ts'm.* 91, p. 14 f.

der Fürst von *Wei*¹⁾ einen Thurm bauen wollte, der bis in den Himmel ragte²⁾. Er wurde darauf aufmerksam gemacht, dass der Himmel von der Erde 15000 *Li* entfernt sei und dass ein Thurm von der halben Höhe, nämlich 7500 *Li*, einer Basis von 8000 *Li* bedürfe. So gross sei aber das ganze Fürstenthum nicht. Der Fürst müsse daher erst die chinesischen Nachbarstaaten und schliesslich auch Gebiete von den westlichen Barbaren erobern, ehe er an die Ausführung dieses Planes denken könne. Der Fürst war daraufhin vernünftig genug, den Plan fallen zu lassen.

Aus dem wahrscheinlich verloren gegangenen Werke *Hsin-lan* des *Huan T'an*³⁾, das im *I-lin* durch einen zehn Seiten haltenden Auszug vertreten ist, entnehme ich folgende Aussprüche:

»*Tzū-kung*⁴⁾ fragte *Chū Po-yü*: Auf welche Weise regierst

1) 魏王. Im Texte des *I-lin*, wie er mir vorliegt, fehlt zwischen *wei* und *wang* das Zeichen *hsiang* (襄; S. *P'ei-wên-yün-fu*, Kap. 10, p. 82). Also: »Fürst *Hsiang* von *Wei*«.

2) *Chung-t'ien-chih-t'ai* (中天之臺). Man sollte meinen, dass »ein in die Mitte, das Centrum des Himmels ragender Thurm« damit gemeint war. Es scheint jedoch aus dem Folgenden hervorzugehen, dass der Fürst nur einen Thurm im Sinne hatte, der die halbe Höhe zwischen Himmel und Erde erreichte. Was des Fürsten Rathgeber von der erforderlichen Basis sagt (8000 *Li* für eine Höhe von 7500) lässt auf ein pyramidenartiges Bauwerk schliessen, mag nun das Gerücht von den ägyptischen Bauwerken dieser Art oder die Sage vom Thurmbau in Babylon nach China gedrungen sein und diesen Plan erzeugt haben. Der Rathgeber hätte sicher auf das Ende des babylonischen Baues verwiesen, wenn ihm darüber Kunde vorgelegen hätte. Jedenfalls enthält der Bericht des *Hsin-hsü* nichts, was damit in Zusammenhang gebracht werden könnte.

3) 桓譚新論. 1. Jahrh. nach Chr.; Biographie des *Huan T'an*, S. *Hon-han-shu*, Kap. 58A, p. 1 ff. Über das *Hsin-lan*, *ibid.* ad finem, Glosse auf p. 6; das Werk wird citiert im *Ts'm.* 108, p. 2, doch scheint es nicht erhalten zu sein, worüber ich augenblicklich nichts Bestimmtes sagen kann.

4) 子貢, eigentlich *Tuan-mu Tzū* (端木賜), der bekannte Schüler des Confucius, dessen Biographie im *Shih-ki* (Kap. 67, p. 7 ff.) der des Meisters folgt.

du das Land? Worauf dieser antwortete: ich regiere es durch Nicht-regieren" ¹⁾).

»Die fünf Glückseligkeiten, nämlich langes Leben, Reichthum, Ehre, Frieden und Lebenslust, haben eine grosse Schaar von Kindern und Kindeskindern" ²⁾).

20. *Ch'i-min-yao-shu* (齊民要術) in zehn Büchern, »die wichtigsten gemeinnützigen Künste" der alten Chinesen behandelnd, von dessen Verfasser *Chia Ssu-hsieh* (賈思勰) wir nur wissen, dass er unter der nördlichen *Wei*-Dynastie (386 bis 532 nach Chr., vermuthlich gegen Ende der Dynastie im Anfang des 6. Jahrhunderts) als Präfect (*t'ai-shou*, 太守) in *Kao-yang*, *Chih-li*, (Playfair N°. 3359) lebte, ist das älteste, zugleich aber auch eines der ausführlichsten Werke über die Landwirthschaft und Alles, was damit in Zusammenhang gebracht werden konnte. Es ist ein Werk, dessen Studium als eine der wichtigsten Quellen zur Kulturgeschichte der Chinesen zu betrachten ist, obgleich es von Wylie, dessen *Néng-chia* (農家), oder »Writers on Agriculture" nicht über das 12. Jahrhundert hinausgehen (S. *Notes*, p. 75 ff.), nicht erwähnt wird. Bezüglich der zahlreichen dem Text einverleibten Scholien ist es zweifelhaft, ob sie vom Verfasser oder von einer späteren Hand herühren (*Ts'm.*, 102, p. 2 ff.). Man kann sich kaum eine Frage des Ackerbaus, der Viehzucht oder der Hauswirthschaft jenes entfernten Zeitalters denken, die in den zehn Büchern nicht be-

¹⁾ 子貢問蘧伯玉曰子何以治國答曰弗治治之. Dieser Ausspruch erinnert an den des Hofmannes, der auf die Frage, wie er sich den Einfluss auf seinen Fürsten erhalte, zur Antwort gab: Indem ich mich des Beeinflussens enthalte.

²⁾ 五福壽富貴安樂子孫衆多.

sprochen wird, deren kurzer Inhalt uns eine Vorstellung von dem weiten Gesichtsfeld dieses Hausschatzes geben möge.

1. *Buch.* Das Pflügen; das Säen und Pflanzen; die Bestellung der Kornfrüchte.
2. *Buch.* Weizen; Hirse; Bohnen; Erbsen; Hanf; Flachs; Melonen; u.s.w.
3. *Buch.* Sonnenblume; Rübe; Zwiebel; Knoblauch; Senf; Ingwer; u.s.w.
4. *Buch.* Hecken und Zäune; die Baumschule ¹⁾; die verschiedenen Obstsorten, und zwar Dattel, Pfirsiche, Aprikose, Pflaume, Birne, Kastanie, Holzapfel ²⁾, Dattelpflaume, Granatapfel, Quitte, Pfeffer ³⁾ und Sumach ⁴⁾.
5. *Buch.* Maulbeerbaum und Seidenspinner-Eiche ⁵⁾, die weisse Pappel, *Broussonetia* und andere der Industrie dienstbar gemachte Bäume und Pflanzen wie Indigo und andere Färbekräuter, und vor allen Dingen Bambus ⁶⁾.

1) *tsai-shu* (栽樹), lit. „Bäume pflanzen“, bezeichnet die gesamte Pflege des jungen Baumes, d. h. die Baumschule, bei Dichtern symbolisch der Erziehung des Menschen gegenüber gestellt. S. *P'ei-wên-yün-fu*, Kap. 66A, p. 97: 閒得園林栽樹法喜聞兒姪讀書聲. „Bei Baumschul-Studien in Garten und Hain Wird der Knaben Schul-Lärm Freude dir sein“.

2) *nai lin-ch'iu* (奈林檎), möglicher Weise zwei Arten umfassend, *nai* und *lin-ch'iu*, deren genaue Äquivalente botanisch nicht festgestellt worden sind. Vgl. Bretschneider, „*Botanicon Sinicum*“, 2. Theil, im *Journal of the China Branch, R. Asiat. Soc., Shanghai*, Vol. XXV, pp. 111, 120 u. 126 f.

3) *chiao* (椒). Bretschneider, *op. cit.*, p. 322 ff.

4) *chu-yü* (茱萸). *Ibid.*, p. 324 ff. Der Ausdruck wird auf verschiedene Pflanzen angewendet.

5) *ché* (柘). *Cudrania triloba*, ein Baum, der weder Eiche noch Maulbeerbaum, in den nördlichen Provinzen vielfach zur Ernährung der Seidenraupen verwendet wird (Bretschneider, *op. cit.*, p. 330 ff.).

6) Es würde zu weit führen, wollte ich den Versuch machen, die einzelnen Pflanzen anzuführen; was übrigens beim jetzigen Stand unserer Kenntniss für jeden, der sich nicht botanisch compromittieren möchte, ein Kunststück wäre, da sich viele der bekanntesten Pflanzennamen China's mit den verwandten europäischen nur unvollkommen decken und überdies oft kaum genügend identifiziert worden sind.

6. *Buch.* Vieh- und Fischzucht, und zwar speciell Rind, Schwein, Maulthier, Schaf, Huhn, Gans und Ente.
7. *Buch.* Verwerthung der Produkte ¹⁾; Weinbereitung, u.s.w.
8. *Buch.* Verschiedene Hausrecepte; Gelbfärben; Salz; Soye; Essig; Bitterwein ²⁾; das Einsalzen; das *Pa-ho-chi* ³⁾; das Einsalzen der Fische; das Trocknen von Fleisch und Fisch; die Bereitung der Suppen; das Dämpfen; das Braten; das Kochen und andere Manipulationen der Küche.
9. *Buch.* Das Rösten; das Backen, u.s.w.
10. *Buch.* Enthält eine Sammlung alter Stellen über unzählige Feld- und Waldprodukte des Pflanzenreichs. Auf die einzelnen Paragraphen vertheilt würde das darin enthaltene Material eine werthvolle Beigabe zum zweiten Theil von Bretschneider's *Botanicon Sinicum* bilden.

Das *Ch'i-min-yao-shu* wird überall, wo Gelegenheit dazu vorhanden ist, in der grossen Encyclopädie *T'u-shu-chi-ch'êng* in extenso citiert, und diese Citate gehören da, wo es sich um nicht-chinesische, d. h. geschichtlich nachweisbar aus fremden Ländern eingeführte Kulturpflanzen handelt, zu den ältesten Nachweisen der Literatur. Von besonderem Interesse sind für die Kulturgeschichte gerade diese Wander-Pflanzen, wie z.B. der Granatapfel, der von *Chang Ch'ien* (2. Jahrh. vor Chr.)

1) *huo-chih* (貨殖).

2) Darunter ein Recept für "fremden Bitterwein" (*wai-kuo k'u-chiu* 外國苦酒), der lediglich aus Honig und Wasser in luftdicht verschlossenen Gefässen vom Winter bis zum nächsten Spätherbst zu gähren brauchte. Einige Körner fremden Weizens (*hu-mai-tzu*, 胡麥子) wurden hinzugefügt, um das Entstehen von Würmern zu verhüten. Vermuthlich ein indischer Meth.

3) 八和鹽, eine aus acht Elementen gemischte Salzlake, nämlich 1. Knoblauch, 2. Ingwer, 3. Orangenschale, 4. weisse (unreife?) Pflaumen, 5. Kastanien (oder ein Präparat davon, *shou-li-huang*, 熟栗黃), 6. Reis, gekocht, 7. Salz, 8. Soye.

unter seinem indischen Namen *Darim* (chin. *t'u-lin*, 塗林, im Cantonesischen: *t'o-lam*) aus dem Lande *An-shih* (安石, cant. *on-shik*) eingeführt wurde, was ich für eine Variante von *An-hsi* (安息, cant. *on-sik*), d. i. Parthien, halte ¹⁾. Von demselben Entdecker wurden verschiedene andere Kulturpflanzen nach China gebracht, so der weisse Sesam (? *hu-ma*, 胡麻) ²⁾, der Knoblauch (*ta-suan*, 大蒜) ³⁾, der Coriander (*hu-sui*, 胡荽) ⁴⁾, der vermuthlich ursprünglich in Nordafrika und Vorderasien, vielleicht bis Indien, einheimisch gewesen ist ⁵⁾, und mit dem Knoblauch aus Ferghana kam. Denselben Weg ist der Klee ⁶⁾ gegangen, der zu *Chang Ch'ien's* Zeit im Lande *Chi-pin* (罽賓, Kābul) ⁷⁾ wuchs; wohl auch in Ferghana, denn der General brachte von dort Weintrauben- und Kleepflanzen mit zurück, die in der Nähe der kaiserlichen Eremitage bei *Ch'ang-an* angepflanzt wurden ⁸⁾, wobei die Einführung des Klees lediglich

1) Über die Verbreitung des Granatenbaums in dem Gebiete des alten Parthien's, S. Spiegel, *Erdräusche Alterthumskunde*, I, p. 252.

2) Nach Bretschneider, p. 206, *Sesamum orientale*.

3) Aus *Ta-yüan* oder *Ta-wan* (大宛, = Ferghana). Zwiebel und Knoblauch sollen in den Steppen des inneren Asiens von Botanikern wild wachsend angetroffen worden sein (Hehn, *Kulturpflanzen und Haustihere*, 3. Aufl., p. 170) und gehörten zu den Requisiten des Küchenmeisteramtes am persischen Hofe (*ibid.* p. 173).

4) *Coriandrum sativum* (Bretschneider, p. 255).

5) Flückiger, *Pharmakognosie des Pflanzenreichs*, 3. Aufl., p. 953.

6) *Mu-su* (目宿), *Medicago sativa*.

7) Wurzel *Kabur* des Städtenamens *Káβουρα* bei Ptolemaeus (Yule, *Anglo-Indian Glossary*, s. v. Cabul), was ich als linguistische Grundlage für die chinesische Transcription dem Flussnamen Kophen vorziehe. (Vgl. Rémusat, *Nouv. Mém. Asiat.* I, p. 205).

8) *Ch'ien-han-shu*, Kap. 96A, pp. 10 u. 18. Rémusat ist in Folge eines Übersetzungsfehlers diese für die Kulturgeschichte China's höchst wichtige Thatsache entgangen. Er übersetzt aus dem Texte des *Ma Tuan-lin* die Worte 遂採葡萄苜蓿種而歸, d. h. „darauf sammelten sie Weintrauben- und Klee-Samen und kehrten zurück“, mit: „Les Chinois partirent ensuite, après avoir fait la récolte du raisin et du mon-sou“. (*Nouv. Mém. Asiat.* I, p. 202). Hehn bezeichnet nach Renan als „das eigentliche Vaterland des Weinstocks die durch üppigen Baumwuchs ausgezeichneten Gegenden südlich vom Südrande des Kaspischen Meeres“ (*op. cit.* p. 68). Von dort wurde die Weinkultur durch

die Akklimation der kostbaren Rassepferde, die aus demselben Lande bezogen wurden, erleichtern sollte ¹⁾).

21. *Ming-kung-shih* (明宮史), eine ausführliche Schilderung des Hofes der Dynastie *Ming* mit seinen Palästen und Instituten, — in 5 Büchern von einem Zeitgenossen, dem Hofmarschall und Chef der kaiserlichen Eunuchen ²⁾ *Liu Jo-yü* (劉若愚), der um 1621 wegen seiner schönen Handschrift und gelehrten Neigungen in den Hofdienst gezogen wurde ³⁾. Das Buch wurde später von einem Kollegen geordnet und herausgegeben. Zu keiner Periode der chinesischen Geschichte, heisst es im Katalog der Kaiserlichen Bibliothek, hat die Eunuchenwirthschaft grösseren Einfluss besessen, aber auch zu keiner Zeit grösseres Unheil angerichtet als unter den *Ming* ⁴⁾. Eben deshalb ist der Bericht aus der Feder eines Mannes, der wie wenig andere in die Coulissengeheimnisse dieses Eunuchen-Hofes eingeweiht sein musste, für uns vom grössten Interesse. Von den fünf Büchern des Werkes, die nach den fünf Elementen 1°. *chin* (金, Gold), 2°. *mu* (木, Holz), 3°. *shui* (水, Wasser), 4°. *huo* (火, Feuer) und 5°. *t'u* (土, Erde) benannt sind, handelt das erste von den kaiserlichen Palastgebäuden mit den dazu gehörigen Mauern, Thoren, Kanälen, Brücken und sonstigen Bauwerken, mit einem

die Semiten nach Syrien gebracht, von wo sie sich über Kleinasien nach Europa verbreitete. In ähnlicher Weise lässt sich die Wanderung des Weinstocks nach Osten, zunächst nach Ferghana und von da mit einem Schlage in die Gefilde von Shensi verfolgen.

1) Vgl. a. die Bemerkungen von Bretschneider im *Botanicon Sinicum* (Journal N. C. B. of the Roy. Asiat. Soc., New Series, Vol. XVI, p. 77—78) wo sich eine Zusammenstellung der im *Ch'i-min-yao-shu* genannten identificierbaren Pflanzen findet.

2) *Ssü-li-t'ai-chien* (司禮太監), was nach *Li-tai-chih-kuan-piao* (Kap. 4, p. 3) mit dem heutigen *Chang-i-ssü* (掌儀司; vgl. Mayers, *Government*, N°. 75: „Office of Worship, Ceremonial, and Control of Eunuchs“) identisch ist.

3) *Ming-shih*, Kap. 305, p. 29.

4) 歷代奄寺之權惟明爲最重歷代奄寺之禍亦惟明爲最深. *Ts'm.* 82, p. 17.

Worte von der Topographie der Kaiserstadt ¹⁾ im engeren Sinne. Unter den Brückenbauten zeichnet sich die »Regenbogenbrücke« (*fei-hung-ch'iao*, 飛虹橋) durch feenhafte Pracht aus. Sie ist aus weissem Marmor (? *pai-shih*, 百石) gebaut und mit eingehauenen Löwen, Drachen, Schildkröten, Fischen und anderen mythischen Geschöpfen bedeckt; die dazu verwendeten Steinplatten aber sind nicht chinesischen Ursprungs, sondern wurden von dem berühmten Eunuchen *Ch'êng Ho* (鄭和), der im Anfang des 15. Jahrhunderts chinesische Flotten bis in's persische und rothe Meer und an die Küste von Afrika führte, aus dem Westen mitgebracht. Zahllos sind die Gebäude, Schlösser, wenn wir sie so nennen dürfen, Pavillons und Kioske, die den »Kaiserpalast« bilden, der mehr durch die Menge seiner wohlgeordneten Glieder als die Wuchtigkeit des Bauwerks imponierte. Über die Grösse jener Bauten erhalten wir nur selten Aufschluss, doch wird der im Jahre 1601 erbaute »Nordthurm« (*pei-t'ai*) als 8 *Chang* (= etwa 90 Fuss) hoch und 17 *Chang* (= etwa 200 Fuss) breit geschildert. Von Interesse ist für uns die Schilderung des Palastes *Ch'êng-kuang-tien* (承光殿), vorausgesetzt, dass er mit dem gleichnamigen Gebäude identisch ist, in welchem zuerst der Gesandte Östreichs (am 27. October 1891) und nach ihm der englische Gesandte Mr. O'Connor (am 13. December 1892) vom Kaiser zur Audienz empfangen wurden. Derselbe hiess sonst auch *Yüan-tien* (圓殿), d. i. »der runde Palast«, bestand aus einem aus Backstein ausgeführten Unterbau, stadtmauerartig mit Steintreppen und ausgezackter Brüstung, gekrönt von einem Pavillon und mehrere Jahrhunderte alten Tannen, deren weithin ausgebreitete Zweige von

1) Peking, wo die letzten Kaiser der *Ming* Hof hielten. Leider liegt mir Bretschneider's »Archaeological and Historical Researches on Peking and its environs« (Shanghai, 1876) augenblicklich nicht vor.

Tragstützen gehalten werden mussten. An einem der Kanäle, von denen die Palast-Stadt durchschnitten wurde, lag ein Boot-haus (*ch'uan-wu*, 船屋), wo während des Winters die bei der grossen Regatta des Drachenfestes so fleissig benutzten Ruderböte aufbewahrt wurden ¹⁾. Dieses seit undenklichen Zeiten gefeierte Volksfest, das am 5^{ten} Tage des 5^{ten} Monats stattfindet, brachte auch dem Hofe seine Belustigungen, wie wir aus dem vierten Buche erfahren. Es wurden an diesem Tage bestimmte Weine kredenzt und Klösse mit Knoblauch-Sauce als Festgericht aufgetischt; man bewunderte die in dieser Zeit blühenden Granatenbäume, trug im Gürtel Beifussblätter mit allerhand heilkräftigen Stoffen und zeichnete magische Schriftzeichen zur Heilung von Krankheiten. Der Kaiser selbst begab sich nach dem West-Park, um der Regatta beizuwohnen, oder nach dem *Wan-sui-shan*, wo er Weidenreiser einpflanzte ²⁾ und dem Wettrennen zusah, das vom Militär mit den Pferden seines Marstalls veranstaltet wurde. Zu den bemerkenswerthen Gebäuden gehörte ferner das *Wên-hua-tien* ³⁾, dessen Räume in den ersten Regierungsjahren des Kaisers *Wan-li* (1573 bis 1620) der Mutter des damals noch unmündigen Regenten als Arbeitszimmer, vielleicht auch als Audienzsaal gedient haben dürften. Der Autor beschreibt uns diese noch zu seiner Zeit mit Pietät in ihrem ursprünglichen Zustand erhaltenen Räume in allen Einzelheiten. Den Hauptzimmerschmuck bei solchen Räumen

1) 船屋乃冬日藏龍舟之所.

2) Wahrscheinlich einem Volksgebrauch entsprechend. Nach Giles (*Chinese-Engl. Dict.*, p. 16) besteht die Sitte, am Feste *Ch'ing-ming*, Anfang April, die Häuser mit Weidenzweigen zu schmücken; nach einem Citat im *P'ei-wên-yün-fu* (Kap. 55, p. 95) wird für die Gegend zwischen den Flüssen *Yangtze* und *Huai* ein ähnlicher Gebrauch „am Tage des kalten Essens“ bezeugt, d. i. der Tag vor dem genannten Frühlingsfeste. Vergleich Schlegel's *Uranographie chinoise*, S. 442—447, wo mehreres über diesen Volksgebrauch zu lesen ist.

3) 文華殿.

bilden die Inschriften ¹⁾. Eine der im *Wên-hua-tien* aufgehängten, von der Kaiserin-Mutter (*tzü-shêng-lao-niang-niang*, 慈聖老娘娘) eigenhändig verfassten Tafel-Inschriften ²⁾ lässt sich etwa folgendermassen übersetzen:

»Lerne der zwei Kaiser [*Yao* und *Shun*] und der drei Könige [*Yü*, *T'ang* und *Wên-wang*] erhabene Kunst die Welt zu regieren!" ³⁾.

1) Zu den verehrtesten Alterthümern China's gehören die Schriftzüge von vielen Tausenden berühmter Personen aller Perioden. Dies sind Inschriften nicht nur auf Papier und Seide, sondern auch auf Holztafeln und Steinplatten, die von dem Schreibenden, dessen Hand verewigt worden soll, nur mit Pinsel und Tusche auf die wohl geglättete Oberfläche aufgetragen, sodann vom Holzschneider oder Steinmetz als Facsimile in das harte Material eingegraben und oft mit farbiger Tusche oder Blattvergoldung noch weiter hervorgehoben werden. Unser Verfasser theilt uns den Text einer grossen Zahl solcher Inschriften mit, die sich auf vertikalen oder horizontalen Tafeln an den Wänden und Säulen der verschiedenen Palastgebäude aufgehängt fanden. Ihr Verständniss ist ein Prüfstein der umfangreichsten Belesenheit selbst für tüchtige chinesische Gelehrte; uns Europäern wird es selten gelingen, ohne grosse Vorbereitungen, ihren wahren Sinn zu entziffern. Sinologen, die in Gesellschaft Nichteingeweihter in ethnographischen oder anderen Museen einer solchen Holz- oder Bambustafel begegnen, mögen vor ihr einen weiten Bogen machen, um die Aufmerksamkeit des wissbegierigen Freundes abzulenken, falls sie nicht die Kunst ohne Schamröthe zu lügen oder, was besser ist, den Muth der Ignoranz besitzen.

2) *pien* (扁).

3) 學二帝三王治天下大經大法. Man darf darin einen Wahlspruch erblicken, den die Regentin angesichts ihrer grossen Aufgabe stets vor Augen zu haben wünschte. Die Kaiser *Yao* und *Shun* und die Stammväter der ältesten Dynastien, der grosse *Yü* als Vater der Dynastie *Hsia* (2205 vor Chr.), *T'ang* (湯) als der der *Shang* (1766 v. Chr.) und *Wên-wang*, der Gründer der Dynastie *Chou* (starb 1135 v. Chr.) galten von jeher als unerreichte Muster der Regententugend. Citate zu *erh-ti* (二帝), *Ping-tzû-lei-pien*, Kap. 86, p. 1 f.; zu *San-wang* (三王), *ibid.*, Kap. 89, p. 2 ff.: 三王夏禹商湯周文王. Alles, was sich auf die von Mayers nur kurz behandelten „Numerical Categories“ (*Manual* Part II) bezieht, ist am Ausführlichsten in Kapp. 78 bis 112 dieses Werkes behandelt worden. *Ta-ching ta-fa* (大經大法), „die Kunst zu regieren“. Der Ausdruck findet sich beim Dichter *Han Yü* (768—824): „Wäre des Mencius Weisheit, da sie ihm nicht zum Throne verhalf, nur leeres Gerede gewesen, so wäre seine ganze Regierungskunst vernichtet und nutzlos“ (孟子雖賢聖不得位空言無施其大經大法皆滅亡而不救). *P'ei-wên-yün-fu*, Kap. 106, p. 18.

Im Saal waren drei spanische Wände aufgestellt, von denen die mittlere eine Landkarte des chinesischen Reichs darstellte, während zur Rechten die Namen sämtlicher Civilbeamten, zur Linken diejenigen der Offiziere der Armee aufgeklebt waren. So oft eine Beförderung oder Versetzung im Staatsdienste stattfand, wurden die betreffenden Namen auf der spanischen Wand verändert. Diese Idee, die sich in veränderter Gestalt wohl mancher Staatsminister Europa's angeeignet hat, stammte vom Minister *Chang Chü-chêng* ¹⁾, der sie beim Regierungsantritt *Wan-li's* (1573) der Kaiserin-Mutter vorlegte. Seit 1596 wurden die drei spanischen Wände in einer einzigen von zwei *Chang* (= 22 Fuss) Höhe vereinigt; auch wurde seitdem diese Rang- und Dienstliste in einem anderen Palastgebäude aufgestellt.

Wie uns das zweite Buch (*mu* 木, Holz) zeigt, war der Hofstaat wohlgegliedert; jedes Hofamt hatte seinen Chef, der unter den *Ming* aus der auch in China nicht gerade mit Hochachtung betrachteten Klasse der Verschnittenen gewählt wurde. Das Amt des Eunuchen-Chefs, das ja der Autor bekleidete, muss eine der einflussreichsten Stellungen im Reiche gewesen sein, da weder Personen noch Sachen ohne seine Vermittlung zu den Stufen des Thrones gelangen konnten. Das Bedürfniss rief hier wie bei uns die dem Hofleben dienenden Institute hervor, und hohe Würden waren mit dem verbunden, was wir im gewöhnlichen Leben nicht gerade als die höchsten Zwecke der menschlichen Existenz betrachten, wie Küche, Weinkeller, Pferdestall, u.s.w. Rang und Titel haben dabei häufig mit der Qualification nur wenig zu thun ²⁾. Der Hof der *Ming*

1) 張居正. Promovierte 1547. Biographie, *Ming-shih*, Kap. 213, p. 1.

2) Ich selbst hatte einst Gelegenheit, einen hohen Mandarin, der durchaus nicht den Eindruck machte, als habe er je in seinem Leben dem Pferdesport gehuldigt, zu seiner Erhebung zum Oberstallmeister zu beglückwünschen.

hatte sein Stallmeisteramt, seine Hofapotheke, seine Hofschule ¹⁾; daneben aber auch recht viele Institute, die bei uns nicht ihresgleichen finden, wie das Hof-Katzenhaus ²⁾, wo die Lieblingskatzen des Kaisers der Obhut von drei bis vier Eunuchen anvertraut waren. Jede dieser Katzen hatte ihren Namen und Ehrentitel. Man durfte nicht etwa sagen: »der schwarze" oder »der graue Kater", sondern »der kleine Diener So und So" ³⁾; kastrierte Katzen führten den Titel »Herr" ⁴⁾, u.s.w. Würdiger Hausthiere beherbergte das »Thierhaus" ⁵⁾, das unter einem hohen Eunuchen mit seinem Stab stand und wo seltene Säugethiere und Vögel gehalten wurden; es gehörte dazu ein Tigerzwinger und ein Schafstall ⁶⁾. Die Hof-Apotheke ⁷⁾ war zugleich Lehr-Institut für 30 bis 60 junge Ärzte, die dort Heilmittellehre und Medizin studierten, und zwar bei strenger Controle. War der Kaiser krank, so wurden mehrere (bis zu sechs) Hof-Ärzte ⁸⁾ in den Palast befohlen. Hinter dem Eingang des Zimmers, wo sich der Kaiser befand, wurde Sommer und Winter hindurch in einem besonderen Kohlenbecken ein Feuer mit wohlriechenden Hölzern unterhalten. Sobald sie das Kohlenbecken hinter sich hatten, mussten die Ärzte sich auf die Erde werfen. Darauf näherten sich dem Kaiser knieend zwei Ärzte,

1) *Yü-ma-chien* (御馬監); *yü-yao-fang* (御藥房); *kung-nei-chiao-shu* (宮內教書).

2) *Mao-érh-fang* (貓兒房).

3) *Mou Hsiao-sü* (某小廝).

4) *Lao-tieh* (老爹); Giles: »Venerable Sir».

5) *Shéng-k'ou-fang* (牲口房).

6) *Hu-ch'eng* (虎城); *Yang-fang* (羊房).

7) *Yü-yao-fang* (御藥房).

8) *Yü-i* (御醫).

von denen der erste den linken, der zweite den rechten Puls fühlte. Sie mussten dann schweigend ihre Plätze vertauschen und zum zweiten Mal den Puls fühlen, worauf ein kurzer Bericht über das Leiden des erlauchten Patienten ¹⁾ erfolgte. Die Ärzte zogen sich sodann zurück und schrieben ihre Recepte für die Hof-Apotheke, wo alle für den Kaiser bestimmten Mixturen in besonderen goldenen Gefässen gekocht wurden.

Das vierte Buch (*huo*, 火, »Feuer“) enthält einen Kalender für alle Tage des Jahres, die für den Hof aus irgend einem Grunde von Interesse sind. Ich habe daraus schon die Gepflogenheiten der Hof-Gesellschaft während das Drachenfestes mitgetheilt; das Kapitel ist besonders dem Essen und Trinken gewidmet, das sich wiederum nach der Jahreszeit und ihren Früchten richtet.

Das fünfte Buch (*t'u*, 土, »Erde“) besteht lediglich aus einem Verzeichniss der aus der kaiserlichen Druckerei hervorgegangenen Palast-Ausgaben, die eine Bibliothek von 178 Werken in 3188 Bänden bilden ²⁾.

(Fortsetzung folgt.)

1) 將聖恙大略面奏數言.

2) Darunter *T'ung-fing Hua-i-i-yü* (增定華夷譯語) in 11 Bänden, 1708 Blätter enthaltend; ferner *Hua-i-i-yü* in 1 Band, 88 Blätter enthaltend. Beide Werke zusammen bilden vermuthlich einen Theil des *Hua-i-i-yü* benannten polyglotten Manuscripts, das im Jahre 1890 aus meinen Besitz in den der Königl. Bibliothek zu Berlin übergang; möglicher Weise sind sie mit dem in dem Sammelwerke *Lung-wei-yi-shu* (龍威秘書), Abth IX, abgedruckten *Hsi-san-i-yü* (西番譯語) verwandt. Unter den Palast-Ausgaben der *Ming* befand sich auch ein *T'a-ta-tzu-hsiao-ching* (達達字孝經), das »Buch der kindlichen Liebe [Wylie, p. 7] in tartarischer Übersetzung“, und zwar in einem Band zu 42 Blättern.

NOTES AND QUERIES.



4. THE TEMPLE OF POOTOO.

As another sample of the sloveliness of european authors on China, we may adduce an article of M. F. M. GRATTON, member of the China Branch of the Royal Asiatic Society, published in the *Journal of the Royal Institute of British Architects* for Nov. 22, 1894: "Notes upon the architecture of China". On page 43 is given a photogram dubbed *Temple front, island of Pootoo*, which temple is said to stand (page 44) upon the island of Pootoo (between Shanghai and Ningpo).

Now the said photogram is that of the temple *Nan Pootoo* 南普陀廟, near the city of *Amoy*, in the province of Fu-kien, mentioned in the "Treaty ports of China and Japan" by Mayers and Dennys, page 257.

My colleague, Professor de Groot, has made himself a photogram of this temple, which is of later date than that reproduced by Mr. Gratton, and easily recognized 1. by the two trees standing to the left of the temple front, of which the second and outmost lies felled or blown down upon the photogram of Mr. de Groot. 2. By the form of the high trees to the left; but, especially, 3. by the slope of the mountain ridge to the right side of the photogram.

The plan (fig. 6) given on page 50 as being that of "the foreign guild at Ningpo" is in fact that of "the Banker's Guild-hall at Shanghai", as correctly described in the text.

This remembers us of the blunder committed by the duke de Beaufort in his description of the voyage of the Prince de Joinville in Java, who gave as a photogram of the Musicband of the Sultan of *Jokjokertâ* in *Java*, that of a *Siamese* musicband, which photogram he had bought of Mr. van Kinsbergen, who had also visited Siam and had taken there photograms.

Such inexcusable blunders in leading papers and books can only serve to augment the ignorance of the public at large and at home, which entirely relies upon such publications (which they cannot control) as authorities; and who, in their turn, propagate them in hand- and schoolbooks.

G. SCHLEEL.

TWO MEDIAEVAL FUH-KIEN TRADING PORTS, CHÜAN-CHOW AND CHANG-CHOW

BY

GEO. PHILLIPS.

PART I. CHANG-CHOW.

The Prefectures of Chüanchow 泉州 and Changchow 漳州, midway between which is situated the present treaty port of Amoy, are, after the city of Canton, the oldest commercial centres in China.

Both these cities find frequent mention in the early external commerce of the Empire, as their inhabitants were well known for their spirit of enterprise and adventure and for their long perilous voyages to distant countries.

The foreign commerce of Fuh-kien appears in early times to have been pretty equally divided between the Chüanchow and Changchow districts, though I am inclined to think that the greater facility of reaching Changchow may at times have inclined the balance of trade in favour of the latter city.

It would appear it was not till the end of the ninth century, that the Province of Fuh-kien participated in the foreign commerce of the Empire. Previous to the end of the eleventh century, all Fuh-kien Junks going to and arriving from foreign countries were compelled to report themselves at Canton, under penalty of fine and confiscation.

This was considered a great hardship as the amount of shipping increased, and many, rather than go so far out of their way and report themselves to the Canton authorities, steered direct for Fuh-kien, where some were fortunate enough to escape capture while others had to pay the penalty of the law.

About 1073 a Prefect of Chüanchow named Chow-Chang, memorialized the Emperor to appoint a superintendent of Foreign Trade at Chüanchow which, after a little delay, was done, the first officer of that kind being appointed in 1088, and agents under him were also appointed to collect the customs at Changchow and other places.

The same system is carried on at the present day; at Foochow for example there is the Superintendent of Customs, who appoints subordinates to collect the duties at the other ports.

All the ports of Fuh-kien appear to have been open to Foreign commerce in Mongol times, but the only two ports in the Province in which traces of such trade are to be found are Chüanchow and Changchow.

If there was no regular collection of duties before the appointing of a Superintendent of customs in Fuh-kien, foreigners appear to have frequented Changchow at a very early date; for in 960 ¹⁾, a century or more before the appointment of a superintendent of customs, a Foreign ship from *San-fu-chai*, the *Sarbeza* of the Arabs, the present *Palembang*, is mentioned as having visited that city. Again in 1014 ²⁾ Changchow appears to have had commercial

¹⁾ 南唐保大十六年、南番三佛齋國、鎮國、李將軍以香貨詣本州、賣錢架造普賢院、親寫於法堂梁上。Vide 普賢院墨跡。

²⁾ 杭稻。有早晚二種、早稻春種夏收。晚稻則早稻既穫再插。至十月收者、米皆有赤白

relations with *Champa*, for mention is made that upland rice was introduced into China at that time.

During the twelfth and thirteenth centuries there was a brisk intercourse with foreign countries. The port of *Geh-kong* 月港, situated at the entrance of the Changchow river, which port had been founded towards the end of the eleventh century, had become a flourishing mart for the imports and exports of that district; silk and porcelain were its chief exports, while spices and drugs were its chief imports, ships from foreign countries visited it in great numbers ¹⁾. With regard to its export of silk, it should be known that at this time this article was the great manufacturing industry of Changchow, which industry has survived even to our day. At one time these silks were said to be superior to those made in Soochow and Hangchow ²⁾.

IBN BATUTA speaks of the damasks and satins made in this district. Satins, velvets and gauzes and even kincobs, are still made there, but this branch of industry has, during the past 200 years, suffered greatly from rebellion, during which time the mulberry trees have been cut down for fire wood.

二色。有占稻。相傳宋真宗自占城國移來者。性耐旱、與高山相宜。又香稻、芒紅、米香、亦名番稻。性宜寒山中種之。

¹⁾ As Dr. F. Hirth would appear, in a late number of the *T'oung-pao*, to throw doubt upon the antiquity of the port of Gehkong, I will again quote from the Hai-ting annals which fully establishes its claim to high antiquity even prior to the Mongol times. "[Gehkong] from the remotest ages was looked upon as a large trading mart and was visited by Foreign vessels in very great numbers". Vide *T'oung-pao*, Vol. I, p. 229. 自昔號爲巨

鎮。夷艘鱗集。見海澄縣志、卷十二、第十九篇。郡人呂旻新建海澄縣城碑記。

²⁾ 漳屬古所謂善蚕之鄉也。歲五蚕。吳越不能及。Vide 漳州府志、卷五第三帙。衣食。

In modern times Monsieur HEDDE, a delegate to China from the Lyons silk manufacturers, visited Changchow in company with the Rev. Mr. Pohlman in 1845, and they give the following account of what they saw:

"Weaving, say they, is here better understood, though still inferior to that of the other ports of China". They, however, saw plain stuffs; dressed and undressed taffetas (Changsa), which were neither wanting in suppleness nor brightness; cut and friezed plain and figured velvets, some of them even with several warps, superior to any other of the same kind manufactured in China.

For manufacturing the latter, there are some looms with a frame including from 8 to 1000 bobbins or small rolls for the warp. The draw-loom, as throughout all China, is the only process employed, with treadles and heddles to form the figure of the stuff. The only difference between the Chinese draw-loom and that in use in Europe consists in the workman's drawing the ropes at the top of the loom instead of being beside it.

The dyeing establishments are very numerous at Changchow. It is the only town in Fuh-kien famous for the delicacy and variety of its colours. Mr. Hedde has got in his possession specimens of all the dying materials there used. He particularly asked, as in Canton and Foochow, for the *hung-hwa* (紅花), a species of *Carthamus*, from which they make excellent pink and scarlet, and four other substances employed with success in obtaining different shades of yellow. There, as throughout all China, the best blue is obtained from Dry or Wet indigo".

To return to the intercourse with foreign countries. During the thirteenth and fourteenth centuries travellers, such as Marco Polo, Ibn Batuta and Friar Odoric, visited this part of Fuh-kien, and have left us long accounts of its prosperity and the great commerce carried on there. Chinese historians inform us that in 1285 (Chè-

yuan, 22nd year) a superintendent of customs was appointed to collect the revenue derived from foreign trade at Changchow; and notices of foreigners trading there at that time are also to be found scattered throughout the annals of the Fuh-kien province. The one of most interest is the following, as it clearly shows foreigners were at that time trading at Changchow. It would appear that when the Mongol power was on the decline, foreigners resorting to Changchow were subjected to many annoyances; but an official by the name of *Lo-liang* ¹⁾, who was then in office, is reported to have been so just and straightforward in his dealings with foreigners, that he gained their esteem and confidence and all willingly listened to his commands. After the expulsion of the Mongols from China, foreign commerce still flourished at this Fuh-kien port, and it was at its zenith about the middle of the fifteenth century, which it maintained till 1566 when, owing to Japanese raids, it gradually declined.

Before taking leave of Mongol times in the province of Fuh-kien and the ancient port of Geh-kong, otherwise Zaitun, it will not be out of place to give an extract from Monsieur Jaubert's notice

¹⁾ 羅良。羅良、字彥溫、福建、汀州、長汀人、至正四年、漳州賊李志甫、圍漳城。守將戰敗、良乃傾家募兵、從江浙平章百花討平之。論功爲最。奏授長汀尉。二十二年、潮賊金榮殺江西省平章朶朶不花據城爲叛。良遣同知劉文遠入潮諭之。賊畏良威德、盡獻所獲印符。潮之蜚艘出沒海嶼、暴掠尤甚。良檄同知劉君玉以舟師禦之。賊懼威滅迹。海外番夷仰良化亦浮驛聽命。朝廷嘉其功、轉資政大夫。陞本省右丞、兼廣東道宣慰司都元帥。仍守漳州。Vide 節錄七修類藁、卷十二、國事類。

of it. "This place, said he, has enjoyed a greater celebrity than Alexandria; great numbers of vessels from India and Khatai resorted there to load silk and sugar.

"The town of Zaitun is situated half a day's journey inland from the sea.

"At the place where the ships anchor, the water is fresh. The people drink this water and also that of the wells. Zaitun is 30 days journey from Khanbaligh. The inhabitants of this town burn their dead either with Sandal, or Brazil wood, according to their means; they then throw the ashes into the river" ¹⁾).

The custom of burning the dead is a long established one in Fuh-kien and does not find much favour among the upper classes. It exists even to this day in the central parts of the province. The time for cremation ¹⁾ is generally at the time of the Tsing-Ming.

At the commencement of the present dynasty the custom of burning the dead appears to have been pretty general in the Fuchow Prefecture; it was looked upon with disfavour by many, and the gentry petitioned the Authorities that proclamations forbidding it should be issued. It was thought unfilial for children to cremate their parents; and the practice of gathering up the bones of a partially cremated person and thrusting them into a jar, euphoniously called a Golden Jar, but which was really an earthen one, was much commented on, as if the jar was too small to contain all the bones, they were broken up and put in, and many pieces got thrown aside.

In the Changchow neighbourhood, with which we have here most to do, it was a universal custom in 1126 to burn the dead,

¹⁾ Cremation was extensively practised in Fuh-kien in the middle ages, and was most common at *Shao-wu-fu*, and at *Tung-wa* near to Changchow. It was forbidden in *Cheng-hua's* reign, 1465—1488. It appears not to have been popular ("Chüanchow Annals", Memoirs of illustrious officials).

and was in existence for many centuries after, so that the statement in the *Géographie Turque* finds corroboration in Chinese works.

It appears to have been the custom in these days to collect after cremation the ashes of the dead in bags and to deposit them in a temple to await burial.

This was greatly deprecated by *Choo-tsü*, the great commentator of the Classics, who held the post of magistrate in the city of Teng-oa, the district in which Amoy is situated.

Universal as cremation was in Fuh-kien, it is stated that in the Prefecture of *Kien-hing foo* no matter how poor the people might be, they would never burn their dead.

Cremation, says Gray, is only resorted to by the majority of the priests of the sect of Buddha. It ought also to be stated that in the province of Kiang-nan it was customary during the Sung-dynasty, A.D. 960, to burn the dead. In each village throughout the province in question there was a place for the purpose, called Fa-yan-ying, or receptacle for men's ashes. The ashes, when removed from the funeral pyre, were not unfrequently cast into the neighbouring rivers or creeks. There was also at a later period, in the same province, a Buddhist temple called Yoong-tsze, to which the priest urged the people to bring their dead for cremation, declaring that the souls of the departed would in consequence become Buddhas. The funeral pyre in the monastery having been struck by lightning, many persons who saw in this a mark of Divine displeasure, memorialized the governor of the province not to allow the pyre to be re-erected. With these few exceptions, it would appear that, throughout the whole of their national history, the Chinese have observed the practice of burying the dead¹).

Resuming the account of the Foreign trade of the neighbourhood;

1) Gray's China, Vol. I, p. 294.

just about the time of the Japanese raids mentioned above, a new era in Chinese foreign intercourse is ushered in, and Europeans first found their way to China by the long sea route.

The great Portuguese commander Alfonso d'Albuquerque had, in 1511, taken and established the Portuguese power at Malacca, which was at that time a great commercial emporium in Eastern Asia.

Many Changchow Chinese traders were found settled there, as they were and had been settled for many centuries before in Java and other parts of the Eastern Archipelago. It was from one of these Changchow Chinese traders, who gave such a glowing account of the commercial importance of his native city in 1516, that Rafael Perestrello was induced to take passage in a junk bound for China. His report, on his return, upon the Chinese trade, was so favourable that in the following year Jorge Mascarenhas visited the neighbourhood of Changchow, where he found that as good a trade was to be carried on in the eastern coast of China as at Canton. The fame of this part of China was also well known in India, for an Italian, one Giovanni d'Empoli, says Sir Henry Yule, had heard of the great trade carried on there. He left for China in Andrades' expedition in 1517, but died of fever at Canton before he had visited the Fuh-kien ports. This Italian had hoped to have reached the old Zaitun before his death; but when the Portuguese reached China, instead of finding Zaitun as Zaitun, they found it under the name of Chincheo, and so it was called by the Portuguese, the Spaniards and the Dutch till Koxinga made his power felt; and then the trade was removed from the Changchow River, where it had been for many centuries, and became established at Amoy where it still remains.

After their expulsion from Ningpo, the Portuguese appear, under the connivance of the authorities, to have traded at the islands at the entrance to the Chincheo river. Wuseu appears to have been

the island most frequented by them, where they traded with the people coming from Changchow. Some Portuguese writers state that they had a large establishment on shore; but no traces of it have as yet been found, although the people at Chinhai on the main land opposite *Wuseu* have a legend that foreigners once had houses and traded there, but that their haughty and overbearing conduct led to their expulsion and ruined their trade.

After the Portuguese came the Spaniards, who tried to establish commercial relations with China through the Viceroy of Foochow ¹⁾.

They were, however, not successful; yet the people of *Hai-têng*, a city built upon the site of the ancient Geh-kong, sent their junks to Manilla, and a large trade was carried on between the two cities. This trade was of great importance to China, as it virtually included the throwing open the ports of new Spain and Peru to Chinese products and manufactures, which became the source of immense profit and revenue to China.

It would appear that at this time the King of Spain allowed the people of Manila to send a part of their capital to New Spain and Peru in Chinese merchandise, some writers say to the amount of \$ 250,000, which privilege they abused, by lending their names to the Chinese merchants and also to the Portuguese of Macao.

At one time the market there was glutted with Chinese goods, so that they could not find a sale for them, which interfered with the voyages of the fleet. The chief article sent was silk, and we

1) The port where the Spaniards anchored was called *Tan-su-so*, the Amoy pronunciation of the characters *Chung-tso-so* (中左所), an old name of Amoy. "This *Tan-su-so* is a gallant and freshe towne, of forre thousand householders, and hath continually a thousand souldiers in garrison, and compassed about with a great and strong wall; and the gates fortified with plates of yron; the foundations of all the houses are of lime and stone, and the walles of lime and yearth and some of bricke; their houses within very fairely wrought, with great courts, their streetes faire and brode all paved". Mendoza, Vol. II, p. 44, Hakluyt Society.

read that at the end of the sixteenth century there were 14,000 persons in New Spain, engaged in the manufacture of silk goods, dependent upon their supplies for raw material from Changchow and Canton.

So great was the profit, said to be derived by the Chinese from this trade, that the King of China could build a Palace with the silver bars of Peru, which found their way to China through this channel, without the King of Spain deriving any benefit from it. Another writer says a million and a half of gold annually found its way to China from its trade with Manila, which, as far as the inhabitants of Manila and Spain were concerned, might just as well have been at the bottom of the sea (Thévenot, *Voyages Curieux*, Vol. 2. *Relation des Isles Philippines par l'Amirante D'Hieronimo*).

Having related how the Portuguese, through the connivance of the Local Authorities, had carried on a somewhat clandestine trade along the Fuh-kien seaboard, chiefly in the Chincheo river (Amoy harbour), and how the Spaniards had sued, but unsuccessfully, to be allowed to send their ships from Manilla and to enter into commercial relations with China, it will also be as well here to mention, how at this particular time, no subject of China was allowed to leave his country, without first having obtained a licence so to do. Likewise no stranger was admitted into China, without the express licence of the Emperor, or Governor of the port or place touched at.

This will show how great were the difficulties the Dutch had to encounter when they first appeared, in 1604, in these Fuh-kien waters. In June of that year, a squadron under the command of Admiral Wybrand van Warwyk anchored at the Pescadores, and tried to open up communication with Amoy through a Chinese, whom they had brought as Interpreter from Siam. His mission was unsuccessful, and on his return he stated that the Portuguese at Canton had bribed the Chinese at Chincheo (Changchow) to

thwart the plans of the fleet and bear false witness against the Dutch, to prevent them getting permission to trade. They had, by these falsehoods, got several Chinese into trouble, which had brought the Dutch name into great disrepute.

The Chinese Authorities at Amoy, getting alarmed at the lengthened stay of the fleet at *Pehoe* 澎湖, sent over some fifty war junks under the command of the Touzy ¹⁾ (Tou-szû, naval commander). This official was instructed to try and persuade the Dutch by fair speeches to leave the island, and to inform them that the Authorities could not grant them permission to trade without the special leave of the King.

At length, seeing nothing could be done by remaining there any longer, the Admiral, much disappointed at the result of his voyage, left on the 15th December for Pulo Condor.

One or two other attempts were made to get liberty to trade, but they were also unsuccessful; and from 1607 to 1622, a space of 15 years, none of their ships appear to have visited China.

During this interval they were more successful in Japan than they had previously been in China, for in 1611, they solicited and obtained a grant from the Emperor of that country to trade in his dominions.

They also, during this time, had not been idle in Java, for we learn that in 1619 one of their ablest Governors, Jan Pieterszoon Koen, succeeded in reducing Jacatra, and founded and built on its ruins the city and fortress of Batavia, to which he removed the seat of government, thinking it to be a more central position than Amboyna where it had previously been.

This enlightened and far-seeing statesman, having placed the Company's affairs upon a firm basis in India, next turned his

¹⁾ 都司, in Amoy-dialect *T2-si*.

attention to China, to open up a trade with which country, he considered a matter of no less importance than the consolidation of the Company's power in Java, which he had so successfully brought about.

A squadron of 14 ships was accordingly fitted out and left Batavia on the 10th April 1622.

On arriving in Chinese waters, they were joined by two other Dutch and two English cruisers, which had been engaged in trying to intercept vessels trading with Manila.

The instructions of the Dutch Admiral were to proceed to Macao, and to do his best to get possession of the town; and, in the event of that failing, to go direct to the Pescadores and establish himself there and compel the Chinese to trade with him. The attack on Macao miscarried, and the expedition went from thence to the Pescadores, where they built a Fort on the island of *Pehoe* and made it their head-quarters, from whence they sent expeditions over to the Chincheo river (Amoy) to try and obtain permission from the authorities to trade ¹).

After much fruitless negotiation with, and lying trickery on the part of the Totok (都督 Chinese Admiral) there, they found themselves compelled to wage open war. This Totok had, under pretence of signing a commercial treaty, enticed many of the Dutch officers on shore, when he made them prisoners and at night sent fire-rafts on their ships anchored in the roadstead, one of which with the whole crew was unfortunately blown into the air.

According to Van Rechteren, it appears that the Dutch were led into this snare by a Chinese merchant named Quipsum, who

1) Much of this finds corroboration in Chinese history, which has been translated into Dutch, with learned annotations, by Professor G. Schlegel in an article „De betrekkingen tusschen Nederland en China volgens Chineesche bronnen” and published in the „Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Ned.-Indië”, 5^e volgr., VIII^e deel.

had been taken prisoner by the Dutch off Manila and had been set at liberty by the Admiral. This man pretended that he was desirous of showing his gratitude by bringing about a treaty permitting the Dutch to trade; but instead of that, he was working against them all the time and was instrumental in sending on board the Fleet baskets full of cakes, Chinese wine and confectionary all of which were poisoned. Astley in his Travels, Vol. 3, p. 495, quaintly informs us: "These who eat of them were taken very ill and, in short, threw up visible poison".

Hostilities being thus openly provoked, two or three vessels were detached to blockade the entrance of Amoy harbour, and all junks bound to Manila and other places were detained; fishing junks and boats were boarded, their crews made prisoners, and sent to the Pescadores to assist in building the fort. This state of affairs went on for about 2 years, when the Chinese, finding they could do nothing against the superior artillery of the Dutch ships, at last got them to remove their settlement to an island lying off the coast of Formosa, called *Tai-wan*, promising them that they would send junks there with cargoes to trade with them.

The above related treachery of Quipsum is thus told in the Amoy annals. This Quipsum or Cipzuan, as he is called by Bontekoe, in his Journal p. 43, Amsterdam 1659, is undoubtedly the *Chên Tsé-kéng* or *Sip-ti-kuan* of the Amoy annals. He, when the Dutch appeared off Amoy in 1623, placed his services at the disposal of the Chinese General *Seu I-ming* — he said that the character of these barbarians was very changeable, and that they ought to be exterminated and should be dealt with in a foxey way, while at the same time measures were being taken to destroy them. He also advised that poisoned provisions consisting of Beef, Wine etc., should be taken on board the ships and given to the crews. — He appears to have taken these poisoned provisions on board him-

self, and informed the Captain that everything regarding a commercial treaty had been arranged, which was a course of much rejoicing to Chinese and Foreigners alike, and he therefore invited them to drink to the success of the undertaking. The Dutchmen gladly consented to drink in such a cause, and as soon as they had done so, *Chen Tsé-keng* beat a hasty retreat and hurried off to the Captains of the junks and told them to take the bundles of straw they had soaked in oil, and put them on board the boats and, as soon as the wind and tide turned, to set them on fire and let them drift down on the Dutch ships, which was done and all the foreign ships were destroyed ¹).

The above is a rough translation and résumé of *Sip T'i-kuan's* history taken from the Amoy annals, copy of which is given herewith. The driving off of the Dutch on this occasion is also commemorated by an inscription on a rook at the back of the *Hung-shan* temple whereon it is related that, on the 26th day of the 10th month of

¹) 摘列傳七、隱逸。明。陳則賡、號錫墀官、
 兜社人郡諸生。長史則采。弟。聰敏多智。泰
 昌庚申紅夷窺中左所、則賡以計靖之。按府
 縣志作天啟。考天啟紀年無庚申。庚申爲泰
 昌元年。天啟二年、壬戌、復至。總兵徐一鳴
 率師來厦、則賡贊畫軍門、謂夷性反覆、宜
 剿滅、並用乃詭詞議撫。尅日出家貲、募敢
 死士、椎牛酒置毒入夷舟、遍觴之。且曰。今
 日互市成。中外胥福。盍姑盡醉。夷喜飲、則
 賡急下小艇趨舟師、挾所製油簣直撲其艦、
 乘風縱火。夷衆殲焉。臺省交章論薦叙功第
 一予官不受并不赴舉闡豪放山水間以老孫
 國倫。康熙三十五年、丙子、舉人府縣志、陳
 氏家譜、增纂。Vide 厦門志卷七。

the 2nd year of the period *T'ien-kih*, 1622, Brigadier General *Seu I-ming* and other officers came to Amoy, and on the site in question fought with and drove off the Dutch ¹).

While the Dutch occupied Formosa, junks and ships were sent over to the Chincheo river (Amoy Harbour), and trade was carried on chiefly at Little Quemoy and Wuseu, the merchants of the neighbourhood taking them cargoes of silk and sugar, much of which found its way to Japan and Batavia. During Koxinga's occupation of Quemoy and the adjacent islands, the trade became centred in Amoy, and it is from that time, about 1660, we hear no further mention of the Chincheo river (which had taken the place of its older name the Haven of Zaitun) which had, in its turn, to give way to the more modern name of Amoy Harbour, by which it is still known; so that the present Treaty port of Amoy may now be said fairly to represent the Zaitun of olden days.

In my next paper I propose to give an account of the mediæval trade carried on at the neighbouring port of Chüan-chow and of the Arab settlement there.

¹) 廈門鴻山寺大石題記。天啟二年、十月、二十六等日。欽差鎮守福建地方等處都督徐一鳴督遊擊將軍趙頗。坐營陳天策、率三營浙兵把總朱樑王宗兆李知網等到此、攻剿紅夷。Vide 廈門志。

Fürstin Kiang und ihre beiden Söhne.

EINE ERZÄHLUNG AUS DEM TSO-TSCHUEN

VON

Dr. ALBRECHT GRAF VON DER SCHULENBURG.



EINLEITUNG.



Die Pietät, die ehrerbietige treue Hingebung, wird bei den Chinesen als die erste aller Tugenden und als die Grundlage aller Tugenden anerkannt. Sie soll sich erweisen in den fünf besonderen Pflichtverhältnissen (五倫) der Eltern und Kinder (父子), der Obrigkeit und Unterthanen (君臣), der älteren Brüder und jüngeren Brüder (兄弟), der Ehegatten (夫婦) und der Freunde (朋友).

Wie die *Oberen* gleich Vätern und Müttern über ihre Untergebenen in Gerechtigkeit und Milde walten und sorgen sollen, so schulden diese wiederum ihnen kindliche Verehrung und Gehorsam. Unter den *Geschwistern* haben die jüngeren den älteren gegenüber stets besondere Rücksichten zu beobachten. Die Grundlage des Verhältnisses des *Gatten* zur Gattin soll nur Liebe und innige Freundschaft sein. Denn die Gattin in China ist nicht eine willenslose Sklavin, wie bei den meisten Asiaten, sondern so ziemlich

Herrin im Hause, gegen deren Willen der Gatte nicht ungestraft ankämpfen kann. *Freunde* sollen einander Aufrichtigkeit und Opferwilligkeit bezeigen. Unter diesen vier Verhältnissen steht das unter Geschwistern am höchsten.

Das wichtigste von allen fünf Pflichtverhältnissen ist jedoch das elterliche und kindliche, das der Chinese mit dem Worte *Hiao* (孝) ausdrückt. In der Liebe der Kinder zu ihren Eltern, in der Sorge für sie, wenn sie gealtert, erblickt er seit uralter Zeit die erste und höchste Forderung, die Hauptbedingung für die allgemeine Lebensordnung. Und so heisst es auch in dem alten *Drei-Wörter-Buche*, dem San-tzu-king (三字經), mit dessen Lectüre der Kinderunterricht in ganz China beginnt, gleich in den Anfangssätzen: „Das Wichtigste ist die Liebe der Kinder zu ihren Eltern, und die Ehrfurcht der jüngeren gegen die älteren Brüder, dann erst kommt das Lernen“ (首孝弟、次見聞).

Ganz besonders reich an pietätvollen Zügen ist das älteste Liederbuch der Chinesen, das Shi-ching. Zum Beispiel wird uns dort von einem Opfer berichtet, das der hochbetagte Kaiser und Begründer der Tscheu-Dynastie (1122 v. Chr.), Wu-wang, seinem im 96^{sten} Lebensjahre verstorbenen Vater und seiner ebenfalls schon todtten Mutter aus Dankbarkeit darbringt. Die erste Strophe bezieht sich auf die zur feierlichen Handlung herbeigeeilten Lehnsfürsten, während in den darauf folgenden der Himmelssohn den todtten Vater und die todtte Mutter anredet:

Einträchtig sind sie hergekommen
Und nahten ehrerbietig schon;
Der Fürsten Beisein soll ihm frommen;
Voll Andacht ist der Himmelssohn.

„Da ich den grossen Stier dir weihe,
Und sie beim Opfer nehmen Theil,
Verklärter Vater, oh, verleihe
Mir, deinem treuen Sohne, Heil!

An Geist und Weisheit warst ein Mann
 Und warst ein Fürst in Krieg und Frieden;
 Hast Ruh' dem hohen Himmel dann
 Und deiner Nachkunft Glanz beschieden.

Warst meinem greisen Haupt Berather
 Und reichlich segnetest du mich.
 So ehr' ich dich, erhab'ner Vater,
 Und ehre, würd'ge Mutter, dich!"¹⁾

Andere Lieder enthalten Klagen von Kriegern draussen im Felde über ihr trauriges Loos, dass sie nun ihre Eltern nicht nähren und pflegen können.

In geschichtlichen und philosophischen Büchern wird gleichfalls die Hiao stets als die preiswürdigste Tugend verherrlicht. Wir verdanken der Anregung des grossen Meisters Confucius sogar ein ganzes Buch, das nur über die Pietät handelt. Dieses Hiao-king (孝經) wurde (nach Ma-tuan-lin, B. 185) erst unter dem Kaiser Hiüan Tsung (玄宗), auch Yüan Tsung (元宗) oder Ming Tsung (明宗) genannt, von 713–756 aus der Dynastie Tang (唐), aufgefunden und gehört nach seinem Werthe zu den heiligen Urkunden der Staatsreligion²⁾. Es enthält in 18 Capiteln Zwiegespräche des Confucius mit seinem Schüler Tseng-tzu über den erwähnten Gegenstand.

Dass von allen Tugenden die kindliche Pietät am festesten im chinesischen Gewissen wurzelt, beweist auch die vorliegende kleine

1) Diese Übersetzung stammt von Victor von Strauss und enthält nur einige ganz geringfügige Abänderungen von G. v. d. Gabelentz.

2) Die anderen heiligen Urkunden der Staatsreligion (儒教) sind: 1) die Wu-king, die fünf canonischen Bücher und 2) die Sschü-schu, bestehend aus 大學 der grossen Lehre, 中庸 der Unwandelbarkeit der Mitte, 論語 den Gesprächen, und 孟子 dem Werke des Mencius, eines späteren Nachfolgers des Confucius.

Das Hiao-king ist von Léon de Rosny (Paris 1889) übersetzt.

Geschichte „Fürstin Kiang und ihre beiden Söhne“. Ich habe dieselbe dem Ku-wên-p'ing-tschu (古文評註, Ausgabe von 1832), einer Mustersammlung meist altclassischer Texte, entnommen und mit der im Lexicon von HERBERT A. GILES (London, 1892) festgelegten nordchinesischen Transscription versehen ¹⁾. Dabei hielt ich es für angebracht, neben dem kurzen Texte, der bereits — allerdings nicht fehlerlos — von ANGELO ZOTTOLI im 4. Bande seines Cursus Litteraturae Sinicae (Shanghai, 1880), JAMES LEGGE im 5. Bd. seiner Chinese Classics (Hongkong und London, 1872), und von LÉON DE ROSNY in Le Hiao-King (Paris, 1889) bearbeitet worden, auch den noch nicht bearbeiteten langen Commentar wegen seiner mustergültigen, classischen Form und wegen des für das Verständniss wesentlichen Inhalts als höchst schätzenswerthen Beitrag in meine Arbeit mit aufzunehmen.

1) Unserer für den *T'oung-pao* angenommenen Regel gemäss, haben wir, mit Genehmigung des geehrten Herrn Verfassers, die Transcription in die von *K'ang-hi* festgestellte *orthodoxe* Aussprache (正音), nach deutscher Orthographie, verändert.

(Die Redaction.)

TEXT UND ÜBERSETZUNG.

左傳。

左傳者左丘明傳述春秋之事周爲天子
而用魯紀年者以春秋本魯史故也。

Die Überlieferung des *Tso*.

Das *Tso-tschuen* ist die Überlieferung des *Tso K'iu-ming*. Es schliesst sich erklärend an die Geschichte des *Tsch'un-ts'iu* an. Es ist ein Buch das, während die *Tscheu* Kaiser waren, mit Rücksicht auf *Lu* die Jahresereignisse erzählt, weil das *Tsch'un-ts'iu* von Haus aus die Geschichte von *Lu* ist.

鄭伯克段於鄆。

隱公元年。

Der Graf von Tschêng besiegt Tuan in Yen.

Des Fürsten *Yin* erstes ¹⁾ Jahr.

初鄭武公娶於申曰武姜。

傳凡言初者因此年之事而推其所由始
鄭國名姬姓武公卽桓公名友周厲王子封
於鄭今河南開封府鄭縣申國名姜姓今河
南南陽府宛縣鄭武公娶申國之女名曰武
姜武者姓姜而諡曰武也娶去聲。

1) In der mir vorliegenden Ausgabe steht irrthümlich 三 *san*¹ (drei) statt *yüan*¹. Solche Anachronismen kommen bekanntlich in chinesischen Texten äusserst häufig vor.

Im Anfange nahm Fürst *Wu* von *Tschéng* eine Frau in *Schén*, die hiess *Wu Kiang*.

Allemaal wenn das *Tschuen* von *Anfangs* ²⁾ redet, hält es sich an die Angelegenheiten dieses Jahres und untersucht, womit sie anfangen.

Tschéng, Name eines Staates, deren Fürsten den Familiennamen *Ki* führten.

Fürst *Wu*, alias Fürst *Huan*, Rufname *Yu*, Sohn des Königs *Li* von *Tschéu*, wurde mit *Tschéng* belehnt. (Das ist) heutzutage der Bezirk *Tschéng* von *K'ai-féng-fu* in *Honan*.

Schén, Name eines Staates, deren Fürsten den Familiennamen *Kiang* führten. Heutzutage der Bezirk *Yüan* von *Nan-yang-fu* in *Honan*.

Fürst *Wu* von *Tschéng* heirathete ein Mädchen aus dem Staate *Schén*, das mit Namen *Wu Kiang* hiess.

Wu, Familienname *Kiang*, aber mit posthumem Ehrennamen *Wu* genannt.

娶 (sonst *tsch'ü*³⁾) steht (hier) im fallenden (vierten) Tone.

生莊公及共叔段。

共音恭國名今河南衛輝府輝縣武姜生
二子長曰莊公即鄭伯次曰叔段共者後因
段出奔共國故也。

Sie gebar den Fürsten *Tschuang* und ³⁾ den *Schu Tuan* von *Kung*.

2) So oft im *Tso-tschuen* das Wort 初 *tschu* = *Anfangs* gebraucht wird, bedeutet es, dass aus Anlass der Ereignisse dieses (in dem Text behandelten) Jahres zurückgegriffen wird auf das, woraus sie ihren Ursprung genommen haben.

3) 及 *ki*², das als Verbum die Bedeutung „gelangen bis oder zu“, „erreichen“, und als Präposition terminative Bedeutung „bis“, „nach“, „zu“, hat, steht an dieser Stelle in dem äusserst seltenen Sinne des wortverbindenden „und“. Ein Beleg dafür, wie sehr sich das *Tso-tschuen* in seiner Ausdrucksweise an die ältesten Denkmäler chinesischer Litteratur, an das *Schu-king* und *Schi-king* anlehnt. — Sonst hätten wir 與 *yü*³ erwarten sollen.

Im heutigen *Depeschen-Stil* kommt übrigens 及 ebenfalls in der Bedeutung „und“ vor.

共 (sonst *kung*⁴) lautet (hier) wie 恭 *kung*¹ (ehrerbietig); es ist der Name eines Staates, jetzt Bezirk *Hui* von *Wei-hui-fu* in 'Honan.

Wu Kiang gebar zwei Söhne; der ältere hiess Fürst *Tschuang* ⁵), alias Graf von *Tschêng*; der zweite hiess *Schu Tuan*.

Kung bezieht sich auf Späteres, weil *Tuan* in's Land *Kung* floh.

莊公寤生。

寤生即橫生是產之最難者。

Fürst *Tschuang* war eine *Wachgeburt*.

Wachgeburt = Geburt in Querlage, es ist die allerschwierigste Geburt.

驚姜氏故名曰寤生。

因難產而驚遂以命名。

Es erschreckte Frau *Kiang*, darum hiess er mit Rufnamen *Wu-schéng*.

Weil sie bei der schweren Geburt erschrak, liess sie ihn demgemäss darnach benennen.

遂惡之。

因此失愛於姜氏惡去聲。

In Folge davon hasste sie ihn.

Dadurch büsste er die Liebe bei Frau *Kiang* ein.

惡 im fallenden Tone (*wu*⁴).

愛共叔段欲立之。

武姜偏愛叔段欲廢長立次以叔段爲太子。

4) Die Bedeutung von 莊 ist *ernst*; 叔 *schu*⁴, das in der Umgangssprache den zweiten Ton hat, bedeutet der Jüngere unter zwei Brüdern und des Vatersjüngerer Bruder.

5) Nach JAMES LEGGE (The Chinese Classics..., Vol. V, Part I, Page 5) fällt die Geburt des *Tschuang* in das Jahr 756 vor Christo.

Sie liebte den *Schu Tuan* von *Kung* und wollte ihn an die Regierung bringen.

Wu Kiang liebte parteiisch den *Schu Tuan*, wollte den Älteren bei Seite schieben, den Zweiten erheben, den *Schu Tuan* zum Erbprinzen machen.

亟請於武公公弗許。

亟音氣頻數也姜請命於武公使立叔段已不止一次武公未之許也此段追敘武姜愛惡之偏以啟莊公兄弟相殘之禍。

Heftig drang sie in Fürst *Wu* mit Bitten. Der Fürst mochte nicht nachgeben.

亟 (sonst *ki*²) lautet (hier) wie 氣 *k'i*⁴, es heisst: heftig und oft.

Kiang erbat eine Anordnung von Fürst *Wu*, wonach er *Schu Tuan* einsetzen liesse. Sie hatte es bei einem, zwei Malen nicht bewenden lassen, aber der Fürst *Wu* gab ihr noch nicht nach.

Dieser Abschnitt verfolgt und bespricht die Parteilichkeit der *Wu Kiang* in Liebe und Hass, um das Unheil zu erklären, dass Fürst *Tschuang* und sein (jüngerer) Bruder einander Verderben zufügten.

及莊公即位爲之請制。

制邑名卽虎牢關在開封府汜水縣武公旣薨莊公嗣位此時名位已定不能遂其廢長之謀乃求一最險之地封段險則難以擊攻易於保守無非欲其安也爲去聲。

Als Fürst *Tschuang* zum Throne gelangte, erbat sie für denselben (für *Tuan*) *Tschü*.

Tschì, Name einer Stadt = *Hu-lao-kuan* im Bezirke *Ssu-schui* von *K'ai-fêng-fu*.

Nachdem Fürst *Wu* mit Tode abgegangen war, erbte Fürst *Tschuang* den Thron. — Zu dieser Zeit standen Name und Stellung bereits fest; sie konnte nicht ihren Plan, den Älteren zu beseitigen, durchsetzen. Darauf wählte sie eine besonders gefährliche Landschaft als Lehen für *Tuan*. Gefährlich, also schwierig anzugreifen ⁶⁾, leicht zu beschützen und zu behaupten. Sie wollte nur seine Sicherheit.

爲 im fallenden (vierten) Tone ⁷⁾.

公曰制巖邑也虢叔死焉。

巖險也虢國名虢叔東虢君也虢仲虢叔皆王季之子姬姓一封東虢在開封府滎陽縣一封西虢在河南府盧氏縣莊公謂制乃巖險之邑昔虢叔居此恃險而不修德爲鄭所滅而死此前車之鑒也若再以制與段是又蹈覆轍也此莊公恐其據巖險之地必致反叛故佯爲愛惜之詞。

Der Fürst sprach: „*Tschì* ist eine gefährliche Stadt. *Schu* von *Kuo* starb (dort).

巖 *yen*² = 險 *hien*³, gefährlich. *Kuo*, Name eines Landes. *Schu* von *Kuo* war Fürst des östlichen *Kuo*. *Tschung* von *Kuo* und *Schu* von *Kuo* waren beide Söhne des *Wang Ki* von der Familie *Ki*. Der Eine wurde belehnt mit *Ost-Kuo* im Bezirke

6) *ki¹ kung¹* = *angreifen*: Ein Beispiel für die Bildung von Synonym-Composita, die bekanntlich der Chinese ungeheuer liebt, und deren Anwendung im Laufe der Geschichte seiner Sprache immer grösseren Umfang genommen hat. Die Zusammenfügung dieser gleichbedeutenden Worte (Zeichen) soll nicht zur Verstärkung, sondern lediglich zur klareren Veranschaulichung des Begriffs dienen.

7) *wei³* = „machen“, „sein“;

wei⁴ = „in Rücksicht auf“, „zu Gunsten“, „wegen“, „für“.

Jung-yang von *K'ai-fêng-fu*. Der Andere wurde belehnt mit *West-Kuo* im Bezirke *Lu-schi* von *Ho-nan-fu*.

Fürst *Tschuang* meint, *Tschi* wäre am Ende eine gefahrvolle Stadt. Vor Alters wohnte *Schu* von *Kuo* daselbst. Er trotzte jeder Gefahr, doch er befliss sich nicht der Tugend und wurde von *Tschêng* vernichtet ⁸⁾ und starb. Das ist ein Spiegel des „Vorderwagens“ ⁹⁾. Wenn man wieder *Tschi* an *Tuan* giebt, so heisst das in die alte Spur treten.

Dieser Fürst *Tschuang* fürchtet, wenn er (*Tuan*) Besitz ergriffe von einer gefährlichen Stadt, so würde er sicherlich zu Aufruhr gelangen. Darum stellt er sich, als machte er Einwendungen (Ausflüchte) der Liebe und des Mitleides.

他邑唯命。

謂欲他邑則唯命是聽。

Eine andere Stadt nur befehl!"

Er meint: begehrst du eine andere Stadt, so höre ich nur auf (deinen) Befehl.

請京。

京鄭邑今榮陽京縣武姜因制不可又求
一最大之邑封段大則地方廣遠蓄積饒多
無非欲其富。

Sie bat um *King*.

King ist eine Stadt von *Tschêng*, jetzt Bezirk von *Jung-yang*.

Wu Kiang hält sich daran, dass *Tschi* nicht zu bekommen ist,

8) Über diese Passivconstruction, wo *wei*², vor dem Subjecte stehend, dem auf *so*² folgenden Verbum (activum) eine Art passive Bedeutung verleiht, vergl. man G. v. d. Gabelentz, Chinesische Grammatik, § 535 (S. 223).

9) Der Sinn dieser Worte kommt dem lateinischen Sprichworte „vestigia terrent“ etwa gleich. Vorderwagen = voran laufender Wagen; Spiegel = warnendes Beispiel.

und sucht nun erst recht eine grosse Stadt als Lehen für *Tuan*. Gross, also das Gebiet umfangreich und weit, die Ernten überreich. Sie will nur, dass er reich werde.

使居之謂之京城太叔。

大音泰莊公之意謂邑大可以養驕而不險亦必易制故順姜請使段居京不謂之卿不謂之大夫併不謂之公子而特異其名以張大之謂之京城太叔使其無所顧忌而必陷於惡其毒甚矣此段敘姜氏愛叔段急欲爲之請封。

Er liess ihn dort wohnen und nannte ihn den *T'ai Schu* der Stadt *King*.

大 (sonst *ta'*) lautet (hier) wie 太 *t'ai'*. — Fürst *Tschuang's* Gedanke (war dieser): Er nannte die Stadt gross: dies konnte den Hochmuth nähren, ohne gefährlich zu werden. Zudem musste er *Tschi* eintauschen. Darum giebt er der *Kiang* Bitten nach und lässt *Tuan* in *King* wohnen. Er nennt ihn nicht Magnat, nennt ihn nicht Grosswürdenträger; desgleichen nennt er ihn nicht Prinz, sondern verändert nur seinen Namen, um ihn zu erhöhen, und nennt ihn den *T'ai Schu* ¹⁰⁾ der Stadt *King*, so dass er nichts zu sorgen und zu scheuen hatte und in's Schlimme fallen musste. Seine Bosheit (Gift) war wohl von der ärgsten Art. — Dieser Absatz bespricht, wie Frau *Kiang* den *Schu Tuan* liebt und ungeduldig für ihn eine Belehrung zu erbitten sucht.

祭仲曰都城過百雉國之害也。

祭音蔡祭仲鄭大夫凡邑內有先君之廟曰都城方丈曰堵三堵曰雉一雉之牆長三

10) *T'ai Schu* = Erster unter des Vaters jüngeren Brüdern.

丈高一丈言侯伯之國其城長三百雉若所封兄弟之都城非國之比不可過三百丈過則大而耦國失強幹弱枝之道必爲後日之患。

Ts'ai Tschung sprach: „Die *Tu-tsch'êng* über 100 *tschih* sind des Staates Verderben.

祭 (sonst *tschi'*) lautet (hier) wie 蔡 *ts'ai'*.

Ts'ai Tschung war ein Grosswürdenträger von *Tschêng*.

Alle Städte, in denen es Tempel früherer Fürsten gab, hiessen *tu-tsch'êng*. Eine Geviertklafter heisst *tu*, drei *tu* heissen *tschih*. Ein *tschih* Mauer ist drei Klafter lang, eine Klafter hoch.

Sinn: In den Landen von Fürsten und Grafen sind deren Stadtmauern 300 *tschih* lang. Anlangend die den Brüdern in Lehen gegebenen *Tu-tsch'êng*, so dürfen sie, ohne sie zu vergleichen mit Ländern (von Fürsten und Grafen), nicht mehr als 300 Klaftern messen. Messen sie mehr, so sind sie gross und ebenbürtige Gegner; der Staat wird dem Grundsatz vom starken Stamme und den schwachen Zweigen untreu: es muss für spätere Tage verderblich werden.

先王之制

所以先王立都城之制有三等。

Nach der Anordnung der früheren Könige —

— wornach die früheren Könige die Ordnung der *Tu-tsch'êng* aufstellten, gab es im Ganzen drei Classen.

大都不過參國之一

制雖三等總以國城爲斷大都三分其國之一不過百雉也參音三。

überstiegen grosse *Tu(-tsch'êng)* nicht ein Drittheil des Staates;

Zwar war die Ordnung dreiclassig, doch stellte man sie im Allgemeinen je nach den Ländern und Städten auf. Grosse *Tu(-tsch'êng)* drittheilten die Einheit ihres Landes (hatten $\frac{1}{3}$ der Bevölkerung) und überschritten nicht hundert *Tschih*.

參 (sonst *ts'an'*) lautet (hier) wie 三 *san'*.

中五之一

中都五分其國之一不過六十雉也。

mittlere ein Fünftheil,

Mittlere *Tu(-tschêng)* fünfteilten die Einheit ihres Staates und hatten höchstens 60 *Tschih*.

小九之一。

小都九分其國之一不過三十三雉也此古制之一定而不可易者。

kleine ein Neuntheil.

Kleine *Tu(-tsch'êng)* theilten neunmal ihres Landes Einheit und hielten höchstens 33 *Tschih*. Das ist der alten Ordnung einmal Festgesetztes und Unabänderliches.

今京不度非制也。

今京城過於百雉不合注度恐非先王之制。

Nun hält *King* nicht das Maass. Das ist gegen die Ordnung.

Nun ist die Stadt *King* grösser als 100 *Tschih*; das vereinigt sich nicht mit dem gesetzlichen Maasse. Er (*Ts'ai Tschung*) fürchtet, es sei gegen die Ordnung der alten Könige.

君將不堪。

叔段據有大邑將必爲鄭國之害君其何以堪此此段敘祭叔以國制諫。

Sie, Fürst, werden der Sache nicht gewachsen sein".

Hat *Schu Tuan* eine Grossstadt in Besitz, so wird es nothwendiger Weise des Staates *Tschêng* Unglück sein. Womit wird der Fürst dem begegnen? — Dieser Absatz bespricht, wie *Ts'ai(-Tschung)* auf Grund der Landesordnung betreffs *Schu(-Tuan)* remonstrirt.

公曰姜氏欲之焉辟害。

焉音淹辟同避害請京出自武姜之命雖爲國害何所避之。

Der Fürst sprach: „Frau *Kiang* begehrt es. Wie kann man dem Unheile entgehen?"

焉 (*yen*¹) lautet wie 淹 *yen*¹. *p'i*⁴ = *pi*⁴ *hai*⁴, dem Unglücke entrinnen.

Die Bitte um *King* entsprang aus dem Befehle der *Wu Kiang*. Wenn es auch des Landes Schaden ist, wohin soll man ihn abwenden?

對曰姜氏何厭之有。

姜愛叔段雖以鄭國與之亦何厭足之有厭平聲。

Jener antwortete: „Wie ist überhaupt Frau *Kiang* zu befriedigen?"

Kiang bevorzugt den *Schu Tuan*. Wenn man ihm auch das Land *Tschêng* gäbe, welche Befriedigung und Genüge hätte sie dabei?

厭 (sonst *yen*⁴) steht (hier) im gleichen (zweiten) Tone.

不如早爲之所無使滋蔓。

滋長也蔓音慢延也姜氏雖君之母亦當早爲之圖或裁抑或變置使叔段得安其所無使如草之滋長而蔓延也。

Besser ihm bei Zeiten seinen Platz angewiesen (vorgebeugt) ¹¹⁾, nicht ihn wachsend ranken lassen.

*Tzū*¹ heisst lang, wachsen; *wan*¹ lautet wie *man*¹ ¹²⁾, es bedeutet *yen*² ¹³⁾.

Obschon Frau *Kiang* des Fürsten Mutter ist, muss man doch bei Zeiten für ihn in Acht sein. Gleichviel ob durch Zurückdrängung oder Versetzung es dahin bringen, dass *Schu Tuan* zur Ruhe auf seinem Platze kommt, — nicht es machen, dass er wie Pflanzen lang wächst und sich rankend breit macht.

蔓難圖也。

若至於蔓延而後圖之難矣。

Rankt er, ist schwer abzuhelpen.

Wenn er dahin kommt, sich rankend breit zu machen, dann erst dürfte guter Rath am theuersten sein.

蔓草猶不可除况君之寵弟乎。

草之蔓者猶難於芟除况叔段乃君之弟而又加以姜氏之寵使威勢太大使難處置此君所當早爲之圖者也。

Rankende Pflanzen sind so gut wie unausrottbar. Und nun gar des Fürsten begünstigter (vorgezogener) jüngerer Bruder!"

Pflanzen sind, wenn sie ranken, um so schwerer zu mähen und auszurotten. Erst recht gilt dies von *Schu Tuan*. Der ist schliesslich doch des Fürsten jüngerer Bruder und zudem gefördert durch der Frau *Kiang* Vorliebe, ihn an Würde und Macht zum Grössten zu machen. Also ist ihm schwer Einhalt

11) Vergl. „Some Additions to my Chinese Grammar, by G. v. d. Gabelents“, in „Journal of the China Branch of the Royal Asiatic Society, Vol. XX (1885)“, Seite 228.

12) 慢 *man*¹ = gleichgültig, nachlässig, träge.

13) 延 *yen*¹ = sich in die Länge ziehen.

zu thun (ihn zu stellen, dass er bleibt). Das ist es, wogegen der Fürst bei Zeiten Vorkehrungen treffen sollte.

公曰多行不義必自斃。

叔段據有大邑而多行不義之事自作自受
必致斃敗未必能爲國害斃音敝。

Der Fürst sprach: „Thut er viel Unrechtes, so wird er sich selbst in's Verderben stürzen.

Hat *Schu Tuan* eine Grossstadt inne und thut er viele ungerechte Dinge: wie man's treibt, so geht's! Er wird in Verderben und Vernichtung gerathen. Es folgt noch nicht daraus, dass er im Stande wäre, dem Lande Schaden zuzufügen.

斃 (sonst *pieh*⁴, verderben) lautet *pi*⁴ (verderbt, schlecht, abgenutzt).

子姑待之。

子指祭仲言汝且少待不必著忙此段敘祭
仲又因姜氏之欲以諫。

Warten Sie es nur ab, Herr!”

Herr weist auf *Ts'ai Tschung*. — Er sagt: Warten Sie doch erst ein Bischen. Wir brauchen nicht Hast zu zeigen.

Dieser Absatz zeigt, wie *Ts'ai Tschung* sich noch an der Frau *Kiang* Begehren hält, um zu warnen.

既而大叔命西鄙北鄙貳於己。

鄙邊邑貳兩屬也果然叔段行不義之事欲
命西北兩邊之邑其所出財賦命其半以與
鄭國半以入京城而兩屬焉己自己也。

Darauf befahl der *T'ai Schu*, dass die Grenzstädte des Westens und Nordens ihm in doppelter Weise zugehörig sein sollten (ihm Tribut zahlen sollten).

Grenze ist Grenzstadt. *Érh* ist *liang schu*, doppelte Zugehörigkeit. — Thatsächlich trieb *Schu Twan* unrechte Dinge. Er wollte die beiden Grenzstädte des Westens und Nordens befehligen; anlangend das, was sie an Gütern und Abgaben hervorbrachten, befahl er, die Hälfte davon dem Staate *Tschéng* zu geben, die andere Hälfte (dagegen) der Stadt *King* zuzuwenden, dabei doppelte Zugehörigkeit.

己 *chi* bedeutet 自己, selbst.

公子呂曰。

鄭公子爲大夫名呂。

Prinz *Lü* (Rückgrat) sprach:

Der Prinz von *Tschéng* war Grosswürdenträger. Sein Rufname war *Lü*.

國不堪貳君將若之何。

國家不可使人有携貳兩屬之心今西北兩鄙既屬鄭又屬段是貳之也君將何以處此。

„Der Staat verträgt nicht Theilung. Wie wollen Sie, Fürst, Sich dazu verhalten?

Im Staatswesen geht es nicht an, dass man die Menschen veranlasse, ihren Sinn darauf zu richten, Halbpact wegzunehmen und zweitheilig zu besitzen. Nun gehören die beiden Grenzstädte des Westens und des Nordens bereits *Tschéng*; gehören sie überdies dem *Twan*, so heisst dies, sie halbiren. Wie soll sich der Fürst dabei verhalten?

欲與太叔臣請事之。

君若以二鄙與叔段則我請事以爲君。

Wollen Sie sie dem *T'ai Schu* geben, so bitte ich, ihm als Unterthan dienen zu dürfen.

Wenn der Fürst dem *Schu Tuan* die zwei Grenzstädte giebt, so bitte ich, ihm dienen und ihn für den Fürsten halten zu dürfen.

若弗與則請除之。

若不以二鄙與段則請除而滅之。

Wenn Sie sie ihm nicht geben wollen, so bitte ich, ihn aus dem Wege schaffen zu dürfen.

Wenn Sie die zwei Grenzstädte nicht dem *Tuan* geben, so bitte ich, ihn aus dem Wege zu schaffen und zu vernichten.

無生民心。

無使鄭國之民生携貳兩屬之心。

Erzeugen Sie nicht Aufregungen (Gesinnungszweifel) im Volke".

Veranlassen Sie nicht, dass in der Bevölkerung des Landes *Tschêng* der Gedanke an Halbpact und Besitztheilung entstehe.

公曰無庸將自及。

庸用也言無用我除之彼將自及於禍此段叙公子呂之諫以著莊公之不教其弟。

Der Fürst erwiderte: „Unnötig; er wird schon von selbst hinein gerathen".

庸 *yung*¹ = 用 *yung*⁴. — Er sagt: Es ist nicht nöthig, dass ich ihn beseitige. Er wird schon selbst in's Unheil gerathen.

Dieser Absatz bespricht des Prinzen *Lü* Warnungen, um zu zeigen, dass Fürst *Tschuang* seinen jüngeren Bruder nicht belehrte.

大叔又收貳以爲己邑至於廩延。

廩延鄭邑今開封府延津縣兩屬者至此竟收爲己私邑直以廩延爲界見所侵愈多也。

Der *T'ai Schu* bekam überdies die Hälfte als eigene Städte, bis zu *Lin-yen*.

Lin-yen, eine Stadt von *Tschêng*, jetzt Bezirk *Yen-tsching* in *K'ai-fêng-fu*. Den Mitbesitz bis zu diesem Endpuncte empfing er als seine eigenen Städte; nur machte er *Lin-yen* zur Grenze. Das zeigt, was er sich anmasste, war übermässig viel.

子封曰可矣。

公子呂字子封言今可正段罪。

Tzū Fêng sprach: „Jetzt geht es (jetzt ist noch Zeit).

Des Prinzen *Lū* Büchernamen war *Tzū Fêng*. — Er meint: jetzt könne man des *Tuan* Vergehen mässigen.

厚

Wird er reich

將得衆。

so wird er Alle gewinnen“.

土地廣大將得衆心上言生心猶介在兩岐之間此則直恐其棄此而歸彼也一步緊一步。

Ist sein Gebiet ausgedehnt und gross, so wird er alle Herzen gewinnen. — Das Obige besagt: Erwachende Erregungen (Zweifel) sind wie Grenzpunkte zwischen zwei Scheidewegen. Hier also fürchtet er nur, dass er sich vom Einen abwende und dem Anderen zukehre. Ein Schritt drängt den anderen.

公曰不義不暱厚

Der Fürst sprach: „Ist er nicht rechtschaffen, nicht verwandtschaftlich¹⁴⁾, so wird er in seinem Reichthum

14) *Rechtschaffen* gegen den Bruder als Fürsten, *verwandtschaftlich* gegen ihn als den älteren Bruder. Vergl. meine Einleitung.

將崩。

doch stürzen".

暱親也不義之人人不與親卽有土未必能
有人雖厚必壞此段叙子封之建以見莊公
不教其弟而又釀成之也。

*Ni*⁴ ist verwandtschaftlich gütig. — Mit ungerechten Menschen sind Andere nicht gütig. Mit anderen Worten: Hat er das Land, so hat er darum noch nicht nothwendig die Menschen. Ist er auch reich, so wird er doch verderben. — Dieser Absatz legt des *Tzū Fêng* Grundsätze dar, wodurch wir sehen, dass Fürst *Tschuang* seinen jüngeren Bruder nicht erzog und ihm dabei doch Unheil braute.

大叔完聚

大叔收貳鄙爲己邑之後果然完其城郭聚
其人民。

Der *T'ai Schu* rüstete (*wan*², fertig stellen) und sammelte,

Nachdem *T'ai Schu* die Grenzstädte als seine Städte zuertheilt erhalten hatte, machte er thatsächlich seine Stadtmauern fertig und sammelte seine Mannen.

繕甲兵

繕修也修治其甲冑與兵器。

brachte Rüstungen und Waffen in Ordnung,

*schen*⁴ = *sin*¹, in guten Stand setzen.

Er brachte seine Harnische und Helme (Vertheidigungswaffen) und Kriegsgeräthe in guten Stand.

具卒乘。

整備其步卒與兵車爲戰守之具乘去聲下
同。

vervollständigte Mannschaften und Fuhrwerk.

Er brachte in Ordnung und Vollständigkeit seine Fussmannschaften und Kriegswagen und rüstete sich zu einem Offensiv- und Defensivkriege.

*schéng*⁴, fallender Ton, unten desgl.

將襲鄭。

將乘間而掩襲鄭國此則不義之甚者。

Er wollte *Tschéng* überfallen.

Er hatte vor im günstigen Augenblick heimlich das Land *Tschéng* zu überfallen. Das war also das höchste Maass des Unrechtes.

夫人將啟之。

夫人武姜也姜本欲立叔段知其有襲鄭之舉將開導之以爲內應此二將字明明疑獄連坐姜氏妙。

Die Fürstin wollte ihm (den Weg) öffnen.

Die Fürstin ist *Wu Kiang*. *Kiang* wollte von Hause aus den *Schu Tuan* auf den Thron haben. Sie wusste, dass er den Ehrgeiz (die Regung aufwärts) hatte, *Tschéng* zu überfallen und wollte ihm öffnen und ihn führen, um mit ihm von Innen zu cooperiren. Diese beiden Zeichen „*tsiang*“ lassen keinen Zweifel mehr darüber, dass Frau *Kiang* sich der Strafe schuldig gemacht habe. — Trefflich gesagt!

公聞其期曰可矣。

莊公密探伺而聞其襲鄭之期日前此以母愛之故段尙無叛之之形欲除之而未可者至今日可討伐矣。

Der Fürst hörte von seiner festgesetzten Zeit und sprach: „Meinet halben“.

Fürst *Tschuang* erfuhr durch heimliches Nachforschen und Ausspähen von seinem festgesetzten Tage, um *Tschêng* zu überfallen. Er kommt dem zuvor schuld der Vorliebe der Mutter zu ihm (*Schu Tuan*). *Tuan* hatte noch nicht das Aussehen als wollte er sich gegen ihn empören. Dass er ihn beseitigen wollte, aber noch nicht in der Lage war es zu thun, dauerte bis auf den heutigen Tag; nun konnte er ihm zu Leibe gehen und ihn züchtigen.

命子封帥車二百乘以伐京。

聲罪致討曰伐伐段于京是加以重兵之一路也古者兵車一乘甲士三人步卒七十二人二百乘共一萬五千人也帥音率。

Er befahl dem *Tzû Fêng*, zweihundert Kriegswagen anzusammeln, um *King* zu züchtigen.

Kommt ein erklärtes (offenkundiges) Verbrechen zur Ahndung, so heisst das *züchtigen*. — Er züchtigte den *Tuan* in *King*. — Das war ein Weg vorzugehen, um ihn nachdrücklich zu bekriegen. Im Alterthum kamen auf einen Kriegswagen drei Geharnischte und 72 Fusssoldaten. 200 Kriegswagen sind zusammen = 15000 Mann. 帥 lautet *schuai*³.

京大叔段段入於鄆。

京城之人皆知段不義不肯助段段知鄭不可襲乃走而入於鄆鄆音烟鄭地今開封府鄆陵縣。

King empörte sich wider den *T'ai Schu Tuan*. *Tuan* zog sich nach *Yen* zurück.

Die Einwohner der Stadt *King* wussten, dass *Tuan* im Unrechte war, und waren nicht gewillt, ihm zu helfen. *Tuan* wusste, dass *Tschêng* nicht überfallen werden konnte; darauf floh

er und internirte sich in *Yen*. — *Yen*¹ lautet wie *yen*¹ (Rauch), es ist eine Gegend von *Tschéng*, jetzt Bezirk *Yen-ling* von *K'ai-féng-fu*.

公伐諸鄆。

公料段必不能支子封當入於此復自帥師伐之期在必殺此又一路也。

Der Fürst züchtigte ihn in ¹⁵⁾ *Yen*.

Der Fürst berechnete, dass *Tuan* natürlich nicht fähig wäre, dem *Tzü Féng* Widerstand zu leisten und sich einschliessen müsste. Hernach befehligte er selbst eine Heeresmacht, um ihn zu züchtigen. Seine Absicht war, er müsse getödtet werden. Das ist wieder ein (weiterer) Weg.

五月辛丑大叔出奔共。

段知勢不可支因而出奔共國五月辛丑記其時也此段敘叔段之叛而莊公伐之其敘叔段事止此。

Im fünften Monate am Tage *sin-tsch'eu* floh der *T'ai Schu* nach *Kung*.

Tuan wusste, dass die Macht unwiderstehlich war. Daraufhin floh er in den Staat *Kung*.

Der 5. Monat, der Tag *sin-tscheu* berichtet, wann dies geschah. Dieser Absatz bespricht, wie *Schu Tuan* rebellirte und Fürst *Tschuang* ihn züchtigte. Der Bericht über *Schu Tuan's* Geschichte hält hier inne.

書曰鄭伯克段於鄆。

書孔子所作春秋經也此句即春秋所書之經文鄭與周皆姬姓莊公於周實封伯爵故曰鄭伯克者戰勝獲賊之名。

15) Statt 諸 hätten wir 之於 erwarten sollen.

Das Buch sagt: Der Graf von *Tschéng* besiegte den *Tuan* in *Yen*.

Das Buch ist das *Tschun-ts'iu*, das Confucius verfasst hat. Dieser Satz ist somit ein canonischer Text, der im *Tschun-ts'iu* geschrieben steht. — (Die Herrscherfamilien) von *Tschéng* und *Tscheu* gehörten beide dem Geschlechte *Ki* an. — Fürst *Tschuang* war von den *Tscheu* thatsächlich mit der Würde eines Grafen belehnt worden. Darum heisst er Fürst von *Tschéng*.

Besiegen ist die Benennung für: im Kampfe überwinden, einen Rebellen einfangen.

段不弟故不言弟。

段與莊公同母弟也何以不稱弟以段不盡弟道似非弟也故不言弟焉依經釋一。

Tuan hatte nicht die Gesinnungen eines jüngeren Bruders, darum wird nicht *jüngerer Bruder* gesagt.

Tuan war mit Fürst *Tschuang* dessen jüngerer Bruder von einer und derselben Mutter. Warum wird er nicht als jüngerer Bruder bezeichnet? Weil *Tuan* nicht die Pflichten des jüngeren Bruders erfüllte, schien er kein jüngerer Bruder zu sein. Darum wird nicht von *jüngerer Bruder* geredet. — (Dies ist) der dem *King* sich anschliessenden Auslegung erstes Stück.

如二君故曰克。

段居於京城過百雉大都耦國莊公伐之如二君相交戰而得勝者故曰克焉依經釋二。

Sie waren wie zwei Landesherren, darum heisst es: *besiegen*.

Tuan wohnte in der Stadt *King*, die grösser als 100 *Tschih* war, einer Grossstadt, die dem Staate (an Macht) gewachsen war. Fürst *Tschuang* züchtigte ihn, wie zwei Fürsten die mit einander Krieg führen, wobei einer den Sieg erlangt. Darum heisst es: *besiegen*. (Dies ist) der dem *King* sich anschliessenden Auslegung zweites Stück.

稱鄭伯譏失教也謂之鄭志。

其所以不稱莊公而稱鄭伯者以段惡未著莊公不早爲之所養成其惡以致伐之譏失教也至於殺段之事跡雖未形心已萌之久矣故謂之鄭志志者心之所之也依經釋三。

Es nennt ihn den Grafen von *Tschéng* und tadelt, dass er es an der Erziehung fehlen lasse. Es nennt das *Tschéng's* Absicht.

Der Grund, warum es ihn nicht Fürst *Tschuang* nennt, sondern ihm den Namen „Graf von *Tschéng*“ giebt, liegt darin, dass bevor noch *Tuan's* Bosheit zu Tage trat, *Tschuang* ihm nicht vorbeugte, seine Bosheit vollends nährte, um ihn auf's Äusserste zu züchtigen. Es tadelt, dass er es an Belehrung fehlen lassen und bis zur Maassregel, den *Tuan* zu tödten, gelangte. Obschon die Anzeichen noch nicht Gestalt gewonnen hatten, hatte er es wohl lange schon im Herzen keimen lassen. Darum wird es als *Tschéng's* Absicht bezeichnet. Absicht ist, wohin der Sinn geht. — (Dies ist) der dem *King* sich anschliessenden Auslegung drittes Stück.

不言出奔難之也。

段實出奔共春秋不言出奔而以克書者明鄭伯志在殺段堂其出奔時左難右難不知如何虧他走得脫也二句是左丘明因春秋之文而自解其經所不書者此段引春秋所書而又釋之以見段與鄭伯之交失。

Es redet nicht von *fliehen*: es wird als schwierig dargestellt.

Tuan floh thatsächlich nach *Kung*. Das *Tsch'un-ts'iu* redet nicht von *fliehen*, sondern bedient sich (des Ausdrucks) *besiegen*. Der Schriftsteller beleuchtet, dass des Grafen von *Tschéng* Absicht darauf gerichtet war, den *Tuan* zu tödten. Zur Zeit da er floh ¹⁶⁾

16) Es steht hier 堂 statt 當.

waren links und rechts Schwierigkeiten, er wusste nicht, wie er sich verhalten sollte. In Ermangelung eines Anderen lief er davon und erreichte es, sich (der Strafe) zu entziehen. Die beiden Sätze sind so, dass *Tso K'iu-ming* sich an den Text des *Tsch'un-ts'iu* hält und selbst commentirt, was in seinem Buche nicht geschrieben ist. Dieser Absatz citirt, was im *Tsch'un-ts'iu* steht und legt es nochmals aus, wodurch wir sehen, wie *Tuan* und der Graf von *Tschêng* es gegenseitig an sich fehlen liessen.

遂寘姜氏於城穎。

寘音志禁錮也城高牆也穎鄭地今開封府臨穎縣謂寘城之地在穎特註明爲考叔來因莊公伐段并怒武姜築城於穎之地而禁錮之也。

Darauf setzte er (*Tschuang*) die Frau *Kiang* nach der Burg *Ying*.

寘 *tschih*⁴ lautet wie 志 *tschih*⁴; es ist = durch Verbot festhalten (interniren). — Eine Burg hat hohe Mauern. *Ying* ist eine Gegend von *Tschêng*, jetzt der District *Lin-ying* von *K'ai-fêng-fu*. Es besagt, dass das Gebiet der (ihr) zugewiesenen Burg in *Ying* lag. Absichtlich erklärt er des *K'ao Schu* Beweggründe (weshalb er kam). Fürst *Tschuang* züchtigte den *Tuan*, zürnte der *Wu Kiang*, errichtete eine Burg im Gebiete von *Ying*, und internirte sie.

而誓之曰不及黃泉無相見也。

地中之泉曰黃泉誓此生無復相見也二句是臨別與母爲誓之詞將平日惡己愛段之忿一總發洩此段敘莊公之城母亦是承上起下之文。

Dabei schwor er: „Solange wir nicht an die gelben Quellen gelangen, werden wir einander nicht wiedersehen!“

Die Quellen im Innern der Erde heissen die gelben Quellen. Er schwört: *Im diesem Leben sehen wir einander nicht wieder.* Die zwei Sätze bedeuten den Abbruch des Besuchsverkehrs mit der Mutter. Wegen des Wortlautes des Eides soll ewiger Grimm wegen (der Mutter) Hass gegen ihn und Liebe zu *Tuan* sich ganz äussern. -- Dieser Absatz zeigt, wie Fürst *Tschuang* seine Mutter internirt. Auch ist es ein Passus, der das Vorige aufnimmt, das Folgende einleitet.

既而悔之。

悔其誓重而難改亦是莊公良心發現處。

Nachmals bereute er es.

Er bereute, dass sein Eid schwerwiegend und schwierig abzuändern war. Zudem ist es eine Äusserung von *Tschuang's* gutem Herzen.

穎考叔爲穎谷封人。

考叔人名穎谷卽穎之谷口也穎考叔鄭大夫時爲穎谷典封疆之官。

K'ao Schu von *Ying* war Lehnsmann von *Ying-ku*.

K'ao Schu ist der Name eines Mannes. *Ying-ku* ist soviel wie die Thalmündung von *Ying*. *K'ao Schu* von *Ying* war ein Grosswürdenträger von *Tschêng*. Damals war er bestallter und belehnter Grenzbeamter von *Ying-ku*.

聞之。

聞其悔非聞其城。

Er hörte davon.

Er hörte von seiner Reue; er hörte nicht von der Internierung in einer Festung.

有獻於公。

或獻言或獻物。

Er hatte dem Fürsten etwas zu überreichen.

Vielleicht eine Meldung vorzutragen, vielleicht Sachen zu überreichen.

公賜之食食。

Der Fürst setzte ihm Speisen zu essen vor.

舍肉。

食而捨其肉特挑其間也舍上聲。

Er legte Fleisch bei Seite.

Beim Essen enthielt er sich des zugehörigen Fleisches. Er provocarke nur seine Frage.

舍 *sché*³ (sonst *sché*¹) im steigenden (dritten) Tone.

公問之。

問捨肉之故。

Der Fürst fragte ihn.

Er fragte, warum er sich des Fleisches enthielte.

對曰小人有母。

只四字直刺入耳從耳直刺入心下俱羨文耳。

Er antwortete und sprach: „Meine Wenigkeit hat eine Mutter.

Nur vier Worte. Geradeweg schneiden sie in's Ohr, und vom Ohre aus geradeweg schneiden sie in's Herz. Das Folgende ist Alles nur überflüssiger Schmuck.

皆嘗小人之食矣未嘗君之羹。

臣小人也小人有母所食不過粗糲未曾嘗我國君內庖之羹臣之不食者以母在故也。

Immer hat sie meine Speisen gegessen ¹⁷⁾, nie des Fürsten Suppen.

Der Unterthan ist „Wenigkeit“. Meine Wenigkeit hat eine Mutter. Was sie isst, ist nichts weiter als roher, ungereinigter Reis, noch nie hat sie die Suppen aus der Palastküche unseres Landesherren gegessen. Ich esse (sie) nicht, weil meine Mutter noch lebt.

請以遺之。

遺去聲與也敢請於君以君之賜臣者臣遺其母可乎。

Ich bitte, sie ihr geben zu dürfen“.

遺 (sonst i²) im fallenden (vierten) Tone i⁴ = 與 yū³, geben.

„Ich wage den Fürsten zu bitten, dass ich das, was er mir vorsetzt, meiner Mutter geben darf. Darf ich?“

公曰爾有母遺。

繫我獨無。

公聞遺母之言而有切於心曰爾尚有母可遺而我獨無母以遺之可慨也。

Der Fürst sprach: „Du hast eine Mutter, der du etwas geben kannst!

Ach! ich allein habe keine!“

Da der Fürst die Rede von einer Gabe für die Mutter hört, geht ihm ein Stich durch's Herz. Er sagt: Du hast noch eine Mutter, der du etwas geben kannst, während ich allein keine Mutter habe, der ich etwas geben könnte. Das ist bemitleidenswerth!

17) Wie ich bereits in der Anmerkung auf Seite 469 erwähnte, lehnt sich das *Tso-tschuen* eng an den Stil der vorclassischen Litteratur an, vor allem an das *Schu-king* und *Schi-king*. So ist 嘗 tsch'ang² an dieser Stelle mit „essen“ zu übersetzen; man vergleiche z.B. das achte Lied des zehnten Buches im *Schi-king*, wo es heisst: 父母何嘗 = wie werden die Eltern essen? Sonst hat tsch'ang² bekanntlich die Bedeutung „kosten“.

穎考叔曰敢問何謂也。

有母謂之無不得不請其說。

K'ao Schu von *Ying* sprach: „Darf ich fragen, wieso?“

Eine Mutter haben, dass nennt er keine haben. Natürlich fragt er nach der Rede Sinn.

公語之故。

語以啟段襲鄭之故語去聲。

Der Fürst sagte ihm die Ursache.

Er sagte die Ursache, dass sie *Tuan* angeleitet hatte, *Tschéng* zu überfallen. — 語 (sonst *yü*³) im fallenden (vierten) Tone.

且告之悔。

告以城母設誓之悔此八字括前半。

Zudem gab er ihm seine Reue zu erkennen.

Er sagte, dass er bereute, die Mutter internirt und den Eid aufgerichtet zu haben. — Diese acht Worte fassen die vorige Hälfte zusammen.

對曰君何患焉。

何患其誓重而難改。

Er antwortete: „Fürst, was sind Sie bekümmert?“

Warum ist er bekümmert, dass sein Eid schwerwiegend und schwer abzuändern ist?

若闕地及泉

闕音掘。

Wenn man in den Boden gräbt, gelangt man zu den Quellen

闕 (sonst *tsch'üeh*⁴) lautet wie *tschüeh*³.

隧而相見。

隧音遂地道也教公掘地爲道與冥母之處相通由此見母則是相見於黃泉也。

und auf dem unterirdischen Wege zur Zusammenkunft.

隧 *sui*⁴ lautet *sui*⁴, es ist ein unterirdischer Weg. Er be-
lehrt den Fürsten, dass er die Erde durchschachte und einen
Verbindungsweg mache mit dem Orte, wo er die Mutter inter-
nirt hatte, um mit ihr zu verkehren, und auf diesem (Wege)
die Mutter besuche. Das wäre dann eine Begegnung an den
gelben Quellen.

其誰曰不然。

既不背誓言又可以見母誰以此說爲不然
此段敘穎考叔之善於迎機婉導。

Wer in aller Welt spräche, es wäre nicht an dem?"

Ohne dass er dem Wortlaute des Eides den Rücken gewen-
det, kann er doch seine Mutter sehen. Wer wird diese Rede
für unrichtig halten? Dieser Abschnitt zeigt, wie gut sich
K'ao Schu von *Ying* darauf verstand, in entgegenkommender,
gewinnender Weise zu belehren.

公從之。

莊公從其說遂掘一隧道與母相見以踐前
誓看他天大難事只如兒戲便解。

Der Fürst befolgte es.

Fürst *Tschuang* befolgte seine Rede. Demgemäss liess er einen
Tunnel graben und traf mit der Mutter zusammen und trat
hiernach den früheren Eid nieder. Er sah, dass am anderen
Tage die sehr schwierige Angelegenheit nur wie ein Kinderspiel
leicht zu lösen war.

公入而賦
入便賦也樂故也。

Der Fürst trat ein und reimte

Er trat ein und reimte dazu, — vor Freude

大隧之中其樂也融融。

莊公入隧道迎武姜而賦詩曰大隧之中云
云下倣此融融和樂意見前此之怨毒釋矣。

„Im grossen Tunnel ist seine Freude harmonisch“.

Fürst *Tschuang* betrat den Tunnelweg und als er *Wu Kiang* sah, reimte er den Vers: Im grossen Tunnel u.s.w.

Später ähnlich. *jung²-jung²* ist harmonische Freude. Sinn:
Man sieht, dass der dem vorausgegangene Hader und Hass wohl vergeben ist.

姜出而賦
出然後賦也。

Kiang reimte beim Hinaustreten:

— erst nachdem sie herausgetreten war, reimte sie.

大隧之外其樂也洩洩。

洩音異舒散貌見從前之隱忍忘矣。

„Ausserhalb des grossen Tunnels ist seine Freude überströmend“.

洩 (sonst *sieh⁴*) lautet *i⁴*, das Aussehen nach Art des
Losen, Ungeordneten. Man sieht, das von früher her bestehende
geheime Leiden ist wohl vergessen.

遂爲母子如初。

母子之情遂復如舊此段敘母子相見之樂。

Fortan waren sie Mutter und Sohn wie Anfangs.

Die Gefühle von Mutter und Kind kehrten in der Folge zurück wie vor Alters. Dieser Abschnitt zeigt die Freude der Begegnung zwischen Mutter und Sohn.

君子曰

君子曰者蓋左氏設君子之言以爲論斷後倣此。

Der Edle sagt:

Bei den Worten: „der Edle sagt“ stellt wohl *Tso* die Rede eines Edlen auf als Urtheil über das Gespräch. Später ähnlich.

穎考叔純孝也。

贊其孝行純篤。

„*K'ao Schu* von *Ying* war echt pietätsvoll;“

Er macht klar, dass sein pietätsvolles Handeln echt und aufrichtig war.

愛其母施及莊公。

自愛其母捨肉遺之遂能感發莊公使之母子如初如此施去聲猶與也言連及莊公亦全其孝。

Die Liebe zu seiner Mutter übte Einfluss auf Fürst *Tschuang*“.

Selbst hatte er aus Liebe zu seiner Mutter das Fleisch beiseite gelegt, um es ihr zu überlassen. Folglich konnte er Fürst *Tschuang* anregen und aufrichten, und ihn in's Verhältniss von Mutter und Sohn bringen wie früher, auf diese Weise.

施 (sonst *schī*¹) fallender Ton, *schī*⁴, etwa soviel wie *geben*. Es besagt: Fortwirkend gelangt er dazu, dass Fürst *Tschuang* auch seine Kindespflicht erfüllte.

詩曰孝子不匱永錫爾類。

所以大雅旣醉之篇言孝子之心篤於愛親

無有窮匱之時又能以己之孝感君之孝是能錫及其壽類也。

Das *Schi* sagt:

„Von frommen Söhnen sonder End'
Wird Segen stets dir zugewend't" ¹⁸⁾.

Hiermit besagt das *Ta-ya* ¹⁹⁾ in dem Liede mit den Anfangsworten „*ki³ tsui⁴*“ (= bereits trunken): eines pietätvollen Sohnes Herz sei aufrichtig in Liebe zu den Eltern, nie habe es Zeiten, wo es sich ganz erschöpfe. Auch konnte er durch die eigene Pietät das Pietätsgefühl des Fürsten wecken. Das ist, er kann geben bis zu seinen Angehörigen.

其是之謂乎。

考叔之孝足以當是詩之所謂也一篇鄭莊公文字却以穎考叔結是以穎考叔爲孝子而以鄭莊公爲爾類也。

過商侯曰叔段到底不過一驕弟耳。稍裁抑之庸詎知不恭於兄曰姑待曰無庸是誰氏之釀成之也及後母子如初而不聞友弟於國悔猶得半而失半也鄭伯始終其忍人乎哉。

Das besagt wohl dasselbe ²⁰⁾.

K'ao Schu's Pietät war gross genug, um zu bestehen. Das besagt der Vers. — Ein Abschnitt: Fürst *Tschuang* von *Tschêng*

18) Victor von STRAUSS, *Schi-king*, S. 415.

19) Unter *Schi* wird das alte Liederbuch *Schi-king* 詩經, das dreihundert und einige Gedichte aus dem achtzehnten bis achten Jahrhundert vor Christo enthält, verstanden. Die Eintheilung desselben in vier Hauptabschnitte, in *Kuo²-fêng¹* 國風 „Landesübliches“, *Siao³-ya²* 小雅 „Kleine Festlieder“, *Ta⁴-ya³* 大雅 „Grosse Festlieder“, und in *Sung⁴* 頌 „Feiergesänge“ ist uralt. Die einzelnen Lieder werden nach den Versanfängen citirt.

20) Vergl. Chinesische Grammatik von G. v. d. Gabelentz, § 1467, S. 526.

war nach dem Text in der That von *K'ao Schu* von *Ying* gefesselt. Demgemäss behandelt er *K'ao Schu* von *Ying* als pietätsvollen Sohn und den Fürst *Tschuang* von *Tschéng* als nahen Angehörigen. —

Kuo Schang-hou sagt: *Schu Tuan* war im Grunde weiter nichts als ein übermüthiger jüngerer Bruder. Einigermassen mässigt er es. Woher soll man wissen, dass er keine Achtung vor dem älteren Bruder hatte? Er sagt: Warte nur! Er sagt: Es nützt nichts; das ist, wer bringt das Volk in Aufruhr? Er brachte es fertig. Da schliesslich kam es zwischen Mutter und Sohn auf den alten Fuss. Man erfährt aber nicht, dass er den jüngeren Bruder im Staate zu seinem Freunde gemacht hätte. Er bereut, dass er noch eine Hälfte besitzt und die andere verloren hat. Erst der Graf von *Tschéng* führte es zu Ende, dass er duld- sam gegen Andere wurde.

MÉLANGES.

On the extended use of „The Peking system of ortography” for the Chinese language

BY

G. SCHLEGEL.

Under this title, the late lamented W. F. MAYERS, one of the best sinologues England can boast of, broke a lance against the abuse of the Peking system of ortography which then already (in 1867) became threatening.

Nearly 30 years have since elapsed and, we are sorry to say, this abuse has thriven like an obnoxious weed, and menaces to overwhelm and smother entirely the standard pronunciation (正音) expressed in the Imperial Dictionary of *K'ang-hi* (or *Chang-hsi*, as the Pekinese nowadays pronounce) by means of fixed syllabic and tonic symbols.

As a whole generation has passed by since our friend wrote this article, and as the younger generation of sinologues does not seem to study the works of their predecessors, and gets as infatuated, (since Peking has been opened) with the bad, half Manchurian, pronunciation, as the Peking Chinese themselves, we deem it of

the highest importance to reproduce this article as the best antidote against the abuse of the Peking Colloquial dialect for the transcription, not only of the Chinese characters, but also of Chinese proper names, known in Europe and in european books on China, only in their *standard* pronunciation.

None of the elder Sinologues, Morrison, Medhurst, Bridgman, Mayers, Stanislas Julien, Rémusat, Gaubil, only to name some of the most renowned, who have been living either in Canton, Batavia, Peking, Amoy or Europe, have used for the transcription of chinese characters and names the **local brogue** of the place where they were living and studying; all of them have used the *standard pronunciation* in their transcriptions, and we do not see why the present generation should adopt the *local brogue* of *Peking* as **the** standard pronunciation for the whole Chinese language. It may be in vogue at the rotten and tattering court of the decrepit Manchu dynasty reeling upon its worm-eaten throne, but this is no reason for us, Europeans, to become tainted with such a bad habit.

I, for myself, have been living for years in Amoy and Canton, and spöke, and still speak, fluently both dialects. In Amoy I had not only to learn the colloquial pronunciation (白話) but also the book-language (字眼) differing widely from the former as is well known; and, besides, I had to learn the mandarin pronunciation of Chinese, *according to the standard* sounds as established by the authors of the dictionary of *K'ang-hi*.

Now what I and so many others of the elder sinologues have been able to accomplish, can just as well be done by the present generation of sinologues.

Let them use the northern or Peking *brogue* for official and familiar conversation, but let them continue to transcribe chinese characters in *scientific works* according to the standard pronunciation

(正音); for I feel sure that if the late Sir Thomas Wade could have foreseen the mischief wrought by his Peking Syllabary through its indiscriminate abuse for transcribing the Chinese language, he would perhaps have liked to suppress his book. He himself says in his preface that his syllabary does not even profess to *represent* or to *supplant* the standard or established pronunciation (正音) of the mandarin language.

His disciples have discarded his distinctly stated restriction and apply the syllabary to all chinese characters to the greatest confusion of all other sinologues who have only learnt the southern pronunciation of them, and, especially, to an inextricable bewildering created in the minds of other european scholars, not sinologues, who are now not able to consult the works of sinologues in which chinese words are transcribed according to the Peking syllabary. How are they to understand that KWANG-3ZE (Legge) is the same name as *Chwang-tsze* (English transscription) or *Tchoang-tsz* (french transscription) viz. 莊子? In the Amoy-dialect this name is read *Tsong-tsu*, in Canton-dialect *Chong-tsz*. Now if all Sinologues were going to speak of this philosopher according to the pronunciation of his name in the *local brogue* of their respective dwellingplace in China, what horrible confusion would be created!

As we have been apprised, Mr. HERBERT A. GILES, the well-known sinologue and author of a large chinese and english dictionary, is completing a Chinese Biographical Dictionary, arranged *alphabetically*. Now if this *alphabetical* arrangement is according to Wade's system (modern Peking pronunciation), his book will be nearly valueless for **every** sinologue not acquainted with the Peking-dialect, that is to say for all continental scholars, who still follow the old french transcription of the chinese characters and names. Consequently, the sale of the book will be very restricted upon the continent.

We refer, regarding the transcription of Chinese *proper names*, to the excellent plea written by our lamented friend, the late Terrien de Lacouperie, published in 1893 under the title of: **"On Hiuen-tsang instead of Yüan-chwang, and the necessity of avoiding the pekinese sounds in the quotations of ancient proper names in Chinese"**, published in the "Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland".

We now reproduce the arguments adduced in 1867 by the late W. F. Mayers and published in the (now extinct) "Notes and Queries on China and Japan", Vol. I, pp. 10—12.

"The transliteration or phonography of Chinese sounds (that is to say, their expression by means of alphabetical spelling) is both the first elementary task of the foreign beginner at the language and a subject also of constant study with the most distinguished sinologues of the day. The variety of the dialects, no less than the differences of opinion between individuals, as a matter of ear and of taste, has hitherto prevented and will probably always forbid the establishment of any uniform and strictly scientific system for the spelling of Chinese sounds in general, though it is happily undeniable that great progress in the direction of uniformity and accuracy has been achieved within the last few years. The earlier writers on Chinese subjects — Morrison, Marshman, Davis, Staunton and others — were content to represent the sounds of characters or of proper names by syllables arbitrarily constructed according to English orthoëpy, regardless of the confusion in vowel-sounds, the multiplication of unnecessary letters, or the indeterminate character of the resulting symbol. Thirty years ago, however, the learned editors of the *Chinese Repository* were the first to suggest a reform in the system of spelling, rendered necessary by the more extended reference to Chinese matters in public works and journals, and the

principle originated by Sir William Jones with regard to the Indian languages, according to which the simple but comprehensive Italian vowel-sounds were adopted in exchange for the cumbrous sounds of the English alphabet, was introduced with certain necessary modifications. Following upon the innovations of Dr. S. W. Williams, the Rev. Jos. Edkins, in his excellent work on the Mandarin language (Shanghai 1857), proposed an improved system, which approximates perhaps most closely of all to genuine accuracy and ease of application; and in 1859 Mr. Wade commenced his series of contributions to the study of Chinese with his work entitled the *Hsin Ching Lu*, which embraced also a syllabary of the dialect spoken by natives of Peking — publications to which the present writer has been, among many others, deeply indebted for assistance in his early studies of the language, and which embody the system to be referred to in the present comments.

“During the eight years that have elapsed since this publication took place, Peking has been thrown open and the study of Chinese has been actively prosecuted by official interpreters at the capital. Their translations and writings appear frequently in the public prints, and the spelling they adopt for Chinese sounds, especially proper names, must to a large extent influence the popular acception of such names. The present inquiry is directed to an examination of this system and of the propriety of its general use. In the first place, it must be asked — what is the Mandarin language? The reply to this can be no other than — the language spoken throughout the Northern and Western Provinces of China, with various more or less important differences of dialect. The two principal dialectic divisions recognized by the Chinese are the 南音 and 北音, or, respectively, the Nanking and Peking pronunciations. The ancient establishment of the Court at Nanking caused the dialect of Kianguan or the “Southern Mandarin” to be

considered most fashionable and correct; whilst, since the removal of the capital to Peking, the Northern Mandarin has tended gradually, and of late it is said more rapidly, to supplant the southern dialect. This Northern Mandarin has further, at Peking itself, become largely altered both in words and pronunciation, by the Manchow element which constitutes the Court and garrison. But it must be constantly borne in mind that both these branches are merely dialects of an established tongue, with a pronunciation definitely fixed. The *Nan-yin* and *Pei-yin* may vary in course of time or owing to force of circumstances, but the *Chéng-yin* or standard pronunciation has its abiding rules, expressed in the Imperial Dictionary and similar works by means of fixed syllabic and tonic symbols. It must be obvious that when we wish to reduce a language to writing, recourse must be had, where possible, to recognized rules of arrangement, and to those of the most universal application. The dictionaries supply us with these; the dialects diverge from them. It does not, however, follow that the student of a dialect should employ the divergent sounds of a *local* form of speech to represent characters which really belong to the *general* language.

"The *Peking Syllabary*, says its author in his preface, is "an alphabetic Index assumed to contain all the sounds in use in Chinese as *spoken* by natives of Peking, and is, in fact, a classroom book for the student who selects that dialect of the Mandarin language. The 397 syllabic classes which it contains spell the sounds of Chinese as *spoken at Peking*, but do not even profess to represent or supplant the standard or established pronunciation (正音) of the Mandarin language".

"The foregoing remarks have been necessary in order to illustrate the argument intended to be dwelt upon, This has already been indicated above, and is simply to the effect that the spelling of the

Syllabary, excellent as it is for purposes of dialectic study, ought not to be made to do duty as the orthography of the Mandarin language. A single instance will illustrate this position. In Mr. Oliphant's work (Lord Elgin's Mission to China, chapter 34) reference is made to the confusion of orthographies, as a specimen of which the name of a town called 舊縣 is quoted, which is spelt by three modern authorities in as many different ways, viz: Kew-heen (Morrison), Kiu-hien (Williams), Chiu-hsien (Wade). The last of the three forms is that of the Syllabary. Now, it is not necessary to waste space in proving (what no student of Chinese will deny) that the dictionaries in their syllabic system or 切法 indicate only the *k* and *h* initials for the two characters forming this name; but a fact which will not be so generally known and which is perhaps of even higher importance (as a question of period) must be briefly noted. A recent and perhaps the latest native work on the pronunciation of the Mandarin language, the 正音切韻指掌 or Syllabic-Rhythmic Manual of the Standard Pronunciation, published at Canton in 1860 by the well-known Sha E-tsun 莎彝尊, whilst avowedly embodying the most modern changes in pronunciation in both Chinese and Manchow, classes the sounds *Kin* and *Kien* (Wade, *Ching* and *Chien*) with *Kang* and *Kung*, thus unmistakeably defining the standard initial as the hard guttural *k*. The sound *hi*, (Wade, *hsi*) again, he classes with *ho* and *hu*, as a strong aspirate, but miles away from the sound *si* (Wade, *hsi*), which he places in the category of *su* and *sa*, as a sibilant initial. Yet a student of Mandarin, who has acquired his knowledge solely in accordance with the Peking Syllabary (and this is no hypothetical case), would as readily look for the character 希 *hi* under the column 西 *si* (knowing both only as *hsi*) as *vice-versâ*. Yet it was doubtless never the author's intention to obliterate the recognized syllabic classes of the standard pronunciation, but rather

to provide a scholastic index to the pronunciation of one special dialect. By adhering solely to this latter, in writing Chinese sounds for general acceptation, the ancient and established initial sounds are ignored, and all connection is severed between the sounds of the characters represented and those which a speaker of the Southern Mandarin or of provincial dialects would employ. A person using the Peking colloquial would do right to pronounce the name of the capital as *Pei-ching*; but to write the sound thus for general acceptation is equivalent to opening a needless gulf between the Northern dialect and all other forms of Chinese.

"What the writer would suggest is that, while the Peking Syllabary be gladly recognized as an esoteric treatise for the guidance of students of the northern colloquial, for exoteric or common use a less revolutionary system be followed in the spelling of Chinese sounds. It may be urged in opposition to this proposal that *two* alphabetical systems will thus be made necessary: *i. e.* one in order to spell *hsien* for the dialectic student, and the other to represent the "standard" sound *hien* for the public at large. A little reflection will, however, shew either that this objection is not formidable or that it may be entirely obviated. To take the latter course, it is only necessary to propose a slight alteration in the system of the Peking Syllabary in order to bring into complete harmony both "exoteric" and "esoteric" rules. Let it be supposed that the characters 舊縣 are to be denoted in Western spelling. If written simply Kiu Hien (as is done by Williams) the outsider ignorant of Chinese will instinctively give them a sound which corresponds as nearly as may be to the ancient, the standard, and the southern dialectic sounds; whilst it is only necessary to impress the student with the rule (learnt in five minutes) that K and H before i or ü are in the *Peking colloquial*, respectively softened into *Ch* and sibilated into *Hz*, in order to secure an intelligent pronunciation of the

characters (in the Peking colloquial) as *Chiu Hsien*. The name of the river 西江 may be treated in a similar manner. Write the sound *Si Kiang* and you both approximate closely to the standard and southern dialectic pronunciations and produce an expression not uncouth-seeming or impossible to the world at large. At the same time let the Peking student bear in mind that “*S* before *i* and *ü* is aspirated, and *K* softened into *Ch*”, and he will have no need to write the sound as *Hsi Chiang*, by doing which he would at once depart from Chinese syllabic laws and produce a compound unpronounceable (in its first syllable at least) by the outer public. One more example, in conclusion, will illustrate this point. The Chinese characters 香港 are pronounced according to the dictionaries as *Hiang Kiang*, the linguistic connection of which sounds with the Cantonese pronunciation *Heung Kong* (whence Hong Kong) is at once evident. Write the sounds, however, *Hsiang Chiang*, i. e. introduce a merely dialectic peculiarity as a philological rule, and both the unity of the language is destroyed and the uninitiated reader is puzzled with a word which he is sure to mispronounce as *Shiang*. The name of one of the Yang-tz’ Ports — Kiu Kiang 九江 — is another case in point. If written according to the syllabary, this should be represented as *Chiu Chiang*, an unnecessary distortion, if it be only remembered that “*K* before *i* is softened at Peking into *Ch*”.

“Enthusiastic admirers of the Peking colloquial may perhaps object to a proposition tending to suggest a limit of the influence of that local dialect over the general language of China; but until they can shew that *Chiu Chiang* is the recognized standard, or even predominant pronunciation of 九江, the writer must remain steadfast in his belief in the older consonantal system for general use”.

We have nothing to add to the excellent arguments adduced by the late Mayers, and only hope that sinologues will adopt in the future as a fixed rule the standard pronunciation (正音) in all scientific works relating to China and, especially, in the transcription of Chinese proper names, biographical or geographical.

VARIÉTÉS.

NOTE SUR LES 12 SIN-TJYANG

PAR

HENRI CHEVALIER.

Parmi les ouvrages coréens rapportés par Mr. Varat, le traité de divination intitulé « Guide pour rendre propice l'étoile qui garde chaque homme et pour connaître la destinée de l'année » est un des plus intéressants. Aussi, à la demande de Mr. Guimet, Mr. Hong Jong-ou en avait commencé la traduction. Son départ interrompit son travail que j'ai essayé depuis de revoir et de terminer.

Entre autres difficultés que ce travail présente, on rencontre une série de douze années présidées chacune par un Bôdissattva particulier. Les noms de ces années selon Mr. Hong ne sont qu'une manière spéciale de compter et sont intraduisibles en Français. C'est le résultat de l'étude de ces nombres que je présente ici, étude dans laquelle j'ai essayé de démontrer que les douze années de ce cycle répondent aux douze mois et forment un véritable Zodiaque.

La transcription des mots coréens est faite suivant l'orthographe adoptée par les Missionnaires de Corée pour leur grammaire et leur dictionnaire :

Les douze noms sont :

Teung-Mieng, *Sin-Hou*, *Tai-Kil*, *Kong-Tjo*, *Htai-Tchong*, *Tchien-Kang*, *Htai-Eul*, *Seung-Koang*, *So-Kil*, *Tjyen-Song*, *Tjong-Koi* et *Ha-Koi*.

1^e *Teung-Mieng*. Mieng n'offre pas de difficulté; c'est le chinois *Ming* 明, Clarté, briller. Quant à *Teung* je l'avais d'abord traduit par le chinois *Teng* 登, monter, d'où le sens de clarté montante, qui s'appliquait bien au retour de la lumière après le solstice d'Hiver. Mr. Aston, ancien résident Britannique à Séoul, auquel j'ai soumis ces questions, propose de traduire *Teung* par le chinois *Teng* 燈, lanterne, et le sens est « Les lanternes brillent », allusion à la fête des lanternes qui a lieu dans le courant du premier mois.

2^e *Sin-Hou* 身後. C'est une expression coréenne qui veut dire « Après la mort », sens difficile à interpréter.

3^e *Tai-Kil*, chinois *Ta-Ki* 大吉, « Grande fête ». En Corée, au premier jour du printemps, il y a de grandes réjouissances. Ce mois correspond donc bien à notre troisième mois « Mars ».

4^e *Kong-Tjo*. Veut dire « Ministère des Travaux Publics ». Ce nombre correspond au domicile de la Corne du Dragon chinois, dont les astérismes, d'après le professeur Schlegel, sont les « champs célestes »

qui président aux champs princiers, l'Empereur allant à cette époque labourer le champ Impérial. Mais parmi les parantellons de ce signe on trouve

Ping-tao 平道, «la route de l'égalité» c'est-à-dire l'égalité des jours et des nuits; l'expression coréenne correspondante étant **Kong-to 公道**, «impartialité»; dans les deux cas, c'est bien le 4^e mois Avril.

5^e **Htai-Tchong**, chinois **Ta-Tchoung 大充**, «Grand accomplissement». C'est l'équivalent du caractère cyclique **巳** qui répond à 4^e lune chinoise et à notre cinquième mois Mai.

6^e **Tchien-Kang 千江**, «Mille rivières». Le domicile correspondant de la sphère chinoise est le Saule qui préside aux pluies; or en Chine le mois de Juin est l'époque des grandes pluies. Mr. Aston propose la lecture «Fleuve céleste» **天河**; mais d'après le professeur Schlegel cet astérisme appartient au mois de Février.

7^e **Htai-Eul**. C'est l'étoile **T'ai-Eul 太乙**, «l'Archipremière» du Zodiaque chinois. Elle correspond au mois de Juillet.

8^e **Seung-Koang 勝光**. Dans la partie correspondante de la sphère chinoise on trouve **Tsan**, Orion.

Or, d'après le professeur Schlegel, l'ancien caractère pour **Tsan 參** se composait des 2 caractères **Tsing 晶** et **Tchin 參**. **Tsing**, écrit avec trois soleils, représente la clarté de la 8^e lune pendant laquelle Orion est visible et a aussi la même signification que **Koang** «resplendissant» d'après le *Chouo-wen*.

Seung signifiant victoire, je propose la traduction «resplendissant de victoire» et l'identification avec Orion. C'est le mois d'Août.

9^e **So-Kil**, chinois **Siao-Ki 小吉**, «Petite réjouissance»; la Grande réjouissance étant l'équinoxe du printemps et le 3^e mois. **So-Kil** est l'équinoxe d'automne et le mois de Septembre.

10^e **Tjyen-Song**, chinois **Tchoan-Soung 傳送**, «Congédier les Hôtes». L'audience Impériale avait lieu le dernier mois de l'été, et l'étoile des visiteurs président à la réception des Hôtes, il est naturel que le premier mois de l'automne représente leur départ. C'est le mois d'Octobre.

11^e **Tjong-Koi**, chinois **Tchong-Kou 鐘鼓**, «Cloche et Tambour». Ces instruments servaient à donner l'alarme contre les incursions des barbares qui avaient toujours lieu à cette époque. C'est le mois de Novembre.

12^e **Ha-Koi**, chinois **Ho-Kou 河鼓**, «Tambour du fleuve». Cet astérisme culminait à minuit au premier mois de l'Hiver. Sa signification est la même que **Tjong-Koi**. C'est une allusion au signal donné à l'approche des ennemis. C'est le mois de Décembre.

En Coréen ces 12 noms sont appelés **Sin-Tjyang** ou «Nouvelles mesures». Cependant Mr. Aston propose de traduire **Sin-Tjyang** par «Généraux Célestes» **神將**. Il est difficile de se prononcer entre les deux sens, car c'est la première fois que ces expressions sont rencontrées dans les textes, et le passage où ils se trouvent n'est pas assez explicite pour que la question puisse être tranchée. Cependant Mr. Hong Jong-ou les considérait comme des nombres ainsi que je l'ai dit en commençant.

CHRONIQUE.



ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

M. le Docteur AL. IWANOWSKI a publié chez MM. Jüstel et Göttel à Leipzig, une esquisse ethnographique de la Mongolie.

Les «Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde» à Berlin (Vol. XXII, no. 7) contiennent e. a. une lettre du voyageur SVEN HEDIN sur son voyage par le désert de *Takla-Makan*, au nord de Khotan et à l'ouest de Yarkand. La rédaction y a ajouté une carte avec l'itinéraire probable du voyageur, construit d'après sa lettre. Nous regrettons d'apprendre que cet explorateur distingué rentre malade en Europe.

Le *Globus* No. 17 du 7 Octobre contient un article de M. IGUCHI: «Wenig bekannte japanische Hochzeitsbräuche». No. 20—21 contiennent la traduction allemande, par KISAK TAMAI, d'un voyage autour du monde par quelques Japonais naufragés dans le dernier siècle.

Il est curieux de constater que le navire de guerre russe *Nadashida* dut déposer à Copenhague toute sa provision de munition de guerre et de cartouches chez les employés du port, et qu'on ne lui rendit qu'à son départ. On le voit, les Danois au dernier siècle étaient aussi ombrageux que les Japonais, qui imposaient la même ordonnance aux navires européens qui avaient la permission de venir au Japon.

Ce que ces Japonais racontent de la lasciveté des femmes des Iles Marquises est également très intéressant (Comp. *T'oung-pao* VI, p. 249).

AMÉRIQUE.

Mr. STEWART CULIN, Director of the Museum of Archæology and Palæontology of the University of Pennsylvania, has published in the Report of the U. S. Nat. Museum for 1893, an exhaustive Paper on Chinese Games with Dice and Dominoes as played by the Chinese laborers in America. According to the

transcription of the chinese characters, these appear to be chiefly Cantonese. The paper also treats of Korean, Burmese, Shan, Siamese and Eskimo Dominoes. An abstract of the latter part of this paper was published by Mr. Stewart Culin in the «Overland Monthly» for November 1895. Both papers are richly illustrated with woodcuts engraved after the objects in the collection of the Museum. Mr. Stewart Culin's papers are highly interesting as showing how this game (the Dominoes) spread from China all over the world, East and West, as I already pointed out in 1869 in my paper «Chinesische Bräuche und Spiele in Europa».

The Smithsonian Institution has published a fine volume of 413 pages containing the «Diary of a Journey through Mongolia and Tibet» in 1891 and 1892 by WILLIAM WOODVILLE ROCKHILL.

The work is richly illustrated, and contains very valuable appendices as a *Salar* and *San-ch'uan t'u-jen* (三川土人) vocabulary, a list of tibetan plants, Tables of latitudes, altitudes etc., etc. including a large map of the intrepid traveller's Itinerary.

The ethnographical part is published by the same author in a separate paper, equally printed by the Smithsonian Institution and illustrated by splendid photograms and woodcuts from the objects the traveller collected during his voyage. It seems to us that Mr. Rockhill is the right man for such scientific explorations. Only those who have made similar voyages can appreciate the persevering and painstaking researches he has made during his travels which were often done under most trying circumstances.

GRANDE BRETAGNE ET IRLANDE.

Le «Scottish geographical Magazine» de Novembre, contient un long et très intéressant mémoire sur l'île de Formose par M. JOHN DODD, extrait d'une conférence qu'il a faite devant la «British Association».

Le «Geographical Journal» d'Octobre nous donne un aperçu de l'ascension du *Mustagh-ata*, la plus haute montagne du plateau de Pamir, par M. SVEN HEDIN.

CHINE.

Le Gouverneur, le juge provincial et autres grands Mandarins à *Kirin*, la province centrale de la Mandchourie, ont été dégradés et condamnés aux travaux des routes postales pendant l'hiver. Ils avaient détourné à leur propre profit, l'argent qui leur avait été remis pour mitiger la famine dans cette province.

Selon le traité entre la Chine et le Japon relatif à l'évacuation de la presqu'île de *Liau-toung*, les Chinois ont payé une indemnité de 30,000,000 de taels.

Le 25 Novembre les Japonais ont commencé à évacuer cette province, emmenant tout le matériel de guerre des fortifications. On fera de même pour le célèbre Port Arthur.

CORÉE.

L'influence du Japon en Corée diminue sensiblement, tandis que la considération pour la Russie augmente. Le Japon peut seulement se soutenir par la force en Corée, mais il ne pourra pas faire cela continuellement.

L'Eclair, au contraire, prétend que la Russie et le Japon deviennent de jour en jour plus intimes.

Le gouvernement japonais aurait promis de punir sévèrement les meurtriers de la reine de Corée, et on suppose que quand la flotte russe se montrera dans les eaux coréennes, le repos sera parfaitement rétabli.

Le correspondant du *Novoje Vremya* à Vladivostock mande que le roi de la Corée a choisi une autre épouse, et a pris le titre d'Empereur. Les représentants des puissances étrangères ont protesté contre cet acte.

Le prince héritier présomptif sera envoyé aux cours de l'Europe et des Etats-Unis. Le père du roi a exigé que le prince héritier quittât le pays, afin de lui donner l'occasion d'ouvrir le chemin au trône pour un autre prince sur lequel il peut compter.

Le 10 Octobre dernier une bande de soldats Coréens et quelques Japonais en civil se montraient devant le palais royal. Le Colonel de service voulait leur refuser l'entrée, mais il fut massacré avec sa garde et les meurtriers pénétrèrent dans le palais, massacrèrent le ministre de la maison royale, la Reine et trois des dames d'honneur. On traina les cadavres hors du palais où on les brûlait.

Le père du roi, le *Tai-won-kun*, arriva bientôt au palais et prit la direction des affaires. Il se fit proclamer Dictateur, et fit prisonnier le roi ainsi que les adhérents de la reine. Le complot pour massacrer la reine fut tramé par les amis coréens du *Tai-won-kun*, et le massacre confié à des Soshis japonais.

Le prince héritier de la Corée, qui était près la reine lors de son massacre, a donné une description détaillée des meurtriers.

Le ministre Japonais, *Kimura*, a donné des ordres sévères pour la punition des meurtriers, si, en effet, le massacre a été commis par des Japonais.

En attendant la Russie a envoyé un ultimatum au gouvernement Coréen exigeant que le père du roi, qui a fait massacrer sa belle-fille avec l'aide des Japonais, n'ait aucune part au gouvernement. Si cette proposition est refusée, on craint que des troupes russes occuperont la Corée, ce qui ne serait pas agréable aux Japonais.

FORMOSE.

Le chef des Pavillons noirs à Formose. *Liou Joung-fou* a émis des timbres-poste et des billets de banque. Les timbres-poste sont de 3, 5 et 10 candarins et de 2 et 5 centimes. Les billets de banque sont de 5, 10, 20 30, 50, 100 et 500 dollars.

JAPON.

Selon un télégramme reçu de Hongkong, les Japonais auraient pris le 16 Octobre *Takao* à Formose, et se préparaient à bombarder *Tai-uan*. Le chef des Pavillons noirs se prépare à une résistance opiniâtre. Nous venons cependant d'apprendre qu'il est rentré à Canton.

D'après une communication, datée du 24 Octobre, le comte *INOUE* a été nommé ministre extraordinaire du Japon en Corée. Il est parti pour Séoul.

Trente-six *Soshi* ont été arrêtés en Corée et expédiés à *Lyina*.

Les gouvernements Français, Russes et Allemands ont conféré avec celui du Japon sur l'indemnité extraordinaire de trente millions de Tael à payer par la Chine pour la cession de la presqu'île de *Liao-toung*.

Le Japon a déclaré qu'il ne considérera point le Canal de Formose comme un Canal japonais, mais qu'il sera ouvert aux navires de tous les états. En même temps le Japon promet qu'il ne cédera l'île de Formose et les Pescadores à aucune autre puissance.

Le parallèle passant par le centre du canal *Bachi* sera considéré comme la frontière entre les possessions espagnoles et les possessions japonaises dans l'archipel formosan.

Les plans pour un agrandissement des forces de terre japonaises ont été élaborés et le ministère de la guerre s'occupe à chercher les moyens pour pouvoir les exécuter. Le nombre de divisions sera porté de 7 à 13. Chaque division aura un régiment de plus d'artillerie de forteresse ainsi qu'une division de chemin de fer. Les régiments d'infanterie compteront plus de soldats, et la division de cavalerie, consistant actuellement d'un escadron, sera portée à un régiment. Au lieu de 3 compagnies, les bataillons d'artillerie compteront dorénavant 4 compagnies. Les fortifications des îles mineures seront améliorées. L'état général ainsi que nombre d'autres institutions militaires seront agrandis.

On le voit, le Japon se prépare à recevoir n'importe quel ennemi.

Tout cela coûtera de l'argent, et on se demande à quoi bon s'armer si formidablement. Si le Japon s'était contenté d'améliorer les ressources naturelles de son pays au lieu de faire une guerre inique à la Chine, aucune puissance européenne ne s'y serait opposée, et le Japon n'aurait pas eu lieu de s'armer contre l'Europe comme il le fait actuellement.

reste le repos intérieur laisse beaucoup à désirer. Le 28 Septembre un

attentat a été commis par un des membres de la Société anti-étrangère sur le premier ministre, le comte Ito.

Pour battre monnaie, on fait maintenant de fausses imitations de timbres-poste anciens. Selon le «*Eastern World*» la fabrication a pour siège les villes de Kobe et d'Osaka. Le «*Journal de Francfort*» en donne avis à ses lecteurs.

The Luchu Islands and their Inhabitants is the title of a small paper by professor BASIL HALL CHAMBERLAIN, published in the «*Geographical Journal*» for April, May and June 1895, compiled from notes made by the author during a visit paid to Great Luchu. On page 50 et 51, we find some curious samples of old hieroglyphic writing used at *Yonakuni*, as also of numeral signs in vogue at Great Luchu and Miyako-jima.

Le Supplément aux «*Mittheilungen der Deutschen Gesellschaft für Natur- und Völkerkunde Ostasiens*» à Tokio contient les Livres 27—28 de la 3^e Partie du *Nihongi*, traduit par le Docteur KARL FLORENTZ.

Le Journal même contient un mémoire complet sur les arbres à Camphre tant au Japon, qu'en Chine et les Iles polynésiennes.

PAYS-BAS ET COLONIES NÉERLANDAISES.

Le ministre des Colonies a mis à la disposition de S. E. le Gouverneur Général des Indes Orientales Néerlandaises, les élèves A. G. DE BRUIN, E. F. THUISSEN et P. A. VAN DE STADT pour être nommés officiers des affaires chinoises (voir T. P. p. 303). Ils passeront d'abord encore deux ans en Chine pour compléter leurs études chinoises commencées il y a trois ans sous la direction du Dr. G. Schlegel, professeur de Chinois à l'université de Leide.

Le nouveau Directeur de la Bibliothèque Royale à la Haye, M. G. C. Bijvanck (voir p. 231), publie mensuellement un feuilleton des livres les plus intéressants et rares qui se trouvent à ladite Bibliothèque ainsi que les nouvelles acquisitions. Les deux premiers nos. d'Octobre et de Novembre viennent de paraître. Chaque commencement est difficile, et quoique nous pussions y marquer bien des omissions, nous n'en ferons pas mention ici, une si louable entreprise méritant d'être encouragée par tous les bibliophiles et savants, qui souvent ignorent les rares trésors enfermés dans les bibliothèques.

BULLETIN CRITIQUE.



Die Alttürkischen Inschriften der Mongolei, von W. RADLOFF. Dritte Lieferung, St. Petersburg 1895.

Diese Lieferung enthält Verbesserungen, Zusätze und Bemerkungen zu den Denkmälern von *Koscho-Zaidam*, die übrigen Denkmäler des *Orchon-Beckens* und die Denkmäler im Flussgebiete des *Jenissei*.

Die Lesung der alttürkischen Inschriften ist erst ermöglicht geworden, seitdem Professor VILH. THOMSEN von Kopenhagen, nach Veranlassung der von mir in dem Denkmal des *Köl Teghin* entdeckten türkischen Worte, fast gleichzeitig mit Herrn Radloff, den

Schlüssel zu dem Alphabet gefunden hatte mit welchem die türkischen Inschriften geschrieben waren ¹⁾. Diese Entdeckung des Prof. Thomsen ist nicht hoch genug zu schätzen und ein wahrhaft genialer Griff. Auch Herr Radloff, der sich erst, wie er im Genfer Congress von 1894 erklärte, auf eine falsche Fährte hatte führen lassen, erkennt Thomsen's Verdienste an, obgleich auch ihm selbst der Zoll unserer Hochachtung für seine weiteren Forschungen gebührt.

Was unsere Leser in dieser Lieferung jedoch am meisten interessiert, ist der darin aufgenommene chinesische Text des Uigurischen Denkmals von *Kara Balgassun*

1) *T'oung-pao*, Vol. V, 1894, p. 171—174.

nach der Zusammenstellung der einzelnen gefundenen Fragmente von Herrn *Shu King-cheng*, chinesischem Gesandten in St. Petersburg, mit einer deutschen Übersetzung von Professor *W. P. Wassiljeff*.

Von dieser chinesischen Inschrift sind nur 6 grosse Stücke erhalten (Atlas, Taf. XXI und XXXI), welche alle an derselben Stelle aufgefunden wurden und wovon zwei, die sich in St. Petersburg befinden, von Herrn *Koch* in den *Записки Восточнаго Огавенія*, Томъ. V, Вып. 2, pag. 147–156 abgebildet und entziffert worden sind ¹⁾. Gabriel Devéria gab ebenfalls eine französische Übersetzung von diesen sechs Fragmenten in dem Prachtwerk *Inscriptions de l'Orkhon*, 1892 durch die „Société Finno-Ougrienne“ in Helsingfors veröffentlicht (S. XXVII–XXXVIII).

Anfang des Sommers 1895 hatte Herr Radloff die Güte mir einen Probefbogen des chinesischen Textes und der Übersetzung des

Herrn Wassiljeff zuzuschicken, um meine Meinung über einige zweifelhafte Punkte zu hören.

Er theilte mir in seinem Brief mit dass Herr Wassiljeff bezweifelte, dass zwei der Fragmente zu dem Denkmal gehörten, und zwar das Stück rechts unten (Atlas XXXIV, Fig. 3) besonders deshalb, weil auf Spalte III, Zeichen 60–61 »er gründete die Hauptstadt“ sich auf Spalte IV, Zeichen 8–9 wiederholen und weil Spalte XVI, 44–50 und Spalte XVIII, 41–48 in der jetzigen Zusammenstellung keinen guten Sinn geben.

Ich antwortete darauf den 17 Juni dass ich Herrn Wassiljeff unbedingt zugeben musste dass Fragment I und II nicht zusammenpassten da z.B. nach dem Zeichen 方 (XVIII, 45) unbedingt das Zeichen 物 folgen musste, weil 方物 *Landesproducte* bedeutet, und dies eine stehende Formel ist für das Darbringen von Tribut der benachbarten Völker China's. Dass, da in der Inschrift, anstatt 物, die Zeichen 廂沓實力 (46–49)

1) Herr M. P. LEMOSOF gab davon eine französische Übersetzung im *T'oung-pao*, Vol. II, pag. 113–124.

folgen, diese Anschliessung unmöglich richtig sein konnte, und demzufolge die Übersetzung von Herrn Wassiljeff *darbringend seitlicher Lärm in der That* unzulässig sei und keinen Sinn gäbe. Ich führte noch mehrere Beweise für meine Meinung an, die ich in meiner Erklärung der Inschrift erwähnen werde.

Auf Grund dieses Briefes, hat Herr Radloff gemeint dass, nach meiner Ansicht, die beiden grossen Stücke nicht zum Denkmal gehörten. (Die Alttürkischen Inschriften der Mongolei, S. 285, Note 1). Er scheint aber meine, den nächsten Tag (18 Juni) ihm zugeschickte, Postkarte nicht erhalten zu haben, worin ich ihm schrieb dass die zwei Fragmente zwar zusammengehörten, aber dass zwischen beiden Fragmenten eine Bande fehlte, worauf je vier Zeichen standen; und dass, sobald man die ergänzt hatte, die zwei Bruchstücke einen ganz verständlichen, zusammenhängenden Sinn gäben.

Zu gleicher Zeit schrieb ich Herrn Radloff lieber mit der Veröffentlichung der Übersetzung des

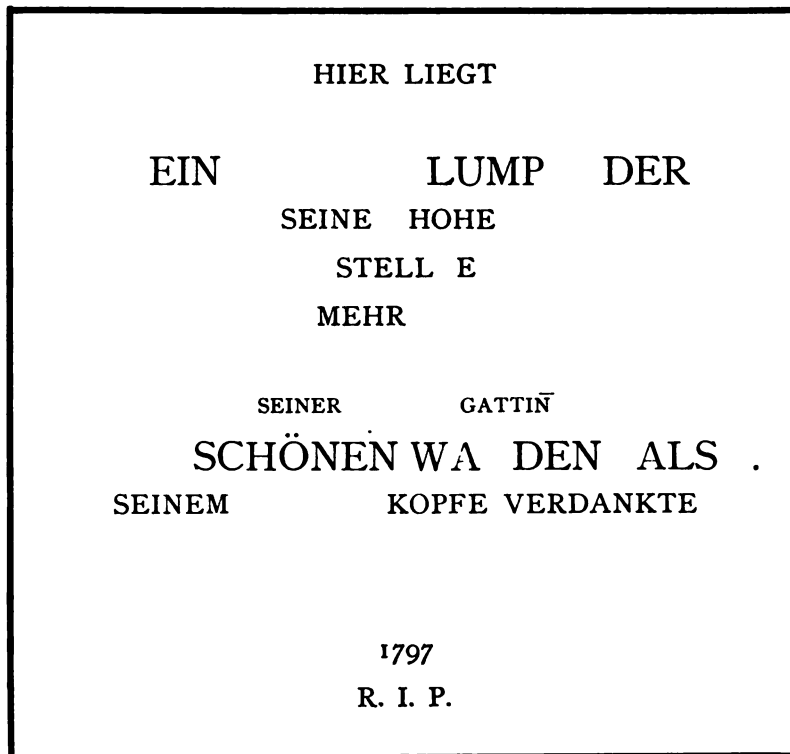
chinesischen Textes zu warten, bis ich den Text restaurirt und ergänzt hätte, da es unmöglich sei eine nur einigermaassen verständliche Übersetzung zu machen, solange diese Vorarbeit nicht geschehen. Und so sind denn auch die Übersetzungen von Koch, Devéria und Wassiljeff ebenso fragmentarisch und unverständlich wie die Inschrift selbst, und lassen den ungeheuren Werth dieses Textes gar nicht zur Geltung kommen.

Besässen wir zur Controle der Inschrift nicht die Geschichte der Uiguren in den chinesischen Geschichtsschreibern, so wäre mir die Ergänzung des Denkmals freilich nicht so leicht — vielleicht selbst unmöglich — geworden. Aber an der Hand dieser Geschichte und mit der Kenntniss der gebräuchlichen Finten der chinesischen Verfasser von Lapidar-Inschriften, und zumal der gar nicht zu überschätzenden Hülfe des Gesetzes des Parallelismus in der chinesischen Sprache, ist es keine solch gewagte Aufgabe einen derartigen fragmentarischen Text zu ergänzen und zu erklären. Aber dazu gehören Zeit,

mühsame Nachforschungen, Geduld und Ausdauer; und übereilte Veröffentlichung der Übersetzung eines solchen mutilirten Textes kann nur Schaden, aber keinen Nutzen bringen.

Als abschreckendes Beispiel vor dergleichen voreiligen Übersetzungen möge das Scherzräthsel dienen,

das in den *Fliegenden Blättern* von 1864, Theil XLI, S. 208, aufgenommen ist. Es wird nämlich vorausgesetzt dass man in Deutschland irgendwo folgenden, durch den Zahn der Zeit abgenagten Grabstein gefunden hätte, wovon nur noch folgende Worte leserlich waren:



Würde man nun dergleichen Blödsinn ohne weiteres veröffentlichen und etwa in eine fremde Sprache übersetzen? Gewiss nicht!

Man würde erst in den Archiven der Stadt, in deren Nähe dieser Grabstein lag, in den Kirchen-Registern, und weiter in speziellen

Geschichten des Landes nachfor-
schen und, ausgerüstet mit der
Kenntniss der üblichen Formen
und Ausdrucksweisen in deutschen

Grabinschriften, wahrscheinlich zu
der richtigen Lesung kommen wie
diese ursprünglich auf dem Grab-
stein stand, nämlich:

HIER LIEGT
DER WOHLLEDLE HERR
HEINRICH V. BLUMPFEDER
SEINER HOHEIT
WOHLBESTELLTER RATH,
RITTER MEHRERER ORDEN,
AN DER SEITE
SEINER TREUEN GATTIN
IDA V. SCHÖNEN-WALDEN-PALSY.
SEINEM HELLEN KOPFE VERDANKTE
DAS LAND VIELE HERRLICHE
INSTITUTIONEN.
1797.
R. I. P.

Die Zeile *Das Land viele herr-
liche Institutionen* hätte man viel-
leicht nicht ergänzen können; aber
den Rest der Inschrift ganz gewiss.

Aber was man sich mit einer
europäischen Grab- odersonnstigen
Inschrift nicht erlauben würde,
scheint gestattet zu sein sobald es
sich um irgend einen asiatischen

Text handelt. Sinn oder keinen
Sinn, die noch leserlichen Zeichen
werden übersetzt und auf diese
Weise dem Publikum übergeben.

So übersetzte z.B. ein berühm-
ter Iranist eine Stelle im Zend-
Avesta (Vendidad V, 114): »Schöp-
fer! wenn es eine schlechte zwei-
beinige Schlange (Eidechse?) ist,

eine sehr schädliche und unreine"; als ob es zweibeinige Schlangen oder Eidechsen in der Schöpfung gäbe. Vendidad XVIII, 132 wird übersetzt: »Wie eine Eidechse, die aus tausend Trockenheiten besteht, wenn sie zum Wasser steigt", wobei in einer Note bemerkt wird: »Besser mit **Roth** tausend erzeugend". In der besagten Stelle ist jedoch nicht von einer *Eidechse*, sondern von einem *Frosch* die Rede. In einer Stelle im Yašt. XIV, 11 wird gesprochen von »eines Kameeles, das mit einer Waffe Menschen verzehrt" wo das einzige Wort das gut übersetzt ist, das Wort *Kameel* ist. Überdies hat das Kameel keine *Waffe* und kann man überhaupt nicht mit einer Waffe Menschen *verzehren* ¹⁾. Und was soll man von der Übersetzung von Vendidad VII, 140—142 sagen? »Aehnlich sammeln sich die Daevas an diesen Dakhmas (Grabstätten) und begatten sich. Wie ihr, die ihr Menschen seid, auf dieser mit Körper begabten Welt gekochte Speise zubereitet und gekochtes Fleisch

esset. Darum merket auf ihr Menschen und bedenket was ihr esset?"

Einem anderen Gelehrten genügte dieser Unsinn noch nicht, und nachdem er erst eine Textveränderung vorgenommen hatte, übersetzte er den dritten Satz mit: »Begattung ist es (welche) die Menschen essen denken, d. h. auf welche sie nach dem Essen denken". Ersterer gehörte gewiss z. Z. seiner Verlobung zu der in Deutschland oft vorkommenden Gattung Verliebter, die vorzugsweise ihre Bräute auf den Friedhof spazieren führen. Letzterer muss schon höchst grobe sinnliche Gelüste gehegt haben.

Ein bekannter Assyriologe übersetzte z. Z. eine Stelle auf dem Cylinder von Borsip mit 42 *Menschenleben*, drei andere mit 42 *Ellen*; einige lasen eine andere Stelle »Seit dem Tage der Sintflut", andere »Wegen der weitentfernten Tage", wieder andere »Seit den fernsten Tagen".

Was der eine übersetzte mit »in Verwirrung Worte äusserend"

1) Die Stelle heisst nach professor Kern: »Das von den Menschen gezähmte Kameel".

und dabei an die fabelhafte Sprachverwirrung beim Babelbau dachte, las ein anderer dass sie »nachlässig gewesen wären den Ablauf des Regenwassers zu unterhalten". Gewiss, seitdem sind viele Fortschritte gemacht, aber diese Gelehrten hätten besser gethan keine voreiligen Übersetzungen in die Welt zu schicken.

So veröffentlichte der verstorbene SAMUEL BEAL in aller Eile, in der Julilieferung des *Indian Antiquary* 1881 und in dem »*Journal of the Royal Asiatic Society*" in London, Vol. XIII, S. 552–576 des Jahres 1881, zwei, in *Buddha-Gâja* gefundene, chinesische Inschriften nebst einer Übersetzung. Die kleinere dieser Inschriften war stark beschädigt, und man legte sie den chinesischen Mitgliedern der chinesischen Gesandtschaft in London vor, die sie *auf ihre Weise* restaurierten. Diesbezüglich schrieb mir Professor Douglas: »The reading of the restoration was inserted without my knowledge or consent. Mr. Beal only asked me to procure it from the Chinese embassy at London, which I did, without in

any way vouching for the accuracy of the restoration. The faulty restoration is thus due to the Chinese members of the Chinese legation in London".

Als ein Beweis wie wenig Werth man dergleichen Lesungen von chinesischen Gelehrten beilegen kann möge folgendes, aus meiner Bearbeitung dieser Inschrift, dienen.

In der ersten Zeile lasen diese Chinesen 廻1 廻2 普3 陀4, 今5 至6 摩7 竭8 國9 und Beal übersetzte demnach: »travelled through (1. 2) India (3. 4 普陀) and (5) arrived at (6) Magadha" (7. 8. 9). Denselben Fehler machten diese chinesischen Gelehrten, sowie Herr Beal, noch einmal auf der zweiten Zeile, wo sie lasen 同1 發2 願3 往4 普5 陀6 »He further vowed (2. 3) to continue his travels through (4) India" (5. 6).

Nun steht aber in besagter Inschrift in der ersten Zeile 廻迫 同生內陀 »to turn their hearts to the utmost sincerity and to arm themselves together". Der Ausdruck 廻迫 (auch 回向

geschrieben) kommt zwar in keinem einzigen chinesischen Wörterbuch, selbst nicht in dem von GILES, vor, aber HEPBURN hat es in seiner japanischen Form *Yei-kō* oder *Yeko* in seinem Jap. Wörterb. aufgenommen, wo er aber den Ausdruck fälschlich übersetzt mit »saying mass or prayers for the dead; praying for blessings upon others».

回 bedeutet zurückkehren, rückwärts blicken und 向 sich zu etwas wenden. Das Skt.-Chin. Wörterbuch *Fan-yih ming-i* aber übersetzt den Ausdruck 回向發願心 (the third is) a reverting and vowing heart.

生內陀 *sang nah da* ist einfach die transcription des Skt. Wortes *Saṃnaddha* oder *Saṃnada*. Das *Fan-yih ming-i* sagt dass *Sannaha* einen Harnisch bedeutet und *Sannahda* »anziehen», sodass der ganze Ausdruck bedeutet »einen Harnisch anziehen» = sich waffnen, Bedeutungen die durch die europäischen Skt. Wörterbücher bestätigt werden. Mit dem Harnisch ist hier die *Katschōya*, die Priesterkleidung, gemeint, sodass der Satz lautet »Sie waren zur Einkehr ge-

kommen und hatten sich zusammen (同, was Beal nicht übersetzt, und die Chin. Gelehrten nicht entziffert hatten) gerüstet».

Den Schluss der letzten Zeile hatten die gelehrten Chinesen der Londoner Gesandtschaft nicht entziffern können und gaben bloss 今結良緣□□□□.

Auf dem Stein stehn aber ganz deutlich für diese vier Worte die Zeichen 成此七仏. Letzteres ist eine gewöhnliche Vulgärform für 佛, Buddha. Der ganze Satz lautet demnach: »Von dieser günstigen Gelegenheit Gebrauch machend, haben wir diese Sieben Buddhas gemacht». Letzteres mit Rücksicht auf die 7 Buddhas mit Maitreya Buddha, die oben in demselben Stein gemeißelt stehn; so dass der vorlauten Schlussbemerkung Beal's: »but as the inscription has nothing to do with the figures of the seven mortal Buddhas, and the Bodhisattwa Maitreya sculptured above it, I am inclined to think that the figures must have been executed after the inscription was placed *in situ*, and possibly much of the inscription itself

erased" gänzlich der Boden eingeschlagen wird. Überdies ist nichts von der Inschrift verloren und sie bildet ein vollständiges Ganzes.

Ich habe fünf Jahre lang, natürlich mit Zwischenpausen, an dieser Inschrift gearbeitet, will sie aber erst dann veröffentlichen, wenn ich noch einige unleserliche Zeichen ergänzt habe. Das *festina lente* ist mein Wahlspruch. Aber jene Herren wollen möglichst schnell mit ihren sogenannten Entdeckungen und Übersetzungen an die Öffentlichkeit treten und berühmt (?) werden.

Jedenfalls lehrt uns die Geschichte dieser Inschrift dass man chinesischen Gelehrten nicht trauen kann, sobald es sich um Texte handelt worin von fremden Völkern die Rede ist. Ein chinesischer Gelehrter, selbst der Beste, ist unwissender denn ein europäischer Gelehrter sobald er mit Sanscritischen, Türkischen oder sonstigen ausländischen Denkmälern zu thun hat, und ich, meinerseits, gebe um ihre Meinungen und Ergänzungen überhaupt gar nichts.

Mit den Orchon-Inschriften ist es noch trauriger gegangen, obgleich bei diesen genügende Hilfsmittel in den chinesischen Geschichtsschreibern und in den Wörterbüchern der alttürkischen Idiome vorlagen.

Da sieht man die *Yuet-ši* anstatt der *Tschu-yuet* als Völkerschaft aufgeführt, welche die *Cydonia japonica* verehren, und des *Schlächter's* Vertrauen empfangen, während von *Köl Teghin* die Rede ist der, dem Himmel (Gott) gehorchend, den Titel von *Doghri*, »der Vortreffliche«, erhielt, u.s.w.

In der uns jetzt vorliegenden Übersetzung des *Kara-Balgassun* Denkmals finden wir dieselbe Unklarheit und Unbestimmtheit.

Was soll der Leser verstehen unter einem »Herrscher, empfangend den Willen (des Himmels), in der lichten Wohnung des Weltalls"? was unter »das Äussere und Innere gründete die Hauptstadt"; was unter »die Geschichte.... das Schicksal erfüllte sich"? was unter »Anlagen, die tief waren wie das Meer und (hoch) wie Lanzen"? oder »der Talent zur Verwaltung

nach Maass des Meeres und der Lanze ¹⁾ hat"? Was muss der Leser denken von dem Satz »Der Gestank der Leichname, die Leute nicht *Hauptstadt beschauten*" oder von »der Wang (König) selbst... stellte sich dem Hofe vor, darbringend *seitlicher Lärm in der That*"? Letzteres übersetzt ein Engländer mit »performed service in the imperial stable or mews", und ein Franzose mit »réunir des efforts", während die Rede ist von der (linken und rechten) Abtheilung (Division) der *Taschlik* (左右) 廂沓實力, ein bekannter türkischer Stamm der Karluk-Türken, bei *Ma Toan-lin*, Cap. 348, fol. 10 v., erwähnt.

Wenn nun, wie im vorliegenden Falle, der Übersetzer selbst fühlt und gesteht dass seine Übersetzung keinen Sinn giebt, so sollte es sie doch lieber unterdrücken bis er seinen Text gründlicher studirt hat, und letzteren vorläufig, einfach, ohne Übersetzung, veröffentlichen.

Ich selbst habe seit Ende der Sommerferien diese Inschrift im Angriff genommen, sie, wo nicht

all zu grosse Fragmente fehlten, ergänzt und reconstruirt, und eine Übersetzung gewonnen die vollkommen logisch, geschichtlich getreu, und fortlaufend ist, und wobei die Lücken dem allgemeinen Sinn nicht mehr schaden.

Dazu habe ich zwar drei Monate *angestrenzter* Arbeit nöthig gehabt; aber was macht es aus ob die Übersetzung einer Inschrift, die seit A.D. 832, also seit mehr als 1060 Jahren, unbekannt geblieben, ein halbes Jahr früher oder später erscheint?

Wenn irgendwo, so ist bei der Entzifferung von laedirten Inschriften das *nonum prematur in annum* zu beobachten, und kann es uns deshalb nur um den, übrigens verdienstlichen, greisen russischen Sinologen Leid thun, dass er sich, vielleicht gegen seinen Willen, hat überreden lassen, seine fragmentarische, und demzufolge unverständliche, Übersetzung zu veröffentlichen.

G. SCHLEGEL.

1) *Sie!* Im Text steht 嶽, ein steiler Berg, eine Bergspitze, ein Pik, wie der Pik von Teneriffa.

Le Bois sec Refleuri. Roman Coréen, traduit sur le texte original par Hong Tjong-ou ¹⁾).

The Musée Guimet, whose services in the cause of Eastern learning are well known, has recently published a translation into French of a Korean story under the above title, executed by a Korean who spent some time in Paris. This 'cher et respectable lettré', to whom a letter addressed by M. Hyacinthe Loyson, accepting the dedication of this work, is printed with the preface, has since achieved an unenviable notoriety by the murder of his compatriot Kim Ok-kiun at Shanghai. There were no doubt attenuating circumstances. The deed was done from political, not personal, motives and his victim was an unscrupulous conspirator on whose head was the blood of many men. But it was a treacherous assassination nevertheless.

However, it is with M. Hong as a writer that we are concerned and

not as a criminal. Not having access to the original of the work translated, it is impossible to test satisfactorily its accuracy. As a general rule, Easterns are not very good interpreters of their own literatures for Western readers. But M. Hong may be an exception. Still there are some things in his translation which are apt to excite suspicion. A breeze is described as 'légère comme un baiser'. In another place the phrase 'couvrit sa main de baisers' occurs. And there are other references to what I have always looked upon as a European institution. Kissing is not wholly unknown in the Far East; but I would say, subject to correction, that it is not considered quite a decent subject to talk about, and is almost completely ignored in literature. I feel sure that these references to kissing are not to be found in M. Hong's original. Other examples might be quoted from his pages where we seem to breathe an atmosphere far removed from Corea. This rather spoils the

1) See *T'oung-pao*, Vol. V, p. 260.

couleur locale, but the general outlines of the story are doubtless faithfully retained, and many of the incidents are genuinely and unmistakeably Korean.

The sketch of Korean History which is prefixed to this romance is open to more serious criticism. It is a very poor performance. M. Hong really presumes too much on the ignorance of his readers when he says that Korean History is 'totalement inconnue à l'étranger'. This only shows his own ignorance of the works of Ross and Griffiths, not to speak of other sources of information. Even the few pages devoted to the subject in the 'Histoire de l'Église de Corée' are better than M. Hong's Essay. Judging from the spelling and other indications, it would appear to have been compiled, in part at least, from Japanese sources, and is in several particulars grossly inaccurate. It is not true that Genghis Khan did not molest Corea, and it is, to say the least, misleading to assert that China acknowledged the independence of Corea. The Treaty with the United

States was signed in 1882, and not in 1886. Germany, France, England and Russia have not sent Ministers Plenipotentiary or Chargés d'affaires to Séoul, but only Consuls-General. M. Hong might have verified these points with very little trouble and his carelessness in such matters inclines us to suspect equal inaccuracy in places where we have no means of testing his statements.

W. G. ASTON.

La Science chez les Chinois, par le docteur ERNEST MARTIN, ex-médecin de la Légation de France en Chine, etc. (publié par la Revue scientifique à Paris).

M. Martin juge d'après son point-de-vue doctrinaire, et, par conséquent, son jugement sur la science chez les Chinois est très défavorable.

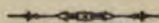
Il aurait dû préciser, et dire *sciences naturelles* ou *exactes*, et alors nous avouons que les Chinois ne sont pas plus avancés dans cette science que nous autres Européens ne l'étions encore dans le dernier siècle (1655), comme je l'ai

démontré dans ce Journal même (Vol. I, p. 178). Quant aux observations dans l'histoire naturelle, les Chinois en ont fait qui surpassent, sous plusieurs rapports, nos propres observations. Dans les autres branches de la science humaine ils sont aussi forts que nous puisqu'ils ont à traiter avec des *faits* et non pas avec des *raisonnements* si chers à l'Europe rêveuse qui nomme philosophie toutes les réflexions transcendentes émanant de ses tendances poétiques et qu'elle mêle avec la science, tandis que les Chinois séparent nettement science, philosophie et poésie.

On appelle en Hollande les sciences exactes «*Bespiegelende wijsbegeerte*» (Philosophie spéculative ou contemplative). Le mot est expressif, mais le Chinois n'est pas *contemplatif* en science. Ce qu'il ne peut pas saisir avec ses organes, il le laisse de côté comme inutile. S'ils n'ont pas inventé la poudre, à ce que M. Martin prétend (mais que je nie), tant mieux; car nous ne voyons pas l'utilité d'inventions comme la poudre, la dynamite, la picrite et autres explosifs dont MM. les anarchistes en Europe se servent d'une façon si aimable.

G. S.

CORRESPONDANCE.



We extract the following passages from a letter addressed to Mr. G. Schlegel by Mr. L. C. HOPKINS, of H. B. M.'s Consular Service.

H. B. M. Consulate, Tamsui,
Formosa, 9th September 1895.

My dear Sir,

I have been following with much interest your "Problèmes Géographiques" now appearing in the T'oung-Pao, and have naturally found N^o. 19, on "Lieou-Kieou Kouo", even more interesting (in some respects) than the rest.

I am just about to be transferred to Shanghai after nearly 2 years residence in this Port, and before leaving Formosa, I have thought you might care to receive a few notes on some points in your paper. Being on the spot and having access both to local Archives and to Chinese and others who have some personal acquaintance with the northern tribes, I have been able to gather some information about them, though, to my great disappointment, the political condition of Formosa since May 1894 has quite prevented me visiting any of the tribes in their own mountains.

The first point which calls for remark is the passage on p. 170 with reference to the expression 落滌 *loh tsi*, which you take to mean the heavy surf (*ré mole*) which breaks on the western coast during the S. W. monsoon, and which, this year, has had the most marked political effect, since it has prevented the Japanese attempting to land a force in that part of the island for several months, so that, at the time of writing, *Liu Yung-fu*, the Black Flag General, is still supreme there, and the Japanese have been compelled to march slowly down the island with terrible losses from sickness.

But I do not think *loh tsi* refers to this surf. From what I have learnt, it is the book term for what is locally known as *kau*, 溝, "the current", no doubt the western branch of the *Kurosiwo*. The effect of this current, especially south and east of the Pescadores, is such that in certain parts the surface of the sea boils and seeths in a most dangerous manner.

On the British Admiralty Chart, "Formosa Island and Strait", there occurs this "*Caution*", written near the Formosa Banks, S.W. of the Pescadores. "From the character of the Soundings, and the heavy overfalls, it appears probable that there may be less water on the Formosa Banks than the Chart gives. Vessels must therefore approach them with caution".

I have spoken to one of the Captains of the Douglas line of steamers, who is well acquainted with Formosan waters, and he confirms this, and tells me that these "overfalls" or "tiderips" are avoided, if possible, by even steamers, and that, when the weather is bad, Chinese fishing junks would scarcely live in them. No wonder then that when junks are about to cross these dangerous stretches of water, — *kè kau*, 過溝, they call it, — much burning of joss paper and beating of gongs takes place, so that *Ma-tsu* (媽祖婆) may give her aid in the dreaded waters. The use of the words 漸低, 'gradual descent', and 水低下而不回, 'the water descending and not coming back', which, as applied to a heavy surf, are by no means felicitous, are perhaps due to a description, imperfectly understood, of the strong undertow (as we call it in English) characteristic of all such broken waters.

As to the *To-lo* tree, I have not yet been able to get any satisfactory explanation. Various Chinese informants, one of them being a man living close to the Border and thoroughly acquainted with the Savages, with whom he does a considerable trade, says that the only materials used in making Savage cloth are the hemp-nettle *ch'u*, 苧, and the Banana tree, *Musa*. This applies to North Formosa only. Perhaps in the centre and south, there may be some third tree.

It is curious that you quote Swinhoe as speaking of the "fibres d'un arbre inconnu" (p. 186), because Swinhoe, when Consul at this Port, made a report to the Acclimatisation Society in 1864, (as I find by the archives,) in which he says:

"The aborigines make a coarse sail-cloth-like fabric of the bark of a species of mulberry (*Broussonetia papyrifera*)". I think he must have been misled, though Bretschneider, in his "*Botanicon sinicum*", under 楮, quotes a Chinese author to the effect that, in Kiangnan they make paper and cloth from the bark. Nevertheless I cannot find Swinhoe's statement confirmed here at all. But it is possible that later on I may get more information.

Nous extrayons les passages suivants d'une lettre adressée par S. A. le prince Henri d'ORLÉANS à M. Henri CORDIER :

Ta-li-fou, 2 Juin.

.... Pendant un bon mois de suite, puis par intervalles, nous avons eu la chance de voyager parmi des populations non chinoises. L'étude de celles-ci m'intéresse au plus haut point, et j'espère pouvoir la continuer au Nord de Tali. Croire arriver en si peu de temps à faire parmi elles une classification, serait présomptueux de ma part. Mieux que personne vous savez combien d'encre et de papier ont été usés à propos de ces races indigènes. J'espère néanmoins pouvoir rapporter des notes qui vous intéresseront et l'École des Langues Orientales. Chez chaque peuplade, je me suis attaché à faire une série de portraits de face et de profil. J'ai tenu en outre à prendre des vocabulaires. Il est difficile de séparer les mots propres des préfixes et suffixes qui les entourent, ou de dégager de certaines circonlocutions l'idée dont on demande le sens. Pourtant, en prenant chez chacun en divers points, plusieurs vocabulaires, je pense arriver à définir un certain nombre de mots dont je connaîtrai le sens. A mon retour, en les comparant avec ceux rapportés par Garnier, Bourne, Baber, Hosie, ceux qui m'ont été communiqués à Mong-tsze, et ceux que j'avais pris sur la frontière du Tonkin à mon dernier voyage, peut-être pourrais je les ranger en plusieurs familles.

J'ai eu la chance chez les LOLOS de pouvoir mettre la main sur bon nombre de manuscrits. Ce n'a pas été sans difficulté. L'interprète que nous avions au commencement, orgueilleux comme ses congénères, se refusait à admettre qu'il y eût en Chine d'autre écriture que les caractères chinois. Ce n'est qu'après avoir passé dans plusieurs villages Lolos, que j'ai pu voir un manuscrit. Le propriétaire ne voulait pas le céder, et il fallut de longs pourparlers pour le décider à s'en défaire, moyennant finance. Le premier obtenu, les autres sont venus plus facilement. Plusieurs sont ornés de dessins. Il ne suffisait pas d'avoir les manuscrits; il fallait les traduire; chez un chef Lolo chez qui nous avons couché, et à qui je dois des renseignements fort curieux, j'ai trouvé un Chinois parlant et écrivant la langue. Il a consenti à recopier une partie d'un manuscrit, mettant les caractères chinois en face. Dans cette région les actes de propriété sont écrits tantôt en Chinois, tantôt en Lolo; l'écriture Lolote y est donc encore en usage. Enfin à Sse-mao, j'ai fait venir un Lolo des environs qui m'a apporté un manuscrit. Pendant une soirée je me suis occupé à écrire en Français en face des caractères les sons tels qu'il les prononçait. Mais lorsqu'il s'est agi de la traduction, mon interlocuteur m'a répondu que le manuscrit était vieux, qu'il pouvait le lire, mais qu'il ne le comprenait pas. J'ai alors obtenu de lui qu'il écrivit une centaine de mots Lolos dont il connaissait l'orthographe, et au fur et à mesure un jeune lettré à qui je venais de donner une médecine, sous la dictée de mon Lolo, écrivait en Chinois le sens du mot. A un coup d'œil

rapide jeté sur ces caractères, il me semble reconnaître que, tandis que beaucoup sont communs avec ceux qu'a donnés le Père Vial dans sa brochure, quelques-uns en diffèrent. J'ai eu d'autant plus de plaisir à obtenir ces traductions si courtes qu'elles fussent, que M. Guérin, faisant fonction de consul à Mong-tze, m'a dit n'avoir pu trouver, en dépit des récompenses énormes promises, quelqu'un qui put comprendre une ligne d'un manuscrit Lolo en sa possession. Pour obtenir la moindre chose des Lolos, il faut pénétrer chez eux dans leur montagne. Pour en finir avec ce peuple intéressant, j'ajouterai (ce qui est déjà connu) que le nom de *Lolo* est une dénomination chinoise et que ceux que j'ai rencontrés s'intitulaient *Nisous*. La plupart disent être venus, il y a quelques centaines d'années, des environs de Nanking. Les *Han Nis* que j'ai interrogés (et nous en avons vu beaucoup) m'affirment n'avoir d'autres caractères que deux pour désigner les chiffres *cent* et *deux cent*. Les premiers nombres sont indiqués par des barres horizontales. Cette race est sinon aborigène, du moins de l'avis de toutes les autres, établie depuis une très haute antiquité, dans le Yunnan. Son nom propre est *Han*. Tandis que les *Han Nis*, *Hatous*, *Lolos*, *Lochais* ont par suite de rapports communs, de fusion ou d'autres motifs, des mots semblables dans leurs idiomes, le dialecte *Yao* se sépare nettement de tous les autres. Dans aucun de ceux que j'ai ici sous la main, je ne trouve de rapports avec les leurs. Egalemeut à part les parlers *Shajen* et *Miao-tze*, que M. Marck a bien voulu me communiquer à Mong-tze. J'ai regretté de n'avoir pas rencontré de *Miao-tze* sur notre route. On m'a bien dit qu'ils avaient une écriture à eux, probablement identique à celle qu'a publiée M. Devéria. J'aurais été heureux de pouvoir vérifier la chose.

Des *Pa-is*, j'ai pu avoir quelques manuscrits, ne différant, je le pense, guère des Laotiens. Pourtant tous les indigènes, auxquels je me suis adressé, lisant et écrivant le *Pa-is*, ont été unanimes à me déclarer ne pouvoir comprendre un de mes recueils, qui selon eux serait une œuvre fort ancienne, due à des prêtres. Serait-ce une écriture voisine du Pali? je ne sais.

Tels sont en deux mots les résultats des études ethnographiques qu'il m'a été donné de faire. Ce sont des matériaux, que j'espère pouvoir compléter chez les *Minchias*, les *Lyssous*, les *Loutze*, les *Lamajen* et qui pourront peut être me servir en France avec vos bons conseils de base à un travail sur les races non chinoises au Yunnan. Je renvoie d'ici les manuscrits (22 Lolos et 6 *Pa-is*) avec mes collections. Je vous les ferai remettre pour l'Ecole des Langues Orientales à qui je suis heureux de les donner.

NOTES AND QUERIES.

5. THE TERM 達娑 TARSA.

In the Nestorian Tablet of *Si-ngan-foo* mention is made of a certain *Isu* 伊斯, who accompanied the celebrated general *Kwoh Tsz-i* on his expedition to the North. The inscription, after having enumerated his various virtues, as feeding the starved, clothing the chilled, curing the sick, burying the dead, concludes by saying: "even among the most pure and self-denying *Tah-so*, such excellence was never heard of" (清節達娑未聞斯美).

This word *Tah-so* has been the stumbling-block of all the translators of the celebrated inscription. In Kircher's *China Illustrata* it is left untranslated: "at the time of *Taso* was never heard of"; but, in the paraphrase, the portuguese translator says that this *Taso* was a Boncius (Bonze, Buddhist), an idolater.

Pauthier, whom nothing daunted, boldly declared that *Taso* was = *Dashârha*, one of the many names of Buddha, but not a generic name as in the inscription. Dr. Bridgman translated: "The refined and circumspect *Tasha* never heard of such noble deeds" (Wells Williams, *Middle Kingdom II*, 296). Wylie "On the Nestorian Tablet of *Se-gan-foo*", p. 285, translated *Tahso* by "Buddhists", without giving any proofs for his rendering, which has been slavishly followed by Mr. Heller in his latest translation of this tablet.

Now it seems highly improbable that the christian authors of the said inscription would have drawn a parallel between the nestorian priest *Isu* and buddhist priests — *tahso* — who, moreover, are never designed in Chinese literature by this term.

Pauthier's identification with *Dashârha* can not be admitted, because the ancient pronunciation of the characters 達娑 was *Tat-sa*.

As Dr. Hirth has shown, final *t*, in the transcription of foreign words, always represents an *r*, as *e. g.* 達摩 *tatma* for *Dharma*, 達羅毗茶 *tat-lo-pi-to* for *Dravida*, 乾達婆 *kan-tat-po* for *Gandharva*, etc. Thus 達娑 represents *Tarsa*.

According to A. Palladius (Ancient traces of Christianity in China. Russian oriental record, Vol. I, pp. 25—63), the characters 迭屑, pronounced anciently *Tit-sit*, as in Canton, or *Tiet-siak*, as in Amoy, were used to designate the Christians (and sometimes also the Fire-worshippers and Magians), named *Tersa* by the Persians since the time of the Sassanides. Haithon, King of Little Armenia, called the Uigurs *Tarsi* (Bretschneider, Notes on Mediæval travellers, p. 31, Note 63).

Now the characters 達娑 *tarsa* represent even better the persian word *tersa* than the characters 迭屑 *tersiak*, and we feel convinced that the authors of the nestorian inscription at *Si-ngan-foo* meant to designate the primitive Christians by the term 達娑 *Tarsa*. *Tersa* is a genuine persian word, meaning in the first place "God-fearing" and, by extension, the Christians, in which meaning it is used to the present day, according to my Colleague Professor De Goeje.

The little phrase would thus run: "Even among the most pure and selfdenying (primitive) Christians, such excellence was never heard of".

G. SCHLEGEL.

INDEX ALPHABETIQUE.

A.

	Page.
Altais ch, Zum auslautenden N im —en von W. Bang.	216
— Grammatik der —en Sprachen	235
Ang-k'ak 紅 糝 matière colorante rouge	231
Annamitisch , Grammatik der —en Sprache von A. Dirr . . .	84
Anneaux pour bander l'arc	393
Aston (W. G.), Phallicism in Japan. Japanese Woodcuts.	
The art of casting bronze in Japan	310
— Family and relationships in ancient Japan.	394
— On the Loochooan Language	412
— Review of Hong Tjong-ou's «Le Bois sec fleuri».	526

B.

Bailly , Dict. Chinois-Français	79
Bak , Les tribus — voyez C. de Harlez	369
Bang (W.), Critique de «Die Sprachen des Kaukasischen Stam-	
mes» par R. von Erckert	93
— Zum auslautenden N im Altaischen	216
— Critique de «Entwurf einer vergleichenden Grammatik	
der altaischen Sprachen» von Dr. Jos. Grunzel	235
Bausteine zu einer Geschichte der chinesischen Literatur	314, 416
Bibliography of the Japanese Empire.	95

	Page.
Bibliotheca Sinica , Revue de la — — par H. Cordier par	
G. Schlegel	305
Bibliothèque de la Compagnie de Jésus	222
Bijvanck (G. C.), nommé Directeur de la Bibliothèque royale	
à la Haye	231
Bois , Le — sec fleuri, voyez Aston	526
Bonaparte (Prince Roland), Documents de l'époque Mongole	
des XIII ^e et XIV ^e siècles	414
Brandt , Opinion de M. von — sur la question Sino-Japonaise	228
British Malaya by N. B. Dennys	82
Bronze , L'art de fondre le — au Japon	299
Bronze , Art of casting — in Japan	310

C.

Casembroot (F. de —), Nécrologie	234
Catalan , l'Atlas — de 1375	400
Chavannes (V ^{te} de), Voyage au pays des Kas.	268
— (E.), Mémoires historiques de <i>Sse-ma Ts'ien</i>	302
Chevalier (Henri), Sépulture du roi de Corée	225
— Note sur les 12 Sin-tjyang	509
China , Treaty of Peace between — and Japan.	381
Chine , Statistiques des douanes impériales	300
— Population des ports ouverts	300
— Attaque sur les missionnaires et meurtre à Kou-tcheng .	395
— Une mission d'études commerciales en —	396
Chinese , Vocabularies of English, Malay and — languages .	231
— The — imperial family	333
Chinesisch , Bausteine zu einer Geschichte der —en Lite-	
ratur	314, 416
— Die —en Sammlungen im K.K. naturhistorischen Hof-	
museum	393

Chinesische Phonetik	394
Chinois , Le titre des interprètes européens pour la langue chinoise changé en celui de «Officier des affaires —es» .	303
Chinoises , Etudes — 1891—1894.	99
Chronique	74, 222, 299, 393, 511
Clear Round voyez Gordon	394
Cordier (H.) , Critique du Dict. Chin.-Franç. par M. Bailly .	79
— Critique de «A descriptive Dictionary of British Malaya, by N. B. Dennys	82
— Revue de «Theoretisch-praktische Grammatik der Anna- mitischen Sprache» von A. Dirr	84
— Revue du vocabulaire français-malais par Errington de la Croix; vocabulary of the English and Malay languages by Frank A. Swettenham	84
— Les études chinoises 1891—1894	99
— l'Atlas Catalan de 1875	400
— Nécrologie de Sir Thomas Francis Wade	407
Corée , déclaration d'indépendance	75
— Sépulture du roi de — par H. Chevalier	225
Correspondance , Relation de M. Grenard sur la mort de Dutreuil de Rhins	239
— Letter of Mr. L. C. Hopkins to M. G. Schlegel	529
— Lettre du prince Henri d'Orléans à M. H. Cordier	531
Couvreur , Choix de Documents	223

D.

Dennys , A descriptive dict. of British Malaya	82
Dutreuil de Rhins , voyez Correspondance	239

F.

	Page.
Fingerprints , Black — on documents in China and Japan	148
Focker (A. A.), nommé privatdocent des langues malaises et javanaises à Delft	231
Formose , État actuel de —	301
Frankfurter (O.), Memorial service at the occasion of the demise of <i>Chow Fa Maha Vajirunhis</i> , late Crown Prince of Siam	304
Fuh-kien , Two Mediæval — trading Ports by Geo. Phillips.	449

G.

Gerini voyez Schlegel.	307
Gordon (Mad. E. A.), «Clear Round», guide to China and Japan	394
Gowland (W.), Dolmens of Korea	74
—— l'Art de fondre le bronze au Japon	299
Gramatzky , Revue de «A Bibliography of the Japanese Empire» par Fr. von Wenckstern	95
—— Kritik von «Japan wie est wirklich ist»	311
Griffis (W. E.), The religions of Japan	394
Grube (W.), Sammlung Volksgötter von Amoy im Museum für Völkerkunde	393
Grunzel (Dr. Jos.), voyez Bang	235
Guide to China and Japan, voyez Seidmore et Gordon	394

H.

Harlez (C. de), <i>Koue-yü</i>	222
—— Critique de «Tchou-hi, sa doctrine et son influence» par P. Legall	311
—— Le nom des premiers Chinois et les prétendues tribus Bak	369

- Haver Droeze** (F. J.), nommé Consul-général des Pays-Bas
à Hongkong 76
- Himly** (K.), Die Abteilung der Spiele im « Spiegel der
Mandschu-Sprache 258, 345
- Hirth** (F.), Das Reich Malabar nach Chao Ju-kua 149
- Bausteine zu einer Geschichte der chinesischen Lite-
ratur 314, 416
- Über Sinologische Studien 364

I.

- Imperial**, The Chinese — family 333

J.

- Japan** wie es wirklich ist, von Kinza Ringé M. Hirai 311
- Japan**, The religions of — 394
- Family and relationships in ancient — by M. Aston 394
- Japan Society** 75
- , third part of Transactions and proceedings 394
- Japanisch**, Das — e Handelsrecht par L. Lönholm 302
- Eine — e Lokalsage 65
- Japon**, Hist. de la guerre du — contre la Chine par Michel
Revon 223
- État militaire du — 226
- Revue française du — 303
- Société de la croix rouge 398
- Nouvelles du — 400
- Julien**, Prix Stanislas — décerné à M. Couvreur 223

K.

- Kas**, Voyage au pays des — par le V^{te} de Chavannes 268
- Kaukasisch**, Die Sprachen des — en Stammes 93

	Page.
Kiang , Fürstin — voyez Schulenburg	464
Knobel (F. M.), nommé Ministre Résident, Consul général des Pays-Bas en Chine	75
Korea , Notes on — and its people	74
— Notes on the dolmens and other antiquities of —	74
— and the Koreans par Wm. Elliot Griffis	301
Koue-yü , par C. de Harlez	222
Kühnert , Die Chinesische Sprache zu Nanking	74

L.

Legall (P.), voyez de Harlez	311
Legge (James), The <i>Lî sào</i> and its author	394
Lieou-kieou Kouo , Le Pays de Lieou-kieou, par G. Schlegel	165
Lî sào , voyez Legge	394
Loochoo , The —an language by W. G. Aston.	412

M.

Malabar , voyez Hirth	149
Malais , Vocabulaire français-malais	84
Malay , Vocabularies of the English and — languages	84
Mandrake , by <i>Kumagusu Minakata</i>	342
Motoyosi Saizau , Nécrologie de — —	403
Müller (F. W. K.), «Der Weltberg Meru nach einem japa- schen Bilde»	393
— I. Eine Japanische Lokalsage. II. To no Yoshika	65

N.

Nanking , Die Chinesische Sprache zu —	74
Niu-jin Kouo par G. Schlegel	247
Nocentini , Réponse à l'article de M. —	85
Norman (Henry), The peoples and politics of the Far East.	222

O.

	Page.
O'Neill (John), Nécrologie	77

P.

Peking , On the extended use of the — system of orthography for the Chinese language	499
Phallicism in Japan, voyez Aston	310
Phillips (Geo.), Two Mediæval Fuh-kien trading ports: Chūan- chow and Chang-chow	449
Pootoo , The Temple of —, by G. Schlegel.	447
Putte (Samuel van de)	306

R.

Radloff (W.), Die Alttürkischen Inschriften in der Mongolei	516
Religion , The —s of Japan by W. E. Griffis. Comparative — notes by F. Starr	394
Revon (Michel), Histoire de la guerre du Japon contre la Chine	223
Rosthorn (A. von), Chinesische Phonetik	394

S.

San sien chan par G. Schlegel	1
Saunderson (H. S.), Notes on Korea	74
Schlegel (G.), Problèmes Géographiques. XVIII. <i>San sien chan</i>	1
—— Réponse à l'article de M. Nocentini dans «l'Orient»	85
—— Black fingerprints on documents in China and Japan	148
—— <i>Lieou-kieou Kouo</i>	165
—— <i>Niu-jin Kouo</i>	247
—— État actuel de Formose	301
—— nommé membre correspondant de la Société de Géographie de Paris	302

	Page.
Schlegel (G.) , Revue de la Bibliotheca Sinica. Supplément,	
Fascicule III, de H. Cordier.	305
— Review of «The tonsure ceremony as performed in Siam»,	
by G. E. Gerini	307
— Note sur l'art de bander l'arc en Chine	393
— Nouvelles du Japon	400
— Revue des Documents de l'époque mongole du Prince	
Roland Bonaparte	414
— The Temple of Pootoo	447
— On the extended use of the Peking system of orthography	
for the Chinese language	499
— Kritik der Alttürkischen Inschriften in der Mongolei von	
W. Radloff.	516
— Revue de «La science chez les Chinois» par le Dr. E. Martin	527
— The term 達婆 Tarsa	533
Schulenburg (Albrecht Graf von der) , Fürstin Kiang und	
ihre beiden Söhne	464
Scidmore (Eliza Ruhamah) , Westward to the far East	394
Science, La — chez les Chinois, par le Docteur Ernest Martin	527
Seidel (H.) , voyez Siam	393
Siam , Cérémonie d'investiture du prince Chow-Fa	222
— voyez Frankfurter	304
— Tonsure ceremony	307
— Das heutige Bangkok und der —esische Hof von H.	
Seidel	393
Sinologische , Über — Studien von F. Hirth	364
Sin-tjyang , Note sur les 12 —, par H. Chevalier	509
Spiele , voyez Himly	258, 345
Stuart (H. N.) , nommé interprète chinois à Makasser	75
Sven Hedin , Kara-koul et Bassik-koul	299

T.

	Page.
Tarsa , The term 達娑 Tarsa, by G. Schlegel	533
Tchou-hi , voyez de Harlez	311
Timbres-poste , nouveaux — chinois	74
Tōkyō , Bulletin of the — anthropological Society	303
To no Yoshika	71
Treaty of Peace between China and Japan, concluded April 17, 1895.	381

V.

Van Dedem (W. K.), Nécrologie	233
Vorderman (A. G.), Analecta op bromotologisch gebied	231

W.

Wade (Thomas Francis), Nécrologie	407
Weï , général chinois décapité	74
Wenckstern , A Bibliography of the Japanese Empire	95
Wickevoort Crommelin (H. S. M. van), Een herlevend Volk	303
Wijnmalen (T. C. L.), Nécrologie	78
Woodcuts , Japanese —, voyez Aston	310

Y.

Yadrintzeff (Nicolaus), Nécrologie	78
Yamagata , Le comte — par G. Labadie Lagrave	296
Young (J. W.), Uit de Indo-Chineesche Samenleving	303
Errata	544
European and Chinese Calendar for 1896.	

ERRATA.



Page 6, ligne 12 d'en haut *au lieu de* Succhi *lisez* Succi.

Page 395, *au lieu de* 古城 *lisez* 古田.



ENDAR.

JAN.	XIth & XIIth MOONS.	FEB. T.	VIII & IXth MOONS.	NOV.	IXth & Xth MOONS.	DEC.	Xth & XIth MOONS.
1 W	x1 17	1 S	VI 25	1 Sun	IX 26	1 Tu	x 27
2 Thu	18	2 Sun	26	2 M	27	2 W	28
3 F	19	3 M	27	3 Tu	28	3 Thu	29
4 S	20	4 Tu	28	4 W	29	4 F	30
5 Sun	21	5 W	29	5 Thu	x 1	5 S	x1 1
6 M	22	6 Thu	30	6 F	2	6 Sun	2
7 Tu	23	7 F	IX 1	7 S	3	7 M	3
8 W	24	8 S	2	8 Sun	4	8 Tu	4
9 Thu	25		3	9 M	5	9 W	5











